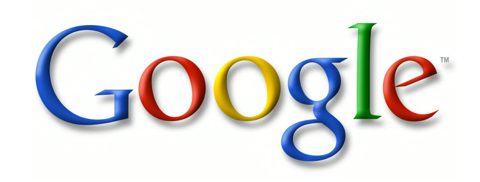
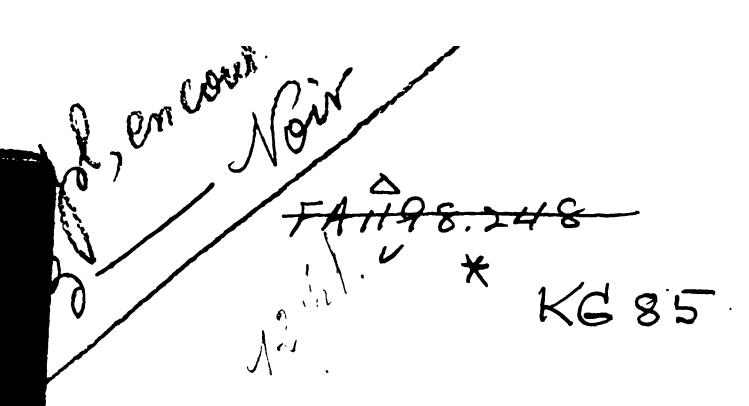
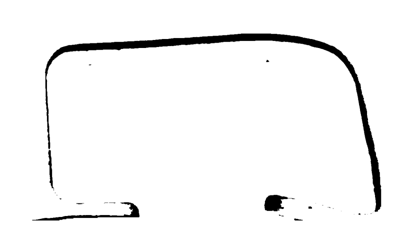


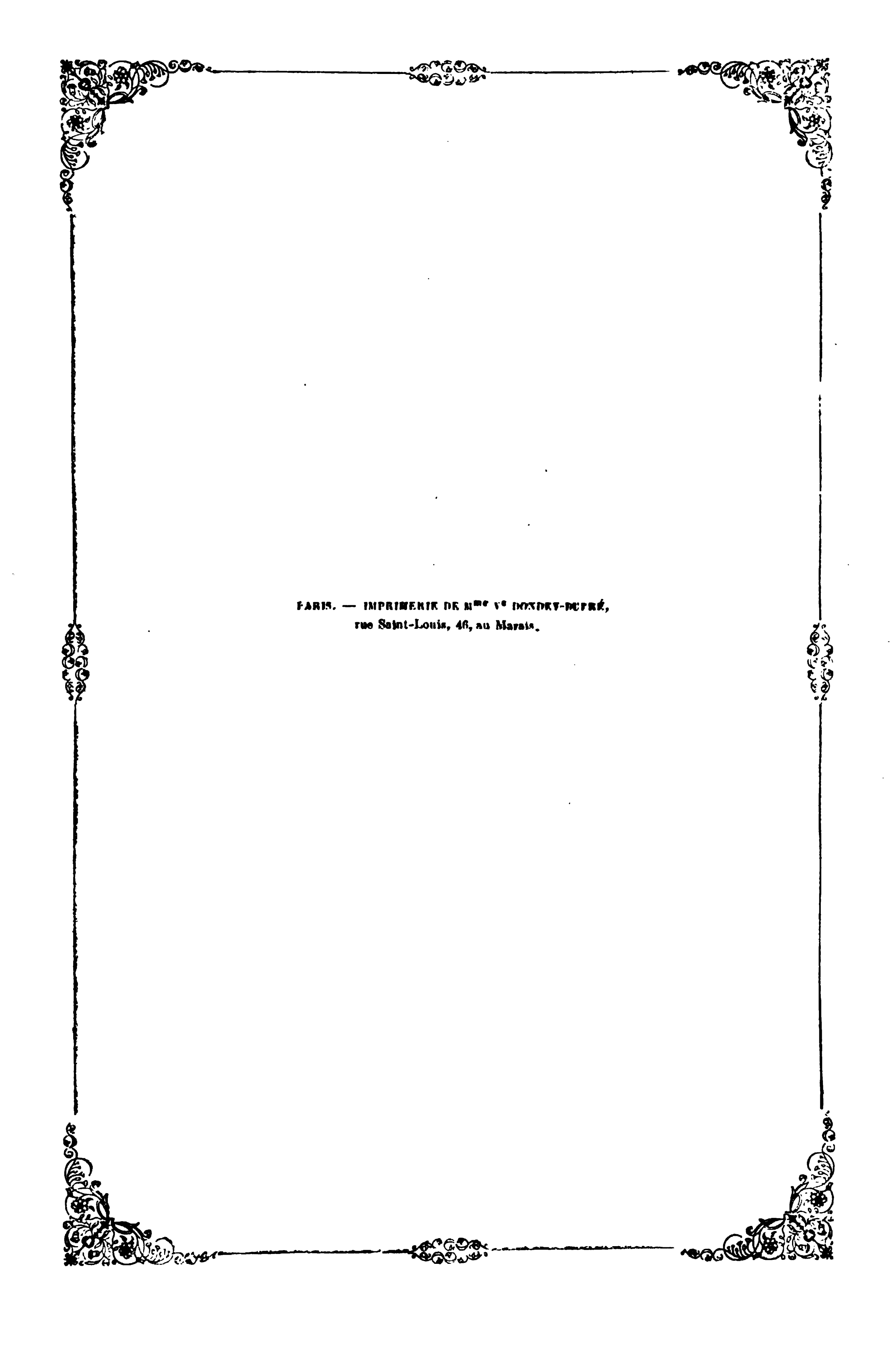

Noir
FA1198.248
KG 85



JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.

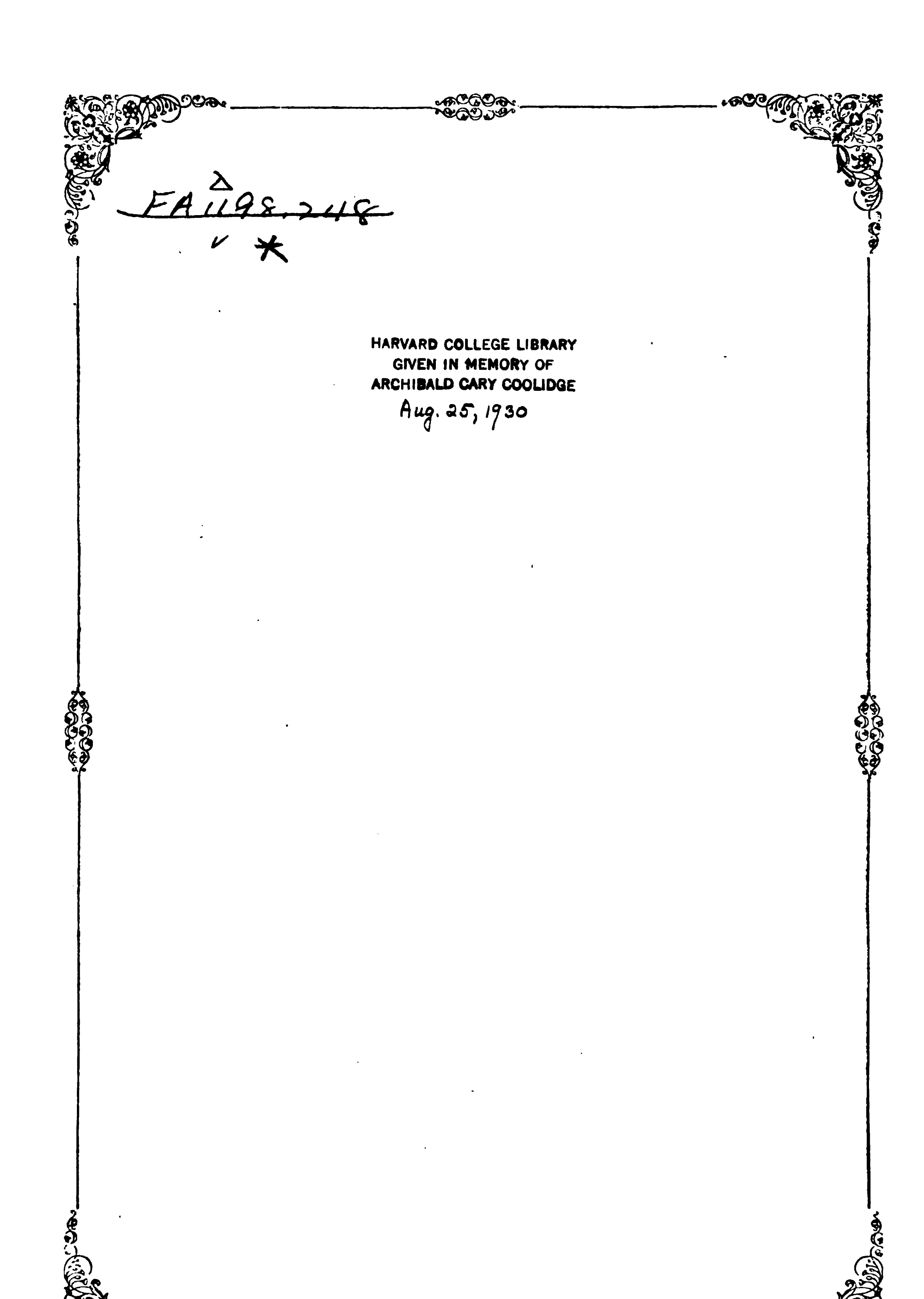


DIX-NEUVIÈME ANNÉE.

PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

1851





Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. *No 1.*

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

LES DIAMANTS.

La chimie — pour cette science il n'est rien de sacré — a découvert que les diamants, dont on forme ces belles parures qui coûtent si cher, ne sont que du charbon cristallisé, et, bien qu'ils soient indestructibles, cependant, exposés à une forte chaleur, ils s'évaporent sous forme de gaz.

Les diamants faux ne sont que du verre plus ou moins parfait; si l'on pouvait les composer avec du charbon, ils seraient des diamants véritables.

Le diamant est le plus souvent sans couleur, quelquefois il présente les teintes : rose, jaune, bleue, verte, brune, plus ou moins belles. Son éclat a quelque chose d'onctueux à l'œil qui se rapproche plus de l'éclat métallique que de l'éclat vitreux. Son caractère le plus saillant est son extrême dureté; il raye tous les corps sans pouvoir être rayé par aucun d'eux, et sert aux vitriers à couper le verre. C'est un jeune homme de Bruges, nommé Louis de Berquem, qui découvrit par hasard le moyen de tailler le diamant en remarquant que deux diamants frottés l'un contre l'autre finissaient par s'user et par former une poussière fine. Cette poussière se nomme *égrisée*. Depuis Berquem on taille le diamant au moyen d'une plate-forme horizontale, en acier, qu'on fait tourner rapidement. Cette plate-forme est couverte d'égrisée délayée dans de l'huile; on y appuie la partie du diamant que l'on veut tailler, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment polie.

Les *brillants* sont les diamants taillés à facettes par-dessus et par-dessous; les *roses* sont taillées en dessus, en facettes pointues, et sont plates par-dessous.

On ne trouve les diamants que dans deux contrées fort éloignées l'une de l'autre; aux Grandes-Indes : dans les royaumes de Golconde et de Visapour et au Brésil. Les mines de Golconde, dès 1622, occupaient 30,000 ouvriers. Les diamants sont ordinairement enveloppés d'une couche terreuse qui les dérobe à la vue et en rend la recherche difficile. Dans l'Inde,

on commence par laver la terre qui est présumée contenir les diamants; la plus grande partie de cette terre se trouvant ainsi enlevée, le reste est répandu sur une aire, où des hommes font la recherche des diamants, sous la surveillance d'inspecteurs. Au Brésil, le lavage et la recherche se font en même temps; on fait tomber la terre le long d'un plancher incliné, sur lequel coule en même temps un filet d'eau qui enlève la plus grande partie du sable, et permet aux nègres laveurs de chercher plus facilement les diamants dans le gravier qui reste.

La recherche du diamant s'effectue au Brésil par des nègres esclaves. Si un nègre a le bonheur de trouver un diamant d'un *octave* (14 carats et demi), on le couronne de fleurs, et on le mène en triomphe à l'administrateur, qui lui donne sa liberté; il reçoit en outre un habit neuf. Un diamant de 8 ou 10 carats vaut au nègre qui le trouve, deux chemises neuves, un habillement complet, un chapeau et un couteau. Dès qu'un nègre a trouvé un diamant, il lève un bras, puis frappe dans ses mains, et l'inspecteur ainsi averti vient chercher le précieux caillou.

Le diamant se pèse au carat, et non pas au poids ordinaire. Un carat répond à vingt centigrammes et demi. Le carat est le poids de la fève d'un arbre originaire d'Afrique. Cette fève, nommée carat, étant toujours, à très-peu de chose près, d'un poids égal, servait aux sauvages du pays à peser l'or. Transportés ensuite dans l'Inde, les carats ont servi dans le principe à peser les diamants.

Le prix des diamants, avant d'être taillés, est en raison du carré de leur poids. Ainsi le prix du diamant de un carat étant de 40 francs,

Le diamant de 2 carats vaut 4 fois 40 fr.

Le diamant de 3 carats vaut 8 fois 40 fr.

Le diamant de 4 carats vaut 16 fois 40 fr.

On voit quel prix énorme doivent atteindre des diamants d'une certaine grosseur. Ce prix varie suivant leur forme et leur limpidité lorsqu'ils sont sortis des mains du lapidaire.

Il est assez rare qu'un diamant pèse plus d'un carat; on en trouve cependant de 12 à 20.

Les plus gros diamants connus sont :

Celui du rajah Matan, à Bornéo; il pèse plus de 300 carats, qui équivalent à 2 onces ou 64 grammes.

Celui de l'empereur du Mogol, trouvé à Golconde, en 1550, pèse 279 carats; il est gros comme la moitié d'un œuf de poule, il est taillé en rose et déparé par un léger défaut; c'est pour cette raison qu'on ne l'estime que 12 millions de francs.

Les ambassadeurs du Népaul, arrivés cet été à Londres, et que nous avons vus à Paris, étaient porteurs de ce célèbre diamant, nommé *koh-i-nour* (montagne-de-lumière), destiné à la reine Victoria.

L'histoire de cette pierre précieuse est étroitement liée avec les événements dont l'Inde a été le théâtre dans les trois derniers siècles. Extraite des mines de Golconde, en 1550, elle passa avec la conquête des petits royaumes de Dekkân dans le trésor du grand Mogol, à Delhi; c'est là que le voyageur français, Tavernier, l'a admirée et pesée, le 2 novembre 1665, l'empereur étant assis sur son trône. Ce diamant était porté tantôt comme ornement par le souverain, ou tantôt servait à décorer son trône à queue de paon. Il est resté à Delhi jusqu'en 1739, année dans laquelle le célèbre conquérant de l'Inde, Nadir, shah de Perse, s'en est emparé, et l'a transporté dans le Korassan. Après l'assassinat de Nadir, il a passé entre les mains du chef afghan, Ahmed-Shah, qui l'a porté à Kaboul. Un des successeurs de celui-ci, Shah-Zemân, emprisonné par son frère Shah-Shoudja, cacha ce diamant dans une des murailles de sa prison; son frère l'y découvrit, et Shah-Shoudja, devenu roi de Kaboul, le portait en bracelet, lorsque M. Elphinstone fut envoyé par lord

Minto auprès du Shah-Shoudja; mais à peine l'ambassadeur avait-il repassé l'Indus que le Shah, privé de son trône, chercha un refuge auprès du roi de Lahore, Rundjit-Singh, et n'oublia pas d'emporter le joyau de Golconde. Au bout de quelque temps, Rundjit-Singh fit une demande formelle à Shah-Shoudja de lui livrer le *koh-i-nour*, ce que celui-ci éludait sous différents prétextes; enfin, le 1er juin 1813 fut le jour fixé pour la livraison. Les deux souverains se rencontrèrent dans un appartement du palais de Rundjit; assis tous les deux par terre, ils se regardèrent pendant une heure sans échanger une parole; enfin Rundjit, impatienté, dit à un des assistants de rappeler à Shah-Shoudja le sujet de leur entrevue; alors le prince détrôné fit un signe à son esclave, celui-ci sortit, et apporta un rouleau qu'il déposa sur le tapis, entre les deux princes. Sur un signe de Rundjit, le rouleau fut développé, et montra le magnifique diamant du grand Mogol.

Le *koh-i-nour* a continué d'appartenir aux descendants des rois de Lahore jusqu'à la conquête de leur royaume par les Anglais, qui le laissèrent d'abord dans le trésor, et au moment de la dernière insurrection, le firent, pour plus de sécurité, transporter à Calcutta, d'où il vient de faire heureusement le voyage de Portsmouth.

Lorsque l'empereur de l'Inde, Shah-Djihann, le reçut en présent, il était brut, et pesait, dit-on, près de 800 carats; mais par la maladresse d'un joaillier vénitien, Hortensio Borgis, chargé de le tailler, il fut réduit à 279 carats. L'artiste, au lieu d'une récompense, a été condamné à une amende de 10,000 roupies (25,000 fr.) par le grand Mogol furieux.

Le diamant de l'empereur de Russie est aussi un diamant du grand Mogol, connu, dit-on, sous le nom de *Soleil des mers*, il pèse 779 carats, et selon les règles établies il ne vaudrait pas moins de 92,582,901 fr. Il formait un des yeux de la statue de Brahma, dans un temple, près de Pondichéry. Un soldat de la Compagnie des Indes parvint à le soustraire en se faisant Brahmane et en obtenant la garde du temple. Il le vendit 50,000 fr. dans les établissements anglais, et l'impératrice de Russie le racheta plus tard 13 millions, et accorda en outre, au vendeur, une pension viagère et des titres de noblesse.

Le diamant de l'empereur d'Autriche pèse 140 carats.

Celui du grand duc de Toscane pèse 139 carats, il est d'une valeur de 2,608,335 francs.

Le Sanci, qui appartient à la France, pèse 106 carats, et ne coûta, dit-on, que 600,000 francs.

Le Régent, le plus beau diamant qui existe, non pas à cause de sa grosseur, mais à cause de sa belle eau et de sa forme heureuse, appartient aussi à la France; il pèse 137 carats. Il fut apporté de Madras en 1717 par Pitt, le grand-père de lord Chatam, qui le vendit 2,500,000 francs à Philippe d'Orléans, régent du royaume pendant la minorité de Louis XV. Il est taillé en brillants; il a coûté au lapidaire deux années de travail.

Tous ces diamants viennent des Indes.

Le plus gros diamant est celui de la couronne de Portugal; il vient du Brésil, et pèse 1730 carats; il vaudrait quelques centaines de millions et serait le plus beau du monde s'il ne contenait quelques défauts.

On n'emploie aujourd'hui que deux sortes de tailles : la taille en rose, pour les diamants trop peu épais, et la taille en brillant. Celle-ci est beaucoup plus estimée, parce que le diamant étant taillé sur tous ses côtés, et suivant des facettes mieux disposées pour réfléter la lumière, brille d'un plus grand éclat; aussi, tandis qu'un diamant en rose de 1 carat coûte 80 francs et quelquefois 125, un brillant coûte 240 francs et quelquefois 288.

***

BIBLIOGRAPHIE.

Le Mérite des Femmes, par **Gabriel Legouvé**, *cinquantième édition*; un charmant volume in-32, prix : 65 centimes; chez Gustave Sandré, éditeur de l'*Histoire morale des Femmes*, par M. Ernest Legouvé, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

Le *Mérite des Femmes* vient d'atteindre sa cinquantième édition. La célébration d'une telle cinquantaine est un fait trop rare et trop glorieux pour vous, mesdemoiselles, pour que nous ne le constations pas ici.

A l'époque où ce livre parut, ce petit poëme, d'un honnête homme qui le dédiait à sa femme, remua tous les cœurs; et chacun comprit et trouva dans ces vers la formule de ce qu'il sentait instinctivement lui-même.

Par une idée heureuse, l'éditeur, réunissant dans le même volume le père et le fils, a pris soin d'ajouter à cette cinquantième édition du *Mérite des Femmes* un fragment de l'*Histoire morale des Femmes* et une délicieuse idylle de M. Ernest Legouvé, qui, vous le savez, mesdemoiselles, continue dignement la mission que lui a transmise son père.

Louis Ulbach.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE ROSE.

The rose had been wash'd, just wash'd in a
Which Mary to Anna convey'd; [shower
The plentiful moisture encumber'd the flower
And weigh'd down its beautiful head.
The cup was all fill'd and the leaves were all
And it seemed to a fanciful view [wet;
To weep for the buds it had left with regret,
On the flourishing bush where it grew.
I hastily seiz'd it, unfit as it was
For a nosegay, so dripping and drown'd,
And swinging it rudely, too rudely, alas!
I snapp'd it; it fell to the ground.
And such, I exclaimed, is the pitilers part.
Some act by the delicate mind;
Regardless of wringing and breaking a heart
Abready to sorrow resign'd.
This beautiful rose, had I shaken it lees,
Might have bloom'd with its owner awhile
And the tear that is wip'd with a little address,
May be followed perhaps by a smile.

***

LA ROSE.

Marie portait à Anna une rose qu'elle venait de cueillir. Une averse subite inonda la fleur, imprégna sa tige d'une pesante humidité, remplit son calice, mouilla ses pétales, et fit courber sa belle tête; elle semblait en pleurant regretter les boutons qu'elle avait laissés sur l'arbuste où elle était née. Malgré la perte de sa beauté, car elle ne devait jamais plus briller dans un bouquet, je la saisis, et secouai rudement, trop rudement peut-être, ses feuilles ruisselantes encore de l'eau du ciel; hélas! je la brisai, elle tomba sur le sol.

Tel est, m'écriai-je, l'effet produit sur une âme sensible par ceux qui ne craignent pas de froisser un cœur brisé par la douleur, mais résigné à souffrir. Cette belle rose, si je l'eusse traitée plus doucement, aurait pu vivre quelques jours encore sous les yeux de Marie. Des pleurs essuyés par une main délicate peuvent quelquefois être suivis d'un sourire.

Mlle Esther Leroy.

NATALIE NARISHKINN.

Michel Fedorowitz, czar de toutes les Russies, régna 33 ans ; la fermeté de son administration, tempérée par sa bonté naturelle, établit son pouvoir et maintint dans leur soumission les turbulents boyards, pendant que la paix et la tranquillité, si longtemps inconnues à ses peuples, leur faisait chérir sa domination. Désirant une épouse qui ne lui fût point imposée par des raisons d'État, il fit proclamer dans les provinces de son empire, un édit qui enjoignait à toutes les jeunes et belles filles de se rendre à Moscou dans un délai de sept jours. Elles furent reçues au palais, où l'empereur les traita somptueusement, présidant lui-même aux fêtes qu'il leur donnait. Quelle que fût la manière un peu cavalière de faire arriver ainsi près de lui la femme qu'il se destinait, aucune ne manqua ou n'osa manquer à l'appel du souverain. Dès qu'il eut fixé son choix, il ne le laissa pas connaître et renvoya honorablement dans leurs demeures respectives toutes ses belles sujettes ; mais un cortége spécial accompagna celle qu'il avait choisie, et peu de jours après, le czar lui envoya annoncer son élévation, en lui faisant présent de la robe nuptiale portée par les impératrices. Au moment de l'arrivée des officiers du czar, l'histoire dit que la future souveraine était occupée à seconder son père dans les occupations de sa ferme.

Alexis Michelowitz fut le fruit de cette union. A l'exemple de son père, il choisit, à dix-sept ans, sa première épouse parmi ses sujettes. Devenu veuf, dix années plus tard, il résolut de contracter une deuxième union toute différente de la première, et de ne plus associer à son sort une humble esclave, obéissant servilement à sa moindre volonté, et incapable de lui offrir, comme compagne, le charme d'un intérieur dont il sentait le besoin, au milieu des graves préoccupations du gouvernement.

Alexis s'était proposé de se faire aimer d'une jeune et belle fille, mais pour lui-même, et sans lui faire connaître son haut rang. Élevé par le savant Malkoff, l'empereur était l'homme le plus instruit de son empire, et, sans oser l'espérer, il souhaitait fort de rencontrer dans sa nouvelle épouse assez de lumières et d'éducation pour l'associer quelquefois à ses pensées ou à ses projets. Il résolut de visiter les classes moyennes de ses sujets, dans un circuit assez éloigné de Moscou pour n'être pas connu, laissant sa suite à distance, déguisée comme lui ; et, dépouillant toutes marques distinctives qui eussent pu le trahir, il se donna tantôt pour un botaniste à la recherche de plantes médicinales ; tantôt pour un naturaliste curieux de visiter les mines de sel d'Astrakan; d'autres fois, pour un érudit à la recherche de manuscrits anciens ; mais souvent pour un négociant de Kasan, voyageant dans les intérêts de son commerce.

Plusieurs mois s'étaient écoulés pendant ces pérégrinations, mais sans aucun succès. Le prince commençait à désespérer de trouver la femme dont il avait peut-être rêvé l'existence, lorsque passant dans le voisinage de son ancien précepteur Malkoff, il songea à le visiter, quoiqu'il sût parfaitement que la famille de cet homme savant ne consistait qu'en son épouse et quatre fils au service.

Tout en réfléchissant à l'objet de ses recherches, il suivait lentement les bords de la Moskowa, non loin de sa capitale, lorsqu'il aperçut Malkoff se dirigeant vers

sa demeure. Après avoir reçu les respects de l'homme de science :

« Malkoff ! lui dit le czar, si tu n'as aucun étranger dans ta maison, je dînerai aujourd'hui chez toi.

— Mon gracieux souverain, répondit Malkoff, je n'ai chez moi que ma femme et une enfant, précieux dépôt que m'a laissé un ami mourant.

—Je serai ton hôte; mais voulant garder le plus strict incognito, ne dis à personne, pas même à ta femme, qui tu vas recevoir; annonce-moi comme un négociant de Kasan, du nom de Brunow, et applique-toi à me traiter comme tel.

— Que votre volonté soit accomplie, mon seigneur, je ferai ce qu'il me sera possible pour vous satisfaire. »

Malkoff précéda l'empereur pour annoncer à sa femme qu'un hôte leur arrivait : tous deux s'empressèrent à exercer envers lui les devoirs de l'hospitalité. Le marchand Brunow fut reçu par les deux époux avec toute l'urbanité moscovite de l'époque. Les deux hommes se mirent à table, et furent servis par une jeune fille qui allait recevoir les plats d'un vieux serviteur, et, sous la direction de Mathea, épouse de Malkoff, les plaçait devant les deux convives. Cette jeune fille était parfaitement belle, elle portait des vêtements à peu près semblables à ceux de Mathea, et le ton de douceur dont on lui parlait indiquait qu'elle avait rang dans la famille.

L'empereur la regardait avec surprise, mais avec un plaisir qu'il s'efforçait de dissimuler.

« Je croyais que ta pupille était une enfant, Malkoff; mais cette enfant me paraît déjà une femme.

—Elle n'a pas encore seize ans, répondit Mathea, quoiqu'elle soit grande et forte. Mon mari a cultivé dès l'enfance la rare intelligence qu'elle déployait. Aussi, aujourd'hui, Natalie partage les études de son tuteur et l'aide dans ses recherches scientifiques. »

Le czar, en écoutant son hôtesse, suivait des yeux tous les mouvements de la jeune fille, il s'étonnait de lui voir remplir des attributions domestiques ; il ne mangeait pas et paraissait rêveur.

« Votre seigneurie manque d'appétit, ou ces mets ne savent pas lui plaire, dit Malkoff.

— Le dîner est excellent, mon cher hôte, mais j'aimerais à le voir partagé par vos dames ; cela me peine de les voir debout.

— Ne vous occupez pas de nous, seigneur, répondit la bonne Mathea ; nous n'avons d'assiettes ici que celles qui sont sur table ; le voisin Dombrowski a marié sa fille, il nous a emprunté tout ce qui lui manquait pour le festin de noce ; nos domestiques sont allés aider les siens, et nous n'avons gardé que le vieux jardinier. Ainsi il faudra bien que vous excusiez aujourd'hui la pauvreté de notre réception... nous ferons mieux une autre fois.

— Et si nous avions nos serviteurs, ajouta Natalie, je n'aurais pas le plaisir de vous servir.

— Je vous garantis, reprit Mathea, que si elle avait à choisir entre un repas délicat et la lecture d'un vieux manuscrit moisi, mais qui contiendrait des documents historiques sur le sud-est de Kasan, elle dévorerait des yeux le vieux parchemin, et oublierait aisément le bon repas. »

Natalie sourit avec affection à la bonne Mathea, et continuait son service ; mais le czar se leva, et la prenant par la main, il la fit asseoir auprès de lui.

Une jeune fille instruite était à cette époque un prodige ; cependant, là ne se bornaient pas les prétentions de l'empereur relatives aux qualités qu'il voulait rencontrer dans sa femme. Il engagea la conversation sur différents sujets, toujours s'adressant à Natalie, qui lui répondait avec une extrême modestie et avec une justesse dont le prince était enchanté. Mais Mathea jugeant que l'entretien se prolongeait trop

longtemps, réclama l'aide de la jeune fille, pour des soins de surveillance, et toutes deux quittèrent la chambre.

« Cette aimable créature doit être un trésor pour toi, Malkoff ? dit le prince.

— Oui, sire, c'est le charme de ma vie et l'espoir de mes vieux ans.

— Un jour viendra bientôt, cependant, où il te faudra la donner à quelque bon mari, tandis que, jeune et docile, elle peut encore se plier au caractère et aux habitudes de cet époux.

— Mon seigneur, Natalie ne sera jamais la triste compagne de quelque riche vieillard qui l'épouserait pour se ménager dans ses infirmités les soins et le dévouement de cette chère enfant ; mais plutôt mille fois la laisser vivre dans le célibat, que de la marier à un homme jeune, qui ne l'apprécierait pas à sa haute valeur, et qui, après avoir été quelques semaines épris de sa beauté, agirait ensuite avec elle comme avec une servante à ses gages ; aussi je prie Dieu qu'elle reste fille, si elle n'est pas destinée à un mari qui reconnaisse son mérite.

— Je t'aiderai, Malkoff, je t'aiderai dans les soins de lui trouver un époux digne d'elle ; mais... je n'aimerais pas à lui trouver de l'aversion pour l'homme de mon choix, ou de la partialité pour un autre..

— Je suis certain que cette enfant n'a jamais porté sa pensée sur aucun homme ; elle connaît mes idées, les partage, et serait fermement décidée à refuser toute proposition qui leur serait contraire ; comme à se retirer dans un couvent quand ma femme et moi ne serons plus. »

L'empereur devint pensif.

« Dans huit jours je reviendrai, Malkoff ; garde toujours fidèlement mon secret ; je te donne ma parole impériale que je m'occuperai du soin d'établir Natalie. »

Alexis prit congé de ses hôtes. Deux jours après, il leur adressa un de ses officiers de confiance, nommé Demitri, qu'il leur recommanda comme un jeune commerçant, fils d'un de ses amis établi à Astracan. Demitri, après avoir remis sa lettre d'introduction, fut dès ce moment reçu et traité comme un membre de la famille. Malgré les avantages de son extérieur et les efforts qu'il faisait pour se rendre agréable à Natalie, il perdait beaucoup dans la comparaison qu'elle faisait de lui avec Brunow, le négociant de Kasan. Demitri avait reçu ses instructions du czar, qui lui promit que s'il parvenait à plaire à la pupille de Malkoff, il lui ferait obtenir sa main avec une dot très-considérable. Le monarque faisait malgré lui une épreuve dangereuse ; mais de cette épreuve dépendait l'opinion qu'il voulait se former du caractère de Natalie et de l'impression qu'elle pouvait avoir conservée de lui.

Les soins et l'empressement que déployait le jeune homme ne faisaient aucun progrès auprès de la jeune fille. En vain il décrivait le luxe et les attentions dont il comblerait celle qui serait son épouse ; Natalie n'accueillait ces tentations qu'avec une parfaite indifférence. Il résolut d'en finir avec elle par un acte de hardiesse qui devait nécessiter son consentement au mariage.

Un jour, la trouvant seule, il fit apporter un ballot de riches étoffes qu'il disait vouloir envoyer à Moscou, et, lui faisant admirer une écharpe, il dénoua lestement celle qu'elle portait, et la remplaça par celle qu'elle avait admirée. Cette action était trop hasardée, car, passer une écharpe au cou d'une jeune fille, c'était une prérogative qui n'appartenait qu'à un fiancé. Natalie, indignée, se débarrassa vivement de cette parure, la foula aux pieds, et sortit sans vouloir entendre les excuses ni les supplications de son maladroit admirateur, que Malkoff et sa femme se virent dans la nécessité de congédier.

Pendant tout le temps que ce jeune homme faisait sa cour, le czar rendait de fréquentes visites à Malkoff, n'ayant pour

Natalie que des paroles de politesse. Le jour même, il vint comme d'habitude; on lui raconta la mésaventure de son protégé dont il chercha vainement à obtenir le pardon.

« C'est une coutume de notre pays, dit-il à la jeune fille; tout homme a le droit de poser cet ornement sur la personne qu'il choisit pour sa fiancée, et le czar lui-même n'agirait pas autrement..... Avez-vous jamais vu le czar, Natalie?

— Jamais, seigneur; mais tous les jours je prie Dieu de le bénir.

— Et qu'a-t-il fait pour mériter une si fervente prédilection? »

Natalie sourit en essuyant ses larmes; l'empereur répéta sa question.

« Il a fait plus pour la Russie qu'aucun de ses prédécesseurs, car il a rendu le peuple plus éclairé, conséquemment plus heureux.

— Et cependant vous ne lui permettriez pas de jeter un écharpe sur votre joli cou?

— Il est trop réellement le père de ses sujets pour exiger d'une pauvre fille le sacrifice de sa dignité. Ce n'est d'ailleurs le droit que d'un fiancé accepté... Mais assez sur ce sujet, seigneur, ajouta-t-elle très-émue, il me tourmente et m'afflige. »

Mathea, la voyant ainsi agitée, lui prit le bras et l'emmena dans sa chambre.

L'empereur la suivit des yeux, puis il se leva, fit quelques pas, et s'adressant brusquement à Malkoff :

« Il faut en finir, lui dit-il. As-tu trouvé quelque prétendant digne de cette admirable fille?

— Non, sire, excepté le jeune négociant qui vient d'être refusé.

— Eh bien, j'ai été plus heureux, car j'en connais un qui recevra ta pupille comme un trésor inespéré.

— Dieu et saint Nicholas vous récompensent, mon seigneur; ma pieuse reconnaissance est une pauvre offrande... mais elle est ardente et sincère.

— Pourquoi te tiendrais-je en suspens, mon bon Malkoff? l'époux que je destine à Natalie est moi-même... si elle veut être à moi. »

Malkoff, muet d'étonnement et de joie, tomba aux pieds de l'empereur. Alexis le releva avec bonté, l'engageant à se contenir; mais son vieux précepteur n'y consentit qu'en le suppliant de lui accorder une grâce.

« Mon souverain seigneur, lui dit-il, ne décidez pas ainsi du sort de Natalie avant que, selon l'usage, les filles de votre empire ne soient appelées dans votre palais pour se soumettre au choix que vous avez le droit de faire parmi elles. Que je désire le bonheur et l'élévation de ma pupille, cela ne peut être douteux; mais il est de mon devoir d'engager mon empereur à examiner si, parmi les belles filles de ses vastes états, il n'en est pas une douée de plus de perfections que Natalie, et qui mérite mieux une si haute destinée. »

Le czar resta silencieux quelques minutes, puis il répondit gravement :

« Ce n'est pas par mon ordre, c'est par son libre consentement que je désire obtenir Natalie; je souhaite lui parler; mais avant que tu ne me l'amenes ici, je te promets de satisfaire ton loyal désintéressement en suivant ton conseil, celui d'assembler au Kremlin toutes les belles filles de la Moscovie. »

Malkoff ayant amené Natalie, le prétendu négociant lui déclara son amour, et sollicita le don de sa main. La jeune fille baissa la tête, rougit, lui laissâ prendre cette main qu'elle ne retira pas; puis, comme il la conjurait de lui répondre, elel l'accepta pour époux avec une émotion si vive, qu'elle se hâta de la cacher dans le sein de son tuteur; et lorsqu'elle releva la tête, son sourire était si timide et si doux, que l'heureux Alexis en fut comblé de joie.

Après les premières effusions, le faux



Tony Johannot del. A.F. Lemaitre sculp.

NATALIE NARISHKINN.

« C'est mon droit de fiancé, ma Natalie. »

négociant s'adressant à sa jeune fiancée lui dit avec un léger tremblement :

« J'ai appris aujourd'hui dans la ville que toutes les belles filles de cet empire allaient être invitées, par une proclamation, à se rendre à la cour. J'ai accordé un mois à ma Natalie pour se préparer à changer de condition. Avant ce délai, il se peut qu'elle se voie élevée au trône, et se croie dans l'obligation de rompre ses engagements. Je ne voudrais pas être un obstacle à sa haute fortune ; mais séparé d'elle, la vie ne serait plus pour moi qu'un pénible fardeau.

— Je n'hésite pas à prévenir en vous toute inquiétude à ce sujet, répondit la jeune fille avec une naïve tendresse. L'empereur jetât-il les yeux sur moi, je lui dirais que je ne suis pas libre... Jamais je ne changerai... Cette main si pauvre est à vous, bien à vous... à vous seul...

— Adieu, Natalie, ma Natalie pour toujours, dit le faux marchand. Une affaire pressante me rappelle à la ville, mais je reviendrai demain. »

Avant de quitter Natalie, il lui passa au cou un collier d'ambre auquel était suspendue une image dorée de saint Nicholas; il recouvrit le tout d'une écharpe qu'il noua lui-même, et dit en souriant :

« C'est mon droit de fiancé, ma Natalie. »

Puis, ayant pris congé d'elle, il la quitta précipitamment.

Le lendemain matin, la proclamation du czar fut publiée dans tous les quartiers de la ville impériale. Des messagers furent envoyés dans toutes les provinces pour convoquer les jeunes et belles sujettes du czar à la matrimoniale revue du Kremlin, sept jours après cette galante sommation.

Ce lendemain, le marchand de Kasan ne vint pas, malgré sa promesse ; ni le jour d'ensuite, et la semaine s'écoula sans qu'il parût chez Malkoff.

On remarqua seulement que, contre sa coutume, Malkoff sortait souvent. Il était presque tous les jours mandé au palais. Le czar sut de lui que Natalie, confiante en sa promesse, espérait chaque jour sa visite ; que, lorsque la bonne Mathea, mécontente du retard ou de la négligence du négociant de Kasan, le blâmait, Natalie le défendait, faisant reposer sa sécurité sur l'honneur et la sainteté de la foi promise, auxquels son futur ne saurait manquer, bien convaincue qu'à son retour il expliquerait aisément le mystère de sa conduite. Malgré sa répugnance à paraître à la cour, comme le czar devait être obéi, et qu'il avait envoyé à Natalie la toilette de présentation, comme à toutes les autres jeunes filles, il fallut bien qu'elle se disposât à comparaître.

Le jour de cette cérémonie arrivé, Mathea mit tous ses soins à parer sa chère pupille. Natalie passa à son cou le collier d'ambre qui suspendait l'image de saint Nicholas, et s'enveloppa de l'écharpe ; ces dons, précieux pour elle, elle voulait les porter comme une protestation contre la démarche qui lui était imposée.

Malkoff l'accompagna au Kremlin. L'aspect de la magnificence du palais impérial l'éblouit à tel point qu'elle se sentit étourdie et comme hors d'elle-même. Mais la foule de jeunes filles rassemblées dans la grande galerie la rappela au motif qui les amenait, et elle chercha à se placer sur le dernier rang, concentrant toutes ses pensées en une seule : la foi promise au marchand de Kasan.

Le son éclatant des trompettes annonça l'approche de l'empereur; toutes les jeunes filles, conformément à l'étiquette prescrite, furent placées sur le premier rang; par ce mouvement, Natalie se trouva en vue, malgré elle ; son tuteur se tint à son côté. Aussitôt les portières de la galerie s'ouvrirent, et le czar s'avança dans tout l'éclat de la puissance souveraine, la couronne en tête ; toute sa personne étincelait de pierreries. Suivi des boyards et des officiers de sa maison, il marchait

lentement, disant avec un sourire quelques mots aimables, en parcourant le cercle de ces jeunes beautés, tandis que ses regards cherchaient évidemment quelqu'un au milieu d'elles. Il aperçut Natalie et se dirigea de son côté. Confuse, embarrassée, la jeune fille tenait obstinément son regard baissé, lorsque Malkoff lui dit à l'oreille :

« Levez les yeux, mon enfant ; votre souverain vient à vous. »

Elle les leva avec effort, et regarda l'imposante figure de l'empereur qui se trouvait devant elle ; mais reconnaissant son fiancé dans la personne du plus puissant parmi les puissants... elle mesura d'un coup d'œil l'immense distance qui la séparait de lui, et, saisie de douleur, elle tomba sans mouvement dans les bras de son tuteur. Le czar fit un signe, une porte s'ouvrit, et Natalie fut portée dans un cabinet où l'empereur s'était rendu par un autre passage.

« Malkoff, dit-il à son vieux précepteur, déposez sur ce siége votre précieux fardeau, mais restez pour être témoin du serment que je vais renouveler. » En ce moment, Natalie revint à elle, fit un geste d'effroi en voyant le czar, et voulu s'éloigner.

« Ne m'enlevez pas, chère Natalie, l'innocente joie de votre présence, lui dit doucement le czar, et pardonnez-moi les épreuves auxquelles je vous ai soumise ; je réparerai mes torts par le don de mon cœur, de ma main, de mon trône et de toute ma vie... Vos couleurs reviennent, ma bien-aimée... mais laissez l'air circuler librement autour de vous... votre Alexis peut-il prendre le droit de dénouer votre écharpe ?

— C'était le droit du fiancé auquel j'avais donné ma foi, sire... je n'ai pas cessé de croire en lui, car je le jugeais d'après mon cœur, et l'empereur a seul le droit de réclamer la promesse faite au marchand de Kasan.

— Mon vieil ami, dit le czar à Malkoff, je retourne dans la salle du trône ; aussitôt que Natalie sera entièrement remise, vous l'amènerez devant moi. »

Peu d'instants après, l'heureuse Natalie fut conduite au pied du trône... le czar en descendit, et lui donnant la main, il la plaça à ses côtés en la proclamant impératrice de toutes les Russies.

Natalie Narishkinn, femme d'Alexis Michelowitz, fut mère de Pierre le Grand. On sait qu'après la mort de son époux elle se rendit, selon l'usage, au monastère de Bérézoff, où les veuves des empereurs étaient obligées de se retirer. Sortie du cloître par la volonté de son fils, elle fit preuve d'une grande énergie au milieu des sanglants événements d'une orageuse minorité. Ces troubles étaient excités par l'ambition de la princesse Sophie, sœur de Pierre, mais du premier lit. Lors de la révolte des Strélitz, voyant massacrer presque sous ses yeux une partie de sa famille, que l'empereur avait rappelée de l'exil et comblée d'honneurs, Natalie Narishkinn chercha pour son fils un refuge au pied de l'image de saint Nicholas, et lui faisant un rempart de son corps, elle inspira un tel respect aux meurtriers, qu'ils se retirèrent saisis d'épouvante.

Pierre le Grand chérissait sa mère, et tant qu'elle vécut elle conserva le plus grand ascendant sur ce caractère fougueux. Sa mort fut un deuil général dans l'empire, où ses vertus l'avaient fait adorer.

Traduit de l'anglais,

Par Mme Laure Prus.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

PROVERBE EN DEUX ACTES.

MADAME DE CURSY.
CLÉMENTINE DE CURSY, sa fille.
MADAME DE BRUEIL, sœur de Mme de Cursy.
MADAME BLONDEAU, vieille gouvernante.
RAOUL DE BRUEIL.
UN LAQUAIS.

ACTE PREMIER.

La scène se passe, en 1788, dans un hôtel de Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon.

Mme BLONDEAU, *seule, et s'adressant à la cantonade.*

Arrangez le lustre... mettez les arbustes autour des gradins de l'orchestre..... Là, c'est bien!... Grâce au ciel, voilà nos préparatifs presque terminés... La fête sera belle... Dame! il faut tenter des efforts pour amuser une personne inamusable... Mais voici, je crois, madame de Brueil.

SCÈNE II.

Mme DE BRUEIL, Mme BLONDEAU.

Mme DE BRUEIL. Bonjour, ma chère Blondeau; je suis vraiment heureuse de vous voir, après tant d'années d'absence...

Mme BLONDEAU. Ces années n'ont pas eu le pouvoir de changer la bonté de Madame, ni mes sentiments pour elle.

Mme DE BRUEIL. Et ma nièce? où donc est-elle? Je croyais la trouver dans ce salon...

Mme BLONDEAU. Madame...

Mme DE BRUEIL. Elle est avec ses maîtres. Vrai, je ne suis pas fâchée de son absence, ni de celle de ma sœur et de mon frère, qui me procurent l'occasion de causer avec vous, ma chère Blondeau.

Mme BLONDEAU. Madame...

Mme DE BRUEIL. Vous connaissez nos projets, et vous savez que ma nièce doit devenir un jour ma belle-fille, la femme de mon cher Raoul. Le vif intérêt que m'inspire cette enfant est donc bien naturel : elle sera un jour tout l'ornement de notre solitude...

Mme BLONDEAU. Madame ne compte pas revenir à Paris?

Mme DE BRUEIL. Non, ma chère Blondeau, non certes; depuis trop longtemps je goûte le charme de la retraite et de la liberté, pour consentir à reprendre les chaînes du monde. Mon fils pense comme moi... Vous connaissez notre manière de vivre... Notre vieux château est une habitation aussi commode à l'intérieur que sombre et antique au dehors; nos jardins sont très-beaux, nous avons une bonne bibliothèque, quelques collections d'histoire naturelle que mon fils augmente tous les jours; Raoul s'occupe de l'administration de nos terres, et se délasse par l'étude et par la musique; pour moi, ma tapisserie, mes livres, le soin de nos pauvres, remplissent ma journée; nous réunissons souvent quelques vieux amis, et la vie coule ainsi tout doucement. Clémentine y répandra l'agrément de sa jeunesse et de ses talents... Toute ma crainte, c'est qu'elle ne se plaise pas avec nous... Qu'en pensez-vous, ma bonne Blondeau?

Mme BLONDEAU. Vous jugerez mieux que moi, madame, les dispositions de mademoiselle... Mais je l'entends... La voici!... (*Mme Blondeau sort.*)



SCÈNE III.

Mme DE BRUEIL, CLÉMENTINE, *très-parée.*

Mme DE BRUEIL. Bonjour, ma chère nièce.

CLÉMENTINE. Ma tante... (*Elle baise la main de Mme de Brueil.*)

Mme DE BRUEIL. Vous voilà bien parée, ma chère amie...

CLÉMENTINE. Moi! point du tout... je me lève à peine, et j'ai mis la première robe venue... je suis coiffée à faire horreur. (*Elle se regarde à la glace.*)

Mme DE BRUEIL. Vous vous levez à peine? Mais vous êtes donc malade?

CLÉMENTINE. (*Elle bâille.*) Mais non... un peu de courbature... Je ne me lève guère plus tôt...

Mme DE BRUEIL. Et vos études?

CLÉMENTINE. Oh! l'on donne des cachets aux maîtres et on les renvoie... ils sont très-contents... Ce matin, j'ai fait donner des cachets à mon maître d'anglais et à ma maîtresse de harpe... Pour vivre à la cour, il ne faut pas tant d'études...

Mme DE BRUEIL. Et si vous étiez destinée à vivre à la campagne, comme moi, par exemple, comment feriez-vous?

CLÉMENTINE. Oh! ma tante, j'y mourrais d'ennui.

Mme DE BRUEIL, *à part.* Et elle en ferait mourir les autres... Mon pauvre Raoul!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme DE CURSY.

Mme DE CURSY. Ma chère sœur!... je craignais de vous trouver seule, mais je le vois, Clémentine m'a remplacée... Elle est à vous, elle est toute vôtre... (*A voix basse.*) Comment la trouvez-vous... franchement? (*Pendant ce couplet, Clémentine baise la main de sa mère et sort.*)

Mme DE BRUEIL, *hésitant.* Ma sœur..... c'est une personne agréable... sa figure est charmante...

Mme DE CURSY. Et elle danse! elle danse! Au dernier goûter de madame de Chartres, elle éclipsait toutes les jeunes personnes du bal... Elle s'habille d'un goût parfait, et certainement elle sera un jour une femme bien distinguée...

Mme DE BRUEIL. Et l'instruction, les talens? Je ne doute pas, ma sœur, que vous n'ayiez donné à ces points essentiels des soins tout particuliers?

Mme DE CURSY. Elle a eu tous les maîtres; mais vous savez, ma chère amie, qu'une femme de la cour est assez mauvais juge en grammaire, histoire, arithmétique... Je ne désire pas, d'ailleurs, que ma fille soit une pédante, ni Raoul, non plus, je gage?... Au reste, vous jugerez ma fille ce soir; nous donnons une petite soirée dansante pour l'anniversaire de sa naissance. (*Elle sonne, un laquais paraît.*) Lorrain, apportez la corbeille qui est dans mon cabinet... Vous verrez nos présents, ils sont délicieux. (*Le laquais rentre et dépose sur la table une corbeille couverte.*) Mais voici Clémentine.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLÉMENTINE, *en toilette de bal.*

Mme DE CURSY. Viens, ma chère enfant, et regarde au fond de cette corbeille, vois si ce qu'elle contient te plaît. (*Clémentine regarde négligemment, en éparpillant sur la table : un écrin, des fleurs, des boîtes, etc*). Que dis-tu de cette parure? Nous l'avons prise pour toi chez Bœmer, le joaillier de la cour?...

CLÉMENTINE, *nonchalamment.* Elle n'est pas mal..... Merci, maman.

Mme DE CURSY. Tu aimes les boîtes? En voici une qui me paraît jolie, elle est en cristal de roche, avec ton chiffre en rubis.

CLÉMENTINE. Mon Dieu! maman, je n'aime plus que les éventails... Les bonbonnières m'ennuient.

Mme DE CURSY. Les éventails !... en voici un fort beau, en bois de sandal ; il vient des Indes... Tu vois, chère enfant, que je n'ai pas oublié ce qui pouvait te plaire.

Mme DE BRUEIL, *à demi-voix.* Mais vous n'avez pas deviné, ma sœur, ce qui aurait pu l'amuser... Aucune de ces jolies bagatelles ne l'intéresse.

Mme DE CURSY. Le bal l'amusera, au moins... Clémentine, nous allons passer au salon ; tes jeunes amies vont arriver.

CLÉMENTINE, *vivement.* J'espère au moins, maman, que vous n'avez pas invité Émilie ?

Mme DE CURSY. Et pourquoi donc pas ?

CLÉMENTINE. Je la déteste, je ne puis la voir...... Si elle s'y trouve, je ne danserai certes pas... Une orgueilleuse, une pédante !

Mme DE CURSY. Je n'ai pu faire autrement que de l'inviter. Songe donc, chère enfant, que sa mère est mon amie intime. Je croyais que tu aimais Émilie.

CLÉMENTINE. Elle m'est odieuse ! elle veut m'éclipser... On me croyait bien loin, l'autre jour, pendant que le petit chevalier de Varville causait au jardin avec mes cousins, on parlait de nous : d'Émilie et de moi, et cet insolent chevalier a osé dire qu'elle possédait toutes les qualités dont je n'avais que les prétentions. J'étais dans le bosquet... je les ai entendus.

Mme DE CURSY. Eh bien ! tu ne danseras pas si tu veux ; mais viens toujours... C'est l'anniversaire de ta naissance que nos amis viennent célébrer ; il ne faut pas te refuser à leur empressement.

CLÉMENTINE, *se laissant emmener.* Je ne dirai mot à Émilie, c'est sûr.

Mme DE CURSY. Ma chère sœur, venez-vous avec nous ?

Mme DE BRUEIL. Je vous suis à l'instant.

SCÈNE VI.

Mme DE BRUEIL, *seule.*

Grand Dieu !... quel caractère !... Ennuyeuse, comme l'ignorance ; blasée sur tout, ennuyée de tout ; gâtée !... avec un excès... Destinée à passer sa vie dans une longue et futile enfance... quel sort subirait Raoul avec une telle compagne !... Il m'en coûtera de rompre les doux projets formés entre ma sœur et moi ; mais le bonheur de mon fils est le premier de mes devoirs, et jamais, jamais ma nièce ne deviendra ma fille.

SCÈNE VII.

Mme BLONDEAU, *accourant*, Mme DE BRUEIL.

Mme BLONDEAU. Mon Dieu ! madame, voilà mademoiselle qui vient de faire une scène affreuse à cette bonne demoiselle Émilie. Tout est en rumeur là-dedans.

Mme DE BRUEIL. Pauvre petite ! que de malheur dans un tel caractère !... Allons, ma chère Blondeau... (*Elles sortent.*)

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre d'une petite ferme de la Frise. Sur une table, quelques livres et un cahier de dessins, une harpe est posée près de la fenêtre. La scène se passe en 1795.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, *seul.*

Quelle douce hospitalité j'ai trouvée ici !... C'est toute la France d'autrefois, avec sa grâce, ses talents et sa politesse... Qui s'y serait attendu, au fond de la Hollande ? Mes hôtes ont beau vouloir se cacher, je ne puis douter qu'ils n'appartiennent à une classe élevée, et que, comme tant d'autres pauvres émigrés, ils n'aient trouvé dans leur industrie une noble ressource. Plus heureux, j'ai conservé, grâce à la prudence de ma mère, ma patrie et ma fortune ; le vieux château de mes pères est encore debout... Je serais heureux, en vérité, de rendre à mes hôtes de cette nuit la cordiale hospitalité que j'ai reçue en leur maison. Cette jeune fille surtout est

charmante... Quels soins pour sa mère ! de quels égards elle entoure son père ! quelle déférence même pour cette vieille fille, servante autrefois, compagne aujourd'hui, et qui rend au malheur de ses maîtres plus de respects peut-être qu'elle n'en portait à leur prospérité ! Lucie comprend cela... je l'ai vu... Tout me plaît en elle, jusqu'à son nom, qui est aussi le nom de ma mère. Ma mère ! ah ! si je pouvais lui ramener une pareille fille... Mais quel rêve !... J'entends du bruit... voici cette bonne servante.

SCÈNE II.

Mme BLONDEAU, RAOUL.

Madame Blondeau, madame de Cursy, Clémentine, portent le costume des paysannes hollandaises : jupe de laine rouge, jaquette de drap noir, coiffure de dentelle, retenue sur les tempes par des plaques d'or.

RAOUL. J'aurais voulu, madame, avant de partir, offrir mes vifs remercîments au maître et à la maîtresse de la maison, pour l'excellent accueil que j'ai trouvé chez eux.

Mme BLONDEAU. Rien ne vous presse, monsieur. Mon maître est allé inspecter les faneurs, et mademoiselle est auprès de sa mère, qui n'a pas encore quitté sa chambre, car elle souffre beaucoup.

RAOUL. Elle regrette peut-être...

Mme BLONDEAU. Qui ne regrette pas en ce monde, monsieur ? Mais souffrez que je vous quitte ; je vais porter du bouillon et de la tisane à un pauvre homme que mademoiselle Lucie secourt autant qu'elle le peut.

RAOUL. Votre jeune maîtresse est un ange !... Pourquoi faut-il que des malheurs immérités...

Mme BLONDEAU. Le malheur est un grand maître, monsieur, et mademoiselle Lucie, moins qu'une autre, doit s'en plaindre..... Mais pardon, monsieur, je vous laisse.

SCÈNE III.

RAOUL, *seul.*

J'ai été bien indiscret, et elle bien réservée... Mes hôtes m'intéressent à un point... Tout en eux décèle leur malheur... Ces livres... (*Il les parcourt.*) Bossuet, les Études de la Nature, la Fontaine, Souvenirs de la Patrie... Ces dessins... (*Il les parcourt.*) Une vue de Versailles et une autre prise en Hollande ; toutes deux signées du seul nom de Lucie... Cette harpe... gracieux emblème !... elle est mêlée aux instruments de la vie agricole, et, comme celle qui la possède, destinée aux palais, elle est cachée dans un désert. (*Il s'approche de la fenêtre.*) Voilà Lucie ; elle inspecte sa basse-cour, elle se dirige vers cette chambre... Je m'éloigne... je ne la reverrai qu'en présence de ses parents. (*Il sort par une porte à gauche ; Clémentine entre de l'autre côté ; elle porte du grain dans son tablier, relevé.*)

SCÈNE IV.

CLÉMENTINE, *seule.*

Neuf heures ! papa va revenir et maman va se lever. Préparons le déjeuner à notre tour ! Les poulets ont mangé les premiers... A tout seigneur tout honneur !... Dame ! lorsqu'on est fermière !... (*Elle va et vient avec activité.*) Voilà le chocolat de maman, voici le lait pour papa, Blondeau et moi... Tout est en ordre... Ah ! j'oubliais un couvert pour l'étranger.

SCÈNE V.

CLÉMENTINE, Mme BLONDEAU.

CLÉMENTINE. Ah ! Blondeau. Eh bien ! chère bonne, et le vieux Jaur, comment le trouves-tu ?

Mme BLONDEAU. Mieux, mademoiselle, il n'a plus de fièvre.

CLÉMENTINE. Que Dieu en soit béni ! Cela me fait un plaisir !... Vois, Blondeau, tout est-il à sa place ?... le couvert est-il bien mis ?



Mme BLONDEAU. A merveille. Ah ! mademoiselle, vous ne vous doutiez guère, à Paris, qu'un jour vous auriez mis vous-même le couvert, dans la salle d'une ferme !... Pauvre enfant, quelle épreuve !

CLÉMENTINE. Ma chère bonne, franchement, si ce n'était à cause de papa, qui doit travailler, de maman, qui souffre et regrette la France, je bénirais de bon cœur et la révolution et l'émigration, qui m'ont fait connaître trois choses... à savoir : que j'avais une âme pour aimer, des bras pour travailler et des jambes pour marcher.

Mme BLONDEAU. Il est certain qu'à Paris et à Versailles vous couriez risque de l'ignorer toujours... La nécessité mûrit.

CLÉMENTINE. Je suis heureuse, maintenant, mille fois plus qu'autrefois, et rien ne me manquerait si mes parents étaient heureux aussi. Tout me plaît, tout m'amuse : mes poules, mon aiguille, mes livres, ma harpe, mes crayons... tant négligés autrefois !

Mme BLONDEAU. Je le crois bien, vous n'êtes pas blasée sur ces vrais plaisirs, par ceux qui n'en sont que l'ombre.

CLÉMENTINE. Je voudrais que papa fût tranquille et satisfait.

Mme BLONDEAU. Monsieur est obligé à de grandes précautions, car si on se doutait que le pauvre fermier de la Frise était un grand seigneur à la cour de France, on ne le laisserait pas en paix sur ce petit domaine.

CLÉMENTINE, *avec inquiétude*. Mais personne ne s'en doute, n'est-ce pas ? on le croit simplement M. Forêt, un pauvre émigré, sans nom, sans fortune, qui a fui la France à cause des horreurs qui s'y commettaient, et qui a employé ses petites économies à monter cette métairie ?

Mme BLONDEAU. Tout le monde le pense ainsi, et comme monsieur parle couramment le hollandais et qu'il connaît bien l'agriculture, on n'est pas près de deviner son secret. Notre hôte m'a fait beaucoup de questions détournées... il est curieux, ce jeune homme.

CLÉMENTINE. C'est bonté de cœur, Blondeau.

Mme BLONDEAU. Soit ! mais je voudrais le voir parti.

CLÉMENTINE. Tiens, le voilà, il donne le bras à ma mère... il est poli...

Mme BLONDEAU. Comme un vrai Français.

SCÈNE VI.

Mme DE CURSY, RAOUL, CLÉMENTINE, BLONDEAU.

Mme DE CURSY. Chère enfant, remercie monsieur qui vient de m'offrir très-obligeamment son bras pour traverser la basse-cour. (*Avec un soupir.*) On voit bien, monsieur, que vous venez du pays de la courtoisie... heureux êtes-vous d'y retourner !

RAOUL. Que ne puis-je, madame, en rouvrir les portes à tous mes compatriotes malheureux ! mais l'heure me presse. (*Il tire sa montre.*) Souffrez que je vous prie d'agréer mes remercîments et mes adieux... Jamais, madame, je n'oublierai ce que j'ai trouvé ici. (*Pendant qu'il parle, le cachet de sa montre est tombé, madame de Cursy le ramasse négligemment et y jette un regard.*)

Mme DE CURSY, *se levant avec vivacité*. Au nom du ciel, qui êtes-vous ? monsieur, quel est votre nom ? quelles sont ces armes ?

RAOUL. Ces armes ?... ce sont les miennes. Mon nom ?... Raoul de Brueil.

Mme DE CURSY. Raoul !... mon neveu !... est-ce possible ?

RAOUL. De grâce, madame, expliquez-vous ?

Mme DE CURSY. Mon pauvre enfant, enseveli au fond de votre province, éloigné de nous depuis votre enfance, vous ne nous connaissiez pas... Je suis la sœur de votre mère, et voici ma fille... Voici des lettres... Voici le portrait de ma sœur, que j'ai sauvé de notre naufrage.

RAOUL. Eh quoi ! Lucie serait...

CLÉMENTINE. J'avais pris, en émigrant, ce nom de Lucie, qui m'était cher, à cause de ma tante.

RAOUL. Oh ! ma chère cousine ! et moi qui vous cherchais dans tout le Nord pour vous ramener en France, car vous êtes libres, vous êtes rayés de la liste des émigrés, et ma mère vous attend à bras ouverts !... Bénie soit la Providence qui nous a révélés l'un à l'autre !

CLÉMENTINE. Nous retournons en France ! chère maman, que mon père sera heureux !

RAOUL. Ma tante, me permettrez-vous de reprendre ces projets auxquels autrefois vous aviez consenti ?

Mme DE CURSY. Franchement, je croyais que ma sœur y avait renoncé.

RAOUL. Ah ! c'est qu'elle ne connaissait pas ma cousine !

CLÉMENTINE. Maman, voilà mon père, allons à sa rencontre.

Mme DE CURSY. Allons lui présenter son neveu.

RAOUL. Son fils, n'est-ce pas ?... nous ne formons plus qu'une seule famille.

Mme BLONDEAU, *à part*. Grâces à ces heureux malheurs, qui ont donné à Clémentine raison, talents et bonté; il est vrai de dire :

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Mme EVELINE RIBBECOURT.

LE MASSACRE DES INNOCENTS.

Aux murs de la ville sacrée
Le sang jaillit en longs ruisseaux ;
Le glaive au loin parcourt Sion désespérée,
Et se plonge au fond des berceaux.

Pour saluer l'enfant au monde entier propice,
Des enfants à la vie ont fait un long adieu ;
Et ce lugubre sacrifice
Précède le trépas d'un Dieu.

Martyrs insouciants et calmes,
N'ayant rempli du moins qu'un facile devoir,
Ils viendront dans le ciel jouer avec des palmes
Qu'ils cueillirent sans le savoir.

Mais loin du sinistre poignard,
Et pendant que la mort va planant sur la ville,
Au fond d'un solitaire asile
Qu'ai-je vu trembler à l'écart ?

Deux femmes ont paru : l'une immobile et pâle,
Et sans pleurs et sans voix. Fardeau cruel et doux,
Son fils, dépouille sépulcrale,
Repose, mort, sur ses genoux.

Il n'est plus, si j'en crois cette large blessure ;
Il n'est plus, ou du moins il ne saurait tarder.
Elle, de son malheur craint pourtant d'être sûre
Et n'ose pas le regarder.

Mais l'autre peut trembler encore :
Sans cesse l'effroi veille en ses traits convulsifs,
Et de la bouche qu'elle adore
Elle éteint par pitié les murmures plaintifs.

« Pardonne-moi ma prévoyance,
Toi qui ne peux prévoir ton sort :
Silence ! a-t-elle dit, ô mon enfant, silence !
Tes cris feraient venir la mort !

Vainement, quand le glaive à tes yeux viendrait luire,
Confiant ou timide à l'aspect du trépas,
Tu voudrais pleurer ou sourire ;
Ton souris ni tes pleurs ne te défendraient pas.

Que dis-je ! ô destinée étrange !
Tes attraits même, hélas ! causeraient ton malheur :
Te voyant la beauté d'un ange,
Ils te prendraient pour le Sauveur.

Ah ! si le despote homicide
Par qui Jérusalem se débat dans les fers,
Crut voir dans un enfant timide
Le monarque de l'univers ;

Que n'a-t-il, prévoyant tant de larmes amères,
Hâté ce jour infortuné,
Et déchiré le sein des mères,
Avant qu'un fils leur fût né !

Témoin des pleurs dont je m'abreuve,
Dieu ! prends pitié de moi ! prends pitié de mes jours !
Prends pitié de mon fils ! prête-lui les secours
Qu'obtint de toi Moïse errant sur le grand fleuve.

Je sais bien que nos jours une fois effacés,
Au delà du cercueil un jour plus beau commence ;
Mais ta mère, ô mon fils ! ne t'aime pas assez
    Pour consentir à ton absence. »

Et l'enfant s'indignait de ne pouvoir crier ;
Et la mère éperdue et dévorant ses larmes,
De loin, croyait ouïr le cliquetis des armes,
    Et le bruit d'un pas meurtrier.......

CHARLES FROMENT.

MELANGES.

DÉCOUVERTE DES MINES D'OR DE LA CALIFORNIE.

Suivant toute apparence, les Indiens de la Californie connaissaient depuis longtemps la présence du *sable brillant* (ils appellent ainsi la poudre d'or) sur la surface et dans l'intérieur des sables, et sous les courants d'eau, mais sans avoir la moindre idée de sa valeur, bien que pourtant ils recherchent avec une avidité remarquable toutes les pièces de monnaie, mais surtout les pièces d'or. On a appris d'eux qu'il était ordinaire, autrefois, de trouver des lingots de ce métal, dont quelques-uns de la grosseur de la tête d'un homme, répandus çà et là ; mais qu'ils avaient tous disparu mystérieusement depuis l'arrivée du capitaine Sutter.

Ce capitaine Sutter est un homme remarquable, et sans doute à présent le plus riche personnage du monde. Suisse d'origine, ex-officier dans la garde de Charles X, il vint, après la révolution de 1830, demeurer à Baltimore, puis à Philadelphie, et dans d'autres parties des États-Unis, où il mena une existence très-précaire. Enfin, dégoûté du monde civilisé, il vint se blottir dans les déserts de la Californie ; là en labourant la terre pour nourrir sa famille, il découvrit une mine de mercure, la troisième du monde. Il garda précieusement son secret jusqu'à ce qu'il eût obtenu du gouvernement mexicain une concession de quarante mille acres de terre, s'assurant ainsi cette mine de richesse, productive d'un énorme revenu qui s'accroît tous les jours. Il a maintenant plus de cent Indiens travaillant à l'exploitation, et plus du double de ce nombre, tous armés jusqu'aux dents, pour protéger sa propriété. Bien qu'il eût pendant des années recueilli de l'or en lingots et en poudre, il fut assez heureux pour cacher la source de ses richesses. Lorsqu'enfin on eut découvert la contrée aurifère, il chercha à discréditer cette nouvelle en faisant publier dans les journaux qu'il y avait beaucoup plus à gagner en Californie à tenir une ferme qu'à creuser pour avoir de l'or, et qu'il attachait beaucoup plus de prix à son champ de choux qu'à toutes les mines du pays.

Il y a trois récits divers et à peu près également accrédités sur les circonstances immédiates qui auraient amené la découverte de ce secret. Suivant le premier, un nommé Grimer aurait voulu, le bois étant rare, faire une construction avec des pierres ; l'une d'elles ayant attiré son attention, il la soumit à l'analyse, et découvrit qu'elle

renfermait sept onces d'or pur; il fut naturellement engagé à chercher de nouveau, et les mines furent découvertes. Le second récit est celui-ci : Un voyageur traversant un ruisseau sur un arbre jeté en travers, en guise de pont, tomba dans l'eau, et en sortit couvert de sable et de boue. N'ayant ni le temps ni les moyens de faire sécher et de nettoyer ses effets, il les mit dans son sac; quand il l'ouvrit, à son arrivée à San-Francisco, il vit ses vêtements couverts de particules brillantes qu'il conserva et reconnut ensuite pour être de l'or, ce qui conséquemment prouvait la présence de ce métal dans les rivières de la Californie. Voici le troisième récit, et peut-être le plus probable. MM. Howland et Aspinwell, de New-York, correspondants du capitaine Sutter, étonnés des remises qu'il leur faisait en lingots bruts, voulurent pénétrer ce mystère. Ils envoyèrent un jeune homme, nommé Dimond, fils du fameux constructeur de navires de ce nom, pour explorer le pays. Le résultat de l'expédition fut que M. Dimond découvrit, il y a environ deux ans, le secret du capitaine Sutter, et étonna le monde par la promulgation de cette nouvelle.

La richesse et l'avenir des districts où se trouvent les mines ont imprimé une immense impulsion à la prospérité des villes, qui, au commencement de l'hiver, se développaient avec une activité extraordinaire. Le déluge qui a englouti la ville de Sacramento et menacé tout le district d'une ruine complète, semble n'avoir eu que peu d'influence sur la valeur des propriétés. Les constructions se continuent à des prix fort élevés, et il y a en ce moment des contrats passés pour plus d'un million de dollars.

A San-Francisco, on voit s'élever rapidement les rues les unes après les autres, et le dernier incendie ayant démontré l'avantage de la brique pour les constructions, la ville commence à prendre une apparence plus substantielle. La célérité qu'on met dans les travaux de toute sorte est telle, qu'il doit nécessairement y aboutir sous peu un temps d'arrêt pour la bâtisse, au moins pour ce qui est de la ville, où il ne restera bientôt plus rien à faire.

San-Francisco compte maintenant huit églises, quelques écoles publiques, une société des amis des étrangers, une société religieuse, etc. Le prix du terrain, en dehors de la valeur fictive à laquelle il est arrivé, peut être estimé par ce fait, que le gouvernement paye pour le loyer du bureau de la douane, quatre-vingt-dix-huit mille dollars, près de cinq cent mille francs.

Les crimes sont fort rares et sans gravité, toute querelle est promptement apaisée. Il n'y a pas jusqu'aux accessoires de la civilisation la plus avancée qui ne soient en voie rapide de progression. On vient de former une compagnie maritime californienne, au capital de un milion de dollars, dont cinq cent mille ont déjà été souscrits par les villes de San-Francisco et de Sacramento; le commerce avec tous les ports de la mer Pacifique promet de donner les plus beaux résultats.

Suivant toute apparence, la houille figurera bientôt parmi les productions indigènes de ce pays. Les couches de bitume récemment découvertes sur le rivage donnent tout espoir que les recherches ordonnées à ce sujet prouveront l'existence de dépôts carbonifères.

On conçoit facilement que, dans un pays semblable, toute autre chose que le commerce ait, jusqu'à présent, peu de chances pour fixer l'attention. L'arrivée des émigrants et des navires, la vente des marchandises en consignation, les dépôts de poudre d'or qui se font journellement, les nouvelles arrivées des placers, et les émotions multipliées d'une existence dans un pays tout neuf et grandissant pour ainsi dire à vue d'œil, tout cela suffit pour occuper l'esprit et le rendre peu soucieux des di-



vertissements d'une vie comparativement plus oisive. D'après les dernières nouvelles, Herz, le célèbre pianiste, annonçait un concert à San-Francisco; mais les causes mentionnées plus haut, jointes à la rareté des dames, devaient naturellement nuire au succès de toute entreprise de cette sorte, jusqu'à ce que la fièvre se fût un peu calmée, et que les transactions eussent repris un cours moins galvanique.

Indépendamment des métaux précieux, la Californie possède des ressources intérieures qu'on trouverait difficilement autre part. Ce pays a quatre à cinq cents milles de côtes maritimes; la partie septentrionale est couverte de forêts magnifiques; les cours d'eau sont remplis de poissons, les plaines de milliers de troupeaux, et le sol riche et fertile rapporte de soixante-dix à quatre-vingts pour cent. Le climat est un des plus beaux du monde, et les maladies endémiques ou épidémiques y sont presque inconnues. Les vignes sont très-productives, et une population nombreuse et qui augmente tous les jours est prête à consommer les denrées que fourniront le commerce, le travail et les capitaux.

L'agriculture, conduite principalement sous la direction des catholiques mexicains, est peu perfectionnée; mais un Anglais vient de faire une expédition qui amènera probablement une révolution dans tout le système. Sur un grand navire, équipé à ses frais, il a embarqué une centaine de travailleurs d'élite et tous les instruments nécessaires. Il a obtenu une grande concession de terrain qu'il se propose de cultiver en blé pour les marchés de la Californie. Il s'est pourvu en outre d'appareils pour brasser la bière, faire du vin et distiller les esprits; il emmène avec lui des gens versés dans la fabrication de ces divers produits, entre autres un vigneron du continent. Ces préparatifs ont été faits sur une grande échelle, et l'on ne saurait douter que les expériences ne soient couronnées de succès.

On a singulièrement exagéré le récit des misères endurées en Californie. Sans doute qu'un individu qui va s'aventurer dans des plaines où l'on ne trouve que de l'or, et qui est obligé de coucher en plein air, de rester toute la journée enfoncé dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture, et de se livrer à un travail manuel auquel il n'a pas été accoutumé, cet homme, disons-nous, devra se trouver très-misérable. Mais dans un pays nouveau, si le travail est plus rude, il est moins prolongé, et le succès manque rarement de récompenser les gens déterminés, entreprenants et persévérants. Néanmoins, ceux qui, craignant le travail, projetteraient un voyage en Californie, en Australie, au Natal, ou au Texas, feront mieux de changer d'idée, et de rester chez eux.

(*Traduit de l'anglais.*)

SÉVERIN.

ÉNIGME HISTORIQUE, N° I.

D Quelle est la femme qui fut tout à | la fois impératrice, religieuse et mariée?

SOINS HYGIÉNIQUES DE LA BOUCHE.

Les dents privées de soins journaliers ne tardent pas à s'entourer de tartre. On donne le nom de *tartre* à une substance qui, d'abord liquide, se dépose sur la couronne des dents, s'épaissit peu à peu, prend la consistance d'une pâte ou limon, et acquiert en peu de temps la dureté de la pierre. Le tartre s'attache à la couronne de la dent, étreint le collet, s'insinue dans l'alvéole, s'étendant quelquefois le long de la racine, et les dents, qui ne sont plus retenues que par l'adhérence des gencives, ne tardent pas à chanceler, puis à tomber.

On peut prévenir l'accumulation du tartre sur les dents, et toutes les altérations qui en sont la conséquence, par le moyen d'une brosse et d'un bon dentifrice. Il est préférable de choisir le matin pour cette opération, parce qu'il se dépose sur les dents, pendant le sommeil, une substance limoneuse qui nuit à leur éclat et à leur conservation.

La brosse ne doit être ni dure ni molle, et doit être arrondie du bout, afin de pouvoir glisser entre la joue et les dents, et pénétrer jusqu'à l'extrémité de l'arcade dentaire.

Les personnes dont les dents sont ébranlées, ou dont les gencives sont malades, emploieront une brosse très-douce ou une éponge fixée sur le manche d'une brosse.

Ce serait déjà une excellente chose de se servir tout simplement d'une brosse et d'eau pure, mais on peut mieux faire en se servant d'une de ces préparations nommées dentifrices.

Il y en a de trois sortes : les dentifrices liquides, les poudres, les opiats.

C'est aux dentifrices liquides que l'on doit accorder la préférence. Il faut se défier de ceux qui blanchissent très-vite les dents ; on doit choisir *celui qui nettoie, et non celui qui blanchit.*

Cependant, bien que l'usage de la poudre ait des inconvénients, on peut s'en servir une ou deux fois par semaine lorsque le dentifrice liquide ne suffit pas à débarrasser facilement les dents du limon qui s'attache à leur surface. La poudre de charbon est un bon dentifrice, mais elle a l'inconvénient de laisser un liséré noir sous le bord libre des gencives, et de rayer les dents.

La poudre de quinquina exerce une action tonique sur les gencives ; elle jouit, ainsi que le charbon, de la précieuse prérogative de purifier la bouche, mais seule elle est insuffisante, et doit être associée à d'autres substances. Dans le mélange que l'on fait avec les poudres, on fait entrer de la crême de tartre ; c'est un acide, et c'est un inconvénient.

Quelques personnes font usage de mie de pain réduite en charbon préparé par les pharmaciens-chimistes, et se trouvent bien de son usage.

Quant aux opiats, ils ont l'inconvénient des poudres, c'est-à-dire l'introduction de la crême de tartre, et la matière colorante que l'on y ajoute produit, sur l'émail des dents, une teinte qui n'est pas agréable.

Après avoir fait choix d'un bon dentifrice liquide, on en versera trente à quarante gouttes dans un verre d'eau tiède, on agitera l'eau avec la brosse, que l'on fera passer à plusieurs reprises sur les dents, puis de haut en bas, de bas en haut, et en dedans, surtout, devant, à la mâchoire inférieure où séjourne la salive. On peut, pour cet usage, se servir d'une brosse dont l'une des extrémités est renversée.

Quel que soit le soin que l'on apportet au nettoyage des dents, on ne parvien



pas toujours à prévenir la formation du tartre ; il est alors indispensable d'avoir recours au chirurgien-dentiste; c'est une erreur de croire que cette opération nuit aux dents, et l'on est amplement dédommagé du petit agacement nerveux et passager que causent les instruments, par la sensation de bien-être qui succède à l'enlèvement du tartre. Faire visiter sa bouche, une fois l'an, par le dentiste, est chose indispensable.

Aux soins hygiéniques donnés le matin à ses dents, il faut encore ajouter ceux-ci : passer de l'eau tiede dans sa bouche après chaque repas; éviter le contact de l'eau très-chaude ou très-froide. Ainsi, une boisson froide après un potage très-chaud, et le changement subit de la température, sont pernicieux aux dents ; leur substance étant de nature vitreuse, se fendille comme l'émail de certains vases, et les acides employés dans l'alimentation, pénétrant par ces petites fentes, altèrent l'ivoire des dents, qui ne tardent pas à devenir douloureuses.

Si l'on doit avoir soin de sa bouche dans l'état de santé, les précautions doivent redoubler pendant les maladies ou la convalescence. Les fièvres typhoïdes, les affections dans lesquelles les vomissements sont fréquents, laissent dans la bouche des particules qui altèrent l'émail des dents, et peuvent déterminer la carie; après chaque crise il faudra se laver la bouche avec soin et délayer de la magnésie dans le liquide qui servira à cet usage; la magnésie s'emparera de l'acide et neutralisera son action.

Tels sont les conseils qui doivent être suivis pour la conservation d'un des plus beaux ornements du visage et des organes les plus importants pour la digestion.

TISANE DE POMMES.

Prenez 250 grammes (8 onces) de pommes de reinette blanche, 2 litres d'eau.

Coupez les pommes par quartiers, faites-les bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elles soient cuites. Jetez le tout dans une passoire, en ayant soin de ne pas écraser les pommes.

Cette eau est une tisane adoucissante, agréable, qui est un remède populaire contre le rhume.

On prépare avec les pommes de reinette grises une tisane légèrement acidule, qui est excellente pour calmer la soif des malades; mais afin qu'elle soit agréable, il faut la faire par infusion : on coupe les pommes par tranches minces, et l'on jette tout simplement de l'eau bouillante dessus, dans des proportions analogues à celles indiquées pour la tisane de pommes.

(*Le Médecin de la Maison.*)

Economie Domestique.

COMPOSITION POUR REMETTRE A NEUF LES MEUBLES VERNIS.

Achetez chez un marchand de couleurs :

Huile de lin........ 10 centimes.
Esprit-de-vin....... 10

Versez le tout dans une petite fiole et bouchez-la. Prenez un morceau de flanelle, formez-en un tampon gros comme une pomme d'apis; au moment de vous servir de ce mélange, secouez la fiole

pour mêler ensemble ce qu'elle contient; placez le tampon sur le goulot de cette fiole, retournez-la, relevez-la, bouchez-la aussitôt, et déposez-la à côté de vous. Vous tenez votre tampon, vous en frottez entièrement le meuble que vous voulez remettre à neuf, et toutes les fois que le tampon est sec, vous employez les mêmes précautions pour l'imbiber.

Cette dépense de 20 centimes suffit pour un lit, une armoire à glace, une toilette et un chiffonnier.

CHRONIQUE MUSICALE.

La première représentation de *l'Enfant prodigue* a eu lieu à l'Opéra, le mercredi 6 décembre. Une foule pleine d'empressement et de curiosité encombrait la salle, trop étroite pour cette solennité depuis longtemps attendue. C'est qu'il s'agissait d'un des sujets les plus touchants de l'Écriture Sainte, traité par un des principaux représentants de l'art français, M. Auber.

Le livret, qui est de M. Scribe, n'a pas conservé à la douce et naïve légende sa sublime simplicité, et l'a entremêlée de scènes et d'expressions qui en obscurcissent la pure morale sans en augmenter l'intérêt.

Le compositeur a tiré un bon parti du sujet, et sa nouvelle partition peut, sans déshonorer ses aînées, aller prendre place à côté du *Philtre* et de *l'Ambassadrice*. On y retrouve les mêmes qualités. La pensée musicale est toujours nette, facile, précise, et la mélodie toujours intelligible et gracieuse, ce qui, pour le plus grand nombre des auditeurs, vaut infiniment mieux que la science, car il est plus agréable de s'amuser que d'étudier en écoutant.

Au premier acte, l'air : *l'Aurore étincelante*, et un duo plein de sentiment entre l'Enfant prodigue et son père, sont remarquables, et seront souvent chantés.

Mais c'est surtout au second et au troisième acte, dans les chœurs et dans le ballet, que le musicien prodigue son entrain, sa facilité, sa vive imagination, qualités naturelles chez lui. Il sortira de cette partie de l'*Enfant prodigue* une foule de motifs de quadrilles, de valses et de polkas; il n'y a presque qu'à les copier.

L'émotion et le pathétique trouvent leur part aussi dans ces deux actes, et rien n'est plus touchant que la romance de Ruben : *Mon fils, je t'ai perdu!...*

Au quatrième acte, les couplets du chamelier, au cinquième, le chant des moissonneurs et le chœur final ont obtenu un succès qui se continue à toutes les représentations. Jamais, de l'avis de tous, l'Opéra n'avait offert un spectacle avec une mise en scène plus riche, ni de plus merveilleux décors : cela suffirait pour un succès.

L'Opéra-Comique a donné aussi, dans les premiers jours de décembre, un ouvrage en un acte, paroles de M. Scribe, musique de Victor Massé, *la Chanteuse voilée*, qui a obtenu un succès brillant et mérité. L'auteur de la musique y a prodigué toutes les richesses d'une vive imagination et toutes les ressources acquises par de longues et sérieuses études.

Le premier air est d'une coupe originale; la romance : *Il faut partir*, est très-jolie pour voix de femme. Le boléro est un des meilleurs morceaux de la pièce,

ainsi que les couplets qui le suivent. L'air : *Quel bruit! vous venez de l'entendre*. Le boléro : *L'air au loin retentit du son des castagnettes*, et l'air final : *Avant qu'en mon ménage, l'amour m'engage;* ces morceaux d'un caractère particulier, et pleins de jeunesse et de verve, sont appelés à une immense vogue, et deviendront populaires comme les airs les plus célèbres. L'air : *Ce soir, et lorsque la nuit sombre*, et celui : *D'une lampe mourante l'incertaine lueur*, sont aussi fort applaudis.

Les airs de *la Chanteuse voilée* seront publiés en plusieurs tons; ceux d'hommes, pour ténor ou baryton, ceux de femmes pour soprano, mezzo-soprano ou contralto, ce qui permet à toutes les voix de les adopter indifféremment.

L'audition des Albums continue chaque jour. Celui d'Étienne Arnaud n'a pas obtenu le succès que lui promettait le nom de son auteur. A part une jolie romance : *Ce que mon fils sait dire*, il n'y a rien de remarquable dans ce recueil. Des réminiscences, des accompagnements peu soignés, quelque négligences, enfin.

Paul Henrion a fait entendre aussi ses nouvelles productions, qui ont été généralement bien accueillies. *Le Mineur* a produit une vive impression; et *la Brise* est une mélodie fort gracieuse.

L'album Clapisson n'a pas encore subi l'épreuve de l'audition publique, mais déjà les chanteurs de chansonnettes se sont emparés du duo bouffe : *Un mariage chinois*, et de quelques morceaux d'un comique amusant et naturel. A côté, se trouvent plusieurs mélodies écrites avec un goût et un soin extrêmes, sur des paroles de M. Frédéric de Courcy, qui sortent des banalités ordinaires.

Quant aux nouvelles compositions de M. François Bonoldi, les artistes qui les ont interprétées y ont trouvé de légitimes et constants triomphes. Pour répondre au désir de nos abonnées qui habitent la province, nous leur dirons qu'elles recevront *franco* l'Album Bonoldi, richement relié et ornée de charmantes lithographies, en envoyant un bon de *douze francs*, sur la poste, *à MM. Bonoldi frères, éditeurs de musique (ancienne maison Pacini), boulevart des Italiens, n°* 11. L'envoi suivra immédiatement.

L'album de M. Eugène de Lonlay vient de paraître, publié par le journal *la Mode*. Des paroles spirituelles, gracieuses ou touchantes ont heureusement inspiré les musiciens dont le talent a su si bien s'adapter à ces charmantes romances.

Strauss a fait entendre au Jardin d'Hiver le répertoire de ses valses, quadrilles, etc., destinés à la saison qui commence. Il suffit pour faire l'éloge de cette nouvelle musique, de dire que Strauss est resté égal à lui-même.

Un nouveau recueil de quadrilles de Camille Schubert est de même appelé à une grande vogue. Abordable aux jeunes talents par sa facilité, il deviendra indispensable dans toute soirée joyeuse, à cause de la gaieté de ses motifs et de leur habile arrangement.

M. Théodore Blangini, digne héritier d'un nom qui a joui d'une juste célébrité musicale, a fait paraître, pour le piano, deux Albums de quadrilles, valses et polkas à quatre mains, qui, composés sur les motifs de prédilection de Félix Blangini, sont remarquables par leur allure facile et gracieuse. Nous les recommandons vivement comme bonne musique et bon souvenir. Prix, 6 francs.

M. Scholtus, facteur de pianos, récompensé d'une médaille d'honneur à la dernière exposition de l'industrie française, et admis à l'exposition de Londres, ayant pour spécialité le piano demi-oblique, a adapté à ses instruments un *échappement composé*, emprunté aux différents systèmes en usage. Ses étouffoirs fonctionnent derrière les cordes avec une grande énergie, et pour donner à l'artiste la facilité de bien



nuancer, il a établi une pédale servant à rapprocher les marteaux des cordes, ce qui diminue la distance à parcourir et atténue l'impulsion donnée.

La déviation occasionnée dans les pianos par la tension des cordes, étant une des principales causes du peu de durée des instruments ordinaires, neutraliser cette déviation a été le problème que se sont toujours proposé les facteurs. Mille essais infructueux avaient été tentés. M. Scholtus a inventé un système de mécanisme assez puissant pour maintenir l'accord et sur lequel la température n'a aucune influence. Il maintient le sommier et le contre-sommier sans craindre le décolage souvent inévitable. Les *crampons-Scholtus* se composent d'une barre en fer laminé, rabattu, ayant la forme d'un 7 allongé, dont le crochet vient se rabattre sur le sommier, où il est solidement maintenu par une vis.

Pour les pays à température variable, il a opposé de la résistance à la dilatation des barres de fer en les accouplant solidement à une barre de cuivre. Par cette union, l'effet de la température se trouve contrarié, amorti : ce sont les crampons compensateurs. Ces crampons, sans rien enlever à l'élégance des instruments, donnent aux pianos Scholtus une grande solidité, qui est l'agent le plus puissant de la sonorité.

Ces pianos se recommandent aux professeurs et aux amateurs, mais particulièrement aux personnes à qui le séjour de la campagne ne permet que rarement de faire donner aux instruments de musique les réparations nécessaires.

JULES LOUVET.

CORRESPONDANCE

J'étais ce matin préoccupée de toi; je cherchais ce que j'aurais à te raconter, lorsque deux légers coups frappés à ma porte se firent entendre. « Entrez! » dis-je sans me retourner, et continuant à caresser de mes lèvres la plume qui allait t'écrire... Aussitôt deux petites mains s'appuyèrent sur mes épaules : « C'est Florence! m'écriai-je; c'est elle qui arrive toujours à propos, et qui est toujours la bienvenue. — Oui, c'est moi, ma chère Jeanne; je me sentais tourmentée du désir de te voir. — Moi, de même. — Quand il y a sympathie entre deux cœurs ils doivent ainsi se deviner. — J'aime cette croyance et j'en profiterai pour me rendre auprès de toi, toutes les fois que je voudrai te voir, car alors je penserai que tu m'attends. — C'est convenu, Jeanne; juge toujours de mon cœur par le tien... Embrassons-nous, et voyons ce que nos deux amitiés réunies pourront envoyer d'utile à nos amies absentes. »

Tandis qu'elle se débarrassait de son chapeau, j'approchai du feu ma chiffonnière, dont les deux battants étaient relevés, j'étendis dessus la planche I, nous nous assîmes Florence et moi en face l'une de l'autre, je lui passai ma plume, et lui dictai ce que tu vas lire.

Le n° 1 est un dessin de vieille dentelle, pour voilette, dont les deux côtés sont pareils au bas. Ce dessin peut se broder avec un point de cordonnet sur une application de nansouk posée sur du tulle de Bruxelles, ou en reprises avec un fil plat très-fin, après avoir tracé tous ces dessins avec un fil plat plus gros. Les barres qui sont au milieu des feuilles se font en points à jour. On entoure cette voilette d'un point de feston auquel on coud un picot. On peut, avec ce dessin, faire pour sa mère des volants de dentelle, hauts de 15 centimètres, et en garnir une robe de tulle de coton blanc ou de taffetas rose, gris ou bleu.



— Ajoute que l'on aura une voilette de dentelle noire en se servant de tulle de soie noire sur lequel on applique du florence noir, très-léger et très-souple, que l'on brode en point de cordonnet fait avec de la fine soie noire, à peine tordue. On pourrait ainsi faire des volants de dentelle noire pour orner un mantelet, un katzaweck ou une robe de gros-de-Naples noir, gros vert, gros bleu ou marron.

— Une idée! On pourrait bâtir un encadrement de tulle sous un mouchoir de fine batiste, broder dessus, ce dessin, tout autour, le festonner, le découper, et le garnir d'un picot.

— Recommande donc le papier à décalquer qui se vend chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, 3. Ce papier est blanc, bleu, jaune ou rouge, il coûte 35 c. la feuille, et peut servir plusieurs fois; on le prend de la couleur opposée à l'étoffe que l'on doit broder. Quand le florence noir est bâti sur le tulle, on place le papier sur le florence, le dessin sur le papier, puis avec un crayon mine de plomb, très-dur, on suit chaque trait, puis on enlève: dessin, papier, et l'on a, sur le florence noir, le même dessin marqué en blanc, je suppose, si l'on y a posé du papier blanc à décalquer.

— Le n° 2 est un coin de mouchoir en broderie anglaise. Il peut servir aussi pour bas de jupon.

Le n° 3 est le dos d'un fichu-guimpe; il s'ouvre au milieu du nœud et se ferme avec des petits boutons et des brides; je te conseille de tailler ton fichu d'avance, de l'essayer et de le dessiner ensuite.

Le n° 4 est le devant. Ce fichu se brode au plumetis et au point d'arme; chaque étoile à cinq pointes, a des points à jour où se trouve une étoile; mais tu peux ne rien faire au milieu des feuilles pointillées, et rien au milieu des étoiles à cinq pointes.

Le n° 5 est un dessin de volant pour robe de mousseline; il se brode au plumetis ou au passé, et se festonne. Ce dessin peut servir pour bas de jupon; il se brode les nœuds au plumetis et les ronds en broderie anglaise, ou en points de feston.

Le n° 6 est une marmotte qui se brode au plumetis, sur belle mousseline, et s'entoure d'un point de feston.

Le jour où tu es souffrante, tu arranges tes cheveux comme à l'ordinaire; tu tailles deux morceaux d'un ruban de velours noir, ou de satin rose, vert foncé, ou bleu de France, large de 8 centimètres chacun, longs de 16 centimètres; tu en prends un que tu replies sur lui-même, envers sur envers; sur l'endroit de ce ruban, tu couds des boucles de ruban de velours ou de satin, de manière à en former une rosette, puis, tu couds une seconde rosette sur l'autre bout de ruban. Tu prends un ruban de la couleur de ces rosettes, tu le replies en deux, tu le places sur ta tête, tu l'arrêtes en formant un nœud derrière; de chaque côté des joues tu couds le haut du ruban sur lequel tu as cousu une rosette, puis tu places à plat cette marmotte sur ta tête, en l'y arrêtant au ruban par deux épingles semblables à celles de la planche XII 1850; au-dessus des rosettes, tu formes quelques plis à la marmotte, qui retombe ensuite derrière ces rosettes jusqu'au bas de tes joues.

Le n° 7 est un alphabet en broderie anglaise. Ce genre ne peut produire que de grandes lettres; tu ne feras donc que tes initiales au coin de tes mouchoirs en broderie anglaise.

Le n° 8 est une dentelle en filet carré, brodé en reprises, que tu m'as demandée pour garnir un coussin de filet brodé de même. Cette dentelle se coud ensuite autour du coussin.

Le n° 9 est une autre dentelle qui se fait à même le coussin, mais celle-ci se fait au point ordinaire; on peut la grandir en ajoutant un ou deux rangs de filet.

Le n° 10 est un lien héraldique. Ce dessin s'exécute sur filet carré, et se brode en reprises; il est fait pour couvrir un coussin. On peut aussi l'exécuter au crochet. Il vient de chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, n° 3.

— A la bonne heure! voilà qui me rappelle nos vieux dessins!... Auras-tu un pendant? — Oui... un hypogriphe. — C'est très-bien! continue.

— Le n° 11 est la moitié d'un manteau que je t'ai envoyé dans l'année 1849, sous le nom de manteau *solitaire*, car on ne pouvait donner le bras à personne; mais aujourd'hui il a pris le nom de *Talma* (je ne sais pourquoi), et, si l'on veut donner le bras, on relève ce manteau comme on relève un châle. Il se taille en drap ou en mérinos, noir, ou vigogne; les plus simples se doublent de soie pareille, et se ouatent à partir du cou jusqu'au coude; ils se terminent du bas par un ourlet, et devant, ils ont des boutonnières et des petits boutons de soie noire, pointus. Au lieu de boutonnières, je préférerais une ganse ronde, cousue à surjet, le long du bord du devant du manteau, et tournant de temps en temps sur elle-même, pour former des boucles qui s'accrocheraient aux boutons.

Le n° 12 est la moitié de la longueur du petit col, il est taillé double, et rabat en dedans sur la doublure. Ce col ferme aussi par une boutonnière, ou par la ganse formant boucle; il se coud comme il est placé; et, à propos de ce manteau, je vais dire à nos nouvelles amies:

COMMENT RELEVER LES PATRONS.

Les chiffres représentent des centimètres.

Tu te mets devant une grande table sur laquelle tu places une grande feuille de papier. Tu poses ton mètre où tu vois le zéro, tu as un crayon, tu tires une ligne horizontale jusqu'au chiffre 27, tu l'écris; tu continues jusqu'à ce que tu aies 1 mètre 15 (115 centimètres) tu l'écris. Tu relèves ton mètre et le places, toujours à partir du zéro; tu tires une ligne perpendiculaire jusqu'au chiffre 6, tu l'écris; jusqu'au chiffre 14; 15; 27; 60; 90; 115, que tu écris à mesure. Puis tu relèves ton mètre, tu le poses à partir du chiffre 6, tu tires une ligne horizontale jusqu'au chiffre 17, tu l'écris, tu le poses à partir du chiffre 14, tu tires une ligne jusqu'au chiffre 7 1/2; du chiffre 27 tu tires une ligne jusqu'au chiffre 26 1/2, et continue jusqu'au chiffre 112; du chiffre 60 jusqu'au chiffre 99; du chiffre 90 jusqu'au chiffre 77, puis avec ton crayon il ne t'est pas difficile d'arrondir ce manteau du bas, de l'échancrer pour l'encolure, et de marquer ce qui doit être enlevé sur l'épaule. Tu laisses au bas du manteau deux centimètres et demi pour l'ourlet, il te faudra donc 2 mètres 35 centimètres de drap ou de mérinos, qui, repliés en deux, feront: 115 centimètres, plus, 2 centimètres et demi pour l'ourlet.

Le col aura 5 centimètres de haut (sans les remplis) et 47 centimètres de long. Ce col se replie en deux.

C'est ainsi que tu pourras relever tous les petits patrons du Journal.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un canezou de jaconas, pour petite fille. Il se boutonne derrière.

Le n° 14 est le devant qui se taille double. Au milieu du devant, on coud, froncée, *à la vieille*, une bande de jaconas ornée de chaque côté d'un dessin de broderie anglaise.

Le n° 15 est la moitié du col. Il se boutonne derrière. Deux signes semblables indiquent où il se coud au-devant.

Le n° 16 est le col; il se boutonne derrière, et se garnit d'une bande de jaconas froncée, ornée d'une broderie anglaise.

Le n° 17 est une des manches.

Le n° 18 est le poignet. Une étoile indique où il se coud à la manche.

Le n° 19 est la manchette, elle se coud au poignet, et se garnit d'une bande de jaconas froncée ornée d'une broderie anglaise.

Le n° 20 est la ceinture.— Est-ce fini?

— Oui, pour une partie de nos amies; non pour l'autre. Nous avons à expliquer le revers de cette planche. Ce patron est la moitié du manteau *Talma*, replié en long et en large.

Le n° 20 est le dessin du haut du devant qui se continue par une grecque un peu plus grande — une plus petite, — une un peu plus grande et ainsi de suite jusqu'au bas.

Le n° 21 est le dessin du bas.

Le n° 22 est la moitié du dessin du milieu du dos.

Le n° 23 est la moitié du dessin qui se trouve au bas du dos, au milieu.

Ces grecques s'exécutent en lacet et en soutache de soie, de la couleur du manteau, le lacet se coud de chaque côté, la soutache se coud au milieu. Ce manteau se ferme par des pattes faites avec du lacet de soie, et des boutons qui se placent au milieu de ceux des ronds de soutache qui se trouvent le plus près du bord.

Le n° 24, Idaline, se brode au plumetis.

Le n° 25 Aurore, se brode de même.

— Certainement, Aurore est joli à lire, à prononcer, mais, quand on porte ce nom, il ne faudrait pas vieillir... afin de rester l'*Aurore* aux doigts de rose, et de n'avoir pas de neveux qui vous appellent : *Ma tante... Aurore.*

— Il est heureux, Florence, que ce nom soit venu te distraire, car je crois, ma bonne amie, que tu étais à bout de ton dévouement..... et ma reconnaissance.....

— Attends pour me remercier.... nous avons encore notre gravure de modes.

— C'est juste. La dame assise, celle qui est en visite, a une robe de gros-de-Naples vert, garnie de 9 rangs de dentelle haute de 5 centimètres, cousus, froncés, chacun à un passe-poil, cousus ensuite trois par trois sur la jupe en formant de larges festons. Les manches, à deux coutures, ont un revers garni de trois rangs de dentelle cousus comme sur la jupe. Le corsage, ouvert devant, est orné de revers garnis de trois rangs de dentelle, cousus de même. Les sous-manches et la guimpe sont en mousseline, garnies de bandes de mousseline brodée. La capote est en velours groseille, ornée de dentelle noire, autour de la passe et du bavolet; le dessous de cette passe est doublé de satin blanc, garni de chaque côté par de la petite blonde blanche, et par des brides en satin blanc. La jeune dame qui est chez elle a une robe de popeline de soie à carreaux, couleur tourterelle, dont les devants sont ornés de trois velours, marron foncé, garnis de petits glands de soie pareille. Son katzaweck, en velours marron clair, a, devant, deux rangs de velours marron foncé, garnis des mêmes petits glands; le même velours continue autour des basques; les manches, à deux coutures, sont plus larges du bas et forment chacune quatre basques garnies aussi de velours. Ses sous-manches sont ornées de garnitures en broderie anglaise. Son bonnet en dentelle noire mêlée de dentelle blanche, est orné de rubans blancs. Repose ta main, ma mignonne, et causons... Qu'as-tu fait? — J'ai beaucoup travaillé. — Tu as fait des choses nouvelles? — Non, j'en ai rajeuni de vieilles. — Comment cela? — J'ai remarqué que la mode cet hiver est de garnir les gilets et les devants des redingotes d'hommes d'un galon de soie, large d'un centimètre, cousu à cheval; ordinairement les redingotes s'usent au bord; j'ai profité de la mode pour garnir ainsi une des redingotes de mon père. — Je vais faire la cour à mon frère en lui rajeunissant ainsi un gilet. Cela me donne une idée. Tu sais que les cravates longues s'usent au milieu, je vais en couper une, en deux, dans sa largeur et la réunir des deux bouts par un surjet bien fin. Ce qui est usé, se trouvera au bas de la cravate; Frick, rue de la Paix, n° 11, la teindra en noir, cela fera les beaux jours de mon orphelin. — Encore une idée! ma chère Jeanne, lorsque les draps de lit sont usés, on



les change de lisière, c'est connu, mais quand ils sont encore plus usés, on peut les couper en deux dans leur largeur, réunir les deux bouts par une couture à rabattre, et ce qui est usé se trouvera aux pieds et à la tête... cela fera de bons draps de domestique. A propos de domestique: Un monsieur, qui a de très-belles fleurs dans son parterre, présumant qu'il allait venir un orage, dit à son valet de chambre, « Charles, vous rentrerez ces pots.—Oui, monsieur. » Charles dépote les fleurs et rentre les pots. — Ah! que c'est joli! — Une servante était arrivée depuis peu de sa province; sa maîtresse lui dit : « Allez me moudre ce poivre ; le moulin est sur la planche de la cuisine. — Qu'est-ce que c'est qu'un moulin? — C'est un petit instrument en bois qui a une manivelle que l'on tourne quand on a rempli le moulin. » La servante cherche, trouve l'instrument, y met le poivre, tourne la manivelle, et revient auprès de sa maîtresse, en s'écriant toute effrayée : « Mon poivre qui chante! » Elle l'avait mis dans une serinette. — Ah! que c'est drôle!..... T'ai-je dit que j'avais eu une femme de chambre qui, au moment de m'habiller, s'était retirée... par discrétion. — C'est très-bien!... je te vois, obligée de te lacer toi-même. — Du temps où les lettres étaient taxées selon l'éloignement du lieu d'où elles venaient, notre cuisinière se trouvait à la loge au moment où arriva le facteur. — As-tu des lettres pour madame? » lui dit-elle, Adelaïde tutoyait tout le monde, elle était vieille, je l'appelai *Adelaïde du Déclin*. Le facteur lui remet une *petite* lettre et lui demande une somme assez forte. Adelaïde ne savait pas lire. « Est-ce que tu te mode moi? s'écrie-t-elle, est-ce que tu crois que je vais donner cela à madame... m'en faut une plus *grande!* » — C'est malheureux que Jocrisse ait été inventé, ton Adelaïde serait devenue célèbre. Quelle toilette comptes-tu porter au premier bal? — Voilà ce que j'ai décidé : Devant, mes cheveux en bandeaux ondulés; derrière, mes cheveux tournés en corde; puis, sur la tête, une couronne de boutons de roses mousseues, sans feuilles, plus grosses de chaque côté des joues, et là, de chaque côté des joues, parmi les boutons, quatre boucles de ruban de taffetas rose, dont les deux bouts inégaux pendraient longs de 20 à 25 centimètres. Une robe de taffetas rose : corsage à pointe, décolleté; Berthe ouverte sur les épaules; manches courtes, un peu larges du bas et diminuant de longueur à partir du coude jusque sous le bras; sur l'ourlet de ces manches, sur celui de la Berthe, un bouillonné de gaze rose. Des souliers de taffetas rose, et des gants blancs. Pour entrer au bal, une pèlerine de satin blanc, ouatée, faite sur le patron n° 12, mais s'arrêtant au chiffre 60, pour la longueur du dos, et au 9e bouton pour celle du devant. Cette pèlerine aurait un collet haut de 5 centimètres, piqué en losanges, et, les devants et le bas seraient piqués de même, sur une hauteur de 10 centimètres. — Tu viens précisément, ma chère, de me décider pour le choix d'une toilette. J'aurai une couronne de même, mais en feuilles de houx, ornée de nœuds et de bouts de ruban de taffetas blanc, deux jupes de mousseline, celle de dessus relevée, de chaque côté du devant, par une branche de houx terminée du bas par quatre boucles et deux bouts de ruban de taffetas blanc; corsage à pointe, décolleté; les manches, forme pagode, ne tombant que jusqu'au coude, relevées sous le bras par deux boucles de ruban; deux Berthes en mousseline ornées, chacune, d'un ourlet haut de 2 centimètres, relevées devant par une branche de houx terminée du bas par quatre boucles et deux bouts de ruban. Gants blancs. Souliers de satin noir. — Si je suis d'un dîner prié, j'aurai une jupe de gros d'Afrique, gris-perle, un canezou de tulle blanc, à manches pagodes, des bracelets en tricot-corail; mes cheveux en bandeaux ondulés et une corde de tricot-

corail, terminée par des glands, tournée autour de mes cheveux de derrière, retomberait, de chaque côté de mes bandeaux. J'aurais des gants blancs, et des bottines de prunelle noire.—Mon père recevra des personnes de province, à dîner ; comme je suis maîtresse de maison, tu comprends, ma Jeanne, qu'il me faudra une toilette un peu plus grave que la tienne. J'aurai une robe de gros-de-Naples marron : le corsage colleté, à pointe, ouvert devant, laissant voir une guimpe brodée. Comme à table les manches pagodes renversent tout, goûtent à tout, j'aurai des manches justes, laissant passer un petit bouillonné de mousseline. Je m'étais fait pour ce jour une coiffure : c'était une étroite paille, longue de 30 centimètres, sur laquelle j'avais cousu un fil d'archal, et que j'avais recouverte d'un velours noir tourné en spirale; aux deux extrémités j'avais cousu quatre boucles de ruban de velours noir large de 8 centimètres, laissant retomber deux bouts inégaux longs de 20 à 25 centimètres, j'aurais posé cette coiffure sur mes cheveux de derrière, de manière à ce que les deux bouts retombassent sur chaque oreille... mais c'est un peu coquet... — Tu as raison ; ne mets rien sur tes cheveux A propos de dîner, une de nos amies de province, qui se trouve dans ta position, me demande comment elle doit placer les conviés de son père.—Lorsque le domestique aura annoncé : Monsieur est servi ! mon père présentera sa main à la dame qui, par le rang de son mari, doit être la plus considérée, il la placera à sa droite; les cartes mises sur les serviettes suivront la même hiérarchie pour la gauche, et les autres places ; moi, j'aurai quitté le salon un peu avant, et me trouverai dans la salle à manger. A ma droite, je placerai l'homme le plus considéré par sa position sociale : un ecclésiastique, un magistrat ; à ma gauche, les cartes suivront la même hiérarchie, puis je m'assiérai, et ferai servir les conviés en suivant le même ordre, c'est-à-dire, tandis que mon père ferait servir par sa droite, et moi par ma droite, ceux qui seront à la gauche de mon père et à la mienne, seront servis presque en même temps.—C'est juste.— Je m'aperçois que, de nos jours, la vieillesse n'est plus, seule, un titre à la considération, elle n'a droit qu'à nos respects. Un vieillard qui, toute sa vie, a été inutile à son pays, ne peut exiger les mêmes honneurs qu'un homme, jeune encore, qui lui consacre sa vie.—Tu deviens bien grave, Florence !... As-tu remarqué les gracieuses étrennes qui s'offrent à nos regards dans nos riches magasins? — Oui, j'ai vu un bracelet formé d'un serpent vert roulé trois fois sur lui-même, et dont la tête, qui s'appuie sur le bras, est couverte de diamants ; un autre était formé d'une lourde chaîne d'or soutenant un cœur, un médaillon, une croix. Les montres ont des chaînes ornées de turquoises du plus élégant travail. Les boucles d'oreilles se portent en boutons de différentes formes : ronds, ovales. Pas de colliers encore... cela va venir ; c'est si joli ! puis, cela couvre un peu... il me semble... et l'on est moins embarrassée quand on prend place dans un quadrille. — Il faut que je te quitte, ma chère Jeanne, et te souhaite une bonne fin d'année... — C'est vrai ! Adieu, année 1850, nous ne te reverrons plus !... que dans notre souvenir !... puisse-tu n'y laisser d'autre regret que celui de t'avoir perdue ! — Allons, ma mignonne, que ce regret soit remplacé par l'espoir. — Tu as raison, Florence. Voici l'année 1851 qui arrive... recevons-la bien ; prions Dieu pour la prospérité de notre chère patrie, pour le bonheur de toutes nos amies absentes, pour la santé des nôtres... et aimons-nous toujours... »

Florence me tendit la main ; nous nous séparâmes... les larmes aux yeux, et je finis ma lettre en te disant : « Aimons-nous toujours ! » Puissent ces mots trouver un écho dans ton cœur... car au lieu d'un... Adieu !... ce sera... Au revoir !

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

5 JANVIER 1477. — MORT DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

Le puissant duc de Bourgogne avait déjà perdu deux batailles (celle de Granson et celle de Morat) contre les Suisses, terribles ennemis qu'il avait trop dédaignés; il réunit ses dernières troupes, le ban et l'arrière-ban de ses états, devant Nanci, espérant terminer glorieusement cette triste guerre, et comptant même entrer triomphant dans la ville avant le jour des Rois. Il fut averti que les Lorrains, commandés par le duc Réné, et les Suisses, conduits par leurs magistrats, ou *landammans*, s'avançaient pour lui offrir la bataille. Il s'arma promptement, mais on remarqua que le cimier de son casque se détacha et roula à terre : « *Hoc est signum Dei !* » dit le duc tristement. Il rangea ses troupes, commandées par Josse de Lalaing et par le grand-bâtard de Bourgogne. A travers la neige qui tombait en abondance, on vit les Suisses qui approchaient. A la vue de l'armée Bourguignonne, ils s'arrêtèrent, se mirent à genoux, baisèrent le sol glacé et firent leur prière; puis, se relevant, les gens d'Uri et d'Unterwalden firent retentir au loin, et par trois fois, le son de leurs trompes. Le duc de Bourgogne, reconnaissant ce son terrible, qui rappelait Granson et Morat, se sentit glacé jusqu'au fond du cœur. Cependant, en homme vaillant, il encouragea ses soldats, donna ses ordres et essaya de faire face à ses redoutables ennemis. Mais, accablé par le nombre, il s'aperçut bientôt que ses efforts étaient vains. Ses troupes fuyaient de toutes parts, son camp était en feu, ses meilleurs amis morts ou prisonniers; lui-même, emporté par le tourbillon des fuyards, disparut du champ de bataille. Le combat avait peu duré et n'avait pas été meurtrier. Réné de Lorraine entra dans sa capitale qu'il venait de délivrer, au son des cloches et au bruit des acclamations populaires. Le lendemain, jour des Rois, il fit chercher sur le lieu du combat le cadavre du duc Charles, mais on ne put le découvrir. Le 7 janvier, le comte de Campo-Basso, Italien au service de Bourgogne, qui, la veille de la bataille de Nanci, était passé aux Lorrains, vint s'offrir pour chercher le corps de son ancien maître; on alla vers un étang, et là, près d'une chapelle nommée Saint-Jean de l'Atre, on trouva une douzaine de cadavres dépouillés. Une pauvre blanchisseuse de la maison du duc s'était mise comme les autres à cette recherche; elle aperçut briller la pierre d'un anneau au doigt d'un cadavre dont on ne voyait pas la face. Elle retourna le corps : « *Ah ! Mon prince !* » s'écria-t-elle. On courut à elle, on dégagea ce corps de la glace de l'étang où il était à demi retenu; on le lava, et il fut pleinement reconnu, à des signes particuliers, pour celui de Charles le Téméraire. Le duc de Lorraine vint aussitôt, et fit transporter ces restes dans la ville. On les exposa sur un lit de parade; on posa la couronne ducale sur ce front défiguré par les blessures et la dent des loups, et le vainqueur vint en pleurant baiser la main de son malheureux rival.

Telle fut la mort de Charles le Téméraire, et la ruine de cette puissante maison de Bourgogne. M. de Barante en a excellemment raconté la gloire et la décadence, et Walter Scott, dans *Quentin Durward* et *Anne de Geierstein*, a peint avec les couleurs les plus vives le caractère du fils de Philippe le Bon.

Charles-Quint, arrière-petit-fils de Charles le Téméraire, réunit à Bruges, dans un même mausolée, les restes du vaincu de Nanci à ceux de sa fille, la douce Marie de Bourgogne.

MOSAIQUE.

Le mal une fois commis ne s'efface plus, n'eût-il eu de suites funestes pour personne ; il subsiste pour celui qui l'a commis ; il demeure comme une lacune dans notre existence, comme une déchirure que rien ne peut remplir, pas même les plus hautes vertus.

Mme GUIZOT.

Tout amusement inutile est un mal pour un être dont la vie est si courte et le temps si précieux.

J. J. ROUSSEAU.

Rien n'est grand que ce qui est calme.

SÉNÈQUE.

L'âme humaine a soif de croire, d'interroger, de toucher par un point quelconque à un pouvoir supérieur à elle.

DE CHAMPAGNY.

Dans l'ancienne loi, Dieu recevait dans son temple les prémices des biens de la terre ; dans la nouvelle loi, le temple où nous offrons ces fruits et ces prémices, c'est l'hôpital, c'est la demeure d'une pauvre famille, et les prêtres qui la reçoivent au nom du Seigneur, ce sont ces orphelins, c'est cette veuve, ce père, cette mère, qui tiennent la place de Dieu.

BOURDALOUE.

Celui qui honore sa mère est comme un homme qui ramasse un trésor.

LIVRE DE L'ECCLÉSIASTE.

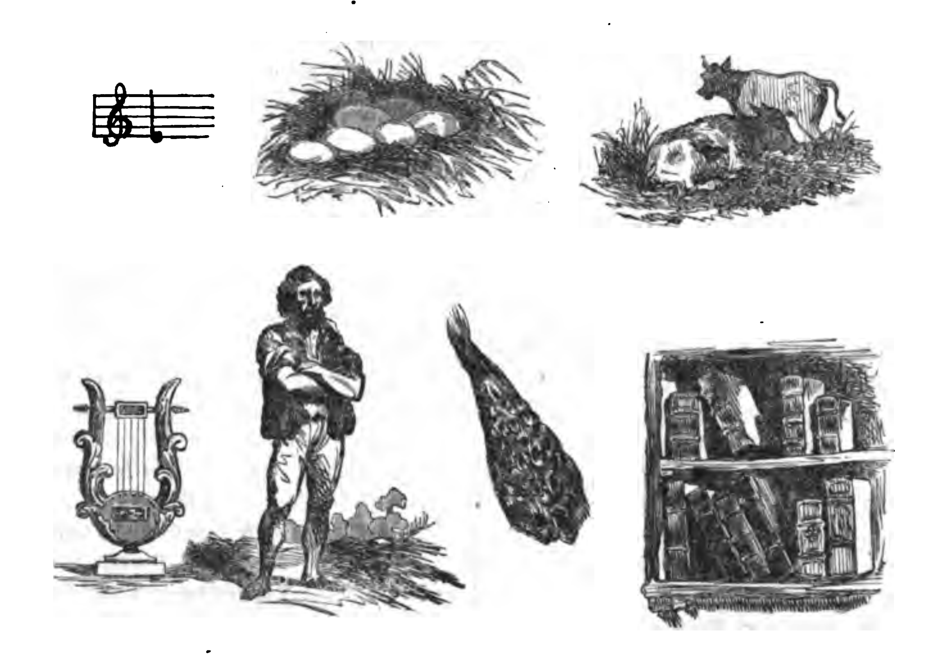
La compassion qui accompagne l'aumône est un don plus grand que l'aumône elle-même.

MASSILLON.

Craignez Dieu et votre âme vivra.

PSAUMES.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. N° 11.

LE COMBAT DES TRENTE.

Ploërmel et Josselin sont deux petites villes de l'ancienne Armorique, situées aujourd'hui dans le département du Morbihan, et dont la plus peuplée ne compte guère plus de cinq mille habitants. La première, Ploërmel ou *Plou-Armel*, doit son origine à un château-fort que les premiers ducs de Bretagne firent bâtir sur la route de Vannes à Rennes, et son nom à Armel, saint ermite du temps des rois mérovingiens, qu'elle a pris pour patron de son église paroissiale; *Plou-Armel*, mot composé, dérivé du celtique, voulant dire tout simplement *paroisse d'Armel*. La seconde de ces villes, Josselin, autrefois capitale du comté de Porhoët, n'est plus qu'un chef-lieu de canton de l'arrondissement dont Ploërmel est le chef-lieu. Son admirable château, élevé par un comte de Rohan, seigneur du Porhoët, atteste encore son ancienne importance féodale. Ploërmel et Josselin ne sont séparées l'une de l'autre que par une campagne riante, et une vaste lande, appelée la *Mi-voie*, qui, vers le milieu du quatorzième siècle, a été le théâtre du fameux combat des Trente.

C'était au temps où Philippe VI était roi de France, et Édouard III, son redouté rival, roi d'Angleterre. Depuis la mort de Jean III, duc de Bretagne, en 1341, deux de ses héritiers se disputaient les armes à la main la succession de ce duché, qui, certes, en valait bien la peine : d'une part, Jeanne la Boiteuse, fille de Gui de Penthièvre, frère aîné de Jean II; de l'autre part, Jean, comte de Montfort, troisième frère du dernier duc de Bretagne. Jeanne la Boiteuse avait épousé Charles de Blois, neveu de Philippe de Valois; Jean de Montfort avait été marié à Marguerite, sœur de Louis, comte de Flandre. Bientôt, Jean de Montfort, jeté dans une prison d'État par le roi de France, laissa le champ libre à son concurrent; mais Charles de Blois, prince naturellement faible et absorbé par les pratiques d'une dévotion excessive, ne sut pas se prévaloir de cet avantage. En définitive ce furent leurs femmes, Jeanne et Marguerite, qui supportèrent tout le poids de cette guerre, dans laquelle Philippe de Valois prit parti pour son neveu, et Édouard III soutint la cause du comte de Montfort. On sait que les deux comtesses furent également remarquables par leur rare mérite, leur caractère énergique et leur courageuse persévérance dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune. La comtesse de Montfort, plus heureuse, l'emporta sur Jeanne de Penthièvre, et vit régner son fils sous le nom de Jean IV. La guerre de succession de Bretagne, aussi sanglante que calamiteuse, s'était prolongée pendant vingt-trois ans (1341-1365).

Ce fut dans la dixième année de cette guerre, que l'esprit de chevalerie entoura les noms des villes de Ploërmel et de Josselin, jusqu'alors peu connus dans l'histoire, d'une illustration qui, par sa dramatique et saisissante réalité, surpasse les fictions les plus célèbres des romanciers et des poëtes. Une bataille générale, où cent mille hommes, excités par des intérêts rivaux, se seraient disputé la victoire, n'eût pas remué si profondément les esprits que le combat singulier dont le gage fut jeté sous les murs de Ploërmel et dans lequel on ne vit figurer qu'un petit nombre de chevaliers.

Quoique cette ville n'eût guère pour



fortifications que des palissades en bois, comme on en élevait au moyen âge, sa position sur la route de Rennes à Vannes lui donnait quelque importance comme place de guerre. En 1351, elle était occupée par les auxiliaires anglais de Jean de Montfort, commandés par Richard Benborough (1). A quelques lieues de là, un illustre chevalier breton, ami et compagnon d'armes de du Guesclin, Jean de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, tenait le château de Josselin pour Charles de Blois. Les soldats des deux capitaines, dans leurs fréquentes rencontres, se disputaient la possession du pays avec acharnement. Ces sorties, du côté des Anglais surtout, étaient accompagnées par toutes les horreurs de la guerre : il n'y avait pas un endroit qui ne portât des traces de mort, d'incendie ou de ruine. La trêve signée entre le roi Jean, successeur de Philippe VI, et le roi Édouard d'Angleterre, n'amena pas même la suspension des hostilités. Richard Benborough continua de désoler la campagne par ses inutiles et insolentes cruautés.

Soit que le maréchal Jean de Beaumanoir regardât ces infractions répétées à la trêve comme autant de bravades, soit que les plaintes des paysans bretons l'eussent touché, ainsi que le prétend un vieux poëte, il sortit un jour du château de Josselin, avec « grand'foison de gendarmes et soudoyers, » et se dirigea vers Ploërmel. Son but était d'aller à la recherche des Anglais, et de prendre sur eux une éclatante revanche. A son grand désappointement, il arriva en vue de la ville, sans les avoir rencontrés ; et comme un lion qui mord les barreaux de sa cage, il s'arrêta courroucé devant les barrières « élevées par les alliés de Montfort. » Sa hardie contenance et son regard impatient semblaient provoquer ces étrangers à une sortie ; mais, dit Froissart « nul de cils dedans » ne se présenta. Le maréchal ne pouvant amener la garnison anglo-bretonne à un combat, prend alors la résolution généreuse de jeter un défi personnel à son chef. Après avoir probablement fait quelque signal pour annoncer ses intentions, il se rapproche encore de la ville, et demande à parler au capitaine ennemi. Celui-ci se montre à la porte, devant laquelle l'attend fièrement le chevalier breton.

« Benborough ! lui dit Jean de Beaumanoir en l'interpellant vivement, y a-t-il, là dedans nuls hommes d'armes, vous ni autre, deux ou trois, qui voulussent jouter de fer de glaives contre autres trois, pour l'amour de leurs amies ? »

L'Anglais, calme et froid, repousse avec un dédaigneux sourire et sans hésiter l'idée d'un combat posé en ces termes.

« Leurs amies, répliqua-t-il, ne voudraient mie qu'ils se fissent tuer, lui ou les siens, si méchamment d'une seule joute ; car c'est une aventure de fortune trop tôt passée ; si en acquiert-on plutôt le nom de folie que renommée d'honneur. »

Irrité du ton de blâme et de sarcasme qui accompagne ce refus, le maréchal va répondre avec sa vivacité ordinaire. Benborough, par un geste, réclame son attention et lui donne à entendre qu'il n'a pas fini.

« Je vous dirai ce que nous ferons, si il vous plaît, ajouta l'Anglais; vous prendrez vingt ou trente de vos compagnons de votre garnison, et j'en prendrai autant de la nôtre. Si allons en un bel champ, là où nul ne nous puisse empêcher ni destourber ; et là endroit nous éprouvons, et faisons tant que on en parle au temps avenir, en salles, en palais, en places et en autres lieux de par le monde. »

Autant Beaumanoir s'était senti offensé par les premières paroles de Benborough, autant il est charmé de cette proposition.

« Je m'y accorde ! s'écrie-t-il avec joie. Or, soyez-vous trente, et nous serons,

(1) Prononcez : *Bennbaurau.*

nous, trente aussi. Et le créante (1) ainsi, par ma foi! »

« — Aussi le créanté-je, reprend le capitaine. Car là acquerra plus d'honneur qui bien s'y maintiendra, que à une joute. »

Rien, en ces temps héroïques, ne pouvait être plus sacré qu'un engagement scellé par la parole de deux chevaliers. Le combat des trente arrêté, on en régla les conditions. De Ploërmel à Josselin, il y a bien trois lieues, et cette distance est en grande partie occupée par la lande de *Mi-voie*. Au milieu de la lande, presque dépouillée de verdure et toute couverte de bruyères, il y avait autrefois un gros chêne, remarquable par son isolement. L'arbre, situé à une égale distance des deux villes, fut choisi, de part et d'autre, pour lieu de rendez-vous. Quant au jour de la rencontre, on convint que ce serait le 27 mars 1351. Le choix des combattants fut plus difficile. Du côté de Beaumanoir, l'embarras vint de la foule des concurrents; du côté de Benborough, de la difficulté de concilier les prétentions opposées des hommes de tous les pays, réunis sous ses ordres. Il finit par adjoindre à sa petite troupe, composée presque entièrement d'Anglais, plusieurs auxiliaires flamands et quelques Bretons du parti de Montfort. Les trente compagnons du maréchal et les trente partenaires du capitaine étant ainsi bien désignés, il ne resta plus, pour les uns et pour les autres, qu'à se préparer à la lutte : chacun y pourvut comme il l'entendit, selon sa position, sa foi, ses affections, ses goûts et son caractère.

Le 27 mars, la troupe anglaise, conduite par Benborough, se rendit la première sous les branches du vieux chêne. Le parti français commandé par Beaumanoir arriva plus tard.

Des deux côtés, les tenants, bardés de fer, avaient franchi sur de vigoureux coursiers la distance qui les séparait du champ de bataille ; car, devant combattre à pied, ils avaient voulu ménager leurs forces. Tous, chevaliers, écuyers, gens d'armes, étaient armés comme il convenait de l'être pour une rencontre où tous les coups ne pouvaient manquer d'avoir une terrible portée. Ce n'était pas trop des deux mains pour manier avec dextérité leurs maillets de fer, qui pesaient jusqu'à vingt-cinq livres, leurs énormes brancs d'acier (1), leurs haches et leurs longs fauchards, garnis d'un côté de crochets et de l'autre côté d'un fer bien tranchant. Ils portaient aussi des lances, des fauchons, espèce d'épées courbées en faucille, des épées ordinaires et des dagues. Donc rien ne leur manquait de ce qui pouvait décupler leurs forces ou servir leur adresse : ni l'arme pesante pour briser l'enveloppe métallique dans laquelle chaque poitrine et chaque membre étaient étroitement emboîtés, ni l'arme légère pour trouver le défaut du casque et de la cuirasse, et aller chercher la vie derrière ses plus forts et ses plus subtils retranchements.

Quoique le chroniqueur se taise sur toutes les circonstances étrangères au combat, il est probable que la foule, toujours curieuse et avide d'émotions, n'avait pas non plus manqué au rendez-vous. Depuis le jour où Beaumanoir était allé défier Benborough sous les murs de Ploërmel, le bruit de la lutte s'était répandu au loin. Elle avait fait le sujet de tous les entretiens du noble, du bourgeois, du manant, dans les villes, les châteaux, les chaumières du pays. Un peuple immense devait donc entourer le champ de bataille ; la lande, ordinairement silencieuse et sillonnée seulement par quelques pâtres, suivis de leurs troupeaux, devait, ce jour-là, fourmiller de vie, et bruire de ces mille voix confuses qui annoncent la présence de la multitude.

(1) Et le promets ainsi, par ma foi!

(1) Espèces d'épées massives.

Il n'y avait point de barrières pour contenir le peuple. On ne voyait sur le terrain ni tentes, ni galeries, ni pavillons aux étoffes soyeuses, aux tapisseries, aux panonceaux éclatants ; en un mot, rien ne rappelait la pompe militaire, le luxe de décoration, la société brillante qui donnaient alors un air de fête aux joutes où les chevaliers faisaient assaut d'adresse, de force et de courage. C'est qu'il s'agissait là de quelque chose de plus grave que de rompre des lances pour conquérir les applaudissements de la foule ou le sourire de la beauté ; il y allait réellement, pour les uns comme pour les autres, de l'honneur de leur drapeau et de la gloire de leur pays. Sans doute le souvenir de leurs « amies » s'était d'abord mêlé aux paroles de défi que les deux capitaines avaient échangées, tant les mœurs chevaleresques du temps avaient d'empire sur les meilleurs esprits ; mais cette allusion, remarquez-le bien, était intervenue comme un prétexte, comme un sacrifice aux formes usitées, et presque aussitôt elle avait été écartée pour faire place aux sentiments de nationalité et de rivalité qui remplissaient les cœurs intrépides du Breton et de l'Anglais.

Dès que les soixante cavaliers eurent mis pied à terre, des pourparlers s'engagèrent entre eux au sujet des conditions de la bataille. Il fut convenu qu'aucun des spectateurs ne pourrait intervenir « pour chose ni pour méchef » qui pourrait arriver aux combattants ; et, d'un commun accord, ceux-ci intimèrent cette défense à leurs amis respectifs. On arrêta, en outre, que les champions « ne pourraient ni ne devraient fuir. » Deux voies seulement leur seraient ouvertes pour sortir du combat : une mort glorieuse, ou la perte de leur liberté ; bien entendu, toutefois, que si le chevalier auquel un des tenants se serait rendu prisonnier venait à succomber lui-même dans la mêlée, le captif serait immédiatement libre, pour le seul fait de ce revirement de fortune.

Dès que les conditions de la lutte furent réglées, les combattants se séparèrent en deux troupes et se rangèrent en ligne de bataille, tandis que les hommes attachés à leur service s'éloignaient en silence et avec un sentiment de tristesse, convaincus qu'ils étaient que beaucoup d'entre eux venaient de parler pour la dernière fois à leurs maîtres.

Un des chevaliers ayant donné le signal, les partis opposés se précipitèrent l'un sur l'autre, comme un seul homme, et avec un choc épouvantable ; on eût dit, à les voir se mouvoir « tout en un tas, » deux blocs d'acier qui se heurtaient, en faisant jaillir de leur surface anguleuse mille étincelles. Puis, de chaque côté, on reculait, pour revenir à la charge avec un redoublement de fureur. D'abord les Anglais eurent un avantage assez marqué sur les Franco-Bretons. Deux des plus braves compagnons de Jean de Beaumanoir, Geoffroy Mellon et Geoffroy Poulard furent tués ; et trois autres, Tristan de Pestivien, Yvain Charruel et Caro de Bodogat, devinrent les prisonniers de Benborough. Mais ces premiers résultats ne servirent qu'à exalter encore davantage, chez les uns l'espoir du succès, chez les autres l'ardeur de la vengeance. La lutte devint aussi acharnée, aussi sanglante, selon l'expression de Froissart, que « si tous les combattants eussent été des Rolands et des Oliviers ; » et ils se disputèrent tant et si bien la victoire, que « tous perdirent force et haleine » et furent contraints de s'arrêter par l'impuissance où ils étaient de continuer. On convint donc mutuellement d'une suspension d'armes afin de se donner le temps de prendre du repos, et, pendant ces moments de trêve, chacun des chefs put compter ses pertes. Six des tenants avaient déjà péri : quatre Français et deux Anglais ; de sorte que le parti du maréchal se trouvait réduit à vingt-trois combattants, et celui du capitaine à vingt-huit.

Les survivants s'étendirent, pour soula-

ger leur extrême lassitude, sur ce champ qu'ils avaient « rosoyé de leur sueur et de leur sang. » On leur apporta du vin d'Anjou; beaucoup en prirent pour étancher leur soif, tandis que d'autres étaient occupés à panser leurs blessures, ou à rajuster leur armure à moitié brisée. L'épuisement des combattants était tel qu'ils se reposèrent « longuement. »

Enfin, un des chevaliers, selon qu'il avait été convenu, donna aux autres, en se relevant, le signal de la reprise du combat. On se remit fièrement en ligne, on s'apprêta, avec une résolution nouvelle, à donner ou à recevoir la mort. Le second acte de ce terrible drame s'engagea donc aussitôt; et s'il faut en croire le chroniqueur, il surpassa encore le premier en « belles appertises d'armes, » en prodiges de courage, en terribles péripéties. Les champions, « gens pour gens, corps à corps, mains à mains, se donnaient merveilleusement grands horions, » avec leurs courtes épées de Bordeaux, « raides et aiguës, » leurs haches, leurs épieux et leurs dagues. Jean de Beaumanoir était partout, excitant les siens de la parole et de l'exemple; d'incroyables efforts épuisèrent sa vigueur naturelle. Blessé, affaibli par la perte de son sang et dévoré de soif, il demanda à boire : *Bois ton sang, Beaumanoir*, lui dit Geoffroi du Bois, *et ta soif passera!*

Mais l'âme héroïque du maréchal fit taire aussitôt ce cri qu'un moment d'angoisse avait arraché à la faiblesse de l'homme; il rallia ses compagnons pour les ramener au combat. Benborough se préparait aussi à frapper un dernier coup. Tout au contraire de Beaumanoir, qui avait foi dans la protection divine, le capitaine anglais mettait son espoir dans les croyances superstitieuses de sa nation : il rappelait à ses hommes les prophéties de Merlin, qui leur promettaient la victoire.

Les deux chefs se joignirent au plus fort de la mêlée. Benborough parvint à saisir le maréchal à la gorge. Peut-être celui-ci eût-il succombé, si un de ses compagnons ne fût venu à son aide : le capitaine anglais, frappé d'un coup de lance à travers sa visière, fut renversé sans vie. Sa mort permit à ses trois prisonniers Bretons, Bodegat, Charruel, Pestivien, de retourner à leurs frères d'armes et de reprendre une part active à la lutte. Mais cet avantage fut contre-balancé par l'énergie et l'intrépidité de Croquart, aventurier normand : s'emparant du commandement de la troupe anglaise, il l'exhorta à reformer sa ligne de fer et à l'opposer aux Français avec l'inébranlable fermeté qu'ils avaient déployée sous les ordres de Benborough. En effet, les courageux efforts des guerriers du maréchal continuèrent à se briser, presque sans résultat, contre cette barrière humaine, toute cuirassée d'armes défensives, et à travers laquelle ils cherchaient vainement à se frayer une ouverture. Le jour avançait, sans que la victoire se décidât en faveur de l'un des deux partis, quand un écuyer breton, Guillaume de Montauban s'avisa d'un stratagème qui changea tout à coup la face du combat.

Il se retire un moment à l'écart, sans se laisser arrêter par les reproches qui l'assaillent de tous côtés, chausse ses éperons, s'élance sur son cheval, tourne le dos aux combattants; puis, décrivant un circuit, il revient au galop sur les Anglais, les culbute à coups de maillet et les foule aux pieds de son destrier. Les compagnons de Montauban n'ont pas plutôt saisi l'intention de sa feinte retraite, qu'ils se hâtent d'en profiter. Se jetant avec impétuosité dans les rangs bouleversés de leurs ennemis, ils les pressent, les attaquent en détail, les tuent ou les forcent à se rendre. Il était bien temps, pour tous, qu'il fût mis fin à la lutte. Au moment où les Français se trouvèrent maîtres du champ de bataille, quatre des leurs étaient morts, et neuf Anglais avaient péri; ce qui revient à dire qu'un cinquième environ des combattants



avait succombé. Du reste, les survivants, vainqueurs ou vaincus ne valaient guère mieux que les morts : parmi les quarante-neuf hommes qui avaient échappé au carnage, il n'en était aucun dont le corps et le visage, taillés ou troués par le fer, ne fussent couverts de larges blessures. « On n'avait point en devant, passé avoir cent ans (1), » dit le chroniqueur, « oui recorder chose pareille. »

Ce dut être un beau moment pour Jean de Beaumanoir et pour ses compagnons que celui où, noblement défigurés par ces marques de lutte et de sang, ils traversèrent les flots de la foule qui se pressait sur leur passage, pour regagner le « chatel Josselin. » Avec eux chevauchaient leurs vingt et un prisonniers anglo-bretons. Ceux-ci, comme blessés, reçurent les mêmes soins que leurs adversaires de la veille; le maréchal de Beaumanoir et ses chevaliers se complurent à leur prodiguer les témoignages de l'estime qu'ils leur avaient inspirée; et dès qu'une complète guérison permit à ces hôtes étrangers de quitter la ville, ils furent rendus à la liberté au prix d'une modique rançon.

Telles furent les causes accidentelles, les péripéties et la fin glorieuse du « combat des Trente : » véritable bataille de géants, d'où les vaincus sortirent presque avec autant d'honneur que les vainqueurs; lutte inouïe, où l'enthousiasme et la générosité des combattants ne laissèrent aucune place aux combinaisons de la politique ni aux calculs de l'intérêt; dévouement spontané et sublime, qui ne songea point à faire ses conditions, en stipulant, pour le parti victorieux, la reddition des villes de Ploërmel ou de Josselin. Aussi n'est-ce pas au point de vue d'une raison vulgaire qu'il faut se placer pour comprendre l'admirable action des Trente. Elle est du nombre de ces faits dont l'influence est incalculable, parce qu'ils agrandissent et élèvent l'âme et l'esprit d'un peuple, et qu'ils agissent par la puissance de l'exemple, non pas seulement sur un siècle, mais sur tous les âges. Voilà pourquoi, sans doute, la nation bretonne ne marchanda point son admiration aux héros de Mi-voie, quoique leur victoire eût laissé les choses de la guerre précisément en l'état où elles étaient auparavant; on leur sut autant de gré d'avoir soutenu avec un bonheur si éclatant la gloire du nom franco-breton, que s'ils eussent gagné une bataille rangée sur l'armée du roi Édouard.

Le sanglant tournoi, selon un vieux poëte français, fut célébré *par tretous les États qui sont de ci la mer*, avec la même ardeur que dans la province armoricaine. Il passa en proverbe de dire au sujet d'une bataille bravement et longuement disputée : « *On s'y battit comme au combat des Trente;* » et pour donner une idée de l'intérêt qui s'attachait à la personne des combattants, il nous suffira de rappeler la profonde impression que fit sur Froissart la vue de l'un d'eux, Yvain Charruel. Ce fut dans le palais de Charles V, et parmi les hôtes assis à la table royale, qu'il en fit un jour la rencontre. Très-probablement Yvain fut amené, pendant le repas, à raconter tout ce qui s'était passé et tout ce qu'il avait fait dans la fameuse journée; et l'historien dut, sans doute, à ce récit une bonne partie des détails qu'il nous a conservés. « Le chevalier, dit-il, avait le visage si taillé et si découpé, qu'on reconnaissait bien que la besogne fut bien combattue. »

Le sentiment national ne s'en tint pas à ces vives démonstrations d'admiration et de sympathie pour les Trente : un monument fut élevé en leur honneur, sur le champ de bataille, au milieu de la lande de Mi-voie. Enfin, la famille de l'illustre maréchal de Bretagne, jalouse d'avoir sa part d'un tel souvenir, prit les mots :

(1) Il y avait plus de cent ans qu'on n'avait entendu raconter chose pareille.

Beaumanoir, bois ton sang! pour devise et pour cri de guerre.

Les Ploërmelais se sont toujours montrés fiers du triomphe remporté par le maréchal de Beaumanoir sur Bemborough, bien que l'honneur en doive plutôt revenir aux habitants de Josselin. De leur côté, ceux-ci en étaient si jaloux qu'ils n'admettaient pas même le partage avec leurs voisins. « Depuis le jour du combat, disait en 1774, M. de Toustain-Richebourg, une espèce de rivalité s'est établie entre le menu peuple des deux villes; et ce sentiment, il n'y a qu'une vingtaine d'années, donnait encore naissance à beaucoup de querelles dans les foires, les marchés et les fêtes du canton. »

Les environs de Ploërmel parsemés de bocages, de chênes, de hêtres et de châtaigniers, entre lesquels s'étendent de vastes prairies, offrent des sites agréables. Mais lorsqu'on a suivi pendant une heure environ la route qui conduit à Josselin, on voit la scène changer subitement; le paysage, se dépouillant de ses belles tentures d'arbres, de ses riches tapis de verdure, ne présente plus qu'une vaste plaine, qu'une lande envahie par la bruyère. Cette lande est celle de la bataille des Trente. Si l'on continue à s'avancer vers Josselin, on aperçoit bientôt, au-dessus des plantations qui bordent la petite rivière de l'Oust, des flèches gothiques, des combles, de hautes cheminées; c'est la capitale des anciens seigneurs du Porhoët, encore toute couronnée de la haute structure de son château et des poétiques souvenirs du moyen-âge.

Arrêtons-nous un moment à Bas-Gaillac, commune située à l'est de Ploërmel et au nord de Josselin. Là, assure-t-on, le fameux chêne de Mi-voie était encore debout vers 1625 : il avait survécu à l'âge héroïque de la chevalerie, à la maison souveraine de Montfort, au duché même de Bretagne... tant passent vite les institutions, les héros et les puissances de ce monde! Enfin, ce contemporain des Beaumanoir, des Clisson, des du Guesclin, des Rohan, des Richemont, tomba de vétusté. On le remplaça par une petite croix en pierre, qui fut abattue à l'époque de la Révolution. Mais quoique aucun témoignage n'y rappelât la grande action des Trente, de nombreux curieux se rendaient à Mi-voie. Ces marques d'intérêt public étaient un avertissement pour l'administration locale. Elles frappèrent le conseil de l'arrondissement de Ploërmel, qui proposa au conseil-général du département d'élever un monument, à la mémoire des chevaliers bretons. Ce projet ayant été adopté, on posa la première pierre le 11 juillet 1819 : c'est un obélisque en granit, de quinze mètres de hauteur, sur lequel sont inscrits, d'un côté, la date de la bataille : 27 mars 1351; et de l'autre côté les noms des combattants. Tout auprès on a placé, comme un souvenir historique, la pierre sur laquelle est gravée l'inscription de l'ancienne croix.

ARISTIDE GUILBERT.





BIBLIOGRAPHIE.

L'Éducation du Foyer, conseils aux mères qui élèvent leurs filles, par Mme A. Molinos-Lafitte. Chez Desesserts, éditeur, passage des Panoramas, 38. Prix : 1 f. 50.

Il en est plusieurs parmi vous, mesdemoiselles, qui peuvent un jour se trouver chargées du soin d'élever de jeunes sœurs, de jeunes frères, ce livre peut donc vous être utile.

« Madame de Genlis et madame Campan ont écrit d'une façon remarquable sur l'éducation des filles, dit l'auteur ; mais la première s'adressait aux gouvernantes des jeunes personnes riches ; la seconde, aux institutrices des pensionnats ; mère, je tracerai pour les mères, dans un petit nombre de pages faciles à parcourir, quelques-unes de mes idées sur la direction à imprimer au caractère du jeune garçon qui doit devenir un citoyen, et à celui de la jeune fille destinée à devenir une mère de famille.

« Ce petit livre est partagé en trois époques : de deux à sept ans, de sept à treize, et de quatorze à dix-huit. J'écrirai ce que j'ai vu, senti, observé avec une exactitude consciencieuse, un désir ardent de convaincre, enfin avec mes souvenirs ; ce ne sera pas un traité, mais une espèce de petit manuel, mis à la portée de toutes les mères, et bon à consulter dans l'occasion, comme on consulte quelquefois un ami. »

Nous allons extraire quelques-uns des conseils que renferme *l'Éducation du Foyer*.

« Ne placez auprès de votre enfant, même pour les premiers soins, qu'une femme qui n'ait rien de vulgaire, car en éducation il arrive trop souvent de voir son œuvre détruite par des paroles indiscrètes, des réflexions inconvenantes sur telle ou telle défense des parents.

« Apprenez à l'enfant à se rendre compte de tout ce qui est à sa portée ; répondez à ses questions avec bienveillance ; ne lui faites jamais une réponse évasive ; dites-lui la vérité, s'il est possible, sinon, dites-lui simplement que vous ne pouvez lui répondre, parce qu'il ne vous comprendrait pas.

» La peur étant un sentiment très-nuisible à la santé des enfants, il ne faut pas souffrir qu'on le menace de l'ogre, de Croquemitaine, du loup, etc.

» Un enfant doit être vêtu selon la saison et sans exagération ; dans un climat aussi variable que le nôtre, des bas de laine, en hiver, et des chemises de flanelle, jusqu'après les dents de sept ans, font éviter la coqueluche, le croup, la fièvre cérébrale.

» Les bains sont bons en général, mais on n'en doit pas faire abus.

» Pour la nuit, des chemises très-longues et fermant, dans le bas, par une coulisse, sont d'un usage parfait ; les enfants peuvent les conserver jusqu'à l'âge de sept ans.

» Les poupées exercent l'adresse et servent aux observations que l'on peut faire sur le caractère des petites filles ; les mères doivent favoriser ce jeu.

» Les amitiés prennent quelquefois entre les jeunes personnes des proportions exagérées ; il faut que la mère se hâte d'arrêter ces amitiés, car elles lui retirent une partie de cette confiance que son enfant ne saurait lui reprendre sans péril. »

Madame Molinos-Lafitte accompagne la jeune fille jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Nous ne la suivrons pas, laissant aux jeunes mères le plaisir de lire ce livre qui respire la plus douce religion et la morale la plus pure.

Mme J. J. Fouqueau de Pussy.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

PROVERBIOS ESPANOLES.	PROVERBES ESPAGNOLS.
Al buen entendedor con media palabra basta.	Le sage entend à demi-mot.
Ahora que te veo, me acuerdo.	Hors de vue, hors de souvenir.
Quien mucho abarca, poco aprieta.	Qui trop embrasse, mal étreint.
A buena gana no hay pan duro.	Il n'est sauce que d'appétit.
Dime con quien andas, y te diré quien eres.	Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.
Una golondrina no hace el verano.	Une hirondelle ne fait pas le printemps.
No hay mal que por bien no venga.	A quelque chose malheur est bon.
Del mal, el menos.	De deux maux il faut éviter le píre.
Quien compra y miente su bolsa lo siente.	Qui achète et ment à sa bourse le sent.
No todas verdades, son para dichas.	Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.
La ocasion hace el ladron.	L'occasion fait le larron.
Mas vale am toma, que dose te daré.	Un tiens, vaut mieux que deux tu auras.
Con la paciencia todo se logra.	La patience vient à bout de tout.
A quien se hace miel, moscas se le comen.	Qui se fait miel, les mouches le mangent.
Al hierro caliente, batir de repente.	Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.
El hombre propone y Dios dispone.	L'homme propose et Dieu dispose.



LA CHANOINESSE ET LE CHEVALIER DE MALTE.

I. — LES CADETS DE FAMILLE.

« Ah! ma pauvre Henriette, on nous sacrifie!

— Nous sacrifier! mon cousin! Ai-je donc l'air d'une victime?

— Vous, vous prenez toujours le sort en bonne part, mais moi, je souffre de la destinée qu'on me fait, et, je le jure, je saurai y échapper! Je serai matelot, garde-française, ouvrier... que sais-je?... mais je ne serai pas, malgré moi, chevalier de Malte!

— Hélas! mon pauvre Gaston, tous les cadets de la maison de Tréville n'entrent-ils pas en religion? Votre oncle est grand-bailli de l'ordre de Saint-Jean; votre grand-oncle Nicolas est comte-chanoine de Lyon; votre..... »

Elle fut interrompue dans sa nomenclature, par la brusquerie des mouvements du jeune homme, qui arpentait la chambre d'un pas bruyant et saccadé où se peignait l'indignation irrésolue de son âme. Gaston de Tréville était âgé de dix-huit ans; sa figure n'avait d'autre beauté qu'une expression intelligente et franche, et ses regards surtout peignaient la candeur de son âme, lorsqu'il regardait sa cousine Henriette, qu'il chérissait comme une sœur. Cadet de sa maison, il était, dès sa naissance, destiné à entrer dans l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean, et portait à sa boutonnière la petite croix noire à huit pointes, signe distinctif des chevaliers. Sa cousine, jolie personne de seize ans, dernier rejeton d'une famille aussi pauvre que noble, était également destinée au célibat, et sur ses habits, de couleur foncée et modeste, elle portait un large cordon de soie bleue, liséré de rouge, auquel était attachée une médaille d'or, représentant saint Romaric, fondateur des chanoinesses de Remiremont (1). Henriette n'ayant pour tout bien que les vieilles chartes, les vieux diplômes attestant neuf générations de noblesse chevaleresque, devait jouir d'une prébende dans cet antique chapitre, orgueil de la Lorraine. Et en attendant qu'elle allât jouir de ce privilége, elle habitait avec madame de Tréville, sa grand'mère, un vieux château au bord de la Moselle; c'était là que Gaston était venu présenter ses devoirs à son aïeule et à sa cousine, avant de s'embarquer sur une galère de la religion, qui devait le porter à La Vallette, où, après un court noviciat, il prononcerait ses vœux entre les mains du grand-maître.

« Mais, mon cousin, dit enfin timidement Henriette, vous ne songeriez pas à désobéir à votre père?

— Je veux choisir mon sort, et ne pas engager ma vie entière, uniquement sur cette parole : *Les cadets de Tréville en ont toujours agi de la sorte!*

— On vous donne une position honorable....

(1) L'église et le chapitre noble de Remiremont furent fondés en 620, par saint Romaric; les chanoinesses ne faisaient aucun vœu : elles pouvaient rentrer dans le monde pour se marier. Il leur fallait, afin d'être admises, faire preuve de neuf générations de noblesse *chevaleresque;* elles étaient soumises immédiatement au saint-siége. Cette maison possédait, entre autres priviléges, celui de pouvoir délivrer à certains jours tous les prisonniers détenus à la Conciergerie, et celui de s'imposer elle-même dans les contributions de l'État. L'abbesse était princesse de l'Empire, et siégeait en son tribunal pour rendre justice à ses vassaux.

— Elle l'était autrefois ; mais aujourd'hui, que pèse, dans la balance du monde, l'épée d'un chevalier de Malte ?

— Vous ferez vos caravanes.....

— C'est une plaisanterie.

— Vous succéderez à la commanderie de votre oncle...

— Je ne le désire pas... L'avenir ne m'inquiète point, le mien, s'entend ; mais le vôtre, ma sœur, ma bonne Henriette...

— Oh ! mon cher Gaston, je m'estime bien heureuse...

— Dites-vous vrai ?

— Sans doute. Pauvre, orpheline, sans appui, je trouverai à Remiremont un asile sûr, une protection honorable ; une vie calme, où la prière, le travail, les bonnes œuvres auront leur place ; je ne demande rien de plus.

— Sans affections ?

— Et Dieu ! pour qui le comptez-vous ? Je vivrai pour lui, je tâcherai de le servir, en instruisant les pauvres et les enfants, et quand je serai bien vieille, vous me raconterez vos voyages, vous me ferez faire le tour du monde, à moi qui n'aurai jamais perdu de vue les tours de mon chapitre. Que nous serons graves alors !... Monsieur le commandeur !... Madame la chanoinesse !...

— Commandeur ? jamais !... Henriette, retenez-le bien ! Soyez heureuse, puisque vous acceptez votre avenir, moi, je vais tâcher de créer le mien... »

Gaston partit le lendemain pour Marseille, laissant dans l'inquiétude son aïeule et sa cousine, qui, toutes deux, priaient pour lui.

II. — 1792.

Quatre ans s'étaient écoulés, années terribles qui marqueront dans l'histoire, car elles comprenaient tout l'espace écoulé entre les états généraux de 1789, et la convention siégeant en 1792. Les habitants du château de Tréville avaient eu leur part des douleurs publiques : diminution de fortune, vagues inquiétudes, craintes redoublées, angoisses continuelles, et à ces peines du dehors se joignaient les douleurs intimes, les croix domestiques, personnelles, dont la souffrance générale n'exempte pas. Le comte de Tréville avait succombé, en 1790, à une courte maladie ; Albéric, son fils aîné, était mort noblement au 10 août, et Gaston, après quelques mois de séjour à Malte, avait formellement refusé de prononcer ses vœux, et s'était enrôlé dans les rangs de l'armée française, dès les premiers mouvements qu'elle fit vers la frontière de l'Est. Sa désobéissance et sa défection avaient navré de douleur l'âme de son aïeule, qui, retirée dans son vieux château de la Lorraine, n'avait plus d'autre appui, d'autre consolation qu'Henriette, dont la prébende venait d'être saisie par les décrets révolutionnaires. Les deux pauvres femmes vivaient seules, presque cachées au fond de ce manoir d'où leurs ancêtres autrefois commandaient en souverains à toute la contrée ; elles tremblaient devant les paysans, qu'avait irrités depuis longtemps la rigueur avec laquelle les comtes de Tréville exerçaient leurs droits, droits de chasse, tailles, corvées, priviléges féodaux dont l'injuste sévérité était presque toujours adoucie par la bienfaisance des châtelaines. Mais en ces jours d'effervescence, le peuple ne se souvenait que des fautes qui semblaient légitimer ses fureurs, il oubliait les bienfaits répandus par une douce main, le remède apporté au malade, la layette donnée à l'enfant, les hospices fondés, les écoles ouvertes, et tant d'autres bienfaits, qui honorent la charité généreuse des femmes françaises.

Un jour du mois de décembre 1792, la douairière de Tréville était assise dans un petit salon reculé ; Henriette, auprès d'elle, lisait à haute voix l'admirable sermon de Bossuet sur la Passion de Jésus-Christ ; de temps en temps, elle suspen-

dait sa lecture, et regardait tristement la campagne blanchie par la neige, le ciel uniforme et gris, d'où les blancs flocons descendaient lentement. Une tristesse morne régnait sur ce paysage, et pesait sur les deux pauvres femmes, qui jamais ne s'étaient senties plus abandonnées qu'en ce moment. Arrivée à la seconde partie du sermon, Henriette ferma le livre, et dit, en regardant tomber la neige :

« Ce mauvais temps sera funeste au pauvre Simon.

— Tu l'as vu ce matin, ma fille?

— Oui, bonne maman, je suis allée à la ferme ; il souffrait beaucoup, il demandait un prêtre, et Just, son fils, est allé chercher M. le curé, qui est caché chez Henriot, déguisé en vacher.

— Quelle époque, grand Dieu! mon pauvre fils est heureux de n'avoir pas vécu plus longtemps; il est heureux, il est mort dans son lit... tandis que tant d'autres... »

Elle n'acheva pas; sa fille lui baisa la main en silence. Tout à coup, on frappa à la porte du petit salon ; Henriette ouvrit, et Just, le fils du fermier, entra, pâle et l'air troublé.

« Mon ami! s'écria la comtesse, émue à son aspect, qu'y a-t-il?... votre père...

— Mon père est mort, répondit le jeune homme dont les lèvres tremblaient ; il a prié pour vous, madame, qui l'avez secouru.

— C'était un digne homme, et Dieu lui fera paix. Mais vous, mon cher Just, retournez auprès de votre mère, elle doit être inquiète et affligée...

— Je ne le puis, car elle-même m'a ordonné de venir vous trouver. Vous ne savez pas ce qui se passe dans le village, madame; ce matin, au club, on a fait la motion, comme on dit, de piller le château, ce repaire de la tyrannie, comme ils disent encore, et de vous envoyer, sous bonne escorte, à Metz, ainsi que mademoiselle Henriette. Tous les mauvais sujets du village sont au cabaret; ils boivent, ils s'échauffent... avant une heure ils seront ici.

— Grand Dieu! que faire?

— Voulez-vous vous fier à moi, madame? j'ai quitté le lit de mort de mon père pour venir vers vous; j'espère vous sauver... Vous avez un escalier qui descend au parc?...

— Oui, et l'entrée de cet escalier se trouve dans le cabinet voisin.

— C'est par là qu'il vous faut partir sur-le-champ. J'ai attelé à notre vieille carriole un cheval que j'ai emprunté à un voisin, qui croit que je vais annoncer à mes oncles la mort de mon pauvre père; j'ai laissé cet équipage dans le sentier désert de l'oseraie qui borde votre parc... La nuit tombe, personne ne nous verra partir... et demain nous aurons passé la frontière.

— Mais les lois contre les émigrés, ma fortune, ou plutôt la fortune de cette pauvre enfant?

— Mais la vie, madame, la vie!... on guillotine à Metz! »

La douairière frémit, et attira sur son sein Henriette tremblante; puis jetant autour d'elle un long regard, elle murmura :

« Tout quitter!

— Madame, le temps presse.

— Mon pauvre garçon, vous exposez votre vie!

— A la grâce de Dieu! Vous avez toujours été bonne pour nous, madame; mon père vous aimait, et s'il vivait, il m'ordonnerait ce que je fais en ce moment. »

Madame de Tréville parut prendre une forte résolution. Elle se leva, ouvrit un secrétaire d'ébène, qui occupait l'angle du salon, et y prit un rouleau d'argent : « C'est tout ce que nous possédons! » dit-elle à Henriette.

La jeune fille leva les yeux au ciel avec confiance.

« Mes bijoux sont dans mon cabinet de

toilette, ajouta la vieille dame; ma femme de chambre y travaille.

— N'y allez pas! madame; vos domestiques vous trahissent...

— Partons! répondit la comtesse; puisque les hommes me délaissent et me trompent... je m'abandonne à Dieu! »

Henriette jeta sur les épaules de sa grand'mère une pelisse fourrée, s'enveloppa dans la sienne, et prit un paquet où elle avait rassemblé à la hâte quelques livres, une boîte à écrire et à peindre, et le peu de vêtements qui se trouvaient disposés dans le cabinet voisin de ce salon. Au moment de franchir la première marche de l'escalier qui devait la conduire hors du château, la comtesse s'écria douloureusement : « Qu'il m'est dur de quitter ainsi la maison de mes pères, le tombeau de mon mari et de mes pauvres enfants!... Que n'y suis-je en paix avec eux! »

Henriette pleurait silencieusement. Elles arrivèrent sans obstacle à la voiture, qui les entraîna pendant plusieurs heures. Parvenues au milieu de la nuit sur une hauteur qui dominait tout le pays, elles virent au bout de l'horizon une lueur éclatante, comme si l'on eût allumé un immense foyer au milieu de la campagne blanche de neige.

« Ils ont mis le feu à Tréville! Tréville n'existe plus! » s'écria la douairière en retombant au fond de la voiture.

Just ne répondit rien, et pressa le cheval. Henriette regarda encore les flammes d'un rouge sombre qui montaient au ciel, et dit en son cœur : « Adieu! adieu pour jamais! »

III. — ÉMIGRATION.

L'aube aux yeux gris, comme dit Shakspeare, éclairait l'horizon, quand la voiture des deux fugitives passa la frontière. Madame de Tréville embrassa sa fille avec une sorte de joie amère, en s'écriant : « Faut-il se réjouir en quittant le sol de sa patrie! »

Lorsqu'elles furent arrivées à Luxembourg, Just se disposa à les quitter. Madame de Tréville voulut lui offrir une récompense, car Just était pauvre, mais le jeune homme s'y refusa absolument.

« Vous avez aidé et consolé mon père, dit-il, c'est moi qui suis votre débiteur.

— Prenez au moins cette bague pour votre mère, reprit Henriette, vous me la rendrez si des jours meilleurs se lèvent pour nous. »

Le jeune homme prit l'anneau et le mit à son petit doigt; puis, d'une voix étouffée, il dit : « Au revoir, notre dame! au revoir, mademoiselle! »

Il sauta en voiture, et les deux exilées suivirent longtemps des yeux le pauvre paysan qui retournait vers la France.

La province de Luxembourg ne pouvait pas offrir un lieu de refuge aux fugitives; elles gagnèrent promptement Liége, et de là, la Hollande, et arrivèrent au bout de huit jours de voyage à Amsterdam. De quelle tristesse poignante leur cœur fut pénétré en entrant dans cette ville, où plus rien ne rappelait la France! Climat, langage, mœurs, physionomie, tout était changé. Après une nuit d'insomnie passée dans une mauvaise auberge, elles se mirent à parcourir les rues de la ville, décidées à chercher un logement, où elles pussent : « Vivre de privations, disait la comtesse. — De travail, » ajoutait Henriette. Elles errèrent longtemps dans les rues peuplées, mais silencieuses, de la Venise du Nord, sur ses beaux quais ombragés de tilleuls, le long de ses canaux bordés de hautes maisons, élevées sur des marches, et au sommet desquelles la cigogne fait son nid. Un sentiment de curiosité dissipa leur inquiète mélancolie, à l'aspect de cette population étrangère et bigarrée, où le robuste paysan de la Frise coudoyait le Malais maigre et basané; où la fermière, parée de sa jupe écarlate, de ses voiles de dentelle et de son diadème d'or, se croisait avec la négresse coiffée d'un madras



bariolé ; où le bruyant matelot heurtait brusquement de graves personnages vêtus à la mode de Louis XIV. Grands pensionnaires, membres des États, riches armateurs, puissants banquiers, fils de ces hardis soldats, de ces sages politiques, qui résistèrent à Philippe II, à l'Angleterre, à la France, et faibles par leur nombre, menacés par la nature et par les armes de leurs ennemis, fondèrent au milieu des flots la plus fière des républiques, et s'affermirent par l'union et par la constance. Ces réflexions occupaient l'esprit d'Henriette, pendant que ses yeux, errant sur les enseignes, cherchaient les appartements à louer. Enfin, une inscription, en hollandais, en français et en anglais, frappa ses regards. Soutenant son aïeule, la jeune fille entra dans une modeste boutique où l'on vendait des pinceaux et des couleurs, et demanda à voir le logement qui se trouvait vacant. La maîtresse du logis, à l'aide de quelques lambeaux de français, invita les dames à la suivre, et leur montra un petit appartement, meublé d'une manière puritaine, dont une extrême propreté faisait tout l'ornement.

« Restons ici, ma fille, dit la comtesse ; cette chambre est assez grande pour y mourir, et je n'ai plus que cela à faire en ce monde. Installons-nous, et quittons cette chambre d'auberge, qui n'est pas à nous, puisqu'elle est à tous. »

Henriette obéit, et le soir même leur petit bagage fut arrangé dans les armoires de chêne poli qui garnissaient la chambre à coucher ; Bossuet, l'Imitation, un volume de Racine, consolateurs emportés en fuyant, furent posés sur la cheminée de la salle à manger ; Henriette prépara près de la fenêtre une petite table sur laquelle elle plaça ses godets, ses couleurs, ses vélins, et dès qu'à l'aide de quelques emplettes, soigneusement ménagées, elle eut pourvu aux habitudes et aux besoins de sa grand'-mère, la jeune fille se mit au travail, impatiente de réaliser le dessein qu'elle avait conçu. Elle prit conseil de son hôte, qui joignait à la vente des couleurs le brocantage des objets d'art, et d'après ses avis, elle peignit un tableau de fleurs, un autre de fruits et de nature morte, genres auxquels elle s'était particulièrement appliquée, et qu'elle traitait avec une heureuse facilité de pinceau. Les jours qu'elle employa à cette occupation furent des jours d'espoir et de ravissement ; âme forte et qui se révélait dans le malheur, Henriette jouissait d'être elle-même, de se sentir bonne à quelque chose. Elle était heureuse des soins qu'elle rendait à son aïeule, heureuse de son travail, heureuse de ses espérances, et ce fut avec la plus douce effusion de cœur que, le dimanche venu, elle se réunit, dans la chapelle catholique, à la religieuse assemblée des fidèles.

Au bout de trois semaines, ses tableaux furent achevés et vendus pour les colonies, où les habitants, qui sont eux aussi des exilés, recherchaient ces peintures qui leur rappelaient les productions de la mère patrie. Le marchand de tableaux demanda d'autres toiles, et Henriette se mit au travail avec une nouvelle ardeur. Elle ne sortait que pour aller à l'église, lieu chéri de refuge et de paix ; au musée, où elle étudiait les œuvres de Rachel Ruysch, de Spaëndonck, et des peintres célèbres qui ont reproduit avec le pinceau les belles fleurs dont la Hollande est idolâtre. Parfois, vers le soir, la douairière et sa fille allaient jusqu'au port, et, silencieuses, appuyées l'une sur l'autre, elles regardaient les flots, à la même place peut-être où Vondel, le vieux poëte, vint s'asseoir durant tant d'années, regardant toujours si la voile de son fils apparaissait à l'horizon (1).

Les heures d'une vie laborieuse coulent

(1) Vondel, poëte hollandais, a fait les tragédies de *Guy d'Amstel* et de *Lucifer ;* on croit que Milton s'est inspiré de cette dernière pour la création de son *Paradis perdu*. Vondel mourut, dit-on, de chagrin, à cause de l'absence de son fils qui s'était embarqué pour les Indes.

rapidement, et quelques années passèrent ainsi, sans que leur poids parût trop lourd aux deux exilées.

IV. — L'OFFICIER DE LA RÉPUBLIQUE.

La nation française avait étendu ses conquêtes; les cavaliers de Pichegru, passant les eaux glacées du Rhin, de la Meuse et du Zuyderzée (1), avaient envahi cette Batavie que les flots n'avaient plus su défendre. Le cœur de Henriette palpita, lorsque, accoudée à sa fenêtre, elle vit passer les régiments français, défilant, fiers et calmes; lorsqu'elle entendit les sons de la langue maternelle, doux comme une harmonie à l'oreille d'une exilée; une ivresse guerrière exalta son esprit, lorsque les clairons sonnèrent l'air belliqueux composé pour les paroles de Chénier :

La victoire en chantant, nous ouvre la barrière...

« Des Français! répétait-elle avec une émotion de joie.

— Des républicains! des ennemis! s'écriait madame de Tréville. Hélas! mon enfant, peut-être nous forceront-ils à fuir de nouveau. Regarde cette bannière : ce n'est plus celle de Lens ou de Fontenoi!...

— Ah! maman, ces soldats sont si braves!... c'est toujours celle de l'honneur! »

En parlant ainsi, elle remarqua que les soldats s'étaient arrêtés sur la place voisine, les armes en faisceaux, et qu'on leur distribuait des billets de logement. Un officier s'avança vers la maison; Henriette se retira alors de la fenêtre, et reprit ses pinceaux; bientôt elle entendit le nouvel hôte entrer dans une chambre voisine, conduit par la maîtresse de la maison, et s'y installer après quelques paroles échangées auxquelles elle ne prêta nulle attention. Pendant toute la journée, elle entendit les bottes de l'officier qui criaient sur le sable dont la chambre était jonchée, et sa voix qui accompagnait le mouvement régulier de ses pas. Le soir, elle l'entendit encore; il chantait; elle fut tout à coup émue, car elle reconnut un refrain familier aux pâtres de la Lorraine; et rien que d'entendre cet air plaintif, cet air connu, qui lui rappelait le manoir paternel, elle fondit en larmes. Mais son attention un instant attirée par cet incident, fut bientôt distraite par des pensées plus graves : madame de Tréville tomba malade, et toute l'affection comme tous les soucis de Henriette furent concentrés sur sa vieille mère mourante et sans ressources.

Alors disparurent les jours de paisible travail, de labeur régulier; toutes les heures de la jeune fille furent enchaînées au chevet du lit où souffrait son aïeule; les chétives économies, acquises par tant de privations, furent promptement englouties, et, tremblante, Henriette vit approcher à grands pas l'indigence absolue, l'indigence sans espoir, sans amis, sans protecteurs... Elle vendit peu à peu les objets de quelque valeur (hélas! en petit nombre); elle connut la douleur de voir passer aux mains d'un orfévre ou d'un brocanteur, de pauvres bijoux riches des souvenirs de toute une vie; il ne lui en restait plus qu'un seul, et elle se résolut à en faire le sacrifice. Elle sortit furtivement, et se rendit à la boutique du joaillier, qui, sans hésiter, lui compta une petite somme en échange de l'objet qu'elle lui offrait, et, les larmes aux yeux, une certaine joie amère dans le cœur, Henriette regagna son logis. Elle ne s'était pas aperçue que l'officier français, son voisin, l'avait suivie à sa sortie, et avait observé ses démarches. Il entra après elle dans le magasin de l'orfévre, et demanda à voir le bijou que celui-ci venait d'acheter. Le marchand le montra aussitôt : c'était un petit porte-crayon en vermeil, dont le pommeau portait un écusson en losange; l'officier y jeta les yeux, changea de couleur, et dit aussitôt : « Je l'achète! » Il paya, et sortit précipitamment.

(1) 1794.

En peu de minutes, il revint à son logement. L'hôtesse, d'un air triste, lui dit en mauvais français : « La vieille dame est bien mal..... la *juffrouw* est allée chercher un prêtre... »

L'officier, de plus en plus troublé, monta l'escalier, entr'ouvrit doucement la porte de la chambre de madame de Tréville, et ne voyant auprès d'elle que la servante de la maison, il entra en étouffant le bruit de ses pas.

La mourante avait les yeux fermés. Une courte somnolence l'enlevait au sentiment de ses maux et de sa fin prochaine. L'officier put contempler ce visage pâle, ce front sillonné, sur lequel tombaient quelques mèches de cheveux blancs, ces lèvres d'où s'échappait un souffle intermittent et pénible... Il regarda longtemps, s'approcha enfin, s'agenouilla près du lit et colla sa bouche sur la main froide de madame de Tréville. La servante, surprise, poussait des exclamations en hollandais... Réveillée par cette voix, la mourante ouvrit les yeux; ils se fixèrent sur le visage de l'officier, puis, par un effort surnaturel, elle se dressa sur son séant, et s'écria :

« Gaston ! Gaston ! »

Sa voix avait eu d'abord une faible expression de joie, qui s'éteignit dans l'accent du reproche et de la douleur.

« Va-t'en ! continua-t-elle en ajoutant un faible geste à sa faible voix, va-t'en !... parjure !

— Ma mère ! répondit Gaston, ne me repoussez pas !... Votre cœur m'a reconnu malgré le changement de mes traits, votre cœur doit vous dire que je ne suis pas indigne de vous...

— Traître à ta foi, à ton pays, à ta famille... » Elle n'acheva point, et lui jeta un triste regard.

« Ma mère, reprit-il, j'ai obéi à ma conscience en refusant une carrière où Dieu ne me voulait pas ; je n'ai pas cru déshonorer ma famille en combattant sous les drapeaux de mon pays, pour défendre les frontières menacées. Cependant, si j'ai failli en n'obéissant pas aux désirs de mon père, en m'enivrant de ces idées d'indépendance, chères au jeune âge... je me suis repenti, et je suis encore un homme d'honneur , je suis encore un chrétien.

— Si je pouvais te croire ! »

Elle secoua la tête; les doutes aigris de la vieillesse troublaient son esprit :

« Ma mère ! ajouta le jeune homme , croyez-moi , pardonnez-moi , bénissez-moi ! »

Elle ne répondit pas. Au même instant la porte s'ouvrit : Henriette entra, pâle, éplorée, suivie par un vieillard de l'aspect le plus doux et le plus vénérable. C'était un de ces dignes prêtres que la révolution française montra aux peuples séparés de l'Unité, comme la meilleure apologie de la religion catholique. Il s'approcha, salua la marquise d'une parole et d'un sourire de paix, puis jetant tout à coup les yeux sur Gaston, il s'écria : « Eh quoi ! ne me trompé-je pas ! Est-ce bien vous , mon cher libérateur ?

— Que voulez-vous dire, mon père ? Vous connaissez ce jeune homme ? demanda la comtesse étonnée.

— Comme quelqu'un à qui je dois la vie. A Nantes, il m'a sauvé des fureurs de Carrier, il m'a donné des habits, de l'argent, et si je suis ici, c'est à lui seul que je le dois.....

— A mon enfant ! dit la bonne dame en joignant les mains.

— J'ignorais son nom...

— Gaston de Tréville, mon père !

— Votre petit-fils ! madame... Eh bien ! je le dis pour réjouir votre cœur de mère, il est non-seulement un courageux soldat, mais encore un chrétien sincère... il en a rempli avec moi tous les devoirs. . »

La marquise, épuisée, mais heureuse, tendit la main à son petit-fils.

Henriette s'approcha tout émue :

« Je te la confie, Gaston, murmura ma-





dame de Tréville, sois pour elle un bon frère...

— Ma mère, dit-il, si Henriette y consent, permettez qu'elle soit ma femme; elle m'aidera à servir Dieu. »

Madame de Tréville inclina la tête et réunit dans sa main les mains de ses enfants. Le bonheur avait un peu ranimé ses forces, elle vécut encore quelque temps, et put bénir l'union des deux cousins que la Providence avait destinés l'un à l'autre.

Gaston ramena Henriette à Tréville, bien de son père, qu'on n'avait pu lui arracher; il fut heureux et béni avec elle, *car*, dit l'Écriture, *les pères et les mères donnent les richesses, mais c'est le Seigneur qui donne à l'homme une femme prudente.*

Mme Eveline Ribbecourt.

LA REINE DES SYLPHES.

L'ombre du soir entoure la nature,
Devant ses pas le jour s'est éclipsé;
Plus faiblement chaque ruisseau murmure...
Sylphes, debout! mon règne a commencé.

Oh! maintenant
Que notre chant
Mène la danse,
Et qu'en cadence
Nos pas joyeux
Charment les yeux.
Déjà les fleurs,
Nos jeunes sœurs,
Dorment ensemble;
Le nid d'oiseau
Dans le rameau
Sous le vent tremble.
O douce nuit!
La brise fuit
Tout embaumée;
Nous n'entendons
Que nos chansons
Sous la ramée;
Nul indiscret
Dans la forêt

Ne nous menace :
Vite, dansons,
Sous ces buissons
Est notre place !

Or, pendant que la nuit passait silencieuse,
Les sylphes gracieux se balançaient en chœur,
Effleurant doucement, de leur danse moelleuse,
Le gazon émaillé, sans ternir sa fraîcheur.

Sous leurs agiles pas l'herbe à peine s'agite...
Mais voilà que le jour rend l'horizon vermeil :
Chaque sylphe soudain, revolant vers son gite,
Dans le sein d'une fleur se dérobe au soleil.

(*Impressions et Rêveries.*) Mme LOUISA STAPPAERTS.

SALON DE 1851.

Premier article.

La première exhibition publique des ouvrages des artistes peintres, sculpteurs et graveurs, a eu lieu en France dans la cour du Palais-Royal, en 1673. Elle se composait en tout de cent trente-deux morceaux. C'était bien peu en comparaison de celles de notre temps, qui comptent par milliers; mais en revanche on y voyait les Batailles d'Alexandre par Lebrun, des tableaux de Bon Boulogne, de Philippe de Champaigne, d'Antoine Stella, de Vandermeulen, de Jacques Comtois, dit le Bourguignon, et des morceaux de sculpture de Girardon, Lehongre, Desjardins, etc.

Après soixante dix-sept années écoulées nous trouvons revenue à son berceau l'exposition des peintres et sculpteurs vivants. C'est au Palais-National qu'elle a lieu cette année; mais comme cet édifice n'avait ni l'étendue nécessaire ni la distribution convenable, on a été obligé de construire un grand pavillon dans la cour d'honneur du palais. Ce bâtiment qu'on dit ne devoir être que temporaire est parfaitement approprié à sa destination. Il se compose d'un grand salon central, construit dans les proportions du salon carré du Louvre et des quatre galeries qui l'entourent. L'ornementation de ces diverses salles est simple et de bon goût; la lumière venant du haut, elles sont parfaitement éclairées. On n'y a pas non plus négligé le comfortable; elles sont très-bien chauffées, ce qui n'est pas à dédaigner, vu l'époque choisie cette année pour l'exposition. Le grand salon carré et les galeries qui l'entourent sont particulièrement destinés à la peinture, néanmoins on y a disposé çà et là quelques statues; cette innovation qui nous paraît heureuse est généralement approuvée. Le vestibule du palais, qui avait trois entrées et trois sorties pour aller de la cour de l'horloge à celle d'honneur, a été converti en salle d'exposition; cette salle, et une galerie attenante contiennent les sculptures. Quant aux appartements du premier étage du

palais on y trouve encore une grande quantité de peintures qui n'ont pu trouver place au rez-de-chaussée, puis les dessins, pastels, gravures, lithographies, architecture, miniatures, etc. Enfin, le nombre total des objets d'art admis cette année s'élève à 3923.

Les œuvres les plus remarquables et les toiles de grande dimension ont été placées dans le bâtiment neuf. En entrant dans le grand salon carré, l'attention est d'abord attirée par le beau tableau de M. Vinchon, représentant une scène des *Enrôlements volontaires sur la place de l'Hôtel de Ville, le* 22 *juillet* 1792.

L'Assemblée Législative était divisée par des partis opposés. Presque toute l'Europe avait pris les armes contre la France, et déjà les troupes étrangères s'avançaient vers les frontières. En présence de cette situation alarmante, le président de l'Assemblée Législative déclare *la patrie en danger*. Dès cet instant, toutes les animosités s'oublient, les opinions les plus opposées se réunissent dans l'intérêt commun. Des amphithéâtres sont élevés sur les places publiques et principalement sur celle de l'Hôtel de Ville. Là, des officiers municipaux inscrivent le nom des citoyens qui viennent s'enrôler volontairement pour se porter aux frontières.

Cet élan patriotique qui contribua si puissamment à sauver la France de l'invasion étrangère a été très-bien rendu par M. Vinchon. Les groupes sont bien agencés, ils sont pleins de vie, et le mouvement en est simple et naturel. Dans ces sortes de compositions rien n'est plus à redouter que l'effet théâtral; M. Vinchon l'a évité avec beaucoup de bonheur. Ces jeunes gens qui partent si ardents, si unanimes, parce qu'il s'agit uniquement de sauver l'honneur du pays, c'est la réalité même; on ne saurait trop louer surtout la pose du jeune Gouvion Saint-Cyr, depuis maréchal de France, qui est à leur tête et semble les guider. En avant de l'amphithéâtre, le général Dumourier encourage les citoyens dans cet élan national; près de lui, Pétion, maire de Paris, promet aux épouses éplorées que la ville subviendra aux besoins de leurs enfants, en l'absence de leurs pères. Les tribunes sont remplies de femmes, parmi lesquelles on remarque madame Roland, applaudissant à ce noble courage; plus loin on distribue des armes.

M. Muller nous a retracé des scènes bien différentes appartenant à peu près à la même époque. Son *Appel des dernières victimes de la terreur* est une page saisissante de vérité, devant laquelle on demeure cloué, malgré l'horreur qu'inspire le souvenir de ces temps désastreux. M. Muller nous introduit dans la prison de Saint-Lazare, où se trouvent pêle-mêle hommes et femmes de tous âges, de toutes conditions. L'anxiété est peinte sur tous les visages, le désespoir sur quelques-uns! Au second plan du tableau un représentant du peuple, debout, tient un papier à la main; c'est la liste des victimes qu'il va conduire au bourreau. Il les appelle avec une impassibilité qui contraste d'une manière effrayante avec les cruelles angoisses des prisonniers; les plus accablés ne sont pas ceux qui bientôt vont cesser de vivre, mais bien ceux qui se voient condamnés à survivre à leurs parents, à leurs amis, et à les voir arracher de leurs bras. Tous les rangs étaient confondus sur cette liste; on y lisait les noms de madame Leroy, actrice de la Comédie Française, M. Hébert, ex-curé de Courbevoie, madame Sabine Viriville, femme de Bessejouis de Roquelaure, ex-marquis, Antié, dit Léonard, coiffeur de la femme de feu Capet, Saint-Simon, ex-évêque d'Adge, le poëte André Chénier... des ex-princesses, des soldats, des ouvriers. Ces scènes sinistres sont rendues par M. Muller avec un talent au-dessus de tout éloge. Bien pensée, bien exécutée, cette œuvre capitale impressionne vivement le public.



Les *Fiancés de Manzoni* ont fourni à M. Coubertin le sujet de son tableau, sujet bien triste encore, mais rempli d'intérêt; c'est *un épisode de la peste de Milan.*

« Alors une femme dont l'aspect annon- » çait une jeunesse fatiguée, mais non pas- » sée, descendait au seuil de la porte... » elle tenait dans ses bras une jeune en- » fant que la mort semblait avoir endor- » mie sur son sein, et qu'elle s'était plue à » parer de vêtements d'une éclatante blan- » cheur, comme pour un jour de grande » fête et de joyeuse solennité. La majesté de sa douleur imposa à cette race perdue » qui faisait métier de charrier les corps, » profanant souvent les cadavres et les dé- » pouillant toujours. Un de ces hommes » voulant prendre la jeune fille morte des » bras de sa mère, celle-ci leur fit signe » qu'elle voulait la déposer elle-même dans » le tombereau et l'y ensevelir dans ses » vêtements sans qu'une main profane » touchât ce corps si chaste et si jeune; » émus de pitié, les fossoyeurs lui promet- » tent de respecter sa demande... Ce soir, » dit-elle en remontant, vous pouvez venir » chercher mon corps, j'aurai rejoint ma » fille. »

M. Coubertin a été bien inspiré par Manzoni. Il a compris et rendu avec fidélité le sujet qu'il lui a emprunté.

L'Abdication du doge Foscari, par M. Duveau, mérite de fixer l'attention; il y a beaucoup d'originalité dans l'exécution de cette toile.

« Lorsque le décret qui obligeait Fos- » cari à se démettre de sa dignité fut porté » au doge, ce fut Lorenzo, son ennemi, » qui eut la cruelle joie de le lui présen- » ter; il répondit : Je me conformerai au » décret : puis il se dépouilla des marques » de sa dignité, remit l'anneau ducal et » quitta le palais qu'il avait habité pendant » trente-cinq ans, accompagné de son frère » et de sa belle-fille. On l'invita à descendre » par un escalier dérobé, afin d'éviter la » foule du peuple qui s'était rassemblée » dans les cours; mais il s'y refusa, disant » qu'il voulait descendre par où il était » monté, et quand il fut au bas de l'esca- » lier des géants, il se retourna, appuyé » sur sa béquille, vers le palais, en pro- » nonçant ces paroles : Mes services m'y » avaient appelé, la malice de mes enne- » mis m'en fait sortir. »

(DARU, *Histoire de Venise.*)

Voilà les plus grandes pages du Salon, mesdemoiselles; nous continuerons dans un prochain article.

Mme EDMÉE DE SYVA.

CHRONIQUE MUSICALE.

Le succès de *l'Enfant Prodigue*, bien qu'annoncé avec une pompe et une obstination dignes d'une meilleure cause, ne promet pas d'être durable, et l'Opéra, après quelques représentations consécutives, a cherché dans d'autres éléments une fortune qui se faisait attendre. Ce n'est pas que la jolie musique de M. Auber perde à être entendue plus d'une fois; loin de là, mais l'ensemble de cette œuvre ne peut remplacer un intérêt véritable par le luxe inouï et quelquefois surabondant des accessoires.

Puis est venue la première représentation d'un nouveau ballet de MM. Théophile Gautier et Saint-Léon : *Paquerette.* La musique est de M. Benoist; une valse surtout est remarquable; quelques autres airs de danse d'une facture gracieuse pourront produire un bon effet au piano. On a donné avec ce spectacle le petit opéra *le Rossignol*, qui renferme un air de soprano avec accom-

pagnement de flûte qui peut convenir aux voix légères et aux talents déjà faits.

S'il est une administration infatigable, c'est celle de l'Opéra-Comique ; rien n'égale son étonnante activité, si ce n'est son bonheur : bonheur bien placé, du reste, car directeur, artistes, compositeurs, tous rivalisent de zèle ; l'empressement du public répond à cette bonne volonté et à cet appel séduisant : c'est justice. Après *le Caïd*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Giralda*, *la Chanteuse voilée*, c'était dernièrement le tour de *la Dame de pique*, de M. Halévy.

Le sujet a été emprunté par M. Scribe à un auteur russe. Rien de bien original dans l'action ; pour mobiles, la passion du jeu et une protection mystérieuse.

L'auteur du *Val d'Andorre* a traité ce sujet avec ce talent consciencieux et agréable qui obtient les suffrages du plus grand nombre des auditeurs, bien qu'il manque quelquefois de véritable inspiration. *La Dame de pique* a obtenu un brillant succès, dont une bonne part revient aux artistes. Nous citerons parmi les morceaux que vous pouvez chanter la romance et l'air : *Créneaux que je vois apparaître !* le duo pour soprano et ténor : *Dans ces murs solitaires*, et les couplets du troisième acte, suivis d'un duo : *Ne suis-je pas une sœur, une amie ?* Nous avons aussi remarqué au commencement de la pièce une légende d'un bon effet.

Le Théâtre Italien a donné successivement *la Figlia del regimento*, *la Sonnambula*, *il Barbiere*, *Don Pasquale*, sans que le talent immense de Mme Sontag et la verve toujours jeune et toujours plaisante de Lablache, peu secondés d'ailleurs, eussent fait une salle parée, animée et sans vides, comme dans les beaux jours de ce théâtre. Ce miracle dans lequel ils avaient échoué, une jeune fille l'a opéré tout à coup. Mlle Caroline Duprez, fille et élève du célèbre ténor, a débuté, le 9 janvier, dans *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti. Son père chantait le rôle d'Edgardo. Jamais triomphe plus complet n'a été obtenu Mlle Duprez est la réalisation vivante de la Lucie de Walter Scott, et sa voix, d'une fraîcheur et d'une pureté parfaite, est dirigée avec une assurance, une hardiesse, un goût, une agilité qui font le plus grand honneur au maître et à l'élève. Aussi l'enthousiasme a immédiatement gagné toute la salle, et chaque apparition que fait maintenant Mlle Caroline Duprez est pour elle une pluie de bouquets et un concert de bravos.

Les sociétés musicales continuent leurs séances et rivalisent d'habileté dans la composition de leurs programmes. Les œuvres immortelles de Beethoven, de Mozart, de Haydn trouvent dans ces réunions de dignes interprètes.

L'*Union musicale*, dirigée par Félicien David, a conservé le rang qu'elle avait pris entre ces sociétés dès sa fondation ; l'exécution répond à l'habileté du chef d'orchestre.

La *Société Sainte-Cécile*, rivale de l'*Union*, doit la plus grande part de sa réussite au zèle intelligent de son directeur, M. Seghers. Ami de la vieille musique, qui est presque toujours la bonne, ce chercheur infatigable trouve sans cesse pour ses auditeurs quelque curiosité charmante des premiers temps de l'art français.

Hector Berlioz, à la tête de la *Grande Société philharmonique de Paris*, lutte avec avantage contre ces deux adversaires redoutables. Il appelle à lui les talents les plus divers. C'est ainsi qu'il a fait apprécier par son public le talent si précoce et si extraordinaire du jeune violon Julien. Cet enfant de dix ans, qui, après quelques mois d'études au Conservatoire, y a remporté le premier prix, diffère singulièrement des autres jeunes merveilles. On arrive à faire, des doigts de certains enfants, de petites machines qui dévorent les notes avec une rapidité qui étonne au premier abord, mais qui chagrine après, car il n'y a rien au delà. Ce jeune artiste, au contraire, fait

chanter son instrument avec un sentiment exquis, et donne à la musique qu'il joue toute l'expression dont elle est susceptible. On peut prédire une brillante carrière à un enfant dont les débuts sont si remarquables.

Le célèbre baryton Géraldy est de retour à Paris. Rien n'égale la souplesse et la variété de ce talent hors ligne; il composerait à lui seul tout un concert. Les morceaux qu'il chante de préférence cet hiver sont un duo du *Puits d'Amour*, de Balfe, le trio du *Torréador*, et comme romances: *André*, de Bonoldi, *la Sérénade*, de Stadsfeld, et *Rien*, de Hocmelle. Nul ne sait mieux que lui saisir les diverses nuances de cette musique, et nul ne chante avec une plus excellente méthode.

Oscar Comettant vient de faire paraître des *Etudes* pour piano qui seront également recherchées par les professeurs et par les élèves. Ces exercices, composés spécialement pour faire acquérir aux pianistes le sentiment de l'expression et des nuances, remplissent une véritable lacune et rendront un service éminent à toute personne qui comprend que l'art ne consiste pas à faire entendre plus ou moins de notes dans un temps donné, mais bien à faire rendre par ces notes l'idée et l'intention du compositeur. Nous recommandons vivement à nos lectrices ces études, qui n'ont rien d'aride, et qui sont nommées des plus jolis noms. Une série de valses faciles et gracieuses, *les petits Oiseaux*, du même auteur, doit convenir et plaire aux jeunes pianistes; elles se distinguent surtout par une composition irréprochable de tout point.

Nous avons entendu un quadrille de Pilodo sur l'album Bonoldi. Les jolis motifs des diverses romances qui le composent ont été arrangés de la façon la plus habile, et ce quadrille, plein de gaieté et d'entrain, a été redemandé plusieurs fois. Il est du petit nombre de ceux qui ne perdent rien à être réduits pour le piano, car les motifs restent, et ils sont pleins de charmes.

Nous terminons par une réponse. On nous a demandé l'indication au métronome du mouvement des airs de danse. Ce mouvement n'a point de règles précises; il dépend du goût, du caractère, de la disposition des personnes qui dansent, et la mesure d'une valse, d'un quadrille, ne doit pas être la même durant toute l'exécution; la fin, presque toujours, doit être plus pressée; un mouvement régulier serait monotone et ennuyeux. Le mouvement du quadrille, de la valse, de la polka est généralement connu, celui de la polka-mazurka, de la schotisch et de la redowa est un peu ralenti. Au reste, nous mettrons maintenant en tête des airs de danse que publiera le journal le chiffre du métronome.

JULES LOUVET.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME N° 1.

Pulchérie, fille d'Arcadius, empereur d'Orient, et petite-fille du grand Théodose, honora son sexe par les plus pures vertus, et le trône par les dons les plus rares du génie. A seize ans elle fut associée à l'empire et déclarée Auguste, et sous ce titre elle servit de tutrice à son jeune frère, Théodose II. Elle se consacra à Dieu par le vœu de virginité, et pratiqua dès lors dans l'intérieur du palais impérial les plus austères pratiques de la vie religieuse. A la mort de son frère elle monta sur le trône de Byzance; mais elle s'associa Marcien, général, chargé d'ans et d'honneurs, et, sans rompre un vœu sacré, elle lui donna le titre d'époux, et travailla de concert avec lui à la paix de l'Église, troublée par les hérésies de Nestorius. L'Orient jouit de quelques beaux jours sous le sceptre de ces saints monarques, et le règne du Pulchérie fut presque le seul moment heureux qu'eût vu l'empire de Constantin dans une période de onze siècles. Elle mourut en 453, laissant l'Orient à Marcien, et l'Occident au faible et malheureux Valentinien.



Économie Domestique.

CHINCHILLA.

Ayez six œufs, six cuillerées à bouche de sucre râpé, une bonne cuillerée d'une liqueur quelconque : rhum, kirchenwaser, cuiraço, etc.

Cassez les six œufs, laissez tomber les blancs dans un compotier de porcelaine, et mettez les jaunes dans une tasse; battez les blancs d'œufs, lorsqu'ils sont bien en neige, ajoutez-y le sucre, puis la liqueur, en battant toujours.

Vous avez une casserole pleine d'eau bouillante, vous y placez votre compotier; un quart d'heure suffit pour la cuisson de cet entremets, que vous servez chaud.

Pour utiliser vos jaunes d'œufs, faites une crême, ou du sambayon.

LIMONADE RUSSE.

Achetez une once de crême de tartre.
Une cuillerée de lie de bière.
Un kilogramme et demi de sucre.
Six citrons.
Un 1/2 kilogramme de feuilles de cassis.

Vous choisissez une cruche de terre, bien propre, vous mettez dedans la lie de bière, le sucre, les six citrons, coupés chacun en six morceaux.

Faites dissoudre la crême de tartre dans un verre d'eau chaude, puis versez-la dans la cruche, ajoutez-y 13 litres d'eau chaude, couvrez la cruche d'un morceau de papier, que vous percerez dans plusieurs endroits avec une épingle pour donner passage à l'air. Laissez ce mélange pendant trois jours exposé au soleil, et remuez-le au moins trois fois par jour.

Prenez une autre cruche, placez dessus une serviette, versez la liqueur à travers la serviette; prenez des bouteilles; avec un entonnoir, remplissez ces bouteilles que vous boucherez bien et que vous ferez descendre à la cave.

Après douze jours, vous pouvez employer cette limonade qui est très-rafraîchissante et d'un goût fort agréable.

CORRESPONDANCE.

Tu me demandes de t'initier à mes actions, à mes pensées; de tout mon cœur, ma chère amie; mes actions et mes pensées acquerront ainsi pour moi un double intérêt, et je te devrai d'avoir doublé ma vie... Tu le vois... en amitié : qui donne s'enrichit!

Il est deux heures. Je vais, sur ma robe de gros-d'Afrique noir, passer un katzaweck de même étoffe, garni d'une frange de soie noire, chausser des bottines de satin de laine noire, à hauts talons, boutonnés sur le cou-de-pied, et mettre une capotte de velours groseille, dont le bord extérieur de la passe et celui du bavolet sont coupés par une dentelle noire, ce qui rend cette coiffure moins lourde et éclaircit la figure; des fleurs en velours groseille et des brides de même couleur ornent le dessous de la passe; je retire de son étui un manchon d'hermine, et vais frapper à la porte du cabinet de mon père. J'entre... il continue de lire son journal; j'attends... il ne lève pas les yeux... je tousse :

« Hum! hum! — Ah! c'est toi? — Oui, père. — Eh bien, que me veux-tu?... Où vas-tu donc? te voilà prête à sortir! — Comme vous dites, père, et je viens vous demander votre bras pour faire notre visite accoutumée. — Je l'avais oublié entièrement... et sans toi. — Dites que je ne vous suis pas utile, nécessaire..... — Comment, donc!... mais indispensable... » ajouta-t-il avec un son de voix moqueur; et comme il cherchait en vain ce qu'il lui fallait pour s'habiller, je m'empressai de lui présenter son paletot, son chapeau, sa canne et ses gants les plus chauds... en lui disant: « Tenez, père ingrat!...— Ah! père ingrat! reprit-il en riant, et si je me remettais dans mon fauteuil, si je reprenais mon journal, si je refusais mon bras, ma protection?... — Vous affligeriez une petite orgueilleuse que vous aimez... malgré ses défauts, » dis-je d'un air contrit.

Tout en causant, nous arrivâmes chez Florence. Dès que j'eus salué son père, elle m'emmena dans sa chambre. « Ah! ça, ma chère, qu'est-ce que je vois là? m'écriai-je, est-ce que tu fais concurrence au fameux costumier Babin? — Oui, me répondit-elle en riant. Il y a dans notre société un bal déguisé, et, comptant sur mon adresse, les mères m'ont priée de choisir dans leur garde-robe ce qui pourrait composer des costumes d'enfants.

Voici de quoi faire *une bergère Louis XV*. Un pot de rouge, des mouches de taffetas d'Angleterre, noir; les cheveux seront relevés à la chinoise, mais non serrés, et formeront un *accroche-cœur* de chaque côté des joues; une couronne de roses roses, nouée par un ruban de satin rose formant deux boucles et deux longs bouts pendants, sera posée sur le côté gauche de la tête; la bergère aura une robe blanche; par-dessus, une robe de soie de couleur claire, relevée tout autour par des nœuds de ruban rose; des manches courtes, garnies d'une ruche d'étoffe pareille, des mitaines noires; à la main, une houlette formée d'une baguette d'osier, recouverte d'un ruban rose, tourné en spirale, terminée du haut par un bouquet de roses, retenu par un nœud de ruban rose, et ses souliers seront ornés de rosettes pareilles. — Ton *Estelle* sera charmante, mais ce costume coûtera encore cher. — Mon Dieu, non, ce sont de vieilles fleurs rafraîchies, et ce qu'il a fallu acheter de ruban ne sera pas perdu. — C'est juste!... Qu'est-ce que cet autre costume?

— C'est celui d'un galant *espagnol*. Voici une paire de moustaches qui s'accroche dans les narines, une résille formée d'un cache-nez en filet, une chemise dont le col sera rabattu, une veste de drap, noir ou brun, ornée au bas de la taille, devant, sur les épaules et au poignet, d'aiguillettes, espèces de nœuds de ruban rouge ou bleu, dont les bouts sont ferrés en or; les mêmes nœuds sont cousus le long de la couture du pantalon; les bas blancs ont les coins formés d'un étroit ruban de satin rouge ou bleu cousu en zig zag, des souliers noirs ornés d'une rosette dont les bouts sont ferrés, et pour ceinture une écharpe de gaze rouge ou bleue nouée sur le côté.—Il me semble que la veste a été raccourcie en la relevant en dedans, et le pantalon rétréci et raccourci en le relevant aussi en dedans, et jusqu'aux genoux.

— Sans doute! Voici la toilette d'une *senora*. Jupe de taffetas de couleur claire, mise avec le corsage d'une robe de taffetas noir ou brun, à manches courtes, ou longues et à coude; des aiguillettes de ruban de satin, ferrées en argent, posées au bas du corsage, sur les épaules, et, si les manches sont longues, à partir du coude jusqu'au poignet; des bas de soie blanche, des coins formés par un petit galon d'or cousu en zig-zag, des souliers noirs, ornés d'aiguillettes comme celles du corsage; les cheveux en bandeaux, un peigne à cintre très-élevé, une rose rouge posée sur l'oreille gauche, un voile noir jeté sur la tête retombera sur les épaules, et elle aura un

éventail à la main. — Quel est ce mélange de costumes d'homme, de femme?

— C'est *une vivandière*. Jupe de mérinos gris ou bleu, canezou de mousseline, tablier formé d'un mouchoir de batiste, plissé à gros plis plats, ceinture de ruban de taffetas noir, nouée derrière, pantalon blanc, bottines noires, cheveux en bandeaux, et derrière noués ensemble du bout, puis roulés sur eux-mêmes de manière à faire une coiffure semblable à celle de la Jeanne d'Arc de la princesse Marie; une casquette rouge ou bleue, ou un chapeau d'homme qui sera posé sur l'oreille droite et retenu par deux longs rubans de taffetas noir : *sous le menton faisant rosette*. Sur le chapeau on pourrait ajouter une longue plume blanche ou noire, tournant autour de la forme, ou bien un bouquet de trois têtes de plumes rappelant les couleurs nationales, et le petit tonneau sera suspendu à son côté par un ruban de taffetas noir passé en sautoir.

— Je ne vois pas de *pierrot*... permets-moi de t'indiquer ce costume. Pantalon blanc, sans broderie, camisole blanche sans broderie, dont on a eu soin d'ôter la coulisse et les rubans de taille, et dont les manches, sans poignet, sont rallongées, en laissant, en dessous, place pour passer les mains. D'énormes boutons, formés d'un morceau de ouate et d'un rond de satin rose ou rouge, cousus le long du devant de la camisole et le long de la couture extérieure du pantalon; colerette formée d'une bande de mousseline empesée, plissée à gros plis ronds; serre-tête blanc, la figure blanchie de farine; bas de coton blanc, souliers noirs et un gros bouquet de roses à la boutonnière.

— C'est bien! les petits garçons n'ont pas de prétentions; mais regarde mon costume de *jeune Grecque*. Ses cheveux pendront séparés en deux longues tresses, nouées du bas par un galon d'or, elle posera sur le coin de sa tête, ce bonnet grec auquel j'ai ajouté ce galon et ce long gland d'or; ce pantalon, cette robe de mousseline et ces manches longues, larges du bas comme du haut, sont garnies de ce même galon d'or; sur sa poitrine, elle aura de nombreux rangs de perles ou de corail; une écharpe de gaze, d'une couleur tranchante, tournera autour de sa taille et retombera sur sa hanche; sa mère lui prêtera un élégant katzaweck qui restera ouvert sur sa poitrine et dont les manches seront relevées de manière à faire des manches courtes. — Mais, toi, Florence, comment seras-tu?

— J'aurai une couronne de feuilles de chêne, une robe de mousseline blanche, faite à la grecque, des manches courtes et justes, et par-dessus, des manches longues formées d'un seul morceau de mousseline, dont les deux côtés, au lieu de se réunir, seront ourlés et se trouveront placés, non sous le bras, mais dessus, puis une ceinture de feuilles de chêne retiendra une faucille d'or. — C'est-à-dire que tu seras une *Velléda, une druidesse*... Je t'en fais mon compliment, il paraît que tu as les bras blancs et les cheveux bruns des Gauloises. Mais si tu ne les avais pas?

— Je choisirais *un costume Louis XV*. Mes cheveux, poudrés, seraient relevés devant; derrière, ils seraient aplatis sur ma tête, sous la forme d'un petit chignon retenu par un peigne d'acier poli, et j'aurais une rose rose sur le côté gauche. Ma robe de dessous serait en taffetas blanc, celle de dessus en mousseline blanche; la jupe relevée devant, de chaque côté, par une rose rose. Mon corsage à pointe et décoleté serait garni autour du haut par une dentelle froncée, mes manches, courtes et serrées, garnies de manchettes en dentelles, descendraient jusqu'au coude et remonteraient jusqu'au pli du bras, là elles seraient relevées par une rose. J'aurais des mitaines longues, en soie blanche ou noire, des souliers de satin noir à talons rouges, du rouge sur les joues, et une mouche près de l'œil gauche. Je

tiendrais un éventail orné de peintures représentant des bergers et des bergères.

— Tes deux costumes seraient charmants. Moi, repris-je en rougissant, et le cœur un peu gros, si j'allais à un bal déguisé je choisirais l'un ou l'autre de ces costumes... mais, je n'y vais pas! — Veux-tu que je demande une invitation pour ton père et pour toi? nous sommes intimes dans cette famille. — Que tu serais bonne!... Embrasse-moi...—Je te guetterai à l'entrée du bal et te présenterai. Voyons!... veux-tu essayer une présentation?»

Florence et moi nous sortîmes de sa chambre. Elle me prit la main, nous entrâmes. Dès la porte, je promenai mes regards autour du salon comme pour reconnaître les personnes présentes, puis m'avançant devant un fauteuil qui représentait la maîtresse de la maison, je lui fis, les yeux timidement baissés, une profonde révérence; ensuite, toujours conduite par Florence, j'arrivai à la place qui m'était destinée, et faisant une demi-révérence à mon introductrice, je pris place sur une banquette, d'où j'adressai de légers saluts, avec mon éventail, aux chaises représentant les jeunes personnes de ma connaissance... Après cette cérémonie, jouée très-sérieusement, nous n'avions plus qu'à éclater de rire... ce que Florence et moi nous fîmes de très-bon cœur.

« C'est assez de folie, me dit-elle, asseyons-nous, et causons. Qu'as-tu fait?

— J'ai rassemblé toutes les cartes de visite du premier de l'an, et revu, corrigé et augmenté notre livre d'adresses par ordre alphabétique; les marchands et fournisseurs y sont distingués par une étoile, à la marge.

— Moi, j'ai fait la revue de toutes les factures acquittées, de tous les mémoires soldés, et j'ai détruit ceux qui étaient inutiles ou sans importance, vu leur date de deux ans, car les commerçants et les ouvriers ayant pour usage de ne point attendre une année avant de réclamer ce qui leur est dû, et mon père ayant l'habitude de payer tout comptant, s'il y avait une réclamation, elle ne serait pas valable.

— Je prépare à ma mère une surprise. Tu sais que depuis longtemps j'ai fait des sacs sur lesquels j'ai écrit pour étiquette les mots : *toile*, *percale*, *broderie*, *dentelle*, *soie*, *laine*, *rubans*, *indienne*, etc. ; j'y mettais, selon l'étiquette, tout ce dont on ne pouvait plus rien faire pour personne... Eh bien, j'ai pris le sac *broderie*, j'ai trouvé un vieux mouchoir de batiste admirablement brodé, j'ai découpé tous les dessins, j'ai monté, sur un métier, un morceau de belle mousseline, j'ai indiqué dessus, par un fil, la forme de deux manches pagodes taillées sur celles de la planche X, année 1850. Avec mes broderies, j'ai fait un semé et formé des festons, tantôt plaçant, tantôt déplaçant mes broderies, comme si j'eusse joué aux dames, puis, les distances bien prises, j'ai bâti fleurs et feuilles aux places qui leur étaient destinées. Alors j'ai démonté la mousseline; avec du fil très-fin, j'ai cousu fleurs et feuilles, à l'envers, à points de côté, en passant mon aiguille entre les brins de coton de la broderie, et prenant quelques fils de la mousseline. Je compte employer le reste des dessins du mouchoir à orner des bonnets du matin, des sous-manches montées sur un entre-deux... toutes choses dont on ne peut voir l'envers.

— C'est très-bien pensé. Tu pourrais réunir toutes les vieilles blondes blanches et celles jadis noires, les faire teindre toutes en noir et apprêter grossièrement, puis acheter du tulle de soie noire de quoi faire une robe, monter chaque lé sur un métier, former, avec les fleurs, des colonnes qui s'arrêteraient à trente centimètres avant le bas de la jupe, ces trente centimètres resteraient pour y mettre un semé qui formerait garniture et serait terminé du bas par des festons dans chacun desquels serait une fleur ; le corsage, tout taillé, serait brodé à colonnes. Cette robe, portée sur un dessous bleu, lilas ou rose, serait très-

riche, très-élégante pour une dame... »

Une sonnette se fit entendre.

« Je te quitte un instant, me dit Florence, mon père m'appelle. Bonne nouvelle! Jeanne, s'écria-t-elle en rentrant, nous dînons chez toi! Nous partons tout de suite. Ces messieurs veulent faire un tour de promenade, et tandis qu'ils causeront politique, nous regarderons les magasins et les toilettes. — Oh! oui, bonne nouvelle! m'écriai-je en frappant des mains; dépêche-toi! »

Florence mit par-dessus sa robe de satin de laine marron, un manteau Talma de même couleur, brodé d'une grecque en soutache et lacet, et se coiffa d'une capote de satin blanc.

« La mode n'est pas si bizarre qu'on le dit, me fit observer Florence lorsque nous fûmes sur les boulevards; l'hiver nous ayant forcées à relever nos longues jupes, a donné l'idée de porter de riches jupons brodés; voilà même un jupon de soie noire, ouaté, doublé et piqué du bas, en formant des losanges sur une hauteur de trente centimètres, qui me paraît très-confortable. — Comment trouves-tu ces capotes? — Mais... très-laides; on dirait un gros limaçon qui couvre la nuque, cela fait paraître la tête sur les épaules et découvre la figure, ce qui donne l'air effronté... Aussi je remarque qu'il n'y a que les deux classes les plus opposées de la société qui les portent. Mais cette mode ne peu durer... Comme c'est commode, un chapeau que l'on est obligé de s'attacher sur la tête par le moyen d'une longue épingle passée à travers les cheveux de derrière!... Ah! voici de jolies bagues: ces serpents en or poli, tournés autour du doigt et avançant leur tête couverte d'un rubis ou d'une émeraude. En voici une autre plus forte; sur la tête est un chiffre, elle peut servir de cachet. Les boutons d'oreilles ont cela de remarquable que l'on n'aperçoit pas l'anneau qui les soutient... N'abusons pas de la complaisance de nos pères qui s'arrêtent quand nous nous arrêtons... continuons notre chemin. — Je vois que les coiffures de soirées sont un mélange de fleurs de fantaisie, de feuilles en velours de couleur foncée et de brins d'herbe mêlés à des brins d'or qui pendent jusque sur la poitrine... de vraies coiffures de naïades... — Jeanne, regarde ces élégantes qui sortent sans doute de l'Exposition de peinture: ces capotes de velours noir, ornées de jais; ces katzawecks pareils, brodés de même... tout cela, mêlé de dentelle noire, a un petit air espagnol qu'il ne me déplaît pas... de voir à d'autres qu'à moi; j'aime peu ce qui brille... dans la rue. — Ces petites têtes de plumes posées des deux côtés d'un chapeau sont assez gracieuses. — Oui, à cause de la forme écrasée des chapeaux; mais, avoue que, posées d'un seul côté, ce serait plus coquet. Je rends justice aux étoffes de cette année: de jolis écossais, de riches damas, de brillantes étoffes de laine et de soie, et je remercie la mode de n'avoir rien changé à la forme des robes; j'admire ses coiffures, mais je n'accepte pas ses chapeaux. — *Il ne faut pas dire fontaine, je ne...* Mais voici les pompiers qui se rendent à l'Opéra. Messieurs! dis-je à nos pères, il est cinq heures et demie! »

Nous rentrâmes. Le dîner fini, j'emmenai Florence dans ma chambre. — Est-ce pour le Journal? me demanda-t-elle en regardant une gravure attachée avec une épingle à l'un de mes rideaux. — Oui, ce sont deux demoiselles s'exerçant à danser une polka-mazurka, avant d'aller au bal. L'une a trois jupes de crêpe ou de gaze rose, festonnées à l'emporte-pièce; son corsage est lacé derrière, sa Berthe est formée de trois Berthes de même étoffe; la pièce de devant est couverte de bandes pareilles; tout cela, ainsi que la manche un peu large, est festonné comme les jupes. Sa coiffure est composée de boutons de roses, moussus; deux rosettes de ruban de taffetas rose accompagnent sa figure et tombent sur ses

épaules. L'autre a deux jupes de mousseline blanche ou de taffetas blanc, celle de dessus est relevée par une fleur verte, de fantaisie; sa manche, un peu large, est relevée, au-dessus du pli du bras, par la même fleur, mais plus petite; sa Berthe, aussi de mousseline ou de taffetas, est relevée de même; sa guirlande est composée des mêmes fleurs vertes. — Il me semble, ma chère Jeanne, que tu doutes de l'intelligence de nos amies. —C'est vrai, pour quelques-unes, mais il y a des pays si loin de Paris, que les objets de toilette n'y portent plus les mêmes noms... et je leur apprends ainsi à les reconnaître. — J'imiterai cette dernière toilette, mais au lieu de ces fleurs, je ferai une rosette de petits rubans de velours; pour coiffure, je coudrai un fil d'archal sur une paille que j'entourerai d'un ruban de velours tourné en spirale, sur cette paille je coudrai des rosettes de trois boucles sur le front et grossissant à proportion jusqu'aux oreilles; là, je laisserai tomber des petits velours que je friserai, en les tenant, l'un après l'autre, par un bout entre le pouce et l'index de ma main gauche, tandis que je les ferai passer, en les pressant fortement, entre mon pouce droit et une lame de couteau — Veux-tu m'aider à expliquer notre planche II? — Je suis toute à toi... dicte!... j'écris.

Le n° 1 est un col en broderie anglaise.

Le n° 2 une pelote qui se brode sur velours ou casimir, en soutache d'or ou de soie. Ce dessin peut servir pour mouchoir; il se brode en points de chaînette, ou au crochet, en soie jaune orange, ou noire, si c'est pour deuil.

Le n° 3 est un dessin de taye d'oreiller; il se brode en points de feston, et se découpe. On taille cette taye en deux morceaux; le dessus, d'un carré de 70 centimètres, le dessous, de 60 centimètres. On fait un point de feston pour couvrir l'espace indiqué par les deux lignes; c'est sous ces deux lignes que l'on coud trois des côtés du dessous de la taye d'oreiller; sous le quatrième côté, on ajoute une petite bande d'étoffe à laquelle on a fait des œillets, et l'on fait de semblables œillets au côté du dessous qui n'est pas cousu. On lace ensuite ces œillets avec un lacet de coton.

Ce dessin peut servir pour mouchoir, bas de jupon et camisolle.

Le n° 4, *Désirée* se brode au plumetis.

Le n° 5 est le quart d'un mouchoir qui se brode de même. Il se garnit de deux rangs de dentelle, cousus le long de ces deux lignes ondulées. Ce dessin, terminé par un point de feston sur les deux lignes qui se trouvent sous la broderie, peut convenir pour un mouchoir du matin.

Le n° 6 *Mathilde* se brode au plumetis.

Le n° 7 est un dessin qui s'exécute en filet, au point carré, et se brode en reprises, ou bien, il s'exécute au crochet. Avec les nombreux dessins de ce genre qu'a envoyés le Journal, on peut faire un manteau de lit, une nappe d'autel.

Le n° 8 est un alphabet pour marquer le linge.

Le n° 9 est une dentelle que je nomme *Frédérique*, en souvenir de l'amie qui me l'a envoyée.

DENTELLE FRÉDÉRIQUE.

Monte treize mailles et tricotte tous les tours à l'endroit.

1er TOUR. Tricotte 3 mailles simples — jette le fil sur ton aiguille de droite comme si tu voulais tricoter à l'envers — tricotte 2 mailles ensemble — 3 mailles simples — jette le fil sur ton aiguille de droite — tricotte 1 maille simple — jette le fil sur ton aiguille de droite — tricotte 4 mailles simples. Tu dois avoir 15 *brides* sur cette aiguille.

2e TOUR. Quatre mailles simples — jette le fil — 3 mailles simples — jette le fil — 2 ensemble — 3 simples — jette le fil — 2 ensemble—1 simple. 16 *brides* sur l'aiguille.

3e TOUR. 3 simples — jette le fil — 2 ensemble — encore 2 ensemble — jette le

fil — 5 simples — jette je fil — 4 simples. 17 *brides.*

4ᵉ TOUR. Prends une maille sans la tricoter — tricotte celle qui suit — rabats par-dessus cette maille celle non tricotée — prends de même une maille sans la tricoter, et rabats par-dessus celle que tu as sur ton aiguille de droite — prends encore une maille sans la tricoter, rabats par-dessus la maille qui te reste sur ton aiguille de droite — jette le fil — 2 ensemble — 3 simples — 2 ensemble — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple. 13 *brides.*

5ᵉ TOUR. 3 simples — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple — jette le fil — 2 ensemble — 1 simple — 2 ensemble — jette le fil — 2 simples. 13 *brides.*

6ᵉ TOUR. 3 simples — jette le fil — prends une maille sans la tricoter — 2 ensemble — rabats par-dessus la maille non tricotée — jette le fil — 4 mailles simples — jette le fil — 2 mailles ensemble — 1 simple. 13 *brides.*

Recommence le 1ᵉʳ tour jusqu'au 6ᵉ, et ainsi de suite.

Le nº 10 est la moitié du derrière d'un mantelet-*Chambord*, en casimir ou en mérinos; il se taille double.

Le nº 11 est un des devants. Les deux se font aussi dans la largeur de l'étoffe. Ce mantelet se brode en soutache ou se garnit d'un large galon de soie cousu à plat.

Le nº 12 est un bonnet de chez soi qui se fait en tulle de soie et se garnit de ruban de gaze festonné. On frise les bouts qui tombent, ainsi qu'il vient d'être indiqué pour le velours vert.

Le nº 13 est un bonnet de nuit en jaconas, dont le fond est semé de broderie anglaise, et garni de bandes et d'entre-deux de cette même broderie.

Le nº 14 est un fichu-guimpe en jaconas. Le col est monté à un petit entre-deux; le devant est formé de plis et de broderie anglaise. Pour cacher le commencement de ces plis et de cette broderie, on fait un pli aux deux côtés du devant du fichu.

Le nº 15 est un canezou habillé, en mousseline brodée; il s'ouvre devant; deux bandes de mousseline pareille, festonnées, sont cousues, froncées autour de ce corsage, et forment Berthe derrière; une troisième bande, aussi festonnée, forme la manche courte. Ce canezou est monté sur une ceinture d'étoffe pareille. Dans de petites soirées dansantes, il se porte avec une jupe de taffetas gris, rose ou bleu.

Ici, je réclame l'indulgence d'une partie de nos amies... — Je comprends, ma pauvre Jeanne, ici commence la planche pour la grande édition; heureusement qu'il y a peu de chose à expliquer. Continue.

— Le nº 16 est un riche bas de jupon qui se fait au point de feston et en broderie anglaise.

Le nº 17 est un sachet pour mouchoirs, il se brode au métier, sur moire ou casimir bleu de France ou noir, en soie demi-torse; les muguets, les roses, les *ne m'oubliez pas*, les coquelicots, les feuilles se font avec les couleurs que Dieu leur a données, et les ornements se font en jaune d'or, ainsi que le mot *mouchoirs*.

Le nº 18 est un semé pour gilet d'homme.

Les nºˢ 19 et 20 sont deux dessins que l'on brode sur l'ourlet qui recouvre les boutonnières d'une chemise d'homme.

Le nº 21, *Maël* est le nom d'un gentil petit garçon.

Les nºˢ 22 et 23 sont des entre-deux en broderie anglaise.

Les nºˢ 24, *Angéline;* 25, *Berthe;* 26, *Néomie;* 27, *Hermance;* 28, *Françoise*, dans un écusson; 29, *Gabrielle;* 30, *Adèle;* 31, *Agathe;* 32, *Céline;* 33, *Valérie*, dans un écusson.

Le nº 34 est une mitaine.

MITAINE EN FILET.

Achète de la laine noire et de la laine bleu-ciel, très-fine, en trois brins, tournés.

Prends un moule d'acier de 6 millimètres de circonférence — charge deux navettes: une de laine noire, une de laine bleue.

Prends la laine noire, monte 32 mailles, fais, en rond, trois rangs de filet — au quatrième rang, tourne deux fois ta navette autour du moule — au cinquième rang, casse ta laine.

Prends la navette chargée de laine bleue, noue ensemble ces deux laines, fais deux rangs de filet ordinaire.

Reprends ta laine noire, fais quatre rangs — au cinquième, noue un fil blanc autour d'une *maille* pour indiquer le milieu du pouce; après *cette maille*, lève-z-en une, fais un tour — en revenant, avant *cette maille*, lèves-en une — ainsi de suite avant et après *ces mailles* levées jusqu'à ce que tu aies fait huit tours et levé seize mailles pour le pouce — tu comptes ces seize mailles sur ton moule, tu les fais en ronds, en abandonnant les 32 autres mailles.

Tu fais quatre tours — tu prends la laine bleue, tu fais un tour — tu prends la laine noire, tu la tournes deux fois autour du moule — tu prends la laine bleue, tu fais un tour, et casses ta laine. Le pouce est fini.

Tu enfiles les 32 mailles qui forment la mitaine, tu fais trois tours en rond — tu prends la laine bleue, tu fais un tour — tu prends la laine noire, tu tournes ta navette deux fois autour du moule — tu prends la laine bleue, tu fais un tour... la mitaine est finie.

Pour la garnir, tu enfiles les 32 mailles du bas, sur ton moule tu prends la laine noire, tu fais deux mailles dans chaque maille.

Tu prends la laine bleue, tu fais deux mailles dans chaque maille.

Tu prends la laine noire, tu fais une maille dans chacune de ces mailles... la garniture est finie.

Si tu exécutes cette mitaine en cordonnet de soie, tu la feras toute noire.

Les nos 35, *Ephraïme*, 36, *Eliacime*, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, représentent en grandeur naturelle un patron de corsage à basques, orné d'une grecque. Ces basques se réunissent entre elles et à celle du dos.

Florence, est-ce tout? — Oui! mille fois merci!... Hélas! ma chère, ce proverbe est bien vrai! *l'homme propose et Dieu dispose*, ou plutôt, le journal propose et le graveur dispose... La gravure qui a été faite d'après la nouvelle insérée dans le mois de janvier n'est pas encore prête... quand les artistes ont du talent ils se permettent de n'avoir pas d'exactitude... je suis contrariée. — Eh bien, ma chère, nos amies savent que ce n'est pas ta faute... Console-toi!... Voyons..: changeons d'idée : quel est ton dernier rébus?

— C'est un mi — des œufs, — un veau, — une lyre, — un homme, — une queue de paon — et 10 livres dans une bibliothèque, ce qui veut dire :

Mieux vaut lire un homme que dix livres.

— C'est bien; j'avais peur que tu n'aies pris une de ces phrases que l'on fait à plaisir. Permets-moi de te réciter cette énigme.

Nous sommes d'un grand usage
Dans un fort petit ménage;
On nous vend sans nous compter
A qui nous veut acheter,
Et tous les soirs sur la brune,
De nous il périt quelqu'une
Qui laisse en finissant son sort...
Quelque odeur après sa mort.

— Pauvres petites! elles m'intéressent... c'est?...

— Devine!

— Eh bien, méchante, allons au Salon; après le travail, le plaisir... »

Voilà le récit de ma journée, ma chère amie, puisses-tu y avoir trouvé quelque chose qui te soit utile.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

4 février 1778.—NAISSANCE D'AUGUSTIN DE CANDOLLE, BOTANISTE.

Augustin de Candolle naquit à Genève, d'une famille française d'origine, et dès ses premiers pas dans la carrière des études, il marqua un esprit vif et porté vers les lettres. Quelques leçons de botanique qu'il reçut en 1794 déterminèrent son goût pour cette science. Afin de la mieux cultiver, il parcourut à pied les Alpes Pœnnines, et publia, sur une nouvelle espèce de champignons, un Mémoire qui fut accueilli avec faveur. Il vint à Paris, et assista aux leçons de Cuvier, de Fourcroy, de Vauquelin, et, devenu Français par la réunion de Genève à la France, il occupa une chaire de botanique à Montpellier, et fit des rapports étendus sur l'état de la botanique et de l'agriculture en France. Des travaux éminents l'occupaient; il publia successivement son *Histoire des plantes grasses*, avec les planches, par Redouté ; *la Flore française*, *la Théorie élémentaire de la Botanique*, et un ouvrage en langue latine : *Système du règne végétal*, dont les sept premiers volumes ont demandé seize ans de travaux. Les événements de 1815 ramenèrent M. de Candolle dans sa patrie, où, plein de patriotisme, il occupa une chaire aux modiques émoluments de 1,500 francs, car il partageait grandement l'amour qu'ont tous les Genevois pour leur patrie. Il fonda un jardin botanique, une classe d'agriculture, un salon de lecture; comme membre du grand conseil, il prit une part active à tous les travaux législatifs, et visa toujours à éclairer ses compatriotes et à leur inspirer l'amour de l'ordre et de l'union. Il termina le 9 septembre 1841 une vie toute dévouée à la science et aux nobles affections.

MOSAIQUE.

LES PETITES SOEURS DES PAUVRES.

Une pauvre servante, nommée Jeanne Jugan, née à Saint-Servan, sans autre puissance que sa charité, vient de créer un nouvel ordre religieux, et d'apporter un nouveau secours à des misères trop souvent oubliées. Jeanne a pour *spécialité* les pauvres vieillards, si délaissés, et qui, dans les bourgades, traînent de porte en porte le douloureux fardeau de leur misère et de leurs infirmités. Entraînée par le cœur le plus généreux, la pauvre fille de Saint-Servan débuta par consacrer ses petites économies à louer une chambre, où elle rassembla deux, trois, cinq, six pauvres vieillards, dont elle se fit la servante. Afin de pourvoir à leur nourriture, elle mendia noblement, aux portes des maisons aisées de la ville, la desserte de la table; on plaça un tronc dans l'église, et la première pièce de 50 centimes qui y tomba fut portée aux pieds de la sainte Vierge, qui se chargea de la multiplier. Au bout de quelque temps, d'autre pieuses filles se joignirent à Jeanne; sa maison s'agrandit, elle put étendre à un plus grand nombre d'infortunés ses soins compatissants, et, merveilleuse fécondité des œuvres de Dieu, deux grandes villes appelèrent en leur sein *les petites Sœurs des pauvres*, nom caractéristique que Jeanne avait donné à ses compagnes. Nantes et Paris possèdent des hospices de vieillards, dirigés par les Sœurs de Saint-Servan; d'autres villes en demandent également, et la créatrice de cette œuvre excellente n'a d'autre science que celle de Dieu : — l'humble Jeanne Jugan ne sait pas lire ! (1).

(*Bulletin de la conférence de saint Vincent de Paul.*)

(1) Cinquante francs par an suffisent à la pension d'un pauvre vieillard, placé dans les hospices des *Sœurs des pauvres*.

L'éducation modifie l'âme des enfants au point de la plier insensiblement à des habitudes qui l'embellissent ou qui la défigurent.

PLUTARQUE.

Le plaisir qu'on apporte au travail empêche d'en sentir la fatigue.

OVIDE.

Attachons-nous aux choses éternelles : tout ce qui finit est si court !

SAINT AUGUSTIN.

La délicatesse est à la bienfaisance ce que la grâce est à la beauté.

MICHAUD.

Le sage est ménager du temps et des paroles.

LA FONTAINE.

Veillons bien sur notre caractère ! Songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous racheterions au prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux maux que nous leur avons faits ? Ils auraient mieux aimé en nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort.

CHATEAUBRIAND.

Où la morale ne gouverne pas, le bonheur se perd par la démence, l'adversité se dégrade par l'avilissement.

BENJAMIN CONSTANT.

Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand ; savoir vivre en dehors de sa propre personne, là est le but de tout intérêt généreux.

(*Magasin pittoresque.*)

RÉBUS.



Typographie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

ORDRES RELIGIEUX MILITAIRES.

QUATRIÈME ARTICLE.

Le vertueux Pie VII répétait souvent, comme nous le voyons par les *Mémoires* du cardinal Pacca, son intime ami, que les femmes françaises étaient les seules qui possédassent les qualités nécessaires *à une bonne religieuse hospitalière*, car on trouve chez elles, ajoutait-il, le zèle uni à la prudence, la plus tendre charité à la plus exacte modestie, et l'intelligence la plus vive à la piété la plus sévère. Ces paroles sont un titre de gloire pour les Françaises, comme les ordres religieux sont une couronne d'honneur pour la France, par les services qu'ils rendent et les sublimes exemples de dévouement et de vertu qu'ils offrent à notre admiration. Aussi avons-nous cru que quelques mots sur *les ordres religieux* de femmes ne seraient pas déplacés dans un journal consacré aux jeunes filles.

Trois emplois différents ont surtout occupé les femmes vouées au Seigneur : la contemplation, l'enseignement et l'hospitalité. Les hommes ont eu de plus une quatrième vocation, qu'on pourrait appeler apologétique, et qui comprend la défense et la propagation des idées religieuses, soit par la parole, soit par les écrits.

Quoi qu'il en soit, les premiers instituts religieux élevés en Occident depuis le quatrième siècle jusqu'au onzième, adoptèrent tous, ou la règle de saint Augustin ou celle de saint Benoît. Ces deux règles prescrivent, quel que soit le but de l'institut, et la communauté d'habitation, et l'émission des trois vœux substantiels : vœu de pauvreté, par lequel on renonce à ses biens ; vœu d'obéissance, par lequel on renonce à sa volonté; vœu de chasteté, par lequel on renonce à sa personne. Ces trois vœux, en dépouillant l'individu de sa personnalité, tendent à le donner plus parfaitement à Dieu et au prochain.

Nous ne parlerons pas ici des monastères de femmes, qui, avant la révolution, s'élevaient si nombreux sur la terre de France : royales abbayes, couvents hospitaliers, maisons religieuses où le pauvre trouvait des soins, et l'enfant l'enseignement et les lumières; demeures saintes élevées sur les tombeaux des saints, vivifiées par le souvenir des Bernard, des Jeanne de France, des François de Sales, des Chantal, des Bérulle, des Vincent de Paul ; demeures sacrées rendues vénérables par les plus beaux souvenirs de talent, d'abnégation et de vertu, et qui, cependant, n'ont pu trouver grâce devant le marteau destructeur. La révolution anéantit, pour un temps, les ordres religieux, et la bande noire, achevant son œuvre, fit disparaître les nobles monuments qui, si longtemps, avaient servi d'asile à la prière ; il ne resta plus pierre sur pierre de ces beaux monastères de Panthémont, de Chelles, de Notre-Dame de Ronceray, de Royaumont, de Fontevrault, chefs-d'œuvre que l'art avait consacrés à la religion.

Mais à peine le concordat eut-il rouvert les temples et replacé les pasteurs sur leurs siéges désolés, que de toutes parts les évêques s'occupèrent ou à réorganiser les congrégations anciennes, ou à créer de nouvelles institutions destinées aux œuvres de zèle et de charité. En peu de temps un grand nombre de communautés furent rétablies sur leurs bases. Admirons ici l'esprit vivifiant et généreux de la religion catholique, que dix ans de persécutions n'avaient pu éteindre ; qui se montrait,



au sortir d'une ère de tempêtes, plus que jamais dévoué, fort, avide de sacrifices, et trouvait parmi ses enfants de nouvelles victimes pour la mortification et la prière, de nouvelles servantes pour les pauvres, de nouvelles mères pour les orphelins (1).

C'est le tableau de ces institutions, établies en France depuis cette époque, que nous voudrions offrir à nos lectrices. Nous le diviserons en trois parties : — les ordres contemplatifs — les ordres hospitaliers — les ordres enseignants.

Les ordres contemplatifs sont adonnés à la prière, soumis à l'étroite pauvreté et aux austérités rigoureuses. Leur mission, trop peu comprise, est grande et sublime, car ils prient, ils prient toujours, ils prient pour tous, anges de paix placés entre la terre coupable et le ciel irrité.

Voici quels sont en France les ordres contemplatifs.

Les *Carmélites*, fondées en 1420 par Jean Sorelle, réformées en 1562 par sainte Thérèse, établies en France par les soins du cardinal Bérulle et de madame Acarie. Elles portent une robe brune, un manteau et un scapulaire blancs. Elles possèdent en France un assez grand nombre de maisons.

Les *Clarisses* ou *pauvres Claires*. Fondées en Italie, en 1212, par saint François d'Assise et par sainte Claire, sa fille spirituelle, cet ordre se répandit par toute l'Europe ; il fait profession d'une pauvreté particulière. Les *Clarisses* sont vêtues d'une robe de gros drap couleur fauve, scapulaire pareil, pieds nus.

(1) En 1807, l'empereur convoqua à Paris un conseil formé des supérieures générales de tous les ordres existants en France, sous la présidence de Madame-Mère et du cardinal Fesch. Le désir avoué de l'autorité civile était de fondre les diverses communautés en une seule; mais la juste opposition des déléguées triompha de ce dessein, et il résulta de ce conseil des faveurs accordées, par l'empereur, aux congrégations dont il avait reconnu le bon esprit et l'utilité.

Les *Trappistines* appartiennent à l'ordre de saint Bernard et à la réforme de l'abbé de Rancé. Comme les trappistes, elles cultivent la terre, observent l'abstinence et le silence perpétuels, et récitent le Bréviaire cistercien. Elles sont vêtues de blanc avec le scapulaire noir. Leurs maisons, peu nombreuses, ont pour supérieur l'abbé de la Meilleraye.

Les *Bénédictines de l'Adoration perpétuelle ou du Saint-Sacrement*. La mère Mechtilde du Saint-Sacrement fonda cet ordre en 1633, dans le dessein de réparer les outrages que la Sainte Eucharistie reçoit de la part des hérétiques et des pécheurs. Jour et nuit les religieuses adorent le Saint-Sacrement. Elles sont vêtues de noir, et portent sur la poitrine l'image d'un ostensoir. La maison-mère est à Paris. Quelques maisons de cet ordre s'occupent de l'instruction des jeunes personnes.

ORDRES HOSPITALIERS.

Les *Augustines*. Cet ordre, si ancien dans l'Église, dessert un grand nombre d'hôpitaux à Paris et dans les provinces, et l'on ne saurait compter les services rendus à l'humanité par ces pauvres jeunes filles que Hélyot représente si bien « comme » de saintes victimes qu'on voit non-seulement panser, nettoyer les malades, » faire leurs lits, mais encore, au fort de » l'hiver, casser la glace de la rivière qui » passe au milieu de cet hôpital (l'*Hôtel-Dieu* de Paris) et y entrer jusqu'à la » moitié du corps pour laver les linges » pleins d'ordures et de vilenies, et par un » excès d'amour et de charité pour leur prochain, courant ainsi volontiers à la mort » qu'elles affrontent au milieu de tant de » puanteurs et d'infections causées par les » maladies... » Les Augustines portent la robe blanche, le scapulaire noir, le bandeau et le voile noir avançant en pointe sur le front.

Les *Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve*, du tiers-ordre de saint Augustin.

Elles ont été instituées en 1659 par le frère Ange de Proust, pour le service des pauvres malades, et elles se mirent sous la protection de saint Thomas de Villeneuve, qui venait d'être canonisé. Elles portent une robe noire fermée par une ceinture de cuir, une cornette et un mouchoir de cou en toile, et un grand voile noir. Leur maison-mère est à Paris.

Les *Béguines*, très-répandues en Flandre, desservent en France les hôpitaux de Dijon, de Châlons-sur-Saône et de Beaune, fondés par Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne. Elles portent une robe de drap noir, une guimpe de toile et une faille de serge noire.

Les *Sœurs de la Charité*, fondées en 1633 par saint Vincent de Paul, secondé par mademoiselle Legras de Marillac. Cet ordre si connu et si respecté se dévoue au soin des hôpitaux, à l'instruction des enfants, à la visite des pauvres à domicile, et aucune œuvre ne semble trop pénible, aucun service trop rebutant, à ces pieuses filles, chez qui survit toujours l'esprit de leur saint fondateur. On connaît leur costume, qui retrace celui des modestes bourgeoises du siècle de Louis XIII, la robe de drap gris, plissée et ajustée, la cornette et le fichu de toile blanche. L'ordre des Sœurs de la Charité, répandu par tout l'univers, compte en ce moment près de dix mille religieuses. La maison-mère est à Paris.

Les *Filles de la Sagesse*, fondées par Louis-Marie Grignon de Monfort, mort en 1720, et par Sœur Louise de Jésus. Cet ordre, qui prit naissance à Poitiers, est spécialement dévoué au service des bagnes et des hôpitaux militaires, il compte près de deux mille religieuses. Les Sœurs portent le costume des paysannes du Poitou : jupe, jaquette et tablier de serge grise, coiffe et mouchoir blancs, un grand crucifix sur la poitrine. A l'église et dans la rue, un ample manteau noir. La maison-mère est à Saint-Laurent-sur-Sèvres.

Les *Sœurs hospitalières de Saint-Joseph*, fondées en 1650, par Henri Maupas de la Tour, évêque du Puy, à la sollicitation du P. Médaille, de la Compagnie de Jésus. Elles soignent les pauvres à domicile et dans les hôpitaux.

Les *Sœurs de la Charité d'Évron*. Nous ne connaissons pas l'origine de cet institut, mais ce nom de *Sœurs de la Charité* est commun à plusieurs ordres, et il existe entre autres en Belgique des *Sœurs de la Charité*, fondées par le pieux chanoine Triest, qui ont adopté, avec les œuvres de saint Vincent de Paul, la règle austère de saint Bernard.

Les *Sœurs grises* appartiennent au tiers-ordre de saint François ; elles visitent les malades et desservent quelques hospices. On leur a conservé le nom générique de *Sœurs grises*, quoiqu'un grand nombre d'entre elles portent le costume bleu ou noir.

Les *Hospitalières de la Charité de Notre-Dame*, fondées par Simonne Gauguin, en 1624, ont pour vocation particulière le soin des pauvres femmes malades. Elles sont répandues dans le Languedoc. Robe et manteau gris, scapulaire blanc, voile noir.

Les *Sœurs de Saint-Charles*, fondées en 1675 par M. Charles Demia, promoteur de l'archevêché de Lyon, dévouées au soin des malades et à l'instruction de la jeunesse. Leur maison-mère est à Lyon. Costume entièrement noir.

Les *Sœurs de l'Enfant Jésus*, fondées en 1824 par une pauvre servante, nommée en religion sœur Nathalie. Elles ont pour but principal le soin des prisons, des hôpitaux et des maisons d'aliénés. Cet ordre naissant compte aujourd'hui vingt-quatre maisons. Costume noir, cordelière rouge. La maison-mère est à Lille.

Les *Sœurs de Notre-Dame de Bon-Secours*, garde-malades des personnes riches ou aisées, qui trop souvent éprouvent en leurs infirmités la privation de soins intelligents. Cet ordre fondé, il y a

quarante ans, par la supérieure générale, encore vivante, compte quelques maisons, dont le chef-lieu est à Paris. Ces bonnes sœurs portent une robe et un châle noirs, coiffe et manchettes blanches.

Les *Sœurs de Saint-Joseph de Cluny* furent fondées en 1800 par trois sœurs selon le sang, qui placèrent le berceau de leur ordre dans la petite ville de Cluny, en Bourgogne, si célèbre dans les annales bénédictines. Elles comptent aujourd'hui douze cents compagnes, et possèdent des écoles et des hospices au Sénégal et jusque dans les Indes. Maison-mère à Paris.

Les *Petites Sœurs des Pauvres* sont des hospitalières d'une fondation récente. Une pauvre servante bretonne a institué (sans le savoir elle-même) un ordre pour le soulagement des pauvres vieillards. Sa pensée a grandi, et les filles de la modeste Jeanne ont actuellement plusieurs maisons à Saint-Servan, à Besançon, à Nantes, etc.

Mme EVELINE RIBBECOURT.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de l'Assemblée constituante, par J. B. Degalmer, 2 vol. in-8°. A Paris, chez Poussielgue-Ruzan, rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 5.

(Premier article.)

Nous vous l'avons déjà dit, mesdemoiselles, et nous ne saurions trop vous le répéter, il est indispensable aujourd'hui qu'une femme connaisse l'histoire de son pays, et qu'elle puisse parler, avec connaissance de cause, des événements politiques qui l'ont agité depuis plus d'un demi-siècle, et dont nos pères ont été les témoins, les acteurs, et presque toujours les victimes. L'*Histoire de l'Assemblée constituante* de M. Degalmer vous fera suivre pas à pas les phases de cette douloureuse et terrible époque.

La révolution française, dit-il, *a été le crime d'un grand nombre, et la faute de tous*. C'est à démontrer cette vérité qu'il s'est attaché dans un examen lucide et consciencieux des travaux de l'Assemblée constituante. Dans ce récit, chacun a sa part de blâme et sa part de louange; la cour, la noblesse, le clergé, le tiers-état y sont jugés par les faits.

Voici en quels termes l'auteur explique les causes de la révolution et de ses crimes : « Les philosophes de tous les temps avaient toujours reconnu que la Divinité n'était pas indifférente à ce qui se passe dans le monde; qu'elle avait le pouvoir et la volonté de punir le crime et de récompenser la vertu ; mais au milieu du dix-huitième siècle, il parut des hommes d'un génie audacieux qui, divisés sur beaucoup de points, furent d'accord pour enseigner que, *s'il existe un Dieu*, il est indifférent au bien comme au mal. Ils attaquèrent avec succès, dans leurs innombrables ouvrages, tous les principes moraux et religieux, qu'ils renversèrent comme des préjugés; les classes élevées furent les premières séduites, et l'impiété se propagea ensuite rapidement de haut en bas. Deux générations s'étaient à peine écoulées, et le peuple français, docile à leurs instructions, allait pratiquer la doctrine que *l'homme, seul, juge les actions des hommes;* aussi la révolte, le pillage et les massacres ne furent pas, comme dans les révolutions précédentes, le seul effet des passions violentes momentanément déchaînées, mais ils parurent calculés et exécutés régulièrement comme une grande opération, fruit d'une savante théorie, et préparée long-



temps d'avance, même dans ses détails. Les honnêtes gens étaient trop nombreux en France, alors comme aujourd'hui, pour qu'une révolution pût avoir lieu sans leur concours; s'ils l'eussent faite eux-mêmes, ils en auraient peut-être empêché les excès; mais ils en abandonnèrent la principale exécution aux hommes sans principes, parce qu'ils avaient un intérêt commun et les mêmes droits qu'eux à revendiquer, et que l'homme vertueux applaudit à la justice et répugne à en être l'instrument. » Après ce tableau de la situation de la France, l'auteur trace le portrait suivant du roi qui devait être la victime de cette disposition des esprits.

« Louis XVI était monté sur le trône avec toutes les vertus de l'homme privé et très-peu des qualités d'un roi; plein de cette justice qui récompense le mérite et pardonne au repentir, il était dépourvu de celle qui prévient ou punit le crime. Il avait assez d'intelligence pour entrevoir les moyens capables de sauver la France; son caractère faible et hésitatif lui fit adopter ceux qui la perdirent avec lui; il ne savait pas que le cœur ne doit pas dicter seul le langage d'un prince; que l'amour des sujets pour le souverain n'est pas constant si la crainte ne l'accompagne, que son épée n'était pas un vain ornement, et que c'était pour lui un devoir de s'en servir. D'autres ont calomnié la nature humaine; quant à lui, il ne put jamais croire à sa perversité; il pensait que ses ennemis l'attaquaient seulement parce qu'ils le jugeaient coupable, et il espérait les désarmer en leur prouvant qu'il était innocent. Aucun roi ne mérita plus d'être aimé comme un père, pourquoi eut-il le sort d'un tyran? pourquoi trouva t-il tant d'ingrats et de bourreaux?..... Parce que les qualités qu'on n'a pas rendent inutiles et souvent nuisibles celles qu'on a. Nous le verrons n'apportant à l'outrage et au crime que la patience et la résignation; nous le verrons descendre du trône et monter à l'échafaud pour épargner le sang de ses meurtriers. Puisse l'histoire de Louis servir de leçon aux peuples et aux rois! »

Ce malheureux prince, qui n'avait de courage que lorsque le danger le menaçait seul, et qui devenait faible lorsque le danger menaçait les siens, avait à lutter contre tout ce qui l'entourait. Une révolution était imminente, et les futures victimes de la catastrophe qui se préparait, guidés par des intentions diverses, allaient au même but que ceux qui devaient être leurs bourreaux. On ne fit rien de ce qui pouvait empêcher la révolution, et l'on n'omit rien de ce qui pouvait la favoriser; chacun attaquait les abus dont il souffrait, et défendait ceux dont il profitait. Tous les efforts se réunissaient pour attaquer la royauté, pour l'abaisser et l'affaiblir, et le gouvernement royal lui-même favorisa les manœuvres de ses ennemis. Les grands coups étaient portés par le clergé, la noblesse, les parlements et les grands corps de l'État; c'est alors qu'on chercha un recours dans la bourgeoisie..... mais il était trop tard! »

Ici l'auteur, dans un récit clair et rapide, fait suivre pas à pas la marche des événements qui amenèrent la convocation des États généraux et le serment du Jeu de paume; il démontre comment l'obstination de la noblesse, l'entêtement du clergé, les exigences du tiers-état accélérèrent la déconsidération de la royauté et entraînèrent rapidement sa chute.

Bientôt des troubles graves éclatèrent dans Paris; le tiers-état, qui s'était constitué en Assemblée Nationale, poussait le peuple à la révolte; les clubs devenaient de jour en jour plus séditieux. Une foule de furieux, partis du Palais-Royal aux cris de Camille Desmoulins, avaient été incendier les barrières; les prisonniers furent délivrés; une grande sédition effrayait et ensanglantait la capitale; il fallait aux insurgés une armée pour l'opposer à celle du gouvernement, et on organisa une garde

bourgeoise. Afin de lui donner des armes, le peuple alla piller l'hôtel des Invalides, alors commandé par ce malheureux de Sombreuil, dont la fille donnait plus tard un si sublime exemple de dévouement filial.

Tandis qu'une partie de ces furieux ravageait l'hôtel des Invalides, une autre partie allait attaquer la Bastille; là encore nous trouvons une jeune fille qui donna une preuve éclatante de courage.

De Launay, gouverneur de la Bastille, voyant qu'avec sa faible garnison il ne pouvait défendre la place, voulait mettre le feu aux poudres et s'ensevelir sous les ruines de la citadelle. « A ce moment désespéré, dit l'auteur, une jeune personne, éperdue, cherchant à sauver son père, paraît aux yeux de la foule; sa vue aurait désarmé d'autres hommes que des assassins...... on la saisit : « C'est la fille du gouverneur! s'écrie-t-on (et c'était celle de Montigny, un de ses officiers), il faut la brûler toute vive, s'il ne se rend pas. » On l'étend sur une paillasse embrassée; son père veut se précipiter pour la protéger, il tombe frappé d'une balle à bout portant; et il y avait là tant de scélérats, qu'un garde française, Bonneneur, eut beaucoup de peine à sauver la jeune fille. »

Le malheureux de Launay fut traîné jusqu'à la place de Grève, hissé à la lanterne, ainsi que plusieurs de ses officiers dont les têtes furent promenées avec la sienne au bout des piques, dans les rues de Paris..... Voilà ce qu'on appelait alors la justice du peuple.

Mirabeau, ce farouche tribun qui devait quelque temps après se vendre à la cour, poursuivait alors la royauté pour la forcer à accepter ses conditions. C'est une remarque à faire, qu'à toutes les époques de république, les plus forcenés partisans de ce système ont toujours fait marchander leur appui et leur illusoire popularité. Lorsqu'on vint annoncer à l'Assemblée Nationale que le roi allait y venir sans escorte, accompagné seulement de ses frères, l'enthousiasme fut à son comble; mais Mirabeau était là, et sa parole perfide tua cet enthousiasme : « Attendez, dit-il, que le roi nous ait fait connaître ses bonnes dispositions; qu'un morne respect soit le premier accueil fait au monarque dans ce moment de douleur. *Le silence des peuples est la leçon des rois.* »

Louis XVI fut donc froidement accueilli par l'Assemblée, son discours se ressentit de cet accueil, et l'Assemblée comprenant l'avantage qu'elle venait de remporter, accueillit avec enthousiasme les concessions que le malheureux monarque venait de lui faire.

Dès ce moment, la marche de la révolution s'accéléra, le prestige de la royauté était éteint; l'Assemblée Nationale régna seule, et ses délégués, Bailly et La Fayette, devinrent tout-puissants. Mais bientôt ces instigateurs des désordres reculèrent devant les atrocités dont Paris et la France entière devint le théâtre.

Nous ne chercherons pas ici à analyser ce qui se passait dans le sein de l'Assemblée Nationale, lorsque dans la longue séance du 14 août 1789, l'on vit toute la noblesse et le clergé abandonner les priviléges auxquels jusqu'alors ils avaient attaché tant de prix, et qu'ils avaient défendus avec tant de violence. Nous citerons seulement les paroles de Lally, le président, qui, après la proposition de l'archevêque de Paris de consacrer par un *Te Deum* cet immense holocauste, s'écria : « Ne devons-nous pas nous souvenir du roi qui nous a convoqués après deux cents ans d'interruption, qui nous a invités à l'heureuse réunion des esprits et des cœurs? C'est au milieu de cette nation que Louis XII fut proclamé *le père du peuple*, c'est au milieu de l'Assemblée Nationale que nous devons proclamer Louis XVI *le restaurateur de la liberté française!* » Cette proposition fut accueillie par d'unanimes applaudissements; et cependant, le 21 janvier 1792 n'était pas bien éloigné!

Ah ! c'est que, comme le dit fort bien l'auteur, ce n'était pas l'esprit de justice qui avait inspiré ces importants changements, c'était l'impuissance de refuser aux révolutionnaires une voie à tous les bouleversements, à toutes les déprédations légales qui vont devenir leur unique occupation. Aussi les députés du tiers-état prirent-ils peu de part à cette discussion ; ils y assistèrent comme les Romains à des combats de gladiateurs, et les discours qu'ils entendaient n'étaient guère que la paraphrase du *morituri te salutant* (ceux qui vont mourir te saluent) qu'adressaient les gladiateurs aux Césars.

Ces concessions, toutes larges qu'elles fussent, ne produisirent pas l'effet qu'on en attendait, et l'auteur du livre que nous citons en explique fort bien la raison. « C'est, dit-il, qu'aucune réforme n'est bonne, quelle que soit son excellence intrinsèque, si elle n'est longtemps pesée et mûrie, préparée d'avance, assujettie à des gradations diverses, et accompagnée de restrictions et de tempéraments qui en ménagent l'introduction et l'empêchent de ruiner les intérêts existants. »

Cette réflexion est fort juste. Malheureusement à toutes les époques de révolution on appelle progrès le renversement de ce qui existe, on ne pense pas que le progrès indique lui-même par son étymologie la lenteur de son action.

A dater de ce moment la révolution n'eut plus de frein : les lois étaient sans force, les formes de la justice méconnues et remplacées par des voies de fait, par des prescriptions arbitraires, et les propriétés étaient envahies dans toutes les provinces. Des mains incendiaires ravageaient les habitations des citoyens ; les asiles de la piété étaient violés, l'industrie et le commerce suspendus, la terreur et la dévastation répandues dans tout le royaume. L'ouvrage de M. Degalmer vous fera connaître par quelle suite non interrompue de déceptions, de déboires, d'affronts, le malheureux Louis XVI arriva au comble du malheur. Tous ses droits, toutes ses prérogatives lui furent arrachés successivement ; on lui fit un crime des concessions qu'il faisait à l'Assemblée, et dès lors on résolut de tenter un coup de main et de s'emparer de sa personne et de sa famille. Il fallait un prétexte, on le trouva bientôt. Le comte d'Estaing, commandant de la garde nationale de Versailles, sollicita une augmentation de troupes, et demanda que le régiment de Flandre vînt faire partie de la garnison, afin de repousser l'agression dont on était menacé de la part des gardes françaises et du peuple de Paris.

« Au milieu de circonstances aussi difficiles, dit l'auteur, et avec la menace journalière d'une invasion de la populace de Paris, les gardes du corps se comptaient ; c'était à eux principalement qu'était confiée la défense du château et de la famille royale ; en voyant leur petit nombre, ils comprenaient combien il leur importait de vivre en parfaite union avec les autres corps militaires ; ils voulurent donc, suivant l'usage, donner un repas aux officiers du régiment de Flandre, et ils y invitèrent tous les officiers de la garnison et de la garde nationale. Ce repas eut lieu le 1er octobre dans la salle de spectacle du château.

» La reine n'avait point eu l'intention de paraître à cette fête, et avait même chargé une de ses femmes, Mme Campan, d'y assister et de lui en rendre compte. Vers la fin du repas, le duc de Luxembourg vint lui faire part des sentiments d'amour et de fidélité sans mélange que manifestaient les convives ; il lui insinua que sa présence au milieu d'eux leur donnerait un nouvel élan et en serait la récompense. De longs jours, hélas ! et de longues nuits s'étaient écoulés à Versailles depuis l'ouverture des États généraux ; l'horizon avait toujours été chargé de nuages sombres et menaçants ; plusieurs fois la foudre s'en était échappée, elle était venue tomber

jusque sur les marches du trône, et ces premiers coups ne paraissaient que les avant-coureurs de tempêtes terribles et sans fin.....

» Pendant vingt ans, Marie-Antoinette avait été heureuse du bonheur qu'elle prodiguait; elle commençait à connaître le malheur, elle le supportait avec courage, mais le poids en était lourd sur ses épaules. Il lui sembla que des milliers de bras le soulevaient pendant le récit du duc de Luxembourg; elle voulut jouir de cette réminiscence des anciens jours..... O barbares! vous le lui avez reproché!

» La reine entra dans la salle du banquet, entraînant le roi avec elle et menant le jeune dauphin. On venait d'y introduire, pour qu'ils prissent part à la fête, un grand nombre de soldats des régiments dont les officiers étaient présents. L'enthousiasme fut doublé par la présence de la famille royale; des cris universels de *Vive le roi!* retentirènt; tous les convives, l'épée nue à la main, portèrent de nouveau la santé du roi.....

» La reine, à laquelle tant de cris d'amour avaient rendu un instant de bonheur et cette puissance irrésistible qui subjugue les cœurs, fit le tour de la salle en tenant le dauphin par la main, puis la famille royale se retira. »

C'est de cette démarche, si naturelle, qu'on fit un crime au roi et à la reine. Les agitateurs répandirent le bruit que la cocarde tricolore avait été foulée aux pieds, qu'on avait proféré des menaces contre l'Assemblée Nationale, et on parvint ainsi à ameuter la populace pour arriver aux sanglantes journées des 5 et 6 octobre. Un membre de l'opposition, nommé Duport, fut le premier à attaquer le banquet des gardes du corps, qu'il appela *une fête scandaleuse, une de ces orgies dont la prudence s'effraye et dont la misère murmure.* Une réprobation presque générale accueillit ces funestes paroles; mais Mirabeau, qui cherchait déjà à faire payer ses services, à se vendre à la royauté qu'il calomniait, vint en aide au fougueux tribun, et menaça d'accuser la reine, sachant bien qu'on ne le sommerait pas d'articuler aucun des griefs qu'il prétendait avoir contre cette princesse.

Dans un récit intéressant et coloré, l'auteur explique par quelles menées démagogiques on parvint à ameuter une masse considérable de femmes de la plus basse classe, auxquelles se mêlèrent des hommes déguisés en femmes, qui commencèrent par piller l'hôtel de ville, et se ruèrent ensuite sur la route de Versailles, en faisant entendre ces cris : Du pain! du pain! à Versailles! à Versailles!

Toutes les péripéties de ces fatales journées sont racontées avec chaleur par M. Degulmer. Louis XVI voulut dans ce terrible moment éloigner sa femme et ses enfants, la reine s'y refusa avec énergie; elle ne voulut point abandonner son époux. Vous lirez avec intérêt, avec émotion, j'en suis sûr, le récit de ces terribles événements, de ces combats qui se succédaient de salle en salle; vous admirerez le dévouement de ces braves gardes du corps qui se firent massacrer pour défendre le roi et la reine.

Reposons nos cœurs et nos yeux en les détournant de ces infamies pour les arrêter sur ce qui se passait dans l'intérieur de la famille royale pendant ces épouvantables événements, et laissons parler l'auteur.

« Dès que la reine avait été réunie au roi, elle avait fait venir ses enfants; elle cherchait dans les caresses qu'elle leur prodiguait quelques distractions aux douleurs du moment, lorsque le jeune dauphin lui dit : « Maman, j'ai bien faim. — Il faut, lui répondit-elle tristement, attendre que le tumulte soit passé. — Mais, répondit le petit prince, est-ce que hier n'est pas fini? » Il avait deviné, le pauvre enfant, et son expression naïve était un augure pour l'avenir; ce jour néfaste ne devait pas avoir sitôt de lendemain! les attentats contre la



famille royale venaient de commencer pour ne plus s'arrêter que sur la place Louis XV, et dans la boutique du cordonnier Simon. »

« Cependant, ajoute l'auteur, la foule des assaillants, repoussée du château et forcée au dehors de relâcher la proie qu'elle avait plus d'une fois saisie (les gardes du corps), encombrait la place d'armes; les vociférations, les injures, les menaces étaient plus faibles, mais n'avaient pas encore cessé. De temps en temps, la reine s'approchait avec inquiétude de la fenêtre pour voir si quelque garde du corps ne payait pas de sa vie son dévouement pour elle; l'idée qu'une seule vitre la séparait du plomb meurtrier ne l'arrêtait point; et, en effet, plusieurs balles vinrent frapper près d'elle.

» Alors la Luzerne, ministre de la marine, veut se placer entre la fenêtre et Sa Majesté. « Je vois votre intention, lui dit Marie-Antoinette, je vous en remercie; mais je ne veux pas que vous restiez là, ce n'est pas votre place, c'est la mienne; le roi a besoin de conserver un serviteur aussi fidèle que vous. » Quel magnanime sentiment! »

Bientôt de nouveaux cris se firent entendre; c'étaient quatre gardes du corps que la populace allait égorger; Louis XVI courut au balcon, il demanda leur grâce, et la foule, étonnée de l'attitude et de la prière du roi, pour lui témoigner qu'elle acceptait cet hommage, laissa échapper les malheureux gardes du corps; puis elle ne fit plus entendre que ces cris forcenés: *Le roi à Paris!* Enfin Lafayette arracha au roi la promesse de satisfaire à ce vœu impérieux.

C'est alors que le roi reparut au balcon pour confirmer la parole qu'il venait de donner à Lafayette. A son aspect, des applaudissements universels éclatèrent. Mais bientôt on demanda la reine: c'était un nouveau supplice..... elle s'y soumit.

« Marie-Antoinette, dit M. Degalmer, s'avança avec cet air de dignité qui exclut l'abaissement sans être la fierté. Elle menait ses enfants par la main. De brutales voix, craignant l'impression que pouvait produire ce touchant spectacle, s'écrièrent: *Point d'enfants! point d'enfants!* La reine les fit rentrer; et, malgré la menace que cachait cette injonction, elle revint plus majestueuse qu'auparavant. Cette grandeur d'âme imposa aux assassins; ils crièrent: *Vive la reine!* Leurs armes s'inclinèrent, mais ne leur tombèrent pas des mains... ils admiraient, mais ils haïssaient toujours. »

L'auteur peint ici avec des couleurs fort vives la triste part que prirent Lafayette et Mirabeau à ces terribles événements, et par quelles manœuvres coupables ils organisèrent ce départ du roi, qui était pour la populace ameutée un nouveau triomphe sur la royauté affaiblie et dégradée.

Rien de plus triste et de plus affligeant que le tableau du voyage de la famille royale, de Versailles à Paris. « Ce voyage, dit l'auteur, fut le complément des attentats de la veille et de la matinée: un détachement, composé de ce qu'il y avait de plus sanguinaire parmi des hommes qui l'étaient tous, formait une espèce d'avant-garde; ce détachement portait comme des dépouilles triomphales les têtes des gardes du corps massacrés. Il était parti deux heures auparavant, non point pour épargner à la famille royale la vue de cet horrible spectacle, mais pour en faire jouir plus tôt les Parisiens.

» Autour de la voiture du roi, les femmes et les brigands hurlaient des airs patriotiques et des chansons obscènes, dont par leur geste ils appliquaient à la reine les allusions grossières et outrageantes. »

Tout le récit de cette page dégoûtante de la révolution est tracé avec une vigueur et une indignation qui font honneur aux sentiments et au talent de l'auteur.

La fin du premier volume de cet intéressant et instructif ouvrage contient le tableau de la disette, qui vint ajouter aux embarras du moment, et des assassinats



qui furent commis à cette époque. C'est à ce moment que commençait à se faire remarquer Robespierre, cet infatigable défenseur des insurrections et des assassinats commis par le peuple.

Enfin, cette première phase de l'histoire de la révolution se termine par la proclamation de la loi martiale et par la spoliation des biens du clergé, spoliation qu'osa soutenir l'évêque d'Autun, plus connu sous le nom de Talleyrand de Périgord, et qui depuis a joué un rôle si important dans toutes nos crises politiques.

Un second article suivra l'auteur dans les développements qu'il donne sur les travaux de l'Assemblée constituante et sur l'influence qu'eurent ses décisions sur le sort de la France.

A. JADIN.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THRENOS.

Beauty, thrut, and rarity,
Grace in all simplicity,
Here enclose'd in cinders lie.

Death is now the phœnix nest;
And the turtle's loyal breast
To eternity doth rest,

Leawing no posterity:
'T was not thier infirmity,
It was married chastety.

Truth may seem, but cannot be:
Beauty brag, but 'tis not she;
Truth and beauty burried be.

To this urn let these repair
That are either true or fair;
For these dead birds sigh a prayer.

SHAKESPEARE.

THRENOS.

Beauté, candeur, distinction, grâce dans toute sa simplicité, sont renfermées ici avec ces cendres.

La mort est à présent le nid du phénix, et le candide cœur de la colombe se repose dans l'éternité.

Elle n'a point laissé de postérité; non qu'elle fût maladive : c'est que, mariée, elle garda sa chasteté.

Un semblant de vérité peut paraître encore, mais elle n'existe plus; la beauté peut briller encore, mais ce n'est plus elle. La vérité et la beauté sont enterrées ici.

Que celles qui sont vraies et belles s'approchent de cette urne et soupirent une prière pour ces oiseaux envolés.

Mlle F. F.





LE CHEVALIER BLANC.

LÉGENDE IRLANDAISE.

Sur les bords du Shannon, non loin de Limerick, on voit encore les ruines d'un vieux manoir qui a conservé le nom de Carrigo-gunniel (château de la lumière du roc). Parmi les sites pittoresques que l'on rencontre si communément dans la verte Irlande, celui-là est assurément l'un des plus remarquables. Démantelé sous le roi Guillaume III, cet édifice s'élève sur la cime d'une roche escarpée, aride et désolée du côté de la rivière, mais qui, du côté de la prairie, s'étend sur la pente douce de la montagne, au milieu d'une forêt d'ormes centenaires que ces ruines dépassent orgueilleusement.

En face du manoir féodal est une immense roche de granit dont le sommet, bizarrement découpé, rappelle la forme de ces dolmens druidiques dont le souvenir est toujours d'un si puissant intérêt. Ce sommet est inaccessible, jamais le pied humain n'a pu gravir les parois unies et à pic de sa base, et cependant, malgré cette apparente impossibilité, une légende raconte que jadis apparaissait parfois, sur la pointe la plus élevée, une lumière blanche, limpide comme celle de la lune, et lorsque cette lumière éclairait la face d'un mortel, c'était toujours pour lui un funeste présage. Voici à quelle occasion la légende attribue la cessation de ce mystérieux phénomène.

Sur la pente de la montagne était un modeste cottage habité par Mina O'Dillon et sa tante Kate O'Donnell. Un jour d'automne, Mina, assise devant un miroir que soutenait en souriant la bonne vieille parente, Mina, dis-je, achevait de donner la dernière main à sa parure, dont la fraîche blancheur annonçait une solennité importante : la jeune fille devait se marier ; tous les amis étaient déjà arrivés ; il ne manquait plus que le fiancé. Morice avait obtenu de son seigneur, le chevalier Blanc, l'un des chieftains qui combattaient alors pour l'indépendance de la malheureuse Irlande, une permission de quelques jours pour venir épouser sa chère Mina. Il avait quitté son seigneur comme il se rendait à son château et devait aller l'y rejoindre quelques jours après la cérémonie de son mariage.

Les acclamations du dehors annoncèrent l'arrivée du fiancé. Mina s'élança, obéissant à l'impulsion de sa joie, mais elle heurta le miroir qui se brisa en tombant.

« Mina ! maladroite enfant ! s'écria la bonne vieille.

— A qui la faute ? tante Ketty. D'ailleurs, il n'avait pas une grande valeur.

— Ce n'est pas pour sa valeur, Mina, c'est que briser un miroir, est toujours signe de malheur. »

Mais la jeune fille était déjà loin... Elle revint avec Morice sous le bras, et l'on se mit à table. La gaieté la plus vive présidait à ce repas champêtre ; le petit cottage n'avait jamais été si bruyant. On dansa la vieille danse nationale, qui toujours a pour l'Irlandais le charme de la nouveauté. Puis on chanta. Quand ce fut le tour de Morice, il fit entendre ces paroles :

I love my love in the morning,
For she like morn is fair;
Her blushings cheeks, its crimson streaks
Its clouds, her golden hair,
Her glance, its beams so soft and kind;
Her tears, its dewy showers
And her voice, the tender whispernig wind
That stirs the early bowers.

« J'aime ma douce amie dans l'aspect du matin; car elle est fraîche comme lui. Ses joues roses, ce sont les couleurs de l'aurore; les nuages pourprés, ce sont ses beaux cheveux dorés; et les rayons du soleil, ses regards si doux et si bons. Ses pleurs même, sont la rosée bienfaisante, et je retrouve le son de sa voix dans le doux zéphir qui caresse le feuillage. »

Les deux jeunes fiancés se prirent de nouveau par la main pour danser. Élevés ensemble, leur familiarité datait de l'enfance, et la naïve joie qu'ils manifestaient faisait l'éloge de la pureté de leurs mœurs.

Tout à coup, une lueur blanche illumina le ciel au-dessus du sommet de la roche Noire... la danse cessa... un silence profond succéda aux éclats bruyants du plaisir, et Mina s'élançant vers les volets intérieurs les ferma brusquement. On se hâta d'éclairer le parloir, et chacun s'efforçait de surmonter la terreur qu'inspirait la lumière fatale, lorsque le bruit de plusieurs chevaux qui s'approchaient donna une nouvelle direction aux idées.

« Mes pressentiments étaient justes, murmura Morice; le chevalier Blanc, mon noble chieftain, n'a pu rentrer hier dans son château..... Maintenant, il est en fuite. »

La porte du cottage fut vivement poussée et le chieftain entra, suivi de deux écuyers. Ses vêtements étaient couverts de sang et de poussière; il fit un geste... Les invités quittèrent le parloir; il n'y resta que Morice et Mina.

« Morice, mon brave serviteur, je t'ai congédié dans un mauvais moment, dit le chieftain. Les Anglais se sont emparés de mon château et sont à ma poursuite. Il me reste à peine le temps de rejoindre mes braves soldats.

— Mon seigneur, reprit respectueusement Morice, si vous daignez accepter un asile dans cette humble demeure, Mina et moi nous serons glorieux de vous y recevoir. »

Le chevalier Blanc jeta un coup d'œil sur la toilette nuptiale de la jeune fille et répondit: « Je refuse, mes amis; je ne veux pas ensanglanter cette heureuse maison par une rencontre inévitable avec mes ennemis. Nous tâcherons de découvrir ailleurs un refuge.

— Il n'en peut être ainsi, monseigneur, il ne sera pas dit que vous serez entré sous le toit de Morice sans qu'il ait rien fait pour vous prouver son dévouement. S'il y a pour vous quelque danger ici, fuyons ensemble, je vous guiderai dans la forêt.

— Si je puis gagner un jour, répondit le chevalier, mon lieutenant Kavanag est à Kilmallock, et le château peut redevenir mien avant demain soir.

— Kavanag est à Kilmallock! s'écria Morice; oh! mon maître ne vous arrêtez pas ici, courez vous joindre à lui, vous en avez encore le temps; votre cheval est épuisé, le mien est tout frais, et comme votre costume peut vous trahir, daignez l'échanger contre le mien; puis laissez-moi le soin de vous débarrasser de vos persécuteurs. »

Le chieftain hésitait, car il sentait à quel péril Morice s'exposait par un tel dévouement. Un gémissement étouffé que Mina ne put entièrement réprimer décida sa réponse. « Non, Morice, s'écria-t-il en se tournant vers la jeune fille, je deviendrais votre meurtrier.

— Ne craignez rien, monseigneur, vous serez de retour ici avec vos amis, assez à temps pour prévenir tout malheur, et si vous restiez ce serait pour nous voir partager votre sort; votre départ est donc notre seule chance de salut, car je ne supporterais pas la honte qui s'attacherait à moi, si je survivais à mon maître dans un tel moment.

— Que dit votre jeune femme? répliqua le chevalier en jetant sur Mina un regard d'admiration et de pitié.

— Je répondrai pour elle, monseigneur; Mina préfère rester la veuve d'un brave

Irlandais, que la femme d'un lâche... d'un ingrat.

— Morice vous dit vrai, » murmura la tremblante jeune fille.

Elle fut récompensée de cet effort par une fervente pression de main de Morice, qui la regarda fixement. Elle comprit son intention, sortit de la maison, et apercevant le curé qui devait bénir son union, elle lui annonça la présence du chieftain à la chaumière et le conjura d'emmener chez lui sa vieille tante et de renvoyer chez eux tous les invités de la noce. Puis elle se rendit ensuite dans la cour, sella elle-même le cheval de son fiancé, et le ramena à la porte du cottage.

L'échange des habits avait été fait en son absence, entre le chevalier Blanc et Morice; le chieftain se mit en selle, et tendant la main à son généreux serviteur : « Morice, lui dit-il, je serai de retour demain à cette même heure, et assez à temps, j'espère, pour vous délivrer de tout embarras. Mais s'il arrivait quelque malheur, je jure par l'âme de mon père de ne jamais porter d'autres vêtements que les vôtres. De nous deux en ce moment, c'est vous qui êtes le vrai chevalier ; laissez-moi presser votre main, car jamais main plus noble n'a porté le gantelet. »

Morice s'inclina avec respect, et le chevalier s'éloigna rapidement, suivi de ses deux écuyers.

Le jeune vassal se retourna vers sa fiancée : « Maintenant, Mina, lui dit-il, regardez moi ! » Elle releva la tête. « Oui, vous êtes bien la femme que j'ai toujours aimée, uniquement aimée, mais que je puis à présent admirer et aimer plus encore. Si aucun événement n'arrive, demain matin, Mina, demain nous serons unis. Allez vous reposer, je veillerai à votre sûreté; quoique vous n'ayez rien à craindre des Anglais, cependant ma présence sous ces vêtements peut gravement vous compromettre.

— Je ne veux pas vous quitter, Morice, répondit Mina avec fermeté; je suis pour vous quelque chose de plus qu'une fiancée, depuis que vous jouez votre tête pour le chevalier Blanc. »

Le jeune homme sourit gravement, il lui avança un siége près du foyer, et tous deux attendirent en silence l'approche des hommes d'armes qui poursuivaient le chieftain. Pendant quelque temps ils n'entendirent que le bruit des raffales qui secouaient les arbres de la forêt. Cependant des sons éloignés se rapprochèrent, et les fiancés purent bientôt distinguer le piétinement d'une troupe à cheval qui s'arrêta à la porte de la cabane. Morice insista inutilement pour que Mina se retirât, afin de lui éviter les terreurs de la scène qui se préparait. « A tout autre commandement je suis prête à obéir, Morice, lui dit-elle, mais je ne veux pas vous quitter, je serai muette; pas un cri, pas un murmure, pas même une pensée; laissez-moi près de vous... (elle appuya son front sur la main que lui tendait le jeune homme.) Quel que soit le sort qui vous attend, il sera le mien. Ne doutez plus de ma fermeté, dites que vous avez confiance en elle... je suis préparée à tout.....»

La porte fut ouverte avec violence, une troupe de soldats venaient d'entrer en tumulte, ils s'arrêtèrent à la vue de Morice vêtu du costume de son seigneur. « Arrière ! leur dit-il, se mettant en défense à leur approche. Avant d'entrer plus avant, dites ce qui vous amène ; les habitants de cette maison sont sous la protection des lois anglaises, ils ne peuvent être insultés qu'à vos risques et périls.

— Si vous êtes le chevalier Blanc, rendez-vous, répondit l'officier qui commandait ; c'est vous seul que nous cherchons, personne autre ici ne sera inquiété. Seulement je demande des rafraîchissements pour ma troupe; et nous vous garderons dans cette maison jusqu'au point du jour.

— Je ne disputerai pas ma liberté, je sais qu'en la défendant je n'ajouterais pas



une chance de plus en faveur de mon sort qui dépend du lord président.

— Je ne veux pas vous tromper, sir chevalier, votre soumission tardive serait d'un faible poids auprès de la commission militaire, car voici le warrant qui commande votre exécution, six heures après la remise de votre épée. »

Morice se sentit pâlir en songeant à Mina, mais il n'osa la regarder.

« Je croyais, répondit-il, que j'aurais au moins un jour pour me préparer à subir ma sentence.

— Pas une heure de plus; mes ordres sont précis.

— Alors, capitaine, laissez-moi seul à mes pensées. Cette jeune fille va pourvoir à tous vos besoins; je réclame de vous le respect convenable envers elle.

— Je le promets; mais la pauvre enfant paraît vivement s'intéresser à votre malheur, sir chevalier. D'ailleurs, ses larmes sont excusables; vous avez empêché la célébration de son mariage.

— Mina, lui dit le faux chevalier Blanc en lui pressant les mains avec intention, votre fiancée est un brave garçon, je le connais assez pour savoir qu'il n'eût pas échangé son cœur contre un amour sans abnégation; vous pouvez le lui prouver en déployant en cette occasion la fermeté qu'il doit attendre de vous. S'il en était autrement, votre faiblesse lui prouverait qu'il s'est grandement trompé. »

La malheureuse fille réunit toutes ses forces pour dompter l'élan de désespoir qu'elle sentait s'élever de son sein. Elle laissa Morice retirer sa main, et se tint droite, immobile, pendant qu'il s'éloignait suivi des hommes de l'escorte.

Restée seule, Mina, portant les mains à son front, sembla rappeler sa raison prête à l'abandonner. Elle demeura quelques minutes dans l'attitude de quelqu'un qui écoute attentivement, et lorsqu'elle entendit la porte de la chambre, où on venait le conduire, se refermer sur lui, elle croisa les mains sur sa poitrine et fondit en larmes.

Il est bien étrange que, chez quelques femmes, cette marque de faiblesse précède toujours une résolution énergique, un grand acte de fermeté. Mina arrêta ses pleurs, en réfléchissant que six heures seulement étaient données à l'existence de son fiancé; elle calcula froidement ses chances de salut, ses moyens de succès, et les mit en œuvre avec une admirable rapidité d'exécution.

Morice avait été laissé seul pour se préparer à sa fin prochaine; il était dans une obscurité complète. Il sentait qu'il allait jouer un noble rôle, sans précédents dans les annales de son pays, et voulait mourir martyr de son héroïque fidélité; mais être arraché de l'autel pour marcher au supplice, lorsqu'il avait devant lui un long avenir de bonheur en s'unissant à la douce Mina, était un sujet de cruels regrets. Épuisé par la violence de ses émotions, il cédait au besoin de sommeil, lorsqu'il sentit la pression légère d'une main sur son front; il tressaillit, et vit Mina debout devant lui, tenant une de ces petites chandelles de veille, nommées *rushlight*.

« Silence! Morice, lui dit-elle à voix basse. Voulez-vous faire un effort pour obtenir votre liberté ? »

Il bondit sur ses pieds en la regardant avec surprise. D'un geste, elle lui montra la porte et murmura à son oreille : « Les soldats sont là, je les ai fait boire, ils dorment dans l'obscurité, j'ai éteint leur lumière. Ne craignez pas leurs mousquets, j'en ai retiré les pierres. Deux soldats seulement sont à craindre : ce sont les sentinelles du dehors. Pour ceux-là, placez toute votre espérance dans la protection du ciel. Ne perdons pas un moment, marchez sur mes pas.

— Mais où comptez-vous fuir, Mina ?

— A la caverne druidique où lord Fitzgerald se cacha après le malheur des siens. »

Elle souffla sa lumière. Ils traversèrent

avec une précaution extrême la chambre où les soldats dormaient; lorsqu'ils approchèrent de la porte d'entrée, Mina posa le pied sur quelque substance qui éclata sous son poids. « Les fragments du miroir! pensa-t-elle; pauvre tante! elle avait rairaison. » Un soldat s'éveilla à ce bruit et saisissant le pan du manteau de Morice. «Qui va là? cria-t-il, qui êtes-vous?...

— Laissez-moi, monsieur, lui répondit à voix basse la jeune fille; je vais chercher de la lumière dans les cendres de la cuisine. »

Le soldat lâcha le manteau et se replaça pour dormir. Ils atteignirent la porte de sortie.

« Maintenant, chère Mina, lui dit Morice, passez la première, les sentinelles ne s'y opposeront pas, rendez-vous promptement au lieu convenu. »

La jeune fille obéit sans s'arrêter un seul moment. Quelques plaisanteries sur sa sortie à pareille heure furent les seuls inconvénients qu'elle eut à subir. Quand le temps suffisant pour l'évasion de Mina se fut écoulé, Morice rejeta son manteau, éleva les mains vers le ciel pour en appeler à sa protection, et s'élança à travers les bois.

L'étonnement des deux sentinelles les tint un moment en suspens, mais elles donnèrent promptement l'alarme, en tirant dans la direction que le fugitif avait prise; les balles sifflèrent aux oreilles de Morice, qui redoubla de vitesse. Il pouvait entendre les imprécations des soldats subitement éveillés et trouvant leurs armes hors de service. Bientôt il aperçut au travers des arbres la robe blanche de sa fiancée; Mina l'attendait. Il la saisit dans ses bras, et tous deux passèrent le gué qui les séparait de la grotte de Fitzgerald, qu'ils atteignirent peu de moments après.

Quoique heureux de se voir échappés à ce premier danger, ils ne s'abusaient pas sur leur position, car ils ne pouvaient s'aventurer à sortir de la caverne, et ils savaient que leur retraite serait découverte; mais ils espéraient ainsi gagner du temps jusqu'au retour du chieftain et de ses soldats. En effet, au point du jour les Anglais arrivèrent devant la grotte, mais n'en connaissant pas les détours, et soupçonnant quelque piége, ils s'arrêtèrent devant l'ouverture; là, ils tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Peu de moments après, les fugitifs entendirent le bruit de pierres amoncelées devant l'ouverture de leur refuge. Ne pouvant former aucune conjecture sur le projet de leurs ennemis, ils attendaient avec la plus mortelle anxiété. Tout à coup une lueur pénétra dans la caverne. « Regardez, chère Mina, le soleil se lève et nous pouvons espérer le prompt retour de notre seigneur.

— Si cette clarté était celle du soleil, Morice, nous ne pourrions la voir, c'est une clarté fatale... c'est la lumière de la roche Noire.

— Fatale, pas pour nous, Mina, car en ce moment elle éclaire nos ennemis. »

Tous deux se signèrent dévotement sans se communiquer leurs terreurs, car depuis quelques minutes une épaisse fumée se répandait dans la caverne. « Dieu de miséricorde! s'écria le jeune homme, ils vont nous étouffer. » Alors il voulut l'entraîner au dehors, et s'offrir seul en sacrifice... mais une brûlante vapeur le fit reculer précipitamment. Mina lui saisit la main. « Résignons-nous, mon ami, lui dit-elle; là-bas comme ici la mort est inévitable. Vous ne voudriez pas, sans doute, racheter votre vie par une lâcheté, en dévoilant votre déguisement; accomplissons notre destinée qui permet qu'au moins nous ne soyons pas séparés. »

Mais le manque d'air lui ôtant la respiration, elle fléchit sur ses genoux, et une sorte de délire s'empara d'elle. « Mina! chère Mina! criait le malheureux Morice, reprenez votre courage, posez votre figure sur la terre, là est encore un peu de fraîcheur. » Mais elle perdit le sentiment

et s'affaissa dans les bras de son fiancé.

A ce moment. une vive fusillade s'engagea au dehors; le combat fut court, l'entrée bientôt déblayée, et le chevalier Blanc, à la tête de ses compagnons, se précipita dans la grotte; ils enlevèrent les corps à demi suffoqués de Mina et de Morice, les exposèrent à l'air libre, et les soins les plus empressés les rendirent à la vie.

Le chevalier Blanc récompensa leur héroïque dévouement en les unissant lui-même, et en leur assurant une existence aisée. Son affection pour ses fidèles serviteurs éclatait en toute occasion; il se chargea de l'avenir de leurs enfants, mais quant à leur bonheur intérieur, il ne pouvait y ajouter..... ce bonheur était complet.

A trois années de là, Mina essayait les pas de son premier né sur la pelouse qui s'étendait entre sa maison et les arbres de la forêt. Un pèlerin courbé par l'âge et les fatigues s'avança lentement vers elle, il implora sa charité. Mina s'empressa de lui donner quelques pièces de monnaie et l'invita à accepter un asile, car la nuit s'approchait. Tout à coup, la fatale lumière de la roche Noire brilla et alla éclairer la face du pèlerin. La jeune femme, oubliant qu'elle s'exposait au même danger, lui saisit le bras pour l'obliger à entrer précipitamment dans le cottage..... mais le vieillard prononça ces mots : « Mina » O'Dillon ! reste, et ne fuis plus cette » lumière; l'esprit qui la commande est » lui-même soumis à la volonté du Très-» Haut. Sa puissance va cesser, et Dieu » permet qu'en faveur de tes bonnes ac-» tions, cette lumière funeste disparaisse » à jamais. »

Le vieillard étendit les mains vers la roche, la lumière s'affaiblit peu à peu en même temps que la forme du vieillard devenait moins distincte, et lorsque la lumière eut complétement disparu, aucune trace du pèlerin ne resta visible.

Depuis ce jour, la lumière de la roche Noire ne se ralluma plus.

M[me] LAURE PRUS.

LA PIÈCE DE VINGT SOLS.

Le joli village de B..., entre Bailleul et Cayel, était en fête : le 8 septembre, jour de la Nativité de Marie, ramenait la *kermesse* traditionnelle, célébrée le matin à l'église par une messe en musique, à midi par une revue de la garde nationale, digne d'inspirer les joyeux crayons de Cham ou de Charlet, et célébrée encore à domicile par de longs festins et de bruyantes réunions. Partout, noces de Gamache; le plus pauvre métayer avait, sinon la poule au pot du bon roi Henri, au moins le jambon et le gâteau aux raisins, mets de fondation dans le pays des kermesses. La grande ferme de la Motte-aux-Bois avait surtout servi de théâtre à un festin homérique, et les nombreux convives, assis encore autour du champ de bataille où tous s'étaient vaillamment conduits, vidaient lentement les derniers verres, en attendant le moment d'aller faire un tour à la foire qui s'étalait sous les tilleuls. La fille de la maison, Lucie, déjà parée d'une fraîche toilette, semblait attendre le signal du départ avec une certaine impatience; ses regards nonchalants erraient autour de la table, s'arrêtant avec un dédain peu déguisé sur les oncles, les cousins, qui discutaient trop longuement le prix des huiles ou le dernier tarif des grains : entourée de ces vi-

sages rustiques, rougis à l'air, brûlés par le soleil, ridés par la fatigue, Lucie semblait une jolie fleur champêtre éclose au milieu d'un gros buisson épineux, car Lucie, élevée à la ville, avait reçu l'éducation d'une *demoiselle*; elle avait l'extérieur, les goûts et les idées de celles qui ne doivent connaître que de doux loisirs ou de faciles travaux : elle était l'idéal de sa mère, qui, après une vie passée dans de rudes labeurs, ne désirait rien, sinon que sa fille, *not' demoiselle*, ne sût et ne dût rien faire. La bonne mère s'aperçut enfin de l'ennui que ressentait sa fille :

« Jean-Baptiste, dit-elle en s'adressant à son mari, ne serait-il pas temps que Lucie allât voir la foire ?

— Eh bien ! nous partons... Et toi, femme, tu viens aussi ?

— Que nenni ! et les vaches, et les poules donc ! Crois-tu, Jean-Baptiste, que je me fie aux servantes ? La tête leur tourne, par un jour pareil ; elles seraient capables de mettre le lait dans des seaux qu'on n'aurait pas rincés ! »

Et l'active fermière ayant dit les *Grâces*, noua un tablier de toile bleue sur sa robe de soie, et se mit à émietter le pain destiné à la basse-cour. Lucie attachait son chapeau de paille et son mantelet de taffetas.

« Père, dit-elle, je suis prête !

— Et tu t'en vas sans avoir un sou dans ta poche ? Je crois que le boursiquet est vide ?

— Oh ! père, cela te regarde.

— Viens donc voir si je puis le remplir ! »

La jeune fille s'appuya sur l'épaule du vieux fermier : il tira lentement une bourse de cuir, l'ouvrit et prit une pièce d'or, neuve et brillante, qu'il fit étinceler entre ses doigts.

« Pour moi ? dit-elle.

— Oui, je l'ai mise de côté au dernier marché de Lille. Les grains se sont bien vendus : tu en profites.

— Merci, père !

— Ça, partons ! »

Lucie embrassa sa mère, prit le bras du fermier, et, entourée des cousins et des cousines, ils s'acheminèrent vers le champ de foire. Le tumulte croissait à mesure que l'on approchait de ce lieu de délices : les cris des paysans qui joutaient à l'arquebuse ou à l'arbalète étaient dominés par la grosse caisse du charlatan et la verbeuse éloquence d'un paillasse debout et pérorant sur ses tréteaux. Enfin, on découvrit les baraques, et bientôt les jeunes filles errèrent, ravies, de la boutique d'un bijoutier nomade à l'étalage de la lingère, de là aux lithographies et aux enluminures du marchand d'estampes et aux ingénieuses petites créations du débitant de jouets. Lucie pensait à sa pièce d'or : que sera-t-elle ? *Dieu, table ou cuvette ?* Elle comparaît le bracelet doré qu'elle avait vu tout à l'heure, au joli mantelet blanc qui flottait avec tant de grâce, à la boîte à ouvrage en imitation de laque, et se sentait fort indécise, lorsqu'on lui toucha doucement le bras. Lucie se retourna et vit à côté d'elle une paysanne, son amie d'enfance, l'unique fille d'une pauvre fermière.

« Lucie, dit-elle tout bas, croyez-vous que la marchande me laisse ce mouchoir-là pour vingt sous ? » et elle désignait un petit châle de laine commune, qui aurait cependant remplacé avec avantage le mouchoir usé et pâle qui couvrait les épaules de la pauvre enfant.

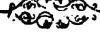
« Mon Dieu, Thérèse, je le crois... mais demande-le. »

Thérèse regarda d'un air incertain la pièce de vingt sous qu'elle avait à la main, et se mettant à sourire elle dit :

« Je vais aller consulter ma mère.

— Va ! » et Lucie se prit à rire, pendant que la petite fermière s'éloignait à grands pas.

« Eh bien ! Lucie, lui demanda son père, que vas-tu acheter ? ce beau bouquet de fleurs artificielles, du pain d'épice...



— Papa, je voudrais bien ce bracelet que nous avons vu tantôt...

— Fi donc! c'est de la dorure; je ne veux pas de *faux* chez moi... »

Lucie baissait la tête, indécise. Elle pensait au joli mantelet blanc. La raison disait : Tu n'en as pas besoin, l'été touche à sa fin... C'est une dépense inutile... La fantaisie répliquait : Il est bien joli, et tu en as envie... La fantaisie fut obéie, et Lucie échangea sa pièce d'or contre le mantelet de mousseline.

Deux mois s'étaient passés; l'office du jour de la Toussaint venait de finir, et les fidèles de B***, arrêtés sous le porche de l'église, regardaient avec ennui une pluie fine et glacée qui tombait sans interruption, et ajoutait au caractère de mélancolie qu'imprimait à la campagne les cloches qui sonnaient la veille des Morts. Les plus hardis se hasardèrent cependant, et bientôt il ne resta sous le portique couvert de mousse que deux jeunes filles, Thérèse et Lucie. Lucie était enveloppée dans un bon manteau, mais Thérèse semblait grelotter sous sa petite robe et son mouchoir usé, le même qu'elle portait au jour de la foire.

« La pluie ne cesse pas, dit enfin Lucie, mais j'ai un parapluie; si tu m'en crois, Thérèse, tu reviendras avec moi jusqu'à la Motte-aux-Bois, tu te sécheras un peu, et puis je te ferai reconduire par notre vieux berger; il prendra la grosse lanterne, car le chemin n'est pas bon... Veux-tu ?

— Oui ; ma mère ne sera pas en peine, car cousine Marianne lui tient compagnie. Elles diront le chapelet pour les âmes du Purgatoire.

— Viens donc ! » et les deux jeunes filles, abritées sous un seul parapluie, s'acheminèrent à travers les ténèbres croissantes, qui leur permettaient à peine de se conduire dans un chemin raboteux. Lucie sentant le bras de sa compagne trembler sous le sien, dit :

« Tu as froid, Thérèse?

— Un peu... ce n'est rien !

— Nous arrivons ! Vois-tu les lumières? Nous allons nous sécher tout à l'heure. Il fait si bon de se chauffer quand il pleut au dehors ! »

Cinq minutes après, elles étaient en effet installées dans la salle commune de la ferme, devant un bon feu petillant, et Lucie regardant alors son amie d'un œil plus attentif, lui dit soudain :

« Mais comment se fait-il que, par une telle fête et par un tel temps, tu n'aies pas mis le mouchoir acheté à la foire?

— Je ne l'ai pas acheté, répondit simplement Thérèse.

— Pourquoi pas?

— Dame!

— Tiens, Thérèse, je te connais, il y a quelque chose là-dessous ! Ta mère n'a-t-elle pas voulu !

— Seigneur-Dieu ! ma pauvre mère! elle qui ne demande pas mieux que de me voir brave !

— Tu avais de l'argent cependant !

— Oui, vingt sous.

— Eh bien?

— Eh bien ! je les ai employés ailleurs.

— Ah ! ma petite Thérèse, dit Lucie en la caressant, dis-moi ton secret, je meurs d'envie de le connaître.

— Il n'y a pas grand secret à cela, je vais te le dire. Le jour de la foire, ma mère m'avait donné un franc; c'était beaucoup pour nous, car tu sais, Lucie, que nous ne sommes pas riches, et que ma mère a bien de la peine à payer le fermage quand arrive Noël ou la Saint-Jean. Prête à échanger ces vingt sous contre un mouchoir, je voulus cependant consulter ma mère, et je rentrai à la maison. Elle m'approuva, mais elle me dit : « Avant que de retourner à la foire, porte donc ce pain et ce panier de pommes de terre chez la veuve Hubert. Tout le monde est en fête, et peut-être n'a-t-elle pas de quoi dîner... cela me serre le cœur ! » J'obéis, je pris le panier et j'allai chez la veuve Hubert. Tu

te souviens, Lucie, que cette femme est venue à B*** depuis quelques mois, après la mort de son mari; elle espérait trouver ici de l'ouvrage et vivre à meilleur compte... mais elle n'a trouvé qu'une plus grande misère. Quand j'entrai chez elle, elle était assise avec sa fille Catherine, entre les quatre murs presque nus... rien sur la table... rien dans le foyer... rien dans l'armoire... Elles étaient oisives comme un jour de dimanche, et plus tristes, plus accablées qu'après le plus rude travail. « Voici ce que ma mère vous envoie, » dis-je en posant le panier.

La veuve regarda le panier, les pommes de terre, le grand pain bien cuit, puis elle regarda sa fille, et se mit à pleurer en disant :

« Nous dînerons donc aujourd'hui ?

— Quoi! m'écriai-je, vous n'avez pas dîné !

— Quand on n'a pas d'ouvrage, on ne mange pas de pain, Thérèse, » dit Catherine à voix basse.

Pas d'ouvrage ? pas de pain ? et je pleurais aussi comme une biche.

« Ah! s'écria Catherine, si j'avais ce que j'ai vu tout à l'heure à la foire, je pourrais travailler, et nous vivrions toutes les deux !

— Et qu'avez-vous vu ? sans vous commander ?

— Un crochet, un crochet à broder... J'ai appris à Bailleul, chez les bonnes sœurs de la charité, à coudre et à broder, et je crois que si je pouvais montrer un échantillon de mon travail aux fabricants de sarraux de la ville, ils consentiraient à m'employer.....

— Et ce crochet coûte donc bien cher ?

— Quinze ou vingt sous, peut-être..... ce serait une fortune pour moi... mais qui, au village, consentirait à nous prêter, à nous inconnues, cette petite somme ? Il n'y a que les pauvres, à qui nous ne pouvons le demander, et les riches, que nous n'osons solliciter; le desservant est bien bon... mais si pauvre lui-même !... »

Pendant qu'elle parlait, Lucie, ma pièce de vingt sous brûlait dans ma main et je me disais : Ne vaut-il pas mieux que ces créatures du bon Dieu aient du pain, que moi un châle neuf sur les épaules ? Je n'y tins plus :

« Tenez, dis-je, voici un franc : achetez tout ce qu'il vous faut. »

Puis, sans écouter les remercîments, je m'en allai au plus vite. Comme j'avais le cœur tout plein, j'entrai à l'église et priai un moment. J'avais pleuré de peine, je pleurai d'aise devant le Saint-Sacrement qui était là tout seul, tout abandonné, pendant que nos chrétiens s'amusaient à la foire.

De retour au logis, je dit tout à ma mère, elle m'embrassa... et voilà pourquoi, Lucie, je n'ai pas de mouchoir.

« Et Catherine ? répondit Lucie, fortement préoccupée, Catherine a-t-elle réussi ?

— Dame ! je crois bien ! Catherine est fine ouvrière ! Avec son crochet et du coton bleu, blanc, rouge, elle fit sur de la toile de beaux dessins, et les porta à un fabricant de sarraux de Bailleul. Aussitôt elle eut de l'ouvrage : sa mère cousait les blouses dont elle brodait les cols et les boutonnières : quelques semaines après, elle put occuper une petite ouvrière, puis deux, puis quatre; maintenant elle a un véritable atelier... et tient son monde en respect ! Le dimanche, elle conduit toutes les petites filles à la messe, aux vêpres; après, elle les amuse chez elle, elle lit de belles histoires dans des livres qu'elle a apportés de Bailleul, on chante des cantiques, on prie le bon Dieu... on joue aussi, toutes les ouvrières sont contentes... Madame Hubert est heureuse comme une reine et Catherine comme une sainte !

— Et les vingt sous, ne te les a-t-elle pas rendus ?

— Oh ! si fait... mais j'ai du guignon...

la vieille Marie, notre voisine, s'est avisée d'avoir un rhume, il a fallu du sirop... adieu les vingt sous ! mais je pense sérieusement à économiser afin d'avoir un mouchoir pour les fêtes de Noël..... »

La fermière s'était rapprochée, elle avait entendu ce dialogue, et s'adressant à Lucie, elle dit :

« Thérèse est plus avisée que toi, fille ; ses vingt sous ont plus rapporté que tes vingt francs.

— Hélas ! c'est bien vrai ! qu'ai-je eu pour mes vingt francs ! ce mantelet blanc qui m'était inutile, qui ne m'a point servi... et toi, Thérèse !

— Vrai, je suis heureuse quand je songe à Catherine.

— J'aurai aussi part à ce bonheur, ma bonne Thérèse, tu m'aideras de tes conseils, tu me feras connaître quelle valeur peut avoir en ce monde une pièce de vingt sous !

— Ma fine, alors, pensa la fermière, not' Lucie sera parfaite. »

Mme ÉVELINE RIBBECOURT.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE.

Dans un verger rempli de fleurs
J'apercevais la rose auprès de l'immortelle ;
L'une étalant sa verdure éternelle,
L'autre ses brillantes couleurs.
Dans une illusion charmante,
Mon cœur les animait et leur donnait des sens ;
Bientôt de la tige odorante
J'entendis la première exhaler ces accents :

Hélas ! que mon sort est à plaindre !
Le même jour me voit naître et mourir :
Un rayon de soleil suffit pour me flétrir,
Et du zéphir léger ma vie a tout à craindre.
Mais vous, enfant chéri des dieux,
Vous existez longtemps, ô fleur trop fortunée ;
Votre éternel printemps charme toujours les yeux ;
Ah ! que je porte envie à votre destinée !

Revenez, croyez-moi, d'une fatale erreur,
Lui répondait tristement son amie ;
Le bonheur n'est jamais dans une longue vie :
Elle meurt bientôt votre fleur,
Oui, mais elle est toujours chérie.
Vos jours, plus long, seraient plus orageux :



Des froids hivers l'horrible violence,
Et des autans le souffle impétueux
Viendraient flétrir votre existence :
Ah ! que votre sort est heureux !

Oui, dis-je en m'éloignant, une courte carrière
Est le plus beau présent de la Divinité ;
La coupe de l'humanité
A l'homme est trop souvent amère.
Heureux l'enfant qui meurt à son berceau,
Et qui de sa course éphémère,
N'emporte, en mourant, au tombeau,
Que les baisers et les pleurs de sa mère !

C. F.

SALON DE 1851.

DEUXIÈME ARTICLE.

Quoi que puissent dire quelques admirateurs frénétiques d'informes barbouillages, sans la sévérité du dessin il ne saurait y avoir d'œuvre capitale en peinture, et les artistes qui négligent cette base fondamentale de l'art et ne tendent qu'à être coloristes, non-seulement font fausse route, mais, ce qui est encore bien plus à déplorer (lorsqu'ils se trouvent doués d'éminentes qualités ainsi que cela arrive à quelques-uns d'entre eux), c'est qu'ils entraînent à leur suite dans une voie fatale une foule d'imitateurs maladroits séduits par la facilité avec laquelle on réussit à produire de l'effet en couvrant une toile de tons plus ou moins brillants et discordants. Par ce procédé on attire les regards du public, de même qu'en s'abandonnant au parti pris de ne voir et de ne rendre la nature que dans son *réalisme* le plus laid et le plus repoussant, on obtient ce qu'on appelle un succès de vogue ; mais satisfait-on en même temps le goût éclairé des connaisseurs ? et les exigences si élevées de l'art se trouvent-elles remplies ?

Nous nous faisions cette question en examinant attentivement *l'Enterrement à Ornus*, de M. Courbet. Le portrait de cet artiste peint par lui-même révèle un talent hors ligne dont on ne retrouve guère de traces dans la toile où il a sans doute eu l'intention de nous faire assister à une scène d'une solennité profondément grave, triste et religieuse. Au milieu d'une fort grande toile est une fosse ouverte ; à droite de cette fosse on voit le curé, le porte-croix, les chantres, les enfants de chœur ; à gauche, les parents, hommes et femmes, les autorités de la commune, et enfin le mort porté dans son cercueil par ses plus intimes amis. Traité avec habileté et sagesse, ce sujet serait saisissant d'intérêt ; eh bien, l'œuvre de M. Courbet n'excite aucun autre sentiment que la curiosité. La

recherche de la *réalité* l'a conduit à donner à ses personnages les faces les plus hideusement laides qui se puissent imaginer; ces gens-là n'émeuvent point, ils n'inspirent que le dégoût.

M. Isidore fils a peint d'une manière bien différente la *Mort de la mère Saint-Prosper, sœur de Charité à l'hôpital Saint-Louis. Elle est exposée dans sa cellule, les malades et les pauvres viennent prier au pied de son lit.* Ici point de fracas, tout est simple et vrai. Les malades et les pauvres, hommes, femmes et enfants, forment un groupe très-naturellement disposé. Toutes ces figures sont empreintes d'un sentiment de profonde douleur. Celle de la jeune religieuse qui garde le corps de la mère Saint-Prosper, debout dans une attitude de douce contemplation, est surtout très-remarquable. Son regard fixé sur la morte exprime naïvement les pieuses et saintes pensées que lui inspire la certitude du bonheur dont jouit actuellement au ciel la sainte femme.

M. Chassériau a représenté des *Cavaliers arabes emportant leurs morts après une affaire contre les spahis.* Cette scène est rendue avec une sorte de fougue très-énergique. Lors des débuts de cet artiste distingué on lui reprochait de sacrifier la couleur au dessin; maintenant bien des gens sont disposés à lui faire le reproche contraire. Il se plaît trop, dit-on, à peindre les étoffes, les habits, les costumes, parce que là, le *colorisme* trouve à s'exercer. Dans son tableau des *Cavaliers arabes*, on se rend, en effet, peut-être difficilement compte des personnages, qu'il faut chercher au travers de bon nombre de vêtements dont les riches couleurs éblouissent et empêchent de bien saisir l'action principale. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de M. Chassériau est une des meilleures de l'exposition.

La *Bataille de Koulikovo* est une curieuse page qui mérite de fixer l'attention et par l'intérêt du sujet, et par les qualités remarquables qu'y a déployées M. Yvon. Cette bataille gagnée en 1378, par Dmitri Ivanovitch, grand duc de Moscovie, sur les Tatars commandés par Mamaï, eut pour résultat la constitution de l'empire russe et l'expulsion des Tatars du nord de l'Europe. Elle contribua ainsi à amener le triomphe définitif du christianisme et de la civilisation sur l'islamisme et la barbarie.

Les princes et les voïévodes slaves s'étaient ligués et avaient mis à leur tête le grand duc Dmitri pour secouer le joug de Tamerlan, qui, avec les Tatars, avait envahi le territoire russe. Les deux armées se rencontrèrent le 8 septembre dans la plaine de Koulikovo, située entre les rives du Don et celles de la Népriadva. Les rangs se mêlent : ici les Russes triomphent des Tatars; là; les Tatars l'emportent sur les Russes, la terre est rougie du sang des chrétiens et des infidèles. Un instant ces derniers pénétrèrent jusqu'aux drapeaux noirs de Dmitri... ces étendards sacrés, qui portaient l'effigie du Christ, allaient tomber entre leurs mains impies, lorsqu'ils furent dégagés par la troupe spécialement préposée à leur garde. Enfin, après un carnage où cent mille hommes perdirent la vie, les Tatars lâchèrent pied. Mamaï, leur chef, placé sur un tertre voisin, assistait à la déroute des siens. Au comble de la rage et du désespoir, il lève les bras au ciel en s'écriant : « Le Dieu des chrétiens est puissant ! » et il se précipite dans la déroute générale. C'est cette bataille qui valut à Dmitri le surnom de Donskoï.

Les divers épisodes de cette sanglante journée sont très-bien rendus dans le tableau de M. Yvon. Il y a beaucoup de feu, de mouvement et un pêle-mêle sans aucune confusion; c'est une grande difficulté vaincue avec bonheur.

Passer de la bataille de Koulikovo aux toiles lilliputiennes de M. Meissonnier... la transition est bien brusque... mais qu'importent et le genre et la dimension ? N'est-



on pas forcé de s'arrêter quand on rencontre sur son chemin des créations admirables? M. Meissonnier a exposé cette année quatre tableaux; quelle bonne fortune pour les nombreux admirateurs de son talent!

Le *Dimanche* est une scène rendue avec ce naturel parfait et cette finesse d'intention qu'on trouve à un plus ou moins haut degré dans les œuvres de M. Meissonnier.

Sur le premier plan du tableau, un joueur en veste jaune jette son palet; d'autres joueurs autour du tonneau suivent le coup avec attention. Sous une treille se trouvent placés deux groupes; l'un, au milieu, semble s'intéresser au jeu; l'autre, placé un peu à gauche, boit et cause sans s'inquiéter de ce qui se passe. On aperçoit au fond du tableau un second groupe de joueurs et sous une tonnelle à droite, deux hommes et une dame qui interrogent une servante. Cette fille interrompt son travail pour les écouter, et reste les mains appuyées sur la table qu'elle nettoyait. Une autre table avec quatre verres et un broc est inoccupée; c'est sans doute celle où buvaient les joueurs, car voici leurs habits sur les bancs. Un coq et ses poules, un chien endormi complètent cette scène dont on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la naïve simplicité avec laquelle elle est composée, ou du charme infini de l'exécution.

Le *Peintre montrant ses dessins* est également une ravissante peinture. Il est impossible d'être plus absorbé, plus attentif que ne l'est cet amateur, se caressant machinalement le menton. On devine qu'il comble d'aise par ses remarques intelligentes l'artiste qui, tout en lui exhibant ses œuvres, semble être très-occupé du soin de les faire valoir. Ces gens-là ne s'inquiètent guère de ce qui se passe autour d'eux, ils ne posent pas pour le public, ils sont seuls, causant avec délices de l'art dont ils paraissent si bien épris. M. Meissonnier excelle dans cet art difficile d'isoler complétement ses personnages, et ce n'est pas le moindre mérite de ses compositions.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

D. Quelle est la mer qui baigne trois continents, qui a vu naître près de ses eaux le grand Législateur, et les trois conquérants qui ont dominé le monde, et qui a été le témoin des plus graves événements de l'histoire ancienne et moderne?

MÉLANGES.

DES FUNÉRAILLES CHEZ LES GALLO-ROMAINS.

Une ancienne loi défendait d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes, et des inscriptions indiquaient ainsi les emplacements funéraires.

« On peut circuler librement en ce lieu et y apporter des corps ou des ossements. »

Il avait toujours été facultatif de brûler les morts ou de les inhumer. Pour les brûler: après les avoir imbibés d'huiles aromatiques, les *pollincteurs* les plaçaient sur le bûcher; ils éteignaient le feu en y versant du vin, et recueillaient les cendres dans des urnes de terre cuite, de pierre ou de verre, dont l'orifice était bouché par un



bouchon formé d'une pierre plate, d'une brique, d'un os de bœuf ou d'une plaque de fer ou de cuivre. Cependant, dès le troisième siècle on avait presque généralement renoncé à la combustion des corps; les défunts, escortés par le clergé, étaient portés sur un brancard par les fossoyeurs, et déposés, la tête tournée vers l'Orient, dans des cercueils de pierre, de terre cuite, de plomb ou de maçonnerie, quelle que fût leur forme, cippe, table de marbre, piédouche surmonté d'un bassin.

Ils étaient revêtus d'inscriptions en prose ou en vers :

« Je me nomme Accia, je succombai au moment de cueillir la rose de mes dix-neuf ans, hélas! et la mort flétrit mon avril printanier. J'ai toujours marché droit dans le sentier de la vie; mon esprit, mûr pour les bonnes mœurs, n'a pas attendu les années. Mon cher époux, mon héritier, sait que j'ai quitté le monde avec une dévotion sincère pour le Christ éternel, et que je recevrai dans une vie meilleure la couronne que j'ai méritée.

» Le tout a été fait pieusement par les soins d'un époux, Artorius Julianus Magethius, homme *clarissima*, le 4 des ides d'avril.

» Un père a rendu ces derniers devoirs à Tulliana, son innocente fille, le 7 des kalendes de juin. »

D'autres tombeaux ne portaient ni le nom, ni même l'indication du sexe du défunt.

« J'ai évité les inconvénients des maladies et les plus grands maux de la vie ; maintenant je suis exempt de peines ; je jouis d'une paix complète. »

Les mausolées collectifs s'élevaient au centre d'un parterre ; on les faisait garder par des esclaves ou par des affranchis; au-dessus de la porte était écrit en lettres rouges le nom de la personne qui avait fait construire le mausolée.

Les cendres du mari et de la femme étaient souvent réunies. Les niches du mausolée recevaient les urnes ou les cercueils des membres de la famille. Sur la face extérieure étaient sculptées des scènes bibliques : le passage de la mer Rouge — David combattant Goliath, — le bon Pasteur — Jésus ressuscitant Lazare, — le Christ au milieu des Apôtres. On y gravait aussi différentes figures emblématiques : la colombe — le dauphin, symbole de pureté, de bienveillance — un cheval au galop — une ancre — un navire voguant à pleines voiles, pour signifier la marche et la longueur de l'existence — Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur — ou la Croix sainte.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.

CORRESPONDANCE.



Que n'étais-tu des nôtres, chère amie, et ma joie eût été complète ! mais, hélas! il paraît qu'il n'en est pas de complète en ce monde, puisqu'il s'y mêle toujours un regret... Cependant je veux diminuer ce regret en te faisant le récit de ma joie...

Tu sauras donc que samedi je recevais; maman m'avait permis le plaisir de réunir mes amies ; mes invitations étaient ainsi conçues : Mademoiselle X prie mademoiselle X de venir passer la soirée chez elle, samedi 22 février 1851. On causera.

Dès le matin, j'avais préparé des assiettes de petit four, j'avais fait des pots de gelée au citron, de crême au chocolat, j'avais beurré des tranches de pain entre lesquelles j'avais placé des tranches de jambon, de charcuterie; le soir, le pâtissier devait m'apporter la brioche et les gâteaux de pâte ferme. Une table sur laquelle était un tapis, fut dressée dans ma chambre ; sur cette table j'avais placé des lampes. A deux heures Florence vint ; lorsqu'elle eut jeté un coup d'œil investigateur

sur mes préparatifs : « Voyons, me dit-elle, ta planche III ; le travail d'abord, le plaisir ensuite... comme récompense. »

Nous nous assîmes en face l'une de l'autre ; elle prit une plume, j'étendis la planche sur la table, et je dictai ce qui suit :

Le n° 1 est le dessin d'un bas de jupon qui se borde d'un point de feston, se brode d'un point de cordonnet, et se découpe partout où tu vois un petit rond.

Comme ce travail rétrécit l'étoffe, je te conseille de broder des bandes à part, de les blanchir, de faire quatre petits plis à un jupon, de coudre au bas de ce jupon, à l'endroit, cette bande, par un point de côté, puis de former un cinquième pli qui cachera la réunion du jupon et de sa broderie.

— Je comprends. C'était difficile à expliquer... Continue.

Le n° 2 est un vrai col de demoiselle. Il se brode au plumetis, sur mousseline.

Le n° 3 est une garniture haute de 3 centimètres, elle se festonne, se brode au plumetis et se coud autour de ce col. Ce col se monte sur un petit collet.

Le n° 4 est un entre-deux, aussi au plumetis.

Le n° 5, A D, dans un écusson, se brode en point de feston.

Le n° 6 est un encadrement de mouchoir du matin; il se fait en point de feston, les ronds au plumetis sont entourés d'un point de cordonnet. Ce mouchoir peut se festonner en coton de couleur, et les ronds, qui seront en coton blanc, seront entourés d'un point de cordonnet en coton de même couleur que le feston.

Le n° 7, *Blanche*, est le nom d'une jolie petite fille.

Le n° 8, *Célina*, se brode au plumetis et en points de cordonnet.

Le n° 9, *Zénaïde*, se brode de même.

Le n° 10 est une sous-manche faite d'un tulle que j'ai appris à broder au cours de madame Morin.

Vous achetez 35 centimètres de tulle de Bruxelles.

Une pièce de lacet de coton large d'un millimètre.

Vous taillez, en biais, une bande large de 8 centimètres, longue de 18. Vous enfilez le lacet dans une aiguille ; à un centimètre du bord, vous passez, sur la longueur, votre aiguille entre les réseaux comme si vous faisiez une reprise, c'est-à-dire, en prenant un fil sur le lacet et en laissant un en dessous. Ce premier rang fini, on en fait un second, puis un troisième, en laissant un réseau entre chaque rang. 2 centimètres après ce dernier rang de lacet, vous en faites encore trois autres semblables, puis vous pliez le tulle en deux, et vous avez ce qui sera le poignet. Vous taillez deux morceaux de tulle hauts de 35 centimètres, et larges chacun de 25, vous faites de même trois rangs de lacet, passez en biais ; 2 centimètres après le dernier rang de lacet, vous passez encore trois autres lacets, ainsi de suite jusqu'à ce que vous ayez couvert votre tulle. Vous froncez du haut et du bas cette sous-manche que vous montez du bas sous le poignet que vous avez fait, et du haut sur une simple bande de tulle. Le tulle étant transparent, voilà pourquoi cette sous-manche forme un quadrille.

— Je vois, ma chère, qu'avec ce travail on peut faire de jolis bonnets du matin, des volants de tulle qui seraient soutenus par le lacet, des garnitures de canezous, de bonnets ; pour mon compte, je te remercie, j'aime le tulle ; c'est une étoffe à la fois élégante et solide.

Le n° 11 est un riche encadrement de manteau de lit, il se fait au crochet, ou se brode en reprises, sur filet au point carré. Ce dessin peut avoir 21 centimètres de haut.

Le n° 12 est un griffon que je t'ai promis pour pendant à ton lion héraldique. Ce dessin peut servir pour coussin de tête-à-tête ou pour couvrir le dos d'un fauteuil.

Le n° 13 ce sont les chiffres romains et les chiffres arabes qui servent pour marquer le linge et font suite à l'alphabet que je t'ai envoyé planche II.

Le n° 14 est une boîte à gants que j'ai encore apprise à faire chez madame Morin. Je vais te donner ici l'explication de ce travail dont les patrons sont sur la planche de la grande édition, mais avec un peu plus de peine on pourra les suppléer.

Achetez 3 écheveaux de laine de Berlin;

50 centimètres de florence;

1 mètre 50 centimètres de ruban de soie n° 4.

Laine, florence et ruban peuvent être bleu-ciel ou ponceau;

De la poudre d'iris;

Une feuille de carton du prix de 25 centimes.

Vous taillez 1 morceau de papier végétal sur le n° 38, c'est le fond;

4 morceaux sur le n° 39, ce sont les deux côtés de la boîte et les deux parties du couvercle;

2 morceaux sur le n° 40, ce sont les deux bouts de la boîte;

2 morceaux sur le n° 41, ce sont les deux triangles qui se cousent aux deux bouts du dessus de la boîte, et s'attachent par des rubans.

Vous placez le papier végétal sur le patron n° 38; avec un crayon vous en tracez la forme, vous dessinez chacun des points noirs de ce patron, et vous les percez avec une épingle.

Vous placez sur votre feuille de carton, ce papier, qui est le patron n° 38; avec un crayon vous en tracez la forme, et vous la coupez; puis posant ce carton sur une couverture à repasser, vous placez dessus le papier végétal, et avec une épingle vous percez tous les points noirs que vous voyez à ce patron.

Vous faites de même pour les modèles 39, 40, 41. Le côté du carton que vous piquez sera le dessus de la boîte. Vous voyez pourquoi, c'est qu'il est plus uni.

Vous prenez une aiguille enfilée de laine, vous y faites un nœud, vous passez l'aiguille en dessus, dans le premier point noir, près de ce signe +, vous la sortez au bas de la ligne, vous la passez dans le nœud de la laine, vous l'entrez en dessus dans le point noir qui suit, vous la sortez au bas de la ligne, et vous faites ainsi, en allant de gauche à droite, un point de feston en passant l'aiguille dans chaque point noir et en la sortant au bas de la ligne qui le suit.

Lorsque vous avez fini ce point de feston, vous reprenez une autre aiguillée de laine, vous y faites un nœud, vous passez l'aiguille en dessous, dans le second trou, à ce signe *, pour la sortir en dessus; puis vous la faites rentrer en dessous, dans le second trou, comme si vous faisiez un point arrière; vous continuez à réunir ainsi tous ces deux trous. Vous faites de même aux quatre angles.

Vos 9 morceaux de carton entourés ainsi d'un point de feston, vous taillez 9 morceaux de florence, en y ajoutant les remplis d'un centimètre; vous couvrez chaque morceau d'une couche de ouate, vous piquez le florence et la ouate en formant des losanges avec du cordonnet de soie de la couleur du florence, et vous saupoudrez la ouate de poudre d'iris. Vous faites deux petits nœuds formés chacun de quatre boucles et de deux bouts, séparés par un ruban formant agrafe; vous cousez chaque nœud au milieu des deux modèles n° 40; puis par un surjet fait à l'envers, vous réunissez la doublure au-dessus en la cousant après les points de feston. Lorsque tout est doublé, vous cousez au fond, à l'endroit, par un surjet, deux des 4 patrons n° 39, puis, encore au fond, les deux n° 40, qui sont les deux bouts de la boîte; vous relevez ces quatre morceaux et cousez les quatre coins; puis les deux derniers patrons n° 40 que vous cousez à l'endroit, dans leur longueur, et d'un seul côté, avec cha-



cun des côtés de la boîte; ces deux patrons rabattent l'un sur l'autre, et forment le couvercle. Maintenant, vous cousez, à l'endroit, aux deux bouts de la boîte, les morceaux n° 41, et aux deux pointes qui en retombant sur la boîte se regardent, on ajoute à chacune deux petites boucles séparées par un ruban formant agrafe, et un long bout qui sert à nouer cette boîte dans laquelle on peut mettre des gants, des ceintures, des manchettes. Si l'on fait un cadeau, on peut l'offrir dans cette boîte qui pourrait au besoin contenir un tricot, une broderie, et se porter à la main pour aller travailler chez une amie.

Ici commence la description de la planche de la grande édition.

Le n° 15 est un entre-deux de broderie anglaise, on y fronce le bas des pantalons des petits garçons et des petites filles, quand ces pantalons finissent au bas des genoux. En festonnant la moitié de ce dessin, celui qui forme le bas, on aura la garniture à coudre au bas de cet entre-deux, qui peut aussi servir pour col et pour bonnet puisqu'il peut aussi devenir garniture.

Le n° 16 est un dessin de voilette. Il se brode sur tulle, en reprises ou en application de mousseline.

Le n° 17 est un riche entre-deux qui se brode au plumetis, au-dessus des plis d'une robe de mousseline.

Le n° 18 est un col qui se découpe comme la broderie anglaise et se brode tout en point de feston; ce point, qui couvre deux lignes, se nomme point de rose.

Le n° 19 est un semé qui se brode au plumetis.

Le n° 20 un semé qui s'exécute en broderie anglaise.

Le n° 21 est un des côtés d'un sac-aumônière qui se fait en cachemire ou en moire. Les étoiles indiquent où ce côté du sac rabat de l'autre côté.

Le n° 22 est l'autre côté.

Les dessins qui couvrent ce sac s'exécutent avec une soutache de soie, et les pois et les feuilles se font en soie demi-torse. Ce sac se brode au métier: la soutache, en jaune; les pois, les plus petits, en bleu pâle; les plus gros, en bleu un peu plus foncé; les quatre feuilles, en vert. On double le sac d'un léger florence; on couvre la couture qui réunit les deux côtés d'une ganse ronde, en soie jaune. A la pointe qui retombe, on coud un riche gland de soie formé pour trois quarts de la couleur du sac et pour un quart des couleurs qui composent la broderie.

Le n° 23 *Lydie*, se brode au plumetis entouré d'un point de cordonnet.

Le n° 24 *Honora*, au plumetis, pois et cordonnet.

Le n° 25 *Léonide*, plumetis, pois et cordonnet.

Le n° 26 est un col de camisolle de nuit, il se brode au plumetis, sur jaconas.

Le n° 27 est le devant de cette camisolle, dont les dessins forment brandebourgs en diminuant jusqu'au bas de la taille, et augmentant jusqu'au bas de la camisolle, qui est garnie d'un ourlet devant et au bas.

Le n° 28 est le dos.

Le n° 29 est la manche, de forme pagode. Tu peux la faire moins large.

Ce dessin brodé sur mousseline et terminé du bas par un feston, serait joli pour manches de dessous.

Le n° 30 *Marie*, pois et plumetis.

Le n° 31 *Ernestine*, pois, plumetis et cordonnet.

Le n° 32 *Félicie*, pois, plumetis.

Le n° 33 *Victoire*, plumetis.

Le n° 34 *Adeline*, plumetis.

Le n° 35 *Sabine*, plumetis.

Le n° 36 *Césarine*, lettres gothiques.

Le n° 37 *Alberte*, lettres anglaises.

Nous venions de terminer notre description, et déjà nous nous regardions, heureuses comme des écolières qui ont fini leur tâche, lorsqu'on vint nous avertir que le dîner était servi.

A sept heures, Florence et moi nous revînmes dans ma chambre. Le feu rallumé, les lampes sans abat-jour, les chaises posées comme si elles attendaient... Des fleurs inodores dans des caisses, dans des vases... Enfin, un petit air de fête. Tu penses bien que je ne fis pas annoncer..... c'eût été jouer la comédie.

A huit heures, nous étions une douzaine d'amies réunies autour de la table, chacune avait apporté son ouvrage ; Florence, encore inconnue à quelques-unes, avait exigé de doubles présentations. J'avais couvert la table d'albums, de livres et de journaux qui devinrent le but de notre causerie.

« Savez-vous, mesdemoiselles, nous dit une jeune personne grave, nommée Bathilde, que nous avons lieu d'être fières de l'importance que nous avons acquise? Il y aura cette année autant de journaux de femmes que de journaux politiques. — Qu'est-ce que cela prouve? répondit une petite brune, nommée Louise; on nous exploite, comme dit mon père, nous sommes devenues un objet de commerce. Il y a des gens qui ne savent que faire, ils font des journaux de femmes, cela n'est pas difficile : prenez beaucoup de gravures de mode, des tapisseries copiées d'après une mauvaise maison de Berlin; avec des ciseaux, détachez un épisode d'un voyage, ramassez quelque vieille traduction que vous retraduisez en changeant le titre, achetez sur les quais un livre de recettes culinaires inconnues, parce qu'elles sont impossibles, mettez-en beaucoup ; répandez sur du papier jaune un tohu-bohu de dessins plus ou moins laids... voilà!... la chose est faite! — Et avec cette chose, dit en éclatant de rire une grosse blondine, nommée Marie, on nous forme *l'esprit et le cœur*, on fait de nous des *femmes d'une éducation forte, d'une morale...* Ah! que c'est joli! — C'est triste! reprit Florence, et cette pauvre province qui reçoit comme acte de foi tout ce qui lui vient de Paris, est la seule victime, car, nous qui connaissons les ficelles qui font mouvoir toutes *ces choses*, ainsi que les appelle mademoiselle Marie, nous n'y sommes pas prises..... cependant, nous en sommes honteuses. — Je suis bien de votre avis, mademoiselle, reprit Bathilde; par exemple je cherche, dans un de ces journaux qui nous sont destinés, un proverbe pour le jouer en famille... et puis je vois que l'héroïne se déshabille, se couche, se lève et se rhabille devant les spectateurs... quelle inconvenance! L'autre jour, je lisais : On a calculé que, pour la ville de Madrid, il y aurait durant cet hiver 1,220,000 déclarations d'amour et 5 mariages, et on demandait un semblable calcul pour la ville de Paris. Cependant, ce journal est sous la direction... — Mais, où ce monsieur a-t-il donc vécu? s'écria Louise, qui est-ce qui a reçu *des déclarations d'amour?* — Pas moi, pas moi, ni moi, dîmes-nous toutes d'une seule voix. — Moi, voilà ce qui m'est arrivé, reprit Marie ; j'ai la prétention de bien lire, je vois un de ces journaux ouverts... et me voilà à prononcer : Madame la duchesse une telle montait à cheval, la... cuisse à droite ou à gauche... je ne m'en souviens plus, et, ce malheureux mot prononcé plusieurs, fois fut ma punition, pour avoir voulu montrer que je savais lire haut; mais hier je lus tout bas... et c'était une accusation contre ces bonnes et saintes filles hospitalières, nos garde-malades... j'en ai le cœur navré! — Je suis plus heureuse, dit Louise; j'ai trouvé dans un de ces nouveaux journaux, la description d'un serpent qui a 30 à 40 pieds de long sur 30 à 40 pieds de large... — Eh bien! nous écriâmes-nous. — Est-ce que vous ne trouvez pas ce serpent très-curieux? reprit Louise. — Ton serpent est donc carré? reprit Marie, c'est-à-dire que je n'y comprends rien. — Eh bien, ma bonne, voilà le mérite de ce journal, c'est qu'on n'y comprend rien. — Et toi, Jeanne, ajouta Florence, tu es



toute soucieuse; tu pourrais cependant nous dire quelque chose. — Certainement, ma chère, aussi je me demande : comment cela finira-t-il ? Autrefois, un journal de demoiselles n'envoyait en province que ce qui se faisait à Paris, choisissait parmi nos petits travaux les plus gracieux, les plus utiles, des dessins de broderie pris chez nos meilleurs dessinateurs, des tapisseries d'après des dessins de Paris ou de la meilleure maison de Berlin, et les rendait avec des signes, ce qui était bien plus facile à exécuter fidèlement; mais d'autres journaux se sont élevés qui ont tout bouleversé; maintenant, cette pauvre province me fait peine ! on lui envoie des dessins de Berlin, dont nous ne voudrions pas, même dans notre antichambre, car le mauvais goût est partout mauvais goût; des dessins de broderie, faits par une maison de Paris, que nos lingères renommées n'emploient jamais; et puis, comme il faut bien remplir ces énormes planches, c'est une foule de dessins de toutes sortes : de sacs, de crochets, de bourses, pris sans choix, en Suisse, en Hollande, en Allemagne, qui n'ont ni la grâce ni la tournure françaises, et qui ne sont pas de mode à Paris. Certainement, tous ces pays ont des choses qui sont bien... chez eux; mais c'est tromper la province et l'étranger que de leur envoyer comme modes de Paris des choses que nous trouvons très-laides et ne voyons d'ailleurs que sur ces journaux. Le dernier qui vient de paraître et prétend nous guider dans nos travaux, parle d'un mouchoir de 70 centimètres... il n'en doit avoir que 45 ! On m'écrit de province : « Que pensez-vous des dents artificielles et du dentiste dont le journal des *Débats* fait *tant d'éloges ?* » Je réponds : Quand on n'a pas de dents vraies, il faut en avoir de fausses, par respect pour soi, d'abord, ensuite par respect pour les autres; mais le journal des *Débats* est tout à fait étranger, ainsi que tous les grands journaux, à ces feuilles d'annonces, qui sont vendues à une compagnie. Ainsi, vous voyez ce qui me rend triste, c'est que la province se laisse toujours tromper !

Je sonnai, la domestique parut; d'un signe imperceptible je lui dis de servir un plateau sur la table; ces demoiselles quittèrent chacune son ouvrage et se mirent à prendre du thé et à manger des petits gâteaux.

« Avez-vous eu de beaux bals dans votre société, mesdemoiselles ? dis-je en remplissant ma théyère. — Mais oui, me répondit Berthilde. Maman était fort bien ! Elle avait une robe de satin rose; dessus, une robe de tulle rose, toute couverte de volants de tulle rose, hauts de 15 centimètres, garnis du bas d'un ruban de satin rose large de 2 centimètres, froncé au milieu et cousu au bas de chacun des volants, lesquels étaient cousus, froncés sur la robe, et pour cacher les points, on avait cousu, froncé au milieu, un pareil ruban de satin rose; les manches, courtes, étaient couvertes de garnitures, plus courtes, mais semblables à celles de la jupe; devant, un morceau de tulle ayant la forme d'un V s'avançant du bas sur la jupe, et cousu du haut, de chaque côté sur la pièce d'épaule, était couvert d'une garniture froncée à la vieille et diminuant du bas de manière à former la pointe. Un nœud de satin rose était posé au milieu du haut de ce V. Dans ses cheveux elle avait une guirlande de feuillage de velours vert, qui, mêlé à de petites fleurs de fantaisie, retombait de chaque côté en grappes jusque sur la poitrine. — Et vous, mademoiselle, comment étiez-vous ? — J'avais une robe de taffetas blanc, par-dessus une robe de tulle blanc, plus courte de 20 centimètres, relevée au-dessus de chaque genou par un nœud de ruban de satin, soutenu par un ruban pareil cousu au bas du corsage. — Et dans vos cheveux ? — Rien. Des bandeaux ondulés, de longues boucles d'oreilles en perles et un collier formé de deux rangs de perles. — C'était très-noble, très-élégant. Et vous, mademoiselle

Marie? — Moi, j'avais fané les festons des jupes de crêpe rose de la figurine du mois de mars (c'était ma toilette), et je les ai cachés en les couvrant d'un ruban de satin rose, froncé au milieu; ma robe n'en était que plus jolie. — Votre mère, comment était-elle? — Elle avait une robe de taffetas bleu, une robe de crêpe bleu, au-dessus de l'ourlet était une légère guipure d'argent, et la jupe était couverte de volants formés de rubans de gaze bleue, garnis de cette même guipure; puis pour cacher la place où ces volants étaient cousus, froncés sur la jupe, on avait cousu cette même guipure d'argent. Sur la tête, elle avait des fleurs bleues qui retombaient mêlées à des cercles d'argent. — Ma mère ne danse plus, dit Louise. Elle avait une robe de moire mauve, garnie d'un bout de dentelle de point d'Alençon qui formait brandebourgs sur la poitrine, et diminuait jusqu'au bas du corsage, puis de là, s'élargissait jusqu'au bas de la jupe; les manches, courtes, garnies d'une dentelle, étaient relevées au-dessus du pli du bras. Le haut de la robe, décolletée, était garni de cette même dentelle, et pour cacher les points qui avaient cousu la dentelle au bas des manches et au haut du corsage, on avait froncé au milieu et cousu un ruban de satin mauve, haut de trois centimètres. Sur la tête, maman avait une barbe de pareille dentelle, retenue par deux riches épingles de diamants. Quant à ma toilette, j'aurai peu de choses à vous en dire c'est toujours la même: trois jupes de mousseline, trois Berthes, trois manches courtes, relevées au-dessus du pli du bras par une rosette de satin blanc; et mes cheveux noirs en bandeaux... Mais quel est, mêlé parmi tous ces riches albums, ce vieux bouquin où je vois le portrait de: *Henri III, roi de Pologne*, et celui de *Louise de Lorraine?* — Mesdemoiselles, répondis-je d'un air grave, ce livre a été fait pour nous par le seigneur Federic de Vinçiolo. Dans un avertissement au lecteur, il dit: « Aie égard au grand et » pénible labeur; j'ay du prendre pour » depaindre et metre en lumière grande » quantité d'excellents patrons et pour» traicts d'ouvrages de dames, le quel livre » j'ay dediez à la majesté de la royne, te » priant, lecteur, que s'il se treuve quelque » vn de ces pourtraicts qui ne te paraisse » si beau que tu le desires, ne condamner » pour cela mon œuvre, ni la bonne vo» lonté que ie porte à la nation françoise à » laquelle ie prie Dieu estre en tout temps » secourable. » — Voilà un brave étranger, dit Marie frappant dans ses mains... Après, ma chère Jeanne? — Dans sa dédicace à la royne, il dit: « En parcourant » l'Italie, ayant rencontré quelques singu» liers patrons et pourtraicts et en ayant » inventé quelques vns selon mon petit » sçauoir, i ai pensé à m'enhardir à les » présenter à votre majesté, afin que si ces » patrons et pourtraicts ameinent quelque » profit et vtilité à la France, elle vous en » doit principalement estre tenue, pource » que ie les ai faicts pour votre regard, et » afin d'en contenter vostre œil, tant gra» cieux et debonnaire. Et sous l'esperance » que vous prendrez en gré ces inuentions, » que ie m'attends à vous augmenter en » bref, Dieu aydant, de plusieurs autres » différents patrons et pourtraicts, ie prie » Dieu, Madame, vous donner heureuse et » longue vie et l'accomplissement de vos » bons desirs. Escrit ce dernier iour de » may 1587. »

— Comme c'est bon et naïf, mesdemoiselles! dit Florence, et que l'on savait alors relever toutes choses!... Dieu, les dames, l'utilité de la France réunies dans un livre de dessins de filet brodé en reprises et de point coupé! — Ainsi, reprit Louise, ce lion, ce griffon, ce riche encadrement sont dus au seigneur Vinçiolo?... Je les brode! — Et moi, repris-je, je vous promets tous les admirables dessins de ce vieux livre. Je le dois à la bonté obligeante de Mlle Anaïs, et nous allons boire une tasse de thé en son

honneur. Voici mon *toast:* A celle qui possédant un trésor ne l'a point gardé pour elle seule, et a voulu y faire participer toutes ses sœurs du *Journal des Demoiselles!* — A Mlle Anaïs, les abonnées reconnaissantes! ajouta Louise en élevant sa tasse; puisse-t-elle être heureuse, aimée, considérée! — Oui! heureuse, aimée, considérée! » nous écriâmes-nous toutes.

Lorsque nous fûmes plus calmes, Florence ouvrant le dernier numéro du Journal, me demanda l'explication du rébus.

« La voici, répondis-je : Le Temps— un ciel sillonné d'éclairs — et six toues traversant un fleuve : *Le temps éclaircit tout.* — Ce que j'admire dans vos rébus, me dit Mlle Bathilde, c'est qu'ils sont toujours exacts pour l'oreille. — Moi, j'aime mieux les énigmes, reprit Mlle Marie, j'y ai plus de succès… cependant je n'ai pas deviné celle de février. Quelles sont donc ces pauvres filles qui laissent chaque soir quelque odeur après leur mort? — Ce sont des allumettes. — Elle est jolie!… Ah! mademoiselle Jeanne, donnez-nous-en une autre? — Eh bien, devinez celle-ci? Je vous demande pardon de ne vous l'offrir qu'en prose. »

ÉNIGME.

Je suis fils de la terre ; des misérables, pour m'avoir, déchirent ses entrailles et me brûlent; mais au lieu de me consumer je deviens liquide, puis solide; alors on me bat, on me tord, on me donne cent coups que je souffre avec patience… Puis un jour vient où, fils ingrat, j'ouvre les flancs de ma mère, où je frappe à mon tour, et souvent je donne la mort. Cependant, je sers aux bons comme aux méchants, et je suis aussi utile que nuisible, car si je donne à l'homme l'esclavage, je l'aide aussi à recouvrer sa liberté.

Onze heures sonnèrent… et notre soirée finit… Puisse le récit que je te fais de nos plaisirs t'égayer dans ta solitude… Adieu!

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

23 MARS 1641. — MORT DE CLAUDE BERNARD, *le pauvre prêtre.*

Né à Dijon, d'une famille noble, en 1568, Claude Bernard fut amené à une vie de pénitence et de charité par les exhortations de Pierre Camus, évêque de Belley. Il vint à Paris, pour y chercher des malheureux. Il vendit ses biens et leur en consacra le prix : il fit plus, il leur donna sa vie tout entière.

Les hôpitaux et les prisons furent les principaux théâtres de son zèle ; les malades les plus dégoûtants, les criminels les plus hideux avaient senti ses préférences. On l'appela d'abord le *fou du bon Dieu;* mais bientôt le peuple, frappé de ses vertus, le surnomma le *pauvre prêtre,* et il fut connu sous ce nom par ces contemporains. Richelieu désira le voir, et l'invita à lui demander une grâce. Le *pauvre prêtre* ne demanda que la permission d'assister les criminels à la mort. Mandé une seconde fois, il répondit à Richelieu, qui le pressait sérieusement de déclarer ce que l'on pouvait faire pour lui : — Je prie Votre Éminence d'ordonner que l'on mette de meilleures planches au tombereau dans lequel j'accompagne les condamnés au lieu du supplice.

Voilà ce que pouvait pour le saint homme le tout-puissant Richelieu.

Claude Bernard mourut le 23 mars 1641, après avoir excellemment pratiqué la pauvreté et la charité.

MOSAIQUE.

Il vaut mieux détourner les yeux des choses qui déplaisent, et laisser à chacun son sentiment, que de désobliger par des contestations.

Imitation.

Celui qui n'a que le Très-Haut pour appui, recevra des marques sensibles de la protection du Dieu de Jacob.

Deutéronome.

Le secret de la vertu et du bonheur consiste dans ces mots de saint Paul : *Support mutuel.*

Traité des petites vertus, par ROBERTI.

Un des effets des révolutions est d'attrister le caractère des peuples. Ces grandes commotions ouvrant violemment le cœur de l'homme, on en découvre le fond qu'on ne voit jamais sans effroi et sans douleur.

LAMENNAIS.

La religion ne consiste pas dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; elle consiste, pour chacun, dans les vertus propres de son état.

FÉNÉLON (*Lettres*).

Ma chère fille, je vous assure que le métier de reprendre est fort aisé, et celui de faire mieux très-difficile.

S. FRANÇOIS DE SALES.

Il vaut mieux prendre mille fois sur nous-mêmes, qu'une seule fois sur les autres.

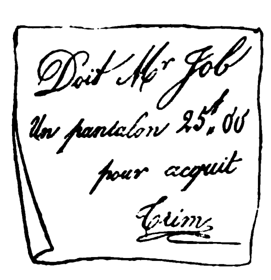
NEPVEU.

Soyez plutôt enclume que marteau.

S. FRANÇOIS DE SALLES.

RÉBUS.







Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année

N° 11.

ORDRES RELIGIEUX DES FEMMES.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

ORDRES ENSEIGNANTS.

Les *Bénédictines.* C'est à l'ordre de saint Benoît que l'Europe doit en grande partie sa civilisation, car il est sorti de cette famille illustre des apôtres, des prédicateurs, des écrivains, des historiens, des moralistes, et enfin, des instituteurs, des institutrices, qui ont donné à nos pères, à nos mères, cette forte éducation dont celle d'aujourd'hui n'est plus que l'ombre. Les Bénédictines, répandues en plusieurs diocèses, notamment celui de Tours, continuent leur œuvre en dignes filles du grand saint Benoît, à qui les derniers patriciens de la vieille Rome confiaient leurs enfants, comme au seul homme capable, en ces temps de barbarie, d'en faire des chrétiens et des citoyens. Elles portent la robe et le scapulaire noirs.

Les *Bernardines* sont une branche de l'ordre de saint Benoît, réformée par le dernier docteur de l'Église, par le grand abbé de Clairvaux. Elles s'occupent avec un grand succès de l'éducation des jeunes filles; le département du Nord compte deux maisons remarquables appartenant à cet ordre. Les Bernardines portent la robe blanche, le scapulaire noir, et, au chœur, le froc ou manteau blanc.

Les *Ursulines*, fondées en Italie par la bienheureuse Angèle de Bresse, introduites en France, l'an 1610, par une pieuse veuve, madame de Sainte-Beuve, n'ont d'autre but que l'instruction de la jeunesse. Leur costume est noir, avec la guimpe et le bandeau blancs.

Les *Sœurs de la Visitation de Notre-Dame*, fondées en 1610 par saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal (aïeule de madame de Sévigné), joignent aux exercices de la vie contemplative les devoirs de l'enseignement. Leur ordre est fort répandu; il en existe même une maison dans le Liban. Le premier monastère est à Paris. Costume noir, avec une croix d'argent sur la poitrine.

Les *Sœurs de Notre-Dame* furent instituées par le R. Pierre Fourrier, curé de Mattaincourt, en Lorraine, et la vénérable mère Alice Leclercq, dans le cours du dix-septième siècle. Elles possèdent à Paris l'Abbaye aux-Bois et la célèbre maison des *Oiseaux*. Robe et voile noirs, guimpe blanche.

Les *Religieuses de Notre-Dame de la Charité du Bon Pasteur*, fondées par le P. Eudes en 1641, ont pour mission spéciale la préservation des enfants exposés au vice et la conversion des pécheresses. Une branche de leur ordre a pris, depuis quelques années, une grande extension; elle s'est répandue dans les quatre parties du monde, et s'occupe, avec un admirable dévouement, du rachat des petites esclaves nubiennes et éthiopiennes. Pour mieux réussir dans cette œuvre de miséricorde, les dames du Bon Pasteur ont fondé une maison au Caire, une autre à Tripoli. Robe et scapulaire blancs, cordelière bleue; sur la poitrine, un cœur d'argent. Généralat, ou maison-mère, à Angers.

Les *Sœurs des S. S. Cœurs de Jésus et de Marie* (dites de Louvencourt). Elles furent fondées au dix-huitième siècle, par la pieuse demoiselle de Louvencourt, qui leur légua son zèle et ses talents. Costume noir, coiffe blanche. Maison-mère à Amiens.



Les Dominicaines furent instituées en 1206, par saint Dominique de Guzman. Leur premier monastère fut celui de Prouille; elles se répandirent en Italie, en Espagne, en France. Elles possèdent aujourd'hui des maisons à Paris et à Avignon.

Les Dames du Sacré-Cœur furent instituées en 1800 par le P. Varin, le P. Barat, de la compagnie de Jésus, et mademoiselle Madeleine Barat, sœur du dernier. Cet institut jette un grand éclat par le talent et la vertu de ses membres, et par l'excellente éducation qu'y reçoivent les jeunes filles. Les maisons de Paris, de Lyon, d'Amiens, sont particulièrement renommées. Robe et pèlerine noire, coiffe blanche surmontée d'un voile noir. La maison-mère est à Paris.

Les Sœurs de saint André s'occupent de l'instruction des jeunes filles de la campagne. Elles sont fort répandues dans le centre de la France.

Les Sœurs de sainte Chrétienne (1) furent établies en 1807, à Metz, par Mgr Jauffret, évêque de cette ville, et madame de Méjanès, pieuse veuve, qui devint la première supérieure de la congrégation naissante. Ces sœurs ont des écoles et des pensionnats. Placées sur les frontières, durant les funestes années 1813, 1814, et 1815, elles rendirent de grands services dans les hôpitaux militaires. Elles portent une robe noire serrée par une ceinture de drap, une coiffe assez haute, et une croix d'argent, avec les mots : *La charité de Jésus-Christ nous presse.* Maison-mère à Metz.

Les sœurs de la Doctrine chrétienne, fondées en 1678, par le P. Nicolas Barré, religieux minime. Obligées par leur règle de faire l'école aux enfants pauvres, ces religieuses s'acquittent de ce devoir avec autant de succès que de dévouement. Costume noir. Maison mère à Nancy. Un autre ordre du même nom est établi en Bretagne.

Les Sœurs de la Présentation de Notre-Dame ont été fondées au commencement du dix-neuvième siècle, par Marie Rivier, morte en 1838 à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche). D'autres religieuses avaient été instituées sous la même appellation, par Nicolas Sauguin, évêque de Senlis. Nous ignorons si leur ordre s'est relevé après la révolution. Costume noir, avec guimpe blanche.

Les Sœurs de la Providence, fondées en 1776, par M. l'abbé Moye, se sont étendues jusqu'en Chine, où elles comptent plus de trois cents religieuses, Chinoises d'origine, soumises à leur règle. Ces sœurs, spécialement destinées aux écoles de campagne, ont pour supérieur l'évêque de Saint-Dié; la maison-mère de leur congrégation est à Portieux (Vosges). Elles portent une robe de serge noire, coiffe et mouchoir de calicot; sur la poitrine, une croix de bois.

D'autres religieuses ont également adopté ce doux nom de Filles de la Providence : on connaît les *Sœurs de la Providence de Chavagne*, établies à Angoulême, *les Sœurs de la Providence de Peltre*, qui se consacrent aux écoles et aux hôpitaux; nous manquons de détails sur ces diverses communautés. Madame de Polladion, amie de saint Vincent, avait aussi fondé un institut sous le nom de *Filles de la Providence.* La maison fondée à Bordeaux au commencement de ce siècle, par mademoiselle de Lamourous, mériterait également le nom de maison de la Providence, puisqu'elle existe sans ressource, sans revenu, sans autre appui enfin que la bonté du ciel. Les pieuses filles rassemblées par la *bonne mère* de Lamourous se dévouent aux mêmes emplois que les Dames du Bon Pasteur.

Les Sœurs de la Sainte-Famille ont été

(1) La pieuse esclave qui, par ses exemples, convertit à la foi la nation des Ibériens, n'est pas connue dans l'église sous d'autre nom que sainte Chrétienne.

fondées à Besançon, il y a peu d'années; elles sont consacrées à l'enseignement. Une autre branche de cet ordre est établie à Amiens. Costume noir.

Les Sœurs de la Sainte-Union, fondées récemment à Douai, ont des écoles et des pensionnats.

Nous terminerons ici cette énumération, déjà trop longue; mais elle prouve le zèle et le dévouement des femmes françaises, qui, pour chaque misère de l'âme ou du corps, ignorance ou maladie, abandon de l'enfance et vice d'un âge plus avancé, trouvent une consolation, un remède. Cette liste est bien incomplète, car chaque diocèse possède des institutions particulières, dont le long détail ne saurait trouver place dans ces colonnes.

On peut juger cependant par cette imparfaite et courte esquisse, de l'utilité des ordres religieux et de l'éclat que leur humble héroïsme jette sur la religion et la patrie. Nous ne pouvons mieux terminer cet article qu'en citant l'éloge que les vertus religieuses ont arraché à Voltaire lui-même :

« Peut-être n'est-il rien de plus grand » sur la terre que le sacrifice que fait un » sexe délicat, de la beauté et de la jeu» nesse, souvent de la haute naissance, » pour soulager dans les hôpitaux ce ramas » de toutes les misères humaines, dont la » vue est si humiliante pour l'orgueil hu» main, et si révoltante pour notre déli» catesse. Les peuples séparés de la com» munion romaine n'ont imité qu'impar» faitement une charité si généreuse. »

Mme Eveline Ribbecourt.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de l'Assemblée constituante, par J. B. Degalmer, 2 vol. in-8°. A Paris, chez Poussielgue-Ruzand, rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 5.

(2me et dernier article.)

Nous vous avons fait connaître, mesdemoiselles, les événements principaux qui signalèrent la première période des séances de l'Assemblée Nationale, devenue plus tard l'Assemblée constituante. Après les sanglantes journées des 5 et 6 octobre, qui avaient ramené la famille royale à Paris, l'audace des révolutionnaires n'eut plus de frein, chaque jour ils devinrent plus exigeants. L'auréole de la royauté n'existait plus; le respect qui faisait sa force et sa puissance était détruit. Les premiers auteurs de la révolution, ceux qui lui avaient donné de l'élan et de la force, s'apercevaient avec frayeur de la rapidité de sa marche destructive; en vain ils voulaient l'arrêter, leurs efforts étaient infructueux : ils avaient rompu la digue, et le torrent les emportait.

Les besoins d'argent devenaient de jour en jour plus pressants; afin d'y remédier, l'Assemblée ordonna qu'il serait vendu pour quatre cents millions des biens de la couronne et du clergé, et qu'il serait émis pour une pareille somme de nouveaux bons du Trésor, auxquels on donna le nom d'assignats. Telle fut l'origine de la banqueroute qui amena la ruine et le déshonneur de l'État. Dans cette situation périlleuse, les partis loin de s'entendre s'adressaient des reproches mérités, ils se redoutaient, et la révolution inspirait plus d'effroi, parce qu'elle possédait la force brutale, et qu'elle en faisait souvent usage.

Ce fut alors que s'organisa ce fameux club des Jacobins qui prit une part si violente à toutes les atrocités qui allaient avoir lieu. Ce club, en rapport avec tous les autres clubs établis dans les provinces, leur transmettait ses instructions, leur communiquait ses fureurs; toutes les questions qui devaient être traitées à l'Assemblée y étaient discutées d'avance, et la décision prise était présentée comme un arrêt du peuple souverain. Les membres de ce club envahissaient constamment les tribunes de l'Assemblée; ils appuyaient de leurs applaudissements ou de leurs improbations les discours des constituants, et quand ils voulaient faire adopter une motion révolutionnaire, les membres de la gauche ne manquaient pas de s'écrier: « Entendez la voix du peuple souverain! »

Ici l'auteur revient à sa pensée première, c'est que l'indolence des honnêtes gens donna beaucoup de force à l'audace des factieux.

« Les honnêtes gens, dit-il, s'abstenaient d'aller dans les clubs; les uns par indifférence; les autres de peur de se compromettre par une opposition inutile; ceux-là enfin parce qu'ils voulaient abandonner les révolutionnaires à eux-mêmes, espérant que l'excès du mal amenerait le bien. Ce dernier motif animait aussi un certain nombre de députés à l'assemblée, lesquels cessèrent de prendre une part active à ses travaux. Les résultats de cette tactique imprudente ont prouvé combien elle devait être désastreuse: il est trop tard pour songer à éteindre un incendie lorsqu'il a déjà tout consumé. »

Ces réflexions semblent avoir été faites pour nos jours.

La lutte n'était ni moins vive ni moins violente entre les organes de la presse; les journaux révolutionnaires surtout s'exprimaient avec une audace inouïe. Marat, dans son journal, disait *qu'il fallait pendre huit cents députés à huit cents arbres des Tuileries*. Desmoulins, dans le sien, se proclamait *le procureur général de la lanterne*. Les embarras du présent, les inquiétudes de l'avenir préoccupaient vivement Louis XVI; l'ingratitude des révolutionnaires lui causait un chagrin profond; tous les sacrifices qu'il avait faits ne pouvaient les contenter; il se décida à se présenter devant l'Assemblée; là, dans un long discours, il protesta de sa sympathie pour la révolution, et engagea tous les députés à la paix et à l'union.

Ce discours, que l'auteur cite tout entier, est une nouvelle preuve de la générosité, mais en même temps de la faiblesse de Louis XVI. Il fut accueilli par de nombreux applaudissements. « Les députés, dit l'auteur, qui avaient accompagné le roi à sa sortie de l'Assemblée, rapportèrent que la famille royale était venue au-devant de Sa Majesté, et que la reine leur avait dit: « Je partage tous les sentiments du roi; voici mon fils, je l'entretiendrai sans cesse des vertus du meilleur des pères; je lui apprendrai à chérir la liberté publique, et j'espère qu'il en sera le plus ferme appui. » Ces paroles de la reine excitèrent des applaudissements; mais il y avait dans le discours du roi l'expression du désir que la révolution s'arrêtât aux limites déjà trop reculées où elle était parvenue; ce n'était pas cela que voulaient les partisans effrénés de la révolution, et ils profitèrent des troubles qu'ils suscitèrent dans les provinces pour atténuer l'effet qu'aurait pu y produire le discours du roi.

L'Assemblée s'était déjà emparée des biens du clergé; elle avait suspendu les vœux monastiques; elle résolut de supprimer les ordres religieux, et à la suite d'une discussion vive et tumultueuse, elle y réussit.

Après avoir détruit tant de respectables institutions, l'Assemblée ne pouvait souffrir que la noblesse fût conservée. Un député, Charles Lambel, demanda que l'on défendît à toutes personnes de prendre la qualité de comte, baron, marquis, etc.,



et que la noblesse ne fût plus héréditaire. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette proposition était vivement appuyée par des nobles de l'Assemblée, et qu'ils cherchèrent à l'envi à renchérir sur les propositions les uns des autres ; enfin, la noblesse héréditaire fut abolie, les titres de noblesse furent supprimés ; et il fut défendu d'avoir des armoiries, de faire porter une livrée aux domestiques, etc., etc.

L'Assemblée ne s'arrêta pas là ; elle vota cette constitution civile du clergé qui devait trouver tant de réfractaires et faire tant de martyrs !

L'anniversaire de la prise de la Bastille, ce premier acte sérieux de la révolution, approchait, et d'immenses préparatifs se faisaient pour le célébrer au Champ de Mars. Comme on craignait que les travaux ne fussent pas achevés à temps, la municipalité de Paris fit un appel au patriotisme des habitants de la capitale. Quelques-uns par enthousiasme, beaucoup par peur, s'empressèrent de venir en aide aux ouvriers. « C'était, dit l'auteur, un spectacle étrange, que de voir accolés ensemble et maniant la pelle et la pioche, le moine et le comédien, le grand seigneur et l'artisan, la poissarde et la dame de haut parage, l'écolier et le vieillard. Les travailleurs se récréaient par des chants joyeux, mais des refrains sanguinaires se faisaient aussi entendre, et rappelaient que l'esprit révolutionnaire planait sur l'ensemble. » Chacun croyait par là donner un gage à la révolution et échapper ainsi à ses fureurs.

Le récit détaillé de cette fête révolutionnaire serait trop long, et vous le lirez avec plus d'intérêt dans l'ouvrage dont nous analysons quelques passages. Vous y retrouverez comme acteur principal, Talleyrand, cet évêque d'Autun qui, la prière sur les lèvres et l'apostasie dans le cœur, répandit sur les assistants des bénédictions qui ne furent point ratifiées dans le ciel. Malgré des torrents de pluie, le nombre des curieux était considérable. Lafayette prêta le serment au nom des fédérés des armées de terre et de mer, des gardes nationales du royaume et de tous les districts des départements et de la capitale. Le marquis de Bonnay, président de l'Assemblée Nationale, prêta le même serment ; mais le moment le plus solennel fut celui où le roi se levant, prononça les paroles suivantes : « Moi, roi des Français, je jure d'employer tout le pouvoir qui m'est délégué par la loi constitutionnelle de l'État, à maintenir la Constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par moi, et à faire exécuter les lois. »

Au même instant, de nombreuses décharges d'artillerie qui se répandirent de distance en distance apprirent à toute la France que la Constitution venait d'être proclamée. Après ces paroles du roi, la reine prenant le dauphin dans ses bras, le montra à la foule ; aussitôt les cris de *Vive le roi! vive la reine! vive le dauphin!* partirent de toutes les bouches, et les acclamations des soixante mille fédérés et des trois cent mille spectateurs se confondirent avec le bruit du canon. Mais cet enthousiasme n'était qu'éphémère ; Louis XVI seul devait rester fidèle à cette Constitution qu'on lui avait imposée, et qu'il n'abandonna que quand les révolutionnaires, après l'avoir violée contre lui, voulurent s'en servir pour le renverser.

L'agitation populaire qui augmentait chaque jour n'était pas propre à diminuer l'irritation de la noblesse, qui se trouvait bien plus blessée dans son amour-propre et dans sa dignité que dans ses intérêts. Ce fut alors que l'émigration prit un caractère grave, elle devint une obligation pour quelques-uns, et, disons-le, une mode pour beaucoup. Il ne restait presque plus de gentilshommes en province ; le point d'honneur leur faisait une loi de s'exiler : on envoyait l'humiliante quenouille à ceux qui se hâtaient moins que les autres de partir ; les femmes elles-mêmes excitaient leurs maris, croyant qu'ils se déshonoraient

s'ils refusaient de fair une patrie où ils ne pouvaient plus vivre que dans la honte et le mépris.

Nous ne nous ferons point les défenseurs de l'émigration; nous croyons que la noblesse eût été plus utile au roi en restant près de lui, en lui servant de rempart, qu'en l'abandonnant; mais nous partageons en quelques points la pensée de l'auteur, quand il dit : « L'émigration fut sans doute l'effet d'une conception malheureuse, que le succès ne devait pas couronner; mais on ne peut nier que ce fut une pensée chevaleresque, qu'il n'y eut de la grandeur, de l'héroïsme; et la noblesse, il faut le dire, a péri avec honneur. »

L'émigration inquiéta les révolutionnaires; ils voulurent l'interdire même aux femmes. Ainsi, Mesdames, tantes du roi, dont les innovations de l'Assemblée alarmaient la conscience religieuse, avaient résolu de se rendre à Rome, afin de pouvoir pratiquer avec liberté les devoirs de leur religion. Le club des Jacobins s'émut à ce projet, et le maire de Paris, poussé par lui, vint annoncer au roi que le peuple s'opposait au départ de ses tantes. Louis XVI répondit qu'aucune loi ne s'opposait au départ de ces dames; alors une émeute fut organisée, et cette portion du peuple qui est toujours prête à s'insurger, n'importe pourquoi, n'importe contre qui, se porta au château de Bellevue; heureusement, mesdames Victoire et Adélaïde en étaient parties la veille. Mais arrêtées à Arnay-le-Duc, elles écrivirent au président de l'Assemblée pour réclamer, au nom de la loi, la liberté qu'elles avaient, comme citoyennes, de se rendre partout où elles le voudraient. Leur lettre mit l'Assemblée dans un grand embarras; d'après la nouvelle Constitution, le roi seul devait avoir sa résidence près de l'Assemblée; l'héritier présomptif de la couronne pouvait voyager avec la permission du roi, mais rien de particulier n'était imposé pour la résidence aux autres membres de la famille royale; ils étaient seulement soumis aux lois communes à tous les citoyens, ces dames étaient donc libres. Une longue et bruyante discussion eut lieu à ce sujet; Mirabeau y prit une grande part; ce fougueux tribun qui avait fait faire tant de pas à la révolution, voulait alors l'arrêter. Ce n'était pas chez lui l'effet d'une conviction; comme nous l'avons dit, il s'était vendu à la cour, et voulait gagner l'argent qu'on lui prodiguait. Dans cette discussion solennelle il fit preuve d'un incontestable talent, et, sans nuire à sa popularité, il sut se rallier une grande partie des membres du côté droit. Un plan avait été formé par lui; on n'en connaît pas tous les détails, on sait seulement qu'il voulait entraîner le roi hors de Paris, abolir la Constitution, et en publier immédiatement une autre plus monarchique, qui aurait contenu tout ce que la première avait de bon, et d'où il aurait retranché tout ce qu'il y trouvait de mauvais. Louis XVI avait repris confiance, il suivait avec attention la conduite de Mirabeau, et reconnaissait dans ses discours et jusque dans son silence qu'il commençait à tenir ses promesses; de son côté, Mirabeau avait alors autant d'intérêt à combattre la révolution qu'à la soutenir; la puissance avec laquelle il avait ébranlé le trône donnait la mesure de celle qu'il allait employer pour le consolider. « Mais tout à coup, dit l'auteur, un cri sinistre se répand dans Paris : *Mirabeau se meurt!* Deux jours auparavant il avait encore parlé devant l'Assemblée Nationale et brillé de tout son éclat ordinaire. Il ne put retourner à la séance du lendemain; il éprouva un spasme si violent que pendant six heures on croyait à chaque instant qu'il allait rendre le dernier soupir. Il expira le 2 avril, sans remords du mal qu'il avait fait, et ne regrettant de ne pouvoir exécuter le bien qu'il avait projeté, qu'à cause des ignobles jouissances qu'il lui aurait procurées et qui lui échappaient. »

La mort de Mirabeau laissa la royauté

sans défense, et cette influence fut une nouvelle preuve que le génie sans la vertu est un fléau pour la patrie.

Bientôt commencèrent les persécutions contre le clergé. « Le fanatisme irréligieux, dit l'auteur, fut poussé si loin, que le peuple prodigua les plus indignes outrages aux frères des écoles chrétiennes, qui passaient leur vie à l'instruire ; et surtout aux sœurs de charité, qui l'assistaient, le consolaient dans la maladie ; des femmes de mauvaise vie, excitées et accompagnées par des hommes, le rebut de la populace, donnèrent le fouet à ces saintes filles et à des dames pieuses qui étaient venues prier avec elles. »

Malgré les supplications du roi pour faire cesser de pareils scandales, l'Assemblée ne prit aucun moyen de l'empêcher.

A dater de ce moment les tortures du malheureux Louis XVI ne furent plus seulement physiques, elles devinrent morales : on l'avait fait prisonnier; on attaqua sa conscience, sa foi ; on le dénonça comme ayant entendu la messe le dimanche des Rameaux, et comme ayant reçu la communion pascale des mains d'un prêtre non assermenté. Puis, pour lui faire mieux comprendre l'esclavage dans lequel il était tombé par sa faiblesse, on lui refusa l'autorisation d'aller passer quelques jours à Saint-Cloud.

Ne pouvant plus supporter ce supplice incessant, Louis résolut de fuir et d'aller attendre loin de Paris que le calme fût rétabli.

Vous lirez avec intérêt, mesdemoiselles, le récit de ce triste voyage ; vous y retrouverez la reine avec tout son courage et toute son énergie. Malgré les efforts de plusieurs officiers dévoués, le roi fut reconnu, arrêté à Varennes, et ramené à Paris. Il n'est pas nécessaire de vous dire le parti que tirèrent de ce fait les révolutionnaires ; le roi et sa famille devinrent dès ce moment tout à fait captifs. Des commissaires furent nommés par l'Assemblée, pour interroger le roi et la reine. En vain le roi déclara que les motifs de son départ avaient été les menaces et les outrages adressés à sa famille et à lui-même, le 18 avril ; en vain il affirma que son intention n'avait jamais été de quitter la France, mais qu'il voulait seulement se rendre à Montmédy parce que cette place étant fortifiée, sa famille y aurait été en sûreté ; rien ne fut écouté.

« La reine, dit l'auteur, fit une déclaration beaucoup plus brève ; elle donna peu de renseignements, et s'attacha surtout à ne compromettre personne : Je déclare, dit-elle, que le roi désirant partir avec ses enfants, rien dans la nature n'aurait pu m'empêcher de le suivre. Ce qui m'a encore plus déterminée, c'est l'assurance positive que j'avais, que le roi ne voulait pas sortir du royaume; s'il en avait eu le désir toute ma force eût été employée à l'en empêcher. »

Ces déclarations, les explications données par M. de Bouillé, qui assuma sur lui toute la responsabilité de la démarche du roi, ne firent qu'exciter les fureurs du club des Jacobins, aux injonctions duquel l'Assemblée n'osait résister. Le roi fut suspendu de ses fonctions, on resserra de plus en plus les liens de la captivité de la famille royale ; des sentinelles furent placées dans l'intérieur des Tuileries, la chambre de la reine ne fut pas même respectée ; la porte devait toujours en rester ouverte, et un garde national en occupait le seuil pour la surveiller, même pendant la nuit. Nul autre que le Dauphin n'avait la faculté de sortir pour aller à la promenade. Enfin, personne ne pouvait pénétrer dans le château sans une permission de Lafayette, permission qui fut bientôt refusée, même aux membres de l'Assemblée.

Les Jacobins désiraient ardemment que le roi fût décrété d'accusation et jugé ; pour y parvenir, ils manœuvraient en dehors de l'Assemblée ; mettaient le peuple en mouvement, agitaient les sociétés pa-

triotiques, afin d'effrayer la majorité; mais le moment du régicide n'étant pas encore arrivé, ils trouvèrent, malgré leurs cris, une telle opposition qu'ils demandèrent l'ajournement de la proposition. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette lutte qui fut vive et animée, c'est le discours de Barnave.

« Le jugement du roi, s'écria-t-il, que serait-il autre chose que la proclamation de la république? On vous propose donc de détruire votre ouvrage au premier choc des événements, ou plutôt lorsque, par l'assistance du ciel, une tentative qui pouvait avoir des résultats funestes à la paix du royaume, n'en a eu aucun. Vous mettez votre gloire à terminer une révolution sans exemple dans les annales du monde, et l'on vous propose d'en ouvrir une nouvelle, de laisser ce terrible héritage aux Français, de les faire rouler de lois en lois, d'orages en orages, d'abîmes en abîmes. Vous avez exercé, mais avec modération, des pouvoirs effrayants, on veut que vous appeliez une Convention Nationale investie de pouvoirs encore plus redoutables. Vous avez créé la liberté : on veut vous faire établir un despotisme violent et sanguinaire. Mais ne craignez-vous pas que ceux qui commenceront à juger le roi ne vous jugent à votre tour, et ne traitent d'actes serviles tous ceux par lesquels vous aurez consacré la séparation et l'indépendance des pouvoirs? Si vous prolongez la révolution, il m'est facile de vous dire jusqu'où elle ira à travers ses continuels progrès. Dans la nuit du 4 août, vous avez renversé des priviléges odieux; on voudra faire une nouvelle nuit du 4 août, et l'on ne trouvera plus à renverser que les propriétés mêmes. Oui, vous les verrez attaquées par des confiscations barbares, par mille sortes de décrets extravagants; on les rendra, vous, dis-je, ces décrets; car si l'on séduit quelques métaphysiciens, quelques géomètres avec des abstractions, on ne séduit le peuple qu'avec des réalités, qu'avec des avantages palpables; et pour le satisfaire, on portera le brigandage dans les lois. Quel est donc le motif de tant de désordres où l'on veut vous lancer? C'est parce qu'on cède à des motifs de haine contre un roi malheureux. Si l'on accorde tant aujourd'hui à la haine, demain on peut accorder davantage à l'amour; car il est plus naturel aux Français d'aimer que de haïr. Un chef nouveau se présentera, et peut-être nos malheurs seront tels que l'on se croira heureux de trouver un refuge sous sa tyrannie. »

Ne lisait-il pas dans l'avenir, celui qui prononçait ces paroles prophétiques au moment où la Constituante allait faire place à la Convention, et ne prédisait-il pas et les crimes de la Terreur, et le despotisme de l'Empire?

Malgré les efforts des Jacobins, malgré les attroupements qu'ils formèrent au Champ de Mars, et que Lafayette fut obligé de repousser par la force, la majorité décida que le roi prêterait serment à la Constitution, ce qu'il fit, cédant aux conseils impérieux des chefs du parti constitutionnel qui avaient jusqu'alors été les moins méchants de ses ennemis; il fut alors réintégré dans ce qu'on appelait *ses fonctions*.

L'Assemblée avait terminé ses travaux, le 30 septembre 1792 fut choisi pour la clôture de cette session qui durait depuis deux ans et demi; le roi vint en personne dissoudre le corps constituant, il protesta de nouveau de la vigilance et de la fermeté qu'il mettrait à faire exécuter la Constitution, et termina son discours par ces paroles paternelles :

« En retournant dans vos foyers, messieurs, je compte que vous serez les interprètes de mes sentiments auprès de vos concitoyens. Dites-leur bien à tous, que le roi sera toujours leur premier et leur plus fidèle ami; qu'il a besoin d'être aimé d'eux; qu'il ne peut être heureux qu'avec eux et par eux. L'espoir de contribuer à

leur bonheur soutiendra mon courage, comme la satisfaction d'y avoir réussi sera ma plus douce récompense. »

Le livre de M. Degalmer, dont nous vous avons donné un rapide et incomplet résumé, est écrit avec soin, les faits y sont classés avec ordre; en le lisant on pressent tous les malheurs qui se préparent, on voit l'orage qui approche, on devine ce que deviendront un jour les terribles acteurs qui entrent en scène; on comprend les fautes qui devaient amener tant de malheurs, et on dit avec l'auteur :

« La révolution française a été le crime d'un grand nombre et la faute de tous. »

Dieu veuille que les leçons qu'on peut puiser dans cet instructif ouvrage profitent à notre génération, et nous préservent des maux qui furent la suite de tant de fautes!

A. JADIN.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA PAROLA D'ONORE.

Nè fune intorno crederò che stringa
Soma così, ne' così legno chiodo,
Come la fé, ch' una bell' alma cinga
Del suo tenace indissolubil nodo.
Ne' dagli antichi par che si dipinga
La santa Fè vestita in altro modo,
Che d'un vel bianco che la copre tutta ;
Che un sol punto, un sol neo la può far brutta.

La fede unqua non deve esser corrotta,
O data a un solo, o data insieme a mille ;
E così in una selva, in una grotta,
Lontan dalle cittadi et dalle ville ;
Come dinanzi ai tribunali in frotta
Di testimon, di scritti e di postille,
Senza giurare, o segno altro piu espresso,
Basti una volta, che si abbia promesso.

ARIOSTO.

LA PAROLE D'HONNEUR.

Je ne crois pas qu'il y ait de corde qui serre autant un fardeau, ni de clou qui entre aussi avant dans une pièce de bois que la foi lorsqu'elle entoure une belle âme d'un nœud ferme et indissoluble. Il semble que les anciens n'aient jamais peint cette vertu que vêtue d'un voile blanc qui la couvre tout entière, car un seul moment, une seule tache peut la souiller.

La parole donnée à un seul ou à plusieurs, dans un bois ou dans une caverne, loin des villes ou des villages, devant les tribunaux, devant des témoins, dans des actes ou des écrits, sans serment, sans un engagement formel, ne doit pas être trahie : il suffit qu'on ait promis une fois.

S***.



ZAÏDA,

LÉGENDE HÉRALDIQUE.

Henri III venait d'épouser Éléonore de Provence, sœur de la reine de France, épouse de Louis IX, lorsque la deuxième croisade fut résolue, et ces monarques qui joignaient l'enthousiasme religieux à l'esprit chevaleresque de cette époque, acceptèrent avec empressement la mission d'aller délivrer la ville sainte du joug des infidèles. La noblesse des deux royaumes, à l'exemple de son souverain, appela sous ses bannières les vassaux de ses domaines et alla se ranger sous l'étendard de la Foi.

A l'époque de cette mémorable expédition, existaient déjà dans le Cumberland six châteaux principaux dont les seigneurs s'armèrent pour la sainte cause. L'un de ces domaines, celui de Milloum, appartenait à une noble famille saxonne du nom de Hudleston, descendante d'Athelstane, l'un des anciens rois de l'Heptarchie.

Le chef des Hudleston, lord Milloum, partit avec ses vassaux, en laissant à son jeune frère l'administration de ses biens; mais arrivé sur les côtes d'Afrique, les tempêtes, toujours si fréquentes, firent périr ou dispersèrent les vaisseaux des croisés; celui que montait le sire de Milloum fut attaqué par une tartane barbaresque, et malgré la plus vigoureuse résistance, les passagers qui survécurent au combat devinrent prisonniers des corsaires algériens.

Entré dans le port d'Alger, le pirate conduisit ses captifs à terre et les exposa dans le Battistan (marché aux esclaves), où ils furent mis à l'enchère. Chaque prisonnier était payé selon son âge, sa force, sa santé apparente et le rang qu'il occupait dans sa patrie. Lord Milloum avait une taille noble et imposante, ses traits doux et réguliers étaient gracieusement ombragés par une magnifique chevelure blonde, et toute sa personne portait une telle distinction que, considéré comme le plus beau des captifs mis en vente, il fut acheté pour le compte du dey. Une jeune femme anglaise, qui avait perdu son mari dans le combat contre les pirates, et un religieux franciscain, achetés à un prix très-inférieur, devinrent ses compagnons d'infortune.

Tous trois furent envoyés à la Casbah, résidence des deys et avant eux des rois d'Alger. Au milieu de ses hautes murailles crénelées se trouvaient toutes les magnificences décrites par les poëtes arabes. Construite pour servir de refuge, en cas de revers, à la famille du souverain, cette forteresse offrait dans son intérieur le mélange singulier des douces habitudes du harem et de la turbulence d'une place de guerre.

Le kodja, ou trésorier du palais, suivi d'un interprête anglais (le dey en entretenait de toutes les langues au Battistan), conduisit lord Milloum à l'appartement de son maître. Ce prince, assis à l'orientale, fumait son chibouk près d'une terrasse donnant sur la mer.

Nonchalamment appuyée sur des coussins, une jeune fille, insoucieuse et gaie, s'occupait à enfiler des fleurs de jasmin qu'elle destinait à sa parure. Ses beaux cheveux teints avec le henné, s'échappaient en profusion de sa chachia de velours bleu, couverte de sequins, et retombaient autour d'elle, tournés et serrés dans des rubans bleu et or. Sa chemise de

mousseline de soie blanche, brodée autour du cou et à l'extrémité des manches, laissait voir une partie de ses épaules et toute la beauté de ses bras. Une veste de velours bleu descendait à la hauteur de sa ceinture et était fixée à la taille par le fouta (écharpe rayée en travers) qui tombait flottante sur son large pantalon. Les ongles de ses pieds, comme ceux de ses mains, étaient aussi teints avec le suc du henné, et plusieurs cercles d'or, qui entouraient ses jambes, complétaient la toilette de la jolie musulmane.

C'était la princesse Zaïda, fille unique du dey.

Le kodja, le captif et l'interprète attendaient dans un silence respectueux que le dey leur adressât la parole. Pendant ces quelques moments, lord Milloum, absorbé dans la contemplation de la belle jeune fille, se demandait s'il n'était pas le jouet d'une illusion. Jamais il n'avait imaginé un assemblage aussi complet de grâces et de perfections. Les lois du harem n'exigeaient pas encore que la princesse cachât ses traits sous un voile pour les dérober aux regards des hommes : quelques mois devaient s'écouler avant que, cessant d'être considérée comme une enfant, elle fût soumise aux exigences imposées aux femmes.

Enfin le dey se tournant vers la porte, fit un signe de la main, le kodja se prosterna, puis, se relevant, il fit avancer le captif. Le prince le considéra quelques minutes. Satisfait sans doute de cet examen, il lui adressa quelques questions que l'interprète traduisit à lord Milloum, dont il transmettait au dey les réponses.

« Quel est ton pays? qui es-tu? quelle est ta fortune? — L'Angleterre est mon pays, mes aïeux ont porté la couronne. Ma condition est celle d'un noble seigneur et ma fortune est peut-être égale à la tienne. »

Cette déclaration sonna agréablement aux oreilles du dey, elle flattait son avarice; un sourire imperceptible effleura ses lèvres.

« Alors tu estimes assez ta liberté pour la racheter par une forte rançon? — Fixe-la toi-même et donne-moi les moyens d'écrire à ma famille : la somme que tu demanderas te sera envoyée. — Dix mille écus d'or! — Dix mille écus d'or, soit! »

Le dey regretta de n'avoir pas doublé la somme que son captif consentait si aisément à payer, mais il fit mentalement ses réserves. « Traitez ce chrétien avec quelques égards, dit-il au kodja, que le soin des fleurs de la terrasse et des galeries lui soit confié. » Puis, d'un signe il congédia tout le monde.

Deux noirs entrèrent, déposèrent auprès du prince une petite table d'un pied de haut, en marqueterie d'écaille et d'ivoire sur laquelle était une coupe d'argent richement ciselée, et l'un des noirs y versa du café. « Père, dit Zaïda, s'approchant du dey et lui passant les bras autour du cou, si ce pauvre captif a une mère, il doit être bien malheureux! ne pourrais-tu lui rendre la liberté sur parole? — Le captif est un seigneur riche et puissant, sa rançon ne se fera pas attendre. — Mais si des événements ou l'éloignement de son pays empêchaient l'arrivée de sa rançon? — Son esclavage deviendrait plus pénible, car il me coûte fort cher, et je ne veux pas avoir fait une dépense inutile. »

Zaïda se retira rêveuse, des larmes roulaient dans ses yeux; pour les cacher à son père, elle attisa machinalement les charbons d'un brasero et y jeta quelques graines de lentisques qui parfumèrent l'air; puis, prenant une sorte de théorbe, elle en essaya quelques sons; mais la voix du muezzin, du haut des minarets, ayant appelé les fidèles à la prière, le dey se rendit à la mosquée de la Casbah et Zaïda rentra dans les appartements intérieurs.

Quelques mois se passèrent. La jeune princesse venait tous les jours dans cette

salle qui ne faisait point partie des appartements du sérail, et dont les larges croisées donnant sur une spacieuse terrasse, lui offraient un aspect moins triste que les fenêtres grillées du logement des femmes. Un jour, le simoun soufflait avec impétuosité; les hommes et les animaux, haletants sous la pesanteur de cet air empoisonné, s'étaient retirés au fond de leur demeure pour y chercher un peu de fraîcheur. Protégée par les épaisses jalousies, la jeune musulmane cherchait cependant à apercevoir les mouvements du dehors. Tout à coup, elle tressaillit... Un esclave s'avançait sur la terrasse, sous l'action de cet air de feu ; il portait un arrosoir, et abreuvait la terre desséchée de quelques plantes rares que Zaïda affectionnait particulièrement; c'était lord Milloum.

« Éloigne-toi ! lui cria Zaïda ; ignores-tu donc le danger de t'exposer ainsi ? — Ces fleurs sont les vôtres, madame, et je me reprocherais de les négliger dans un moment où mes soins peuvent vous les conserver. — Mais, répondit-elle d'une voix tremblante d'émotion, tu ne sais donc pas que je préfère voir périr tous les arbustes du monde plutôt que de te voir affrontant le moindre danger ? Si Zaïda pouvait adoucir ton sort, pauvre seigneur, Allah lui est témoin qu'elle sacrifierait tout l'or qui l'entoure; va te reposer, et si son ordre ne suffit pas, Zaïda t'en supplie ! »

Lord Milloum s'éloigna ; ces paroles, si bienveillantes pour lui, le rendirent bien heureux, car il aimait Zaïda; loin de vouloir chasser son souvenir, lorsque étendu sur sa couche il revoyait son riche manoir, ses nombreux serviteurs, ses chiens favoris, assis au foyer, l'image de Zaïda venait toujours y prendre place comme dame et souveraine, et il redoutait l'instant où sa rançon remise au dey l'obligerait à abandonner des chaînes qu'il eût préféré porter toujours.

Cependant deux lettres adressées à sa famille étaient restées sans réponse, peut-être n'avaient-elles pas atteint leur destination. Mais deux ans s'étaient écoulés, et si le dey ne témoignait pas ouvertement son mécontentement d'une aussi longue attente, c'est qu'il pensait quelquefois à la possibilité d'avoir été trompé par le chrétien sur l'état réel de sa fortune.

Des deux compagnons d'esclavage de lord Milloum, le père Mathias, le religieux franciscain, avait déclaré s'entendre aux travaux du jardinage, et Venifrede, la jeune Anglaise, avait été attachée au service de Zaïda ; elle lui apprit l'anglais, et sa maîtresse l'ayant prise en amitié, la comblait de ses dons.

Un matin que, couverte de son voile et suivie de Venifrede, Zaïda se promenait sous les galeries, Ali, un vieil esclave noir, vint se jeter à ses pieds en implorant sa protection : « J'ai négligé le soin de la ménagerie, dit il en frappant la terre de son front ; un lion s'est échappé cette nuit, et a dévoré vos charmantes gazelles. »

Voyant le chef des bostangis qui venait réclamer l'esclave pour le livrer à une correction cruelle. « Arrête ! s'écria la princesse, je prends cet esclave sous ma protection ; les gazelles étaient à moi, je lui fais grâce ! La miséricorde est un encens agréable à Dieu ; retire à Ali son emploi et donne-lui-en un auquel il puisse mieux convenir. — Je ne saurais te refuser, perle royale, dit le bostangi se prosternant aux pieds de la princesse ; ta voix, douce comme le miel de l'abeille, adoucit mon cœur qui ne devrait pas pardonner. » Puis se relevant il dit à Ali. « Je te confie la garde de la prison des captifs. » Le nègre leva sur la princesse des yeux pleins de reconnaissance et suivit le bostangi.

Mais lord Milloum avait été témoin de cette scène, et l'admiration qu'il en témoigna fut si agréable à Zaïda que Venifrede s'aperçut de leurs mutuels sentiments.

Rentrée dans l'appartement de sa maîtresse elle crut devoir lui donner des con-

seils. « Vous vous exposez aux plus grands périls, madame ; songez à la vengeance du dey s'il vient à découvrir que ce jeune homme vous aime et qu'il est aimé de vous. — Tu as raison, Venifrede, l'image de lord Milloum livré au supplice par amour pour moi me détermine ; je vais payer sa rançon... il partira ; tu le suivras, et tu lui parleras quelquefois de Zaïda. — J'ai perdu dans le combat l'époux qui me faisait aimer ma patrie, vos bontés m'ont fait oublier que j'étais esclave, je ne vous quitterai jamais. — Reste donc ! ton dévouement m'assure une amie, et j'aurai besoin de tes consolations. »

Le jour même Zaïda envoya dans la ville une esclave fidèle avec l'ordre de lui amener un de ces juifs qui font le commerce des pierreries.

« Je t'ai fait venir, lui dit-elle, pour que tu estimes la valeur de ces bijoux ; en voici d'autres plus beaux encore. Il me faut aujourd'hui dix mille écus d'or ; aujourd'hui ! tu m'entends ? Demain, ta volonté tardive me serait inutile. » Elle espérait, en se hâtant ainsi, empêcher le soupçon de naître. Le juif examina les joyaux et promit de revenir vers la fin du jour apporter en échange la somme demandée.

Mais en quittant la princesse, le juif, inquiet des conséquences de cette affaire, alla attendre le dey au sortir de la mosquée, et lui raconta que la princesse lui avait demandé dix mille écus d'or pour prix de ses joyaux. « C'est bien ! juif, répondit le dey, garde tes dix mille écus d'or, je te récompenserai pour ta fidélité, tu n'y perdras rien. »

Rentré au palais il fit venir le gardien des femmes, et lui commanda d'observer les démarches de sa fille et de lui en rendre compte.

Vers l'heure de la dernière prière, Zaïda et Venifrede descendirent dans les jardins; parvenues à la galerie des bains du dey, en apercevant lord Milloum elles s'arrêtèrent. Il s'avança avec respect. « Noble captif, lui dit Zaïda, assez longtemps tu as gémi sur la terre de l'esclavage, réjouis-toi, tu vas revoir ton pays, ta famille, et si tu penses quelquefois à Zaïda, souviens-toi qu'elle a préféré te savoir heureux sous le ciel de ta patrie, que d'être heureuse elle-même en te voyant chaque jour. »

Les traits de lord Milloum s'altérèrent, il répondit d'une voix tremblante : « J'ai cessé de désirer la liberté depuis que Zaïda m'a fait chérir l'esclavage ; j'étais heureux de sa présence, d'un seul de ses regards, d'une seule de ses douces paroles ; cette existence, quoique imparfaite, eût pu longtemps suffire à mon bonheur. »

La princesse fondit en larmes. Lord Milloum la conjura de renoncer au projet de lui rendre la liberté, il fallut que la jeune fille lui retraçât les dangers où elle-même serait exposée, si le dey venait à découvrir leur intelligence. Alors il céda, mais avec désespoir ; puis, comme il entendit un léger bruit dans le feuillage voisin, il s'éloigna précipitamment.

C'est que derrière ce feuillage les épiait le redoutable gardien des femmes ; il laissa rentrer la princesse dans ses appartements, et alla rendre au dey compte de sa mission.

Le lendemain, le dey, sous prétexte d'affaires, refusa de voir sa fille ; la journée se passa sans qu'elle aperçût lord Milloum sur les terrasses et sous les fenêtres ; elle n'eut plus de doute car, jusque-là, malgré le manque de parole du juif, elle n'avait pas soupçonné que son projet pût être découvert. Dans son anxiété elle envoya Venifrede parcourir les parties du jardin où elle pouvait rencontrer lord Milloum. En passant près de la prison des esclaves, l'Anglaise s'entendit appeler à une voix basse ; c'était Ali. Après avoir jeté avec inquiétude les yeux autour de lui. « Va dire à la princesse que le seigneur blond est là, afin qu'elle demande sa grâce au dey ; mais qu'elle se hâte, car chaque

nuit le chrétien est suspendu pendant deux heures par les cheveux, à la poutre de sa prison. » Venifrede recula épouvantée. « Va donc promptement, ajouta le nègre, et supplie-la de ne pas nommer Ali. »

A ce récit, la jeune musulmane se livra au désespoir. La pensée d'abandonner son père ne lui était jamais venue; mais la cruauté qu'il exerçait sur son captif fit se révolter en elle les sentiments de respect et de soumission auxquels elle avait toujours obéi; et en songeant qu'elle était la cause des malheurs du noble Milloum, elle résolut de le délivrer et de fuir avec lui.

Elle chargea Venifrede d'introduire le gardien des prisons dans une partie du palais, où elles pouvaient se rendre sans éveiller les soupçons. « Ali! m'es-tu dévoué? » lui dit la princesse en entrant précipitamment. Ali porta les deux mains sur sa tête, en signe d'assentiment. Elle ajouta : « Veux-tu t'attacher à mon sort, heureux ou misérable ? » Même geste de la part d'Ali. « Et... continua-t-elle plus lentement, connais-tu dans ce palais deux serviteurs aussi dévoués que toi, qui, la nuit prochaine, puissent nous en ouvrir les portes ? Réfléchis, Ali. De l'or, la liberté près de moi si nous réussissons..... Mais... les supplices et la mort ensemble si nous sommes trahis! » Le nègre sembla se consulter, puis il se jeta aux pieds de sa maîtresse, porta à ses lèvres le bas de son voile et dit : « Ali et ses frères donneraient leur vie pour toi, car tu as toujours été bonne aux pauvres noirs; partout où tu iras nous irons, où tu vivras nous vivrons, où tu mourras..... nous mourrons. »

Zaïda émue lui tendit une main que l'esclave porta à son front. Il se retira, en glissant comme un serpent à travers le feuillage du jardin.

Ali s'assura des deux nègres qui gardaient l'une des portes du palais; l'espoir d'un sort indépendant les engagea à favoriser l'évasion des fugitifs. Le père Mathias s'échappa aussitôt que la prudence put le permettre, et courut au port, où il s'entendit avec le patron d'une felouque napolitaine qui, pour une somme considérable, consentit à recevoir sur son bord les personnes annoncées, et le religieux se tint caché aux environs afin de guider les fugitifs jusqu'au lieu de leur embarquement.

La dernière prière du jour venait d'être proclamée du haut des minarets, il fallut attendre que le dey fût de retour de la mosquée, et que le bruit et le mouvement eussent cessé dans le palais. Alors la princesse sortit suivie de Venifrede; elles se glissèrent dans la galerie qui communiquait au jardin, et parvinrent à la prison. Ali les reçut, il les prévint en tremblant que le dey était venu faire exécuter en sa présence l'affreuse torture à laquelle il avait condamné le captif..... Zaïda n'en entendit pas davantage, elle se précipita dans le cachot, chancelante, éperdue.....

A la vue de celui qu'elle aimait, dont les traits étaient affreusement contractés par la douleur, elle tira précipitamment son poignard, s'éleva sur les épaules d'Ali dans l'espoir, en coupant les cheveux, de terminer à l'instant cet atroce supplice..... Mais la malheureuse jeune fille, violemment émue, ne porta qu'un coup mal assuré, qui fit sur la tête de lord Milloum une large incision... et aussitôt, entraîné par son propre poids, il tomba... la tête scalpée...

Un sourd gémissement fut la seule marque de faiblesse que la nature arracha au courageux jeune homme; sur un signe de Zaïda, Ali détacha du plafond la dépouille sanglante que la jeune musulmane recueillit dans ses deux mains; puis, comprimant son désespoir en voyant l'héroïque fermeté que montrait la victime, elle lui prit la main et ils sortirent du palais, suivis de leurs fidèles serviteurs. Le père Mathias les guettait, il les guida vers la felouque, qui aussitôt prit le large; puis il s'empressa de

prodiguer à lord Milloum tous les soins que l'art de guérir put mettre à sa disposition; mais Zaïda ne pouvait se consoler, il lui semblait que le dévouement de toute sa vie serait insuffisant pour dédommager le noble lord de ce qu'il souffrait. Elle se tenait près de sa couche dans un respectueux et timide silence, dévorant ses larmes, étouffant ses sanglots. Jamais elle ne souffrit qu'aucune autre main que la sienne aidât aux soins que le religieux donnait au blessé qu'elle servait avec l'empressement d'une épouse et l'humilité d'une esclave.

Lorsque enfin la guérison de lord Milloum lui fut annoncée, pleine de joie, Zaïda se jeta aux genoux du religieux. « Mon père! s'écria-t-elle, mon père, entendez-moi! » Et croisant alors pieusement ses bras sur sa poitrine: « Dieu des chrétiens, reçois le vœu de Zaïda, qui désormais vivra sous ta loi, afin de n'être pas séparée de Milloum ni dans ce monde ni dans l'autre. »

Le jeune lord et le père Mathias partagèrent avec bonheur cet élan de reconnaissance. Tous deux avaient évité jusqu'alors de toucher un point aussi délicat que celui d'une conversion qu'ils eussent facilement obtenue de cette docile enfant; mais ils avaient résolu d'attendre que l'influence douce et puissante de l'exemple et le besoin d'unir son âme à celle de son époux dans une même communion, déterminât chez la jeune fille la volonté d'être chrétienne.

Le bon moine, pénétré d'une vive émotion, lui demanda si elle se croyait suffisamment dégagée de tout regret, de toute pensée qui pût altérer la pureté d'un tel engagement; elle répondit: « En recevant la foi du sire de Milloum, j'ai senti que je ne pouvais plus avoir d'autre croyance que la sienne; dès ce moment, j'ai prié le Dieu des chrétiens d'éclairer mon âme de sa divine lumière et de me rendre digne de mon noble époux. »

Alors le religieux se tournant vers le jeune seigneur, dit d'une voix solennelle: « Lord Milloum, quel est le nom de votre mère? — Anna, » répondit-il. Le religieux prit de l'eau d'une aiguière, s'approcha de la jeune musulmane et l'ondoya en disant: « Anna, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Amen! » répétèrent les assistants.

Le lendemain ils débarquèrent à Marseille, traversèrent la France, et prirent passage sur un bâtiment qui partait pour le nord de l'Angleterre.

CONCLUSION.

Tout était en mouvement au château de Milloum. Il y avait nombreuse compagnie; car aucune nouvelle du chef de la famille n'étant parvenue en Angleterre; pas un de ses vassaux n'ayant reparu, et ceux des barons chrétiens assez heureux pour avoir revu leur patrie, ne pouvaient donner le moindre indice sur l'existence du sire de Milloum; lord Hudleston jouissait de toute la fortune de son frère et menait joyeuse vie. Cependant il éprouvait comme un remords, et au moindre bruit de chevaux, il lui semblait voir apparaître son frère, réclamant le dépôt qu'il lui avait confié.

Dix heures venaient de sonner; le majordome, sa baguette blanche à la main, alla prévenir les nombreux invités que le repas était servi, et ils entourèrent l'immense table seigneuriale chargée d'énormes pièces de venaison, trophées d'une abondante chasse. Les joyeux éclats de la gaieté contrastaient avec la figure froide et sévère de Hudleston; mais les convives n'en tenaient compte et faisaient fête au splendide festin...

Tout à coup le son du cor se fit entendre par trois fois à la porte du manoir; c'était le signal ordinaire pour faire abaisser le pont-levis, toujours relevé à l'heure des repas.

Une révélation subite frappa Hudleston,

il se leva pâle comme la mort, et saisi d'une violente émotion, il s'écria : « C'est mon frère !... »

Des acclamations bruyantes, des cris de joie retentirent dans tout le château, la porte de la salle s'ouvrit, et laissa voir le châtelain qui s'avançait tenant par la main la belle Zaïda ; derrière eux venaient les fidèles serviteurs, qui avaient été leurs compagnons d'infortune.

Hudleston, éperdu, se précipita aux pieds de son frère, qui le releva, le pressa sur son cœur, et, en lui pardonnant d'avoir disposé trop tôt de ses richesses, lui assura une fortune honorable.

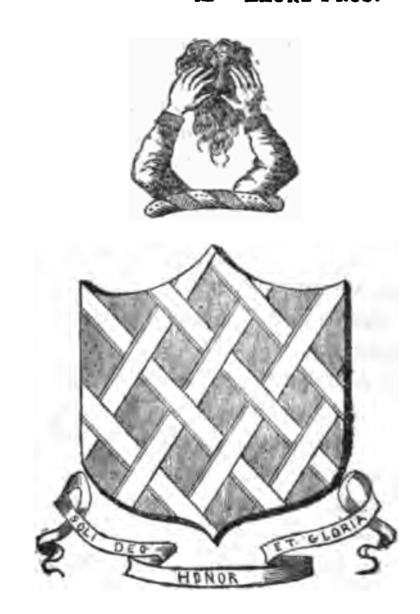
Le baptême de Zaïda, qui devait précéder la cérémonie de son mariage, fut célébré avec tout l'éclat convenable à sa naissance. Elle prit le nom d'Anna qui lui avait été donné en l'ondoyant, et le lendemain lord Milloum conduisit à l'autel la nouvelle chrétienne.

Lady Milloum écrivit une lettre respectueuse à son père, lui demandant un généreux pardon. L'envoyé attendait une réponse à sa missive lorsqu'une révolte éclata dans le palais, et il rapporta la triste nouvelle que le dey avait été massacré.

Tels furent le respect et la vénération inspirés par la nouvelle châtelaine, que le petit port de mer où elle débarqua sur la côte du Cumberland, reçut à cette occasion le nom d'*Anna's Ease* (repos d'Anna), qu'il a conservé depuis, et le village porte encore le nom d'*Anneys*. Quelques-uns des descendants de cette famille eurent le titre de lord *Hudleston of Anneys*.

Après son mariage, la nouvelle lady Milloum souhaita que la chevelure de son mari, qu'elle avait si pieusement conservée, fût placée dans les armoiries de la maison Hudleston, dont nous vous donnons ici la gravure.

Mme LAURE PRUS.



UNE HISTOIRE DE GRAND'MÈRE.



« Voyons, ma chère Julie, sois franche : Gustave te déplaît, n'est-ce pas ? tu n'en veux pas pour mari ?

— Grand'mère, je vous l'ai dit ce matin, j'aimerais mieux devenir vieille fille que de l'épouser !

— C'est une grande décision ! Veux-tu bien me dire en quoi ce pauvre Gustave a pu tant te déplaire ? Que lui reproches-tu ? parle avec confiance ; je comprends tout, moi, je n'ai pas toujours eu quatre-vingts ans.

— Je le pense bien, grand'mère. Mais tenez, puisque vous voulez que je vous

parle franchement, il me semble que quand on a quatre-vingts ans, on ne peut plus avoir les mêmes impressions qu'à dix-sept ans... c'est si différent!

— Sans doute! cependant, je t'assure que, moi du moins, je n'ai pas perdu la mémoire, et que je me souviens parfaitement de mon jeune temps, et, comme tu dis, de mes impressions, car moi aussi j'avais *mes impressions!*

— Vraiment?

— Il en résulte que je te connais beaucoup mieux que tu ne le supposes... la preuve, c'est que je sais la cause de ton refus.

— Est-ce possible?

— Écoute : voici tes griefs contre Gustave : il a trente ans, donc il est trop vieux; il aime la campagne, donc il est triste; il est chasseur, donc il est ennuyeux; ce n'est point un fashionable, il ne te fait pas de compliments, donc il est insupportable..... et puis, ma petite : tu n'aimes pas Gustave, parce que tu te figures que tu aimes Arthur.

— Moi?

— Oh! comme tu rougis!... allons, conviens-en?

— Vrai! grand'mère, ce n'est pas ma faute..... c'est plus fort que moi.

— C'est plus fort que toi? A merveille, je reconnais mes *impressions*... c'était absolument la même chose. A présent que tu es grande, je vais te raconter mon histoire.

— Votre histoire, bonne grand'mère? Ah! quel bonheur!

— J'avais à peu près ton âge quand mes respectables parents me proposèrent pour époux ton grand-père; c'était un jeune homme de bonne mine, qui joignait aux bonnes manières de ce temps-là des principes solides; ma famille l'estimait beaucoup.

La première fois qu'on m'en parla je baissai les yeux et je fondis en larmes. Mon père prit cela pour de l'enfantillage, et résolut de différer de quelques mois mon établissement : je n'aurais jamais osé lui avouer le véritable motif de mon refus.

J'avais une amie un peu plus âgée que moi, qui s'appelait Antoinette; c'était une demoiselle de fort bel air, mais dont l'esprit, faussé par la lecture de romans très-frivoles, se nourrissait de chimères.

Cette jeune demoiselle avait su prendre beaucoup d'ascendant sur moi, qui étais fort simple et d'une candeur extrême. Elle me faisait, en termes ampoulés, de magnifiques récits des aventures qu'elle avait lues, ayant soin d'y joindre ses propres rêveries, qui, à elles seules, eussent fait un assez beau volume, et j'ajoutais une telle foi à tout ce qu'elle me disait, qu'en peu de temps j'en vins à ne plus comprendre la vie réelle : tout me paraissait petit, les soins du ménage me semblaient ridicules, et je ne concevais pas qu'on pût s'enfermer dans le cercle si étroit du mariage, en compagnie d'une âme *vulgaire*, comme disait Antoinette. Il me fallait un bonheur idéal dont rien autour de moi ne m'offrait l'image, mais qui se parait chaque jour des plus riantes couleurs, grâce aux inspirations de la poétique Antoinette.

Sur ces entrefaites, mon père avait rencontré par hasard un de ses anciens amis, bon gentilhomme de province, qu'une affaire importante retenait passagèrement à Paris : cet ami lui avait présenté son neveu, jeune homme à la mode, qui dansait à ravir et babillait fort bien. Un assez joli visage, une coiffure irréprochable, un costume remarquable par son originalité de bon goût, tel était le ravissant personnage qui devait me faire verser mes premières larmes.

Il s'appelait le vicomte de Neufcastel...

— Comment! ce vieux monsieur avec ce grand nez... cette perruque jaune... qui ne sait rien dire d'aimable, et qui choisit le plus grand fauteuil pour s'endormir plus vite quand il vient vous voir?

— Ah! ma chère! tu prends bien peu



de ménagements... songe donc que je l'ai aimé!

— Lui! mais comment pouvait-il plaire, même étant jeune? Point d'esprit, point de bienveillance, il me semble qu'il ne devait rien avoir de bien séduisant.

— Je te demande pardon : il avait un habit gorge de pigeon comme on en portait dans ce temps-là, ce qui par parenthèse était fort joli; cet habit prenait bien sa taille et lui donnait fort bonne façon; de plus, il se dandinait en marchant, ce qui ne manquait pas d'une certaine grâce; il était coiffé d'une grecque admirablement poudrée, et répandait une forte odeur de musc et d'ambre; en outre il employait des termes nouveaux alors pour émettre sur toutes choses des idées étranges, ce qui, dans mon esprit, en faisait un homme à part, un homme supérieur.

A dix-sept ans, on prend facilement le change, j'osai me flatter d'avoir été remarquée par le vicomte; j'en parlai à la romanesque Antoinette, qui m'assura que positivement j'étais aimée.

Dès lors, je me mis à m'occuper de mon délicieux chevalier : quand il parlait, j'admirais sa facilité d'élocution; quand il se taisait, je trouvais son tact prodigieux. Ce jeune homme devint pour moi le type du vrai gentilhomme, et je lui prêtai toutes les vertus dont une belle âme est parée; ses visites à mon père étaient assez rares pour entretenir l'illusion, je ne le voyais qu'en représentation et, pour ainsi dire, posant.

Comme j'avais eu l'imprudence de ne point me confier à ma mère, il arriva nécessairement que ma tête s'exalta, et que je crus de bonne foi que j'aimais le vicomte. De là, mille rêveries absurdes, mille projets de dévouement impossibles.

J'en étais là de mon roman lorsque, ainsi que je te le disais tout à l'heure, mes parents me proposèrent pour époux ton grand-père, ce qui m'avait fait pleurer.

En femme prudente, ma mère ne brusqua rien : elle se contenta d'éloigner de moi Antoinette, dont elle avait trop tard reconnu la dangereuse influence, et au bout de quelques mois, elle me renouvela la proposition de M. de Vaudreuil. Ce prétendant n'avait rien de brillant : il était tout simplement un honnête homme, un brave militaire, estimé de tous. J'avais en perspective un bon mari, des relations honorables, une fortune solide; mais tout cela n'était rien, comparé au charmant babil du vicomte, à son habit gorge de pigeon, et à sa grecque que son valet de chambre crêpait et poudrait dans la dernière perfection.

Ma mère me témoigna dans cette circonstance tant d'affection et d'indulgence que je finis par lui ouvrir mon cœur, en la conjurant de ne pas me sacrifier. Elle sourit quand je lui dépeignis M. de Neufcastel sous les traits dont l'avait revêtu mon imagination.

« Ma chère fille, me dit-elle, ne croyez pas que votre père et moi puissions jamais avoir l'intention de vous *sacrifier* : votre bonheur nous est plus cher encore que le nôtre; seulement nous avons pour nous l'expérience qui vous manque, et nous savons que le parti que nous vous présentons est non-seulement sortable, mais encore digne en tous points d'être agréé.

Ces mots de ma mère n'avaient pas complétement dessillé mes yeux; mais comme je me montrais docile à ses avis, elle voulut bien me mettre à même de connaître davantage le héros de mes pensées.

A dater de ce jour, on fit plus de politesses au jeune vicomte, et comme mon père était fort bien en cour, l'espoir de sa protection rendit M. de Neufcastel de plus en plus assidu.

J'eus alors le loisir de le considérer à mon aise et d'entendre les appréciations qu'on en faisait dans le cercle intime de notre société.

Mes frères et mes cousins, qui ne se doutaient nullement de mes beaux senti-

ments, ne se gênaient point pour nous raconter en riant aux éclats la vingtième partie des prouesses du vicomte. J'appris ainsi qu'il passait sa vie à jouer, à boire avec quelques écervelés de son espèce. N'ayant pas assez d'argent pour satisfaire ses goûts frivoles, il en empruntait de tous côtés : il était léger, ignorant, fat; en un mot, il avait tous les défauts des grands seigneurs sans en avoir les qualités.

Quand je vis de toutes parts le mépris tomber sur lui, je me sentis humiliée à mes propres yeux d'avoir pu placer aussi mal cette préférence que toute jeune fille doit garder avec soin pour l'époux que ses parents lui destinent.

Ma mère était si bonne qu'elle voulut bien me plaindre; mais mon père, qui aimait à rire, me dit qu'il m'engageait à m'unir préalablement à M. de Vaudreuil, quitte à lui faire faire un habit gorge de pigeon tout aussi élégant que celui de M. de Neufcastel.

J'obéis sans regrets à mes bons parents, car depuis que mon héros avait pris le soin de se dépoétiser lui-même, j'avais su rendre justice à M. de Vaudreuil, et ne sentais plus pour lui le moindre éloignement.

On célébra notre mariage avec grande pompe, et peu après M. de Neufcastel épousa une veuve beaucoup plus âgée que lui, mais qui possédait un fort beau patrimoine.

La révolution vint bientôt briser toutes les existences; nous émigrâmes, et, par un singulier hasard, nous rencontrâmes sur la terre étrangère M. et Mme de Neufcastel : ils étaient aussi pauvres que la plupart des émigrés, mais en réalité beaucoup plus à plaindre, car le caractère léger du vicomte ne pouvait résister au malheur. Placé hors de son cadre, il redevint lui-même, et comme sa valeur intrinsèque était fort mince, il eut peu de relations et point d'amis.

De retour en France, il perdit la vicomtesse, puis vinrent les infirmités d'une vieillesse prématurée; il trouva alors dans mon mari, je ne dirai point un ami, mais du moins une ressource contre l'isolement, et depuis que j'ai eu le malheur de perdre ton grand-père, je me suis fait un devoir de continuer à offrir à ce pauvre vieillard ce qui manque à tout homme qui se sent seul au monde... un coin du feu, et sa petite partie.

Oh ! certes, il ne se doute pas qu'il m'a fait rêver et pleurer ! moi-même je ne me le rappelle qu'avec étonnement.

— Il est si maussade ! si ennuyeux !

— Eh bien, ma petite Julie, il a pourtant failli être cause de ma résistance aux vœux de toute ma famille ! et voilà comment on peut se monter la tête, et faire d'un être fort ordinaire, un personnage de roman. Qu'en dis-tu ? »

Julie ne répondait point; elle baissait les yeux, elle était embarrassée.

« Allons, allons, reprit la bonne grand'-mère, c'est fini ! je ne te parlerai plus de mon cher Gustave, qui est pourtant bien le meilleur garçon que je connaisse; je veux te laisser le temps de réfléchir; consens seulement à étudier de près le caractère d'Arthur; laisse-moi te faire part de mes observations, et tu me diras toi-même si ce jeune homme est vraiment digne de ton choix, et si ton cœur s'est sérieusement attaché à lui, ou bien si plutôt ce n'est pas une erreur de ton imagination.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, grand'mère. »

Ceci fut dit en soupirant et comme à regret.

Trois mois plus tard, il y avait une fête de famille chez madame de Vaudreuil.

Un notaire demandait à Julie sa signature, elle la donnait, et sa main ne tremblait pas : un jeune homme calme et sérieux se tenait près d'elle; il n'avait rien de brillant, mais Julie et son aïeule avaient confiance en lui.

Au coin de la cheminée, on voyait un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, à l'œil



sec, aux lèvres pincées : il ne disait mot quand il ne dormait pas ; il était là par habitude et presque sans savoir pourquoi.

Un élégant pirouettait autour du salon, frisant sa moustache, lorgnant et se redressant ; Julie le regardait avec indifférence.

« A quoi penses-tu ? lui dit tout bas son aïeule.

— Grand'mère, répondit plus bas encore la jolie fiancée, je voudrais bien savoir si M. de Neufcastel ressemblait à M. Arthur le jour où l'on signa votre contrat.

— A s'y méprendre, ma chère enfant... à part la différence des costumes !... Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je pensais tout à l'heure que M. Arthur pourrait bien un jour ressembler à M. de Neufcastel.

— C'est probable, ma fille, et je te fais mon compliment d'avoir bien voulu, d'après mes avis, consentir à le juger de près. »

Mme DE STOLZ.

LES VIOLETTES.

L'odeur d'une seule violette nous rappelle
les souvenirs de plusieurs printemps.
RAMOND.

Mes violettes bien-aimées,
Mon suave, mon doux trésor,
Eh quoi ! je vous revois encor,
Et vos haleines parfumées
Vers moi reprennent leur essor !
Vous n'avez rien perdu de vos senteurs premières :
Comme vous fleurissiez au pied de nos chaumières,
Comme vous embaumiez mes pas d'enfant naïf,
Telles vous fleurissez, bien loin de ma patrie,
Pour m'offrir l'image chérie
De mon ancien bonheur, à jamais fugitif.

Je vous aimai du jour où j'ai pu me connaître,
Belles du sombre bleu qu'abritaient les grands bois ;
Le passé me revient, et mes jours d'autrefois,
Semblent sourire à ma fenêtre,
Aussitôt que je vous revois.

Je baigne de baisers vos fleurs, votre verdure ;
Je redeviens moi-même, et toute la nature

En sa magnificence aussitôt m'apparaît ;
Je remonte à ces jours pleins d'âme et d'innocence,
Où je comparais en silence
La pauvre violette et la vaste forêt.

. . . .

Comme à chaque printemps vous renaissez plus belles,
Triomphant de l'hiver et de ses jours de deuil,
Ainsi je crois qu'ouvrant de blanches ailes,
Mon âme sortira de l'hiver du cercueil !

C. F.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE N° 3.

La Méditerranée baigne à la fois l'Europe, l'Afrique et l'Asie ; par le Pont-Euxin et le Tanaïs, elle remonte jusqu'aux steppes de la Tartarie ; par le Nil, jusqu'aux cataractes d'Éléphantine ; peu de jours de route la mettent en communication par l'Èbre avec le Tage et toute la côte de la Lusitanie ; par le Rhône avec le Rhin et les mers du Nord ; par le Nil avec la mer Rouge et la Judée. Jésus-Christ est né près de ses bords ; là ont été remportés tous les triomphes du christianisme, depuis le sacrifice du Calvaire jusqu'à la bataille de Lépante. La croix arborée au Vatican, non loin de cette mer, domine le monde. Alexandre, Jules-César et Napoléon sont nés sur ses rivages. Près d'elle se sont élevées Rome et Carthage, Venise et Corinthe, Athènes et Alexandrie, Constantinople et Jérusalem. Elle a vu les guerres des Perses contre les Grecs ; les guerres puniques ; les guerres civiles des Romains, les batailles de Pharsale, de Philippe et d'Actium ; ses flots ont vu les barbares en Italie ; ils ont porté les croisés en orient et les Turcs à Constantinople ; l'empire de Charlemagne et celui des califes se sont étendus sur ses bords ; elle a vu les luttes des Guelfes et des Gibelins ; la défaite des Maures ; la grandeur de l'Espagne ; dans les temps modernes, les campagnes d'Italie et d'Égypte, la bataille de Navarin, la prise d'Alger, celle de Rome ; sur ses flots ou près de ses bords se sont jugées toutes les questions décisives de l'humanité ; « elle » est, dit Juste Lipse, jetée à travers le » monde comme un baudrier sur le corps » de l'homme ; ceinture magnifique en» châssée d'îles comme de pierres pré» cieuses, qui resserre et qui réunit en » même temps qu'elle distingue et qu'elle » partage. »

Mme E. R.



CHRONIQUE MUSICALE.

Un des plus célèbres compositeurs de ce siècle vient de mourir. L'auteur de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*, *Gaspard Spontini* a succombé, le 24 janvier, à l'âge de soixante-douze ans, à Jesy (États-Romains), sa ville natale, où il s'était rendu, il y a peu de mois, pour rétablir sa santé. Il voulut, malgré la rigueur de l'hiver, assister à la messe; un refroidissement le saisit en sortant de l'église et l'emporta après une courte maladie.

Venu à Paris en 1803, il commença par y donner des leçons de musique qui étaient fort recherchées.

Nommé directeur de la musique de l'impératrice Joséphine, il dut à cette protection puissante de pouvoir surmonter les obstacles que l'on opposait à la mise en scène de la *Vestale*, qui devait faire sa renommée et le placer d'un seul coup à la hauteur des plus grands compositeurs de cette époque.

Deux ans après ce triomphe, Spontini donna l'opéra de *Fernand Cortez*. C'était le complément de la théorie qu'il avait exposée si heureusement dans la *Vestale*. Les mêmes qualités dramatiques et, il faut le dire, les mêmes imperfections s'y retrouvent. A la largeur des mélodies l'auteur avait su, dans son œuvre nouvelle, unir la naïveté primitive que comportait le sujet. *Fernand Cortez* renouvela le succès de la *Vestale*, et le nom de Spontini devint célèbre.

Plus tard il écrivit *Pélage*, sur un livret de M. de Jouy: œuvre de circonstance qui eut peu de succès. La poésie était froide et la musique trop bruyante, sans être dramatique.

En 1817, pour la reprise des *Danaïdes*, de Salieri, il ajouta quelques morceaux à cette partition: la bacchanale du troisième acte est une de ses productions les plus remarquables. Il fit quelque temps après jouer *Olympie*, le dernier opéra qu'il ait fait pour la France. Les réminiscences, les défectuosités, la froideur se font sentir à chaque mesure de cet ouvrage; l'auteur semble avoir perdu toute sa verve. L'accueil valut l'œuvre.

Sur la proposition du roi de Prusse, Spontini partit pour Berlin, en 1820, avec d'énormes avantages : le titre de premier maître de chapelle de la cour et de directeur de la musique du théâtre. Il y fit jouer son dernier opéra, retouché par Hoffmann. Il composa ensuite *Lalla-Rouck*, opéra-ballet; plus tard, il intercala quelques fragments dans *Nourmahal*, puis il fit subir à *Fernand Cortez* une troisième ou quatrième transformation. En 1825, il donna l'opéra féerique d'*Alcidor*, et quatre ans après *Agnès de Hohenstaufen*, grande partition à laquelle, selon sa coutume, il fit de nombreux changements. Les critiques allemands sont divisés sur le mérite de ces productions, qui ne sont guère supérieures à *Olympie*.

Arrivé à Paris, en 1839, il fut nommé à une place vacante à l'Institut, sous la condition de renoncer à la position qu'il occupait à Berlin.

Cependant, après son retour dans la capitale de la Prusse, il paraissait avoir oublié ses engagements avec la France, lorsque la mort du roi Frédéric-Guillaume III vint changer son sort à la cour. Une lettre imprudente qu'il fit insérer dans un journal, parut une atteinte à la majesté du nouveau monarque; Spontini fut cité devant un tribunal et condamné à un emprisonnement dans une forteresse ; mais la bonté du roi le



déchargea de cette peine, lui assura le maximum des avantages qu'il pouvait espérer pour ses services et lui permit de se retirer où il voudrait.

Spontini était membre de plusieurs académies; il était décoré des ordres de la Légion d'honneur; de l'Aigle rouge et du Mérite, de Prusse; de Saint-Grégoire, du pape; du Mérite, de Hesse Darmstadt; de la Couronne, de Bavière; de François Ier, des Deux-Siciles; du Danebrog, du Danemarck, et de Léopold, de la Belgique. Il était naturalisé français, et le pape lui avait donné le titre de comte de Saint-Andréa, en récompense des institutions de bienfaisance qu'il avait créées dans sa patrie.

Un service funèbre a été célébré pour lui à l'église de la Madeleine. On y a exécuté divers morceaux de *Fernand Cortez* et de la *Vestale*. Spontini avait épousé la sœur du célèbre facteur Erard.

L'Opéra vit, depuis quelque temps, de reprises, de rentrées et de débuts. L'Opéra-Comique vient de donner *Bonsoir, monsieur Pantalon*, paroles de M. Lockroy, musique de M. Albert Grisar, qui a obtenu un brillant succès.

Albert Grisar obtient de grands effets par des moyens simples et naturels. Les détails de cette nouvelle partition sont pleins de charme, de grâce, de fraîcheur, et la science s'y laisse voir juste assez pour paraître aimable. Un véritable déluge de mélodies d'un style original et excellent se succèdent délicatement, sans fracas, et respirent une gaieté franche et inépuisable. Les couplets de *Colombine* et d'*Isabelle* sont des plus gracieux; le duo qui les suit, dans lequel *Lélio* dit le mot : *J'aime*, sur tous les tons, est d'un comique excellent, et le morceau d'ensemble, *Bonsoir, monsieur Pantalon*, est un véritable petit chef-d'œuvre.

Le théâtre Italien a donné *la Tempesta*, opéra de M. Halévy, que Londres a si chaudement applaudi l'été dernier. La musique a un véritable mérite; le prologue tout entier est digne des plus grands éloges. On y remarque surtout la prière de *Ferdinand*, *la caratine*, délicieux morceau, doucement mélancolique, aussi bien composé que bien chanté par Mme Sontag; un trio entre *Caliban*, *Miranda* et *Prospéro*, écrit dans le style italien, est un des passages de *la Tempesta* les plus goûtés des spectateurs.

Il y a, au second acte, un morceau infiniment remarquable et dramatique, le récit de *Caliban*; au tableau suivant, un jeune matelot (Mlle Bertrand) entonne, le verre en main, une chanson pleine d'entrain et de gaieté: *Viva il rhum che fa contare*, que le chœur reprend avec des modulations d'une grâce extrême. Le cantabile de Mme Sontag : *Deh taglio signore*, est aussi accueilli par de vifs et justes applaudissements. Enfin la chanson à boire de *Caliban* : *Se tutto girar*, expression saisissante du délire de l'ivresse, est saluée par les bravos répétés de toute la salle.

Une des dernières soirées de la grande Société Philharmonique de Paris a été signalée par une ovation qui fait également honneur à ceux qui en ont eu l'idée et à celui qui en a été l'objet. Après l'exécution de plusieurs fragments des œuvres de l'illustre compositeur qui dirigeait l'orchestre et au moment où l'admiration et l'enthousiasme étaient à leur paroxysme, une couronne d'or massif a été présentée à M. Hector Berlioz. Une société d'amateurs avait voulu témoigner ainsi, par un souvenir durable, tout le prix qu'ils attachent aux productions hardies et originales de l'auteur de *Roméo et Juliette*. On a beaucoup applaudi aussi, à cette même soirée, une jeune et fort remarquable pianiste, mademoiselle Clauss, de Prague, élève d'un professeur aveugle.

Une œuvre très-importante vient d'être publiée: *la Rédemption*, grand oratorio, d'un compositeur italien, de mérite hors ligne, Giulio Alazary. L'exécution de cet



ouvrage sévère et imposant eut lieu, l'an dernier, à la salle Ventadour, et il fut accuilli par des éloges et des applaudissements chaleureux. Un trio surtout fut distingué parmi les autres morceaux de cette musique large et savante, dont la grâce propre au style italien adoucit la sévérité. Les divers morceaux de chant que renferme *la Rédemption* se recommandent particulièrement à nos lectrices, pour les paroles et pour la musique.

Nous avons sous les yeux deux romances nouvelles de Niedermeyer, sur des poésies de Victor Hugo : *Oceano nox*, mélodie qui respire une tristesse inspirée et poétique comme les paroles, et *Gastibelza*, que la musique de Monpeou rendait si difficile à traiter. Il est piquant de faire la comparaison des idées musicales de ces deux compositeurs, sur le même sujet.

Le succès que nous avions prédit aux romances de M. F. Bonoldi se confirme chaque jour. L'une d'elles, particulièrement, les *Adieux de Marie Stuart à la France*, de Béranger, est devenue populaire; cette belle inspiration musicale figure sur les programmes des principaux concerts et fait le charme des soirées de famille. C'est une réussite égale à celle de *l'Hirondelle* et du *Vieux Caporal*, du même auteur.

JULES LOUVET.

Économie Domestique.

PROCÉDÉ POUR BLANCHIR LES PLUMES ET LES MARABOUTS.

Achetez un demi-quart de savon blanc.

De l'amidon en grain.

Une boule d'indigo à bleuir le linge.

De la chaux en poudre.

Râpez du savon dans un litre d'eau, faites-le fondre sur le feu; quand il est fondu, versez le tiers de cette eau dans un plat long, attendez qu'elle soit tiède pour y étendre vos plumes, de manière à ce que cette eau les recouvre. Une heure après, vous prenez, par le pied, une plume que vous tenez ferme entre le bout des doigts de votre main gauche, puis, en la tirant du pied jusqu'à la tête, vous la passez, en la serrant doucement, entre le pouce et l'index de votre main droite. — Vous recommencez une ou deux fois cette opération, ensuite vous retirez les plumes. — Jetez cette eau de savon sale, et remplacez-la par un autre tiers d'eau de savon propre, plus chaude; vous y plongez vos plumes et les passez de suite entre vos doigts. — Jetez cette eau de savon sale, et remplacez-la par le dernier tiers d'eau de savon propre, encore plus chaude; vous y plongez vos plumes une dernière fois, puis vous les rincez jusqu'à ce qu'elles laissent l'eau claire.

Vous étendez sur une table une feuille de papier blanc; dans le même plat qui vous a servi, vous mettez de l'eau froide, dans laquelle vous faites dissoudre une cuillerée à bouche d'amidon en grain, vous y posez votre boule d'indigo pour donner une petite teinte bleue, vous mettez tremper vos plumes dans cette eau amidonnée, puis vous les placez sur votre feuille de papier; — là, si vous ne les trouvez pas assez blanches, vous les saupoudrez légèrement de chaux... une minute après, vous les replongez dans l'eau amidonnée, et les placez de nouveau sur la feuille de papier. — Si c'est en été, vous les faites sécher au soleil; lorsqu'elles son à moitié sèches, vous en prenez une, vous la posez dans votre main gauche, toute ouverte, vous approchez votre main droite, et, des deux mains, vous frappez mollement sur la plume jusqu'à ce que son duvet se soit entièrement développé. — Si



c'est en hiver, vous placez le papier près du feu, et vous présentez vos plumes à la chaleur pour achever de gonfler leur duvet.

Deux heures suffisent pour blanchir un bouquet de plumes ou de marabouts.

Si les plumes étaient frisées, vous choisiriez un couteau dont la lame serait étroite, et, tout en tenant légèrement, entre le pouce et l'index de votre main gauche, la plume par sa côte, du côté de la tête, vous prendriez la lame du couteau entre le pouce et l'index de votre main droite, vous feriez passer, en partant de la côte, chaque brin de plume entre votre pouce et le dos de la lame de votre couteau, tandis que, par un mouvement de gauche à droite, vous tourneriez ce brin de plume de manière à former un cercle. — Ce côté de la plume étant frisé, vous frisez l'autre côté en commençant par le pied.

EAU-DE-VIE CAMPHRÉE.

Faites fondre dans un litre d'eau-de-vie, 14 grammes 16 décigrammes (4 gros) de camphre.

Cette eau s'emploie en lotions et en compresses dans les contusions et les foulures.

EAU DE COLOGNE NON DISTILLÉE.

Achetez :

1 litre d'esprit-de-vin à 36 degrés.	2f	25c
7 grammes 8 décigrammes (1 gros) d'essence de bergamotte.....		25
Idem — de citron.....		25
Idem — de cédrat....		25
Idem — de néroli fin..	1	50
1 gramme 35 centigrammes (1/2 gros) d'essence de romarin......		10
	4f	60c

Mêlez le tout dans une cruche, puis remplissez-en des bouteilles.

CORRESPONDANCE.

Que Dieu t'accorde la santé, ma chère amie, car, sans elle, on ne peut être parfaitement heureux. A Paris, nous avons été, nous sommes ou nous serons grippés; nous toussons, par sympathie, par imitation, c'est involontaire, cela se gagne... et, comme c'est à celle qui a payé sa dette à l'épidémie, de venir consoler celle qui est grippée... J'attends Florence... La voilà!

« Comment vas-tu? me dit-elle en me regardant avec intérêt. — Mieux, merci! que tu es bonne d'être venue! — J'ai bien peu de mérite, je t'assure; j'étais si inquiète... — Que je t'aime! — A la bonne heure! aime-moi, tant que tu pourras, je te le permets. » Elle m'embrassa, puis, ôtant chapeau et manteau : « Qu'as-tu fait, ma pauvre amie? reprit-elle en s'asseyant près de moi. — Regarde sur cette table. — Eh bien!... Mais ce sont des guenilles à jeter à la borne. — Ah! Florence! toi qui as dit: *rien de perdu!* c'est ma devise. — Je ne m'en dédis pas... mais encore...? — Dans l'envoi que m'a fait mademoiselle Anaïs, il y avait un commencement de tapis mosaïque que je viens d'imiter. Tu vois ces morceaux de mérinos, de drap, de mousseline de laine, de soie, de bouts de ruban, de toutes les grandeurs : vieux et neuf, frais et fané que j'ai tirés des sacs que tu connais; après m'être bien assurée que l'on ne pouvait rien en faire d'utile, j'ai coupé tous ces morceaux par bandes larges de 13 millimètres, j'ai réuni ensemble, par un point dessus, les bandes



pareilles, tantôt avec du fil blanc pour les couleurs pâles, tantôt avec du fil noir pour les couleurs foncées; j'ai fait des pelotes de chacune de ces couleurs et j'en ai arrêté les bouts avec une épingle. J'ai pris deux aiguilles de bois de 16 millimètres de circonférence, puis, choisissant une des pelotes, formée de bandes de mérinos noir, je suppose, j'ai monté cinq mailles et j'ai tricoté cinq tours, comme si je tricotais une jarretière, puis j'ai coupé ma bande, et, pliant du bout, en deux, une bande de soie bleue, je l'ai mise à cheval sur le peu qui me restait de la bande de mérinos noir, je les ai attachées ensemble par un point, et j'ai encore tricoté cinq tours, comme si je tricotais une jarretière. Tu t'aperçois que ce tricot a un envers, c'est le côté où l'on voit les deux couleurs formant un seul rang. Si je me sers de drap, je suppose, ma bande ne sera large que de 8 millimètres; si je me sers de barège ou de léger Florence, ma bande sera large de 20 millimètres, de manière à ce que mon tricot soit d'égale largeur. J'aurai soin de bien mêler les couleurs et les étoffes : du brun et du clair, du mate et du brillant; je ne dédaigne pas les morceaux en biais, ces bandes forment une espèce de gazon qui fait encore une variété... Enfin, ma chère amie, je ne peux jeter les plus petits bouts, quand je pense qu'avec un point j'en ferai un grand bout... Arrivée à la longueur que j'ai décidée, je ferme ma jarretière, j'en fais une autre, puis quand j'ai ce qu'il m'en faut, je réunis ces jarretières par un surjet fait à l'envers, avec du gros fil noir. — Ah! je te comprends! tu obtiendras ainsi de chauds et solides tapis de voiture, de ces tapis sur lesquels, sans crainte de les salir, on fait jouer les petits enfants dans les salons, dans les jardins; des tapis que l'on peut mettre sous les tables de salle à manger, et qui seraient bien, dans une chambre carrelée, sous les pieds d'un pauvre vieillard. — Tu pourrais ajouter que ce serait un travail pour les bonnes mamans dont la vue est affaiblie, que cette occupation de couper, coudre et tricoter n'est point monotone, que, pour les petites filles, cela leur apprend à mettre du goût dans le mélange des couleurs. Et puis, ma chère, conçois-tu ce plaisir? De rien, faire quelque chose! Je ne peux plus voir traîner le plus petit morceau d'étoffe, c'est au point que... j'envie les chiffonnières. — Voilà de l'enthousiasme! — Oui, ma chère Florence, c'est ainsi que je fais toutes choses. — Tu es bien heureuse!... Veux-tu de mon aide pour expliquer la planche IV? — J'allais te le demander. — Ne te dérange pas, je vais tout préparer sur cette table..... Dicte-moi!

— Le n° 1 est une partie du bas, et l'un des montants d'un dessin de voilette; ce dessin se brode en points de cordonnet ou au crochet, sur tulle de Bruxelles, avec application de Nanzouk. Sur tulle de soie noire, en points de cordonnet, avec application de marceline noire. Dans chaque fleur on fait des jours différents.

Ce dessin peut aussi servir pour imiter de riches dentelles, blanches ou noires. Cette voilette et ces dentelles se garnissent d'un picot.

Le n° 2 est le quart d'un encadrement de mouchoir. Ce dessin se brode en points de feston, nommés *points de rose*, les ronds se font de même et forment des yeux de perdrix. Brodé en coton rouge, ce mouchoir serait très-original. Pour le marquer, je mettrais l'initiale de mon petit nom dans l'ovale du milieu de la corne, celui qui a un rond dessus et un autre dessous.

Ce dessin peut aussi servir pour bas de jupon.

Le n° 3, le nom d'*Elodie* se brode au plumetis.

Le n° 4, *Ludovic* se brode pois et plumetis.

Le n° 5 te représente quatre dessins : un écureuil, deux différents papillons et un escargot. Ils sont disposés de manière



à tenir le moins de place possible. Tu peux les semer sur des coussins, sur des tapis, pour dos et bras de fauteuil; tu peux les exécuter au crochet ou bien les broder en reprises sur ces carrés de filet de 45 mailles qui se font au point carré, et dont je t'ai déjà donné tant de dessins.

Le n° 6 est un dessin de tapisserie pour couverture de livre que tu peux grandir ou diminuer selon le livre que tu veux couvrir.

—Donne-nous donc, ma chère Jeanne, une idée de ce dessin... car enfin, bien que l'on s'en rapporte à toi pour le choisir, encore faudrait-il savoir...

— C'est juste. Le milieu est de ce beau bleu de France que nous aimons tant, il est entouré d'ornements semblables à de beaux coquillages. Le fond est déjà indiqué en noir, il se continue de même. Si les laines sont bien choisies, ce dessin sera charmant. En filoselle, il ne coûterait que le tiers de plus qu'en laine.

— Je te remercie. Continue.

— Ce dessin, sur canevas Pénélope, n° 8, peut servir pour faire ces coussins de crin, d'un carré long, que l'on place au bas du dos d'un fauteuil Voltaire pour remplir le vide et soutenir les reins de la personne assise.

Il peut encore faire un sachet pour mouchoir, pour buvard.

Le n° 7, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. J'ai fait mettre à part les laines et la filoselle dans le magasin de tapisserie du passage de l'Opéra ; tu pourras les y faire demander; on te les enverra par la diligence.

Le n° 8 est le dos d'une veste de petit garçon.

Le n° 9 est l'un des côtés du devant. Le col est placé comme il doit être cousu, l'étoile qui est au milieu du col rejoint l'étoile qui est au milieu du dos.

Le n° 10 est l'espèce de basque qui se coud au bas de cette veste et va rejoindre le dos.

Le n° 11 est le dessus d'une manche.

Le n° 12 est cette veste telle qu'elle doit être portée, depuis cinq ans jusqu'à dix ans.

Cette veste se fait en drap léger, bleu foncé ou noir ; cet été elle se fera en nankin ou en mérinos gris. Je te la donnerai avec une broderie en soutache.

Le n° 13 est le dos et sa pièce de côté; on peut faire ce corsage colleté ou décolleté, le devant l'indique par un pointillé; il a été oublié sur le dos, mais en suivant le pointillé du devant, on arrivera sur le dos au chiffre 12 1|2.

Le n° 14 est un des devants et sa pièce de côté. La flèche indique le droit-fil; cette pièce se taille en biais.

Le n° 15 est le gousset qui se place entre le dos et cette pièce de côté, où se trouve le chiffre 3 et le chiffre 11. Ce gousset empêche les grimaces que fait presque toujours le dos, et lui permet de descendre sur la jupe, ce qui allonge la taille.

Le n° 16 est une manche courte.

Le n° 17 une manche pagode.

Le n° 18 est une pièce d'étoffe semblable à la robe; on l'ajoute à ce corsage.

Cette pièce ne doit pas être séparée du milieu du bas; elle se couvre de deux rangs de petites garnitures qui suivent et tournent, cousues sur les deux lignes, en formant deux têtes; cette pièce se pose sur la poitrine, elle n'est cousue que sur les épaules où se trouvent les chiffres 22 et 27, du bas elle s'attache sur la jupe avec une épingle.

Le n° 19 est une robe de percale, pour petit garçon de 2 à 5 ans; le dos est plat, les devants sont en biais, ornés de petits plis; ces devants se boutonnent et les boutons sont cachés par une bande de percale brodée, garnie de chaque côté d'une petite bande festonnée; les jockeys, en biais, sont ornés de petits plis, d'une broderie et d'une petite bande festonnée; le bas des manches est monté sur le même entre-deux que



celui que forme le col, et est garni de même. En nankin, en piqué à raies bleues, ce vêtement pourrait avoir pour tout ornement un galon de coton blanc, large d'un centimètre, cousu dans le sens des petits plis; un galon sur le col, un sur le poignet, un de chaque côté de la bande qui recouvre les boutons et deux sur la ceinture.

Le n° 20 est un bonnet formé d'un rond de tulle ou de mousseline, garni tout autour d'un ou de deux rangs de dentelle cousus assez froncés pour continuer de former un rond. Pour monter ce bonnet on se pose sur la tête un ruban plié en deux, que l'on noue derrière; de chaque côté, on fait une pince à ce ruban de manière à former une pointe qui descend devant l'oreille; sur cette pointe on coud une profusion de boucles inégales d'étroits rubans, on place le rond de manière à ce que, sur le front, la dentelle recouvre le ruban, on forme au rond des pinces de chaque côté que l'on arrête sur le ruban; on prend 8 centimètres de ruban, semblable à celui qui se noue sur la tête, on le replie deux fois, de manière à former un carré, sur lequel on coud une rosette, et six ou hut bouts de petits rubans frisés; et l'on coud ensuite ce carré de ruban sur les pinces du bonnet. Le blanc, le bleu foncé, le vert, le rouge sont à la mode.

Pour bonnet de fantaisie: ce bonnet se fait en tulle de soie noire, garni de dentelle noire, et en rubans de velours noir; au lieu de la rosette, on met une rose rose, sans feuilles.

Pour deuil, au lieu de la rose, on met une rosette de velour noir; pour demi-deuil, on met une touffe de violettes de Parme, sans feuilles.

Le n° 21 est une manche de mousseline ou de jaconas qui se met sous une manche pagode.

Ici commence la description de la planche de la grande édition.

Le n° 22 est un coussin algérien; il se fait en velours ou en casimir et de trois couleurs : rouge foncé, jaune orange et vert foncé, placées ainsi : rouge, jaune, vert, rouge, jaune et vert; de cette façon les deux couleurs pareilles seront en face l'une de l'autre. La broderie sera exécutée en soutache verte sur rouge, rouge sur jaune et jaune sur vert. Ces six pointes se réunissent, à l'envers, par une couture à points arrière, très-serrés.

Le n° 23 est la bande qui entoure le coussin et forme son épaisseur; elle se fait en velours ou en casimir vert, se brode en soutache jaune et se coud à l'envers à points arrière avec le dessus; le dessous du coussin se fait d'un seul morceau, en velours ou en casimir rouge.

Pour le monter, on taille, en toile grise, deux ronds sur le n° 22, et une bande sur le n° 23 ; on coud à l'envers la bande avec l'un des ronds, on remplit de crin l'intérieur de ce coussin, on le couvre de l'autre rond de toile, puis on le recouvre avec le coussin de velours ou de casimir. On achète une ganse ronde formée des laines qui rappellent les trois couleurs du coussin, l'on coud cette ganse sur les coutures qui cousent la bande au-dessus et au-dessous, mais à la place où se trouve le chiffre 23 on laisse, en cousant chaque ganse, une boucle de vingt centimètres; de ces deux boucles, on forme une espèce de poignée pour enlever le coussin.

Au milieu de ces six pointes ont fait une petite rosette avec de la soutache jaune. Lorsque l'on va coudre la grosse ganse ronde sur la couture de la bande, on découd un point, on introduit le bout entre le dessus et le dessous du coussin, et lorsque l'on finit de la coudre, on introduit de même l'autre bout de la ganse et l'on recoud proprement cette couture en y renfermant les deux bouts.

On peut ne faire le coussin algérien que de deux couleurs : 3 pointes rouge foncé, et 3 jaune orange, ou bien d'une seule couleur : sur le dessus, jaune orange, et dessous,

rouge foncé, la bande sera de l'une de ces deux couleurs.

Le n° 24 est un col qui se festonne à l'extérieur et se brode au plumetis ou à l'anglaise, en points de cordonnet.

Le n° 25 est un col qui se brode en points de feston (point de rose).

Les n°s 26 *Albanie*, 27 *Eulalie*, 28 *Appoline*, 29 *Elvire*, se brodent au plumetis.

Le n° 30 est le dos d'un gilet d'homme.

Le n° 31 est le devant, semé d'une rose qui se brode en soie noire sur casimir noir, jaune sur casimir jaune, et en coton blanc sur piqué jaune ou blanc.

Le n° 32 est le même devant de gilet, mais le châle est rabattu pour que tu puisses juger du dessin qui se brode en soutache, de la couleur du gilet.

Ce patron, pour taille moyenne, vient du directeur du *Journal des Tailleurs*.

Le n° 33 est un entre-deux en broderie anglaise.

Le n° 34 est la garniture qui se coud à cet entre-deux.

Le n° 35 est un riche entre-deux qui se brode au plumetis, au-dessus des plis d'une robe de mousseline.

Le n° 36 est le quart d'un mouchoir qui se brode en points de feston (en points de rose) et au plumetis.

Le n° 37 est le quart d'un mouchoir qui se brode tout en points de rose.

Le n° 38, *Émilie*, se brode à l'anglaise.

Le n° 39, *J. B. F.*, au plumetis.

Le n° 40, *Irma*, se brode de même.

— Ah ça, ma chère amie, tu vas donc nous faire passer en revue tous les noms possibles et impossibles ! — Que veux-tu ? les demoiselles ont si peu de temps à porter leur petit nom qu'elles en profitent; une fois mariées, elles ne peuvent plus mettre qu'une initiale, ajoutée à celle du nom propre de leur mari... Moi, j'avoue que je ne brode en toutes lettres le nom de ma sainte patronne que sur mes mouchoirs du matin; sur mes beaux mouchoirs je ne brode qu'une initiale et celle du nom de mon père... je ne quitterai peut-être jamais ce nom ?... — Ce n'est guère probable... mais j'aimerais mieux te voir rester fille que te voir faire un mariage inégal, soit par la fortune, soit par la position sociale... Hier, tout en travaillant, j'entendais cette conversation que deux dames âgées tenaient à voix basse. « Il n'y a que les mariages de convenance qui puissent apporter le bonheur. — Et vous avez bien raison, madame. Par exemple, si une femme qui a beaucoup de fortune épouse un homme qui n'en a pas... il n'y a plus égalité... ces époux doivent sans cesse craindre de se blesser : le mari, en disposant de cette fortune comme le chef de la communauté ; la femme, par la plus petite observation... Si c'est l'époux qui a la fortune, il y a moins d'inconvénients, seulement, l'épouse se trouve placée dans une plus grande dépendance. Et puis, chère madame, si l'homme est dans une position élevée, si toute sa famille est posée honorablement et qu'il épouse une femme dont le père ait exercé une de ces professions mal famées que la fortune rend encore plus accusable... quel malaise il doit en résulter dans le ménage, dans les réunions de famille... ou plutôt il ne peut pas y en avoir... on ne s'entend pas, on ne parle pas la même langue... et les enfants rougiront de leur père qui a fait un mariage d'argent, de leur grand-père, de la source de leur fortune... Si c'est la femme qui se mésallie pour être riche... c'est bien pis encore, voilà une maison perdue... la considération ne venant que du chef de la famille, il n'y a plus de considération pour la femme, plus d'avenir pour les enfants ! et puis, la fortune tient à si peu de choses ! un vol, un incendie, une fausse spéculation... La considération ne craint rien de tout cela ! » Ici ces dames parlèrent plus bas. Tu le vois, chère Jeanne, la chanson dit vrai : *Il faut des époux assortis.* — Sois tranquille, mon père et ma mère sont là... ce soin les regarde. Quels



projets de toilette as-tu pour ce printemps? quelle sera la mode ? — Les chapeaux seront évasés, à forme ronde et à bavolet; les ornements seront comme toujours: rubans, plumes et fleurs. Les mantelets et katzawecks seront brodés en soutache. Les robes seront, comme toujours, longues de jupe et de taille; les corsages montants, ou *Marie Lezinska*. Les manches pagodes seront garnies du bas avec des bandes d'étoffe pareille. Beaucoup de petits volants aux robes de taffetas, ou trois grands volants, tout cela festonné à l'emporte-pièce, ou brodé en point de feston. Les coiffures en cheveux seront toujours extrêmement diverses. — Oui. On vend chez un coiffeur, rue des Saints-Pères, des petits peignes adaptés à des espèces de croissants arrondis, formés de crin recouvert d'une peau marron, qui servent à exécuter la coiffure *Marie Stuart*. Voici comment. On rabat sur ses joues les cheveux que l'on destine à faire des bandeaux, on prend un de ces croissants, on entre le petit peigne dans les cheveux qui sont sur le côté de la tête, on relève les cheveux rabattus, on en couvre le croissant; à l'une de ses pointes est un brin de caoutchouc qui sert à arrêter ces cheveux et va s'accrocher à l'autre pointe, et l'on place de même le second croissant. On peut réunir les cheveux de devant à ceux de derrière, les tourner en une corde que l'on pose à plat, en formant un grand cercle sur le derrière de la tête, ou reprendre les cheveux de devant et les faire tomber en tire-bouchons derrière chaque oreille. Bien entendu que, de chaque côté des joues, on se fait un *accroche-cœur*. Cette coiffure sied aux brunes, aux blondes qui ont des sourcils bruns, et aux personnes qui ont les cheveux plantés bas et les cinq pointes marquées; elle fait fort bien sous nos chapeaux et sous les petits bonnets habillés... Te dire que la mode en sera adoptée dans la rue par les femmes comme il faut, je ne le puis; mais dans un bal, et chez elle, une demoiselle, une jeune dame peuvent se coiffer à la *Marie Stuart*. Ces peignes-croissants coûtent 5 fr. la paire. — Il y a encore une nouvelle coiffure; ce sont des cheveux en bandeaux plats, réunis aux cheveux de derrière, et formant une tresse qui passe sur ces bandeaux et revient d'où elle est partie. Cette coiffure fait aussi fort bien sous nos chapeaux... — As-tu reçu beaucoup de lettres ? — Oui, des jeunes mères qui demandent des toilettes de première communion... elles veulent que leur fille soit belle... — Mais, ma chère, réponds à ces dames qu'à Paris, selon l'égalité et l'humilité chrétiennes, pour la fille du millionnaire, comme pour la fille du savetier, le costume est le même. Dessous, robe de percale, colletée; dessus, robe de mousseline, corsage pareil, jupe ornée de deux plis; manches longues, demi-larges, montées sur un poignet recouvert d'une ruche de coton; autour du cou, ruche en tulle de coton; cheveux en bandeaux plats; bonnet de mousseline, garni d'une ruche en tulle de coton et d'un étroit ruban blanc; sur la tête, voile de mousseline orné d'un simple ourlet. — Mais, ma chère Florence, je vais les désespérer ces pauvres petites mères qui ne rêvaient que rubans, fleurs et dentelles pour embellir leur ange, et qui vont l'enlaidir. — Oui, mais leurs filles n'exciteront ni l'envie ni la jalousie ; elles seront moins occupées d'elles, moins distraites par le plaisir de se voir admirées; Dieu y gagnera... et tout le monde aussi. — Allons, tu me rassures. Crois-tu que j'aie besoin d'expliquer la toilette de mode de la grande édition ? — Ce serait douter de l'intelligence de tes amies. Cependant, je demande pour mon compte le mot de l'énigme. — C'est *le fer*. — Je m'en doutais. L'explication du rébus ? — La voilà :

Un tour qui vient à un poing, — un acquit, — la ville de Cette — et un A, bon, sensible, qui pleure, un A tendre.... ce qui fait :

Tout vient à point, à qui sait attendre.

Adieu, chère et bonne; le mois prochain, je te parlerai de nos toilettes de printemps. Compte sur moi pour te dire tout ce qui te sera utile. Porte-toi bien!

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

6 AVRIL 1760. — NAISSANCE DU PEINTRE PRUDHON.

Prudhon naquit à Cluny (Saône-et-Loire); il était le treizième enfant d'un pauvre maçon. Les moines du célèbre monastère lui firent faire ses premières études, et, enfant encore, il se livra avec la plus vive persévérance à l'étude de la peinture. Ses cahiers étaient couverts de dessins; faute de matériaux, il taillait, il sculptait dans du savon les personnages de la Passion; il exprimait le jus des herbes et des fleurs pour se composer une palette, et il prenait pour modèles les tableaux qui ornaient la magnifique église de Cluny. Les moines, touchés de son zèle et appréciant ses dispositions, le recommandèrent à M. Moreau, évêque de Macon, qui fit donner à Prudhon des leçons de dessin et de peinture. Peu d'années après, il remporta le prix de peinture établi par les États de Bourgogne, et fut envoyé à Rome.

Il revint à Paris en 1789, riche de talent, mais pauvre et sans appui. Il passa par les plus tristes phases que peut subir le génie aux prises avec la pauvreté.

Plus tard, sous le Directoire, sous l'Empire, la fortune lui sourit; mais des infirmités et des peines de cœur assombrirent son âge mûr, comme l'indigence avait attristé sa jeunesse.

Parmi les tableaux les plus célèbres de Prudhon, on remarque surtout *le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance*, *Jésus en croix*, *le Zéphyr*, etc.

MOSAÏQUE.

La plupart des hymnes chantées à l'église, dans les divers temps de l'année, sont d'une date fort ancienne, et l'origine de plusieurs d'entre elles est inconnue. On sait que le *Te Deum* est l'œuvre de saint Ambroise; on attribue également à ce saint et savant docteur: *O Lux Beata Trinitas!* Le *Lauda Sion Salvatorem* fut composé par saint Thomas d'Aquin; le *Salve Regina* est attribué par les uns à Adhémar de Monteil, évêque du Puy en Auvergne, chef spirituel de la première croisade, et par les autres, au pape Innocent III; les dernières paroles de ce chant: *O clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria!* furent ajoutées par saint Bernard; l'hymne *Alma Redemptoris Mater* fut composée par Herman Contractur, bénédictin; l'hymne *Vexilla Regis* est très-ancienne et se chantait au temps des croisades, mais nous croyons que son auteur est resté inconnu. Le chant *Regina Cœli*, que l'église redit au temps pascal, fut légué aux fidèles par le pape Grégoire le Grand, qui l'avait écrit à la suite d'une vision miraculeuse; le pape Innocent III est également l'auteur du *Veni, Sanctus Spiritus!* On attribue à Boëce l'hymne pour la fête de saint Pierre et saint Paul; les hymnes du bréviaire de Paris sont dues presque toutes à la plume du chanoine Santeuil; elles sont d'une latinité élégante, mais l'expression en est souvent prétentieuse et surchargée d'antithèses.

———

Ne prenons pas de tons superbes et avantageux. C'est faiblesse que de s'animer de la sorte: la force est dans la raison tranquillement exposée.

BOSSUET.



La religion est l'aromate sans lequel toute science humaine se corrompt.

BACON.

Une chose superflue n'est jamais à bon marché. AMYOT.

La prospérité est plus sûre, entre-mêlée de revers.

DE CHARNAGE.

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à la partie.

LA BRUYÈRE.

Vous serez toujours content le soir, quand vous aurez utilement employé la journée.

Imitation.

Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui.

CONDORCET.

Éprouve ton nouvel ami, et n'oublie pas l'ancien, pour l'amour de lui.

LAVATER.

O indolence et indécision d'esprit! Si vous n'êtes pas de véritables vices, à combien de cruelles misères et d'affreux tourments vous frayez parfois la route!

WALTER SCOTT.

C'est un grand mal de ne pas faire assez de bien.

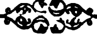
SAINT FRANÇOIS DE SALES.

RÉBUS.



ERRATUM. Page 63, au lieu des mots : *Ordres religieux militaires*, 4e article. Lisez : *Ordres religieux des femmes*, 1er article.

Typographie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

CHRISTINE DE PISAN,

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Voici un sujet qui n'est guère sorti jusqu'à présent du domaine de l'érudition. Les œuvres de Christine de Pisan n'existent, pour ainsi dire, qu'à l'état de curiosités bibliographiques; on les traite dans les bibliothèques avec le même respect que les Chartes de Charles le Chauve, et elles partagent avec celles-ci le privilége de n'être jamais feuilletées que par les savants, les studieux et les antiquaires.

Rendons hommage aux antiquaires et aux bibliophiles, à ces hommes parmi lesquels il y a de grands hommes, pionniers dévoués de la science, qui vouent leur existence à la recherche des vieux monuments littéraires et mettent leur bonheur et leur gloire à secouer les premiers la poudre d'un parchemin cinq fois séculaire, ou à déchiffrer un papyrus exhumé des ruines de Memphis. Ces hommes sont les bénédictins de notre siècle; c'est à eux que l'histoire est redevable de la vérité, la littérature de sa généalogie. Mais pourquoi Christine de Pisan n'a-t-elle encore trouvé asile qu'auprès des bibliophiles et des antiquaires? Pourquoi n'a-t-elle pas obtenu jusqu'ici l'honneur d'une édition moderne? Pourquoi n'est-elle connue du public que par des extraits disséminés dans les Revues, et par son *Histoire de Charles V*, comprise dans la collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France? Est-elle trop peu de chose pour mériter une place dans les annales de la littérature française? Tout est là pour témoigner du contraire.

D'avoir le prix en science et doctrine,
Bien mérita de Pisan la Christine,
Durant ses jours. . . . . . .

Je prends ces vers de Jean Marot parmi les nombreuses marques d'estime que lui ont consacrées les poëtes de son époque.

Louer assez je ne la puis,

dit encore, en parlant d'elle, Martin le Franc, auteur d'un poëme intitulé le *Champion des Dames*, et qui devint plus tard secrétaire ou protonotaire du pape Nicolas V.

Car vrayment toutes les fleurs
Avait en son jardin joly,
Dont les beaux dictiers (1), longs ou courts,
Sont faicts en langaige poly.
. . . .
. . . Elle fut Tulle (2) et Cathon (3);
Tulle, car en toute éloquence
Elle eut la rose et le bouton,
Cathon aussi en sapience (4).

Est-ce encore parce que Christine de Pisan est née en Italie, que la critique française l'a si longtemps oubliée? Il n'y a pas d'écrivain plus éminemment français que Christine de Pisan. — Voici en quels termes l'auteur du *Champion des Dames*, que j'ai déjà cité, Martin le Franc, revendique pour elle l'honneur de cette nationalité qui lui appartient mieux qu'à personne, parce qu'elle l'a conquise :

Aux estrangiers povons la feste
Faire de la vaillant Christine,
Dont la vertu est manifeste,
En lettre et en langue latine,
Et ne devons pas sous courtine (5).

(1) Dictiers, *écrits*.

(2) Tulle, *Cicéron*. Cicéron s'appelait Marcus Tullius; il est souvent désigné sous ce dernier nom.

(3) Caton.

(4) Sapience, *sagesse*.

(5) Mettre sous courtine, *laisser ignorés*.

Mettre ses œuvres et ses dicts,
Afin que si mort en courtine (1)
Le corps, son nom dure tondis (3).

Il y aurait beaucoup à dire sur Christine de Pisan, si l'on voulait faire de cette femme remarquable le sujet d'une étude philologique. Il serait intéressant d'examiner le parti qu'elle a su tirer de la langue de son siècle, qui était la fin du langage roman et le commencement du parler français; comment, nourrie de la moelle des lions, je veux dire de la substance saine et vigoureuse de l'antiquité, qu'el'e possédait à fond, elle a su créer un idiome qui lui est propre, précéder Montaigne, et frayer la route aux deux Marot. L'entreprise est pleine de tentations, et j'ai besoin pour y résister de me rappeler pour qui j'écris cette notice.

Ce n'est point que les femmes soient, à mon sens, indignes des graves sujets; de nos jours, leur éducation ne les laisse plus indifférentes à l'intérêt des études sérieuses, et s'il se rencontre encore quelques femmes savantes qui méritent une place dans la galerie comique où Philaminte, Armande et Belise tiennent le haut bout, il y a aussi beaucoup de femmes instruites chez lesquelles la pédanterie ne paralyse point le cœur, et dont l'exquise nature ne fait pas naufrage au froid océan de la science. C'est pour elles qu'il faut écrire, et si ce travail, qui leur est destiné, n'a point pour objet principal Christine de Pisan, considérée comme écrivain, poëte et philosophe, c'est qu'à côté de l'écrivain et du philosophe, il y a chez elle un autre personnage non moins intéressant, un type charmant, dont la place est toujours marquée dans ce recueil; je veux dire la femme par excellence, parée de toutes les vertus en même temps que des grâces de l'esprit.

Thomas de Pisan, le père de Christine, était un homme versé dans la connaissance du droit, dans la politique, dans la chimie, dans l'astronomie, dans les mathématiques, le grec, le latin, l'hébreu et le syriaque, dans la médecine et dans l'astrologie. Au quatorzième siècle, les savants ne couraient pas les rues comme en ce temps-ci; mais que ne savaient-ils pas? le passé, le présent, voire l'avenir... étaient pour eux sans secrets et sans mystères.

Thomas de Pisan était originaire de Bologne, mais sa grande réputation comme juriste et politique l'éleva au rang de conseiller de la république de Venise. C'est dans cette ville que naquit Christine, l'an 1363. Elle était âgée de cinq ans lorsque le roi de France, Charles V, fit offrir à son père un traitement de douze cents livres par année et la place de premier astrologue. — Il y avait alors un premier, un second et un troisième astrologue du roi, qui avait aussi son alchimiste et son nécromancien en titre. Ce fait n'a rien qui doive surprendre, si l'on considère que le siècle de Charles V faisait suite à une ère de barbarie, de profonde ignorance et de superstition. « L'astrologie, dit un historien du dix-huitième siècle, était en si grande vénération qu'elle avait subjugué la médecine. La plupart des médecins étaient astrologues. Le père de Christine de Pisan, physicien du roi, avait une merveilleuse connaissance de l'influence des astres sur les maladies du corps humain et sur les affaires de ce monde... » Aux absurdités de l'astrologie judiciaire on peut ajouter les opinions extravagantes sur la magie, dont les grands et le peuple étaient presque également entêtés. On attribuait une vertu miraculeuse à des figures de cuivre, de plomb, de cire ou d'autres matières consacrées avec des cérémonies mystérieuses, sous l'aspect de certaines planètes.....

« *Un sçavant maître astronomien avoit prédit au roi que le dauphin son fils auroit en sa jeunesse moult affaire, et échapperoit*

(1) Si la mort enveloppe son corps, si la tombe s'empare d'elle.

(2) Toujours.

de grands périls et avantures. » Et le roi étoit au lit de la mort extrêmement agité de la terreur de cette prédiction.

Mais si Charles V partageait la superstition générale, il était en même temps animé d'un grand zèle pour la gloire des lettres, il voulait que son royaume « *brillât par toute science.* »

« L'on ne peut trop honorer les clercs, disait-il ordinairement, et tant que sapience sera honorée en ce royaume, il continuera à prospérité; mais quand déboutée y sera, il décherra. »

On peut le considérer comme le fondateur de la Bibliothèque royale, il en porta le nombre des volumes jusqu'à neuf cents. Il n'avait rien négligé pour se procurer une collection des meilleurs ouvrages, et on conçoit aisément que cet assemblage exigeait de grands sacrifices d'argent et des soins infinis, en réfléchissant qu'on ignorait alors le secret de multiplier les livres par le secours de l'impression; un manuscrit était un effet précieux, on le léguait comme une part considérable dans une succession. Marguerite de Sicile laissa par son testament un bréviaire au roi de Sicile, son père, On conservait soigneusement dans les églises un bréviaire commun, enfermé dans une cage de fer, pour la commodité des prêtres qui manquaient de livres, et ce bréviaire était exposé dans le lieu le plus éclairé, afin que plusieurs ecclésiastiques pussent réciter leurs offices en même temps.

Ce n'était pas seulement comme astrologue que Charles V appelait auprès de lui Thomas de Pisan, c'était encore en sa qualité de *clerc à toute sapience*, capable de lui donner d'utiles conseils pour les fondations d'établissements d'instruction publique qu'il se proposait d'entreprendre. La position offerte au savant Bolonais était vraiment magnifique, eu égard à la valeur de l'argent, dont il est facile de se faire une idée d'après un compte original extrait des registres du collége de Beauvais.

Il résulte de ce compte que le repas offert au roi à l'occasion de la fondation dudit collége coûta *neuf sous* (1).

Thomas de Pisan n'hésita pas à se rendre aux désirs du roi de France, car il était sans patrimoine, et sa dignité lui rapportait plus d'honneur que d'écus; mais il n'accepta qu'en secret, de peur d'encourir le mécontentement de la république de Venise, qui tenait à ses magistrats et à ses savants, à ceux-là surtout qu'elle avait honorés du droit de cité, et il crut prudent de partir seul pour ne point éveiller les soupçons. Ce fut un an plus tard seulement, que sa femme et sa fille se mirent en route pour venir le rejoindre. On partit encore furtivement; le voyage fut long, périlleux et pénible, et dans plus d'une occasion, Christine, tout enfant, donna des preuves de cette fermeté d'âme et de cette persévérance dans la foi qui fut toujours le trait le plus saillant de son caractère.

Il faut passer rapidement sur les premiers temps de son séjour en France. Son père vivait à la cour, traité par le roi sur le même pied que les plus nobles gentilshommes; elle y prit les façons élégantes des damoiselles de qualité, en même temps que le goût des lettres, dont la culture était encouragée par les essais précoces du prince Charles d'Orléans. Mais son penchant naturel la portait plutôt aux études sérieuses qu'aux simples jeux de l'esprit; ce qu'elle aimait surtout, c'étaient les leçons de son père, qui lui apprenait le latin et le grec, et la conduisait par la main à travers les trésors de l'antiquité.

La tâche de Thomas de Pisan était facile. Au besoin, Christine eût fait toute seule son éducation.

« Ainsi que l'enfant se met en premier à l'*a*, *b*, *c*, dit-elle, je me pris aux histoires anciennes dès le commencement du monde, les histoires des Hébreux,

(1) Neuf sous d'argent.

des Assyriens et des principales seigneuries, procédant de l'une à l'autre, descendant aux Romains, aux Français, aux Bretons. »

Il faut se figurer ce que c'était que d'apprendre ainsi l'histoire, qui n'était point, comme de notre temps, condensée en précis lucides, en tableaux chronologiques, synoptiques, mnémoniques, à l'usage des jeunes personnes. Il fallait la lire en latin et en grec dans Hérodote, Pausanias, Polybe, Tite-Live, et la découvrir dans les chroniques obscures et diffuses du moyen âge; peu de personnes, peu de femmes surtout s'en doutaient; on connaissait seulement les noms des grands hommes confondus avec les personnages fabuleux. Malgré ces difficultés, à douze ans Christine savait l'histoire à fond.

« Puis, je me pris aux livres des poëtes. Adonc fus-je aise quand j'eus trouvé le style à moi naturel, me délectant en leurs subtiles ouvertures et manières, cachées sous fictions morales, et au beau style de leur prose déduite par belle et polie rhétorique. » (*Vision de Christine de Pisan.*)

L'étude du beau style, les douces conversations avec les poëtes, tels étaient les plus chers passe-temps de Christine; elle s'y reposait de la fatigue des fêtes continuelles auxquelles il fallait qu'elle assistât, qu'elle aimait, au reste, avec tout l'entraînement de son âge et dont elle était l'ornement, car chez elle l'esprit n'était pas seul précoce, et je ne sais plus quel auteur dit qu'elle était « femme de grâce et de beauté. »

Thomas de Pisan, malgré toute sa modestie de savant, ne pouvait s'empêcher de concevoir pour sa fille l'espoir d'une alliance brillante; ce rêve se fût réalisé si Christine n'avait eu plus d'estime pour les vertus, le vrai mérite et le savoir, que pour la richesse et l'éclat du rang. Elle préféra à un grand seigneur « un jeune escolier gradué, de nobles parents de Picardie, de qui les vertus passaient la richesse. »

Cet écolier dont elle vient de parler elle-même s'appelait Étienne du Castel; il n'avait pour tout bien que sa science et quelques écrits, et ce fut pour Thomas de Pisan un grand crève-cœur de voir s'évanouir ainsi ses châteaux en Espagne; mais il était vieux et souffrant; il penchait vers la tombe, et se consola en songeant qu'Étienne, dont il savait apprécier les qualités, serait après lui pour sa fille un protecteur digne de le remplacer; il donna donc son consentement, et le mariage eut lieu le jour où Christine atteignait le terme de sa quatorzième année.

Le roi Charles V avait voulu en cette occasion donner à son astrologue une nouvelle marque d'estime, en faisant du simple écolier Étienne du Castel son notaire et secrétaire privé. Ces fonctions, à la fois lucratives et des plus honorées, équivalaient à une fortune. Elles contribuèrent à la résignation de Thomas de Pisan. Rassuré sur le sort de sa fille chérie, il ne demandait plus à Dieu que la grâce de vivre assez pour voir quelques années de ce bonheur naissant... il vécut assez pour le voir s'éteindre.

Après la mort de Charles V, qui arriva en 1380, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, oncles du jeune roi, se disputèrent la régence, ils écartèrent du champ de bataille où s'agitait leur ambition, tous les hommes qui avaient été jadis en possession de la confiance ou de la faveur de Charles V : Thomas de Pisan était un de ceux-là; il se vit dépouillé de sa charge en même temps qu'Étienne du Castel de la sienne, et cette famille n'eut plus pour subsister qu'un mince revenu mis en question par un procès.

C'est ici que commence le rôle héroïque de Christine de Pisan. « Nourrie en délices et mignottements, elle parvint à sover son désolé ménaige, et à conduire la nef demourée sans patron en mer orageuse. » (*Manuscrit de Christine de Pisan.*)

Il est touchant de voir cette femme,

cette enfant de dix sept ans, faire preuve d'une énergie virile, tenir tête à elle seule aux hommes de chicane qui lui disputaient le pain de son vieux père et de son enfant, écraser leur habileté sous le poids de sa science profonde, qui embrassait depuis le droit romain jusqu'aux moindres coutumes, et pourvoir en même temps à l'existence de ceux qu'elle aimait, de ces pauvres chers naufragés demeurés avec elle, « sur une nef sans patron, en mer orageuse. » Le désespoir avait jeté son mari dans l'inertie la plus complète, elle seule luttait bravement. A la lueur d'une lampe fumeuse, elle passait une partie des nuits à copier et enluminer des manuscrits; elle ne craignait pas, l'élégante jeune fille, élevée au milieu du luxe de la cour, d'accepter les travaux les plus humbles, elle en remerciait la Providence, et disait que « plus le travail est repoussant et pénible, plus il sanctifie le salaire. »

C'est ainsi que Christine de Pisan comprenait son devoir de fille, d'épouse et de mère. Dans un temps encore barbare, où la religion chrétienne se confondait grossièrement avec la foi dans l'astrologie, elle avait su en découvrir le vrai sens, et devenir comme l'incarnation de ses trois vertus fondamentales : la foi, l'espérance et la charité.

Voilà ce qu'était cette femme savante. Ce seul exemple devrait suffire pour détrôner ce préjugé contemporain : que la culture des lettres et des arts exclut nécessairement chez les femmes la simplicité du cœur et le dévouement aux devoirs que leur impose leur place dans la famille.

Aucun malheur, aucune épreuve n'altérèrent la sérénité de Christine, jusqu'au moment où son père lui fut enlevé. Le vieillard avait été rapidement conduit par le chagrin jusqu'au bord de la tombe, mais il y était descendu consolé, car la persuasion coulait des lèvres de Christine, ses saintes actions étaient plus fortes que les plus forts raisonnements. Elle avait fait du vieil astrologue un simple chrétien, et ce chrétien retournait à Dieu plein d'espérance et de foi naïve.

Christine pleura amèrement son vieux père. C'étaient là les chagrins qui avaient prise sur son cœur; ils y laissaient des traces profondes que le temps n'effaçait pas.

Il y avait sept ans déjà que Thomas de Pisan n'était plus, lorsqu'elle composa ces vers mélancoliques où respire toute la sensibilité de cette âme aimante et fidèle aux pieux souvenirs :

Com turtre suis, sans per, toute seulète,
Et com brebi sanz pastour, égarée,
Car par la mort fu iadis séparée
De mon doux per qu'à toute heure regrette (1).

La mort d'Étienne du Castel suivit d'assez près celle de Thomas de Pisan. Bien que l'ancien notaire du roi Charles V apparaisse comme un homme d'assez faible valeur à côté de sa femme, il faut croire cependant que son travail était encore d'une certaine ressource, puisque Christine nous dit elle-même qu'elle se trouva dès lors « plus povre que jamais. » Mais ce fut là le moindre motif de son chagrin. Les regrets poétiques qu'elle a consacrés à son époux ne contiennent aucune allusion aux fâcheuses conséquences de sa mort; ils s'adressent à l'ami perdu, à celui qui avait su comprendre les suaves délicatesses de son cœur et ne jamais les froisser, à celui dont la tendresse avait résisté à ce qui la détruit très-souvent : la gêne du ménage, et ces misères quotidiennes qui sont quelquefois la cause de mutuels ressentiments.

Bien souvent, dans tout le cours de sa vie qui ne se termina qu'en 1415, au milieu des grands travaux littéraires de-

(1) Je suis, sans mon père, comme une tourterelle abandonnée, comme une brebis égarée loin du pasteur; la mort m'a séparée de mon doux père, qu'à toute heure je regrette.

venus son unique occupation, on voit Christine revenir sur ce sujet d'éternelle douleur. Il n'y a aucune de ses œuvres dans laquelle on ne retrouve quelques vers adressés directement ou par allusion à ces ombres chéries, semblables à ces fleurs que des mains pieuses répandent sur une tombe bien-aimée.

J'ai dit que la mort d'Étienne du Castel laissa Christine dans un état de gêne voisin de la misère. La vaillante femme ne perdit pas courage pour si peu. Elle continua ses travaux avec cette liberté d'esprit qui ne résiste pas d'ordinaire aux dures épreuves de la vie. De 1399 à 1405, c'est-à-dire dans l'espace de cinq ou six ans, elle composa, dit-elle, « quinze ouvrages principaux, sans compter les autres particuliers petits dictiers, lesquels, tous ensemble, contiennent soixante-dix cahiers de grant volume. »

Ces particuliers petits dictiers, dont elle parle, étaient des œuvres de peu d'importance. Ils consistaient en rondeaux, lais, virelais et sonnets d'un assez mauvais goût, conformément à la mode du temps, et ordinairement dédiés aux princes et aux seigneurs de la cour. Le prix qu'elle en recevait constituait le plus clair de son revenu.

Quant aux grands ouvrages, ce sont des écrits sur toutes les matières qui méritent d'occuper un grand esprit.

« Elle fut à la fois, dit l'auteur d'une excellente brochure publiée en 1838, moraliste, historien, poëte, publiciste, philosophe; il ne lui manqua vraiment que le rôle d'orateur que son sexe ne lui permettait pas. »

On peut juger de ce qu'elle valait comme poëte par les fragments et les témoignages déjà cités dans le cours de cet article; comme historien et publiciste, elle se recommande par son *Histoire de Charles V*, document recueilli parmi les renseignements les plus authentiques; comme philosophe et moraliste, par l'amitié du célèbre Gerson, surnommé le docteur évangélique et très-chrétien, et par la lutte qu'elle soutint contre les partisans du *Roman de la Rose*, monument de grossier matérialisme.

Les doctrines vicieuses du *Roman de la Rose* avaient de nombreux adhérents à la cour; à leur tête se signalait Isabeau de Bavière, dont les débordements déshonoraient la majesté du trône. L'auteur de ce livre, Jean de Meung, faisait consister le souverain bien dans la jouissance, le plaisir et la satisfaction brutale de tous les appétits. La croisade entreprise par Christine de Pisan contre cette école dangereuse qui s'étendait dans la société comme une tache d'huile, lui valut l'honneur de la persécution. On ne se contenta pas de la railler, on l'attaqua dans le pur sanctuaire de sa vie privée. Je ne sais jusqu'à quel point ses contemporains se laissèrent prendre à la calomnie, mais elle est restée, malgré les efforts de ses ennemis, le type de l'angélique vertu.

Il y a, à ce propos, une remarque assez curieuse à faire, c'est que ce fut précisément à Isabeau de Bavière que Christine s'adressa pour demander appui dans sa querelle. Dans un rondeau où elle l'appelle : « Mon chier seigneur, » elle lui dit :

Mon chier seigneur, soyez de ma partie:
Assailli m'ont à grand' guerre descloze (1)
Les alliés du Roman de la Rose,
Pour leur assaut ne serai ralentie
De mon propos (2), car c'est commune chose
Que l'on cuert (3) sus à qui droit défendre ose.

Les ennemis de Christine avaient eu l'imprudence de tourner en ridicule les femmes qui s'occupent des affaires de l'état; c'en fut assez pour que la reine se mît du parti de Christine.

C'était pour la vertueuse Christine de Pisan une assez étrange protection. Il n'y avait guère de points de contact entre ces

(1) Descloze, *déclarée*.
(2) Propos, *dessein, entreprise*.
(3) Cuert, *court*.

deux natures; cependant on n'en voit pas moins Christine admise dans le conseil privé de la reine; mais là encore elle sait demeurer dans son rôle et dans sa dignité. Elle est au milieu des passions violentes qui agitent la cour, comme un ange de paix, et l'influence de ses avis n'est pas étrangère aux courts assoupissements de la guerre civile.

Son cœur était navré des maux auxquels la querelle des Armagnacs et des Bourguignons livrait la France, et je voudrais que les limites de cet article me permissent de citer la complainte touchante qu'elle écrivit en 1410, à propos des premières atteintes portées au traité de Bicêtre, et qui annonçaient une prochaine conflagration. Ce morceau, écrit en prose, respire, comme l'*Ode à Jeanne d'Arc*, le plus ardent patriotisme.

Pour se reposer de ces émotions, Christine composa le livre intitulé *les Proverbes moraux*, *le Traité de prudence à l'enseignement de bien vivre.* C'est un traité de sagesse et de vertu dans lequel elle n'a oublié qu'une chose, c'est de se proposer elle-même pour modèle; il a malheureusement le défaut d'être farci d'une exubérante érudition. Les anciens y occupent trop de place. On peut faire la même observation à propos du recueil des conseils qu'elle adresse à son fils.

« Fils, lui dit-elle, je n'ay mie grant trésor pour t'enrichir. »

Mais à la place de la richesse qui lui manque, elle cherche à lui donner l'amour de la vertu, de la simplicité, et le goût du travail, du travail, son sort à elle, et sa gloire.

Ce fils, connu sous le nom de Jean Castel, profita des sages avis de sa mère; ce fut un homme savant et vertueux. Parvenu par son seul mérite au rang de chroniqueur du roi, il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent de bénédictins où il mourut.

Ce fut aussi dans une retraite religieuse, en l'abbaye de Poissy, que Christine de Pisan alla terminer sa vie. Elle y passa ses dernières années, occupée à revoir ses précieux manuscrits, parmi lesquels il faut citer : *Les Trois Vertus*, *la Cité des Dames* et *les Cent Histoires de Troie*, ouvrage destiné jadis au jeune duc d'Orléans, dans lequel Othéa, déesse de la raison, lui donne des préceptes de sagesse, appuyés d'exemples empruntés à la fable ou à l'histoire. Le manuscrit était accompagné d'une dédicace où Christine se compare modestement *à une humble clochette qui sonne quelquefois pour tenir les sages en éveil et leur conseiller le labeur.*

On ne peut se dispenser de citer encore : *Le Chemin de longue estude*, où la dame *Chrestienne du Castel* examine qui mérite le mieux de gouverner le monde : ou la noblesse, ou la valeur, ou la richesse, ou la sagesse..... On devine que c'est la sagesse.

Christine mourut saintement en l'abbaye de Poissy, l'an 1415. Elle avait vécu cinquante-deux ans, et traversé les temps les plus agités de notre histoire, sans cesser un instant de chérir la France.

« Ah! France! France! très-douce France! » dit-elle dans cette complainte dont j'ai parlé plus haut : « Jadis glorieux royaume, hélas! que puis-je dire de plus? des pleurs amers, des larmes intarissables coulent sur mon papier comme des ruisseaux. »

Il n'eût tenu qu'à elle de céder aux instances du roi d'Angleterre et de Galéas Visconti, duc de Milan, qui cherchèrent à l'attirer à leur cour; mais les souvenirs de ce bonheur éphémère qu'elle avait goûté sous le ciel de *sa douce France*, et son culte pour la cendre des êtres qu'elle avait tant aimés, étaient des liens trop puissants pour que l'espoir d'une existence brillante pût la déterminer à les rompre. Elle vécut et mourut française, et c'est une gloire pour notre pays que d'avoir été sa patrie d'adoption.

JULES DE CHATILLON.



BIBLIOGRAPHIE.

Le Guide du Domestique, à l'usage du simple domestique, du valet de chambre, de la femme de chambre et de la cuisinière, contenant des conseils de conduite et des instructions claires et précises sur tout le détail du service dans les petits ménages, dans les maisons bourgeoises et dans les grandes maisons. La manière de servir à table et de mettre le couvert pour les déjeuners et dîners de famille, d'invitation et de cérémonie, et des recettes et renseignements pour le nettoyage de l'argenterie, des cristaux, des meubles et des habits, etc.; avec neuf planches gravées indiquant l'arrangement des différents services de la table pour le déjeuner et le dîner. Chez Martinon, éditeur, rue du Coq Saint-Honoré. Prix : 2 fr. 50 c.

Le titre seul de ce livre donne une idée de son utilité; comme je ne peux m'adresser à la classe qu'il intéresse, soyez mes intermédiaires, mesdemoiselles; lisez-le d'abord pour votre compte, car les femmes ne doivent rien ignorer de ce qui regarde le ménage; vous y apprendrez à commander à vos domestiques, et un jour vous sauriez les aider et même vous passer d'eux, si besoin était, en voyage, dans une partie de campagne; puis, quand vous l'aurez lu, vous le laisserez tout ouvert sur la table de l'antichambre.

J'ai remarqué dans ce livre des conseils que je vais placer sous vos yeux, dans l'espoir qu'ils pourront être utiles.

« Lorsque vous avez lavé une brosse avec de l'eau chaude et du savon, et qu'elle est bien rincée, vous la posez en travers sur deux petits morceaux de bois, les crins en dessous; autrement, le fil d'archal qui retient les crins se rouillerait, casserait bientôt, et le dos de la brosse se fendrait. »

« Quand vous avez lavé des carafes, placez-les sur un égouttoir; si vous n'avez pas d'égouttoir, entrez-les dans une cruche, afin qu'elles s'égouttent bien; si vous y laissiez de l'humidité, avant de les serrer dans une armoire, elles prendraient un goût de moisi que vous auriez de la peine à leur faire perdre, et se terniraient au lieu de rester claires et brillantes. »

« Quelquefois, les bouchons de cristal entrent si fortement dans les goulots des carafons et si collent s'y bien qu'on ne peut les en retirer sans casser les goulots. Si le carafon est plein de liqueur, versez quelques gouttes d'huile d'olive autour du bouchon; si le carafon est vide, trempez bouchon et goulot dans de l'eau tiède; une demi-heure après, poussez le bouchon avec le pouce, un peu d'un côté, un peu de l'autre, et il sortira. »

« Pour nettoyer les cadres dorés, frottez-les avec de la ouate de coton écru, ou avec une peau douce, roulée sur elle-même, comme une brosse. »

« Pour préservez les cadres dorés, des piqures de mouches, quand vient la saison, faites bouillir quatre ou cinq poireaux dans un litre d'eau, laissez la refroidir, trempez-y un pinceau et passez-le sur les parties de ces cadres qui ne sont pas dorées : dessus, dessous, de côté; cela ne gâtera en rien la dorure, et les mouches n'en approcheront jamais. »

Sur le soin et l'entretien des habits, j'ai remarqué de très-bons conseils.

« On doit battre et brosser les pantalons à l'envers d'abord, puis à l'endroit. Pour ceux à sous-pieds, principalement, il faut tremper une éponge dans de l'eau propre, mouiller légèrement la place des genoux et laisser sécher; cela fait revenir le drap, et la place des genoux disparaît. » J'ajouterai que, pour les habits, il faut battre



les devants à l'envers, afin de ménager les boutons. »

Quant au costume des femmes de chambre et des cuisinières, je désirerais qu'elles voulussent toutes suivre ces sages avis :

« Ne frisez point vos cheveux, cela ne convient ni à la nature de vos occupations, car vous ne pouvez décemment paraître avec des papillotes devant vos maîtres, et si vous vous frisiez dès le matin, vos cheveux pendraient et seraient en désordre la plus grande partie de la journée; or, une fois votre toilette faite, vous ne devez plus y revenir. Que vos cheveux soient bien peignés et lisses; relevez-les sans prétention, et n'entrez jamais dans l'appartement la tête nue; peu de maîtresses le permettent, et quand bien même la vôtre le permettrait, ayez le bon sens de ne pas le faire. Que votre bonnet soit léger, si un bonnet trop chaud vous incommode; mais portez-en un; c'est une habitude que vous aurez bientôt prise. Dans votre condition, une mise modeste vous attirera le respect de vos égaux et l'estime de vos supérieurs. »

» Quand vous êtes dans l'appartement et quand vous sortez avec votre maîtresse ou avec les demoiselles de la maison, mettez toujours un tablier blanc. Cependant, si pour sortir avec ces dames vous devez porter un chapeau, ôtez votre tablier, que votre chapeau soit en paille jaune, l'été; en paille ou en taffetas noir, l'hiver, mais bien simple, et n'ayant pour tout ornement qu'un ruban croisé. »

Vous voyez, mesdemoiselles, dans quel bon esprit est écrit ce livre; aussi je regrette que l'auteur ne se soit pas nommé, je lui aurais fait compliment sur son style si clair, si précis, et sur les utiles et moraux enseignements qu'il donne à cette classe sans laquelle nous ne pouvons vivre, qui ne peut vivre sans nous, et dont la bonne conduite et les bons services nous rendraient la vie plus facile, en même temps qu'ils leur feraient un avenir plus heureux.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE MAGNETIC TELEGRAPH.

Along the smooth and slender wires
The sleepless heralds run,
Fast as the clear and living rays
Go streaming from the sun.
No peals or flashes, heard or seen,
Their wondrous flight betray;
And yet their words are strongly felt
In cities far away.

Nor summer's heat, nor winter's hail,
Can check their rapid course;
They meet unmoved the fierce wind's rage,
The rough wave's sweeping force :
In the long night of rain and wrath,
As in the blaze of day,
They rush; with news of weal or wo,
To thousands far away.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

D'étranges messagers, sans repos, sans sommeil,
Sur les fils de métal glissent aussi rapides
Que les feux jaillissant de ces rayons limpides
Qu'en torrents lumineux déverse le soleil.
Rien de leur vol secret ne trahit les mystères;
Pas de soudains éclairs, de tonnerre éclatant;
Tout est calme à l'entour; leurs paroles, pourtant,
Vont émouvoir au loin des cités tout entières.

Ni les hivers glacés, ni les étés brûlants,
Ne peuvent ralentir leur course infatigable;
Ils traversent l'orage et la mer indomptable,
Étonnés, cette fois, de se voir impuissants.
Pendant les longues nuits de pluie et de tourmente,
Pendant les jours brillants, sous la splendeur des cieux,
Ils volent, apportant, coursiers insoucieux,
Parmi la foule, au loin, la joie ou l'épouvante.

But faster still than tidings borne
On that electric cord,
Rise the pure thoughts of him who loves
The Christian's life and lord;
Of him who, taught, in smiles and tears,
With fervent lips to pray,
Maintains high converse here on earth
With bright worlds far away.

Ay! though nor outward wish is breathed,
Nor outward answer given,
The sighing of that humble heart
Is known and felt in heaven;
Those long frail wires may bend and break,
Those view less heraldo stray,
But faith's last word shall reach the throne
Of God, though far away.

By the rev. JAMES GILBERNE LYONS, LL. D.

Mais, si rapides soient l'élan et la vigueur
Que le fil électrique à la pensée imprime,
Encore plus rapide est, dans son vol sublime,
L'esprit du vrai chrétien montant vers le Sei-
[gneur;
Du chrétien dont la bouche, instruite dès l'en-
[fance,
En douleur comme en joie, à prier ardemment,
S'entretient, par delà le dernier firmament,
Avec les purs esprits, dans un espace immense.

L'oreille n'entend pas quand il forme des vœux;
L'oreille n'entend pas la réponse divine.
Mais dans l'humilité quand le chrétien s'incline,
Son âme qui soupire est entendue aux cieux.
Que le fil conducteur brise : incertaine, errante,
La voix mystérieuse est perdue en chemin.
Le juste meurt: aux pieds de son maître divin,
L'a déjà précédé sa prière expirante.

SEVERIN.

MILTON ET SES FILLES.

Milton avait épousé une jeune femme appartenant à une famille attachée à la cause royale. Cette union pouvait être heureuse, mais lorsque éclata la révolution, la fureur avec laquelle Milton attaqua la royauté, ses liaisons avec les plus farouches ennemis de l'infortuné Charles Ier, effrayèrent la jeune épouse, qui se retira dans sa famille. Lorsque enfin les attaques du parlement et des ennemis de la royauté eurent décidé la chute du trône et la captivité de Charles Ier, une entrevue ménagée par quelques amis, ranima toute la tendresse du farouche tribun; il reçut la fugitive avec empressement, accueillit de même toute la famille de sa femme, menacée par les proscriptions, et lui prodigua les soins les plus généreux.

On sait comment se termina cette révolution faite au nom de la liberté : elle aboutit au meurtre et à la dictature. L'ambitieux Cromwell se faisant un marchepied de l'échafaud de son roi, s'empara du pouvoir, sous le titre de Protecteur. Milton, ce fanatique de la liberté, se laissa flétrir par les honneurs de Cromwell, cet implacable ennemi de toute liberté, comme le sont les dictateurs.

Le long parlement poursuivait avec fureur les débris des défenseurs de la cause du roi, et la mort était le prix de la fidélité aux serments. Un jour, un prisonnier fut amené devant Milton alors puissant ; c'était un officier de l'armée royale qui venait de tomber entre les mains de ses implacables ennemis.

« Qui es-tu ? lui demanda sévèrement Milton, sans même le regarder. — Un officier du roi, qui a fait son devoir jusqu'au dernier moment. — Oui, un vassal au double cœur: un esclave et un traître. — Tu n'as pas le droit de m'appeler traître, toi qui trahis la liberté pour servir un assassin. — Tu es donc bien pressé d'aller

rejoindre Charles Ier ? — C'est mon plus grand désir. — Ton nom? — Davenant. — Ciel ! » Et le terrible Milton, quittant son siége, s'approche du prisonnier, le regarde : « Oui, je vous reconnais, dit-il ; puis se tournant vers la troupe, il s'écrie avec autorité : Qu'on se retire ! qu'on me laisse seul avec cet homme ; je veux l'interroger. »

Aussitôt qu'ils furent seuls, le poëte l'emporta sur le proconsul, et s'approchant du captif, il lui prit les mains, et d'une voix attendrie lui dit : « Quoi ! c'est vous, Davenant, vous dont la muse pure et gracieuse m'apporta tant et de si doux loisirs ! — Eh ! mon Dieu, oui, c'est moi, moi qui bientôt ne chanterai plus, et qui dis pour toujours adieu à cette muse dont vous parliez tout à l'heure. — Oh ! cette muse vous protégera ! — Laissons là, je vous prie, ce futile entretien; j'ai fait mon devoir, faites le vôtre... je suis résigné. — Oui, mais si nous avons été ennemis sur le sentier politique, il en est un autre plus doux et plus facile sur lequel nous avons toujours été amis ; je ne veux vous reconnaître que sur celui-là, il n'y a plus ici de tribune, il y a deux poëtes qui s'aiment. — Quoi ! mes faibles poésies !... — Les beaux vers doivent être une égide, et la liberté ne peut exiger qu'on lui sacrifie un enfant d'Apollon ! Je puis vous sauver, et si je ne remplis pas mon devoir de républicain, je remplis mon devoir de poëte. Un homme sûr va vous conduire hors de cette terrible enceinte; allez, fuyez, et reprenant vos doux travaux, payez à la postérité le service que je vous rends en son nom. »

Tout réussit au gré de leurs souhaits, et lord Davenant, échappé des mains de ses persécuteurs, put aller rejoindre en Hollande le fils de son malheureux roi, et partager ses dangers et sa misère.

Remarqué par Cromwell à cause de ses talents et de l'ardeur de ses opinions, Milton fut nommé secrétaire-interprète pour la langue latine près le conseil d'État. Cette charge était importante, car, par une politique altière qu'il appliquait à tout, le Protecteur voulait faire de la langue latine le seul mode de communication avec les puissances étrangères. Malgré les nombreux travaux de son emploi, malgré le temps que lui prenait la composition des ouvrages qu'il publia à cette époque et qui sont des taches dans sa vie, Milton trouvait encore le temps de s'occuper de l'éducation de ses filles, qui, ayant perdu leur mère, ne trouvaient pas, dit-on, dans celle qui l'avait remplacée toute la tendresse qu'elles auraient pu en attendre.

La vue de Milton avait toujours été faible, elle diminuait de jour en jour et menaçait de s'éteindre pour jamais. Dans la prévision de ce malheur, le poëte, qui faisait son bonheur et son seul délassement de la lecture des auteurs de l'antiquité, fit apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu; elles y parvinrent, sans cependant comprendre ce qu'elles lisaient.

Vous conviendrez avec moi, mesdemoiselles, qu'il y avait un peu d'égoïsme dans ce genre d'instruction, et que lire du grec et de l'hébreu sans savoir ce qu'on lit, devait être un passe-temps peu récréatif pour des jeunes personnes. Cependant elles en avaient tellement l'habitude, qu'on rapporte que sa fille aînée Emma, longtemps après la mort de son père, récitait des vers d'Homère qu'elle avait retenus par cœur, et dont elle ignorait encore le sens.

Au milieu de l'agitation et des désillusions de sa vie, Milton ne trouvait de repos et de calme qu'au sein de sa famille. Là, du moins, la tendresse de ses filles adoucissait l'amertume de sa situation. Il était puissant encore, mais il n'était pas heureux. Morose et souffrant, après avoir épanché dans d'atroces pamphlets sa bile républicaine, il venait calmer son âme ardente dans les conversations vives et enjouées de ses jeunes filles qui ne cherchaient qu'à lui plaire et à le consoler. Il

aimait la musique, et quelquefois les accords de son téorbe se mariaient aux voix mélodieuses de ses filles.

« Pourquoi donc, mon père, lui disait souvent sa douce Emma, ce front triste et rêveur ? Que pouvez-vous désirer ? favori du Protecteur, chargé d'un emploi honorable, célèbre par vos écrits, entouré de l'affection de vos enfants, comment se fait-il que vous ne soyez pas heureux ? — Ah ! c'est que j'ai tout sacrifié à l'amour de la liberté, et jusqu'à ce rêve de gloire qui depuis si longtemps berce mon imagination ! Favori du Protecteur, dites-vous ? oui, il se sert de moi comme d'un instrument utile à son ambition. Célèbre par mes écrits ! quelques vers dont l'existence n'est pas même soupçonnée par celui qui m'emploie ! Ah ! ce n'est pas là ce qui enflamme mon imagination, ce n'est pas à ces faibles succès que se borne mon ambition de poëte ; non, j'ai là quelque chose qui me dit que ce nom obscur de Milton est appelé à une autre célébrité. Mais ce que je cherche, ce que je médite, ce n'est pas l'œuvre d'un jour ; le sujet qui fermente là et que je mûris pendant les courts repos de mes journées, pendant les longues insomnies de mes nuits, ce sujet n'embrassera pas seulement l'intérêt d'une famille ou d'un peuple, mais de l'humanité tout entière !

» Cependant, ce Dieu dont je veux chanter la grandeur et la puissance, ce Dieu qui doit donner à mon génie le sublime élan dont il a besoin, vient, hélas ! me frapper cruellement et m'ôter peut-être jusqu'à l'espoir de réaliser ce rêve de ma vie.

— Mon père, en vous privant d'admirer ses merveilles, Dieu n'a pas voulu vous ôter les moyens de les célébrer, car il a placé près de vous des filles qui seront fières et heureuses de vous être utiles dans de si nobles travaux. Oui, mon père, silencieuses et attentives à vos côtés, nous recueillerons religieusement les mots qui s'échapperont de vos lèvres. Ah ! ne craignez pas qu'un emploi si doux nous fatigue; non, soit le jour, soit la nuit, quand dans votre génie inspiré viendront à éclore vos sublimes pensées, nous serons là, et rivalisant de zèle, celles qui ne feront qu'écouter seront jalouses de celle qui tiendra la plume, car la mémoire des filles de Milton passera à la postérité avec les vers qu'elles auront écrits.

— Merci, enfants, merci ; mais le temps n'est pas encore venu, et d'ailleurs qui sait ce que l'avenir nous réserve ? »

Milton avait raison de se défier de l'avenir : *Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule*, a dit un de nos grands poëtes. L'usurpation de Cromwell ne pouvait durer. Cet ambitieux qui n'avait reculé devant aucun crime pour s'emparer du pouvoir, devait tôt ou tard être puni par la justice divine. Les plus noirs chagrins déchiraient son cœur. Ses filles, ses gendres détestaient sa tyrannie. Les terreurs attachées à son crime le poursuivaient partout; couvert d'une cuirasse, chargé d'armes offensives, environné d'une garde nombreuse, ne couchant pas trois nuits de suite dans la même chambre, il craignait sans cesse d'être assassiné. De si vives agitations lui causèrent une fièvre dont il mourut le 3 septembre 1658. Richard, son fils, vaine ombre de Cromwell, promptement convaincu de son incapacité, abdiqua, et Charles II, rappelé par la nation fatiguée de révolution et de tyrannie, remonta sur le trône de ses pères.

La courte durée de la révolution, en rapprochant toutes les scènes de ce drame terrible, et en ne laissant vieillir aucune injure, donnait plus de vivacité à toutes les haines et à tous les désirs de punition et de vengeance. Les insultes si odieuses que Milton avait proférées contre la royauté; son enthousiasme pour une liberté devenue sanguinaire, ses engagements dans le parti de Cromwell, son apologie du régicide, appelaient sur lui les regards du nouveau parlement. Pour éviter

les persécutions qu'il redoutait, il s'était retiré chez un vieil ami, où il espérait trouver un sûr abri et le repos..... Ce fut vainement; il avait blessé trop de cœurs, il avait fait couler trop de larmes pour être oublié dans la proscription.

Charles II était un prince doux et généreux; mais, trop occupé de ses plaisirs, il s'inquiétait peu de ce qu'on faisait en son nom; il avait proclamé une amnistie, dans laquelle il avait laissé introduire un grand nombre d'exceptions qui permettaient à la haine d'exercer ses vengeances. Surpris dans son humble réduit, Milton fut arrêté par ordre du parlement. Ni les larmes ni les prières de ses filles ne purent attendrir les soldats chargés de le conduire en prison. Enfin, à force de suppliques, elles obtinrent la grâce de servir de guide à leur père aveugle, et de rester près de lui chacune à son tour.

Tandis que Milton, voyant toutes ses illusions détruites, réfléchissait à l'inconstance des choses humaines, et se résignait à son sort, une seule pensée préoccupait l'esprit de ses filles : sauver leur père, l'arracher au trépas qui le menaçait, c'était presque impossible; mais y a-t-il quelque chose d'impossible à l'amour filial? Argent, promesses, tout avait échoué auprès de ses gardiens; le temps s'écoulait, et les pauvres filles commençaient à désespérer, lorsqu'une pensée soudaine vint ranimer Emma. Elle avait entendu souvent, dans d'autres temps, reprocher à son père l'évasion de lord Davenant. Davenant, l'un des plus zélés partisans de Charles Ier, lui qui a partagé l'exil et les dangers du fils de son roi; il doit être revenu avec lui, se dit-elle, il doit être en faveur à la cour. Elle part, elle s'informe; c'est dans le palais du roi qu'il faut pénétrer, elle y pénétrera, elle, la fille de Milton, du favori de Cromwell!... car c'est la grâce de son père qu'elle va chercher.

Après bien des essais, bien des démarches, le succès couronne sa persévérance, elle est devant Davenant « Milord, lui dit-elle en se jetant à ses pieds, je suis la fille de Milton; il est accusé, il est captif, je viens savoir si Votre Grâce se souvient encore comment on sauve un prisonnier. — Le cœur d'un vrai gentilhomme n'a pas besoin qu'on lui rappelle un service, car il ne l'oublie jamais. Relevez-vous, miss, et comptez sur moi. Cependant ce sera difficile... — Cromwell était-il moins sévère que Charles II? — Je sais le danger auquel s'exposait votre père, et je sais que je lui dois la vie. Connaît-il votre démarche? — Il ne l'aurait pas permise. — Retournez près de lui et attendez avec confiance... j'espère lui rendre plus qu'il ne m'a donné. »

Soulagée par cette douce promesse, Emma courut reprendre sa pénible et noble surveillance; elle comptait les heures et les instants auprès de son père, qui, muet et pensif, attendait son sort avec une fermeté stoïque. La voix de ses enfants l'arrachait seule à ses sombres méditations. « Ne me laissera-t-on donc pas, s'écriait-il parfois, le temps d'accomplir mon œuvre? et ce feu qui brûle là doit-il s'éteindre sans avoir rien produit?

— Rassurez-vous, mon père, lui disait Emma, qui cependant dévorait ses larmes, car elle commençait à désespérer, on dit que le roi... — Je n'attends rien du roi que la vengeance et la mort; mais il me fait bien languir! »

Un soir, Emma venait de dire la prière, et lisait un passage de la Bible, lorsque des pas se firent entendre; la porte de la prison s'ouvrit, de nombreux soldats précédés d'un chef pénétrèrent dans le cachot. « Eh bien, s'écria Milton, faut-il mourir? je suis prêt. — Voici l'ordre du roi, dit le chef en présentant un parchemin. — Je ne puis le lire, et que m'apprendrait-il? Ah! peut-être le nom de celui que Charles a chargé du soin de sa vengeance. — Le porteur du message est milord Davenant, répondit le chef. — Davenant! oui,



celui qu'autrefois... mais les temps sont changés!..... Je suis prêt à vous suivre. — L'ordre de Sa Majesté doit vous être lu. — J'écoute. — Mademoiselle, dit Davenant à Emma, veuillez faire connaître la volonté de Sa Majesté. »

Emma prit en tremblant le papier et lut d'une voix émue : « Charles II, roi d'Angleterre... — Passez les titres, interrompit Milton. — Voulant, reprit Emma, égaler la récompense au bienfait, et joindre la justice à la clémence, accordons à Davenant, pour prix de sa fidélité, la grâce de Milton..... — Vous vous vengez en poëte, milord, dit l'aveugle. — J'acquite une dette, répondit Davenant, et je vous dis à mon tour : Reprenez vos travaux et payez à la postérité le service que je vous rends en son nom. — Oui, avec la liberté je retrouverai mon génie ; l'air de la captivité lui était mortel ; je vais reprendre mon vol dans ce monde divin que je n'aurais pas dû quitter. »

Libre et oublié, Milton se livra tout entier à la composition de son œuvre immortelle. Retiré dans une modeste habitation, tourmenté de souffrances physiques et morales, subissant la perte de ses illusions, l'humiliation de la disgrâce publique, la honte de voir ses écrits politiques, dont il avait été si fier, brûlés par la main du bourreau, tout venait l'accabler ; dans sa vie étroite et pauvre il n'avait qu'une consolation, l'amour de ses enfants ; qu'un refuge contre ses tristesses, le travail. Séparé de la terre par la perte du jour et par la haine des hommes, il n'appartenait plus qu'à ce monde mystérieux dont il décrivait les merveilles. Il vivait en lui-même dans le vaste champ de sa pensée et de ses souvenirs.

Chaque jour Milton se faisait lire par Emma un chapitre de la Bible hébraïque, et des vers d'Homère. Voici en quels termes un grand poëte qui, lui aussi, a illustré son pays, M. de Chateaubriand nous représente sa fille faisant cette lecture à son père :

C'est elle qui souvent dans un docte entretien
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien ;
Et des textes sacrés interprète modeste,
A son père elle rend la lumière céleste,
En échange du jour qu'elle reçut de lui.

Après ces lectures, Milton travaillait à son poëme. Assises près de lui, ses filles recueillaient avec soin les vers qui s'échappaient de sa pensée ; c'est une de ces scènes touchantes qu'a reproduite sur la toile l'auteur du charmant tableau dont nous vous donnons aujourd'hui la copie.

Au milieu de cette vie simple et occupée, le *Paradis perdu* fut promptement terminé. Deux ans après, Milton vendit son manuscrit trente livres sterling, payables à des conditions qui indiquaient la défiance de l'éditeur. La censure vint à son tour en retarder la publication. Enfin l'ouvrage parut ; et ce poëme, qui devait faire l'orgueil de l'Angleterre, n'obtint aucun succès. Le nom de l'auteur lui était défavorable. Le sujet qu'il avait choisi attirait peu l'attention. Les amis du trône et des lois repoussaient le défenseur fanatique du régicide. Les hommes frivoles et légers qui peuplaient la cour de Charles, les beautés célèbres amusées par les vers galants ou satiriques des Rochester et des Waller, et par les comédies de Wicherley, ne pouvaient éprouver que du dédain et de l'ennui pour un sujet si grave et si triste. L'indifférence religieuse qui avait succédé aux fureurs des puritains, l'éloquente frivolité qui était alors une mode, jetaient une sorte de dérision sur des chants religieux. Aussi le génie de Milton resta-t-il inconnu et son poëme sans lecteur. Ce ne fut que plusieurs années après sa mort, arrivée en 1674, qu'Addisson prouva méthodiquement que Milton était un génie auquel il n'avait manqué que le climat et la langue d'Homère, ajoutant que si on refusait à cet ouvrage le nom de poëme



Journal des Demoiselles.

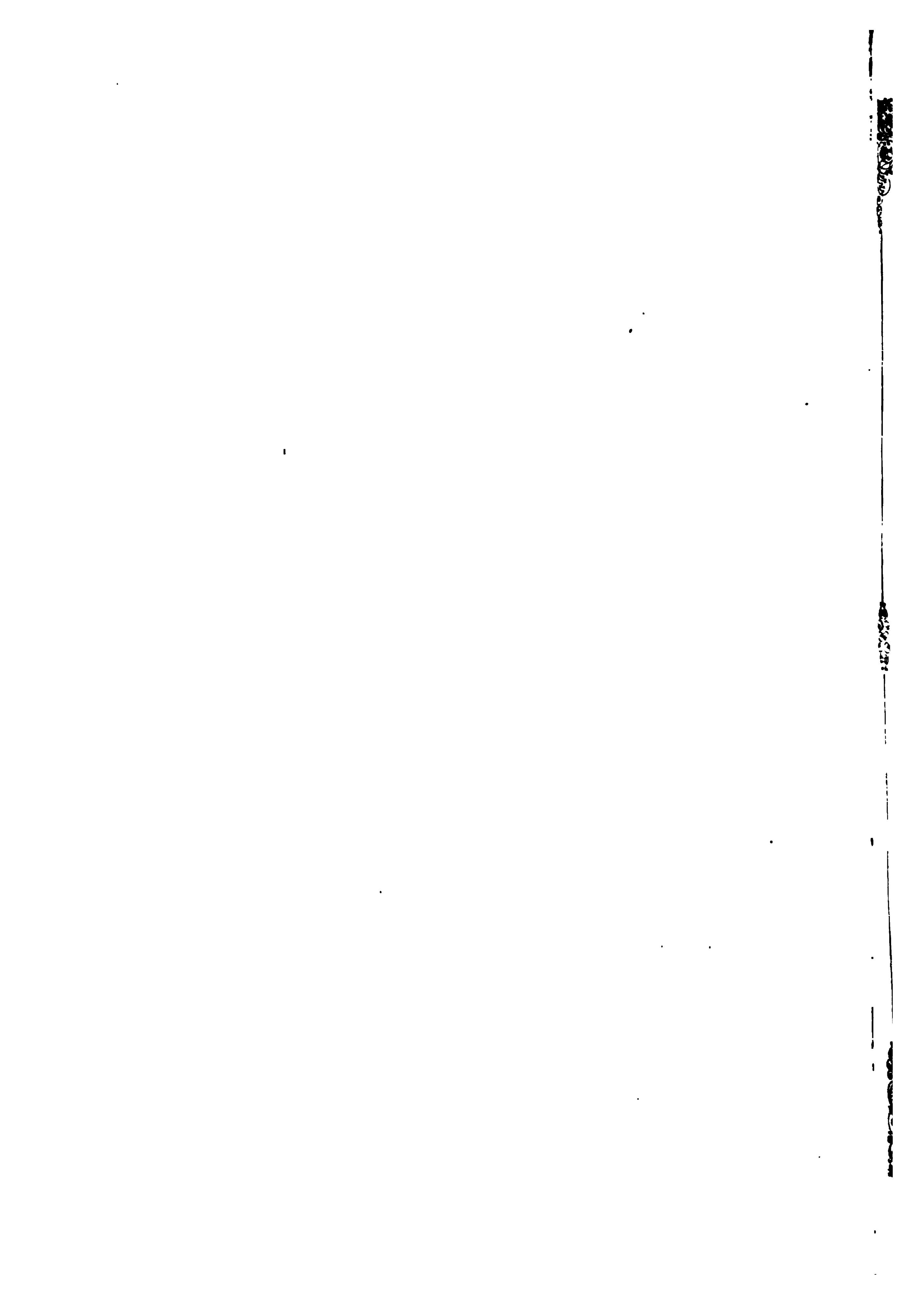
SALON DE 1851.



Guillemin del. — Sargent sc.

MILTON

dictant le Paradis perdu à ses filles.



épique, il faudrait l'appeler un poëme *divin*.

Dès lors on passa de l'indifférence à l'enthousiasme ; l'Angleterre, si orgueilleuse de tout ce qu'elle produit, se vante de son Milton comme de son Shakspeare, cet enthousiasme ne fit que s'accroître, et les filles de Milton, qui l'avaient aidé de leurs faibles moyens dans ses longs et assidus travaux, passèrent à la postérité avec le nom à jamais immortel de leur père.

A. JADIN.

QUAND ON N'A PAS CE QUE L'ON AIME

Il faut aimer ce que l'on a.

CHANSON.

Paroles de F. DE COURCY, *musique de* L. CLAPISSON (1).

C'est ici-bas la loi commune
De n'avoir pas tout ce qu'on veut...
Au jour le jour vit la fortune
Et le hasard fait ce qu'il peut.
Point de regrets, point de blasphèmes...
Retenez bien cet avis-là :
Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a,

La vie au printemps se colore;
Partout des plaisirs enchanteurs!
Moi, la campagne, je l'adore,
J'aime les prés, les bois, les fleurs!
L'hiver revient... autre système;
Je me résigne à l'Opéra...
Quand on n'a pas ce que l'on aime
Il faut aimer ce que l'on a.

Ah! plaignez un millionnaire
Qui ne peut pas vivre à son goût...
Moi, j'aimerais un ordinaire
Simple et réglé, frugal, surtout!
Mais on me sert, toujours, quand même,
Truffes, Champagne et Malaga!..
Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Dans ses moments de rêverie,
Au bivouac, en pays conquis,
Le soldat songe à la patrie,
A ses parents, à ses amis,
Tout son bonheur est un problème...
Mais il se dit : La gloire est là!
Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Je connais une demoiselle
Qui vous déclarait sans façon
Ne vouloir qu'un mari modèle,
Un Adonis, un Apollon!
Mais pour répondre à cet emblème
Qui croyez-vous qu'on lui donna...
Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

L'objet aimé soudain vous quitte
Et doit-il jamais revenir?
A l'amitié qu'on déshérite
Du moins il reste un souvenir...
C'est un portrait, gage suprême,
Que sur son cœur on gardera...
Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Loin d'accuser le sort contraire,
Le mieux est de voir tout en beau...
Si nous n'avons qu'une chaumière,
Qu'elle soit pour nous un château!
Enfin, en politique, même,
C'est mon journal qui dit cela :
Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Cette chanson que j'ai chantée
Vous aimeriez mieux ici,
Qu'elle vous fût interprétée,
Par Lablache, ou par Alboni;
Pour vous alors quel charme extrême!
Mais par malheur, moi, je suis là.....
Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

(1) Chez J. Meissonnier fils, 18, rue Dauphine.

REVUE DES THÉATRES.

—

Bataille de Dames, comédie en trois actes et en prose, par MM. Scribe et Ernest Legouvé.

Le théâtre représente un salon d'été. A droite, deux portes, un canapé, une petite table à ouvrage. Au fond, une porte ; à gauche, une porte et un guéridon. Au milieu du salon, un portrait est posé sur un chevalet.

La scène se passe au château d'Autreval, près de Lyon, en octobre 1817.

Au lever du rideau, Charles, en livrée élégante, redingote gros-bleu, ornée d'aiguillettes, bottes à la Souwaroff, chapeau galonné, est arrêté devant le portrait et dit : « C'est charmant !... une finesse ! une grâce ! » Léonie, jeune fille de seize ans, vient d'entrer : « Qu'est-ce que j'entends ! » dit-elle étonnée; puis, après un moment de silence : « Charles ! reprend-elle d'un ton sévere. — Mademoiselle ! répond-il en s'inclinant. — Que faites-vous là ? — Pardonnez-moi, mademoiselle, je regardais le portrait que vous faites de madame votre tante, notre maîtresse... car je l'ai reconnue tout de suite, tant il est ressemblant. — Qui vous demande votre avis ?... Les lettres, les journaux ? — Voici ce que j'ai rapporté de Lyon pour tout le monde... pour mademoiselle d'abord. — Donnez !... Ah ! d'Hortense, mon amie de pension. (Elle lit sa lettre.) Chère Hortense ! elle s'inquiète des troubles de Lyon, des dangers qui nous environnent. « Quant à Paris, à la cour, il est difficile que cela aille bien, en l'an de grâce 1817, sous un roi qui fait des vers latins et ne donne pas de bal. » Elle me demande : *Si je me marie*... Ah ! bien oui !... est-ce que l'on a le temps de songer à cela !... les jeunes gens s'occupent de politique, et non pas de demoiselles ! » (Charles lisant les adresses et posant les lettres sur la table :) Madame la comtesse d'Autreval, née Kermadio ; timbrée d'Auray, pleine Vendée... (Léonie fronce les sourcils.) C'est tout simple !... une excellente royaliste comme Madame. — Encore ! dit impatiemment Léonie. — Pour le frère de Madame, continue Charles, et pour M. Gustave de Grignon, ce jeune maître des requêtes qui est ici depuis huit jours. — Donnez-moi les journaux ! — Les voici ! — Dans un bel état ! — Le cocher et la femme de chambre voulaient les lire avant Madame et Mademoiselle, ce qui est leur manquer de respect... et je me suis opposé... — Je ne vous en demande pas tant ! — Je ne croyais pas que Mademoiselle me blâmerait de mon zèle... — Ce qui souvent déplaît le plus... c'est l'excès de zèle. — Comme disait M. de Talleyrand, ajoute en souriant Charles. — Voilà qui est trop fort ! s'écrie Léonie encore plus étonnée, et si monsieur Charles se permet... — Qu'y a-t-il donc, ma chère ? dit en entrant la Comtesse. — Ce qu'il y a, ma tante, c'est monsieur Charles qui cite M. de Talleyrand ! — Un homme qui a porté malheur à tous ceux qu'il a servis... c'est une mauvaise recommandation pour un domestique !... Rassure-toi... Charles aura lu cela quelque part... sans comprendre... — Oui, madame, répond Charles en s'inclinant avec une grâce respectueuse, et je ne pensais pas que cela offusquât mademoiselle. — *Offusquât !* répète Léonie... un subjonctif, à présent. — Pas un mot de plus ! dit la Comtesse à Charles qui veut s'excuser; vous parlez trop... vous oubliez votre situation... Votre place d'ailleurs n'est pas ici. » (Charles lui remet ses lettres, la salue respectueusement et se retire.)

Léonie, dans un coin du salon, parcourt

le journal, tandis que la Comtesse s'assied sur un canapé; elle ouvre une de ses lettres. « C'est de ma pauvre amie !... dit-elle avec émotion; comme elle tremblait en m'écrivant! (Elle lit:) « Ma chère Cécile, » soyez bénie mille fois! Je reprends espoir » depuis que je sais mon fils auprès » de vous; votre château, situé à deux » lieues de la frontière, lui permet d'at- » tendre sans danger l'issue de ce procès » fatal... Et, d'ailleurs, qui pourrait soup- » çonner que le château de la comtesse » d'Autreval recèle un homme accusé de » conspiration contre le roi? Du reste, que » vos opinions politiques se rassurent... » (Comme si mon cœur avait des opinions politiques!) « c'est un malheureux coup de » tête qui a donné à Henri une apparence » de conspirateur, mais qui suffirait pour » le perdre s'il était pris. D'un autre côté, » l'on assure que l'on ne veut pas pousser » plus loin les rigueurs... » — Ah! s'écrie Léonie. — Qu'est-ce donc? demande la Comtesse. — Encore une condamnation à mort! et montrant le journal elle lit: « Le » conseil de guerre séant à Lyon a con- » damné hier le principal chef du complot » bonapartiste, M. Henri de Flavigneul, » un jeune homme de vingt-cinq ans. » —Qui heureusement s'est évadé avec l'aide de quelques amis, dit la Comtesse.— Oui, oui!... je me rappelle maintenant... ajoute Léonie, cette évasion qui excitait l'enthousiasme de M. Gustave de Grignon. A propos, il m'a engagée à danser avec lui, car nous avons un bal et un concert pour votre fête... et j'ai pensé à votre coiffure, un azalia superbe que j'ai vu dans la serre et qui vous ira à merveille! — Coquette pour ton compte, je le concevrais, mais pour ta tante!... — Vous, c'est moi! si bien que quand on fait votre éloge, ce qui arrive souvent, je suis tentée de remercier. (Se mettant à genoux près de la Comtesse.) Aussi, jugez de ma joie lorsque ma mère m'a permis de venir passer un mois ici, auprès de vous... Il me semblait que, rien qu'en vous regardant, j'allais devenir parfaite... Vous souriez... est-ce que j'ai mal parlé?... — Non, cher fille, car c'est ton cœur qui parle... Si je souris, c'est de la candeur avec laquelle tu me dis: Je vous admire! —C'est si vrai!... A la maison, l'on me raille et l'on répète sans cesse: Oh! quand Léonie a dit... *ma tante*, elle a tout dit! On a raison... La mode que vous adoptez, la robe que vous portez me semblent toujours plus belles qu'aucune autre. On dit même... vous ne savez pas, ma tante? on dit que j'imite votre démarche et vos gestes... C'est bien sans le savoir... Et quand vous m'embrassez en m'appelant, ma chère fille! je suis presque aussi heureuse que si j'entendais ma mère. —Prends garde! dit en l'embrassant la Comtesse, il ne faut pas me gâter ainsi... j'aurai trop de chagrin de te voir partir... ce sera ma jeunesse qui s'en ira! — Mais vous êtes très-jeune à vous toute seule, ma tante! — Certainement..... d'une jeunesse de..... Voyons, devine le chiffre?... —Je ne m'y connais pas, ma tante.—Je vais t'aider... Trente..... — Trente..... répète Léonie. — Allons! fais-un effort..... — Trente et un! — On ne peut dire moins!... j'achèverai donc...Trente-trois!...Oui, chère fille, trente-trois ans... L'année prochaine, je n'en aurai peut-être plus que trente-deux; mais maintenant voilà mon chiffre. Hein!... quelle vieille tante tu as là!... — Vieille!... chaque matin je ne forme qu'un vœu, c'est de vous ressembler! — Ce que tu dis là n'a pas le sens commun, mais c'est égal, cela me fait plaisir. Eh bien! voyons, mon élève, car j'ai promis à ta mère de te faire travailler... as-tu dessiné ce matin? — J'étais descendue pour cela dans ce salon, répond Léonie se relevant; devinez qui j'ai trouvé devant mon chevalet?... monsieur Charles! — Eh bien? — Eh bien, ma tante! il disait: C'est charmant! — Et cela t'a rendue furieuse? — Certainement!... un domestique; est-ce qu'il doit savoir si un dessin est joli ou

non ? — Oh ! petite marquise ! — Ce n'est pas tout ! croiriez-vous, ma tante, qu'il chante ? — Eh bien... s'il est gai, ce garçon ! Est-ce que Dieu ne lui a pas permis de chanter comme à toi ? — Mais... c'est qu'il chante très-bien ! voilà ce qui me révolte ! — Ah !... ah !... Conte-moi donc cela ? — Hier, je me promenais dans le parc ; arrivée derrière la haie du bois des Chevreuils, j'entends une voix qui chantait les premières mesures d'un air de Cimarosa ; mais une voix charmante, pleine de goût... Je m'approche... c'était monsieur Charles ! — En vérité ! — Vous riez, ma tante, continue Léonie avec dépit ; eh bien, moi, cela m'indigne... je ne sais pas pourquoi, mais cela m'indigne !... Comment distinguera-t-on un homme bien-né d'un valet de chambre, s'ils sont tous deux élégants de figure, de manières ? car remarquez, ma tante, qu'il est tout à fait bien de sa personne, et lorsqu'à table il vous sert, qu'il vous offre un fruit, c'est avec un choix de termes, un accent de bonne compagnie qui me mettent hors de moi... parce qu'il y a de l'impertinence à lui de s'exprimer aussi bien que ses maîtres ; cela nous déconsidère, cela nous... enfin, ma tante, ajoute-t-elle avec impatience, je ne sais comment vous exprimer ce que je ressens ; mais moi, qui suis bienveillante pour tout le monde, j'éprouve pour cet insolent valet une antipathie qui va jusqu'à l'aversion, et si j'étais maîtresse ici, bien certainement il n'y resterait pas ! — Là, là ! calmons-nous... Le temps est beau, va mettre ton habit de cheval, et tu essayeras ma ponette dans le parc. — Avec vous, chère tante ? — Non, avec mon frère. Charles vous suivra ; il est fort habile cavalier, et son habileté rassure ma tendresse pour toi. — J'y vais, chère tante. Ah ! je le déteste ! » dit-elle en s'en allant.

La Comtesse sonne ; Charles entre, où plutôt Henri de Flavigneul, car c'est lui qui est caché sous les habits d'un domestique ; elle le gronde de s'exposer sans cesse à être découvert... Henri répond que cette vie de conspirateur poursuivi l'amuse comme un roman. « Eh bien ! reprend la Comtesse, dites-vous que si vous étiez condamné, votre mère mourrait de votre mort ; dites-vous encore que si vous étiez arrêté chez moi, j'aurais tout à la fois le désespoir du regret et le désespoir du remords... Retracez-vous toutes ces douleurs, c'est du dramatique aussi, cela... c'est amusant comme un roman... Ah ! vous n'avez pas de cœur ! — Pardon ! dit Henri, ému, j'ai tort ; quand notre existence inspire de telles sympathies, elle doit nous être sacrée... Je veillerai sur moi... pour ma mère et pour... (il lui prend la main) pour ma sœur ! — A la bonne heure ! Mais quel coup de tête a pu faire de vous un conspirateur ? — Vous savez que ma famille était attachée, comme la vôtre, à la monarchie ; mon père refusa de paraître à la cour de l'empereur. — Oui, ajoute la Comtesse, il avait la manie de la fidélité, comme moi ! — Mais le jour où j'eus quinze ans : « Mon fils, me dit-il, j'avais prêté
» serment au roi, j'ai dû le tenir et rester
» inactif ; toi, tu es libre ; un homme doit
» ses services à son pays, tu entreras à
» seize ans à l'École Militaire, et à dix-
» huit dans l'armée. » Je répondis en m'engageant le lendemain comme soldat, et je fis la campagne de Russie et d'Allemagne... C'est vous dire le peu de sympathie que j'ai pour le gouvernement que vous aimez... Cependant, je vous le jure, je n'ai jamais conspiré... et je ne conspirerai jamais, parce que j'ai horreur de la guerre civile, et que, quand un Français tire sur un Français, c'est au cœur de la France elle-même qu'il frappe !.. ..

Il y a un mois, j'entre un matin à Lyon, je vois, rangé sur la place Bellecour, un peloton d'infanterie, et, avant que j'aie pu demander quelle exécution s'apprêtait..... arrive une voiture de place suivie de carabiniers à cheval ; j'en vois descendre, entre deux soldats, un vieillard en cheveux

blancs, en grand uniforme, et je reconnais… mon ancien général, qui a reçu vingt blessures au service de notre pays! Je m'élance, croyant qu'on l'amenait pour le fusiller!… Non! c'était bien pis encore… pour le dégrader! Était-il coupable? je l'ignore… Mais quelque crime politique qu'ait commis un brave soldat, on ne le dégrade pas… on le tue! Aussi, quand je vis un jeune commandant arracher à ce vieillard sa décoration, je ne me connus plus moi-même, je m'élançai vers mon ancien général, et lui remettant la croix que j'avais reçue de sa main, je m'écriai: Vive l'empereur! — Malheureux! dit avec le plus tendre intérêt la Comtesse. — Saisi, arrêté, je serais encore en prison, ou plutôt je ne serais plus de ce monde, si le geôlier, gagné par vous, ne m'avait donné le moyen de fuir, ici… chez une royaliste, mon ennemie… Ici, où j'ai le double bonheur d'être sauvé… et sauvé par vous!… Voilà mon crime! — Dites votre gloire, Henri… Mais, je vous sauverai… Qu'ils viennent vous chercher auprès de moi! »

Elle sort avec Léonie qui venait de mettre son habit de cheval; Henri les accompagne. M. de Grignon entre; il suit des yeux la Comtesse qu'il admire et qu'il aime; n'osant lui offrir sa main, il se décide à lui écrire; sa lettre faite, il la place sur le guéridon, sous un petit miroir, et se sauve. La Comtesse rentre soutenant sa nièce presque évanouie, et l'assied sur le canapé.

« Ma tante! ma tante! s'écrie Léonie avec joie, reprenant connaissance, si vous saviez! C'est une aventure si étonnante… ou plutôt… si heureuse! Imaginez-vous, ma tante, que Charles… (se reprenant) non, monsieur Henri… non… je disais bien! Charles… ce pauvre Charles… — Tu sais tout? s'écrie avec effroi la Comtesse. — Eh! oui, répond Léonie; mais je me tairai, ma tante, je vous le jure… Je vous aiderai à le protéger, à le défendre… ne fût-ce que par reconnaissance… — Mais tout cela ne m'explique rien, dit avec impatience la Comtesse. — C'est juste! répond Léonie. Voilà donc que nous galopions dans le parc avec mon oncle, quand, tout à coup, son cheval prend peur, la ponette en fait autant et m'emporte du côté du bois. Déjà ma jupe s'était accrochée à une branche; j'allais être arrachée de ma selle et traînée peut-être sur la route, quand Charles… monsieur Charles se précipite à terre, se jette au-devant de la ponette, l'arrête d'une main, me retient de l'autre, et me dépose à moitié évanouie sur le gazon. — Brave garçon! dit la Comtesse émue. — Et malgré cela, j'étais d'une colère… — Tu lui en voulais de te sauver? — Non pas de me sauver, mais de me sauver avec si peu de respect. Imaginez-vous, ma tante, qu'il me prenait les mains pour me les réchauffer, me faisait respirer un flacon… Je vous demande si un domestique doit avoir un flacon! et qu'il répétait sans cesse, comme il aurait fait pour son égale: Pauvre enfant!… pauvre enfant!… Je ne pouvais pas répondre, parce que j'étais évanouie… mais j'étais très-en colère, en dedans, et lorsqu'en ouvrant les yeux je le trouvai à mes genoux… presque aussi pâle que moi, et qu'il me tendit la main en me disant: Eh bien, chère demoiselle, comment vous trouvez-vous?… mon indignation fut telle, que je répondis par un coup de cravache dont je frappai la main qu'il osait me tendre… puis je fondis en larmes… sans savoir pourquoi. — Après? dit avec inquiétude la Comtesse. — Après?… jugez de ma surprise, de ma joie, quand je le vis se relever en souriant… découvrir sa tête avec une grâce charmante, et me dire, après m'avoir saluée: Que votre légitime orgueil ne s'alarme pas de ma témérité, mademoiselle; celui qui a osé tendre la main à mademoiselle de Villegontier, ce n'est pas Charles, le valet de chambre… c'est M. Henri de Flavigneul, le proscrit. — Ah! le malheureux! il se perdra! — Parce qu'il m'a confié son secret? Ah! ne redoutez rien… je



serai forte... il s'agit de lui! — De lui! dit vivement la Comtesse. — Pardonnez-moi, répond avec abandon Léonie; mais pourquoi vous le cacher, à vous?... Eh bien, oui, depuis quinze jours je ne pouvais m'expliquer à moi-même ce que je ressentais... c'était de la honte, de la colère... — Que veux-tu dire? demande avec anxiété la Comtesse. — Si j'étais aussi indignée contre lui... et contre moi, ma tante... c'est que je l'aimais!... — Vous l'aimez! s'écrie la Comtesse. — Vous semblez irritée contre moi, reprend Léonie; est-ce de ma confidence tardive?... Je vous l'aurais faite plus tôt, si je l'avais su plus tôt. — Laissez-moi! — Vous ne me dites plus *toi!* répond-elle en pleurant. — Pardon, chère enfant, si je t'ai affligée... c'est que je souffre... (Elle l'embrasse vivement.) Laisse-moi, va-t'en! — A la bonne heure, au moins! » dit la pauvre petite en s'en allant.

Restée seule, la Comtesse s'effraye de ses sentiments; elle aussi aime Henri... et sa rivale est l'enfant de son cœur... « Eh bien! reprend-elle après avoir vainement combattu avec son cœur, qu'Henri choisisse!... Mais, puis-je plaire encore? » Elle prend pour se regarder la petite glace qui est sur le guéridon, et découvre la lettre dans laquelle M. de Grignon lui demande sa main... Elle peut donc espérer encore être aimée!

Ici, *la Bataille de Dames* commence. « Il y a bal et concert pour ma fête, se dit la Comtesse, je chanterai, je danserai... Léonie a seize ans... qu'elle se défende! » La tante et la nièce ont chanté un duo. Henri exprime à la Comtesse son admiration pour sa belle et touchante voix; mais l'inexpérience de Léonie était charmante; cependant il s'oubliait à causer avec la jolie veuve, lorsque se rappelant qu'il a promis d'être le vis-à-vis de Léonie, il se rend au bal... Léonie entre au salon par une autre porte. Elle vient demander des conseils à sa tante. « Ma voix a paru plaire à monsieur Henri, mais j'ai peur que ma danse ne lui semble gauche; hier vous me reprochiez trop de raideur dans les bras... les épaules pas assez effacées... — Et malgré cela, tu étais charmante! — Ah! tant mieux! Si je plaçais comme vous quelque ornement dans mes cheveux?... Ce bracelet de perles... — Enfant! qui ne sait pas qu'en voulant parer un front de seize ans, on le dépare!... — Je ne mettrai rien... Merci, ma tante. Ah! j'oubliais... S'il me parle en dansant... j'ai peur de lui paraître sotte... donnez-moi un sujet de conversation... votre esprit lui plaît tant! — Il te l'a dit? demande vivement la Comtesse. — Oui!... et des paroles inspirées par vous garderaient quelque chose de votre grâce... J'y suis!... je parlerai... — De quoi? — De vous!... sur ce chapitre-là, je réponds de mon éloquence. — Ah! bonne et tendre nature, » dit avec effusion la Comtesse ébranlée dans sa résolution de lui disputer le cœur de Henri. Léonie court au bal; la Comtesse l'observe de loin, la voit pâlir et revenir éperdue: « Le château est entouré de dragons, dit-elle; ils viennent pour l'arrêter!... — Du calme! reprend la Comtesse. — Du calme! vous pouvez en avoir, vous, ma tante, vous ne l'aimez pas! — Tu crois?... Oh! se dit la Comtesse, s'il est en péril, il verra bien laquelle de nous deux l'aime le plus! »

Henri vient confirmer la nouvelle: le préfet de Lyon, M. de Montrichard, accompagne les dragons; Léonie, éperdue, pleure; la douleur de la Comtesse lui donne du courage. Quant à Henri, il bénit son danger: « Sans lui, dit-il, vous verrais-je toutes deux à mes côtés, me plaignant, me défendant... » La Comtesse fait éloigner Léonie, et désire que Henri reste, afin que M. de Montrichard le voie d'abord comme domestique et ne le soupçonne pas. Elle reçoit le préfet avec grâce; mais apprenant qu'il vient pour arrêter le chef d'un complot bonapartiste, elle change de ton, se plaint de l'injure qu'il lui fait comme fervente royaliste. « Je vais me venger, dit-

elle en le faisant asseoir à ses côtés sur le canapé. (Henri se rapproche.) Vous écoutez, je crois, lui dit sèchement la Comtesse ; faites votre service ! (S'adressant au baron.) Vous rappelez-vous qu'il y a dix-huit ans un jeune magistrat fut envoyé au château de Kermadio pour arrêter trois chefs vendéens ? — C'était moi ! — Vous étiez alors procureur de la République. — Vous croyez ? — J'en suis sûre. — C'est possible ! — Vous souvenez-vous qu'une petite fille de treize à quatorze ans... — Fit évader trois chefs vendéens à ma barbe, et cela avec une adresse !... — Épargnez ma modestie, monsieur le Baron ; cette petite fille, c'était moi ! — Vous ? madame... — Douze ans après, en Normandie... où vous étiez fonctionnaire, sous l'Empire... — Madame !... dit avec embarras le Baron. — Vous rappelez-vous ces compagnons du général Moreau qui allèrent rejoindre une frégate anglaise... — Sous prétexte d'un déjeuner en rade... — Où je vous avais invité... Vous voyez que nous avons déjà combattu sur terre et sur mer... Nous voici de nouveau en présence : vous, cherchant toujours, moi, cachant encore, à ce que vous croyez... Rien de changé à la situation, sinon que vous êtes aujourd'hui préfet de la royauté. Eh bien ! Baron, suivez mon raisonnement... Ou monsieur de Flavigneul est ici, ou il n'y est pas. — Il y est, madame. — A moins qu'il n'y soit pas. — Il y est ! — Décidément ?... Eh bien ! vous savez comme je cache .. cherchez ! (Elle se lève, et voyant rire Henri.) Que faites-vous là avec vos bras pendants ? servez des rafraîchissements à monsieur le préfet. Adieu, Baron, ou plutôt au revoir ! car si vous restez ici jusqu'à la capture faite... vous voilà chez moi en semestre. » (Elle lui fait la révérence et sort.)

Le baron ne sait plus ce qu'il doit croire. (Apercevant Henri qui le suit avec des rafraîchissements). « Combien vous donne votre maîtresse pour vous malmener comme tout à l'heure ? — Rien, monsieur le Baron. — Veux-tu gagner de l'argent ? — Oui, monsieur le Baron. — (Mystérieusement.) M. de Flavigneul doit être caché dans ce château. — Ah ! — Si tu veux me le montrer... je te donne vingt-cinq louis. Pourquoi ris-tu ? — C'est que c'est de l'argent gagné... Ou je me trompe fort ou je vous le montrerai... — Voilà un louis d'avance. — Merci, monsieur le Baron. — Va-t'en, car la Comtesse est fine !... — Si je me faisais attacher par Madame à votre service, nous pourrions plus facilement nous parler. — Très-bien ! Je vois que je ne me suis pas trompé en te choisissant. (Henri sort.)

Léonie entre, pensive, croyant trouver sa tante dans le salon. « Vous savez, mademoiselle, lui dit le préfet, que je viens pour vous ravir quelqu'un qui vous est cher ? — Il veut me sonder, se dit Léonie, je vais être fine. (Haut.) Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur. — J'ai changé d'idée, je ne crois pas que M. de Flavigneul soit ici. — Ah ! — Et je pars. — Tout de suite ! s'écrie-t-elle avec joie. — Votre empressement me donne des soupçons. — Je ne comprends pas... dit-elle avec trouble. — Ce ne sont que des soupçons... car je crois que M. de Flavigneul n'est pas, ou n'est plus dans ce château. — Vous avez bien raison ! — Je vais faire fouiller les bois... (L'observant.) — Faites, monsieur le Baron. — (A part.) Il n'est pas dans les bois. (A Léonie.) Visiter les combles, les placards, les cheminées du château. — C'est votre devoir, monsieur le Baron. — (A part.) Il n'est pas dans le château !... Examiner... car il y a aussi des déguisements... (Elle tressaille.) Interroger les domestiques... (Elle tremble.) Puis, je serai forcé d'accomplir mon pénible devoir. — Oh ! vous ne l'enverrez pas à la mort ! s'écrie Léonie éperdue ; il a une mère qui mourra s'il meurt ; il a des amis qui ne vivent que de sa vie... Grâce ! il n'a pas conspiré... il me l'a dit... — Prenez garde ! mademoiselle, vous me parlez comme s'il était en mon pouvoir... Il est donc ici ? — Je ne l'ai pas dit... — Quand



j'ai parlé d'interroger les domestiques vous avez pâli... — Moi ? — Vous m'avez dit : Ne l'arrêtez pas !... — Moi !... (Apercevant Henri qui entre, elle jette un cri terrible et reste éperdue, la tête dans ses deux mains. Henri s'approche de M. de Montrichard et lui dit à voix basse :) — Je suis sur sa trace. — Et moi aussi. — Il est dans ce château sous un déguisement. — Bravo! s'écrie le préfet. (Voyant que Louise a relevé la tête et le regarde.) Vous êtes si émue, mademoiselle, que je me retire. (A Henri, en s'éloignant.) Veille à ce qu'il ne sorte pas d'ici ! — Il n'en sortira pas, tant que j'y serai. Il reconduit le préfet et revient se jeter sur une chaise en éclatant de rire. — Ah ! ne riez pas, monsieur, lui dit Léonie. — Quelle douleur sur vos traits! qu'avez-vous ? — Vous m'aviez révélé le secret d'où dépend votre vie; ce secret, je l'ai livré. — Comment ! — Ici... à l'instant même!... Oh! lâche que je suis! J'ai eu peur... peur pour vous, monsieur!... Moi!... vous perdre... ajoute t-elle sanglottant, moi, qui donnerais ma vie pour vous sauver! — Qu'entends-je ?... s'écrie Henri. — Mais je ne survivrai pas à votre arrêt... aussi, je vous supplie de ne pas m'en vouloir et de me pardonner... (Elle se jette à genoux.) — Léonie ! au nom du ciel ! .. relevez-vous ! (La Comtesse entre vivement.) — Que fais-tu là? — Je lui demande grâce. Par moi, tout est découvert, tout est perdu. — Non pas, s'écrie la Comtesse, je suis là, moi ! (Un brigadier de gendarmerie vient chercher Henri.) N'avouez rien, lui dit tout bas la Comtesse, je réponds de tout. (Il sort avec le brigadier.) Perdu par elle ! se dit la Comtesse, sauvé par moi ! »

Pour détourner les soupçons qui planent sur Henri, elle engage M. de Grignon à se vêtir des habits du cocher et à la conduire au château voisin. Le préfet s'inquiète de cette promenade ; il reconnaît ce prétendu cocher pour l'avoir vu le matin en bourgeois; on trouve sur lui une lettre adressée à M. de Flavigneul... plus de doute !... Il le fait emmener par des gendarmes et enfermer dans une des chambres du château. « Tu ne m'avais pas trompé, dit le préfet à Henri, qui entrait, il était ici, sous un déguisement... (Lui prenant la main.) Je le tiens ! — Eh bien ! monsieur, répond résolument Henri, qui se croit découvert, ne sachant pas l'arrestation de M. de Grignon. — Silence !... Voilà tes vingt-cinq louis. — Qu'est-ce que cela signifie ?..... — Que vous êtes sauvé ! lui dit tout bas Léonie, grâce à ma tante. (Puis elle conduit le préfet dans un cabinet où il écrira au maréchal l'arrestation qu'il vient de faire.)

« Je vous dois la vie, dit Henri à la Comtesse. — Pas encore ! j'ai détourné les soupçons, mais tant que vous n'aurez pas traversé la frontière, je craindrai toujours. — Moi, je ne crains rien, grâce à celle dont l'esprit, dont l'adresse... — Il n'y a eu que du cœur, cher Henri. Vous croyez que l'affection pour un malheureux consiste à perdre la tête au moment de son danger, à le trahir par son émotion, comme font les enfants... Non, Henri, la tendresse profonde c'est de rire en face du péril, de railler avec la mort dans le cœur; seulement, quand le danger s'éloigne, le courage vous abandonne... (Fondant en larmes.) Ah ! si vous aviez été arrêté, je serais morte ! — Chaque jour me révèle en vous une qualité nouvelle !... Ange, fée, enchanteresse , enseignez-moi donc le moyen de vous payer ce que je vous dois!.. — Eh bien ! mon ami, c'est de m'aimer... car je vous aime !... Silence! on vient. (Le préfet rentre avec Léonie.) — Il faut que vous ayez soudoyé quelqu'un de mes gens, M. le baron, lui dit froidement la comtesse, (regardant Henri) et vos regards d'intelligence avec ce garçon... Ah ! misérable serviteur... c'est vous qui m'avez trahie... je vous chasse !... Sortez ! s'écrie-t-elle, étouffant un sourire. — Et moi, je le prends à mon service, dit le Baron.



Allons, mon garçon, au galop jusqu'à Saint-Andéol; tu remettras cette lettre au maréchal commandant la division. —Mais, M. le préfet, je n'ai pas de cheval. — Prends le mien. — Mais, M. le préfet, les soldats ne me laisseront pas passer. »

Tandis que le préfet va donner l'ordre aux dragons, Henri dit à la Comtesse : « Je vous dois ma vie... disposez-en! »

La Comtesse se croit sûre du cœur et de la main d'Henri. Il part! mais il lui faut une heure pour se rendre à la frontière. La Comtesse emploie mille ruses pour que M. de Grignon ne soit pas encore reconnu; cette heure écoulée, elle jette le masque et rend au préfet ses vingt-cinq louis : « Car, payer pour avoir été trompé, lui dit-elle, ce serait trop fort. — Et moi qui ai écrit au maréchal : je tiens le chef de la conspiration! s'écrie le préfet, furieux. (Léonie entre très-agitée, elle lui remet une dépêche.) — Ah! je vais me venger! reprend-il avec joie; c'est l'ordre de forcer le fugitif à se remettre en mon pouvoir, en quelque lieu qu'il soit. Au revoir! madame la comtesse, » dit-il en sortant.

Léonie annonce à sa tante que Henri est de retour; elle l'a laissé dans le cabinet voisin.. Henri paraît. « Malheureux! s'écrie la comtesse, que venez-vous faire ici? — Le vieux garde qui accompagnait ma fuite m'a appris que M. de Grignon avait été arrêté pour moi, répond Henri, je viens reprendre ma place et le délivrer à mon tour... — Le dernier lieu où l'on vous cherchera maintenant, c'est ici! reprend avec énergie la Comtesse. Rentrez dans ce cabinet, et avant peu... plus de danger.

Tu peux partager ma sécurité, dit-elle à Léonie, lorsqu'elles sont seules. Eh! mon Dieu! d'où viennent tes larmes? — Je ne pleure pas, ma tante, répond-elle en sanglotant, je suis heureuse, il est sauvé!... mais en même je suis au désespoir, car il m'a dit tout à l'heure... — Quoi donc? — (Pleurant toujours.) Est-ce que je sais... Tout ce que j'ai compris, c'est que nous ne pouvions plus être l'un à l'autre. — Pauvre enfant! répond tristement la Comtesse, lui prenant les mains et cherchant à la consoler, si par exemple il était lié à une autre personne... — C'est ce qu'il m'a dit, lié à jamais! — Et il t'a nommé cette personne? — Non, mais vous, ma tante, vous la connaissez!— Je crois qu'oui! — Savez-vous si elle l'aime... beaucoup? — Oui! — Elle est aimable... elle est jolie?... — Moins que toi, sans doute....—Eh bien! alors?...— Que veux-tu? s'il la préfère... si elle est aimée.—Mais, pas du tout! c'est moi qu'il aime, il me l'a avoué... mais il est lié à elle... par la reconnaissance. — La reconnaissance... répète la Comtesse... Ah! — Lié surtout par une promesse qu'il lui a faite... et qu'il tiendra, même au prix de son sang! Voilà qui est absurde! dites-le-lui, ma tante...—Taisez-vous! taisez-vous! s'écrie Henri, s'élançant du cabinet, d'où il écoutait depuis quelques instants.—Laisse-moi lui parler, dit la Comtesse à Léonie. (Léonie s'éloigne.) Alors prenant à part Henri. « Je vous dois ma vie, disposez-en, » m'avez-vous dit. — Qu'exigez-vous? demande Henri. — La seule chose que j'aie désirée... votre bonheur! » Elle fait signe à Léonie de s'approcher, lui prend la main, et la mettant dans celle de Henri : « Voilà, lui dit-elle, celle qu'il faut choisir. — Ah! je savais bien que je vous le devrais! » s'écrie Léonie.

M. de Grignon entre avec le préfet... il n'est plus possible de cacher Henri; la Comtesse devine que le préfet est porteur.... non d'un ordre d'extradition, mais d'une ordonnance d'amnistie. « Maudite femme! s'écrie-t-il, on ne peut pas plus la tromper en bien qu'en mal!

— Et maintenant, tous trois réunis, dit Léonie à la Comtesse. — Oui, ma fille, lui répond-elle, mais plus tard... car aujourd'hui, je dois partir... — Eh bien! je pars avec vous! s'écrie M. de Grignon, et peut-être qu'un jour, vous ferez aussi de moi un

homme heureux!... — Ne parlons pas de cela, lui répond-elle; puis s'adressant au préfet : Eh bien! baron? — J'ai perdu, madame la Comtesse. — Vous n'êtes pas le seul! répond-elle avec émotion. Que voulez-vous? ajoute-t-elle en affectant la gaieté, pour gagner, il ne suffit pas de bien jouer! — Il faut avoir pour soi, les as et les rois, dit le baron. — Oui, ajoute la Comtesse en regardant Henri, le roi, surtout!... dans les *batailles de dames!* »

Après avoir lu cette charmante pièce de MM. Scribe et Legouvé, je me suis dit : En effet, un homme placé dans cette position doit toujours être ingrat; il n'est pas dans la nature de ce *roi de la création* d'aimer la femme belle, spirituelle, intelligente, mais plus âgée que lui, qui l'aime et qui le sauve; il préfèrera la jeune fille niaise qui l'a perdu et se jette à ses genoux pour lui en demander pardon; il est là dans son rôle de protecteur. Une jeune fille au contraire, bien que son cœur l'ait portée d'abord vers un jeune homme, s'il se montre maladroit, sans énergie, elle lui préfèrera l'homme de trente-cinq ans qui, par ses actions, aura mérité qu'elle ait pour lui de la reconnaissance... elle sera dans son rôle de protégée... Je crois que vos mères feront les mêmes réflexions que moi, mesdemoiselles.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

SALON DE 1851.

TROISIÈME ARTICLE.

M. Meissonnier devait nécessairement faire école; il est certes sans rival, mais cependant parmi les peintres qui ont adopté sa manière, il y en a qui ne manquent ni de talent ni d'une certaine originalité. Citons d'abord M. Fauvelet dont le *Ciseleur* est peint avec une finesse pleine de suavité, puis M. Chavet qui a fait *Van Dick et son modèle*, charmant petit tableau, et M. Henri Lafon *Une femme lisant une lettre*. Cette dernière toile est composée et exécutée avec beaucoup d'habileté.

L'intérieur d'école de petites filles orphelines, de M. Bonvin, doit être mentionné à part. Cet artiste suit une autre voie que M. Meissonnier; sa manière n'appartient pas à notre époque, elle est d'un temps plus reculé, cela ne l'a pas empêché d'être très-bien inspiré : sa composition est heureuse d'arrangement; la religieuse qui tient la classe, la petite fille debout récitant sa leçon, ses compagnes assises, sont d'un naturel parfait et d'une naïve simplicité qu'on ne saurait trop louer; il est si difficile d'être vrai sans afféterie!

Les tableaux de M. Decamps sont presque des tableaux d'histoire, tant il a élevé le genre à la hauteur de ce que l'art a de plus sérieux. La *Rencontre d'Eliézer et de Rébecca* à la fontaine, est une œuvre ravissante d'exécution. Malheureusement, sous le rapport de la composition elle ne satisfait pas également; les figures, tout en y tenant beaucoup de place, ne semblent cependant y être qu'un accessoire; ce qui frappe tout d'abord c'est cette splendide magnificence d'un plein midi de Palestine rendu avec une vigueur étonnante. L'effet du paysage est tellement saisissant qu'il détourne trop l'attention qui devrait se concentrer plus particulièrement sur les personnages.

M. Decamps a exposé cette année plusieurs autres toiles également remarquables; nous indiquerons les *Pirates grecs*, assis et causant dans une grotte dont l'ou-

verture donne sur la mer; puis le *Troupeau de canes*,

Quand les canes vont au champ,
La première va devant,

dit la vieille chanson populaire. En effet, l'on voit sur le premier plan trois canes marchant à la suite l'une de l'autre avec ce balancement devenu proverbial. Une poule et ses poussins sont dans l'ombre, et, tout à fait au fond, on aperçoit un coq campé sur ses ergots. Tous ces animaux sont merveilleusement exécutés.

Jane Shore, femme d'un orfévre de Londres, condamnée par Richard III à mourir de faim, comme sorcière et comme adultère, poursuivie et insultée dans les rues de Londres par la populace, est un sujet qui devait nécessairement être traité par M. Robert Fleury. *Jane Shore* se traîne pour s'abriter derrière une colonne; sa figure exprime l'effroi, la faim, la douleur, ses pieds nus sont ensanglantés, des hommes la menacent, des enfants lui jettent de la boue.... Le talent sombre et énergique de cet artiste a trouvé là les moyens de se développer à l'aise. Sa *Jane Shore* ne peut qu'ajouter à la brillante réputation qu'un grand nombre d'autres œuvres, non moins remarquables, lui ont justement acquise.

M. Robert Fleury a exposé un autre tableau désigné au livret sous le titre : *Le Sénat de Venise*. En voici le sujet tiré de l'histoire de Venise, par M. Daru :

« La réputation de sagesse dont jouissait le sénat de Venise donnait beaucoup de poids à son suffrage. Henri IV, dont il avait reconnu les droits au trône de France, envoya, en gage de son amitié, au doge Pascal Cicogna, par Hurault de Maisse, notre ambassadeur à Venise, son épée. Cette épée, écrivait-il, dont il s'était servi à la bataille d'Yvry. »

La solennité de cette scène imposante a été parfaitement rendue par M. Robert Fleury.

C'est une époque plus rapprochée et bien triste, de notre histoire, qui a inspiré M. Jules Duvaux. Il a retracé *la Bataille de Waterloo, épisode du plateau de la Haie-Sainte* (18 juin 1815).

« Les cuirassiers Milhau avaient été repoussés par l'armée anglaise; Napoléon donne l'ordre aux cuirassiers Kellermann de les maintenir; lorsque ces quatre brigades, parvenues à la hauteur de la Haie-Sainte, se rangèrent pour charger, les cuirassiers Milhau vinrent prendre place à leurs côtés. Tous s'ébranlent aux cris de Vive l'Empereur! Ils étaient 7,000 chevaux lancés contre la cavalerie anglaise; celle-ci se reploie et démasque soixante pièces de canon qui vomissent la mort parmi nos soldats; mais ces braves ne sont point ébranlés, ils enlèvent les batteries et tombent comme la foudre sur les carrés qu'elles protégeaient. En ce moment nos 7,000 cavaliers parcourent en maîtres toute la surface du plateau, ils chargent partout, mais partout les carrés se reforment et les accablent de leurs feux. Onze fois enfoncés, les carrés anglais se reforment onze fois et disputent pied à pied le terrain aux Français. Ceux-ci l'emportent enfin et 12,000 Anglais terrassés témoignent de la bravoure de nos soldats. Cette lutte gigantesque avait duré deux heures.

M. Duvaux n'est pas resté au-dessous de son sujet, il l'a traité d'une manière très-énergique, sans confusion; il y a une vie, un mouvement dans son tableau, qui le font remarquer et examiner avec un vif intérêt.

M. Guillemin nous a donné, dans *Milton et ses filles*, une scène d'intérieur pleine de naïveté qui séduit au premier aspect et se fait remarquer ensuite par les qualités les plus brillantes et les plus solides : dessin correct, coloris puissant et harmonieux, touche large, mais consciencieuse. Vous pouvez juger de cette œuvre, mesdemoiselles, M. Guillemin ayant permis qu'elle fût gravée pour votre Journal.

Mme Edmée de Syva.



Économie Domestique.

CHARLOTTE RUSSE.

Prenez douze pommes de calville, pelez-les, ôtez le cœur, mettez-les dans une casserole avec 125 grammes de beurre, 125 grammes de sucre râpé, un peu de cannelle en poudre, faites-les cuire sans les écraser. Coupez des tranches de mie de pain de deux lignes d'épaisseur, et assez grandes pour garnir le fond et le tour d'une petite casserole; mettez fondre du beurre dans cette casserole, mettez dedans les tranches de mie de pain, faites-les blondir d'un côté, garnissez-en la casserole; mettez au fond un lit de pommes, puis une couche de gelée de coings ou de groseilles ou de marmelade d'abricots, alternez ainsi, finissez par des pommes, et couvrez ce petit édifice avec des tranches de pain. Mettez la casserole au four ou enfoncez-la dans les cendres rouges, ou bien couvrez-la avec un couvercle plein de braise. Lorsque les tranches de pain seront dorées, renversez lestement la charlotte sur un plat et servez chaud.

POMMES FLAMBANTES.

Prenez des pommes de calville, pelez-les, videz-les, faites-les cuire avec un peu d'eau, du zeste de citron et du sucre râpé. Lorsqu'elles seront cuites, mettez dans le vide de ces pommes, des confitures, de la gelée ou de la marmelade, n'importe laquelle; arrosez abondamment de rhum, et au moment de servir, mettez-y le feu.

SIROP DE LIMON.

Prenez douze citrons; ôtez-en le zeste; fendez-les en deux; faites-en sortir tout le jus, au moyen d'un petit ustensile de buis ou d'ivoire; passez ce jus, pesez-le; prenez le double de son poids de beau sucre; faites cuire ce sucre avec un demi-verre d'eau. Écumez à mesure; lorsque les fils du sucre, recueillis au bout d'une fourchette, se casseront sous la dent, le sucre sera à son point de cuisson. Alors, retirez-le du feu, versez-y le jus de citron, faites-lui jeter un bouillon et laissez refroidir. Ce sirop se met en bouteilles et se conserve dans un lieu frais.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quels sont les deux princes du même nom, dont le premier fonda un grand empire, et dont le second assista à la ruine de ce même empire et périt avec lui?

CORRESPONDANCE.

J'allais t'écrire, ma chère amie, pour causer avec toi, lorsque je me souvins que c'était le dernier jour de Longchamp et que Florence devait venir me prendre pour aller nous y promener. L'atmosphère était douce, le ciel légèrement couvert; c'était un véritable *temps de demoiselles*, comme dit le proverbe, *ni pluie, ni soleil*. Je mis une robe de taffetas vert, glacé de noir, forme amazone, c'est-à-dire le dos plat, terminé du bas par une pointe; les devants, montants, terminés du bas par une pointe, ce corsage agrafé sur la poitrine et orné d'un rang de boutons; manches pagodes; sous ces manches, des manches de mousseline, très-larges, froncées du bas et montées à un étroit entre-deux de mousseline, brodé au plumetis; un col formé d'une dentelle cousue à un entre-deux de dentelle; un mantelet de taffetas noir, garni d'une haute frange de soie; une capote de crêpe blanc, ornée, en dessous, de boucles de rubans de taffetas blanc, mêlées de boucles de taffetas gros-vert, et, sur le côté gauche, un bouquet de lilas blanc, au feuillage vert; des gants couleur paille; des bottines de prunelle gros-vert et une ombrelle blanche... J'étais prête, lorsque notre amie arriva. « Je te fais compliment de ta toilette, dit-elle après m'avoir embrassée; tout cela est frais comme le mois d'avril. — Et toi, tu me représentes le mois d'août, répondis-je, et en m'éloignant, afin de mieux juger l'ensemble. » Elle avait un chapeau de paille cousue, orné, dessus, de rubans blancs, dessous, de petites fleurs des champs, mêlées d'épis de blé; une robe de grenadine écossaise; un katzaweck de taffetas noir, orné du bas et au bas des manches pagodes, de plusieurs rangs de garniture de taffetas découpé à l'emporte-pièce; sa robe était montante; son col, de mousseline brodée au plumetis, était monté sur un entre-deux et garni d'une bande de mousseline brodée; devant, cette garniture descendait sur la robe et formait jabot; sous la manche de son katzaweck, on apercevait la manche de sa robe qui laissait dépasser la même garniture; ses gants étaient gris, ses bottines noires, son ombrelle verte. Il était quatre heures; nous nous rendîmes au salon, et bientôt nous partîmes.

Arrivées aux Champs-Élysées, nous nous assîmes sur des chaises, et tandis que nos parents causaient entre eux, nous causions entre nous. « Comme tout change! dit Florence; l'abbaye de Longchamp, située à deux lieues de Paris, fut fondée en 1260 par sainte Élisabeth, sœur de saint Louis; la ville et la cour s'y rendaient durant la Semaine Sainte pour entendre chanter les religieuses, puis ce ne fut plus qu'un prétexte pour montrer ses chevaux, sa livrée. La première Révolution détruisit le couvent; sous l'Empire, sous la Restauration, et sous Louis-Philippe, mon père dit que Longchamp brillait par ses riches équipages; les voitures de la cour, celles des ambassadeurs avaient seules le droit de passer sur la chaussée; maintenant, il suffit d'avoir quatre chevaux à sa voiture, et les personnes que l'on y voit sont des industriels qui font ce qu'en style de journaux on nomme... des *réclames*. — Voilà, en effet, une voiture couverte d'ombrelles de toutes sortes, de parapluies de toutes grandeurs; il y en a un assez commode... le manche reste attaché à la voiture, et lorsque vient un orage, le parapluie s'ouvre et s'avance jusque sur le cocher, pour l'abriter de la pluie. — Regarde cet homme qui conduit



cette espèce de voiture peinte en rouge, — Ah! ma chère! c'est un dentiste, car des milliers de... chicots, puisqu'il faut les appeler par leur nom, flottent en guirlande autour de sa voiture, avec un cliquetis semblable à celui que feraient des os de morts... mais c'est une horreur! — Voyons, change d'idée. Regarde ces dames la poitrine découverte, coiffées en cheveux, dans ce *cabriolet-milord*..... C'est un coiffeur qui fait promener deux figures de cire... — Encore une *réclame!* Mais celle-ci au moins est drôle. Ah! voilà le magasin du *Prince Eugène*, représenté par des jeunes gens à cheval, faisant exhibition de ses paletots de printemps... Cela ne nous regarde pas! — Mais, ce qui nous regarde, Jeanne, ce sont les chapeaux revenus à leur forme gracieuse... la mode des capotes-limaçons aura *fui comme une ombre*..... — Pourvu que, comme *Ginevra*, ce ne soit pas : *en nous disant, je reviendrai!*..... Voilà de jolies toilettes : des mantelets roses, bleus, blancs, garnis d'effilés; des mantelets bleu de France, gros vert brodés en soutache noire garnis de dentelles cousues très-froncées; des pardessus sur la forme *Stella*, garnis de trois ou quatre rangs de petites bandes pareilles festonnées à l'emporte-pièce. Florence, aimes-tu les corsages Louis XV? les corsages Leczinska? — Oui, mais pas à la ville. — Et les corsages ouverts, laissant voir un fichu blanc? — Je m'y ferai... Je vois avec plaisir que les pagodes sont moins larges et laissent moins voir les bras. — Les robes de taffetas noir à trois hauts volants festonnés à l'emporte-pièce et cousus à peine froncés, sont aussi nombreuses que les robes écossaises; ce qui annonce le printemps, ce sont ces robes lilas-rosé, garnies aussi de trois volants, le mantelet pareil, un chapeau de paille jaune dont le bavolet est une haute bande de paille formant des plis, et orné de lilas, ou d'un bouquet de têtes de plumes. — Les petits garçons sont mis de même que l'année dernière, les petites filles aussi; comme les robes ne tiennent pas toujours sur leurs épaules, avec un pardessus, elles sont toujours habillées et toujours à leur aise. — As-tu beaucoup travaillé depuis que je ne t'ai vue? — Oui! J'avais remarqué chez les chemisiers, des chemises blanches dont les devants, les cols, les manchettes étaient en percale, à raies ou à fleurs bleues, roses ou rouille... Je me suis dit : si, au lieu de remplacer par de la percale blanche des devants, des cols et des manchettes usés, je les remplaçais par de la percale de couleur? Je me suis répondu : tu ferais bien, pour deux raisons; la première : c'est que, la percale neuve ne serait pas du même blanc que la vieille; la deuxième, c'est que la percale de couleur durera tout autant que le reste de la chemise, et je t'assure que, pour cet été, à la campagne, ces chemises seront fort convenables. — Voilà une bonne idée! j'en profiterai pour mon frère. — As-tu reçu beaucoup de lettres? — Oui, et je n'ai pu répondre à toutes, c'est ce qui me désole. La fille d'un manufacturier qui tient les livres de son père et est chargée de la correspondance, se trouve très-embarrassée pour terminer ses lettres, s'il s'agit, par exemple, de demander une adresse? — Il y a une terminaison qui est bien simple : *Votre très-humble servante*, mais l'esprit d'égalité, de fraternité s'est révolté de cette humilité... — Que de rimes en *é!* — N'y fais pas attention. Cette formule était si commode! A présent on se met à la torture pour écrire deux lignes que personne ne lit... Voici, je crois, ce que cette demoiselle pourrait mettre : « Recevez, je vous prie, monsieur ou madame, les remercîments de votre très-humble servante. » Si c'est pour annoncer un envoi à un marchand : « Recevez l'assurance du dévouement de votre très-humble servante. » Pour demander à un industriel des produits de sa fabrique : « Je compte sur votre exactitude, et suis votre très-humble servante. »

— Ma mère se lève, nous partons. Tu



dînes avec nous? — Oui, je t'aiderai à expliquer ta planche.

Nous rentrâmes, et, à sept heures du soir, au moment où l'on passait au salon, Florence et moi, nous revînmes dans ma chambre; là, après avoir étendu sur une table notre énorme planche. Allons! dis-je, *après le plaisir la peine!* pauvre Florence! — Une autre fois ce sera : *après la peine le plaisir!* — Tu as de la philosophie. Je vais mettre à l'épreuve une de ses vertus... la patience!... Prends la plume.

Le n° 1 est un encadrement de châle carré, qui se fait en organdy et se brode au passé; les dents se festonnent au point de rose. Pour une jeune fille de 12 à 15 ans, on peut ne broder que les dents. Ce dessin sert aussi pour volants de mousseline. On en met trois qui retombent juste, la fin de l'un sur le commencement de l'autre. Ils doivent avoir chacun 30 centimètres de haut

Le n° 2 est un petit col qui se brode sur mousseline, au plumetis. Le pointillé, ce sont trois petits points faits l'un à côté de l'autre.

Le n° 3 est la garniture que l'on coud froncée autour de ce col; elle se taille haute de 3 centimètres. Ce petit col se coud à un petit collet, le petit collet se coud à un fichu de dessous, en mousseline; du côté droit de ce fichu on coud, froncées, deux rangs de la bande n° 3; après chaque bande, un pli cache les points qui la cousent au fichu; du côté gauche, une bande est cousue dans le même sens que les deux autres, c'est-à-dire que les trois bandes rabattent de droite à gauche, comme un jabot d'homme rabat de gauche à droite. En jaconas et broderie anglaise, en tulle et dentelle, cela fait des fichus qui couvrent bien la poitrine lorsque l'on porte des corsages ouverts.

Le n° 4, A D, dans un écusson, se brode aussi au plumetis.

Le n° 5, *Charlotte*, se brode de même, pour un mouchoir du matin, ou pour mouchoir de petite fille.

Le n° 6 *Albérie* dans un écusson se brode de même.

Le n° 7 est une bande de lys blancs, en teintes plates, elle s'encadre de dents noires, le fond se fait ponceau; la bande de velours qui devra se coudre de chaque côté sera marron, vert foncé, ou bleu de France.

Avec cette bande, on fait chaises — fauteuils — canapé — coussin — tapis de lit.

Le n° 8...

— Je sais, interrompit Florence, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. J'ai bonne mémoire!... Continue!

— Si tu veux faire ces lys, jaunes, tu choisiras six nuances, depuis l'orange foncé jusqu'au jaune pâle, pour lequel tu emploieras la soie. Tu feras le fond bleu de France, noir ou blanc, alors l'encadrement sera ponceau; la bande de velours qui devra se coudre de chaque côté sera choisie d'après le fond. Te souviens-tu d'un dessin de tulipes en teintes plates qui a eu tant de succès en 1846? Je cherchais vainement un dessin qui pût lui faire pendant... le voilà trouvé... mais bien tard!

Dans le passage de l'Opéra toutes ces laines et le canevas, sont choisis pour toi, et d'avance.

Le n° 9 est la moitié du dos d'un *mantelet-Parisien.*

Le n° 10 est l'un des devants.

Le n° 11 est le morceau qui se coud sur l'épaule et réunit le devant avec le dos, ainsi que l'indiquent différents signes.

Le n° 12, ce sont des biais que l'on replie en deux et que l'on coud, le long de ce n° 11, de façon à le couvrir, en les plaçant ainsi que l'indiquent les pointillés qui sont au bas de ce n° 11.

Le n° 13 est la moitié de la garniture de ce mantelet, elle se fronce, et se coud du côté du biais, à partir du milieu du dos, et s'arrête sur le bras; les chiffres 96, et les chiffres 36 1|2, doivent se réunir ainsi que l'indiquent les signes.



Pour cacher les points des biais posés sur l'épaule, on coud dessus une petite soutache que l'on coud aussi tout autour : sur l'ourlet du mantelet, sur celui de la garniture, et sur les points qui la réunissent au mantelet.

Six boutons à gauche et six brides à droite ferment ce mantelet sur la poitrine.

Il se taille en taffetas noir, ou en taffetas glacé. Il convient aux jeunes dames et aux jeunes filles.

Ici commence la description de la planche de la grande édition.

Le n° 14 est un *col-Mazarin* qui se brode au plumetis, sur mousseline.

Le n° 15 est le 8e d'une ombrelle qui se taille en nanzouk; ce dessin est en broderie anglaise. Il sert à recouvrir les ombrelles roses, bleues, lilas que le soleil a fanées. Cette ombrelle n'a pas besoin d'être garnie.

Les nos 16-17-18 19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31 : *Angelina—Charlotte — Hortense — Berthe — Clara — Apolline— S. B. — Jenny — Alexandrine — Léontine — Zénaïs — Caroline — Clémentine — Adèle — G. E. D. — Alice*, se brodent au plumetis.

Le n° 32 est un encadrement pour châle d'organdy, il se brode au passé et au crochet; les dents se font en points de rose.

Ce dessin peut aussi servir pour grands volants de mousseline.

Le n° 33 est un dessin de chemisette pour robe habillée, il se brode au plumetis et au point de cordonnet; les palmes se font en broderie anglaise.

Le n° 34, ce sont les deux côtés d'un col, en broderie anglaise, pour le canezou de petite fille, qui a été mis n° 3, planche I. Ce col se boutonne derrière.

Le n° 35 est un entre-deux auquel on coud ce col.

Le n° 36 est la manchette.

Le n° 37 est l'entre-deux auquel on coud cette manchette qui doit se relever sur la manche, laquelle se coud à l'entre-deux.

Les nos 38 est le dessin d'un bas de jupon, il se brode au point de rose et en broderie anglaise.

Les nos 39 et 40, *Anna* et *Pénélope*, se brodent au plumetis.

Le n° 41 est un bas de jupon en points de rose.

Le n° 42 est un entre-deux en broderie anglaise et plumetis.

Le n° 43 est le dessin de la moitié d'une bourse longue qui se fait au filet et se brode en perles.

Le n° 44 est la moitié d'une pièce d'épaule et sa manche pagode qui se taillent d'un seul morceau. Ce patron sert pour robe de chambre, peignoir et camisole de nuit... C'est fini !

— Ce n'est pas malheureux !..... Je ne t'ai pas interrompue, Jeanne, mais lorsque tu as fait défiler ce régiment de noms, je me suis mise à la place de tes abonnées qui sont jeunes femmes et que cela doit parfaitement ennuyer, car elles ne brodent que des initiales à leurs mouchoirs habillés ou non. — J'avais résisté jusqu'à présent, tu le sais, mais il paraît que voir son nom brodé en entier, cela fait grand plaisir. — *Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer...* A propos ! et la description de la gravure de modes ?

— La mariée a une robe de damas de soie ; ses manches pagodes sont garnies de deux rangs de dentelle ; la même dentelle est froncée autour de son cou ; la même dentelle forme brandebourgs sur sa poitrine et redescend en tablier sur sa robe ; sa guirlande est toute en fleurs d'oranger ; son voile est en tulle de soie. Sa sœur, dont les bandeaux sont crêpés en dedans, relevés et retournés sur eux-mêmes, a de chaque côté un nœud formé de deux boucles et de deux bouts; sa robe en gros de Naples gris rosé, est garnie de volants, festonnés à l'emporte-pièce, un petit ruban, froncé au milieu, cache les points qui



cousent les volants. La petite sœur a une robe et un pardessus pareils. Je conseillerai de raccourcir le pardessus de manière à ce que sa dernière garniture tombe au-dessus de la première garniture de la jupe.

— Tu as encore ton rébus à nous expliquer : Un homme qui sème... un homme qui moissonne, qu'est-ce que cela veut dire?

— Mon Dieu! un proverbe assez triste : *L'un sème, l'autre moissonne!*

— Je ne le connaissais pas. Maintenant, Jeanne, retournons au salon, et, cette fois, tu le vois, c'est... *après la peine, le plaisir!* »

Je suis forcée de te quitter, ma chère; la place me manque; cependant, je trouverai bien encore le moyen de te dire que le tricot mosaïque du mois d'avril se compose de cinq tours à l'endroit et cinq tours à l'envers, ce qui doit former un carré... Je t'annonce que tu auras prochainement de magnifiques tapisseries en couleur dont une d'elles sera reçue à l'exposition de Londres.

Adieu! que le soleil te ménage ses feux, que les fleurs t'envoient leurs parfums et que tous les cœurs t'aiment comme je t'aime.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS. — 29 mai 1453.

L'empire était menacé depuis longtemps et pressé de tous côtés par les barbares, lorsqu'au commencement du printemps de 1453, Mahomet VI, fils d'Amurat, vint mettre le siége devant Byzance. Constantin Paléologue régnait, digne par ses vertus et sa valeur de commander à une nation plus noble que ces Grecs, énervés dans la mollesse et les vaines disputes des écoles. Il fit, à la tête de quelques troupes fidèles, des prodiges d'héroïsme; mais il ne put rien contre une destinée inévitable. Le 28 mai, voyant que tout espoir de salut était perdu, il passa la nuit en prières, et au lever de l'aube, il reçut la communion. Il quitta l'église de Sainte-Sophie pour marcher aux remparts, et après une longue résistance, il tomba, frappé d'un coup mortel, en disant : « N'y a-t-il pas ici un soldat chrétien qui, par charité, veuille me couper la tête? » Les Turcs, maîtres de la ville, y entrèrent en triomphe; Mahomet marchait à leur tête, en répétant ces vers d'un poëte persan : « L'araignée file silencieusement sa » toile sous les lambris des palais, et l'oi- » seau des ténèbres pousse des cris sinis- » tres sur les tours d'Eufrasiab! » Le corps du dernier empereur fut exposé à la vue de la multitude, et l'église de Sainte-Sophie, lavée à l'eau de roses, fut transformée en mosquée. Quelques Grecs parvinrent à échapper au massacre ou à l'esclavage, et faisant voile vers l'Italie, ils lui apportèrent le dépôt des lettres et des arts, dont l'empire d'Orient, au milieu des ténèbres et de la confusion du moyen âge, avait été si longtemps le fidèle gardien. On cite parmi eux le célèbre Lascaris. Ils furent noblement accueillis en Italie par les Médicis et par le cardinal Bessarion, Grec d'origine, qui, rentré au sein de l'Église romaine, occupait un poste important auprès du saint-siége.



MOSAIQUE.

Une bonne action va de l'Orient à l'Occident; elle monte vers le ciel, d'où elle retombe comme une rosée sur le monde.

LACORDAIRE.

Il faut beaucoup au luxe et peu pour la nature.

DUCIS.

L'étude et la méditation sont les premières puissances de l'homme.

MIRABEAU.

Si l'on pouvait avoir un peu de patience, on s'épargnerait beaucoup de chagrins : le temps en ôte autant qu'il en donne.

Mme DE SÉVIGNÉ.

Celui qui veut être heureux occupe peu de place et en change peu.

FONTENELLE.

L'argent ne doit entrer en la maison des gens d'honneur que par la voie de la vertu.

AMYOT.

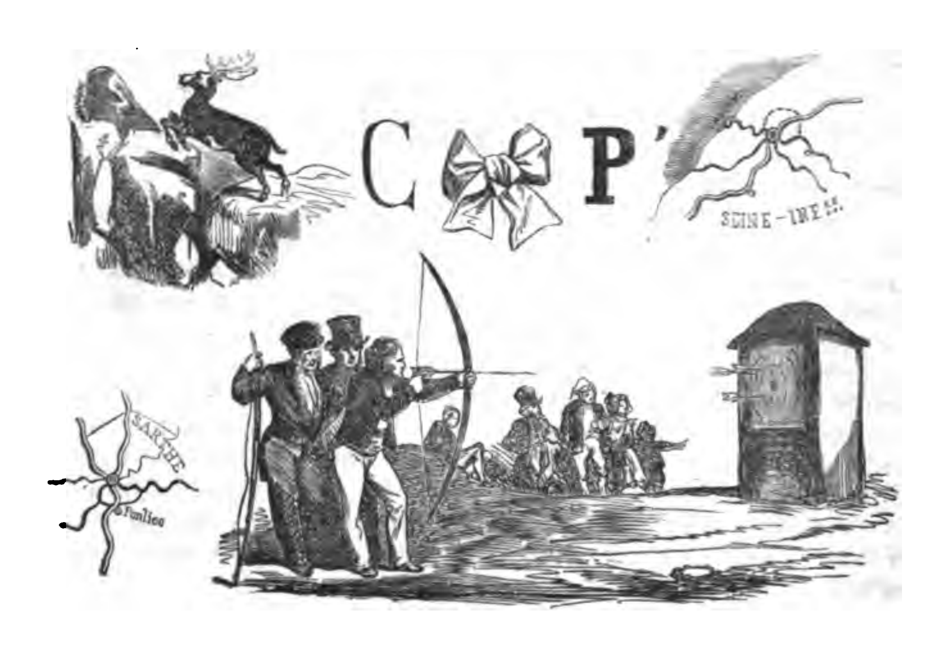
Des choses vaines et frivoles prennent une importance dont elles ne sont pas susceptibles en elles-mêmes, lorsqu'elles se rattachent à l'existence de ceux que nous avons aimés et perdus.

WALTER SCOTT.

Une marque de grand courage est la douceur.

BOSSUET.

RÉBUS.



Paris. — Typographie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. N° 11.

ÉTAT ACTUEL DE LA CALIFORNIE.

Les bruits confus qui se répandirent, il y a environ trois ans, sur les *fouilles d'or*, excitèrent partout le rire de l'incrédulité. On ne pouvait pas admettre la possibilité qu'un métal si envié se ramassât comme on ramasse des coquilles et des cailloux sur le bord de la mer. Des récits postérieurs et plus authentiques prouvèrent néanmoins que, pour une fois, la rumeur publique était au-dessous de la réalité. La *région d'or*, en Californie, est d'une telle étendue, que celles que l'on connaissait jusqu'à présent perdent toute importance. On a découvert de l'or dans des endroits éloignés l'un de l'autre de plusieurs centaines de milles, et l'on a constaté que la partie intermédiaire était, sur une largeur considérable, profondément imprégnée de ce précieux métal; on croit que dans les montagnes les filons, dont les dépôts trouvés dans le sable ne sont que le lavage superficiel, ont au moins six cents milles d'étendue.

La conséquence naturelle ne s'est pas fait attendre; un mouvement s'est opéré dans le monde, tel que l'histoire n'offre rien de pareil. Des chefs de famille se sont arrachés à tout ce qui leur est cher pour voler à la recherche de la *source de tous les maux*. Les femmes et les enfants pleurent l'absence de leur mari ou de leur père, souhaitant bien sincèrement qu'on n'eût jamais entendu parler des mines d'or, et qu'un tremblement de terre eût, depuis longtemps, bouleversé la Californie et ses placers.

Mais la surexcitation qui règne dans nos contrées n'est que de l'apathie, si on la compare à la fièvre frénétique qui désole l'autre côté de l'Atlantique, où nous prions nos lectrices de vouloir bien nous accompagner. Là, partout, villes et villages sont abandonnés par la partie mâle de leurs habitants qui, sans prendre à peine le temps de s'informer du chemin, se lancent pour se joindre à la chasse de l'or. Les routes de l'Orégon et de Mexico sont couvertes de voyageurs suivant tous la même direction. Dans le village de San-Padra, il ne reste pas une âme. La fièvre a traversé la mer Pacifique; des nouvelles récentes nous annoncent que les Chinois se jettent dans toutes sortes de jonques, se livrant aux vagues, sans boussole. Les îles Sandwich sont en voie d'être bientôt dépeuplées; il y en a plusieurs qui ont perdu 25 pour cent de leurs adultes mâles. Un journal américain annonce plaisamment que le roi Romehamehda a perdu son cabinet et demande un premier ministre.

L'excitation n'est pas moindre dans les grandes villes de l'Amérique, parmi les personnes de la classe aisée. Les journaux sont remplis d'annonces relatives à la Californie, et tous les objets de commerce qui peuvent être utiles dans la région de l'or ont augmenté de valeur. Les négociants abandonnent leurs magasins, les commis rompent leurs engagements, les hommes de loi laissent là leur clientèle, et les médecins leurs malades. Les écrivains et les éditeurs se joignent aux émigrants par vingtaines; nous avons entendu parler d'un jeune homme de New-York qui, relevant de maladie, entreprit le voyage malgré l'opposition formelle de son médecin, et la prédiction positive qu'il ne résisterait pas plus d'une semaine aux fatigues qui l'attendaient.



A Lynn, dans le Massachussets, la moitié des hommes non mariés a été prise de la contagion, ainsi que dans tous les États de l'Ouest; dans l'Alabama et la Louisiane, ils sont devenus des curiosités. Mais l'exemple le plus frappant est ce fait déplorable que, à Sag-Narbour et dans le voisinage, à Long-Island, où l'on compte deux cents belles filles de dix-sept à vingt cinq ans, il n'y a que trois hommes susceptibles des honneurs de l'hymen, et les pauvres diables sont tellement embarrassés et effrayés de leur désespérante minorité, qu'à moins d'un embargo mis promptement sur eux par ces dames, il est à craindre qu'ils ne partent aussi. A New-York même dans les promenades publiques, quantité de visages pâles annoncent éloquemment les regrets causés par le départ des fiancés; tandis que de laids personnages, à qui pas une fille n'aurait pensé il y a trois mois, commencent à lever la tête et à se faire valoir. Enfin, les régions aurifères font le désespoir des belles Américaines, et bientôt nous entendrons parler d'un navire frété pour la Californie par des dames allant à la recherche de maris ou de fiancés fugitifs, sans doute mauvais appréciateurs de la véritable richesse, car autrement ils n'auraient pas abandonné de tels trésors pour tout le vil métal du moderne El Dorado.

Il y a plusieurs routes pour aller de New-York en Californie; mais le passage du Cap semble être préféré en ce qu'il entraîne moins d'embarras et de dépenses. Il est à craindre cependant que beaucoup de ceux qui, depuis peu, ont suivi cette route, ne voient jamais San-Francisco. Plusieurs des embarcations étaient de vieux navires hors d'état et faisant eau; les équipages, suivant toute apparence, aussi fous que les passagers, disposés à tout affronter pour gagner la Californie, et bien résolus à déserter aussitôt qu'ils seraient arrivés. En outre, la manière dont quantité de poudre était entassée dans la plupart des embarcations ajoutait encore aux chances défavorables à une heureuse arrivée, surtout si l'on considère que presque tous les passagers étaient des fumeurs déterminés. Si aucun de ces navires ne saute, ce ne sera pas grâce à la prudence de ceux qui les montent. Le passage autour du Cap est estimé de cinq à six mille lieues et demande quatre ou six mois, de sorte que ceux qui prennent cette route ont tout le temps de réfléchir à l'emploi qu'ils feront de leur or avant de l'avoir recueilli. Les voyageurs seront sages s'ils évitent de prendre terre, n'importe sur quel point de la côte de la Patagonie; car il court des bruits effrayants sur de gigantesques sauvages de ce pays, ayant une prédilection si prononcée pour les blancs qu'ils mangent tous ceux qu'ils peuvent attraper.

Doubler le Cap est, en outre, une entreprise qui, une fois effectuée, met pour toujours un homme à l'abri du sobriquet de *marin d'eau douce*. La houle de l'Océan frappe d'étonnement le matelot le plus expérimenté. Dans les temps qu'on pourrait qualifier de calmes, la mer est encore très-grosse; les coups de vent se succèdent à des intervalles si rapprochés, que les vagues n'ont pas le temps de s'abattre, et les navires à peine maîtrisés par les voiles et le gouvernail, sont ballottés comme des poutres sur les eaux. Le froid est d'une telle intensité qu'il est positivement impossible de résister en face au vent. Les tempêtes y sont aussi soudaines qu'inattendues. On voit un nuage se lever au sud-ouest, et avant que l'ordre d'amener et de carguer les voiles ait pu être exécuté, l'orage tombe avec furie sur le vaisseau; la grêle, la pluie, la neige et le grésil s'abattent avec toute la force que leur imprime un vent désordonné, et l'on se trouve en un moment plongé dans l'obscurité la plus profonde. Pourtant, les misères du Cap ne sont que pour les matelots, car pour que les passagers aient la permission de monter sur le pont, il faut non-seulement un temps de calme, mais encore la certitude de sa durée; et au

moindre aspect de danger on les fait aussitôt descendre.

Quant aux routes par terre, les deux les plus suivies sont : l'une par Mexico, l'autre par les montagnes Rocheuses. Par la première, le voyage se fait à dos de mulet depuis Vera-Cruz, et prend de quinze jours à trois semaines. Cette route est, dit-on, plus agréable. Dans tous les cas, on y court moins risque de mourir de faim que par les montagnes. On affirme qu'une troupe de six voyageurs fut réduite à l'affreuse alternative de tirer au sort afin de décider lequel serait sacrifié pour nourrir les autres, et, parmi les cinq favorisés se trouvait le frère de la victime ! La route par Mexico n'est pas non plus sans dangers; mais comme le principal est celui de rencontrer des bandits, une réunion de vingt voyageurs peut être à peu près tranquille; des brigands Mexicains, en quelque nombre qu'ils soient, n'oseront jamais attaquer une telle bande d'Américains armés. Mais un voyageur isolé est presque sûr d'être dépouillé, heureux encore s'il échappe la vie sauve. Il y a quelque temps, un nommé John Anderson, faisant partie d'une troupe d'émigrants, ayant quitté Buffalo pour aller en Californie, eut l'imprudence de s'éloigner de ses compagnons; trois guérillas s'élancèrent sur lui, le renversèrent de sa mule, l'attaquèrent à coups de pistolet et de poignard, et lui firent d'horribles blessures. Mais Anderson était un homme vigoureux : armé d'un fort bâton, il réussit à tuer un des assaillants et à tenir les autres en respect jusqu'à l'arrivée de ses compagnons, qui, très-froidement, pendirent les deux bandits à un arbre avec des lambeaux de leurs propres vêtements. Les blessures de M. Anderson n'étaient pas dangereuses, et suivant toute probabilité, il se console maintenant de ses souffrances en amoncelant des piles du métal précieux.

La route par la rivière de Chagres est préférée par quelques voyageurs, mais il faut bien se garder de mettre le pied sur ces rives insalubres, dont les marais pestilentiels sont si favorables au développement de la vie des reptiles, que ce pays semble être la propriété de monstres aux proportions antédiluviennes. Le ver de terre commun y atteint la longueur de douze pieds, et est aussi venimeux que la vipère; les crapauds, les boas constricteurs, les crocodiles, les serpents, les scorpions, les lézards y couvrent littéralement le sol. On y trouve même des animaux de l'espèce du mammouth, inconnus dans l'histoire naturelle actuelle, mais que l'esprit d'entreprise destine à venir visiter avant peu les pays civilisés. M. Barnum, propriétaire de Tom-Pouce, vient, dit-on, de diriger une expédition sur la rivière de Chagres, afin de s'emparer de quelques-uns de ces monstres, pour son muséum, d'où ils iront sans doute en Angleterre.

Bien que beaucoup de femmes se soient rendues en Californie, elles sont infiniment inférieures en nombre aux maîtres de la création, et appréciées en conséquence. En outre, la plupart de ces dames aventureuses sont mariées et accompagnées de leurs maris, ce qui rend les demoiselles plus précieuses et les fait valoir plus que *leur pesant d'or*. C'est, disent les rapports, un spectacle divertissant de voir combien elles sont recherchées par les *piocheurs*, qui leur offrent de mettre des monceaux de poudre d'or à leurs pieds en échange de leur main. Quelques-unes se sont rendues, mais les prétendants sont si nombreux, et si également riches que les demoiselles craignent de montrer une préférence.

Les plaintes qui arrivent de toutes parts sont au moins assez flatteuses pour le beau sexe, puisque la perte de la société de la femme semble être regardée comme une privation plus pénible que toutes les autres. « Ce pays est certainement fort beau, écrit un émigrant, mais pour moi, il est aussi triste que l'Érèbe, il y a si peu de femmes ! » Un autre donne cet avis :



« Si vous voulez faire quelque chose de réellement profitable pour la Californie, envoyez-nous quelques cargaisons de filles à marier; la femme la plus ordinaire de Boston passerait ici pour un ange. » Un troisième s'écrie piteusement : « Les femmes sont assez vengées de nous; car en les quittant pour aller chercher de l'or, nous avons changé le plus grand trésor de la vie pour ce qui nous semble maintenant un vaste monceau de cendres. »

Nous croyons, malgré les bruits contraires, qu'il n'y a eu que peu ou point de souffrances causées par le manque de provisions en Californie, et à cause de l'élévation du prix des denrées; mais de bons lits, du linge propre, les objets de première utilité, sont néanmoins des choses auxquelles il ne faut pas penser; il y a bien peu de *piocheurs* qui pourraient se vanter de posséder plusieurs chemises; et ce vêtement vaut une telle quantité de poudre d'or que personne ne se croit assez riche pour en avoir deux à son usage. De plus, le luxe du blanchissage, en supposant que les piocheurs y songeassent, serait presque une impossibilité, faute de vaisseaux à cet usage; tous les objets de cette nature, à partir de l'écaille d'huître, étant tellement consacrés au lavage de l'or qu'on regarderait comme une sorte de profanation de les employer autrement.

La rigueur de l'hiver dernier, plus grande que celle des quinze années précédentes, n'a pas empêché les mineurs d'étendre leurs explorations; partout ils ont découvert des gisements productifs. Dans un endroit appelé la fouille de George-Town, à douze milles du moulin de M. Sutter, plusieurs individus ont obtenu chacun une livre d'or par jour, et en tirent maintenant deux ou trois onces. Des lingots énormes ont été extraits; on en a reçu un à New-York, qui pesait quatorze livres, et dernièrement on en montrait un à Stockton, pesant vingt-trois livres.

Dans quelques-uns des nouveaux gisements, l'or est d'une beauté remarquable, malgré son abondance; et en conséquence du nouveau mode de lavage au moyen du mercure, de l'expérience acquise et de l'immigration, on est persuadé que le produit de cette année sera au moins quintuple de celui de l'année dernière. L'opération des mines est aussi dirigée d'après un système mieux organisé. Dans le principe, les gens se précipitaient çà et là, tantôt se disputant telle partie du sol, tantôt l'abandonnant pour une autre plus enviée, et laissant souvent l'endroit le plus productif à quelque aventurier plus heureux ou plus persévérant. Les inondations désastreuses de l'hiver dernier, qui ont failli engloutir la ville de Sacramento, ont mis à jour une quantité d'or considérable et en même temps ont enseigné aux mineurs le mode de travail. On construit des digues dans la plupart des cours d'eau : sur la rivière Tuolomne, une troupe de cent hommes est occupée à creuser un canal d'un mille de longueur pour détourner le courant. Les expériences de sondage déjà faites promettent à chaque travailleur un produit assuré de trois à quatre onces par jour.

Les chercheurs d'or n'ont pas de repas réglés; ils mangent ce qu'ils trouvent, debout, courant, grimpant, piochant, comme cela se rencontre. Ainsi qu'on peut bien se le figurer, l'art culinaire est ramené à un état primitif qui glacerait d'horreur les disciples de Soyer (1). Cependant il s'est élevé des établissements pour ceux qui ont plus de souci pour le comfort matériel. Ces établissements, tenus généralement par des familles indiennes, ont beaucoup de l'apparence bohémienne. Ils consistent simplement en un chaudron suspendu à un triangle que forment trois pieux plantés en terre. Dans ce chaudron bout continuellement un mé-

(1) Célèbre restaurateur.

lange de viande, de pain, de pommes de terre, de choux et de toutes sortes de choses qui ne sont pas positivement capables d'empoisonner; on distribue ce potage aux hôtes à raison d'un dollar la pinte. Les Indiens sont également en mesure de régaler leur clientèle d'*eau de feu*, qu'ils font payer un prix encore plus exorbitant; et se réglant sur une coutume de nos pays, ils ont pour demoiselles de comptoir, dans leurs établissements en plein air, de jolies squaws (femmes mariées), qui comprenant toute l'importance de leur sexe, se donnent des airs et des grâces qui feraient honneur à un monde plus fashionable.

Les crimes sont très-rares en Californie, grâce, selon toute apparence, à l'application immédiate de la loi de Lynch. Les vols étaient fréquents dans le principe, mais on a pris des mesures sévères pour la défense de la communauté, et l'exécution de quelques délinquants, pendus aussitôt qu'arrêtés, à l'arbre le plus voisin, a eu pour effet de mettre ainsi un terme au système des gens peu scrupuleux.

Tous les chercheurs d'or n'ayant en vue que l'accumulation de la fortune, on conçoit facilement l'uniformité des événements de chaque jour. L'extraction d'un lingot d'une grosseur peu commune, la découverte d'un nouveau filon, l'arrivée d'une troupe d'émigrants apportant des nouvelles du pays, et de temps en temps la visite des Indiens de l'intérieur, voilà les seules circonstances qui rompent la monotonie de la recherche de l'or. Il y a quelque temps on vit arriver aux placers une troupe d'Indiens, de mine avantageuse, appartenant à une tribu inconnue jusqu'alors aux Américains; ils étaient accompagnés de trois jolies filles qui firent sensation. On représente ces Indiens comme excessivement intelligents et pleins de charme et de dignité dans leurs manières. Ayant entendu parler du prix que les émigrants attachaient à l'or, ils avaient fait un voyage aux mines pour devenir possesseurs d'une partie de ce précieux métal. Ce qu'ils racontent d'eux-mêmes jette un nouveau jour sur l'opinion qui s'accrédite rapidement, que l'Amérique était autrefois peuplée par une grande nation, fort instruite et avancée dans les arts; ces visiteurs ont prouvé qu'ils n'y étaient pas étrangers eux-mêmes. Ils disent qu'ils habitent une ville à plusieurs lieues au nord-ouest; on peut donc présumer qu'ils ne font pas partie de la race commune des Indiens, mais que ce sont les descendants des véritables *constructeurs de huttes*, réels aborigènes du pays. Une lettre venue de ce placer fait le plus grand éloge de ces filles indiennes, les représente comme de véritables personnes bien élevées, et dit que si ce n'était leur teint un peu trop foncé, leur taille et leur figure les feraient prendre pour des anges.

Les volontaires américains, commandés par le colonel Stevenson, sortant en grande partie des classes inférieures de la société, ont opéré, par l'envoi de leurs trésors, des changements surprenants dans la position de leurs parents restés dans les villes de l'Amérique. On raconte à ce sujet des anecdotes extraordinaires : De vieilles marchandes de pommes, dont les fils s'étaient enrôlés, achètent maintenant des toilettes splendides pour représenter dans les cercles de l'aristocratie. Deux petites filles qui balayaient *New-Broadway* ont été mises dans une grande pension pour y recevoir une éducation en rapport avec leur nouvelle position. Un homme qui était dans une maison de mendicité il y a quatre mois, vient d'acheter une terre considérable où il fait construire une magnifique habitation. Le maître d'une petite taverne dans les environs de New-York étonna fort ses voisins un jour, en jetant au milieu de la rue ses barriques de gin, qu'il offrait à qui voulait les emporter. Cet accès de générosité était produit par la remise qui venait de lui être faite d'une somme con-



sidérable provenant des mines. Un vieillard reçut une lettre de son fils, alors à Panama, qui lui annonçait qu'ayant déserté du régiment des volontaires, il se trouvait réduit à la plus extrême pauvreté, le priant de lui envoyer quelques dollars pour revenir au pays; mais tandis que le père s'efforçait de satisfaire à sa demande au moyen d'une souscription parmi ses connaissances, il reçut une autre lettre lui donnant avis de l'envoi d'un petit baril de poudre d'or de la valeur d'environ cinquante mille dollars. Au commencement de janvier, une pauvre Irlandaise reçut une lettre qu'elle porta à un homme de loi de New-York, dans Wall-street, le priant de lui en faire la lecture. L'homme de loi, surpris de voir le timbre de San-Francisco, demanda à cette femme, avant d'ouvrir la lettre, de qui elle venait.

« Ma foi, monsieur, répondit-elle, je ne sais au monde de qui elle peut venir, et j'imagine qu'il y a méprise.

— N'avez-vous pas de parents en Californie?

— Ni là, ni ailleurs, monsieur, et ce n'est pas des gens comme moi qui savent seulement où se trouve ce pays-là.

— Est-ce qu'aucun membre de votre famille n'est parti pour la guerre du Mexique?

—Oh! si, votre honneur; un animal de mari que le diable l'emporte. Il est parti dans le régiment du colonel Stevenson, et j'espère bien qu'il ne reviendra pas.

— Voilà qui éclaircit l'affaire, » dit l'homme de loi en ouvrant la lettre. Elle renfermait une traite de dix mille dollars sur la maison Howland et Aspinwall, et contenait ces mots :

« Chère Peggy, je t'envoie une bagatelle; je souhaite qu'elle vaille quelque chose; car je l'ai achetée à tout hasard, et j'ai assez d'or en ma possession pour en acheter plus de vingt comme cela. Tâche d'apprendre à devenir une grande dame le plus tôt que tu pourras, car lorsque je reviendrai je te rendrai riche comme une reine. »

La traite fut payée à présentation, et sans doute que Peggy ne désire plus maintenant que son animal de mari ne revienne jamais.

Il est un fait singulier, c'est que l'existence de l'or dans les montagnes de la Californie était connue depuis près de deux siècles. Il en est fait mention dans plusieurs livres anciens; et il court une tradition, que les mines étaient exploitées par des races qui se sont éteintes depuis longtemps. Cela semblerait confirmé par la découverte dans cette localité de plusieurs instruments d'exploitation. Ces outils sont la possession du capitaine Sutter, un des premiers chercheurs d'or de la Californie, qui a obtenu des Indiens un grand nombre de reliques établissant la preuve que la Californie était autrefois un pays puissant et riche en civilisation.

SEVERIN.
(*Traduit de l'anglais.*)



BIBLIOGRAPHIE.

La Lyre des Petits Enfants, poésies nouvelles, dédiées à toutes les mères chrétiennes; par M. Alphonse Cordier (de Tours).

Il vient de nous tomber entre les mains un recueil de poésies qui, dédié à toutes les mères chrétiennes, mérite d'occuper une place dans le journal consacré à leurs filles aînées. Ce volume, venu après tant d'autres, faits pour les enfants, est cependant neuf et charmant; éloigné de l'afféterie, du faux *enfantillage*, langue qu'adoptent toujours ceux qui ne connaissent ni ne chérissent les enfants, il est à la fois gracieux et raisonnable, doux et grave comme une bonne mère qui se met à la portée de ses petits enfants, tout en tâchant de les élever avec amour à sa propre hauteur.

La pièce insérée dans ce numéro vous donnera, mesdemoiselles, une idée des productions de l'auteur.

***

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA ROSA.

FAVOLA.

Di se stessa invaghita, e del suo bello
Si specchiava la rosa
In un limpido e rapido ruscello
Quando d'ogni sua foglia
Un' aura impetuosa
La bella rosa spoglia.
Cascar' nel rio le foglie; et il rio fuggendo
Se le porta correndo :
E così la beltà
Rapidissimamente oh Dio! sen va.

DE LEMENE.

LA ROSE.

FABLE.

Amoureuse d'elle-même et de sa beauté,
La rose se mirait
Dans un limpide et rapide ruisseau,
Quand un vent impétueux
La dépouilla de son feuillage,
Qui tomba dans l'eau.
L'eau dans sa fuite
L'emporta en coulant.
Hélas! c'est ainsi, mon Dieu,
Que la beauté s'en va!

***

LES TROIS AMIES.

I

« Ainsi donc, tu te maries !

— Et toi aussi ?

— Et Delphine aussi !

— Quel singulier coup du sort ! les rois intimes seront mariées le même mois, la même année, à huit jours de distance... et mariées par inclination, car, je le suppose, tu aimes le capitaine Julian ?

— Mais... il ne m'est pas indifférent... Et le docteur David te plaît ?...

— Ah ! ma chère, il y a tant de sympathie entre nous ! nous nous comprenons si bien !..... »

Ainsi parlaient deux jeunes filles, installées dans un petit salon d'une maison de la place Bellecour, à Lyon. Gabrielle, la fiancée du médecin, dit tout à coup à sa compagne, en accentuant ses paroles, et en les accompagnant d'un regard malin :

« A propos, ma chère, on dit que le capitaine à l'intention de se retirer du service, et d'aller habiter sa terre, située auprès de Nantua.

— Il n'en fera rien ! répondit brusquement Lucie.

— Il en aurait le droit. Quoique jeune, il a déjà bien des années de service ; il a fait la campagne du Trocadéro et celle de Grèce, il croit avoir payé sa dette à la patrie.....

— Et il voudrait prendre sa retraite ! et je serais la femme d'un capitaine retraité, retiré à Nantua, et n'ayant pour toute distinction que le salut du garde champêtre et du facteur rural !... Cela ne sera pas !... Si j'épouse Henri, M. Julian, veux-je dire, il poursuivra sa carrière, et ne brisera pas sous ses pieds l'échelon qui peut le faire monter bien haut.....

— Tu as de l'ambition ?

— Peut-être !... Et toi ?

— Oh ! moi, je veux, avant tout, un intérieur paisible, les joies du sentiment, les plaisirs de la famille..... Il ne me faut pas de fêtes, mais je désire un cœur tout à moi, une existence qui me soit consacrée.....

— Tu as de l'ambition à ta manière... Et Delphine, que désire-t-elle ?

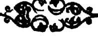
— Qui peut le savoir ? Elle est si simple ! Si ses livres de commerce sont bien tenus, ses armoires bien rangées, s'il ne manque ni un chiffre à son quotient, ni une serviette à ses piles de linge, elle sera heureuse, très-heureuse !

— Le soin de *son* troupeau
L'occupe tout entière,

fredonna ironiquement Lucie. C'est vrai ; Delphine ne voit rien au delà de la messe de la paroisse, de son comptoir et de sa cuisine.

— Comme tu ne vois rien au delà d'un mari colonel ! »

Lucie haussa les épaules en riant, mais ce mot traduisait parfaitement sa pensée. Elle ne demandait le bonheur qu'à l'éclat, aux distinctions, et ne choisissait le capitaine Julian que parce que, jeune encore, il avait de l'avenir et qu'il pouvait faire monter sa femme à une de ces hautes positions qui inspirent l'envie à ceux qui ignorent le fond des choses humaines. Pour acquérir ce rang, pour devenir l'objet de cette envie, Lucie sacrifiait volontiers la paix domestique, la félicité intérieure, les douces joies d'une vie passée à l'écart, loin du bruit, sous un beau ciel, et cette destinée qu'elle méprisait était la seule qui pût satisfaire les vues de son amie. Ambi-



tieuse aussi, Gabrielle voulait, à tout prix, être heureuse par le cœur, par *l'égoïsme à deux*, qui renferme deux êtres dans un cercle étroit, d'où le devoir rigoureux, l'austère nécessité sont exilés. *Vivre pour soi* était la devise de ces deux jeunes filles, qu'elles désirassent les joies de l'ambition ou celles du sentiment : vivre pour Dieu et pour les autres était l'unique règle qui dirigeait les actions de leur modeste compagne.

Delphine, moins favorisée que ses amies, épousait, d'après le désir que son père lui avait manifesté au lit de mort, Édouard Forêt, son parent éloigné. Ce jeune homme avait peu de fortune, et il ne possédait pas ce caractère énergique, patient et fort, qui semble destiné à se faire jour à travers les obstacles. Son petit commerce de soie à coudre était assez négligé, son avenir offrait peu d'espérance, et lui-même, par ses dehors gracieux et faciles, inspirait à ceux qui le connaissaient, plus d'amitié que de respect et une bienveillance plus voisine de la pitié que de l'estime. Delphine n'ignorait aucune des épines qui allaient se cacher sous sa blanche couronne de mariée ; ni les soucis de fortune, ni les soins laborieux d'un négoce obéré, ni le faible caractère de l'époux, ni son penchant pour les frivoles plaisirs... mais elle embrassait ces difficultés avec courage, jalouse de dégager la parole donnée par son père, et confiante en Dieu et en la puissance du devoir.

Les trois mariages se firent presque en même temps : celui de Lucie avec le capitaine Julian fut splendide et répondit aux goûts brillants de la fiancée ; celui de Gabrielle, plus modeste, s'entoura d'une teinte romanesque qui fit sourire les uns et soupirer les autres ; celui de Delphine fut conforme à son humble fortune, et dès le lendemain, la jeune femme entra d'un pas ferme dans la voie de travail et de sacrifices qu'elle avait acceptée au pied de l'autel.

II

Deux ans s'étaient écoulés. On était en 1832, et les troupes françaises, commandées par les jeunes princes d'Orléans, faisaient le siége de la citadelle d'Anvers, si noblement défendue. Un officier français, debout à l'entrée du pont, examinait avec attention les vaisseaux de guerre hollandais, commandés par Koopman, qui reflétaient dans les flots tourmentés de l'Escaut le pavillon aux trois couleurs, que la nation néerlandaise a fait tant de fois triompher sur les mers. Pendant que les yeux de l'officier erraient des bastions à demi ruinés de la citadelle aux mâts légers des canonnières, des tours de la ville aux sinuosités du fleuve, un jeune homme vint se placer auprès de lui, et lui dit en bon et pur français :

« Oserai-je, monsieur, vous prier de me prêter un instant votre longue-vue ? » L'officier se retourna précipitamment, et tous deux jetèrent un cri de joyeuse surprise :

« Eh quoi ! Julian, est-ce vous ?

— Vous ici ? Edmond ! est-ce possible ?

— Eh ! mon cher, je conçois votre surprise. Vous ne vous attendiez guère à trouver ici un pauvre *pékin* comme moi. Vous, c'est autre chose.

— Oui, dit l'officier sérieusement, je suis à mon devoir, je suis ici parce qu'il le faut. Mais il fait un froid de loup ; venez, si vous n'avez rien de mieux à faire, venez jusqu'à mon logement, et nous causerons. »

Edmond Forêt fit un signe d'assentiment, et bientôt ils se trouvèrent installés dans la petite chambre, logement provisoire de l'officier.

« Vous ici, je n'en reviens pas ! s'écria encore le capitaine, tout en activant son feu de houille.

— Les affaires, mon cher Henri...

— Comment ! vous savez ce que c'est que les affaires ? Elles vous préoccupent assez pour vous tirer, en plein hiver, de

votre cher Lyon, et vous amener à trois cents lieues?..... Résolution héroïque et que j'admire!

— Je suis marié.....

— Eh bien?

— Eh bien! mon cher, Delphine, ma femme, m'a presque converti à l'ordre, elle m'a presque donné le goût du travail.

— Je conçois cela : on veut être riche pour parer ce que l'on aime.

— Je crois que vous vous trompez; je n'aime pas Delphine de cette façon. C'est l'exemple donné par elle qui m'a rendu un peu honteux de mes habitudes indolentes..... Dès les premiers jours de notre mariage, elle a voulu se mettre au courant de nos affaires... Je croyais que leur fâcheuse situation l'aurait rebutée pour toujours... Point du tout!... Elle m'a prié de supprimer le commis, et s'est mise elle-même à la besogne avec autant de suite que d'ardeur..... Que faire à cela, mon cher capitaine? Pouvais-je être paresseux, à côté de ma courageuse femme? Pouvais-je faire moins qu'elle ne faisait, enfin? Elle m'a donné goût à la besogne, elle m'a fait quitter mes habitudes de garçon, café, spectacle, etc., etc. Delphine m'a rendu ma maison si agréable, que j'oublie, pour le coin du feu, mes plaisirs d'autrefois. Toujours douce, toujours égale... où trouver un meilleur ami? Toujours au travail, travail de bureau, travail des mains... où trouver un meilleur associé? Elle m'anime, elle m'encourage, elle me console, et c'est pour la seconder dans ses généreux efforts, que j'ai entrepris ce voyage qui vous étonne, et où il s'agit de nouer quelques relations utiles à notre négoce.

— Il ne m'étonne plus maintenant.....

— Mais votre présence à Anvers, mon cher Julian, serait en droit de me surprendre à mon tour. Ne deviez-vous pas quitter le service?

— En effet.., répondit le capitaine d'un air soucieux.

— Vous deviez vous retirer à Nantua?

— Sans doute...

— Et pourtant?

— Et pourtant, vous me retrouvez sous le harnais! Il est vrai : je ne désirais que le repos, la vie calme, les travaux, les jouissances de la campagne... Depuis cinq ans, je m'étais plu à disposer cette petite maison, à embellir ce coin de terre auquel Dieu a prodigué les eaux et les ombrages... Après dix ans de services actifs, je rêvais là une vie de famille, de paix, de studieux loisirs, car j'y avais mis des livres, mes favoris: les Commentaires de César, Joinville, Salluste, Commines, et *tutti quanti*... Bah! autant en emporte le vent! J'ai rêvé, mon cher, rêvé beau ciel, doux paysages, heures tranquilles... me voilà réveillé..... Le canon gronde, et le tambour va m'appeler à la tranchée......

— Mais quelle raison?..... Vous avez une fortune indépendante?.....

— *Ce que femme veut, Dieu le veut!* mon très-cher. Soldat suis, et soldat mourrai... »

Le capitaine étouffa un soupir, tordit ses moustaches, et voulut prendre un air jovial :

« Et notre ami David, demanda-t-il, cet amoureux de la science, que fait-il?

— Il visite ses malades.

— J'entends bien, mais le choléra a dû donner un coup de collier à sa réputation?

— Je n'en ai pas trop ouï parler. Il ne se met pas en avant, il vit chez lui, pour sa femme.

— Hum! murmura le capitaine, je comprends... Mais qu'est-ce que je vous disais? voilà le tambour... Adieu, mon cher Edmond... ou plutôt venez avec moi, vous verrez la tranchée... c'est curieux, quand on ne l'a jamais vu... »

III

Bien des années s'étaient écoulées encore, égrenant, comme les perles d'un



collier, leurs jours tantôt joyeux et tantôt sombres. 1849 s'était levé avec ses préoccupations tristes, les inquiétudes civiles, les bruits de guerre, les doctrines menaçantes, et enfin l'implacable choléra. Calme au milieu de tant de maux, paraissant jouir d'un intime bonheur, en dépit des infortunes publiques, une femme jeune encore attendait, tout en brodant, le retour de son mari; elle l'attendait dans une chambre élégante, qu'animaient des portraits de famille, que peuplaient des livres de science et de littérature, placés à la portée de la main du lecteur. Cette femme était Gabrielle, alors âgée de trente-huit ans, et qui devait une longue jeunesse à une vie de bonheur. Heureuse jusqu'alors entre toutes, elle n'avait eu d'autre devoir que ses affections, et jamais elle n'avait dû faire violence aux goûts, aux désirs de son âme douce et tendre, pour accomplir une sévère obligation. Rien ne l'avait habituée à séparer l'idée du devoir de celle du bonheur, et son cœur ne pouvait comprendre les amers plaisirs d'une conscience satisfaite, qui dans un universel naufrage, seule, tient lieu de tout. Gabrielle voulait se sentir heureuse, heureuse à tout prix... volonté d'une âme orgueilleuse et faible, que la contradiction irrite et que l'obstacle abat.

En ce moment, elle attendait son mari avec une vive impatience. Elle donna un coup d'œil au couvert du déjeuner; et plaça en vue de l'assiette du docteur, une lettre portant le timbre de la municipalité de Lyon. Ce soin était à peine achevé, qu'on sonna, et M. David, au même instant, entra dans la chambre, tendit la main à sa femme et la baisa au front.

« Une lettre, mon ami, lui dit-elle.

— Ah! donne... ah! ah! de la mairie... »

Il la décacheta et sa figure devint soucieuse.

« Sais-tu ce qu'on me mande, Gabrielle?

— Non, mon ami, qu'est-ce?

— Le choléra vient de se déclarer dans plusieurs quartiers de la ville, la commission de salubrité publique me confie la direction de l'hôpital-ambulance de la Guillotière, et me désigne pour visiter les malades à domicile.

— Grand Dieu!... Mon ami, tu n'accepteras pas ce poste dangereux?

— Comment veux-tu que je refuse?

— En alléguant tes nombreuses occupations, ta santé délicate, tes devoirs de famille...

— Cela ne se peut, Gabrielle, tout le monde me jetterait la pierre.

— Quoi! pour les sots propos de quelques sottes gens, veux-tu me condamner à mourir d'inquiétude et de douleur?

— Gabrielle, sois donc raisonnable.

— Le puis-je quand ta vie est en jeu? Assez de jeunes médecins désirent l'occasion de se montrer, sans que tu ailles, époux et père, risquer une vie si précieuse à ta femme et à tes enfants.

— Il y va de l'honneur.

— Il y va de ma vie! Je t'en conjure, refuse! qu'as-tu besoin de courir ces dangers, toi qui jouis d'une réputation faite, d'une fortune indépendante? tu n'appartiens pas au public, tu es à nous, à tes enfants chéris qui ont besoin d'un père pour les guider. »

Elle parla longtemps encore, mêlant aux raisonnements spécieux les expressions de tendresse, puissantes sur le cœur de son époux. Vaincu, il céda, sacrifiant le devoir et l'honneur aux affections domestiques; mais lorsqu'il eut fait partir la lettre qui annonçait son refus à la municipalité de Lyon, il retomba sur son fauteuil, insensible aux caresses de Gabrielle, pâle, frissonnant, comme si l'avenir lui eût soudainement apparu, et il s'écria : « Il me semble que je viens de signer mon arrêt de mort! »

A la même heure, Lucie recevait une lettre de son mari, alors en garnison à Paris. Voici ce qu'elle renfermait :

« Vous vous plaignez, Lucie, de la froi-

deur de mes lettres, et vous me demandez la raison du changement apporté dans nos relations. Ai-je besoin de vous l'expliquer? Quel mauvais génie, pesant sur tous mes jours, contrariant mes goûts, violentant mes inclinations, a dénaturé mon caractère, et remplacé par le fiel et l'aigreur ces sentiments doux qui jadis remplissaient mon âme? Ai-je besoin de vous nommer celle dont la volonté, sans cesse en opposition avec la mienne, me forçait, ou à des luttes quotidiennes, ou au sacrifice absolu de mes vues et de mes projets?... Du jour où votre caractère s'est dévoilé à mes yeux, j'ai renoncé à la vie d'intérieur que vous auriez empoisonnée; je suis resté sous les drapeaux, seul refuge que vous m'eussiez laissé; j'y ai conquis ce rang et ces honneurs qui vous plaisaient tant; mais puisque vous avez atteint votre but, souffrez avec patience les ennuis de l'homme qui a manqué le sien; vous n'avez pas voulu que je goûtasse le calme de l'étude, l'indépendance des champs, eh bien, madame, endurez, endurez sans vous plaindre l'humeur et les bourrasques du soldat.

» Vous pouvez venir me rejoindre à Paris, où le régiment que je commande doit séjourner quelques mois : le monde ne doit pas pénétrer les secrets amers cachés entre nous. Adieu, Lucie.

» Julian. »

Lucie rêva un instant, plia la lettre, et dit à demi-voix :

« Il sera bientôt lieutenant général. »

A la même heure, dans un modeste bureau, Delphine, assise auprès de son mari, lui disait, d'une voix douce où retentissait l'affectueux dévouement de toute sa vie :

« Mon ami, pourquoi vous troubler, pourquoi vous décourager ainsi? la Providence nous abandonnera-t-elle? Ce billet qui revient protesté n'engage pas notre fortune.

— Non, mais en ce moment de crise, il la dérange. Toute l'année, déjà si pénible, s'en ressentira. Ah! qu'il est triste, après vingt ans de labeur, de fatigue, d'échouer presque au port! »

Delphine s'était levée et fouillait dans le secrétaire. Elle en tira un portefeuille, et dit à son mari :

« Tenez, Edmond, voici l'argent que vous m'avez remis à l'avance pour acquitter les deux dernières années de pension de notre fille. Il vous servira plus utilement à solder cette traite.

— Mais comment faire? et Charlotte? laisserez-vous son éducation inachevée?

— Si vous voulez me le permettre, mon ami, Charlotte reviendra près de nous, et je lui tiendrai lieu d'institutrice.

— Vous?

— Sans doute! vous m'avez encouragée à cultiver mes petits talents, je pourrai donc les lui communiquer, et je la mettrai de plus au courant des affaires du ménage.

— Ce sera une lourde charge pour vous, ma chère Delphine.

— Une occupation, oui, mais une charge!... un enfant est-il jamais à charge à sa mère?

— Vous avez tant de travail!

— Je me lèverai une heure plus tôt, je me coucherai une heure plus tard. Vous savez que la besogne ne me déplaît pas. »

Edmond réfléchissait. Enfin, il prit la main de sa femme, et lui dit avec une sorte d'attendrissement : « Delphine, je puis disposer de quelque heures par jour : M. Albaut, notre voisin, désire trouver quelqu'un qui l'aide à tenir ses livres... il m'acceptera, je le sais... je vais aller me proposer, qu'en dites-vous?

— Oh! mon ami, cela vous coûte!

— Bah! si cela m'ennuie, je penserai aux enfants, à vous, à l'honneur de notre maison qu'il faut sauvegarder. J'y vais de ce pas... »

Et le front et le cœur joyeux, il sortit en fredonnant : « *Fais ce que dois.....* »



IV

Il y a peu de jours, la femme du général Julian, de passage à Lyon, vint rendre visite à madame Forêt, qu'elle trouva environnée de sa famille. Charlotte, sa fille aînée, copiait de la musique; Étienne, sous les yeux de sa mère, dessinait des coupes de pierre, car il se destinait à l'architecture, et Roger s'égarait dans les colonnes d'une formidable addition. Leur mère, sans quitter l'aiguille, surveillait leurs travaux, et reposait ses yeux avec une douce joie sur ces enfants beaux, modestes, intelligents, et préparés, par une éducation solide, aux luttes de l'avenir. Elle reçut son amie d'enfance avec un sentiment vif et tendre, et ce fut un frappant contraste quand ces deux femmes s'embrassèrent, tant il y avait sur le front de Delphine de jeunesse et de sérénité, tant Lucie semblait vieillie par les chagrins ambitieux et les ennuis, fils de l'égoïsme. Et cependant Delphine avait eu en partage les soucis, les travaux, les peines matérielles, toujours épargnés à sa brillante amie. Celle-ci, après les premières effusions, en fit elle-même la remarque : « Que ta figure est calme et reposée! s'écria-t-elle, tu es donc bien heureuse? »

Delphine sourit avec douceur, et porta les yeux sur ses enfants.

« Oui, je te comprends, poursuivit Lucie, tu es mère; moi, je n'ai pas ce bonheur... je suis seule, toujours seule... »

En parlant ainsi, elle détourna son visage fier et triste, pour dérober les larmes involontaires qui tombaient de ses yeux. Delphine fit signe à ses enfants, qui sortirent aussitôt; alors prenant la main de madame Julian, elle s'écria : « Tu n'es donc pas heureuse?

— Hélas! dit Lucie.

— Cependant, ton mari est un homme d'honneur, un homme excellent, il est haut placé, ta fortune est grande, tes désirs sont comblés!

— Mais personne ne m'aime, je suis seule, misérable, et j'entrevois le plus triste avenir. Tu sais que M. Julian, grièvement blessé au siége de Rome, a demandé sa mise en disponibilité... il se retire à Nantua, dont l'air et le site lui plaisent... nous partons demain...

— Eh bien! je ne vois pas là un si grand malheur...

— Ah! c'est que tu ignores combien le caractère de Henri est changé! changé pour moi seule, entends-tu? Dur, absolu, hautain, aigri par la souffrance, il me fait sentir le joug... et je prévois de tristes jours, dans cette solitude où je vais me confiner... Autrefois, aussi, il désirait me mener à Nantua.... mais alors il m'aimait, alors il voulait que je fusse heureuse... maintenant je ne l'intéresse plus... son cœur m'est fermé... Ah! que je regrette ce temps où sa tendresse me promettait de si beaux jours... »

Delphine baissait les yeux : elle n'osait répondre à ces tristes plaintes par les paroles qu'une raison trop dure aurait pu lui dicter, et lorsque Lucie lui dit avec amitié : « Mais toi, du moins, tu es heureuse? »

Elle répondit simplement : « Dieu a été bon pour moi.

— Et ta fortune?

— Elle s'est augmentée, il y a quelques mois, par l'héritage de notre bonne tante de Belley; nous n'avons plus d'inquiétude pour nos chers enfants.

— Ah! tant mieux! Et Gabrielle? est-il vrai qu'elle soit veuve?

— Hélas! oui.

— Je t'avoue que je ne comprends rien à son mari : comment est-il allé mourir en Afrique, simple médecin d'armée, lui qui jouissait à Lyon d'une si belle clientèle?

— Il s'est réhabilité, répondit gravement Delphine.

— Ce qu'on m'a dit est donc vrai? il avait déserté son poste, failli à son devoir?

— Ne soyons pas sévères envers les morts ! il avait cédé aux instances de Gabrielle et à sa tendresse pour elle. Bientôt il s'aperçut que la considération publique s'éloignait de lui, il ne rencontrait que des regards moqueurs, aucune main ne s'avançait au-devant de la sienne... Son désespoir fut terrible, et le bonheur que notre pauvre amie avait cherché aux dépens d'un rigoureux devoir, s'évanouit comme une fumée. Son mari l'accabla d'abord par sa tristesse, puis par sa froideur, son silence, enfin, par ses éclatants reproches, et sans céder à ses larmes, à son repentir, il partit pour l'Afrique, où il venait d'obtenir une place de médecin de régiment. Pendant plusieurs mois, il ne s'épargna point, il chercha la mort au chevet des mourants avec une espèce de rage, et enfin il la trouva... Il tomba malade d'une fièvre pernicieuse, contractée dans les hôpitaux; alors inspiré par un bon prêtre, il écrivit à sa femme pour lui pardonner... et cette lettre, dictée d'un lit de mort, était la première que Gabrielle eût reçue de son mari depuis six mois!..... ce fut la dernière aussi.... le pauvre M. David mourut...

— Et Gabrielle?

— Se meurt de chagrin : elle n'a pas le courage de vivre pour ses enfants!

— Elle est plus malheureuse que moi, et pourtant, je souffre bien !

— Mais toi, chère Lucie, tu peux améliorer ton sort. Ta douceur, tes soins ramèneront le cœur de ton mari.

— Si j'osais l'espérer !

— Essaye !

— Oui, je le tenterai, et si je réussis, Delphine, tu auras été ma providence, car je comprends bien pourquoi, seule de nous trois, tu es heureuse : — c'est que tu as préféré ton devoir à tes désirs, et que tu n'as employé ton pouvoir de femme que pour le bonheur des autres ! »

Mme Eveline Ribbecourt.

LE MOUCHOIR BRODÉ.

C'était à la fin de décembre de l'année 1845; neuf heures venaient de sonner à Saint-Roch; le froid était des plus intenses, et une épaisse couche de neige couvrait entièrement le sol. Vers le milieu de la rue Saint-Honoré, commençait une longue file de voitures, qui s'étendait jusqu'à la porte de l'ambassade d'Angleterre.

Parmi les élégantes jeunes personnes, alors enveloppées dans leurs chaudes fourrures, il y en avait plus d'une, sans doute, dont le cœur, agité tour à tour par la joie ou l'impatience, protestait contre le temps d'arrêt qu'il lui fallait subir. Parmi elles, nous devons citer mademoiselle Claire de Kervon, jeune personne élevée modestement au fond de la Bretagne, et qui allait assister pour la seconde fois seulement à l'une de ces fêtes brillantes que chaque hiver voit se succéder si rapidement à Paris. Claire aimait le bal avec toute l'ardeur de ses seize ans, et le temps qui s'écoulait dans cette pénible attente lui paraissait une perte irréparable. Son séjour chez madame d'Orsigny, sa bonne aïeule, touchait à sa fin; bientôt il lui faudrait retourner dans le vieux château de Kervon, et elle voulait du moins emporter des souvenirs pour toute sa vie. Après s'être amusée pendant quelques instants des plaisantes lamentations de la jeune fille, madame d'Orsigny avait fini par céder au sommeil, et Claire

se voyait réduite à concentrer toutes ses sensations. Afin d'abréger un peu le temps, elle soumit à une complaisante investigation sa fraîche toilette de bal! Jamais encore elle ne s'était vue aussi élégamment parée, et le sentiment d'une naïve coquetterie agitait doucement son cœur, lorsque ses riantes préoccupations furent interrompues par la vue d'une pauvre femme tenant un enfant dans ses bras, et traînant par la main une petite fille de douze ans que le froid empêchait de marcher. Son cœur en fut ému; secourir ces infortunés devint à l'instant pour elle un besoin impérieux. Madame d'Orsigny, qu'elle se hasarda d'éveiller, avait oublié sa bourse. Ce fâcheux contre-temps désola la jeune fille, car la malheureuse mère, ne pouvant calmer la souffrance de son plus jeune enfant qui pleurait en lui demandant du pain, venait de se laisser tomber sur le trottoir, épuisée par le chagrin et la souffrance.

« Je ne pourrai m'amuser à ce bal, se dit Claire; l'image de cette malheureuse famille m'y poursuivra... » Elle tourna vers sa grand'mère des regards pleins de détresse. Mais madame d'Orsigny avait succombé de nouveau au sommeil, et Claire n'osa plus la réveiller. Oh! que ne donnerait-elle pas pour convertir en argent quelqu'une de ces brillantes futilités achetées la veille avec tant de plaisir!

Ses yeux s'arrêtèrent sur son mouchoir, elle savait que le fini merveilleux de la broderie en serait admiré et lui attirerait de justes éloges.... « Mais elle se dit, mieux vaut un sacrifice qu'un remords. » Aussitôt, d'un geste bienveillant, elle engagea la pauvre mère à s'approcher de la voiture, puis, tendant son mouchoir : « Je n'ai pas d'argent, pauvre femme, dit-elle avec bonté; mais prenez ceci ; cette broderie doit avoir quelque valeur. »

L'infortunée hésitait malgré sa misère...

« Songez à vos enfants que le froid et la faim font souffrir, » ajouta-t-elle.

En ce moment la file des voitures se mit en marche, et Claire, en s'éloignant, entendit la pauvre mère lui envoyer une bénédiction.

La soirée se trouvait très-avancée, les magasins de lingerie devaient être fermés... Pour se défaire de l'élégant mouchoir, la pauvre femme chargea sa fille de l'offrir aux personnes dont les voitures avançaient lentement.

L'enfant s'approcha d'un élégant coupé :

« Madame, achetez-moi ce beau mouchoir, s'il vous plaît. »

Ces paroles se trouvaient être adressées à un jeune homme, M. le comte Horace de Blancé. Par désœuvrement, il prit l'objet que lui présentait la jeune fille, et s'étonnait qu'un mouchoir ainsi parfumé pût se trouver en la possession d'une petite mendiante; lorsque la mère s'étant approchée : « C'est une jeune demoiselle, mon bon monsieur, qui, n'ayant pas d'argent sur elle, me l'a donné pour acheter du pain à mes enfants... Si vous en doutez, voici mon nom et mon adresse. »

M. de Blancé voulant s'associer dans la bonne œuvre de la jeune inconnue, paya généreusement le mouchoir, et la pauvre mère, qui ne s'était jamais vue si riche, se hâta de regagner son grenier, bénissant Dieu qui lui avait fait rencontrer deux cœurs généreux.

Horace, blasé sur les plaisirs du monde, ne comptait faire dans ce bal qu'une courte apparition ; mais à peine était-il entré, que se retirant au milieu d'arbustes en fleurs, il se mit à regarder ce mouchoir, à réfléchir sur le sentiment charitable de cette jeune fille. Elle doit, pensait-il, préférer les bénédictions du pauvre aux louanges du monde, l'approbation de sa conscience aux triomphes de la vanité. L'imagination d'Horace une fois sur ce thème, la fête à laquelle il n'apportait d'abord que son indifférence ordinaire, emprunta un certain charme à cette circonstance romanesque; il se promit de décou-

vrir cette jeune fille, celle que son imagination libérale dotait de tous les dons de la beauté, comme elle possédait tous ceux du cœur. Il se persuada qu'il saurait deviner, et commença le cours de ses investigations. Parmi cet essaim de femmes charmantes qui garnissaient les salons, il n'en cherchait qu'une seule. Leur beauté n'excitait point son admiration, il n'accordait qu'un regard distrait à l'ensemble de leur toilette, dont un seul détail intéressait vivement son attention. Parfois il se croyait au terme de ses recherches et le plaisir faisait battre son cœur, mais il reconnaissait bientôt son erreur et s'éloignait brusquement. Horace rencontra plusieurs de ses amis; les uns cherchèrent à l'entraîner dans le salon de jeu; les autres lui reprochèrent de ne point danser... c'est qu'ils avaient une sœur ou une cousine qui soupirait vainement après une invitation. Rien ne put l'arracher à la mission qu'il s'était donnée; il mit même une sorte d'amour-propre à réussir; d'abord, il n'avait songé à explorer que les premiers rangs des danseuses, ce qu'il se reprocha bientôt comme une maladresse : simple, modeste, l'héroïne de son rêve devait craindre les regards de la foule, et préférer sans doute n'être qu'au second rang. Le comte recommença donc de nouvelles recherches, mais l'insuccès avait amené le découragement, et maudissant sa mauvaise étoile, il s'était assis dans l'embrasure d'une croisée lorsque le dialogue suivant attira son attention :

« Ainsi, n'ayant pas d'argent tu as donné ton mouchoir?

— Oui, bonne maman; j'étais assez heureuse d'aller au bal, il fallait bien que cette pauvre femme fût heureuse aussi... D'ailleurs, je n'aurais pu prendre part aux plaisirs de cette soirée, si j'avais su que quelqu'un souffrait par ma faute. »

M. de Blancé tourna la [illegible] des deux interlocutrices. [illegible] taient nullement de s[illegible] regard glissa vivement d'une femme âgée, à l'air noble et bon, sur une jeune fille, dont la figure gracieuse, le maintien réservé avaient quelque chose de si attrayant, qu'elle eût perdu à échanger ces avantages contre ceux d'une éclatante beauté.

Le hasard l'avait mieux favorisé que toutes ses recherches; d'après l'aveu de la jeune fille, et d'après un rapide examen, il put constater qu'elle n'avait pas de mouchoir. Ses mains parfaitement libres reposaient sur ses genoux, ou jouaient machinalement avec les bouts flottants de sa longue ceinture.

« Déjà deux heures! ajouta-t-elle; comme le temps s'écoule rapidement!

— Tu t'amuses donc?

— Mais sans doute, grand'maman.

— Cependant tu n'as guère dansé. »

Il y eut entre cette observation et la réponse l'intervalle d'un soupir.

« Je vois danser... et c'est presque aussi amusant. »

Horace se leva, il lui semblait peu délicat d'écouter plus longtemps cette conversation; puis après avoir fait quelques pas dans le bal, il revint vers ces dames et engagea la plus jeune à danser. A cette invitation inespérée, la jeune fille rougit de plaisir. En attendant le signal qui devait engager les danseurs à former le quadrille, M. de Blancé fit sur la beauté de la fête quelques réflexions qui servirent à nouer avec madame d'Orsigny un entretien auquel, seule, elle prit part. Claire, par un sentiment de réserve qui sied si bien à une jeune personne, se bornait à répondre aux questions qui lui étaient personnellement adressées.

L'orchestre ayant fait entendre les premières mesures d'un quadrille, Horace prit la main de Claire et la conduisit à la place qu'il avait choisie; mais il possédait à un trop haut point l'esprit de convenance [illegible] distingue un homme bien élevé pour [illegible]fiter de sa position et lier un entretien

avec une jeune personne quand elle se trouvait éloignée de la protection maternelle. Il garda donc pour lui le secret du mouchoir, et Claire put se livrer sans contrainte au plaisir de la danse ; elle le fit avec toute la gaieté de son âge, et apparut ainsi à Horace sous un jour opposé, mais encore séduisant.

Madame d'Orsigny n'attendait que la fin du quadrille pour se retirer ; elle se leva au moment où Claire revenait auprès d'elle, reconduite par M. de Blancé, qui, après s'être respectueusement incliné en signe de remercîment, se retira en même temps que ces dames, emportant sur son cœur ce mouchoir qu'il n'eût osé rendre en ce moment, mais qu'il se proposait de rendre plus tard.

Les divers incidents de cette soirée avaient fait une assez vive impression sur M. de Blancé pour lui donner le désir de revoir son intéressante danseuse ; il la chercha vainement dans toutes les fêtes, mais sans résultat, par une raison bien simple, c'est que Claire était retournée depuis longtemps en Bretagne.

Au printemps suivant, M. de Blancé fut attaché de nouveau à une ambassade auprès de l'une des cours du Nord ; cette circonstance fit une diversion à ses regrets. Il n'avait point oublié les protégés de sa jolie danseuse. La mère était devenue concierge du petit hôtel qu'il habitait dans les Champs-Élysées, et la fille avait été placée en apprentissage dans l'une des principales maisons de lingerie de Paris.

M. de Blancé fut absent pendant trois ans ; ses fonctions diplomatiques n'avaient pas à tel point absorbé son esprit, que le souvenir du bal de l'ambassade ne vînt souvent s'y présenter. On oublie une belle personne par la vue d'une autre plus belle ; le talent se trouve éclipsé par un talent supérieur ; une bonne action laisse des traces plus durables, en ce qu'elle ne s'adresse ni aux yeux, ni à l'esprit, mais au cœur.

Le peu de succès qu'avait obtenu ses précédentes démarches n'avaient pas rebuté le comte. Un jour, qu'il contemplait pour la centième fois peut-être le mouchoir de Claire, il découvrit, enlacé dans sa magnifique broderie, un petit losange au milieu duquel se trouvaient des armes. Ce fut un trait de lumière pour Horace, qui se hâta d'aller consulter à ce sujet un graveur héraldique. Il sut que ces armes étaient celles de la famille de Kervon, qui habitait les environs de Morlaix, en Bretagne. Cette découverte inspira à M. de Blancé la joie la plus vive. L'un de ses amis résidait précisément à Morlaix, il résolut d'aller le visiter. Toutes les informations que reçut M. de Blancé sur la famille de Kervon ne firent qu'augmenter son désir d'obtenir la main de Claire, qui se trouvait libre encore de tout engagement.

M. de Blancé se fit présenter chez le comte de Kervon, où il fut parfaitement accueilli. Les trois années qui s'étaient écoulées depuis qu'il n'avait vu Claire semblaient avoir augmenté encore le charme séduisant qui émanait de toute sa personne. Soit réserve, soit oubli de la part de la jeune personne, il ne put deviner si elle le reconnaissait ; quant à lui, il avait résolu de ne faire aucune allusion au passé.

Un mois plus tard, M. de Blancé demandait au comte de Kervon la main de sa fille ; et le comte la lui accordait avec joie, car ce mariage dépassait de beaucoup les espérances qu'avait pu former l'ambition paternelle.

La modeste Claire ne revint pas de sa surprise lorsqu'elle apprit la demande d'Horace. Comment un homme aussi brillant, aussi recherché, venait-il se choisir pour compagne une petite Bretonne simple et pauvre comme elle ?

Le jour où devait se célébrer les fiançailles de M. le comte Horace de Blancé avec mademoiselle Claire de Kervon, on vit arriver dès le matin, au château, la foule des conviés à cette solennité. La société était

réunie dans le salon. Les jeunes filles, parentes ou amies de Claire, venaient tour à tour l'embrasser et lui offrir leurs félicitations. Il en était plus d'une peut-être qui, dans le secret de son cœur, enviait le sort de la future comtesse de Blancé. Puis leur curiosité était vivement excitée; elles savaient que les cadeaux offerts par le comte étaient attendus d'un instant à l'autre, et elles avaient hâte de juger de leur magnificence. Claire était assise à côté de sa bonne aïeule, madame d'Orsigny, arrivée tout récemment à Kervon, pour remplacer, dans cette importante circonstance, la mère que Claire avait perdue. Horace était debout près d'elles, son regard quittait rarement sa charmante fiancée; mais par un calcul habile, c'était à la respectable aïeule qu'il prodiguait les douces prévenances, les gracieuses flatteries; il savait que le cœur de Claire lui en saurait gré. Un domestique vint dire quelques mots au comte, qui sortit aussitôt.

« Sans doute la corbeille est arrivée, » se dirent à l'oreille les amies de Claire; et leur impatiente curiosité s'en accrut encore. M. de Blancé tarda peu à reparaître; il était accompagné d'une jeune ouvrière. deux domestiques suivaient, chargés d'une magnifique corbeille; la jeune ouvrière étala devant les regards avides tous les trésors inventés par l'industrie pour la toilette des femmes. Horace avait chargé de ces brillants achats l'une des premières lingères de Paris. Claire ne montrait pas une joie immodérée, mais elle évitait aussi toute affectation d'indifférence, en payant aux dons fastueux de son fiancé un juste tribut d'admiration. Tout à coup, elle pâlit, un nuage obscurcit sa vue; ses mains tremblantes venaient de saisir dans la corbeille un mouchoir dont ses yeux ne pouvaient se détacher que pour aller interroger ceux de M. de Blancé.

« Oui, mademoiselle, dit la jeune ouvrière, s'approchant avec respect, je suis la petite mendiante à qui vous avez donné votre mouchoir. Je l'ai vendu à monsieur, ajouta-t-elle en indiquant le comte, ma mère lui avait donné notre adresse pour lui prouver que nous n'avions pas volé votre mouchoir, et depuis ce jour M. le comte nous a protégés.... en souvenir de vous, mademoiselle, de vous qu'il aime depuis trois ans, à cause de votre bon cœur... »

La jeune ouvrière pleurait... Claire aussi, elle venait de comprendre le passé, et pourquoi le présent était si heureux pour elle!

Comme tout le monde l'entourait, la félicitait : « Ah! dit-elle en tendant la main à son fiancé, je n'avais fait qu'ébaucher une bonne œuvre, et vous avez su la perfectionner. »

« M'enviez-vous ce bonheur?

— Oh! non, mais je m'efforcerai toujours de le partager. »

Marie Émery.

LES GENOUX D'UN PÈRE.

Mon cœur est triste, enfant, laisse là tes joujoux :
Viens un instant, mon fils, t'asseoir sur mes genoux.
Pardonne si ton père, à présent, te dérange :
Mais il veut caresser ta tête, mon cher ange,
Coller sa bouche en feu sur ton beau front si pur,
Rafraîchir son regard dans tes deux yeux d'azur.

Connais-tu, doux agneau, mes droits à ta tendresse ?
Sais-tu, mon bien-aimé, pourquoi je te caresse ?
Pourquoi je suis heureux lorsque tu viens, le soir,
Gentil, comme à présent, sur mes genoux t'asseoir ?
D'abord, ô chérubin que le bon Dieu m'envie,
Je t'ai fait trouver place au banquet de la vie ;
C'est moi qui le premier, te prenant dans le ciel,
Ai versé sur ta lèvre une goutte de miel.

Le Seigneur te créa petit mouton sans laine,
Ta mère et moi t'avons chauffé de notre haleine,
Endormi dans nos bras, couché dans un berceau,
Arrosé nuit et jour, frêle et tendre arbrisseau.
Oui, tu dois chérir Dieu comme sa créature,
Mais nous t'avons donné, mon fils, la nourriture,
Nous t'avons défendu contre l'hiver glacé,
Par un chaud vêtement bien souvent remplacé ;
Nous t'avons prodigué, dans ta couche mobile,
Les mille soins voulus par ton être débile ;
Chaque fois que tes yeux se remplissaient de pleurs,
Ton père, mon amour, ressentait tes douleurs ;
Le moindre cri poussé redoublait ses alarmes,
Il eût versé son sang pour essuyer tes larmes !

Tu me dois, après Dieu, l'existence et le pain :
Mon titre à tes baisers est-il un titre vain ?

Pour te nourrir, enfant, il faut que je travaille ;
Ma main doit séparer le froment de sa paille,
Semer, chaque matin, pour recueillir le soir,
Émousser la faucille, épuiser l'arrosoir,

Guider dans les sillons le soc de la charrue,
Couper l'herbe des prés par la chaleur accrue,
Émonder les rameaux de la vigne aux doux fruits,
Et jetez les filets, à la faveur des nuits,
Dans les flots tournoyants dont la surface écume.

Courbé sur le papier que doit noircir ma plume,
Il faut, pour te nourrir, que j'écrive longtemps;
Que je chante en hiver les roses du printemps;
Mon doux enfant, il faut que toute la journée
Par les nœuds du travail ma main soit enchaînée.
Hélas! triste héritier du crime paternel,
L'homme lave en ses pleurs le crime originel!

Eh bien! lorsque le soir, abandonnant l'étude,
Ou revenant des champs rempli d'inquiétude,
Je rentre à mon foyer, n'est-il pas juste alors
Que tu m'ouvres, mon fils, tes plus riches trésors,
Et qu'enchaînant mon cou de tes petits bras roses,
Tu verses tes baisers sur mes deux lèvres closes?

L'amour fait tant de bien quand le cœur est souffrant!
Qui me caressera si ce n'est mon enfant?...

Ange qui me dois tout, tout, jusqu'à la naissance,
Je ne veux rien de toi que la reconnaissance,
Qu'un peu de ton amour dont je suis affamé :
L'enfant qui n'aime pas ne sera pas aimé.

Entre ta mère et moi partage tes richesses,
A nous deux tes baisers! à nous deux tes caresses!
Je ne puis à moi seul prendre tout le butin,
Ta mère doit avoir ton sourire au matin;
Mais lorsque je reviens, accablé de fatigue,
Le soir, tout est à moi, tu dois être prodigue;
Bien mieux, ô mon enfant, tu comprendras un jour
Pourquoi le cœur d'un père a tant besoin d'amour.

ALPHONSE CORDIER (de Tours).

(*La Lyre des petits Enfants.*)



EXPLICATION DE L'ÉNIGME N° 5.

Constantin, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, après avoir vaincu Maxence, près du Pont-Milvius (1), et Licinius, près de Cibales, en Pannonie, demeura seul maître du monde, et protégea publiquement la religion chrétienne. Dégoûté de l'Italie, où l'idolâtrie régnait encore, il transporta en Orient le siége du gouvernement, et fonda, entre l'Europe et l'Asie, sur les rives de deux mers, la ville de Constantinople, siége d'un empire qui devait durer onze cent quarante sept ans. On connaît la vie de Constantin : la division de l'Empire en quatre grandes parties; les disputes suscitées dans l'Église par Arius, le concile de Nicée, régulateur de la foi; la Perse, effrayée par les armes de l'Empereur, et celui-ci, enfin, mourant à Nicomédie, recevant des mains d'Eusèbe un tardif baptême et expirant, à l'âge de soixante-trois ans, après trente ans de règne (337).

Onze siècles écoulés, un autre prince du nom de Constantin était assis sur le trône de Byzance. Il était de la race des Paléologue, qui avaient succédé aux empereurs latins. Jamais l'histoire ne traça de tableau plus lamentable que l'est celui de l'empire grec à cette époque. Resserré, amoindri, ses étroites frontières étaient cernées par des nuées de Turcs, qui n'attendaient que l'instant de se partager les débris de ce fantôme de monarchie; les finances étaient épuisées; tous les Grecs, y compris l'empereur, étaient pauvres; le patriotisme n'existait que dans le cœur du malheureux Constantin, et ce dernier successeur de tant de monarques ne trouvait personne qui voulût se dévouer avec lui au salut de la patrie et de la foi. Au printemps de l'année 1452, les Turcs parurent auprès de Constantinople; la Propontide était couverte de leurs bataillons innombrables; des tribus barbares sorties de l'Asie et du continent africain se rangeaient à la suite des spahis et des janissaires. Mahomet II commandait cette armée et n'avait plus qu'un vœu, qu'un désir : conquérir Byzance! L'empereur, seul, pour lutter contre tant d'ennemis, écrivit au sultan cette lettre si noble que l'histoire a conservée :

« Nos traités, nos serments, tous mes efforts ne peuvent assurer la paix à mon peuple; je ne mets plus ma confiance qu'en Dieu : il changera votre cœur ou vous livrera Constantinople. Je me soumettrai à lui sans murmurer, mais tant qu'il n'aura pas prononcé mon arrêt, je remplirai mon devoir, je défendrai mes sujets; je vaincrai ou mourrai avec eux. »

Touchante et vaine protestation! Deux cent cinquante mille hommes, trois cent vingt voiles investirent la cité malheureuse dont le sort était décidé. Constantin déployait une vertu égale à son malheur, mais autour de lui il ne trouvait qu'égoïsme et rebellion; seul, il était dans cette ville condamnée, soldat, citoyen, général, chrétien. Il donnait ses dernières richesses; il veillait sur les murailles; il conduisait la garnison à l'attaque ou à la défense; il essayait de concilier les esprits, et ne prenait de repos qu'au pied des saints tabernacles. La ville résista jusqu'à la fin du mois de mai; le 28, tout espoir était perdu. Constantin rassembla le peuple, le harangua, l'encourageant à mourir sur les ruines de la patrie, demandant pardon à tous ceux

(1) Cette bataille a fourni le sujet d'un tableau admirable.

qu'il avait offensés et promettant de ne pas survivre à son trône et à son peuple. Après ce discours, il alla à Sainte-Sophie, et reçut l'Eucharistie; puis, quittant la pourpre pour l'armure d'un soldat, il monta aux remparts. L'assaut fut donné au coucher du soleil; la brèche ouverte fut défendue héroïquement par l'Empereur, mais il succomba, et sa ville avec lui. On connaît les horreurs de la prise de Constantinople; nous n'en dirons pas davantage. Le corps de Constantin fut retrouvé, criblé de blessures; on le reconnut à ses brodequins semés d'aigles. Sa tête fut présentée à Mahomet, qui en fit un trophée sur la colonne de l'Augustion; le corps reçut une sépulture honorable.

Mme E. R.

Économie Domestique.

MANIÈRE DE REMETTRE A NEUF LES VÊTEMENTS DE VELOURS.

Défaites-les avec soin, brossez-les, versez de l'eau dans une casserole assez large, placez-la sur un fourneau; lorsque l'eau bout étendez dessus du côté de l'endroit, chaque morceau de velours, en le tenant des deux mains entre le pouce et l'index; lorsque vous croyez que la vapeur a suffisamment imbibé le velours, vous le tenez de même de chaque main, et vous le faites repasser à l'envers avec un fer cylindrique, car un fer ordinaire laisserait des raies; étendez ensuite chaque morceau de velours, l'envers sur une planche à repasser; si c'est un chapeau, attachez-le avec quelques épingles, prenez un torchon de toile neuve, et frottez-en le velours, à l'endroit. Si le velours est gras, trempez une éponge dans de l'essence de térébenthine, imbibez-en également votre velours et frottez-le avec un torchon neuf qui emportera la graisse et l'essence.

Ce procédé dégraisse le velours et lui redonne du ton; si, cependant, la couleur du velours paraissait passée, après avoir subi l'épreuve de l'essence de térébenthine, vous achèteriez de l'alcali volatil, vous feriez un tampon de toile neuve, vous l'imbiberiez d'alcali, et vous en frotteriez le velours.

D'ici à l'hiver prochain le velours aura perdu l'odeur de la térébenthine, mais si le velours devait être employé tout de suite, il faudrait l'exposer à l'air.

MANIÈRE DE REMETTRE A NEUF LES RUBANS DE GAZE.

Faites fondre 6 morceaux de gomme arabique dans un verre d'eau chaude; mettez une toile neuve sur une planche à repasser, étendez dessus les rubans, attachez-les avec des épingles, faites chauffer des fers ordinaires, plongez une éponge dans l'eau de gomme, passez-la légèrement sur l'envers des rubans, puis mouillez-les également, et repassez-les tout de suite.

DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ACCOMMODER LES FRAISES.

Les fraises se marient avec des groseilles ou avec des framboises; on les édulcore de sucre en poudre, on les arrose d'eau, de lait, de crême, de toutes sortes de vins, tels que : vin de Bordeaux, de Bourgogne, de Châblis, de Madère, ou de vins de dessert, tels que : de Lunel, de Frontignan, ou bien d'eau-de-vie, de rhum, d'anisette;



ce sont les manières les plus connues, mais il y en a de plus distinguées.

Fraises à la Lucullus.

Prenez une orange, enlevez-en la peau et les pepins, détachez-en les quartiers que vous hachez avec un couteau d'argent et mêlez-les aux fraises: saupoudrez de sucre.

Fraises à la créole.

Lorsque les fraises sont bien saupoudrées de sucre, arrosez-les avec le jus d'un citron et vous croirez manger de l'ananas.

Compote de fraises.

Achetez 1 kilogramme de fraises qui ne soient pas trop mûres; épluchez-les, lavez-les, mettez-les égoutter sur un tamis; faites bouillir dix minutes 250 grammes de sucre dans un peu d'eau, jetez-y les fraises; après un bouillon, retirez-les, versez-les dans un compotier et servez-les à moitié froides.

Les framboises s'apprêtent de même, excepté qu'on ne les lave pas.

Confitures de fraises.

Épluchez 500 grammes de fraises, cassez en petits morceaux 1 kilogramme de sucre, mettez le tout dans une bassine de cuivre sur un feu très-doux; lorsque le sucre est fondu, que fraises et sucre ont bouilli pendant dix minutes, jetez le tout sur un tamis et remplissez vos pots. Le marc qui reste sur le tamis fait de bonnes tartines pour les petits enfants.

Les confitures de framboises se font de même.

Le jus de fraise, mêlé à un peu d'eau, sert à laver le visage. Ce mélange a une bonne odeur; il adoucit et rafraîchit la peau; mais il ne se conserve pas.

Le fraisier ananas nous fut apporté de la Louisiane en 1767. Depuis quelques années, on vend beaucoup de ces fraises; elles coûtent moins cher que celles ordinaires et ne se mangent que fraîches.

CHRONIQUE MUSICALE.

Le pianiste le plus à la mode en ce moment est, sans contredit, Gottschalk. L'hiver n'a été pour lui qu'une suite d'applaudissements et de triomphes. La pureté et la perfection de son jeu sont poussées aussi loin que le comporte le piano. Son bon goût lui fait éviter la vigueur excessive, la transition trop brusque, le sacrifice des détails aux passages à effet, défauts trop communs aujourd'hui. Il n'est pas d'exécution plus brillante ni plus expressive que la sienne; on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de son talent d'exécutant ou de son charmant génie de compositeur. Tous les claviers connaissent déjà *la Bamboula*, *la Savane*, *le Bananier*, le caprice sur *le Songe d'une Nuit d'été*, et plusieurs autres morceaux écrits avec tout le feu de la jeunesse et toute la science de l'artiste consommé. Parmi ses nouvelles inspirations, toutes remarquables, nous avons spécialement distingué *le Mancenillier*, morceau original, comme ses devanciers, et qui porte avec lui le parfum sauvage des grandes forêts d'Amérique auxquelles Gottschalk a pris ces idées si neuves et si séduisantes pour nous.

Madame Hennelle, professeur distingué et cantatrice remarquable, a réuni son fidèle auditoire de chaque année, et

lui a fait admirer le bel *Ave Maria,* de Chérubini, accompagné du délicieux hautbois de Verroust, et *un Boléro,* de Dessauer : *Ouvrez, ouvrez, c'est nous !* d'une facture gracieuse et originale.

Le violoniste européen, Vieuxtemps, après une longue absence, s'est fait entendre dernièrement dans un concert donné par lui. Il a trouvé moyen d'étonner encore ceux qui le connaissaient comme artiste d'une vigueur et d'une hardiesse hors de toute comparaison. Il quintuple la puissance de son d'un instrument de qualité ordinaire, et entre mille tours de force, exécute le trille en octave, que les hommes du métier, eux-mêmes, ont peine à s'expliquer. Son jeu est souverainement pur et précis; talent prodigieux, auquel on ne peut reprocher que de s'adresser plutôt à l'admiration qu'à la sensibilité.

Une représentation à bénéfice a été, à l'Opéra-Comique, l'occasion de la reprise de deux ouvrages délaissés depuis trop longtemps : *le Calife de Bagdad*, de Boïeldieu, et *le Tableau parlant*, de Grétry.

Cette musique, aussi simple que charmante, a fait une heureuse diversion au bruit, fatigant à la longue, des pièces nouvelles qui sont en vogne, et l'accueil fait par le public à ces anciennes et bonnes connaissances, qu'il a retrouvées jeunes et gracieuses comme autrefois, les a engagées à reparaître souvent sur l'affiche. Il est vrai que Grétry et Boïeldieu n'ont jamais trouvé d'interprètes plus intelligents, plus dévoués.

Nous saisissons cette occasion pour engager nos lectrices à faire ou à renouveler connaissance avec ces deux partitions ; elles y trouveront du plaisir sans apprêt, et de l'effet sans fatigue.

L'immense succès obtenu cet hiver par *le Sturm,* galop de Bisle, succès qui ne se ralentit pas, a engagé divers musiciens à arranger ce morceau original. W. Kruger en a fait ce qu'il a fait déjà de la Polka *les Clochettes*, et de la romance *les Hirondelles*, c'est-à-dire, un morceau qui déborde de verve, d'élégance et d'entraînement, et qui est assez difficile pour être un utile objet d'étude.

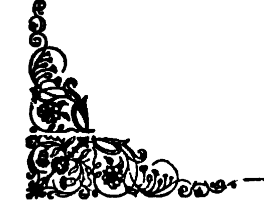
Citons parmi les nouveautés musicales :

Un divertissement de G. Guichard, pour piano sur des motifs de l'*Ame en peine* : morceau facile, où se retrouvent les passages les plus gracieux de l'opéra de Flottow. Une mazurka de Longpérier, *la Fée du soir*, qui se recommande par sa distinction et son bon goût, et un morceau de chant appelé à un grand succès, *Grenade*, orientale de M. Victor Hugo, mise en musique par Betozzi.

Rosalie-Walser, grande valse brillante pour le piano sur des motifs de F. Bazin, par Camille Schubert. Le nom de l'auteur est la garantie d'un arrangement facile et agréable. Il y a deux éditions, l'une à deux mains, l'autre à quatre.

Les romances de l'Album de M. F. de Courcy et L. Clapisson poursuivent leurs brillants succès dans les salons : *Deux enfants — Une chanson dans un nid — la Bête à bon Dieu—un Mari c'est trop cher*, pour voix de femmes : *Mon âme à Dieu — le Réveil du jour*, pour ténors ; *la Chanson de l'oublieur — une Lettre au pays — les Fourches Claudine*, et le duo : *un Ménage chinois*, pour basse taille, ne peuvent vous être trop recommandés.

Jules Louvet.





CORRESPONDANCE.

Si tu rencontres le printemps, ma chère amie, dis-lui que nous l'attendons avec impatience, que ce n'est pas bien à lui de nous manquer ainsi de parole, car, d'après l'almanach, il nous avait donné rendez-vous le 21 mars; je sais qu'en France il n'est pas exact... mais cela passe la permission, nous voici au 21 mai! Tous les jours, en m'éveillant, je demande « quel temps fait-il? » et le vent me répond « il fait froid! » Ce matin cependant, un air doux entrait par ma fenêtre ouverte... Mon Dieu, m'écriai-je avec joie, si le printemps était arrivé! si ce rayon de soleil était sa carte de visite! comme j'irais lui porter la mienne aux Tuileries, sous nos vieux marronniers... mais pas seule; sans une amie, le plus beau spectacle de la nature devient triste à pleurer, on se dit: « Elle ne le voit pas! »

J'en étais là de mes réflexions, lorsque des pas légers, un frôlement de robe qui se firent entendre dans la salle à manger, quelques coups frappés à ma porte me firent battre le cœur: « C'est toi! dis-je gaiement. — Oui, me répondit, en entrant, Florence; mon père part pour la campagne, je viens te consacrer ma journée... nous travaillerons, nous nous promènerons... il fait le plus beau temps du monde. — Double bonne nouvelle!... Comment te portes-tu? — Très-bien, et toi? — A merveille! Débarrasse-toi de ton chapeau, de ton pardessus... Tu me trouves occupée à ranger mes livres intimes. — Tu nommes ainsi? — Le livre des dépenses de la maison, jour par jour, inscrites ainsi que tu me l'as enseigné. Tu vois! chaque page contient un mois composé de 6 colonnes, ayant chacune un de ces titres en tête : *Nourriture — Maison — Dépenses imprévues — Plaisirs*. — Il me semble, ma chère, que le chiffre des dépenses de la dernière colonne est énorme, en comparaison des autres. — Que cela ne t'étonne pas, ma chère; les aumônes que nous faisons, nous les mettons au nombre de nos plaisirs. — Voilà qui s'explique...— Le livre de l'économie domestique et des différents procédés indiqués dans notre journal. Le livre de mes souvenirs, ce sont les pensées, les maximes qui me frappent le plus dans mes lectures, et le livre des adresses de toutes les personnes que nous connaissons. — Veux-tu que nous décrivions ensemble la planche VI, en attendant l'heure de la promenade? — Tu préviens mon désir. .. Comme nous nous entendons!

Le n° 1 est un alphabet gothique allemand qui se brode au plumetis; tu y prendras tes initiales.

— Recommande bien à nos amies de ne pas changer ces lettres de place, car elle ne pourraient plus les reconnaître.

— C'est vrai!... Le n° 2 est un entre-deux qui peut servir pour rayer une guimpe, faire un collet, ou monter le bas d'une manche de dessous.

— Le n° 3 est un dessin qui peut servir pour garniture de cette guimpe, pour faire un col, en la cousant à l'entre-deux, et pour garnir une manche pagode.

Le n° 4, *Zoé*.

Le n° 5, *Modeste*, sont en lettres très-... modestes.

Le n° 6 est un dessin de broderie anglaise, pour bas de jupon; il s'exécute en points de rose et points de cordonnet. Ces papillons, ces mouches sont très-originaux et peu longs à broder. Tu sais que le point de rose est un point de feston que l'on a *bourré?*

— Le dessinateur a eu une très-bonne idée; voyons à la mettre à profit. Par exem-



ple : on peut festonner un mouchoir avec le feston en points de rose qui est placé sous la mouche, puis broder un papillon à chaque corne. Ce dessin doit être charmant, car le mat y fait adroitement ressortir le clair. Un manteau de lit en percale, semé de papillons, orné tout autour d'une garniture froncée, haute de 15 centimètres, faite avec ce n° 6, serait très-joli jeté sur une courte-pointe de couleur.

— Je suis bien aise que ce dessin soit de ton goût. Le n° 7, *Marie*, est écrit tout en majuscules.

Le n° 8 est un entre-deux qui peut servir pour la robe d'enfant n° 15.

Le n° 9 est un dessin qui garnirait cette même robe.

Les n° 10 et 11 sont des dentelles au crochet qui se font dans leur largeur ; cet avantage a son inconvénient, ces dentelles sont moins jolies.

Le n° 13 est le dessin du bandeau d'un bonnet d'homme qui s'exécute au crochet avec de la ficelle ; il en faut six pelotes à 50 centimes, achetées passage de l'Opéra.

Le n° 14 est le fond. Ce bonnet se double de taffetas bleu de France, et se garnit d'un gland de soie pareil.... Voici la manière dont ce rond s'exécute ; je l'ai copiée afin de t'éviter cette peine.

Abréviations : maille-chaînette, M.-C. Maille longue, M. L.

Prends du fil d'Irlande n° 30, et un crochet ordinaire.

1er RANG. 10 mailles-chaînettes, reprends la dernière maille pour former le cercle.

2e RANG. 5 m.-c. 1 *m. l.* (composée de trois mailles sur le crochet), cette maille prise dans la première m.-c. du rang précédent : — 2 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c, 1 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 1 maille double prise dans la 3e m.-c.

3e RANG. 3 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 3 *m. l.* en piquant le crochet dans la maille du milieu du tour précédent.

4e RANG. 3 m.-c. 2 *m. l.* — 2 m.-c. 5 *m. l.* en piquant le crochet dans la maille du milieu du tour précédent.

5e RANG. 3 m.-c. 3 *m. l.* — 2 m.-c. 7 *m. l.* en piquant de même le crochet dans la maille du milieu.

6e RANG. 3 m.-c. 4 *m. l.* — 2 m.-c. 9 *m. l.* en piquant de même le crochet dans la maille du milieu.

7e RANG. 3 m.-c. 4 *m. l.* — 3 m.-c. 9 *m. l.* au-dessus des 9 *m. l.* du tour précédent.

8e RANG. 3 m.-c. 5 *m. l.* — 3 m.-c. 11 *m. l.* en piquant le crochet dans la 2e maille qui suit.

9e RANG. 3 m.-c. 5 *m. l.* — 4 m.-c. 11 *m. l.* au-dessus des 11 *m. l.* du rang précédent.

10e RANG. 3 m.-c. 6 *m. l.* — 3 m.-c. 13 *m. l.* en piquant le crochet dans la 3e maille qui suit.

11e RANG. 3 m.-c. 6 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* prise dans la 2e m.-c. — 2 m.-c. 13 *m. l.* au-dessus des 13 *m. l.* du rang précédent.

12e RANG. 3 m.-c. 5 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* prise dans la 2e m.-c. — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 11 *m. l.* en ayant soin de rétrécir ce losange d'une maille de chaque côté.

13e RANG. 3 m.-c. 4 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* prise dans la 2e — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 9 *m. l.* en ayant soin de rétrécir encore d'une maille de chaque côté.

14e RANG. 3 m.-c. 3 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* prise dans la 2e — 3 m.-c. 1 m. *l.* 3 m.-c. 1 *m. l.* — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 7 *m. l.* en rétrécissant d'une maille de chaque côté.

15e RANG. 3 m.-c. 2 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* prise dans la 2e — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 3 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 5 *m. l.* en rétrécissant d'une maille de chaque côté.

16e RANG. 3 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 1 *m. l.* prise dans la 2e — 3 m.-c. 1 *m. l.* Répète 5 fois : 3 m.-c. 1 *m. l.* — 2 m.-c. 3 *m. l.* dont 1 rétrécie de chaque côté.

17e RANG. 6 m.-c. 1 *m. l.* prise dans la 2e m.-c. Répète 6 fois : 3 m.-c. 1 *m. l.* — 3 m.-c. 1 *m. l.* prise au milieu des 3 *m. l.* du rang précédent.

18e RANG. 1 *m. l.* prise au milieu des 3 m.-c. du rang précédent — 3 m.-c. 1 *m. l.* — ainsi de suite pour le tour de ce rond.

19e RANG. Comme le 18e.

— En effet, c'est peu amusant, et je suis reconnaissante de ton attention. — Je veux bien user de mes amies, mais je ne veux pas en abuser, et je renoncerais au crochet s'il me fallait donner souvent de ces fastidieuses descriptions ; heureusement que les personnes habiles peuvent s'en passer ; je n'ai donné celle-ci que pour les jeunes sœurs.

De ce rond on peut faire une pelote, garnie avec la dentelle n° 10.

Une couverture de tabouret de piano, en grandissant le losange et entourant ce rond avec le bandeau (sans le grandir).

Une couverture de guéridon, en grandissant aussi le losange, mais dans de plus fortes proportions, sans changer rien au bandeau. Il faudrait doubler cette dernière couverture en percaline de la couleur du meuble de l'appartement.

Le n° 14 (ce numéro se trouve répété) est un dessin qui représente la moitié du bas d'une bourse au filet, brodé en perles.

Le n° 15 est une robe de petite fille, ornée de plis, d'un entre-deux et d'une garniture.

Le n° 16 est un canezou de mousseline brodée à courant, à la pièce ; il y a une couture au milieu du dos, une sous chaque bras ; devant, trois plis serrent la taille de chaque côté et diminuent du haut et du bas. Une garniture formée de la même mousseline, mais festonnée, sert de col ; le devant se boutonne ; une bande festonnée, non froncée, rabat de droite à gauche sur la poitrine, et son feston se continue avec celui du bas du canezou.

Le dessin de tapisserie en couleur sert pour chaises et fauteuils.

Ici commence la description de la grande planche.

Le n° 17 est une guimpe qui peut se broder ou au plumetis et en broderie anglaise, ou tout en broderie anglaise.

Les deux nos 18 représentent le col ouvert devant et boutonné derrière.

Le n° 19 est le quart d'un mouchoir qui s'exécute en point de rose et en broderie anglaise.

Le n° 20 est encore le quart d'un mouchoir qui s'exécute en point de feston, et comme les feuilles du bas sont très-rapprochées, le feston de l'une est mordu par le feston de l'autre, ce qui les réunit toutes du bas.

Le n° 21, *Cydalise*. Le n° 22, *Céleste*. Le n° 23, *Élisa*. Le n° 24, *Flore*, se brodent au plumetis.

Le n° 25, *Eucharis*, en broderie anglaise.

Le n° 26 est le dessin de la moitié d'un mantelet qui se fait en gros-de-Naples noir, marron ou gros vert, glacé de noir, et se brode en lacet et en soutache noire. Quand les quatre pinces qui sont sur l'épaule seront cousues, ce dessin redeviendra correct.

Le n° 27 est le bas du mantelet qu'il a fallu couper, faute de place.

Ce mantelet s'ourle tout autour ; il se garnit, du bas, d'une dentelle noire très-froncée, haute au moins de 15 centimètres ; sur l'ourlet, on coud, froncé au milieu, un petit ruban de taffetas noir, orné de raies de satin.

Ce mantelet ainsi orné est un peu trop dame pour nous ; je te conseille de ne pas le broder, de le garnir d'un riche effilé de soie noire, long de 15 centimètres, d'en couper un morceau, de le coudre autour du cou, afin de cacher les pinces, et de



coudre sur l'ourlet du devant un petit galon noir.

Ou bien encore de garnir ce mantelet tout autour d'un petit ruban de taffetas noir, cousu, plissé au milieu à plis ronds, puis d'ajouter autour du cou, en laissant entre eux un espace de 2 centimètres, deux autres petits rubans plissés de même, afin de cacher les pinces, et d'ajouter de même, du bas, en laissant entre eux un espace de 2 centimètres, deux autres petits rubans plissés.

Le n° 28 est une boutonnière pour chemise d'homme.

Le n° 29 une boutonnière pour chemisette de femme.

Le n° 30, *Francisque*. Le n° 31, *Clémence*. Le n° 32, *C. G.* Le n° 33, *Anaïs*. Le n° 34, *Denise*. Le n° 35, *Julie*, se brodent au plumetis.

— A présent, ma chère, permets-moi de te faire une observation. — Comment donc! mais tu en as bien le droit! — Tu as donné, il y a un an, la manière de calquer les dessins sur différentes étoffes : je crois que nos nouvelles amies auraient besoin d'être mises au courant. — Tu as raison. Veux-tu écrire?

Achetez, passage de l'Opéra, deux feuilles de papier à décalquer, une bleue, une jaune (35 centimes chaque). Sur une table à repasser, attachez, avec des épingles, un mouchoir de batiste, je suppose; sur la corne, posez la feuille de papier bleue, du côté de l'endroit; sur ce papier placez le nom de *Marie*, l'envers de ce dessin sur l'envers du papier; attachez bien le nom de manière à ce que la pointe du dessin se trouve placée sur la pointe du mouchoir, puis avec un crayon un peu dur, suivez, sur ce dessin, les contours de ces lettres; quand vous avez fini, enlevez : dessin, et papier à décalquer, et sur le mouchoir se trouve dessiné en bleu le nom de *Marie*.

Pour le mantelet, quand vous l'avez taillé sur ce modèle, vous employez les mêmes moyens, mais avec le papier jaune.

Ces feuilles de papier peuvent servir plusieurs fois, et, ce qu'il y a de mieux, les planches du journal ne sont pas coupées et peuvent se conserver intactes.

—A présent, me dit Florence, nous avons la description de la gravure de modes de la grande édition : — Oui, mais elle est pour nos jeunes amies qui sont mariées, celles qui ne le sont pas s'en plaignent...» Ici Florence partit d'un éclat de rire, et comme je la regardais étonnée. « Je vais, me dit-elle, te répéter ta phrase : *Elle est* (la gravure) *pour nos jeunes amies qui sont mariées, celles qui ne le sont pas... s'en plaignent...* De quoi? de n'être pas mariées? — Ah! mademoiselle, vous vous moquez de moi!... Tu as raison... je viens de faire une phrase un peu amphigourique. Eh bien, c'est de la gravure de modes qu'elles se plaignent, et je vais leur dire les changements qu'elles peuvent y faire.

La figurine qui est chez elle a un bonnet... elles seront en cheveux, leur jupe, sans garniture, sera en taffetas uni, leur corsage sera fait de même; au lieu de broderie et de festons, elles auront un petit ruban plissé à plis ronds, cousu au bord du revers, au bord des manches, autour de cette espèce de basque et au milieu de ces bandes qui s'agrafent au côté gauche de la poitrine; leur manche pagode n'aura qu'une bande de mousseline brodée semblable à celle du col.

La figurine qui fait une visite a une capote ornée de fleurs et de dentelles... elles n'auront dessus qu'un simple ruban; dessous, des fleurs. Elles auront une robe de barége marron, rayé de dessins blancs; un châle de filet de soie noire, et une guimpe plus haute.

En ce moment, deux petits coups furent frappés à ma porte, c'était la femme de chambre.

« Madame fait prévenir ces demoiselles qu'elle les attend pour aller à la promenade. — Allez dire à maman que nous vous suivons... Elle sortit. Mais avant,



Florence, écris vite l'explication du rébus:

Un cerf qui fait un *bond* — un C qui vaut *cent* en chiffres romains — un *nœud* — *P'* — et la ville d'*Eu* — le *Mans* — et un *tir*...

Bon sang ne peut mentir.

Nous nous rendîmes au salon, et partîmes pour les Tuileries. Je donnais le bras à Florence, nous marchions à côté de maman et de quelques dames, ses amies. Elles s'arrêtèrent devant nos riches magasins.

« On voit bien, me dit Florence, que nous sommes dans une rue où passent des étrangères, car voici des sacs de plusieurs sortes, et nous n'en portons pas. Quel luxe! des pantoufles en taffetas rose, recouvertes en mousseline semée de boutons de roses, brodés en coton blanc, et garnies d'une ruche de ruban de taffetas rose, entourée de dentelle blanche formant rosette sur le pied. Voici un mantelet de gros-de-Naples blanc, brodé en soie, en perles et en jais blancs, garni d'une haute dentelle en imitation d'Angleterre.... Quel gracieux diadème formé de fleurs en diamants! quelle profusion de riches bracelets! quelles jolies montres! leur chaîne, leur agrafe ornées de pierres de couleur... Eh bien, tout cela n'excite pas mon envie. — Ni la mienne; mais cela excite mon admiration pour le talent de l'artiste qui a fait ces belles choses, et je désire qu'il trouve des acheteurs. — Tu ne dis donc pas comme ces faux moralistes: les riches devraient plutôt donner leur argent aux pauvres qu'à des bijoutiers. — Non, Florence, car cet argent fera plus de bien en passant par les mains industrielles qui ont créé ces chefs-d'œuvre, depuis le dessinateur habile et instruit jusqu'au plus ignorant des ouvriers, car celui-ci aura gagné cet argent par son travail, et non par sa paresse. Que les riches dépensent, ils auront bien mérité de la patrie et de l'humanité. — Bravo! tu parles comme un profond économiste. — Je répète ce que j'ai entendu dire, et ce que mes petites observations m'ont appris. »

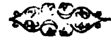
Nous arrivions aux Tuileries; ces dames s'assirent près d'un oranger et causèrent entre elles de leur mari, de leurs enfants; nous, nous causâmes des passants. « Voici des Anglaises fraîchement débarquées, me dit Florence, on les reconnaît à la bouffissure de leur jupe... il semble qu'elles marchent dans un ballon. — Que viennent-elles faire à Paris, tandis que l'univers est à Londres?

— A propos, dis-je, il paraît que cette exposition renfermera plus de *sept merveilles*, le monde aura dépassé son chiffre. On parle d'une carafe de cristal qui vient de Paris, elle peut contenir une table et trois personnes assises. Pour se rendre dans cette nouvelle espèce de salle à manger, il faut une échelle en dehors et une en dedans. — Quel est le mérite de cette chose excentrique? — Cette carafe est sans doute le résultat du souffle d'un ouvrier verrier... et celui-là avait la respiration longue! On parle d'un lit musical qui vient d'Allemagne; il fait entendre le soir une douce mélodie pour endormir le maître, et le matin il joue un air gai pour le réveiller à l'heure qu'il a indiquée. On voit un mouchoir de batiste fait en Belgique avec du fil qui a coûté 4,000 fr. la livre, et une robe de guipure de Bruxelles, si admirable, qu'elle vient d'être achetée 45,000 fr. Nancy a fourni un couvre-pieds dont la broderie a occupé pendant 9 mois 14 ouvrières; Paris a envoyé l'admirable toilette, en argent, ornée de statuettes et de pierres précieuses, présent offert par des dames françaises, à la bonne et gracieuse duchesse de Rosny, à l'occasion de son mariage avec le duc de Parme.... Jusqu'à présent, ce qu'il y a de... moins bien, est envoyé par l'Espagne. Imagine-toi une robe de dentelle noire dont les volants représentent des fleurs brodées avec les couleurs que la nature leur a données; de plus, une chemise d'homme sur le devant de laquelle on a brodé tous les monuments

de Madrid, de Séville : palais, cathédrale...

— Mais quittons Londres. Comment trouves-tu la toilette de cette demoiselle? sa capote est de crêpe lisse, blanc, garnie, de chaque côté des joues, de trois roses blanches; sa robe et son mantelet sont de taffetas tourterelle, son mantelet a pour tout ornement un galon de soie pareil, cousu tout autour; son jupon de percale n'a qu'un simple ourlet. — Je trouve cette toilette très-distinguée; cette demoiselle a sans doute voiture. — Et cette dame en robe de taffetas noir, garnie de trois hauts volants, à peine froncés, découpés à l'emporte-pièce, son châle carré est en grenadine bleu de France, entouré d'une large bande en satin pareil; son chapeau de paille, à raies noires, est orné de rubans bleu de France, et de bleuets posés sur et sous la passe. — Je dis que c'est très-joli, très-original. J'ai vu, chez Mlle Fauvel, cette couturière qui a tant de goût, et dont les ouvrières cousent si bien, des toilettes qui n'attendent qu'un soleil un peu plus chaud pour se montrer. Ce sont des canezous à basquines, des mantelets de mousseline brodée doublés de taffetas rose ou bleu et garnis d'une ruche de petits rubans roses ou bleus; des robes de taffetas chiné, des baréges imprimés représentant des colonnes de fleurs, ou un semé de gros bouquets. On parle de gilets, en as-tu vu? — Non, pas encore; il ne nous manquera plus qu'un chapeau rond, une cravate et une cravache pour avoir l'air d'amazones descendues... ou tombées de cheval. — *Ce que mode veut... femme le veut!* — Ah! je le sais bien, Jeanne; aussi, ferai-je comme tout le monde. — Lorsque tu seras abordée par un homme de ta société, lui tendras-tu la main, quand tu seras mariée? car enfin, c'est la mode pour les dames et les demoiselles anglaises, et nous l'avons adoptée... je dis nous, c'est-à-dire nos jeunes femmes. — Je ne crois pas! d'ailleurs le jeune homme qui tient d'une main une canne ou un parapluie, ne peut vous *secouer* la main, à moins de garder son chapeau sur sa tête, et cela me paraîtrait plus que sans façon. Quand je serai mariée, vois-tu, je tâcherai de ramener, autant que possible, nos anciens usages, ceux de nos grand'mères, et quand tu seras femme, si tu veux m'y aider..... peut-être qu'à nous deux..... — De tout mon cœur, ma chère; puisque ces messieurs font les lois, nous, nous ferons les mœurs. — Sais-tu, Jeanne, que c'est fort ambitieux ce que nous disons là; car, j'ai lu quelque part : *les mœurs font les lois*... mais, nous ne nous en vanterons pas, pour ne pas effaroucher ces messieurs. As-tu reçu beaucoup de lettres? — Oui, des reproches sur ce que je ne donne pas de compte-rendu de pièces de théâtre. J'en lisais quelques-unes, et je trouvai cette scène qui est très-drôle..... mais très-peu digne.

Dans une rue de Paris, deux hommes se heurtent, s'injurient, se menacent, se regardent, et se reconnaissent! C'est Rocambole, décroteur du coin, et le docteur Chiendent, marchand de vulnéraire; ils s'embrassent. «Oh hasard! dit l'un. — O amitié! dit l'autre. — As-tu cent sous à me prêter? demande Chiendent. — J'allais t'emprunter deux francs, reprend son ami. — Je voudrais pouvoir te les donner.... je les garderais pour moi. — Tu en es là, Chiendent! toi, que j'ai vu débiter tes drogues dans une si belle voiture jaune. — Que veux-tu! elle ne m'appartenait pas..... j'ai été obligé de la vendre... aussi, je renonce à la médecine; j'ai envie d'apprendre à toucher du piano! — Où demeures-tu? — Je suis chez moi! — Dans la rue? — J'occupe ce rez-de-chaussée. — Est-ce qu'on t'aurait chassé? — Du tout! on a profité du moment où je sortais pour fermer la porte sur moi. — Je t'offrirais bien la moitié de ma chambre, mais on n'y peut tenir qu'un.... en se serrant. — Cependant, Rocambole, je t'ai connu dans une belle position. — C'est vrai! mais,



n'étant pas assez riche pour épouser celle que j'aimais, je résolus de faire fortune. J'avais un talent que je cultivais depuis mon enfance..... je savais patiner. — Au fait, on va quelquefois très-loin en patinant. — Je résolus d'y aller. Je possédais un léger patrimoine, je le vendis pour rien.... muni de cette somme, je m'embarquai avec une collection de patins pour le Brésil. — Intrigant! — A peine arrivé, j'appris par les papiers publics que le climat où je me trouvais était un pays chaud.... jamais d'hiver! jamais de glace!..... au point que les personnes qui veulent patiner, sont obligées de venir au canal de l'Ourcq! J'ai vendu mes patins à la livre et je suis revenu en France, à pied, sur un vaisseau dont je cirais les bottes! — C'est douloureux... — Mais, tu n'es pas au bout! A mon retour, j'apprends que celle que j'aime est mariée. — Je m'y attendais, dit Chiendent. — Je suis donc gueux comme la noisette.... je dis la noisette, parce que c'est le plus pauvre des quatre mendiants... J'ai bien des cousins qui sont riches, reprend Rocambole. — Il faut aller les trouver, mon cher. — Ah! je les connais, ils ne me donneront rien...—S'ils ne te donnent rien.... tu n'accepteras pas. — C'est bien mon intention. »

Si nous étions chez toi, Jeanne, comme nous ririons de ces folies, mais, sur une promenade....»

Cinq heures sonnèrent à l'horloge des Tuileries, et nous revînmes à la maison.

« Ne trouves-tu pas que les petits garçons seront cette année plus gentils que les petites filles? me dit Florence. — Oui, vraiment! regarde celui qui tient une balle? Il a de 8 à 10 ans; son chapeau est de feutre noir, rond, à bords un peu larges, à fond un peu haut, orné d'un velours arrêté par une boucle; son pantalon de casimir ou de mérinos gris-fer, froncé du bas sur une bande pareille, ne descend qu'au bas des genoux et recouvre de longues guêtres grises, boutonnées; sa blouse en étoffe pareille, juste au corps, ne descend que jusqu'au bas des hanches, et est serrée à la taille par une ceinture de maroquin noir; ses manches ont la forme pagode; sa chemise, froncée devant et derrière, est montée du haut sur un petit entre-deux; ses manches, larges, sont froncées du bas et montées de même; ses bottines noires sont boutonnées... Ne dirait-on pas un petit bourgeois du temps de Louis XIII? — Cet autre, de 5 à 6 ans, a un chapeau de paille de même forme, noué sous le menton par un étroit ruban noir; son pantalon n'est pas fermé du bas, il est garni d'un galon de coton blanc, cousu à plat au-dessus de l'ourlet; ses jambes sont à moitié nues, il a des chaussettes blanches rayées de rouge, des bottines grises; sa blouse de nankin est ornée tout autour et devant, le long de l'ouverture, d'un même galon blanc; sa ceinture est de nankin et, au milieu, est aussi cousu un galon blanc. — Il paraît, ma chère, que les petites filles se trouvent assez bien, elles ne changent pas: de 4 à 10 ans, c'est un chapeau de paille à *la glaneuse;* au bas du fond, un large ruban tourne, forme deux boucles et retombe en deux bouts, longs chacun de 40 à 50 centimètres, des rosettes attachées dessous, sur chaque bride, servent à nouer ce chapeau sous le menton. Jusqu'à 6 ans, ce sont des robes aux jupes courtes, très-larges, des pantalons ne descendant qu'aux genoux, les jambes nues et des chaussettes ou des bas blancs; des robes écossaises, corsages guimpe et katzawecks de taffetas noir, gros vert ou marron, à la taille marquée ou non marquée. De 6 à 10 ans, les pantalons descendent jusqu'à la cheville, et les jupes jusqu'à mi-jambe; plus tard, je trouve que les capotes et les robes longues, sans pantalon, conviennent mieux. »

Cette journée a été pour moi tout plaisir... puisses-tu en trouver un peu à me lire.

Ton amie,

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

15 JUIN 923. — NAISSANCE DE BERNARD DE MENTHON, FONDATEUR DE L'HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD.

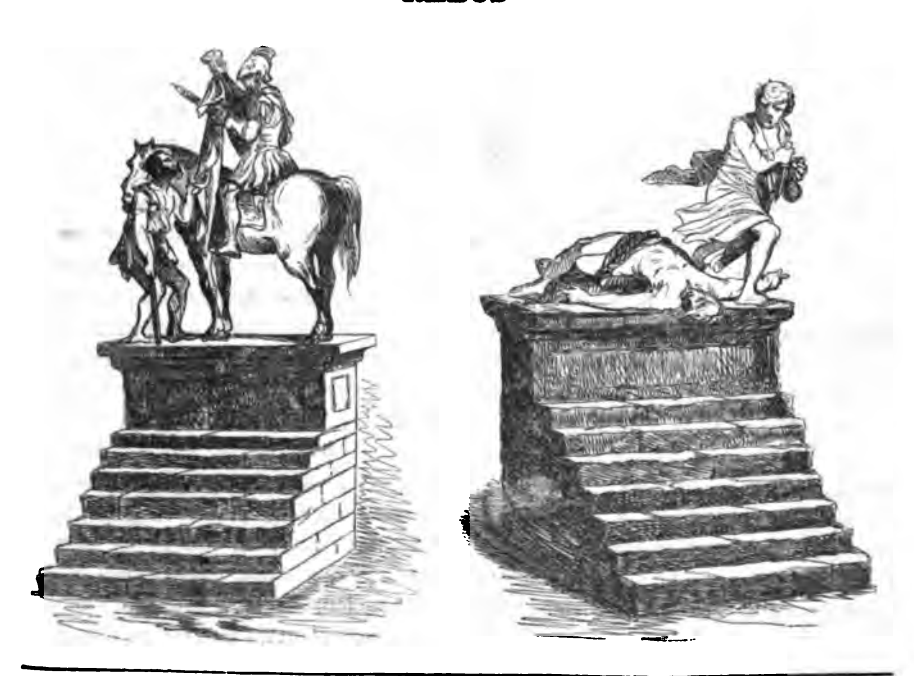
Bernard naquit au château de Menthon, près d'Annecy, en Savoie, de Richard, baron de Menthon, et de Berniole de Duigt, son épouse. Il se voua de bonne heure au saint ministère, et devint archidiacre d'Aoste. Son cœur, foyer de toutes les vertus apostoliques, fut vivement touché des dangers que couraient les voyageurs au milieu des Alpes Pennines, et il conçut la pensée d'établir un asile, consacré par la religion, dans lequel ces voyageurs recevraient des soins et des consolations. Il eut à surmonter de grandes difficultés : le paganisme régnait encore parmi les habitants des montagnes; Bernard le combattit par ses prédications, et animé de zèle, il osa enfin renverser la statue de Jupiter à laquelle s'adressaient les hommages de ces peuples égarés. Poursuivant son œuvre, il alla chercher, dans les réduits les plus secrets des montagnes, des âmes à évangéliser, des misères à soulager, et par l'ascendant d'une vertu angélique, il vint à bout de civiliser ces tribus grossières, et de les amener à la foi de Jésus-Christ.

Ce fut vers l'an 962 qu'il éleva les deux hospices du grand et du petit Saint-Bernard, placés sous l'invocation de Saint-Nicolas de Myre. Ils furent desservis par des chanoines réguliers.

Le bienheureux Bernard mourut en 1008, à l'âge de 85 ans. Il fut canonisé en l'an 1681.

On connaît les ravages que la révolution suisse de 1848 a apportés dans cette œuvre, neuf fois séculaire!

RÉBUS.



Paris. — Typographie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

COUP D'ŒIL

SUR

L'HISTOIRE DE LA PEINTURE.

Premier article.

ORIGINE DU DESSIN. — LES HIÉROGLYPHES. — PALÉMON ET DIBUTADE. — LES PEINTRES GRECS.

Je ne doute pas que l'origine de la peinture ne soit antédiluvienne. Il est bien convenu que personne n'a jamais vu de peintures faites avant le déluge; le mastodonte, découvert par M. Cuvier, pourrait seul donner quelques renseignements sur le degré d'avancement où le génie des hommes avait poussé cet art à l'époque de ce grand châtiment. Malheureusement le mastodonte est un animal fossile, et ne fût-il pas un fossile, il n'est pas bien certain qu'il ait jamais parlé. Il ne reste pas non plus le moindre fragment de l'arche, en sorte qu'il est impossible de constater si l'arche était ou non décorée à l'intérieur de peintures, comme je l'ai entendu prétendre par un savant dont le nom allemand est aussi difficile à prononcer qu'à écrire; mais si l'on m'obligeait à donner mes raisons, voici celles que j'apporterais à l'appui de l'opinion que j'avance. Il est évident qu'avant d'avoir trouvé le moyen d'échanger leurs pensées par des mots, les hommes ont employé des signes, c'est-à-dire qu'avant d'écrire leur pensée, ils l'ont dessinée, et une preuve de l'existence du dessin comme art avant le déluge, se trouverait dans le texte des versets 21 et 22 de la Genèse (chap. IV), où il est dit que Jubal fut père de tous ceux qui touchent le violon et les orgues, et que Tsilla enfanta Tubal Caïn, qui forgeait toutes sortes d'instruments d'airain et de fer.

Qui dit fabrication d'un instrument de musique quelconque, dit *sentiment* de la forme, observation de proportions dans les contours; ce sera simplement, si l'on veut, le dessin industriel, mais ce sera toujours le dessin. Ainsi plus tard, les prêtres égyptiens inventèrent une écriture mystérieuse où la forme exacte des choses et des êtres animés tenait lieu de lettres; je veux parler des hiéroglyphes dont tout le monde connaît des spécimens authentiques. On sait aussi quelle pureté de lignes, quelle netteté de contours font le mérite des figures dont les poteries, qui datent de ces anciens âges, sont ornées. — A l'époque où Salomon fit élever son fameux temple, l'art de la sculpture, et par conséquent du dessin, était arrivé à un degré d'avancement dont il est facile de se faire une idée en lisant le livre des Rois (1).

Mais la peinture proprement dite, c'est-à-dire l'art de représenter, au moyen de lignes et de couleurs, les hommes et les

(1) Chap. VI. — 23. Il fit dans l'oracle deux chérubins de bois d'oliviers qui avaient chacun dix coudées de haut.

29. Et il entailla toutes les murailles de sculptures profondes, de chérubins, de palmes, de boutons de fleurs épanouies.

23-24. Il fit une mer de fonte, et au-dessous de son bord il y avait des figures de relief tout autour.

25. Elle était posée sur douze bœufs dont trois regardaient le septentrion, etc., etc.

choses, et ce qu'on appelle la science de la composition, eurent la Grèce pour berceau. Une fable charmante vous apprendra, si vous voulez bien y croire, et il n'y a pas à cela grand inconvénient, comment les rudiments de cet art furent révélés à la nation spirituelle et artistique par excellence, poétique aussi plus que tout autre, et plus que tout autre aimant à couvrir du vêtement de l'allégorie les traditions du passé.

« Palémon est le plus brave, le plus beau
» parmi les jeunes hommes de Sicyone. Il
» triomphe de tous ses rivaux dans les
» luttes du stade.

» Il aime Dibutade, qui est fille d'un
» potier et qui n'a pas de rivale dans toute
» la Grèce, pour la beauté et le don de
» charmer.

» Palémon est aimé de Dibutade; mais,
» hélas! la belle Dibutade a juré à la chaste
» Diane que jamais les torches de l'hymen
» ne seraient portées devant elle, jamais
» Dibutade ne quittera la maison de son
» père, jamais Palémon ne la verra épouse
» et mère assise à son foyer.

» C'est pourquoi Palémon prend ses
» armes et se dispose, impatient de mourir,
» à voler aux combats. Mais il ne partira
» point sans revoir Dibutade.

» Il entre chez le potier, père de la belle
» fille, et salue d'abord les dieux domesti-
» ques. Le vieillard l'invite au repas du soir.
» Couché en face de la prêtresse de Diane,
» Palémon prend une lyre et chante sa dou-
» leur en strophes mélancoliques.

» Ils sont pénibles les adieux des deux
» jeunes gens! C'est d'une main tremblante
» que Dibutade prend une lampe pour le
» conduire jusqu'au seuil de la maison.
» Comme elle détournait la tête pour lui
» cacher ses larmes, elle aperçoit sur le
» mur l'ombre de Palémon; elle saisit un
» charbon et trace rapidement l'image ché-
» rie, en suivant les contours de l'ombre.»

La tradition ajoute qu'à la vue de cette espèce de portrait, le père de Dibutade imagina de couvrir de terre glaise l'espace compris entre les lignes tracées par sa fille, et d'en faire une image durable au moyen de la cuisson. Le même hasard venait de faire découvrir le dessin et la sculpture...

Et si vous me demandez à quelle époque il faut placer le fait charmant dont vous venez de lire le récit, je vous dirai qu'il précéda certainement la guerre de Troie, qui eut lieu douze cents ans avant Jésus-Christ. — Il suffit en effet de lire dans Homère la description du bouclier d'Achille pour demeurer convaincu que l'art du dessin et celui de la sculpture en relief étaient déjà de date ancienne en Grèce. Il est probable même qu'on y connaissait celui d'harmoniser entre elles les couleurs dans les tapisseries. Hélène occupe ses loisirs à retracer, au moyen de la soie et de la laine, les combats dont elle a été la cause, et Andromaque représente de la même manière des fleurs et des fruits.

Il n'est pas fort aisé d'assigner une date précise à la découverte de la peinture à l'aide du pinceau. Tout ce qu'on sait à ce sujet, c'est qu'elle est due à Cléanthe de Corinthe, et que Téliphane de Sicyone, qui lui succéda de près, vivait vers le même temps qu'Homère. Enfin, sept cents ans avant Jésus-Christ, Bularchos peignit un tableau représentant la bataille des Magnésiens, que le roi Candaule acheta au poids de l'or. En 450, Panænus, frère du sculpteur Phidias, fit un tableau qui représentait la bataille de Marathon. Ce n'était plus seulement un essai grossier comme ceux qui l'avaient précédé, présentant une suite de personnages rangés sur la même ligne, mais une véritable composition où le peintre avait placé des portraits d'une exacte ressemblance...

Depuis le siècle de Périclès, où vivait Panænus, on suit facilement l'histoire de la peinture en Grèce. Parmi les plus grands artistes qui brillèrent dans ce siècle fameux par l'impulsion que les arts et les lettres y reçurent, il faut citer Polygnote

de Thasus. Polygnote de Thasus peignait pour les riches citoyens d'Athènes des tableaux de fantaisie, dont la vérité de la couleur faisait le grand mérite. Il est le premier qui ait abordé la peinture murale, et il se signala dans cette branche de son art par la décoration des portiques d'Athènes, où il représenta les principaux épisodes de la guerre de Troie.

Toutes mes lectrices savent que la peinture à l'huile n'était point connue des anciens. Le procédé de Polygnote consistait à étendre sur une planche d'ivoire ou de bois poli un certain encaustique céreux au moyen d'un style. Et ce qui prouverait assez que, quant à la durée des tableaux, la peinture à la cire valait au moins la peinture à l'huile, c'est que le tableau le plus admiré de Polygnote, *le Sac de Troie*, existait encore cinq cents ans après Jésus-Christ, à Constantinople.

J'ai hâte d'arriver aux temps modernes, c'est pourquoi je me contenterai de citer des noms. Après Polygnote, c'est Apollodore, puis Zeuxis, son élève, dont vous avez lu partout la vie, en sorte que je crois devoir me dispenser de vous parler de ce tableau de fleurs et de fruits si bien imités, que les oiseaux s'en approchaient pour le becqueter, et de ce rideau trompe-l'œil qui abusa jusqu'à Parrhasius, le rival de Zeuxis. Vous savez que ce dernier mourut d'un accès de rire en considérant une figure grotesque peinte par lui-même.

Après Zeuxis le sceptre de la peinture appartint en partage à Parrhasius et à Timante, tous deux célèbres par leur faste. Personne n'a poussé plus loin que Parrhasius l'amour de la vérité dans la peinture; c'est lui qui voulant représenter le supplice de Prométhée, fit, dit-on, mourir pour lui servir de modèle, un de ses esclaves dans d'épouvantables tourments. C'est Sénèque, le rhéteur, qui rapporte ce fait odieux.

Entre Parrhasius et Apelles se placent encore Eupompe qui fonda l'école illustre de Sicyone, et Pamphile d'Amphipolis. « Pamphile donna tant de lustre à la peinture, dit un écrivain moderne, que d'abord à Sicyone, et ensuite dans toute la Grèce, elle fut mise au premier rang entre les arts libéraux, et que tous les jeunes gens bien nés voulurent l'étudier. Il n'y eut d'abord que des *ingénus* qui pussent exercer cet art, et ensuite que des gens de la condition la plus honnête. Il fut toujours interdit aux esclaves. »

Enfin en l'an 332 avant Jésus-Christ, parurent Apelles et Protogène après lesquels commença en Grèce la décadence de la peinture. Elle cessa tout à fait d'y être cultivée au commencement de notre ère. L'Italie ne l'avait jamais assez honorée pour qu'elle y brillât encore d'un grand éclat. C'était pourtant à elle qu'il était réservé de la créer de nouveau sous l'inspiration du génie chrétien.

J. DE CHATILLON.

BIBLIOGRAPHIE.



Histoire des Français des divers États, ou Histoire de France aux cinq derniers siècles. — Par Amant-Alexis Monteil.

L'ouvrage dont nous venons vous dire quelques mots, mesdemoiselles, renferme en ses cinq volumes le résultat des travaux de vingt années; il présente sous la forme la plus naïve, la plus piquante, la plus ingénieuse, une science presque effrayante, puisée aux sources les plus sérieuses: chartriers, diplômes, recueils des lois, histoires locales des provinces, des dio-

cèses et des villes, collections des médailles et des monnaies, ordonnances des rois, mandements des évêques, *placards* des maires, échevins et prud'hommes, arrêts des parlements, etc., etc. Là, revit la vieille France, depuis les constitutions qui régissaient le royaume jusqu'aux coutumes, quelquefois gracieuses, quelquefois burlesques, qui avaient cours dans les plus humbles villages. Rien n'est omis dans ce vaste tableau, ni les avantages, ni les abus du temps passé, et l'on peut se former une idée très-nette des usages de nos ancêtres, après avoir parcouru les cinq volumes de l'*Histoire des Français des divers États*. Cependant, quelque intéressant que soit cet ouvrage, nous engageons les mères de famille à le parcourir elles-mêmes avant de le laisser lire à leurs filles; leur prudence *choisira* entre ces nombreux récits ceux qui pourront être offerts sans inconvénient à ces jeunes intelligences.

Le quatorzième siècle est le point de départ de ce vaste travail, où se déroule successivement les siècles suivants jusqu'au nôtre exclusivement. Un cadre ingénieux renferme les faits groupés, coordonnés sous la forme la plus attrayante. Le premier volume, consacré au quatorzième siècle, offre la correspondance d'un cordelier de Tours qui écrit à un frère en religion, et qui lui raconte, de la manière la plus sensée et la plus spirituelle, ce qu'il voit autour de lui, dans son couvent, chez les nobles, chez les bourgeois, chez les paysans, gens de *divers états*, avec lesquels il se trouve en rapport. Qui pourrait dire combien de *couleur locale* nos romanciers ont puisé dans ce livre trop peu connu! Mais au plaisir de louer l'auteur, nous préférons le plaisir de le citer, afin que vous puissiez le louer à votre tour.

Voici un tableau de mœurs féodales: c'est l'hommage dû au seigneur de la terre par les vassaux, tenanciers et possesseurs de fiefs.

Frère Jehan à frère André. Épit. XXIII.

« Aujourd'hui le sire de Montbazon est parti du château avec toute sa suite, à la plus belle heure du jour. Il était monté sur un cheval blanc, l'oiseau sur le poing, en grande parure, l'habit armorié, mi-part de rouge et de bleu. Arrivé au lieu appelé la *Table de pierre*, il s'est assis. Un seigneur, dont les terres relèvent de Montbazon, s'est présenté nu-tête, sans éperons ni épée, et s'est mis à genoux devant le sire de Montbazon, qui, ayant pris ses mains dans les siennes, lui a dit: *Vous cognoissez estre nostre homme-lige, pour raison de votre chastel, et jurez à Dieu par la foi de vostre corps, que vous nous servirez comme tel et contre tous ceux qui peuvent vivre et mourir, fors contre le Roy nostre sire*. Le seigneur ayant répondu: *Je le jure*, le sire de Montbazon l'a baisé, et a ordonné qu'il fût dressé acte de cet hommage.

» Cependant le sire de Montbazon a fait signe d'approcher à une foule de villageois qui, tous chargés de denrées et de provisions, se tenaient respectueusement à une certaine distance. Aussitôt la terre a été couverte autour de lui de blé, de volailles, de jambons, de beurre, d'œufs, de cire, de miel, de légumes, de fruits, de gâteaux, de bouquets de fleurs, de chapeaux de roses. En un moment, les gens du château ont tout enlevé, et le terrain se trouvant libre et net, plusieurs tenanciers se sont approchés: les uns en faisant des grimaces, d'autres en faisant des gambades..... Le sire de Montbazon a ordonné qu'il fût délivré à tout le monde bonne et valable quittance.

» L'assemblée s'est alors formée en rond: Mes amis, a dit le sire de Montbazon, j'ai reçu trop d'argent de vous cette année; à mon grand regret, les amendes pour vols, querelles, blessures, coups de poing, ne m'ont jamais tant rendu. Je suis assez content de la manière dont les gens de métier font les corvées; cependant il



reste quelques habits de pages qui n'ont pas été finis ; il manque un grand nombre de bottines pour mes gens... Monseigneur, lui a répondu un pauvre homme nommé Simon, les tailleurs, les cordonniers et les savetiers de la terre, nous avons travaillé toute la semaine que nous vous devons : nous ne sommes pas tenus au delà. C'est bien, a répondu le sire de Montbazon. Ensuite il a dit à une bonne femme qui n'était pas loin de lui : Veuve Martin, vous faites assez mal le guet de mon château de Porigni ; je suis informé que vous dormez fort souvent au lieu de veiller; vous ne dormez pas quand il faut venir prendre le blé que les anciens actes vous accordent pour cette garde. Adressant de nouveau la parole à l'assemblée, il a dit : J'ai à me plaindre de ce que vous laissez plusieurs champs en jachère pendant plus de trois ans ; je les ferai cultiver à mon compte, j'en ai le droit, j'en userai. J'ai à me plaindre de ce que ceux qui ont des héritages dans d'autres seigneuries vont y demeurer : il me semble que vous êtes assez bien traités dans la mienne pour que vous y fassiez feu vif. Mes amis les bourgeois, je dois vous protéger et vous aimer ; vous, à votre tour, vous devez m'aimer et me le témoigner.

» Le cercle des bourgeois a fait place aux serfs, que, dans les campagnes, on nomme plus communément *hommes de corps*, *hommes coutumiers*. J'ai remarqué beaucoup plus de familiarité, de cordialité entre ces bonnes gens et le sire de Montbazon, qui les caressait de l'œil, de la parole et de la main. A toutes demandes, il répondait : Avec plaisir ! avec grand plaisir ! ce qui vous manquera à la maison, vous le trouverez toujours au château. »

Peut-être, en qualité de futures maîtresses de maison, seriez-vous curieuses de savoir comment vivaient nos aïeules ? L'*Histoire des Français* nous révèle le menu de la table des princes, d'où vous pourrez conclure comment vivaient les simples bourgeois.... *Qui peut le plus, peut le moins.*

« Les jours ordinaires, on servait à dîner sur la table du dauphin, un potage au riz, aux poireaux ou aux choux, une pièce de bœuf, une autre de porc salé, un entremets de six poules ou de douze poulets partagés en deux, une pièce de porc rôti, du fromage et du fruit. A souper, une pièce de bœuf rôtie, un entremets de cervelles, de pieds de bœuf au vinaigre, du fromage et du fruit... »

Voici une curieuse description de Versailles au quatorzième siècle :

« Ce village, de l'aspect le plus misérable, n'offre que des maisons couvertes de paille et de genêt. Le château, entouré de palis et de fossés, est encore mieux défendu par sa pauvreté.

» Je vis le seigneur qui allait à la chasse avec une petite meute ; il portait sous l'aisselle un arc dont il décochait de temps en temps quelques traits aux lapins et aux lièvres qui fuyaient sur ces terres sablonneuses. On me dit qu'il était souvent obligé de gagner son dîner à la pointe de ses flèches. On me dit encore qu'il plaidait son curé pour le forcer à prier Dieu gratuitement pour lui, en vertu de ses droits de patronage et de haute justice. Cependant, ajouta-t-on, il est bon et généreux, il fait volontiers remise de plusieurs redevances, entre autres du droit de tombe lorsqu'on ensevelit quelqu'un au cimetière ; et si vous le voyez vêtu d'une gonelle grise, c'est qu'il a donné sa robe fourrée à un messager qui est venu lui porter l'heureuse nouvelle de la convalescence de son père. »

Voici ce que frère Jehan écrit à propos de la peste noire :

« Ah ! frère André, ce n'est rien que l'épidémie dont vous me parlez, en comparaison de la fameuse peste noire de 1348, qui dépeupla les trois parties du monde ; j'étais alors ici, et je me souviens qu'un



matin, après la soupe de prime, nous montâmes à la plate-forme de notre tour; on voyait au loin, sur tous les clochers, flotter le drap mortuaire qui épouvantait également les hommes et les animaux. On apercevait sur tous ces chemins des convois funèbres; on entendait continuellement les cloches de toutes les paroisses: c'était un glas continuel.

» La plupart des curés et des vicaires ayant succombé à la fatigue et à la maladie, les jeunes religieux furent trouver le gardien: « Mon père, lui dirent-ils, la peste a enlevé presque tous les pasteurs; ouvrez-nous les portes du ciel! laissez-nous aller secourir ce pauvre peuple qui nous a nourris et qui maintenant a besoin de nous! Nous remplacerons les curés, nous deviendrons médecins, chirurgiens, garde-malades. » Ils prièrent tant, insistèrent tant, que le frère-gardien, ne pouvant plus résister, leur dit: « Allez, mes enfants, puisque ce monde ne vous paraît plus digne de vous. » Dès que ces jeunes gens eurent quitté le couvent, on ne put plus retenir les autres, bien qu'ils sussent que tous leurs camarades avaient péri.

» Ce fut alors que je perdis mon grand ami le frère Omer. Il fut des six premiers qui sortirent. Il mourut avec cette résignation céleste qui, à cette époque, se faisait remarquer dans tous les malades. « Allez, dit-il, lorsqu'il fut près d'expirer, allez avertir le frère Jehan, qu'il demande à me remplacer avant qu'un autre le prévienne. »

» Hélas! je ne fus pas averti: le père gardien m'aima trop, ou plutôt ne m'aima pas assez!... »

Nous avons cru bien finir par cette dernière citation qui rend un juste hommage au dévouement et à la charité catholique. Dans un prochain article, nous parlerons des siècles suivants, traités avec la même science et la même simplicité, par l'auteur de l'*Histoire des Français des divers États*.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

MY MOTHER.

Who fed me her gentle breast,
And hush'd me in his arms to rest,
And on my checks sweet kisses prest?
My mother.

When sleep forsook my open eye
Who sung me sweet lullaby
And sooth'd me that I should not cry?
My mother.

Who taught my infant heart to pray
And love God's holybooks and day
And taught me wisdom's pleasant way?
My mother.

And can I ever cease to be
Affectionate and kind to the
Who was so very kind to me?
Ah no! that thought I cannot bear
And if God please my life to spare
I hope I schall reward thy care
My mother.

COWPER.

MA MÈRE.

Qui me nourrit de son sein blanc et m'endormait en me berçant de ses bras, déposant de doux baisers sur ma joue? ma mère.

Lorsque le sommeil fuyait mes yeux ouverts, qui chantait doucement sur mon berceau et me calmait pour que je ne pleure pas? ma mère.

Qui éleva mon cœur enfant à la prière, qui m'enseigna l'amour de Dieu et des livres saints et me montra le chemin intéressant des sciences? ma mère.

Pourrais-je jamais cesser d'être affectionnée et douce pour celle qui fut si bonne pour moi? Oh! non, je ne puis supporter cette pensée, et s'il plaît à Dieu d'épargner ma vie, j'espère te rendre tes soins, ma mère.

Mlle S. S.

Salon de 1851.



Peint par Trezel — Gravé par Margé.

SAINTE CLOTILDE

appelant Clovis à la religion chrétienne.

SAINTE CLOTILDE,

REINE DE FRANCE.

I. — Fille.

Les rayons d'un chaud soleil d'août éclairaient les Alpes, et se miraient dans le beau lac auquel la ville de Genève donne son nom. Cette ville appartenait alors à la Bourgogne transjurane; de hauts remparts défendaient son enceinte; quelques ponts étroits et arqués étaient jetés sur le Rhône qui la partageait en deux moitiés inégales; l'aspect de la ville était triste et sombre, mais la magnificence de l'œuvre des *six jours* éclatait dans le paysage; les sévères montagnes, les vallées ombreuses, les eaux miroitantes et limpides étaient alors ce qu'elles sont aujourd'hui : elles demeurent toujours jeunes, toujours belles, pendant que l'homme s'agite, passe et meurt à leur pied.

Dans la salle vaste et fraîche d'un palais de construction romaine, dominant le Rhône, une jeune fille travaillait avec ardeur à des vêtements grossiers, destinés aux indigents. Sa beauté calme et simple frappait les yeux, quoique nulle parure ne fît valoir la régularité de ses traits, car elle était vêtue d'une robe noire, et un voile de lin couvrait les tresses de sa chevelure, qu'elle portait dans toute sa longueur, comme une femme noble et libre. Noble et libre en effet, car elle appartenait à la royale maison de Bourgogne, et cependant, de fait, Clotilde était opprimée et captive. Chilpéric, son père, avait été massacré par Gondebaud, son propre frère; la mère, les frères de Clotilde avaient péri sous les mêmes coups, et la royale orpheline s'était vue traînée à la suite du meurtrier, du spoliateur de sa famille. Depuis dix ans, elle vivait sous le toit de Gondebaud, à la fois son unique parent et son plus cruel ennemi; soumise à cette rigoureuse nécessité, Clotilde vivait d'une vie grave, recueillie, solitaire, et, comme le disent les vieux légendaires : *pitoyable aux indigents et souffreteux*, plus assidue *es-maison que coutumière de festes et ébats*.

Ce jour-là, elle devisait avec Bertrade, sa nourrice, et Ide, sa suivante, des solennités de la fête de Saint-Just, qu'on avait célébrée le matin même; car bien que Clotilde fût, dès son bas-âge, élevée au milieu d'une cour arienne, elle gardait et protégeait assidûment la pure doctrine de l'Église catholique. Le matin, elle avait assisté au saint sacrifice, et au sortir de l'église, elle avait distribué ses aumônes coutumières aux pauvres de Jésus-Christ : ce souvenir la remplissait d'une douce joie, et elle travaillait avec plus d'activité aux robes et aux tuniques qui devaient vêtir les membres souffrants du Seigneur. Elle fut interrompue dans son travail par une de ses femmes qui vint lui dire qu'un mendiant étranger demandait à lui parler. — Faites-le venir, répondit Clotilde; Dieu nous garde de rebuter les envoyés de sa providence!

La suivante souleva la courtine de laine, et introduisit un homme pauvrement vêtu, et dont les traits, bruns et réguliers, ne paraissaient pas appartenir aux races septentrionales. Clotilde le regarda et s'émut un peu, car elle reconnut en cet étranger un mendiant auquel, le matin, elle avait fait l'aumône, et qui, s'étant agenouillé, avait baisé la main royale qui le secourait. Une

seconde fois il se mit à genoux; Clotilde, surprise, lui dit : « Qui êtes-vous, étranger? Pourquoi me rendez-vous une marque de respect si peu usitée parmi les chrétiens?

— Madame (1), répondit-il, je suis Romain, du nom de Florentinus-Aurélianus, et attaché à la personne de Clovis, roi des Francs. J'ai pris ce déguisement afin de pouvoir approcher de votre royale personne.

— Qu'avez-vous à dire?

— Je vous apporte le salut de mon maître ; il désire dans son cœur vous avoir pour épouse, et je suis chargé de vous offrir son anneau comme gage de sa foi.»

Clotilde se troubla; le nom du jeune chef des Saliens, du vainqueur de Syagrius, du triomphateur de la Thuringe, était parvenu jusque dans sa retraite. Mais une grande objection s'élevait :

« Le roi Clovis, dit-elle, est païen, et je suis chrétienne.

— Nos pères en Jésus-Christ, les saints évêques des Gaules, approuvent cette union, car il est écrit : *La femme fidèle sanctifiera l'époux infidèle.* Acceptez-vous cet anneau, madame? »

Elle le prit d'une main tremblante, et dit :

« Il n'est point permis à une chrétienne d'épouser un païen; mais si le Seigneur mon Dieu dispose de sa servante, qu'il soit fait selon sa volonté. Reportez mon salut au roi Clovis. »

Les fiançailles étaient accomplies, et de ce saint mariage devaient naître les fils aînés de l'église, les champions de la croix, les glorieux rois de France.

Peu de temps après, Clovis fit publiquement réclamer son épouse : Gondebaud, surpris, furieux, voulut résister, mais Clotilde montra l'anneau passé à son doigt. Alors le roi des Burgondes, cédant devant la sainteté d'un engagement sacré pour les barbares, baissa la tête et dit : « Elle a prit le gage, qu'elle soit conduite à son époux. »

Clotilde quitta avec joie des lieux témoins des souffrances de sa jeunesse; elle partit emmenée par Aurélien, escortée par les cavaliers francs, que lui avait envoyés son royal fiancé, et se dirigea vers Soissons, où le mariage, béni par les évêques, fut célébré selon les coutumes germaniques. La jeune femme, épousée par le *sol et le denier*, reçut le *don du matin*, apanage qui consistait en un revenu important sur les domaines royaux, en coursiers, en troupeaux, auxquels la munificence de l'époux avait joint du lin blondet moelleux, de la soie aussi précieuse que l'or, des perles et des pierreries. L'orpheline délaissée avait un protecteur et un époux, la captive était devenue reine, car le Dieu puissant, le Dieu d'Esther, le Dieu de Clotilde, est bon à ceux qui ont le cœur droit!

II. — Femme et Reine.

Le mariage de Clotilde avait été béni par la naissance d'un fils, et Clovis, cédant aux instances de sa femme, avait consenti à ce que l'héritier de son pouvoir reçût le saint baptême. Mais Dieu a ses desseins, et il permit que ce premier né, encore revêtu de la robe blanche des nouveaux chrétiens, mourût entre les bras de sa mère. Alors, le jeune roi barbare, violent et irascible comme tous ceux de sa race, éclata en reproches. « Femme! répétait-il, si l'enfant eût été consacré à mes dieux, il vivrait encore! »

Clotilde lui répondait avec douceur et tristesse :

« Je rends graces au Tout-Puissant, auteur de toutes choses, qu'il ne m'ait pas jugée indigne de voir le fruit de mon sein admis en son royaume. Permets à ta servante de te le répéter : Si nous vivons en

(1) Au cinquième siècle, on donnait déjà le nom de seigneur (*dominus*) et de madame (*domina*) aux personnes élevées en dignité.



la grâce du Seigneur, nous reverrons notre enfant. Oh ! si tu daignais m'écouter ! la foi t'élèverait au-dessus des choses passagères, et les douleurs mêmes se tourneraient en allégresse !...

Le jeune Franc se calmait, car la douceur et la soumission de Clotilde l'enchantaient non moins que sa beauté. Un second fils leur fut accordé, et Clotilde, entraînée par sa foi, malgré les répugnances de son époux, le fit présenter aux fonts baptismaux. Cet enfant reçut le nom de Clodomir, mais peu de temps après sa naissance, Dieu, pour éprouver la confiance de sa mère, permit qu'il tombât dangereusement malade.

« Eh bien ! s'écria le roi, voilà que mon fils, baptisé au nom de ton Christ, va rejoindre son frère ! Ne vois-tu pas, femme, que ton Dieu est ennemi de ma race, et qu'à cause de ma lâcheté, je suis abandonné par mes dieux, qui jusqu'ici m'avaient si fidèlement protégé ?

— O roi ! lui répondit Clotilde, comment tes dieux pourraient-ils te protéger ou t'abandonner, puisqu'ils ne sont pas ? Laisse-moi prier le mien, il daignera peut-être m'écouter..... »

Et prosternée au pied du berceau où l'enfant dormait d'un sommeil fiévreux, Clotilde priait, invoquant la douce mère du Christ, en lui promettant des vœux et des offrandes. Elle intéressa même au succès de ses prières Geneviève, la servante de Dieu, qui, parvenue alors à un âge avancé, avait rempli l'église du renom de sa sainte vie et de ses miracles. Geneviève fit répondre à l'épouse de Clovis : « Que la reine Clotilde continue à prier ; elle sera exaucée. »

Le troisième jour, Clotilde épuisée de jeûnes, de prières, de veilles, était assise auprès de Clodomir, qui semblait toucher aux derniers moments de sa vie. Elle le regardait avec douleur, quand tout à coup, il lui parut que les joues et les lèvres pâles de l'enfant se coloraient, et que ses yeux s'ouvraient doucement. Est-ce une illusion ?... Est-ce le premier rayon de l'aube qui teint de ses vives nuances le front du petit mourant ? Mais non, l'enfant se dresse, il rit, en agitant ses petites mains. Clotilde le saisit dans ses bras, et louant Dieu, elle court le déposer sur le sein de son père.....

Depuis ce jour, signalé par ses bontés divines, la reine des Francs redoubla de prières et de larmes pour obtenir la conversion de son époux. Elle aimait tant cette âme que Dieu avait unie à la sienne, elle désirait avec une si vive ardeur lui procurer les biens éternels ! Souvent, elle parlait à Clovis du Christ, et de sa loi, essayant de le toucher, tantôt en lui racontant comment Jésus a aimé les hommes *et les a aimés jusqu'à la fin*, tantôt en lui expliquant les préceptes de la morale évangélique, lui montrant que cette loi de grâce et de douceur avait allumé dans les âmes les plus héroïques vertus, et que, forte en son humilité, elle avait détruit le paganisme, et renversé le tyrannique empire des Césars. Mais des voiles couvraient encore l'intelligence de Clovis. « Tu ne connais ton Dieu que par la voix de tes prêtres, disait-il parfois ; nous, nous adorons ce qui frappe nos yeux ; nos divinités se font connaître aux hommes par les bienfaits qu'elles leur accordent. Regarde Bélinus, cet astre qui nous éclaire ; Dis, qui nous prodigue les fruits et les moissons ; Niorder, qui gronde, qui mugit.. ces dieux sont-ils des chimères ? Ils peuvent à leur gré nous nuire ou nous combler de biens, il est juste que nous les servions (1). — Seigneur, répondait Clotilde, permets à ta servante d'élever encore la voix. Pourquoi ton esprit, à tous égards si plein d'intelligence, confond-il l'effet et la cause, le bienfait avec le bienfaiteur ? Tu adores des astres... Moi, j'a-

(1) *Bélinus*, le soleil, *Dis*, la terre, *Niorder*, le vent.



dore le Dieu qui a fait ces astres, qui leur a tracé leur route, et devant lequel, comme le disent nos livres saints : les étoiles prennent plaisir à luire, parce que c'est Lui qui les a créées.

La terre et la mer sont, non pas des dieux, mais des créatures, et nous les invitons, dans nos sacrés cantiques, à louer le Dieu qui les a faites si belles et si puissantes. Le Dieu que les chrétiens adorent est celui qui a fait toutes choses, qui a destiné la création au service de l'homme ; ce Dieu est invisible pour nous, car un œil mortel ne pourrait supporter l'éclat de sa divinité; mais nous le connaissons par ses œuvres et par la sainte loi qu'il a donnée aux hommes, en leur parlant par la bouche de son Fils unique, Dieu comme lui. Voyez ici, ô roi, l'image de ce divin Fils, descendu sur la terre, humilié, frappé, attaché à une croix pour expier les fautes des hommes. Comment ne pas adorer un Dieu si généreux et si bon! Comment ne pas suivre les saints préceptes qu'il nous a laissés tracés dans le livre des Évangiles !... Parfois, seigneur, tu as paru goûter les paroles de cet auguste livre que ta servante te lisait, qu'une si sainte loi ne peut émaner que d'un Dieu, que ce Dieu est le seul qu'on doive servir, le seul qui vive, qui règne, qui possède l'empire, Dieu unique en trois personnes, le Père créateur, le Fils rédempteur, et l'Esprit sanctificateur des justes. Il n'est d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens ; lui seul peut tout, les autres ne sont pas » (1).

Clovis n'était pas persuadé; mais comme une liqueur qui filtre goutte à goutte, la foi tombait dans son cœur, grâce aux paroles de Clotilde, grâce surtout à ses actions. La vie de la reine des Francs était grande et sainte. Elle se rendait agréable à son époux par sa vertu et son inaltérable sérénité; elle exerçait sur ses enfants une autorité grave et tendre; à ses serviteurs elle offrait un modèle de vigilance, de sobriété, de modestie ; les pauvres avaient en elle une mère, les malades et les infirmes, une servante. Lorsque le roi ne réclamait pas sa présence, elle priait devant les tombeaux des saints, visitait les hôpitaux élevés par les évêques, ou s'employait, dans l'intérieur de son palais, à des travaux utiles. Elle aimait sa quenouille, ce sceptre des femmes fortes; elle filait de la laine pour les pauvres, ou du lin destiné aux ornements de l'autel. Mais dans toutes ses prières, ses bonnes œuvres, ses travaux, une seule pensée dominait... la conversion de Clovis.

Vers ce temps-là, les Allemands, peuples belliqueux, établis entre le Rhin, le Mein et le Danube, arborèrent leurs étendards suspendus dans les bois sacrés, plièrent leurs tentes et firent une invasion dans le pays de Cologne, où régnait Sighebert, allié de Clovis. Celui-ci, inquiet pour ses provinces du Nord, rassemble son armée, ses tribus franques, ses milices gallo-romaines, et marche vers l'Allemagne. Au moment de son départ, Clotilde l'arrêta, et après l'avoir embrassé lui dit : « Mon époux et seigneur, au milieu des dangers que tu vas courir, n'oublie pas le Dieu des chrétiens ! »

Ce fut dans les plaines de Tolbiac que les deux armées se rencontrèrent. Celle des Allemands était grossie par les Suèves, essaim barbare et indiscipliné; celle de Clovis avait su allier l'ordonnance militaire des Romains aux coutumes stratégiques des Francs. Forte, vaillante, conduite par un chef aussi brave qu'habile, elle semblait sûre de la victoire, et pourtant, le courage aveugle, la force surhumaine des Germains l'emportait. Clovis voit avec désespoir ses bataillons décimés, ses braves soldats mutilés, écrasés sous le poids des chars que des taureaux indomptés, aiguillonnés par les Germains, trai-

(1) Ces paroles sont à peu près celles que Grégoire de Tours attribue à sainte Clotilde. Liv. II.

nent à travers la mêlée. Les Francs, les Gaulois, les Romains reculent... Encore un instant peut-être... et les Germains victorieux emmèneront captifs, comme un lâche bétail, Clovis, ses soldats, ses alliés. Le roi Franc, épouvanté, lève les mains au ciel, et s'écrie : « Dieu de Clotilde, toi qu'on dit si puissant, viens à mon aide! Si tu me donnes la victoire, je croirai en toi et je recevrai le baptême ! »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'animé d'une confiance nouvelle, il rallie ses soldats, et fond avec eux sur les Germains. Sa prière était montée au ciel... une heure après, Clovis triomphant sur le champ de bataille, rendait au Dieu qu'il avait si longtemps méconnu, d'ardentes actions de grâces, pendant que ses milices poursuivaient l'armée vaincue, et qu'un messager, pressant de l'éperon les flancs de son coursier, portait à Clotilde la nouvelle d'une double victoire.

Peu de mois après (1), dans la nuit de Noël, un cortége magnifique s'acheminait vers l'église de Saint-Martin, à Reims. Les rues et les places étaient décorées avec une grande splendeur; des milliers de lampes, de candélabres, de cierges et de torches les illuminaient avec une telle profusion, qu'on aurait dit que le soleil était revenu sur ses pas pour assister à cette fête des anges et des hommes. Des guirlandes de verdure, auxquelles on avait mêlé des miroirs d'argent, d'autres d'acier poli, ornaient les murs, et, décoration vivante, un peuple immense bordait les rues et attachait sur ce cortége des regards émus et joyeux. Les prêtres, en aube de lin, portant la croix et les Évangiles, ouvraient la marche. Les évêques, accourus des différentes églises des Gaules, les suivaient à pas lents; derrière eux venaient Remigius, évêque de Reims, tenant par la main, comme un père tient son fils bien-aimé, le fier et puissant Clovis, qui, vêtu de la tunique des catéchumènes, s'avançait le front radieux. Clotilde le suivait, conduisant les deux sœurs de son époux, Alboflide et Lanthilde, qui, elles aussi, allaient recevoir le sacrement régénérateur. Une longue file de guerriers, en tuniques blanches, amis fidèles, qui après avoir suivi Clovis à la conquête des royaumes de la terre, se pressaient aussi sur ses pas lorsqu'il allait vers le royaume des cieux. La maison du Seigneur reçut ses nouveaux hôtes : parée avec un art inaccoutumé, elle ravit les yeux de Clovis : il regarda ces autels resplendissants, il écouta ces chants célestes, il respira ces parfums exquis, et dit dans son extase : « Mon père, est-ce là le royaume de *Jésus-Christ* que tu m'a promis? — Non, mon fils, répliqua Remigius, ce n'est que le chemin qui y conduit. »

Clotilde, comblée d'une joie qui n'est pas de ce monde, vit l'époux qui lui était si cher, recevoir l'onde sainte, elle l'entendit abjurer ses idoles; arrivée au terme de ses vœux, elle croyait que la terre ne pouvait plus avoir d'amertume pour elle.

La fidélité de Clovis fut récompensée peu de temps après par la soumission des Parisii, qui avaient juré de ne pas se rendre à un prince païen. Ils ouvrirent les portes de l'antique Lutèce à Clovis, chrétien, et reconnurent pour maître celui qui venait de courber son front sous le joug de la foi.

III. — Veuve.

Le bonheur de Clotilde ne fut pas de longue durée : Clovis mourut en 511, à l'âge de quarante-cinq ans, et son royaume fut divisé entre ses quatre fils, Thierry (1), Clodomir, Childebert et Clotaire.

La veuve du roi des Francs se retira à Tours, près du tombeau de saint Martin, pour y pleurer sans contrainte l'époux et l'ami qu'elle avait perdu. Pendant la minorité de ses fils, elle revint souvent à

(1) En l'an du Christ 496.

(1) Thierry était issu d'un premier lit.

Paris, et profita de ce séjour pour achever la basilique des saints apôtres Pierre et Paul, commencée par Clovis, et qui reçut ses restes mortels. Clotilde y fit transporter aussi ceux de Geneviève, la vierge de Nanterre, qui, peu d'années auparavant, s'était endormie dans la paix du Seigneur. La reine croyait que sa vie se serait achevée dans les œuvres pieuses et les saintes larmes données à des morts qu'on espère bientôt revoir... mais les amertumes de son âge mûr devaient surpasser les malheurs de sa triste jeunesse! La mémoire des outrages faits à Clotilde avait germé dans l'âme de ses fils, et elle-même, femme au cœur ardent, n'avait pas assez su réprimer la soif de vengeance qu'excitaient contre Gondebaud et sa race, la mort sanglante de Chilpéric et les noirs souvenirs de sa jeunesse orpheline. Clodomir, l'aîné de ses fils, venait de périr dans la guerre qu'il livrait à Sigismond, fils de Gondebaud, roi de Bourgogne. Le sang des barbares bouillonnait parfois dans les veines de la sainte, il provoqua les seules fautes qui aient terni cette noble vie, fautes cruelles que Clotilde lava par tant de larmes! Elle se prit à chérir d'une grande tendresse les trois fils laissés par Clodomir, et les aima d'autant plus que leurs oncles, Childebert et Clotaire, les avaient dépouillés de leur héritage et se l'étaient approprié. Clotilde ne dissimulait pas à ses fils le désir de voir rentrer les orphelins dans les possessions de leur père, et peu à peu, les deux rois s'alarmèrent devant ces droits manifestes, appuyés par l'autorité d'une reine vénérée. Ils s'entendirent en secret.

Un matin, un messager se présente au palais des Thermes, où demeurait Clotilde; il vient, au nom de Childebert et de Clotaire, réclamer les fils de Clodomir : ils vont à l'heure même être élevés sur le pavois. La reine, transportée de joie, assemble ses serviteurs et leur apprend l'heureuse nouvelle : on revêt les jeunes princes de leurs plus beaux habits; la main de leur aïeule arrange leur longue chevelure, elle les bénit, les embrasse et les voit partir pleine de joie.

Aussitôt qu'ils furent arrivés chez leurs oncles, et enfermés dans une chambre solitaire, les rois dépêchèrent vers Clotilde un sénateur, nommé Arcadius; il se présenta devant la reine, tenant à la main une épée et des ciseaux : « Reine! lui dit-il, décide de la destinée de tes petits-fils : les deux rois la remettent entre tes mains. Veux-tu qu'ils meurent ou ordonnes-tu qu'ils aient les cheveux coupés? » Et parlant ainsi, il présentait à Clotilde les ciseaux et l'épée.

La reine éclata en cris de douleur, se reprochant avec amertume sa folle crédulité. Le messager insistait : elle céda aux préjugés de sa race, et montrant l'épée : « La mort! s'écria-t-elle; plutôt morts que tondus! »

Arcadius repartit aussitôt et dit aux rois : « Faites à votre guise! » Ce mot fut le signal du massacre : Théobald et Gunther tombèrent sous les coups de leurs oncles dont ils embrassaient les genoux... Seul, le petit Clodoald fut dérobé au supplice.

Les restes inanimés des deux princes furent rapportés à leur aïeule : elle les ensevelit... Qui dira sa douleur, ses inexprimables remords et les larmes de sang dont elle arrosa ces petits cercueils?

Elle se disposait à quitter Paris, lorsqu'un soir, elle entendit frapper à la porte de son oratoire. Elle ouvrit... un religieux parut sur le seuil : la reine crut qu'il venait solliciter une aumône, elle le fit entrer. Lorsque la porte fut refermée, le moine ouvrit son manteau de bure, un enfant dormait tranquillement, la tête penchée sur la poitrine du bon religieux. On voyait à peine sa figure que recouvraient les tresses de ses cheveux blonds, mais Clotilde ne s'y trompa point : « Clodoald! » s'écria-t-elle tremblante de trouble et de joie.

L'enfant se réveilla et sourit à son aïeule.

« Mon frère, dit-elle, est-ce possible? — Reine, j'ai sauvé cet enfant, et je viens te le rendre. »

Clotilde le prit dans ses bras, l'accabla de caresses, mais après un long épanchement, elle le rendit au religieux : « Reprenez-le, dit-elle, et qu'il ne vive que pour Dieu qui l'a sauvé. Je le consacre aux saints autels; puisse-t-il y trouver une couronne meilleure que celle qu'on lui a ravie! Apprenez-lui, mon frère, à renoncer au siècle, et à ne chercher que les biens éternels..... »

Ce vœu fut exaucé, et l'Église invoque sous le nom de saint Cloud le fils de Clodomir.

Depuis ce jour, la reine, retirée à Tours, ne vécut que pour Dieu seul. Sa vie se consuma dans les larmes, les jeûnes, les veilles ; elle répandit sur le pauvre peuple des aumônes si abondantes, qu'il semblait, selon l'expression d'un historien, que ses biens ne fussent pas à elle, mais aux infortunés; elle éleva de beaux monastères et de nombreuses basiliques, et après trente-quatre ans de veuvage, d'austérités et de pénitence, elle mourut à Tours, non loin du tombeau de saint Martin, qu'elle n'avait pas voulu quitter.

Sainte reine des Francs, priez pour nous!

Mme ÉVELINE RIBBECOURT.

DEMOISELLE ET VILLAGEOISE.

« Qu'as-tu donc, Marie? disait Clémence de Sénancour à sa sœur de lait, jeune paysanne dauphinoise; tu me parais toute mélancolique.

— C'est vrai, mademoiselle, j'ai du chagrin, répondit-elle en soupirant; mais à quoi bon vous le dire? vous n'y pourriez rien.

— Qui sait? Dis toujours.

— D'ailleurs, mon chagrin est de telle sorte que vous en concluriez peut-être qu'il altère l'amitié que je vous porte, et pour tout au monde je ne voudrais vous laisser croire cela.

— Oh! non, ma bonne Marie, je sais que rien ne pourrait altérer notre attachement. Allons! allons! dis-moi franchement ce que tu as sur le cœur.

— C'est bien difficile à expliquer... j'aurai de la peine à me faire comprendre... Eh bien! je suis malheureuse d'être née paysanne, non pas tout à fait pour les raisons que vous pourriez croire; je me résignerais patiemment au travail, à la pauvreté, à l'infériorité de ma condition, mais je souffre de penser qu'il y a dans la vie une foule de plaisirs que j'ignore et qui me seront à jamais inconnus. Je ne parle pas seulement des bals, des fêtes, des spectacles, dont on jouit dans les villes, quoique je les regrette bien aussi; je parle surtout des plaisirs que les personnes comme vous tirent de leur éducation. Vous aimez la musique, les tableaux, la lecture ; vous faites usage de votre esprit, et moi, si j'en ai un peu, comme tout le monde le dit, il ne me sert qu'à comprendre l'étendue des privations auxquelles il faut me soumettre. Je suis une pauvre sourde et aveugle née, qui sait seulement qu'on trouve un plaisir infini à voir et à entendre. Je m'ennuie à mourir, parce que je suis obligée de passer mes jours dans un hameau, où je ne puis rien



connaître des belles choses dont les artistes, les auteurs, les savants ont rempli Paris. »

Clémence trouva le chagrin de sa sœur de lait assez motivé; elle la plaignit, l'embrassa, et lui promit de demander à madame de Sénancour la permission de l'emmener tous les hivers pour lui faire voir les spectacles, les musées, et ne se proposait rien moins que de conduire Marie à une séance publique de l'Académie Française.

Clémence, en exprimant à sa mère le vœu qu'elle avait formé, ne doutait pas de le voir exaucé. La bonté de madame de Sénancour, sa bienveillance pour Marie étaient connues; quelle fut donc la surprise de la jeune fille en recevant un refus positif. « Est-il possible, maman! s'écria-t-elle, vous nous refusez cette grâce; vous qui semblez aimer Marie presque autant que moi!

— Oui, je l'aime, et c'est pour cela que je ne veux pas lui laisser prendre l'habitude d'un genre de vie dont elle jouirait seulement par intervalles, et qui, par le contraste, lui rendrait sa condition plus pénible au moment où elle y rentrerait.

— Mais, maman, elle s'aperçoit déjà fort bien des privations que sa condition lui impose; elle s'en attriste beaucoup. Ces voyages à Paris seraient une trêve à ses souffrances et ne les augmenteraient pas.

— Tu es dans l'erreur. Je vais t'enseigner le vrai moyen de calmer l'inquiétude dont Marie est agitée. J'ai déjà remarqué dans cette petite paysanne une imagination très-vive, une rare intelligence. Je ne m'étonne pas qu'elle se sente tourmentée par ces facultés dont elle ne sait point faire usage. Mais elle a ici pour les exercer mille moyens auxquels elle ne songe pas. Rappelle-toi ce passage de Bernardin de Saint-Pierre que nous lisions hier soir:

« Quelle serait la félicité des villageois » s'ils savaient apprécier les merveilles dont » ils sont environnés! Malheureusement ils » traversent sans s'en apercevoir les prairies, les vallons, les forêts; la nature » n'est rien pour eux. Les végétaux qui en » font le plus bel ornement ne parlent pas » à leur âme. Nos laboureurs ne voient » que des bottes de foin dans les prés » fleuris, et des sacs de blé dans les moissons ondoyantes. La forêt la plus majestueuse ne leur présente que des bûches et des fagots; elle n'est digne de » leur attention que quand elle est en coupe » réglée; ils ne la regardent que quand » elle est abattue. Ils ne voient de beauté » dans nos campagnes que là où ils voient » leurs revenus. L'ignorance, l'irréflexion » leur serrent le cœur et leur ferment les » yeux. »

Bernardin a raison. Il y a une grande lacune dans l'éducation des paysans; on oublie de leur faire aimer le séjour où ils doivent vivre; on oublie qu'il n'est terrain si aride où la nature ne fasse éclore quelques fleurs, ni imagination si engourdie dans laquelle ne s'éveille parfois quelque besoin de poésie. On leur laisse prendre leur état en mépris et méconnaître l'importance et la dignité de leurs travaux. Si tu veux faire quelque chose pour le bonheur de Marie, c'est de suppléer à l'instruction insuffisante qu'elle a reçue dans l'école du village. Ouvre-lui les yeux et les oreilles; fais-lui remarquer les charmes de la campagne; révèle-lui les prodiges secrets que renferment les objets qui l'entourent. Elle se croit dans la bassesse; apprends-lui que sa condition a été honorée, enviée par les plus grands hommes. »

Madame de Sénancour entra ensuite dans quelques détails, et finit en disant à Clémence: « Je t'avais recommandé de ne jamais entretenir Marie de ce qui pouvait lui donner le désir de venir à Paris; je crains de n'avoir pas été obéie bien exactement, et que tes discours ne soient cause en partie de ses regrets. S'il en est ainsi, c'est une raison de plus pour t'appliquer

à réparer le mal que tu as fait. Ma fille, les personnes pieuses et sensées ne doivent pas aller dans leurs terres pour inspirer à ceux qui y sont nés l'ambition mal entendue de venir s'engouffrer dans les villes, et d'augmenter le nombre des désœuvrés, des ambitieux. Au contraire, tous nos soins doivent tendre à faire sentir aux paysans ce que leur sort a d'heureux; à combattre un préjugé qui, de l'époque où ils étaient serfs, est venu jusqu'à eux au travers des siècles, et leur représente leur condition comme la dernière de toutes. Nous devons enfin chercher à les convaincre qu'un cultivateur honnête homme, qui sait ce qu'il doit savoir, et dont l'instruction a poli les mœurs, est l'égal de tout le monde. »

Le lendemain, Clémence dit à Marie: « Veux-tu venir te promener avec moi? Maman m'a recommandé d'herboriser pendant notre séjour à la campagne; tu m'aideras dans mes recherches.

— Je ne demande pas mieux de vous rendre service, mademoiselle, mais je ne pourrai peut-être pas, car je ne sais ce que c'est que d'herboriser.

— Tu ne t'es donc jamais avisée d'examiner les plantes, les herbes; tu n'as donc jamais observé ces choses admirables?

— Non vraiment, mademoiselle. Je n'aurais pas cru qu'il pût y avoir quelque chose d'admirable dans l'herbe que mangent nos moutons.

— Viens avec moi, je te le ferai voir... mais prends garde en passant près de ces ruches. Ne fâchons pas les abeilles... D'ailleurs elles ont droit à nos égards à cause de leur instinct merveilleux. Tu connais leur histoire, sans doute?

— Je sais qu'elles courent sur les fleurs, qu'elles font le miel, la cire...

— Oui, mais leurs mœurs, leur gouvernement, les phénomènes de leur existence...

— Comment, mademoiselle, leurs mœurs, leur gouvernement? Est-ce qu'on peut dire cela des abeilles? Qu'est-ce donc que vous appelez les phénomènes de leur existence?

— Quoi, Marie! tu ignores des faits si extraordinaires qui se passent continuellement sous tes yeux? Oh! je te prêterai un cahier que maman a écrit pour moi, un extrait de plusieurs grands ouvrages, et tu verras tout ce que cette lecture t'apprendra d'intéressant sur les abeilles, les fourmis, les papillons, les oiseaux...

— Hélas! je n'ai pas de temps pour lire, toute ma journée est remplie par mes travaux.

— Bon! quand on veut on trouve du temps pour tout. Chaque jour ta mère t'envoie porter des fruits à la ville: on lit très-bien en marchant, ainsi tu peux, sans rien prendre sur ton travail, donner chaque jour deux grandes heures à la lecture.

— Tiens! c'est vrai; je ne pensais pas à cela. »

Tout en causant, Clémence recueillait des plantes et faisait part à Marie des notions que sa mère lui avait données sur la botanique. Elle « lui enseignait à examiner » les plantes, à comparer leurs divers caractères, à remarquer leurs rapports et » leurs différences, à observer l'organisa- » tion végétale de manière à suivre la » marche et le jeu de ces machines vivan- » tes, à chercher la raison et la fin de » leurs structures diverses. »

En découvrant dans les objets qu'elle foulait aux pieds depuis l'enfance, tant de sujets d'admiration, Marie demeura étonnée et ravie. Elle recueillait avec avidité les paroles instructives de Clémence, et jamais Espagnol, à la vue des trésors de l'Amérique, ne ressentit une joie égale à celle de la pauvre villageoise en reconnaissant quelle inépuisable source de plaisir la terre lui offrait de toutes parts. « Comme c'est surprenant! comme c'est curieux! disait-elle. Quoi! le bon Dieu a mis de si belles choses dans nos champs! Oh! doré-

navant je ne m'ennuirai plus le dimanche; je ferai comme vous, j'herboriserai, et ce sera bien employer cette journée; car tout le temps que je regarderai les plantes, je penserai à Dieu qui les a créées. »

Tel fut le point d'où partit Clémence pour dévoiler à Marie les merveilles de la nature, dont la connaissance est à la portée des jeunes filles. Elle voulut même que la nuit eût toute sa beauté pour l'habitante des champs. Marie remplissait souvent les fonctions de bergère à l'époque où les troupeaux passent des mois entiers dans les pâturages. Clémence lui révéla le secret du spectacle magnifique qui s'offrirait alors à ses regards. Elle lui parla de la grandeur et de la marche des planètes, de l'immensité des cieux, du nombre infini des soleils; et jouit de la stupeur où ces découvertes jetaient Marie, découvertes qui devinrent pour elle le sujet de longues rêveries.

Ce n'était pas tout. Dans leurs promenades solitaires, Clémence lui faisait remarquer les charmes de leur séjour champêtre. Le silence et le calme des bois, le murmure des eaux, le chant des oiseaux, les beautés terribles de l'orage, les splendeurs de l'aurore et du soleil couchant, cessèrent enfin d'être méconnus par la jeune villageoise. Pour compléter son œuvre, mademoiselle de Sénancour lut à Marie plusieurs passages des auteurs et des poëtes qui ont décrit la nature et peint la vie pastorale avec des couleurs riantes et gracieuses.

Il est rare qu'un paysan comprenne des pensées exprimées en vers; mais, nous l'avons dit, Marie était douée d'une intelligence peu commune et fort développée par ses fréquents rapports avec sa sœur de lait; cette lecture la jeta dans un véritable enchantement. « Est-il possible? disait-elle; des hommes qui avaient tant d'esprit se sont occupés de nous? Ils ont décrit nos coutumes, nos travaux, nos jeux! Ils les ont représentés si jolis, si aimables! Combien je suis étonnée! jamais je ne me serais doutée qu'on nous fît tant d'honneur.

— Eh bien, tu le vois, vos amusements sont estimés dignes de compenser ceux que nous offre Paris.

— Oh! mademoiselle, il en est cependant qui me semblent toujours regrettables : ce sont les jouissances que vous donnent les arts. Vous aurez beau dire, je ne croirai pas que votre maman dépenserait tant d'argent pour vous faire apprendre la musique et la peinture, si de semblables talents ne devaient pas contribuer beaucoup à votre bonheur.

— Tiens, Marie, dit Clémence en l'arrêtant par la main, regarde autour de toi dans la campagne. Vois ce joli ruisseau qui forme une petite cascade et fait jaillir autour de lui sur les fleurs mille gouttes légères que le soleil paraît changer en poudre de diamants; vois comme ces nuages en se réfléchissant dans les eaux leur donnent une belle couleur d'or et de rose; regarde ces bois sur cette colline, ces belles prairies à nos pieds, ces montagnes qui dans l'éloignement paraissent le soir couvertes de tapis de velours; crois-tu que tout l'art d'un paysagiste puisse donner à ceux qui placent son œuvre dans leur salon une idée juste du charmant tableau qui est sous tes yeux? Nous avons des copies, tu possèdes l'original et tu te plains! Notre art de la peinture a pour but de nous faire partager cette contemplation que tu dédaignes! Quant à la musique c'est différent; je ne vois pas pourquoi, si tu l'aimes, tu ne l'apprendrais pas tout comme un autre.

— Eh! bon Dieu, qui m'en donnerait des leçons?

— Ce sera moi; à la condition que tu enseigneras à tes compagnes ce que je t'aurai appris.

— Ah! Mademoiselle, que vous êtes bonne!..... Mais le temps! le temps!..... Occupée sans cesse comme je le suis, quel moment prendrai-je pour étudier?

— A t'en croire, le temps te manque toujours! Ne danse-t-on pas ici tous les dimanches? Eh bien, tu te rendras au bal une heure ou deux plus tard, et tu consacreras ces deux heures à l'étude. D'ailleurs pendant la semaine même, si tu voulais supprimer les folâtreries avec ton chien, les causeries avec tes voisines, etc., etc., etc., je suis sûre que tu épargnerais bien des minutes, et ces minutes mises au bout l'une de l'autre te feraient chaque jour plus de loisir qu'il ne t'en faut pour être bientôt en état de connaître parfaitement le solfége. Alors je te donnerai des airs et des paroles que tu pourras chanter à l'église ou bien en chœur avec tes amies, soit à la veillée, soit à la promenade... cela sera charmant. »

En effet, avec une de ces méthodes nouvellement inventées pour rendre la musique populaire, l'intelligente Marie fut bientôt en état, non-seulement de chanter en partie avec beaucoup d'agrément, mais encore de servir de professeur à tout le village. La musique devint pour elle le plus vif de tous les plaisirs dont Clémence lui avait appris à jouir. « Ah! Mademoiselle, lui dit-elle un jour, que je vous ai d'obligations! Grâce à vous je ne m'ennuie plus, je ne suis plus triste. Tout ce qui m'entoure excite ma curiosité et mon intérêt. Je ne vois plus une plante qui ne me donne envie de savoir comment elle est faite, pas un insecte, pas un animal dont je ne sois curieuse d'observer l'instinct. Depuis que vous m'avez fait remarquer dans la campagne tout ce qui plaît aux peintres et aux poëtes, je lui trouve quelque chose d'agréable que je ne saurais dire et dont je ne m'apercevais pas auparavant. Puis j'ai des idées folles et très-amusantes. Je me plais à me figurer quelles promenades je ferais sur les fleurs, sur les arbres, si j'étais mouche, papillon, oiseau; quel aspect m'offrirait le monde où j'habiterais, comment j'y passerais ma vie, et tous les événements qui pourraient la remplir. C'est un véritable enfantillage, cependant ces imaginations me divertissent encore plus que les histoires de revenants et de sorciers qu'on raconte à nos veillées. Mais savez-vous ce qui me fait songer surtout? Ce sont toutes ces planètes, tous ces soleils dont vous m'avez parlé. L'univers me paraît si grand, si magnifique, que j'en suis étourdie. Vous m'avez rendue dix fois plus pieuse que je ne l'étais. Je ne sais comment exprimer ce que j'éprouve devant Dieu, et je suis bien heureuse alors de trouver la musique pour lui parler. Je comprends maintenant que ce n'est pas seulement dans les villes qu'on peut voir des choses dignes d'admiration et faire usage de son intelligence. Aussi, loin de continuer à tourmenter ma mère pour qu'elle envoie mon jeune frère étudier à Paris, je souhaite de le garder auprès de moi, et je lui apprendrai tout ce que je sais, afin que nous puissions en parler ensemble.

— Et moi, dit Clémence en embrassant Marie, je te promets de la part de mon frère qu'il donnera au tien quelques notions sur la chimie et la physique, tout juste assez pour lui faire comprendre quels prodiges les sciences peuvent opérer, et le garantir de la croyance aux sorciers, à laquelle on est si fort enclin dans le village. Nous assisterons à la leçon, et tu apprendras aussi tout ce qui peut prémunir contre les superstitions capables de te causer de vaines frayeurs. »

Clémence rapporta cette conversation à sa mère. « Vois, lui dit madame de Sénancour, si tu n'as pas fait beaucoup plus pour Marie que si tu l'avais conduite tous les hivers à Paris? Tu consentais à sacrifier l'argent de tes menus plaisirs pour subvenir aux frais de ce voyage, c'était fort généreux; mais il est deux sortes de charité: l'une consiste à se priver d'un peu d'or en faveur des pauvres gens; l'autre est plus noble, plus difficile à exercer, plus méritoire aux yeux de Dieu, car souvent elle n'est connue que de lui... cette

charité consiste à faire entrer la paix dans une âme troublée, à guérir les souffrances d'une fierté blessée, à préserver notre prochain d'une humiliation dont il est en notre pouvoir de le garantir; à lui découvrir des sources de plaisir placées dans son intelligence et qu'il ignore, à faire cesser cette espèce d'inanition qui tourmente un esprit supérieur auquel une éducation insuffisante n'a pas fourni assez d'aliments. Voilà le service dont Marie te sera redevable. Tu as fait plus que l'enrichir... tu l'as rendue heureuse! »

Mme F. YMBERT.

SAINT VINCENT DE PAULE.

La foi et l'espérance passeront, la charité demeurera éternellement.

Épitre SAINT-PAUL.

Un jour, sous le beau ciel de la riche Provence,
Couvert de l'habit d'un forçat,
Ramant sur le flot bleu qui mène à Ciotat,
Un homme pâle aborde et le peuple s'avance.

Il se répand dès lors en cris de joie, en pleurs...
Des prisonniers en vain le fouet meurtrit l'épaule,
Ils reconnaissent tous l'Apôtre des douleurs,
Le disciple du Christ, l'humble Vincent de Paule!

Lui, calme et souriant, du farouche gardien,
D'un geste apaise la colère,
Puis, dit au peuple ému : « Vous ne me devez rien;
Qu'ai-je pris, si ce n'est le fardeau de mon frère?

Le voyant tout meurtri, j'ai craint pour lui la mort,
Et j'obtins de prendre sa place;
Il aurait maudit Dieu, moi, je bénis sa grâce...
Mon frère était si faible, et moi, je suis si fort! »

Mme M. F.

ÉNIGME HISTORIQUE, N° 4.

Quel est le roi de France qui épousa en premières noces une sainte, en secondes noces une veuve, princesse souveraine d'un grand pays; en troisièmes noces, une jeune fille appartenant à une nation longtemps ennemie et toujours rivale de la France, et qui, remariée à son tour, devint l'aïeule d'une reine d'Angleterre?

Économie Domestique.

POUDRE POUR NETTOYER L'ARGENTERIE.

Si vous habitez la campagne, faites recueillir au printemps la mousse verdâtre qui couvre les pièces d'eau ; faites-la sécher, gardez-la dans un sac de papier gris, et lorsque vous voudrez nettoyer une pièce d'argenterie, délayez de cette poudre dans du vinaigre et frottez-en le métal dans tous les sens. Essuyez avec une peau de daim.

LAVANDE.

Eau-de-vie de lavande.

Achetez : 1 litre d'eau-de-vie à 32 degrés. 63 grammes (2 onces) de fleurs fraîches de lavande.

Les fleurs sèches donnent un moins bon produit.

Mettez le tout infuser dans une cruche; au bout d'un mois, filtrez à travers du papier Joseph.

L'eau-de-vie de lavande s'emploie pour la toilette. Présentée sous le nez dans les syncopes, elle contribue à ranimer.

Vinaigre de lavande.

Achetez : 1 kilo et demi (3 livres) de fleurs de lavande.

7 litres 44 centilitres (8 pintes) de vinaigre.

14 grammes 16 décigrammes (4 gros) d'esprit de lavande.

Mettez le tout infuser dans une cruche, près du feu ; au bout d'un mois filtrez à travers un papier Joseph.

On prépare de même les vinaigres de romarin, de sauge, de serpolet et de thym.

GELÉE DE BAIES DE SUREAU.

On prend les baies noires du sureau qui mûrissent en juillet, et on suit, pour les réduire en gelée, le même procédé que pour la gelée de groseilles. Cette gelée brune, et d'un goût astringent, est un excellent remède contre les maux de gorge, inflammations de l'arrière-bouche, etc. C'est un remède et non une friandise.

BLANC-MANGER.

Prenez 125 grammes (4 onces) d'amandes douces, plus six amandes amères; mettez-les dans une casserole pleine d'eau, laissez-les bouillir, retirez la casserole, pressez chaque amande entre le pouce et l'index de votre main droite, pour les faire sortir de leur enveloppe; jetez-les dans l'eau froide, puis dans un mortier de marbre, où vous les pilez au moyen d'un pilon de bois; ajoutez-y 157 grammes (5 onces) de sucre blanc et 314 grammes (10 onces) d'eau, que vous ne versez que peu à peu, à mesure que la pâte se forme et devient plus fine. Vous avez ainsi ce qu'on appelle une émulsion, ou lait d'amande, que vous passez à travers un linge peu serré. Pendant ce temps, vous faites fondre 4 gros de colle de poisson dans une quantité d'eau suffisante, et vous la faites bouillir jusqu'à ce qu'il reste environ 125 grammes (4 onces) de ce liquide, que vous passez aussi à travers un linge et mêlez à l'émulsion déjà faite. Aromatisez le tout avec une cuillerée d'eau de fleur d'oranger, ou bien, ce qui est plus délicat, avec de l'esprit de citron.

Versez ce mélange dans des petits pots à crême, exposez-les pendant quelques



heures à l'air froid, en hiver, ou dans une cave si c'est en été; vous aurez une espèce de crême blanche, demi-molle, gélatineuse, légère, d'un goût exquis; et non-seulement ce blanc manger sera un mets de luxe sur votre table, mais il sera encore d'un effet salutaire pour les estomacs paresseux ou fatigués.

CRÊME DE GROSEILLES.

Écrasez des groseilles rouges, passez-en le jus à travers un tamis de soie jusqu'à ce que vous en ayez obtenu un verre et demi. Mêlez-y une demi-livre de sucre en poudre. Quand ce sucre est bien fondu, mêlez le jus à une pinte de crême naturelle bien épaisse, mêlez et laissez reposer en un lieu frais. Servez pour dessert.

CRÊME DE FRAMBOISES.

Écrasez des framboises ou des fraises bien mûres que vous passez au travers d'un gros tamis. Fouettez une pinte de crême naturelle en y mêlant du sucre râpé, ajoutez-y les fraises ou les framboises. Avant de servir, garnissez cette crême d'un cordon de belles framboises ou de belles fraises entières.

MÉLANGES.

EXPOSITION DE LONDRES.

PREMIÈRE LETTRE.

Me voici à Londres, chère Léonie; j'y suis venue, vous le savez, pour mon bon plaisir, mais je voudrais que ce fût aussi un peu pour le vôtre, et puisque le triste état de votre santé ne vous permet pas de faire le voyage d'outre-Manche, je serais heureuse de vous faire participer au mien par des récits qui sauraient vous amuser ou vous intéresser. Réussirai-je? je n'ose m'en flatter, mais :

J'aurai du moins *le cœur* de l'avoir entrepris!

Nous sommes partis de Paris par le train de plaisir, et pendant que je jetais un dernier adieu aux tours de Notre-Dame, j'ai vu paraître et disparaître Saint-Denis, Montmorency, Pontoise, etc., etc. Enfin, malgré mon respectueux amour pour les cathédrales, c'est à peine si j'ai eu le temps de saluer celles d'Amiens, d'Arras, de Lille, de Hazebrouck et de Saint-Omer; toutes semblaient passer à la fois devant nos yeux, et nous sommes arrivés à Calais, laissant derrière nous les hirondelles du ciel; il est vrai qu'elles ont pu nous rattrapper pendant les trois heures moins un quart que nous avons mises à traverser la mer... et nous faisions tous une triste figure, moi en particulier, car j'ai été aussi malade qu'il est possible de l'être.

Je ne vous parlerai pas d'une halte faite à Douvres, pour laisser visiter nos bagages par messieurs les employés des douanes anglaises, tout aussi peu courtois, s'il est possible, que ceux des douanes françaises. Remontés en chemin de fer, nous franchissons de nouveau l'espace et nous voici à Londres... A Londres! jadis ville lointaine, ville ennemie, qui semblait nous montrer sans cesse les dents de son lion

menaçant, et qui, voisine aujourd'hui, nous appelle d'une façon tout hospitalière, et semble donner à Paris une bonne et franche poignée de main. Rendons grâces aux chemins de fer qui, mélangeant les peuples, leurs habitudes, leurs intérêts, finiront par les unir d'un sentiment vraiment fraternel.

Faut-il, ma bonne amie, vous dire mes premières impressions, mes jugements à vol de chemin de fer ?... Eh bien ! en arrivant par la Cité dans la capitale de l'Angleterre, je conservais toute ma confiance en notre supériorité parisienne. Dans mon amour-propre patriotique je jouissais de ce brouillard au charbon de terre, de ces maisons noires, sans ordre régulier d'architecture, de ces rues très-ordinaires, de cette population marchande qui paraissait n'agir, ne parler, ne se remuer que pour le gain. Je trouvais à reprendre à tout, ou, pour mieux dire, à rire de tout !... Cette grande ville sent la petite boutique, me disais-je ; comme Paris a un autre aspect ! Mais en avançant toujours, et arrivés dans le beau quartier d'Oxford-street, je commençai à être surprise de la largeur des rues, des magasins princiers, de cette circulation facile, active, incessante, des piétons, des voitures de tous les genres, qui est la vie des cités, et que l'on peut consulter, pour savoir si elles sont prospères, comme on consulte en nous la circulation du sang, pour connaître l'état de notre santé. Enfin, quand nous sommes entrés dans le *grand quartier*, celui de l'aristocratie, et devant Hyde-Park, où nous sommes logés, tout m'a paru si beau, si noble, si grandiose, qu'il m'était impossible de ne pas prendre une haute idée de ce peuple qui, d'un côté, sait s'enrichir, et de l'autre royalement dépenser.

Londres me semble l'homme avec sa taille élevée, sa puissance, ses idées mâles, profondes et larges ; Paris, c'est la femme élégante, aimable et coquette, qui sait plaire, se faire aimer toujours ! De l'union de ces deux villes, il doit résulter un bon ménage... Mais je vous arrête trop longtemps avec mes impressions, réflexions, comparaisons, sur un pays que vous connaissez depuis longtemps. Ce qui excite aujourd'hui votre curiosité, ce que votre pensée cherche dans Londres, c'est l'exposition européenne... Eh bien ! donc, traversons Hyde-Park, et devant le délicieux lac formé par la petite rivière nommée Serpentine, regardez ce palais des Fées !...

A Paris, à Londres, j'avais vu des gravures, des plans fidèles de ce monument aérien, que l'on doit à l'habile architecte Joseph Paxton. Je le connaissais dans toutes ses divisions, ses détails ; ma pensée me l'avait montré mille fois ; mais je défie à la plus brillante imagination qui crée sans s'inquiéter du possible, de n'être pas cette fois dépassée par la réalité.

Au milieu de l'immense Hyde-Park, s'élève l'immense Palais de Cristal, resplendissant aux rayons du soleil. Tous les pavillons flottent fièrement sur l'édifice pour annoncer le triomphe de toutes les nations civilisées ! Les piétons en habits de fête, les équipages, les cavalcades accourent par trois principales allées circulaires et arrivent au même centre, sans tapage, dans l'ordre le plus parfait. Tout cet ensemble a été pour moi étourdissant de nouveauté et d'admiration.

Vous avez lu déjà bien des descriptions de cette huitième merveille du monde ; vous savez qu'elle occupe vingt arpents ; vous connaissez sa forme, espèce de carré long, se déployant de l'est à l'ouest ; ce carré a autant de pieds dans la longueur que nous comptons d'années depuis l'ère chrétienne, c'est-à-dire 1851 ; sa largeur est de 456 pieds. Dans ces dimensions je ne compte pas la salle des chaudières et des réservoirs destinés à faire mouvoir les machines qui sont exposées. Le vitrage figure pour une superficie d'environ 900,000 pieds ; les ceintures de fer, ajoutées les unes au bout des autres, feraient, dit-on,



205 milles de longueur (45 lieues de France). Cet édifice a coûté environ 150,000 livres sterling (3,750,000 fr.). Le contrat passé pour son entretien est de 78,000 livres (1,950,000 fr.).

On m'avait assuré que cette prodigieuse construction appartenait à une compagnie qui en avait fourni les fonds pour en recueillir les bénéfices. Non, il faut le dire à la louange des Anglais, le Palais de l'Exposition est une œuvre nationale exécutée au moyen de dons volontaires. La reine et le prince Albert ont, comme toujours, donné le noble exemple, et chaque riche famille s'est empressée d'envoyer sa généreuse offrande, si bien qu'en peu de temps on a réuni une somme considérable; le surplus de la dépense faite sera bientôt couvert par les recettes. Londres possède encore plusieurs beaux établissements, entre autres, des hôpitaux, dus à la générosité collective de cette ville. Les Anglais savent faire un bel usage de leurs richesses, convenons-en!

Pour entrer à l'Exposition par la porte principale, on passe sous l'un des portiques qui se trouvent à chaque aile du bâtiment. Malgré l'affluence, l'accès en est facile, car il n'y a pas d'encombrement à cause des diverses entrées et des nombreux bureaux qui perçoivent la recette. Le prix est encore de 5 shellings (6 fr.); après le 25, on ne payera plus qu'un shelling (1 fr. 15 c.) (1).

On croit avoir épuisé tous les sentiments de surprise et d'admiration à la vue extérieure du Palais de Cristal; mais dès que l'on pénètre dans l'intérieur de ce temple transparent, on s'étonne, on s'émerveille encore!... on se croit sous l'empire de la magie en voyant : des statues colossales, des fontaines jaillissantes, des tentes dressées, des ponts, des monuments entiers, des arbres séculaires, enceints, mais à l'aise, dans ces galeries de géants. C'est surtout lorsqu'on arrive au point central, à la galerie transversale, dont la voûte est à 66 pieds au-dessus du sol, que l'œil embrasse son plus splendide tableau! — Assis sous de vieux ormeaux ou à l'ombre des palmiers, l'air est rafraîchi par le mouvement de l'eau qui jaillit des fontaines; celle que l'on a devant soi jette un éclat diamanté incroyable; elle est en cristal de Bohême. De toutes parts la richesse des peuples vous enveloppe; là se trouve, pour ainsi dire, l'essence du génie humain, et l'on est profondément impressionné de la puissance de l'homme, être si petit au milieu de la création, et si grand par la pensée et l'intelligence... ces souffles divins jetés en nous par le Créateur, et qui, dans notre sphère, nous permettent de créer aussi; sceaux de la prédilection et de l'amour de Dieu, dont nous ne devrions faire qu'un noble usage!... Mais je reviens à l'Exposition.

Dix escaliers doubles, larges de 8 pieds, conduisent aux galeries supérieures (2). De là encore le spectacle est saisissant par sa variété bizarre, son grandiose, son animation. — Vous vous promenez dans les magasins de Dresde ou de Berlin, et vous inspectez à vol d'oiseau ceux des États-Unis, pendant que les pianos d'Érard ou les orgues de Debain font entendre leurs sons mélodieux. — Vous vous croyez en Espagne, en Portugal, au milieu des serres de Constantin, dont les fleurs sont si naturelles, que l'on croit en respirer les parfums, et vous voyez au-dessous de vous les produits des mers du Nord : l'ambre, admirablement travaillé en collier ou en tuyau de pipe, par les ou-

(1) On ne reçoit ni l'on n'échange à la porte de l'Exposition, l'argent de France. Notre change à Londres coûte assez cher, il serait bon de se munir d'argent anglais. Les marchands de Londres, quoi qu'on en dise, acceptent rarement notre monnaie.

(2) Tout ce qui peut être nécessaire en cas d'incendie se trouve disposé sous ces escaliers.



vriers de Dantzick. — Paris, avec son élégance coquette et de bon goût, voit parfaitement ses antipodes; Pondichery, avec ses riches tapis, ses draps d'or, ses châles, ses écharpes brodées, ses modes assez lourdes, tandis que ses meubles en bambou sont d'une effrayante légèreté. — Vous êtes en Italie, admirant les chefs-d'œuvre des arts, et vos yeux tombent sur une bizarre collection de poupées indiennes! — Pendant qu'en sybarite vous trempez votre mouchoir dans les fontaines parfumées de Farina ou dans d'autres encore, les armes tartares semblent vous menacer. Les prodigieuses dentelles de France, de Belgique et d'Angleterre sont au-dessus des cuirs de la Russie et des fourrures de la Sibérie. — Éblouis par toutes les merveilles de l'orfévrerie qui, à l'Exposition, tient une place remarquable, les yeux tombent sur les primitifs ustensiles africains, sur leurs lourds étriers de fer et leur chandelle de résine. — Vous quittez un étal de modes françaises ou anglaises, ce qui maintenant est à peu près la même chose, pour voir fonctionner toutes les machines industrielles! — Les cathédrales de Cologne, de Saint-Étienne, de Magdebourg et bien d'autres encore, dont les modèles sont exposés, ont pour voisin des temples de l'Indostan. — Un mobilier en corne de cerf se trouve près d'une cheminée en porcelaine anglaise, ayant un tablier en cristal, montant et descendant comme ceux en tôle. — Des verres de Bohême, des porcelaines de Saxe, règnent au-dessus des poteries du Maroc. Vous voyez des farines, du charbon, des allumettes, des voitures, des locomotives, des chevaux, des ponts suspendus, des cloches à plonger, des bonbons en chocolat, des boulets de canon, des vitrages, des bustes en savon, des blocs de marbre. — Vous êtes dans l'appartement d'une lady, vous avez passé en revue tous les meubles sculptés, incrustés, dorés et toujours confortables qui sont à son usage... vous entrez dans une tente turque; dans celle d'un guerrier indien, ou dans la chambre d'une grande dame chinoise; enfin, le Palais de Cristal réunit les principales nations du globe qui vous initient à leurs habitudes intimes, vous apprennent leurs mœurs, leur langage même, vous font connaître les produits de leur sol et ceux de leur industrie. Au soin particulier donné à tel ou tel objet, il est facile de deviner les besoins et les sympathies de chaque peuple. Quelle belle, quelle productive idée pour l'intelligence, comme pour l'intérêt matériel, que cette Exposition! La France, l'Angleterre et les États-Unis, dit-on, s'en disputent l'idée première, je le conçois; mais convenons humblement qu'avec la meilleure volonté du monde, il nous eût été impossible de tirer parti de ce vaste projet, et de l'exécuter surtout avec la largesse, le grandiose qui distinguent nos heureux voisins dans leurs œuvres nationales.

J'ai dit que, dans le Palais de Cristal, chaque peuple laissait deviner ses sympathies; j'en trouve la preuve positive dans l'hommage multiplié que les provinces anglaises se sont plues à rendre à leur reine bien-aimée, à Victoria! Toutes ont reproduit son image. On la voit galopant à cheval avec une aisance, une grâce parfaites; tantôt c'est une souveraine portant majestueusement les insignes de sa puissance, tantôt c'est une jeune mère au milieu de son peuple, comme au milieu de sa famille, aimable et souriant à tous; enfin partout on l'a placée avec une pensée de respect, d'orgueil et d'amour!

Je ne vous en dirai pas plus long aujourd'hui sur l'Exposition, chère Léonie; il faut l'avoir visitée souvent pour pouvoir reconnaître et signaler les choses qui peuvent vous intéresser. Peu de temps s'est écoulé depuis mon arrivée, et encore, un jour entier a-t-il été perdu pour ma curiosité; un jour étrangement silencieux où, dans ma surprise, je disais : « Londres ne se réveillera donc pas aujourd'hui? il est

bien tard, et aucune boutique n'est ouverte, peu de personnes circulent, on n'entend aucun bruit, quelques rares voitures passent... D'où vient cette inaction dans la ville travailleuse? Tous ses habitants sont-ils frappés de léthargie? — Non, m'a-t-on répondu, non, Londres vit plus profitablement que jamais; car c'est le jour où rien ne la distrait de la vie morale, c'est le jour où ses yeux quittent la terre pour regarder le ciel; c'est le jour de la prière, le jour consacré au Seigneur... c'est dimanche, enfin! »

Quelle leçon pour nos pays catholiques! Ceci, dit en passant, a son côté bien sérieux, je le livre à vos sages réflexions, et je vous quitte pour aller assister aux courses d'Epsoom; si nous pouvions y voir la reine, plus d'un plaisir nous serait assuré.

Adieu, adieu donc, à bientôt!

EMMA FERRAND DE BEAUJOUAN.

CORRESPONDANCE

La moitié de Paris est allée, ou se promet d'aller à Londres, ma chère amie; chacun veut avoir fait son pèlerinage au Palais de Cristal, d'autant mieux que le dix-neuvième siècle ne reverra plus une exposition universelle; moi, je me contente des récits que nous en feront nos amies, et reste tranquillement à les attendre. D'ailleurs, puis-je quitter mon poste? ne suis-je pas ici comme une sentinelle pour veiller à ce qui peut t'intéresser, et pour te le dire? mais la tâche est longue aujourd'hui? Aussi, j'attends Florence, elle m'aidera : à deux, le travail, c'est un plaisir! Je vais préparer tout pour la recevoir, cela la fera venir.... On sonne doucement.... c'est elle!... En France, sonner doucement désigne une personne bien élevée; sonner fort, c'est sonner en maître, dit-on, et cela n'est permis que chez soi..... en province; à Paris, on troublerait ses voisins.

« Je t'avais devinée, dis-je en allant au devant d'elle. — Vraiment! — Regarde... (Florence lut le commencement de ma lettre). — Eh bien! reprit-elle s'asseyant et prenant ma plume, je continue :

Il n'y a que les Anglaises qui sonnent à vous faire sauter sur votre chaise; cela signifie : je suis une personne comme il faut. — Je te trouve très-bien dans cette position, lui dis-je en riant; et j'ai bonne envie de te débarrasser de ton châle et de ton chapeau pour que nous puissions décrire notre planche... *Qu'en dis-tu?* — Ce *Qu'en dis-tu?* de Manlius était, dit-on, admirable dans la bouche de Talma. — Oui, chère Florence, mais comme ici il ne s'agit pas de tragédie..... — Eh bien..... je suis à tes ordres. — Voici notre planche VII; accorde-moi toute ta bonne volonté.

Le n° 1 est un dessin de manche pagode, en jaconas, tu la tailleras en droit-fil, sur 50 centimètres de haut; ce dessin s'exécute en broderie anglaise, les ronds du bas se font en points de feston, les autres dessins en points de cordonnet. Tu ajouteras un semé jusqu'à la ligne du haut de cette manche, puis tu l'arrêteras là; cette manche se bâtit sous la manche de dessus.

Le n° 2 est une bande qui se brode de même et sert à former la garniture, haute de 15 centimètres, que l'on coud au bas d'un jupon. Cette garniture n'a que la moitié en plus de la largeur du jupon.

Le n° 3 est un entre-deux qui se brode

et sert avec le n° 2 à composer un fichu-guimpe orné d'entre-deux et de garnitures cousues à peine froncées; cette guimpe a un col formé de l'entre-deux; à l'entre-deux, on coud une bande à peine froncée. L'élégance exige que manche, jupon, fichu aient le même dessin, la même broderie.

Le n° 4, *Laure* se brode au plumetis et en points de cordonnet.

Le n° 5, *Eugénie* se brode de même.

Le n° 6 est un alphabet que je t'ai promis pour marquer le linge damassé; il peut servir aussi pour marquer des mouchoirs d'hommes ou de petites filles.

Le n° 7 est une des 6 pointes d'une étoile blanche qui s'exécute au crochet sur fond rouge. Si tu veux en faire un coussin de tête-à-tête, une couverture de lit, tu achètes, passage de l'Opéra, un crochet ordinaire, du coton blanc n° 15, et du coton rouge de même grosseur. Prends le coton blanc.

1er RANG, fais 12 mailles simples. — 2e, 12 mailles doubles. — 3e, 12 mailles doubles, 2 simples. — 4e, 12 mailles doubles. — 5e, 12 mailles doubles, 2 simples. — 6e, 12 mailles doubles. — 7e, 12 mailles doubles, 2 simples. — 8e, 12 mailles doubles. — 9e, 12 mailles doubles, 2 simples. — 10e, 12 mailles doubles. — 11e, 12 mailles doubles, 2 simples. — 12e, 12 mailles doubles. — 13e, 12 mailles doubles.

Cette pointe finie, tu recommences cinq autres pointes et tu réunis ces 6 pointes, par un surjet à l'envers, avec une aiguille enfilée de coton blanc, ou par un point au crochet. Tu fais de même 6 pointes en coton rouge, elles servent à remplir les vides qui se trouvent entre les 6 pointes blanches de l'étoile, et s'y réunissent de même par un surjet; ce travail est ce qu'on appelle le point allemand, il n'est pas difficile. Quand on va passer, en visite, une journée à la campagne, on n'emporte qu'une petite boîte contenant un crochet et une pelote de coton, on fait des pointes d'étoiles en causant, en se promenant, et un beau jour on se trouve avoir composé un coussin; puis, si l'on y a mis le temps, on aura un tapis de table, un manteau de lit qui pourra se passer d'un transparent, et durera assez pour faire dire à nos petits-neveux qu'ils ont eu une grand'tante bien laborieuse. On pourrait faire le fond jaune, ou bien les étoiles jaunes sur fond rouge: ces deux couleurs sont bon teint.

— Comment garnirait-on le tapis de table? — Avec un effilé formé des deux couleurs du tapis. — Si l'on exécutait ce dessin en laine, on pourrait faire l'étoile de six nuances de jaune, et sur fond bleu-ciel; toutes les couleurs seraient à votre service; on pourrait encore, avec ce dessin, composer des descentes de lit, des tapis de cheminée, doublés d'une toile verte, ou bien en recouvrir des tabourets usés. Ce dessin est représenté ici dans la grandeur qu'il doit avoir.

— Mais d'où t'est donc tombée cette étoile? — Elle a été créée par de belles mains, dans un château de l'Allemagne; j'ignore le nom de celle qui me l'envoie. — C'est fâcheux! tu l'aurais donné à cette étoile; on aimerait à perpétuer sa reconnaissance.

— Le n° 8 est cette étoile blanche entourée de son fond rouge.

Le n° 9 est un dessin de crochet pour couvrir le dos et les bras d'un fauteuil.

Le n° 10 est un dessin, pour coussin de tête-à-tête, qui se fait sur filet carré et se brode en reprises, ces reprises ne sont pas recouvertes. Le coton pour le filet doit être du n° 15, et le coton plat pour la broderie, du n° 20. Le moule doit avoir 2 centimètres de circonférence.

— Pardon... Que représente ce dessin? — *Le Printemps*; je l'ai pris dans ce vieux livre que m'a envoyé Mlle Anaïs. — Ne trouves-tu pas qu'il faudrait reculer de deux carreaux le cadre de ce dessin? — C'est mon avis! les points du surjet qui réuniront ce dessus du coussin, au-des-



sous, se perdront dans la broderie. On m'a demandé comment se faisait le filet carré, bien que je l'aie dit déjà, je vais être obligée de me répéter..... et j'en demande pardon à nos anciennes abonnées.

Pour exécuter ce filet, tu prends *une tête*, tu y montes 84 mailles, tu retires ton moule, retournes ton filet, et ne fais que 83 mailles en prenant ensemble les deux dernières; retire ton moule, retourne ton filet, et ne fais que 82 mailles en prenant ensemble les deux dernières... ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une seule maille, alors tu coupes ton coton, et, après avoir détaché *la tête*, tu recommences dans les 84 premières mailles à en faire 83, en prenant ensemble les deux dernières; ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne te reste plus qu'une maille, et tu auras un carré exact. Tu laveras ce filet, tu le mettras en amidon, tu l'étendras sur une couverture en l'attachant avec des épingles; quand il sera sec, tu le monteras sur un métier à broder, tu prendras le coton plat n° 20, tu l'enfileras dans une aiguille assez longue et tu commenceras par le cadre. Tous les carrés indiqués par un x, tu les couvriras par une reprise, en prenant alternativement dessus, puis dessous chaque ligne du carré, et au lieu de couper ton coton tu passeras ton aiguille sous le carré déjà couvert pour laisser vides les carrés que tu vois à jour et couvrir ceux qui ne sont pas encore couverts. Je te ferai observer qu'il faut faire les reprises dans le sens du dessin; qu'en commençant une aiguillée de coton on doit laisser sur le dessin un bout, un peu long, que l'on a soin de tourner autour d'un des fils du carré que l'on va couvrir d'une reprise. Il ne faut reprendre de coton que le moins possible. Ce travail se fait très-vite.

On peut, au lieu de filet brodé en reprises, exécuter ce dessin au crochet.

— Mais, ma chère, on ne peut entreprendre un seul coussin, il en faut deux semblables. — Aussi ai-je *l'Été* pour faire pendant au *Printemps*; puis, plus tard, je donnerai *l'Automne* et *l'Hiver*. — Voilà qui est bien! pardonne-moi d'avoir pu douter de toi... Continue... je t'écoute.

Le n° 11 est un dessin qui s'exécute de même que le précédent, mais avec un moule de 6 millimètres de circonférence, du coton appelé fil d'Irlande n° 120, en pelote, et pour broder, du coton n° 50; ce dessin est représenté dans la grandeur qu'il doit avoir pour former une nappe d'autel, un manteau de lit, un dessus de cheminée, un tapis de table. Depuis décembre 1848, j'ai donné une quantité de dessins différents; si tu ne veux plus attendre pour composer un manteau de lit, voyons comment nous allons nous y prendre. Le lit a-t-il 3 pieds et demi de large sur 6 pieds de long? le manteau aura 1 mètre 50 de large sur 2 mètres de long; chaque carré a 10 centimètres, il faudra 300 carrés pour couvrir cet espace. Si je t'ai donné 30 dessins, tu en feras 10 de chaque et tu auras ton compte; mais si tu n'en veux faire que 5 tu remplaceras les 5 autres par des carrés de percale festonnés des quatre côtés et ornés au milieu d'une broderie anglaise que tu choisiras sur nos différentes planches. De celle-ci, par exemple, tu prendras quatre fleurs de la bande n° 2 que tu placeras aux quatre coins d'un carré, et, au milieu, tu broderas une des fleurs, sans ses feuilles. Si tu veux un milieu à ton manteau de lit, tu emploies le dessin n° 10, tu te sers du moule et du fil du n° 11, tu lèves 94 mailles au lieu de 84, il y en aura une de chaque côté en dehors du cadre, et quatre de plus de chaque côté dans l'intérieur. Ce n° 10 te représentera l'espace de quatre carrés n° 11, il ne te faudra donc plus que 148 carrés en filet et 148 en percale; tu coudras d'abord, par un surjet à l'envers du côté de la tête du *Printemps*, un carré de percale et un carré de filet, tu les réuniras entre eux aussi de la même manière; à ces deux carrés tu en réuniras



deux autres en ayant soin de coudre alternativement le filet à la percale et la percale au filet en mêlant les dessins. Quand tu as cousu d'un côté 14 carrés de filet et 14 de percale, tu reprends du côté des pieds du *Printemps*, et en face du carré en filet; tu couds un carré en percale, de même qu'en face du carré en percale, tu couds un carré en filet, puis, après avoir cousu de ce côté le même nombre de carrés que de l'autre côté, tu continues, à droite et à gauche du n° 10, à placer de même tous les carrés; tu en auras cousu 248 dans la longueur du lit et 148 dans sa largeur, sans compter le *Printemps* qui se trouvera placé en travers du lit, les pieds tournés vers les pieds..... du lit. — Mais pendant que j'écrivais, je réfléchissais à tous ces carrés de percale..... — Eh bien! — Eh bien, cette œuvre, si j'étais assez heureuse pour avoir le temps de l'exécuter, renfermerait tous mes sentiments, toutes mes pensées. Sur des carrés de percale, j'exécuterais, en broderie anglaise, les initiales de mes parents, sur d'autres carrés leurs armes, s'ils en avaient, j'écrirais en broderie, au plumetis, quelques maximes bien courtes, encadrées avec l'entre-deux n° 3. — Mais, c'est bien ce que tu dis là!.. voilà une idée... Ce que c'est que d'être deux!.... Reprends ta plume.

Le n° 12 est un bracelet pour retenir les sous-manches. Achète deux cercles en caoutchouc pour 5 centimes, le caoutchouc doit être de 8 millimètres de hauteur, — 45 centimètres de ruban de soie blanche, large de 1 centimètre, 45 centimètres de ruban de soie rose, large de 2 centimètres, prends une planchette large de 21 centimètres et épaisse de 1 centimètre, réunis ensemble les deux bouts du ruban rose, puis les deux bouts du ruban blanc. Entre la planchette dans le cercle de ruban rose, de manière à ce que la couture soit dessus, place sur ce ruban une bande de papier de soie, large de 2 centimètres et demi; sur ce papier de soie, entre le cercle en caoutchouc, recouvre-le du surplus de ce même papier; entre, sur ce papier, le cercle de ruban blanc; le ruban rose doit le dépasser du haut et du bas. Enfile de la soie rose dans une aiguille, introduis les doigts de ta main gauche entre la planchette et le ruban rose, puis, de ta main droite, fais, en prenant le ruban rose, un point devant, 5 millimètres après le bord du haut du ruban blanc, et 5 avant celui du bas, puis arrête ta soie par un nœud. Tu retires le bracelet de la planchette et tu as, en grand, le modèle n° 12.

Ces bracelets sont aussi fort utiles pour relever les manches pagodes lorsque l'on sert à table, — ils peuvent servir de jarretières. — Avec un velours large de 6 centimètres et deux cercles de caoutchouc, l'un dans le haut, l'autre dans le bas, on fait des bracelets qui se portent sur le poignet, et dissimulent un peu les bras que l'on voit trop sous les manches pagodes.

Le n° 13 est un bonnet de jaconas recouvert de bandes brodées à l'anglaise, les barbes sont formées de deux bandes réunies.

Le n° 14 est une blouse de tout petit enfant, elle se fait en percale.

Le n° 15 est un fichu orné de plis, et d'entre-deux en broderie anglaise et garni d'une bande de cette même broderie.

A présent, nous continuons la description de la grande planche, car tu nous restes, tu es à nous pour toute la journée, c'est convenu. — Oui; et tu peux disposer de moi. — Eh bien donc, j'en profite.

Le n° 16 est un dessin pour bas de jupon; il se brode: le bas en points de rose, et tout le reste en points de feston.

Le n° 17, *Alzire*, en broderie anglaise.

Le n° 18, *Marie*, de même.

Le n° 19 est un semé qui se brode au plumetis, et se sème: dans le fond d'un gilet d'homme, d'un bonnet ou d'un canezou.

Le n° 20 est un dessin de garniture en broderie anglaise, pour pantalons, jupons, fichus et camisoles.



Voici l'été, rien n'est chaud comme un corset, et, à la campagne, où l'on n'est pas toujours en toilette, un corset à la paresseuse serait bien reçu. J'ai donc cherché une forme nouvelle... mais je n'en ai trouvé qu'aux dépens de la grâce et de la commodité... il m'a fallu revenir au corset Josselin, le *nec plus ultrà* des corsets. — Ah ! si tu cites du latin... cela devient grave. — Certainement, ma chère, il n'y a rien de si grave que mon sujet; être gênée dans son corset... c'est une des plus grandes tribulations de l'existence ! Voici donc ce que je conseille à notre amie. Achète, passage de l'Opéra, du canevas de fil de 60 centimètres de large, à 3 fr. le mètre ; taille les modèles n°s 21-22-23-24-25-26 et 27, en y laissant tout autour 5 millimètres de plus ; quant au n° 27, je te recommande de le tailler de manière à ce que le bout (où sont les cinq œillets métalliques) soit placé en droit fil. J'ai posé ce bout un peu en biais, afin de pouvoir placer cette patte comme elle doit être cousue au corset.

Lorsque tout est taillé, tu fais aux modèles 21-24-25 26-27 et à l'ouverture n° 28, un rempli de 5 millimètres. Ces modèles, tu les bordes de chaque côté, à cheval, avec un ruban de fil de 12 millimètres que tu couds à points arrière.

Le n° 22, les deux pinces, tu les couds à l'envers, à points arrière, et tu bordes ce numéro comme les précédents.

Le n° 23, lorsque les remplis sont faits, tu le doubles d'un ruban de fil de 2 centimètres et demi, tu introduis, entre le dessus et le dessous, six petites ganses rondes et fermes, en coton, que tu arrêtes l'une après l'autre, par un point arrière, et tu bordes ensuite ce numéro comme les précédents.

Au n° 26, tu places en dessous un ruban de fil large d'un centimètre que tu couds à points de côté, et dans lequel tu introduiras plus tard une baleine. Tous les n°s bordés de chaque côté, tu les réunis, dans l'ordre où ils sont placés, par un surjet fait à l'envers.

Au n° 21 (le devant du corset), tu couds à l'envers, à points de côté, un ruban de fil pour y introduire plus tard un petit busc d'acier.

Maintenant, tu fais un rempli dans le haut, puis dans le bas du corset, et tu le bordes à cheval, à points arrière, avec le ruban de fil. Compte 24 centimètres à partir du milieu du n° 21 et couds-y une grosse agrafe la tête en l'air, afin d'arrêter ton jupon, s'il avait envie de remonter.

Le n° 27 est la patte qui se coud du côté droit du corset, à l'envers, par un surjet, étoile contre étoile. La patte cousue au côté gauche se taille de même, mais elle n'a pas l'ouverture n° 28, et se termine par une agrafe cousue au bout de manière à entrer dans un des œillets de la patte de droite ; la patte de gauche ne se coud au corset que du haut et du bas afin de laisser passer la patte droite.

Au milieu du dos, du côté gauche, sur le ruban qui contient la baleine, on coud, à l'envers, une agrafe dont la tête revient en dessus.

Au milieu de la patte de gauche, n° 27, à côté de ce chiffre, on coud, à l'envers, une porte qui dépasse, et lorsque les pattes sont croisées, cette porte et cette agrafe s'accrochent en passant la patte de gauche au milieu de l'ouverture n° 28.

Ce corset peut se faire en coutil, il se borde comme le précédent, ou bien en canevas de soie, alors il se borde en ruban de soie.

Le n° 29 est le dessin du dos d'une veste de petit garçon de six à dix ans.

Le n° 30 est le devant.

Le n° 31 est le pan qui se coud au bas du devant, et va rejoindre le dos pour s'y réunir.

Le n° 32 est la manche qui n'est cousue, du côté du coude, que jusqu'au bas de la broderie ; là, doit dépasser et retomber une manche de chemise, froncée du bas sur un poignet.



Le n° 33 est le col de cette veste.

Cette veste se taille en mérinos gris, bleu de France, ou vert, et se brode en lacet et en soutache de soie de la même nuance.

En nankin, on emploie du lacet et de la soutache de coton blanc.

Le n° 34 est un écusson, et les lettres *P* et *B* qui s'exécutent en broderie anglaise.

Le n° 35 est le derrière d'une bottine de tout petit enfant.

Le n° 36 est le dessus, le n° 35 se réunit au n° 36, étoile contre étoile.

Le n° 37 est la semelle, le talon se réunit au derrière, étoile contre étoile.

Les huit ronds noirs sont des œillets à travers lesquels on passe un ruban pour nouer la bottine.

Elle se taille en mérinos blanc, bleu, ou rose, plus large tout autour de 5 millimètres, se brode en soutache blanche, bleue ou rose, et se double de soie ou de percale blanche, ainsi que la semelle. Sur cette doublure on place une légère feuille de ouate que l'on arrête par des points devant formant des losanges sur le mérinos.

Le n° 38, *Alfred*, se brode en points de feston.

Le n° 39 est le quart d'un mouchoir pour deuil, il se festonne et se brode en points de chaînette, en soie noire. Cette broderie ne se fait plus pour les mouchoirs ordinaires. Ceci s'adresse à celles de nos amies qui se plaignent de ce que je ne leur envoie pas de ces dessins de mouchoir.

— Mais ces demoiselles ne peuvent exiger ce qui plaît à chacune dans son département ! Quelle tour de Babel notre Journal deviendrait pour les modes !

— Aussi, tu vois que j'ai résisté aux dessous de pendule en mousse, aux manches tricotées pour dessous de pagodes..... Mais *revenons à nos moutons*.

Le n° 40 est un semé qui se brode au plumetis sur belle mousseline pour bonnets du matin.

Le n° 41 *L P* se brode au plumetis et au point d'arme.

Le n° 42 *V P* se brode en points de chaînette.

Le n° 43 *L P* se brode au plumetis.

— Maintenant, à notre gravure de modes. Ces dames et cette petite fille sortent de l'église ; l'une a un châle de cachemire brodé en soie de toutes les couleurs... mais je crois que le reste de leur costume s'explique de lui-même.

— Oui, passons au rébus. Mon esprit a gravi ces sept marches. J'ai trouvé sur ce piédestal *le crime :* cet homme qui ôte la vie à son semblable pour lui voler son argent, et sur cet autre piédestal, *la vertu :* cet homme qui coupe la moitié de son manteau pour la donner à un pauvre..... mais je n'ai pas deviné...

— Eh bien, j'ai voulu représenter ce vers :

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

— Hum, hum... l'oreille est obligée d'être indulgente... ma mignonne. Il est vrai que les faiseurs de rébus n'y regardent pas de si près... mais le tien est original, et je te rends cette justice que, lorsqu'on l'a deviné, on n'a pas perdu son temps.

— Ah ! quelle séance je t'ai fait faire ! m'écriai-je en me levant, quarante objets à expliquer ! — Aussi ces demoiselles auront plus d'un cadeau à donner pour une fête : un coussin — des bracelets — des couvertures de dos et bras de fauteuils — des bottines pour une layette — un mouchoir pour un deuil... — quel rapprochement ! dit Florence en se levant à son tour, la vie, la mort..... Si nous passions chez ta mère, c'est l'heure des visites, nous avons tant à apprendre en écoutant les dames plus âgées que nous... »

Je pris le bras de Florence, et nous nous rendîmes au salon. Mais ces dames avaient décidé une promenade, nous revînmes prendre chapeaux, mantelets et ombrelles, puis nous partîmes. En route, maman



nous proposa de monter chez mademoiselle Fauvet, sa couturière. Nous trouvâmes son modeste salon orné tout autour des robes qui formaient le trousseau d'une jeune mariée de province. C'était d'abord : Une robe de mérinos beige, corsage amazone, ornée d'un galon de soie d'une nuance plus foncée, formant échelle sur la jupe et sur la poitrine ; manches pagodes ; le pardessus en étoffe pareille, garni du même galon. — Une redingote de jaconas, à petites fleurs, garnie devant d'une bande cousue, de manière à former un bouillonné et deux têtes festonnées ; mantelet-écharpe, garni de même. — Une robe de mousseline brodée, garnie devant d'une bande de mousseline unie brodée et festonnée de chaque côté ; cette bande, cousue au milieu du devant de la robe, autour du cou, au bas des manches pagodes, formait deux têtes festonnées, et un bouillonné dans lequel était passé un ruban lilas ; casaque de mousseline pareille, garnie de même. — Une robe de barége fond blanc, à grands dessins, corsage en gerbe, ouvert devant, orné de petits rubans de gaze, formant feston d'un côté et rappelant les couleurs de la robe ; sur la jupe, trois hauts volants en droit fil, garnis d'un même ruban — Une robe en gros-de-Naples bleu de France, la jupe couverte de volants de dentelle noire, cousus presque à plat, corsage décolleté, manches courtes, le tout orné de dentelle noire, de nœuds de ruban bleu de France, un second corsage, façon amazone, manches pagodes. — Une robe de taffetas chiné, fond lilas, fleurs lilas foncé ; jupe ornée de trois volants découpés à l'emporte-pièce, corsage découvert, manches Louis XIII, le tout garni de nœuds de rubans et de point d'Alençon. — Une robe de gros de Naples blanc, la jupe couverte de deux volants d'application d'angleterre, corsage décolleté, manches courtes, le tout garni de nœuds et de dentelle ; un second corsage amazone, manches pagodes garnies d'angleterre ; mantelet-écharpe en gros-de-Naples blanc, orné de galons et d'une angleterre haute de 15 centimètres, cousue, très-froncée—Une robe de mousseline blanche, la jupe garnie de volants brodés et festonnés, corsage en gerbe, manches pagodes, corsage et manches garnis de mousseline brodée et festonnée ; pour ceinture, un large ruban retombant en écharpe sur le côté de la jupe. — Une robe de grenadine, à dessins écossais rouge et noir, sur fond poussière ; le corsage montant était fermé devant sous un ruban cousu froncé, rappelant les couleurs de la robe ; ce même ruban, au bas de la poitrine, formait deux nœuds, le dernier terminé par deux bouts un peu pendants ; les manches pagodes garnies du même ruban froncé, c'était charmant. — Une robe de foulard à carreaux gris poussière, corsage à basquines. — Sur la table étaient, en pièces, les robes qui ne seront faites que cet hiver : une riche étoffe de soie vert anglais, recouverte de gracieux dessins blancs — une robe de velours noir, et enfin une robe rose, sur laquelle étaient brochés, en rose d'une teinte plus foncée, des kiosques, des Chinois, des Chinoises... Ce trousseau te représente un échantillon de toutes les étoffes qui sont bien portées ; mademoiselle Fauvet avait tout fourni, excepté les dentelles.

Te décrire la grâce des ornements des corsages et des manches, cela me serait impossible. J'ai remarqué que les coutures qui réunissent les lés des jupes et les bandes qui forment les volants n'avaient pas été repassées pour être aplaties ; en effet, cela leur eût ôté de la fraîcheur, de l'ampleur.

« Heureuse fiancée ! dis-je à Florence, comme nous descendions pour continuer notre promenade — Dieu seul le sait ! me répondit-elle avec un soupir; il y a quelque fois plus de bonheur dans le cœur qui bat sous un simple corsage de percale blanche ! — Enfin ! tu m'accorderas au moins qu'elle peut être heureuse, car le bonheur

n'est pas ici plutôt que là. — Tu dis vrai, Jeanne, cela dépendra d'elle... si elle n'est pas trop exigeante...»

Nous allâmes nous asseoir aux Champs-Élysées. « Ne trouves-tu pas, me dit Florence, que nous perdons le goût des choses simples et riches, que nous ressemblons à des Zerbinettes ? — Je t'accorde *Zerbinette ;* en effet, cette création de Molière est vêtue de clinquant — ces cercles formés de courts brins de paille, enfilés dans un fil et formant des ronds enlacés l'un dans l'autre qui, mêlés à des fleurs, retombent le long des joues, en dehors des chapeaux ; ces voiles de tulle de soie noire brodés en paille, ce jais noir qui brode ces chapeaux de soie, se mêle parmi les fleurs, les franges, les passementeries ; c'est pauvre... mais cela brille !... Ces châles neufs, en cachemires français auxquels on a ajouté une bordure formée de bandes d'un vieux cachemire rayé, coupé en travers, c'est pauvre... mais de mauvais goût. — Que veux-tu ? nous n'avons à Paris ni cour ni salon qui nous donnent des modes riches et distinguées, nos marchands en profitent pour nous vendre de la paille et des vieux cachemires... Ah ! Jeanne ! regarde au-dessus de nos têtes un ballon, deux ballons !... Je remarque que les promeneurs n'y prennent même pas garde... — C'est que c'est très-commun des ballons en l'air ; on nous en montre trois fois par semaine... Tout le monde peut y aller moyennant 150 fr. par personne... Comme ces messieurs et ces dames n'y vont que pour leur plaisir... cela ne nous regarde pas. »

Nous laissâmes les voitures roulant encore vers le bois de Boulogne, et revînmes à la maison. Moi, tandis que Florence accompagnait ma mère au salon, je rentrai dans ma chambre, où je me retrouvai seule avec toi ; car je veux que nous causions de loin comme si nous étions bras-dessus, bras-dessous. Je veux que tu saches mes actions, mes pensées de tous les jours... Sans cela, nous aimerions-nous ? L'amitié, c'est la confiance...

Adieu ! toute à toi.

J. J.

ÉPHÉMERIDES.

20 JUILLET 1554. — NAISSANCE DU ROI SÉBASTIEN.

Sébastien, petit-fils du roi Emmanuel le Grand, et fils de Don Juan III, fut couronné dès le berceau, et son éducation fut confiée à sa grand'mère, Catherine d'Autriche, à son oncle le cardinal Henri et au Père Gonzalve de Camera. La religion dirigea ses passions hautaines et violentes vers un but élevé : il désira la gloire ; mais il ne comprit pas qu'une si généreuse passion a elle-même besoin d'être modérée ; avec le cœur d'un héros, il eut le sort d'un aventurier, et rencontrant sur les champs de bataille une mort prématurée, il laissa son propre pays sans défense, exposé aux entreprises d'un dangereux voisin.

Les grandes victoires que les Portugais avaient remportées dans les Indes, pendant l'enfance de Sébastien, avaient excité, développé en lui le goût et le désir de la guerre. Il se résolut à porter ses armes en Afrique. Il consulta son précepteur Gonzalve, demeuré son ami, et celui-ci le supplia d'attendre, de se marier et de ne hasarder sa vie que lorsque plusieurs enfants auraient assuré la succession au trône. Ces sages conseils restèrent inutiles ; le 24 juin 1578, Don Sébastien s'embarqua, suivi de la fleur de sa noblesse ; il livra bataille aux Maures le 4 août suivant, sur le champ d'Alcaçar, et fut, dit-on, tué, ainsi que la plus grande partie de ses soldats.

La couronne de Portugal échut, par la mort du jeune roi, à Don Henri, son oncle, cardinal et prince de l'Église romaine ; il

vécut peu. A sa mort, le duc d'Albe se précipita, au nom de son maître, sur le faible pays privé de ses rois légitimes, et la convention de Comar mit la couronne de Portugal sur la tête de Philippe II.

La mort du malheureux Sébastien avait été environnée de tant de circonstances mystérieuses, que longtemps les peuples crurent à son retour, et l'épitaphe de sa sépulture, au royal monastère de Belem, témoigne elle-même de ces doutes publics; on y lit : *Sous cette pierre repose, si la renommée a dit vrai, le roi Sébastien.* Quelques-uns de ceux qui attendaient son retour voulurent s'opposer à la prise de possession de Philippe, mais il furent défaits à la bataille d'Alcantara. Le nom du roi Sébastien nous est arrivé environné de mystères que le temps n'a pas éclaircis, et il orne bien la fable d'un drame ou d'un roman.

Sébastien protégea généreusement le Camoëns, dont la vie fut vouée à la misère, lorsqu'il eut perdu son royal ami.

MOSAIQUE.

Frappez à la première porte venue et il en sortira sans doute quelque misère à soulager ou à consoler, quelque maladie de l'âme ou du corps à guérir, de l'âme surtout. Frappez! et dites hardiment : « Qu'avez-vous? qui vous fait souffrir? »

GUSTAVE DROUINEAU.

———

Sans l'économie il n'y a point de richesses assez grandes : avec elle il n'y en a pas de trop petites.

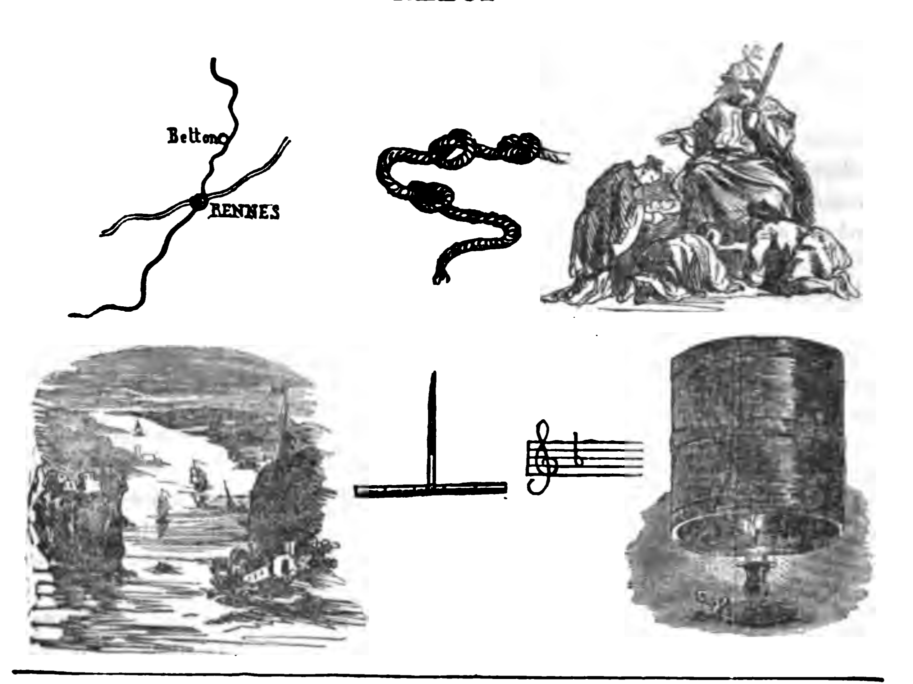
SÉNÈQUE.

———

Les aumônes que Jésus-Christ loue, ce sont celles où l'on prend sur soi, car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

BOSSUET.

RÉBUS.



Paris. — Typographie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. N° VIII.

COUP D'ŒIL
SUR
L'HISTOIRE DE LA PEINTURE.

ÉCOLES D'ITALIE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Commencement des écoles d'Italie. — Une manie d'antiquaire. — Cimabué. — Giotto. — Le Pérugin. — Raphaël. — Le siècle de Léon X. — Léonard de Vinci. — Eclat de l'école de Venise. — Le Titien. — Paul Véronèse. — Le Tintoret.

Il y a un fait remarqable, une vérité qui domine dans l'histoire et qui ne saurait échapper à l'observation, si l'on apporte dans l'étude des annales humaines un esprit quelque peu disposé à y chercher autre chose que des dates alignées avec une régularité plus ou moins scrupuleuse, ou une sèche nomenclature de noms et d'événements. Je veux parler de la manifestation constante de cette loi supérieure qui assigne à chaque peuple sa tâche à remplir dans le travail universel imposé à l'humanité, travail dont Dieu seul sait le but et le terme, et que Bossuet définissait dans le mot célèbre que vous connaissez : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Les résultats visibles de ce travail sont certains progrès dans ce que la langue moderne appelle la civilisation. Ils profitent à l'humanité tout entière, mais il est remarquable qu'une partie seulement de l'humanité les accomplit à son tour. Je touche ici à une vaste question dont le développement demanderait des volumes si l'on voulait l'examiner dans tous ses points de vue ; mais ce n'est pas ici l'occasion d'une leçon d'histoire, et je ne veux que l'effleurer au point de vue d'un des puissants éléments de la civilisation, au point de vue de l'art, de sa marche, de ses chutes et de ses progrès.

C'est en Orient, vers le berceau de la race humaine, que l'art s'est d'abord manifesté: les ruines de l'Assyrie portent encore ses signes ; après l'Assyrie ce fut l'Égypte qui eut la mission de le conserver et de l'étendre, dans le sens et dans la mesure de son génie ; elle a ses sphinx et ses pyramides qui datent de trois mille ans et qui verront encore passer bien des générations. En fait d'art, c'était sans doute tout ce qu'elle pouvait donner, elle n'y a rien ajouté. A chaque chose ici-bas son temps, à chaque peuple sa mission.

A l'Égypte a succédé la Grèce dans le brillant monopole des œuvres du génie. Elle a nourri Homère, Euripide, Sophocle, Phidias, Apelles, Zeuxis, Parrhasius et construit le Parthénon, puis les Romains sont venus fouler brutalement ce sol poétique, ils ont joué aux dés sur les tableaux d'Apelles, exercé leur adresse contre les statues de Phidias, et trouvant que ces chefs-d'œuvre figureraient brillamment dans un triomphe, ils les ont, les grossiers soldats, emportés pêle-mêle parmi leurs bagages, sans se douter qu'ils venaient de tuer le génie d'une grande nation, et qu'ils emportaient en Italie une étincelle divine, qui devait plus tard devenir au sein de la ville conquérante fondée par le sauvage Romulus, un foyer dont l'éclat éblouirait le monde.

Mais cette grande lumière devait, avan

de resplendir, vaciller sous le souffle de bien des orages. Elle faillit d'abord s'éteindre à cause de l'indifférence des Romains, qui estimaient avant tout le talent de la parole, nécessairement en première ligne chez une nation qui passait le temps à conquérir le monde et à s'agiter sur la place publique, au pied d'une tribune. L'art oratoire y était à son apogée quand la peinture se voyait abandonnée aux mains de quelques esclaves Grecs, ou cultivée seulement par un petit nombre d'hommes épris des charmes d'une vie paisible. Après le poëte dramatique Pacuvius, qui décora le temple d'Hercule; après Herpilius, le chevalier, qui peignait de la main gauche; après Arélius, nommé négligemment par Pline; après Marcus Ludius, contemporain d'Auguste, on cite encore Amulius, l'ami de Néron, Autistius, Lubeo et Cornelius Sinus, et la liste s'arrête. C'est à Byzance, auprès de Constantin, que la peinture fleurit encore un instant pour être bientôt étouffée en apparence par les invasions barbares.

Heureusement l'art chrétien commençait à poindre dans les églises souterraines, où les mains pieuses des persécutés essayaient de peindre les principaux sujets des Saintes Écritures. Ces essais naïfs et tout imparfaits se perfectionnèrent quand ils purent se produire au grand jour, et ce génie nouveau avait déjà inspiré de grands et beaux ouvrages, lorsque parut, au sixième siècle, la secte fameuse des iconoclastes ou briseurs d'images. Dans leur impatience d'anéantir tout ce qui pouvait rappeler le paganisme et servir encore à ses profanes cérémonies, les iconoclastes portèrent la torche et le marteau partout où se trouvait un tableau ou une statue, confondant dans leur zèle aveugle les beaux marbres venus d'Athènes et de Corinthe, avec les saintes images taillées dans les catacombes, Jupiter avec Jésus-Christ, Vénus et Minerve avec la Vierge, Mercure avec saint Jean. — Enfin, après les iconoclastes, les Goths, ayant à leur tête le sauvage Totila, se ruèrent sur Rome, et quand ils l'eurent pillée à cœur joie, ils y déchaînèrent l'incendie. Qui peut dire combien de merveilles périrent en ces jours d'effroyables saturnales? En dépit des iconoclastes, Rome était encore encombrée de chefs-d'œuvre.

J'ai eu pour voisin un vieil antiquaire, légèrement atteint de folie depuis la perte d'un anneau ayant appartenu à la femme de Socrate, et qui lui fut dérobé il y a quinze ans, par un autre savant. Mon voisin n'était point un fou dangereux; il appartenait à la catégorie de ces esprits timbrés qu'on appelle maniaques, et sa manie consistait à croire qu'il avait vu l'incendie de Rome allumé par les Goths. Il m'a raconté plus d'une fois cette grande catastrophe au milieu de laquelle il n'avait dû la vie, disait-il, qu'à la protection d'un petit Jupiter sauveur, qui se trouva sous sa main. J'ai vu le Jupiter sauveur; il est en bronze et haut de quatre pouces. Mon voisin qui est mort, hélas! comme un vrai païen du temps de Périclès, en interpellant Pluton dans le grec le plus pur, mon voisin, dis-je, était un de ces hommes dans lesquels la science paraît incarnée. L'antiquité n'avait pour lui aucun mystère, il se promenait en imagination à Rome et à Athènes aussi bien qu'à Corinthe, à Memphis et à Palmyre, comme vous pourriez le faire dans votre jardin; il nommait les rues, les places, les carrefours, les monuments; tous ces souvenirs d'une vie consacrée à explorer les ruines du passé venaient se confondre dans son rêve favori, et il racontait comme un poëte qu'il devenait alors, versant de vraies larmes sur la chute lamentable de la grande maîtresse du monde, et interpellant Totila sur le ton véhément de l'ode. Plus d'une fois, nous qui nous faisions un divertissement cruel de son innocente manie, rangés en cercle autour de son foyer modeste, dans la petite chambre qu'il occupait près de nous, sous les toits, plus d'une fois, dis-je, il nous arriva de céder



à l'illusion, et d'apercevoir à travers l'épaisse fumée de sa pipe allemande cette Rome imaginaire, dont il nous montrait du doigt les décombres. La soirée terminée, c'est-à dire Rome abandonnée par les barbares, chacun retournait à ses études, celui-ci aux Institutes et au Code civil, celui-là à Gallien et à Hippocrate, et personne ne riait plus que discrètement, comme on sourit quelquefois à l'enthousiasme d'un vrai poëte. — Excepté cinq ou six que nous étions parmi les habitants de cette ruche d'étudiants où mon voisin était venu abriter sa tête savante, personne n'eût soupçonné que ce vieillard qui s'en allait chaque matin, une boîte de fer-blanc à la main, acheter à la laitière du coin de la rue son frugal déjeuner, était un Romain du sixième siècle, échappé à la brutalité de Totila.

Au lieu de raconter cette anecdote, je ferais mieux de décrire ce qu'était Rome avant l'invasion des Goths, et je le ferais vraiment si j'en savais quelque chose, mais je confesse que je n'en sais rien, sinon qu'elle était encore, malgré les détournements accomplis en faveur de Constantinople, le dépôt des plus admirables merveilles de l'art grec.

Depuis cette époque jusqu'au treizième siècle, c'est au fond des couvents qu'il faudrait aller chercher les noms des peintres, s'il est possible d'appeler ainsi les religieux, dont tout l'art consistait à enluminer des manuscrits; le temps n'a fait grâce qu'à un bien petit nombre de ces pieux essais dans lesquels les figures sont ordinairement représentées droites, les jambes raides, les pieds sur la même ligne et les bras collés le long du corps. — Vers le douzième siècle seulement, des religieux de Bologne, instruits par les Grecs mosaïstes, commencèrent à peindre des images de la Vierge, suivant un type de convention, plus rapproché de la nature; dans les peintures à la détrempe et à l'œuf, qui datent du commencement du douzième siècle, on aperçoit déjà, indépendamment de la délicatesse du travail qui fait leur principal mérite, un pressentiment de l'expression, et une certaine recherche dans l'arrangement de la composition.

Voilà où en était la peinture à Bologne, à Sienne, à Florence et à Pise, lorsqu'au milieu de ce siècle naquit Cimabué, qu'on peut considérer comme le messie de la peinture en Italie. Le principal mérite de Cimabué, après celui d'avoir indiqué les voies où devait marcher l'art moderne, c'est d'avoir découvert et formé Giotto. — Cimabué, dit Vasari, rencontra un berger qui, tout en gardant son troupeau, s'amusait à dessiner une brebis sur le sable. Il conçut aussitôt le projet d'en faire un peintre et l'emmena à Florence, où Giotto faillit devenir fou à la vue des ouvrages de son maître et des honneurs que lui valait son talent. Quelque temps après, Cimabué, qui l'avait laissé seul dans son atelier, le retrouva tout en larmes devant un de ses tableaux, et tellement absorbé par sa contemplation qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée de son maître. — Cimabué, surpris de son immobilité, s'approcha de lui, et lui frappant sur l'épaule : « Eh bien, Giotto, lui dit-il, voilà que tu pleures! est-ce que tu souffres auprès de moi, et regrettes-tu ton troupeau de chèvres?

— Non, répondit Giotto, mais je songe que je ferais bien peut-être de retourner à mon métier. Comment pourrai-je faire de si belles choses, et combien de temps me faudra-t-il seulement pour en approcher? »

Telle était la cause du chagrin de Giotto. Cimabué le consola de son mieux, sans se douter qu'il nourrissait sous son toit celui qui, suivant l'expression du Dante, devait lui ravir le sceptre de la peinture.

En effet, Cimabué, tout en s'éloignant d'un pas des traditions de l'art bysantin, avait néanmoins conservé la plupart des types consacrés. Ce fut Giotto qui assura définitivement le triomphe du schisme, en

substituant à des principes dégénérés ceux que lui dictaient son goût original et le sentiment de la beauté naturelle.

Giotto parcourut toute l'Italie comme un apôtre, il alla même jusqu'à Avignon, laissant partout des modèles et des élèves. Il avait formé l'école de Florence ; après sa mort, deux peintres qui l'avaient suivi dans ses pérégrinations, vinrent fonder celle de Bologne. C'étaient Pace Ottaviano de Faenza et Guguilmo de Forli. Après eux il faut citer en première ligne Lorenzo et Vitale. On ne peut prononcer le nom de ce dernier sans parler d'une singlarité qui donne une idée du caractère profondément religieux de la peinture au quatorzième siècle.

Vitale et Lorenzo étaient liés d'une étroite amitié. Renommés pour leur habileté, ils étaient appelés dans les couvents et dans les cathédrales pour couvrir de leurs fresques les murs des chapelles, et la besogne se partageait fraternellement entre eux comme le profit. — Cependant la piété de Vitale allait si loin, et son respect pour Jésus lui faisait de tels scrupules, qu'il laissait toujours à Lorenzo la tâche la plus pénible, de peindre le Christ en croix, disant qu'il n'en avait pas le courage, parce que « c'était bien assez que les juifs l'eussent crucifié une fois, et que les mauvais chrétiens renouvelassent tous les jours pour lui ce cruel supplice. »

Tels furent les commencements de l'école de Bologne, tels furent à peu près ceux des écoles de Florence et de Sienne, en un mot de toutes les écoles italiennes qui prirent naissance sous l'inspiration de l'idée chrétienne. Elles restèrent stationnaires jusqu'au moment où l'influence du Pérugin, puis celle de Raphaël, succédèrent en Italie aux traditions laissées par Giotto.

J'ai prononcé le nom de Raphaël et il me coûte beaucoup de ne pouvoir m'étendre longuement sur cet inépuisable sujet d'admiration. En arrivant à Raphaël je me trouve de plain ‘ied au milieu du siècle de Léon X, et il me coûte encore beaucoup de passer rapidement sur toutes les gloires dont l'éclat rejaillit comme un hommage mérité sur le grand pape. Mais il m'est interdit par le titre de ces articles de franchir les limites d'un abrégé. — N'ai-je point eu l'audace d'intituler ce travail : Coup d'œil sur l'histoire de la peinture? Concevez-vous qu'on offense d'un simple coup d'œil Raphaël, Léonard de Vinci, les Carrache, le Dominiquin, Michel-Ange, ces grands hommes, ces géants qu'il faut regarder d'en bas! Qu'on me pardonne cet orgueil et qu'on veuille bien considérer ce coup d'œil impertinent comme un simple recueil de renseignements, peut-être utiles à celles de nos lectrices qui voudraient, ce que je leur conseille bien, approfondir davantage ce que je ne fais ici qu'indiquer. On a beaucoup écrit sur les immenses génies appelés Raphaël, le Titien, Léonard de Vinci, Michel-Ange; mais il manque un livre que je ferais si je savais tailler ma plume assez délicatement, un livre dont l'auteur, et il faudrait que cet auteur fût un poëte, s'appliquât à montrer comment au milieu de l'enivrement de la gloire, comment brûlé par d'implacables passions, Raphaël a su imprimer à ses œuvres la marque d'une nature presque angélique, comment noyé dans les voluptés qui hâtèrent la fin de sa vie, nul mieux que lui n'a exprimé la pureté du sentiment, la pureté de l'amour divin, la pureté de la femme, l'idéale innocence de la beauté. Il n'y a pas de vierges plus sans tache, plus divines, plus mère de Dieu que les vierges de Raphaël ; il n'y a pas de Christ plus Dieu que son Christ. C'est par cette puissance sentimentale, si je puis ainsi m'exprimer, qu'il domine de si haut tout ce grand siècle artistique qui porte le nom de Léon X, et qu'il est encore aujourd'hui Raphaël Sanzio *le divin*. Raphaël était né le vendredi saint de l'année 1483, à Urbino, petite ville pittoresque située entre Pezaro et Pérouse; on



eût dit qu'il avait ce jour-là entrevu par un coin soulevé du voile de Jérusalem les radieuses images dont il a peuplé le Vatican.

Raphaël, c'est toute l'école romaine dans laquelle son plus brillant successeur fut son élève Jules Romain; il en avait fait pendant sa vie la première école de l'Italie; mais après sa mort, ni Jules Romain ni aucun de ses élèves ne surent la maintenir à cette hauteur, et elle était en pleine décadence lorsque celles de Florence palpitaient encore bien vivement du génie de Michel-Ange et de Léonard de Vinci.

En tournant les pages de ce livre d'or de l'art, je passe rapidement sur des existences toutes empreintes d'un caractère original qui tente la plume du biographe. Celle de Léonard de Vinci est une des plus remarquables, parce qu'elle offre le rare exemple d'un homme que la nature semblait avoir doué de toutes les aptitudes. Léonard de Vinci a été à la fois le premier peintre, le premier architecte, le premier ingénieur de son temps. Il n'est pas une science qui n'ait été familière à cet esprit universel, et s'il faut en croire les annales du grand œuvre, il alla bien avant dans celle de l'alchimie, dont il est regardé par quelques écrivains spéciaux, comme un des maîtres. Tout était supérieur en lui, tout frappait d'étonnement, jusqu'à son adresse dans les exercices du corps et à sa force prodigieuse dont ses contemporains citent des exemples dignes de Milon de Crotone. Ainsi il lui arriva, dans un mouvement d'impatience, de tordre entre ses mains une barre de fer épaisse de trois lignes. Il arrêta un jour par la queue un cheval lancé au galop, sur lequel s'enfuyait un homme qui venait de l'insulter. Sa vie ne pouvait finir d'une manière commune; tout le monde sait qu'étant venu en France où l'appelait François Ier, il devint l'ami intime du roi, et mourut entre ses bras au château d'Amboise, au mois de mai de l'année 1519. — Un des motifs qui avaient déterminé Léonard de Vinci à se rendre à l'appel de François Ier, était le chagrin de voir sa renommée éclipsée par celle de Michel-Ange, qui avait sur lui l'avantage que donne la jeunesse. Il y avait longtemps qu'on admirait Léonard de Vinci, et quand les Florentins virent s'élever ce jeune talent, remarquable par une énergie qui n'était point la qualité dominante de son rival, ils lui accordèrent la palme qui était restée si longtemps aux mains de Léonard.

L'arrêt n'était pas juste, il ne fallait pas plus retirer la palme à Léonard de Vinci pour la donner à Michel-Ange, que la partager entre eux. Il fallait leur faire à chacun son triomphe. Léonard de Vinci alla chercher le sien entre les bras de François Ier. Disons en passant qu'une des principales gloires de la France est d'avoir offert un asile à tous les génies blessés, à toutes les gloires insultées ou méconnues. — Le nom de François Ier réveille encore le souvenir de Tiziano Vicelli, ou le Titien, qui est toute la gloire de l'école vénitienne, et auquel l'empereur Charles-Quint fit un jour l'honneur de ramasser son pinceau. Quel que fût le mérite du peintre, ce n'était après tout qu'un peintre, et les gentilshommes qui entouraient l'empereur ne purent s'empêcher de manifester un profond étonnement d'un pareil oubli de l'étiquette. Charles-Quint ayant appris qu'ils en murmuraient dans son antichambre, voulut profiter de l'occasion pour leur donner une leçon sérieuse. Il fit asseoir le Titien à sa droite et reçut ainsi ses courtisans. Tous en passant devant le peintre affectaient de ne pas le remarquer, alors l'empereur les obligea à se découvrir pour lui, en leur adressant cette dure semonce : « N'oubliez pas, messieurs mes gentilshommes, que je puis faire à volonté des douzaines de comtes et de ducs comme vous; mais il n'y a que Dieu qui puisse créer un peintre comme le Titien. »

Et Titien était digne de l'honneur que lui faisait Charles-Quint. De même que Raphaël représente lui seul presque toutes la gloire de l'école romaine, le Titien résumait en lui toutes les brillantes qualités qui font celles de l'école vénitienne. Nul n'a porté plus haut que lui la magie du coloris. Sa palette était, selon l'expression à peine exagérée d'un biographe italien, une cascade de lumière; nul, non plus, n'a exprimé mieux que lui le mouvement du sang sous la chair et le frémissement de la vie. Il eut pour successeurs Paul Véronèse et le Tintoret.

Paul Véronèse était le peintre des grandes compositions. Il ne se trouvait à l'aise qu'en face d'une toile gigantesque ou d'un mur de cathédrale. Aussi est-ce par la grande peinture qu'il domina les maîtres de son temps. Le tableau des *Noces de Cana* que possède le musée du Louvre, et l'un de ses plus magnifiques ouvrages, donne une large idée de l'opulence de son génie merveilleux, auquel il ne fallait qu'un mois pour produire une telle œuvre.

D'une hauteur de plus de vingt pieds sur vingt-huit de large, le tableau des *Noces de Cana* ne comprend pas moins de cent trente figures parmi lesquelles il a introduit les portraits des principaux personnages de son temps. Il s'y est représenté lui-même avec les plus habiles peintres de Venise, au milieu d'un groupe de musiciens qui occupe le premier plan. Il joue du violoncelle; derrière lui, le Tintoret et le Titien l'accompagnent sur la basse. Par une étrange fantaisie, qui soulèverait de nos jours de justes réclamations de la part de la critique, tous ces personnages sont vêtus à la mode vénitienne du seizième siècle. Il est incontestable que Paul Véronèse a commis à dessein cet anachronisme, pour avoir l'occasion de dépenser avec prodigalité au milieu de ce splendide fouillis d'étoffes de soie et de velours, les richesses de sa palette magique.

Chargé d'immenses travaux par le sénat de Venise, Paul Véronèse avait acquis comme le Titien une fortune considérable, et rivalisait de luxe avec les plus opulents seigneurs de la République; il donnait des fêtes somptueuses et des festins auprès desquels pâlissaient même les Noces de Cana. Mais tout en donnant à son goût pour le luxe une si large satisfaction, il faut dire encore qu'il était en même temps la Providence des pauvres artistes. Plus d'une fois il vint généreusement au secours du Tintoret son rival.

Fils d'un teinturier, le Tintoret avait été longtemps forcé de lutter avec la misère, il avait conservé de ces temps difficiles une sorte de misanthropie qui l'empêchait d'aller au-devant des hautes protections. Il arrivait résolu à se faire jour par ses propres forces à travers la foule des peintres qui occupaient l'attention du public, et travailla longtemps dans la solitude, grandissant à l'insu de ses émules, et acquérant à force de travail une prodigieuse facilité. On pourrait difficilement faire l'énumération des tableaux qu'il peignit dans sa jeunesse. Mais voici un trait qui prouve en même temps que cette facilité la tournure bizarre de son caractère.

Il arriva que les religieux de Saint-Roch voulant faire décorer de peintures le cloître de leur couvent, ouvrirent un concours entre les peintres de Venise. Sans confier son dessein à personne, le Tintoret se procure la mesure de l'espace à remplir, et en quelques semaines il exécute un immense tableau représentant saint Roch reçu par le Père Éternel, et entouré d'anges. Son œuvre terminée il séduit quelques religieux, et parvient à la faire mettre en place. Cependant les autres peintres en étaient encore à l'ébauche de leurs compositions. Le jour du concours arrive, et Paul Véronèse, le Schiavone, Salviati, Zuccharo, présentent leurs esquisses. « Mais ne vois-je pas ici le Tintoret? dit un des religieux, n'a-t-il pas aussi pris place parmi les concurrents? » — Le Tin-

toret était, en effet, assis dans un coin de la salle ; à l'appel de son nom il se leva, et comme il était pauvrement vêtu, l'assistance se mit à rire. L'hilarité redoubla quand on le vit se diriger du côté de la porte comme un homme qui veut se dérober à une attention importune. Mais la scène ne tarda pas à prendre une autre physionomie. — Au lieu de sortir, le Tintoret alla soulever la tapisserie qui couvrait le mur du cloître et son œuvre apparut.

Les peintres qui s'étaient moqués de lui n'eurent pas plus tôt vu cette admirable production qu'ils demeurèrent stupéfaits, dit un biographe, et remportèrent leurs dessins en s'avouant vaincus.

C'est à dater de ce moment que Paul Véronèse et le Tintoret devinrent amis. Loin d'en vouloir à son heureux rival, Paul Véronèse lui ouvrit sa bourse, pour le mettre à même de se livrer à de grands travaux, et sa générosité ne se démentit jamais. Telle n'avait pas été la conduite du Titien, son premier maître, qui, sous un prétexte frivole, mais en réalité par jalousie, l'avait congédié de son école.

J. DE CHATILLON.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL CAVALLO ED IL CAVALIERE.

FAVOLA.

Dovendo un cavaliere andar in lontana città, fere sellare il suo palafreno, e montato sopra, forte spronol'o ; sicchè d'aperto trotto andó molte miglia. Ma stucca la bestia del freno, si volse al padrone, e disse : « Egli mi pare che voi abbiate, signore, gran fretta. Oh! perchè stringermi ad abboccar questo ferro? vi condurrei più leggiero che vento, se lasciate che sciolto a mia posta corressi. Credette il pazzo cavaliere, e sfrenollo. Meschino a lui! prese di galoppo a volare lo sfrenato cavallo, nè ravvisando un larghissimo fossa taccio balzó di sella il signore, e dentro vi rovinarono entrambi.

Chi abbisogna d'esser diretto, fa gran senno soggettando sè stesso al governo d'altrui. La gioventù soprattutto deve tener questo saggio consiglio : poichè senza freno vivendo, trabocca facilmente in precipizi con dolore di sè, e di quelli pure che superiori le sono.

GIUSEPPE MANZONI.

LE CHEVAL ET LE CAVALIER.

FABLE.

Obligé de partir pour une ville éloignée, un cavalier fit seller son cheval et, monté dessus, il l'éperonna fortement ; si bien qu'il parcourut d'un trot rapide plusieurs milles. Mais l'animal, révolté du frein, se tourne vers son maître et lui dit : « Il me paraît, seigneur, que vous avez grande hâte. Oh ! pourquoi ce fer m'étreint-il la bouche? Je vous conduirais plus vite que le vent si, dégagé, vous me laissiez courir à ma guise. » L'imprudent cavalier le croit, et le débride. Malheur à lui! Le cheval effréné part comme un trait. Le maître, surpris, ne peut éviter un large fossé ; il est désarçonné, et tous deux ils font la culbute.

Celui qui a besoin d'être dirigé fait bien de se laisser gouverner par autrui. La jeunesse surtout doit retenir ce sage conseil, puisqu'en vivant sans frein on trébuche facilement dans des précipices, avec douleur pour soi autant que pour ceux qui sont nos supérieurs.

Mme VAN TENAC.



UNE REPRÉSENTATION A SAINT-CYR.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mme DE MAINTENON.
Mme DANGEAU.
MARGUERITE DE SERVAN, RENÉE D'AMBOUZE, ANNE DE PRESLES, ISABELLE D'AVENAY, demoiselles de Saint-Cyr, quinze à seize ans.
CONSTANCE DE PONS, CHARLOTTE DE SEPTEUIL, quatorze ans.
NICOLE, servante, quinze ans.
Plusieurs Élèves, Personnages muets.

Les demoiselles de Saint-Cyr portaient une robe et un tablier bruns — un petit bonnet de linon ou de batiste — un bouillon de mousseline autour du cou — le tablier bordé d'un ruban de la même couleur que les nœuds du bonnet — ceinture pareille. — Les rubans des plus grandes demoiselles sont *bleus*, ceux de Constance et de Charlotte sont *jaunes*. Les rubans désignaient les classes.

ACTE PREMIER.

La scène représente un parloir intérieur de Saint-Cyr, très-simplement meublé — sur la cheminée un portrait de Louis XIV — une table ronde recouverte d'un tapis — des chaises — un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, RENÉE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *avec joie.* Mon Dieu! Marguerite, que vous devez être contente!

MARGUERITE, *assise à l'écart auprès d'une table et tenant un livre.* Et pourquoi? vous savez que je ne suis pas d'humeur très-enjouée.

CHARLOTTE. Les autres jours, cela se conçoit, mais aujourd'hui! jouer le rôle d'*Esther*! dire les vers de monsieur Racine, devant le roi, devant Madame, devant toute la cour... quel bonheur!

MARGUERITE. C'est vrai. . je n'y pensais plus.

RENÉE, *avec ironie.* Mademoiselle de Servan avait oublié qu'elle paraissait ce soir devant le roi?... C'est faire peu d'honneur à Sa Majesté!

MARGUERITE. N'interprétez pas ainsi mes paroles, mademoiselle; j'apprécie l'honneur qui m'est échu... mais en ce moment... mes pensées se portaient ailleurs...

CHARLOTTE, *avec intérêt.* Vous souffrez? chère amie, auriez-vous reçu quelque fâcheuse nouvelle?

(*Marguerite soupire en regardant une lettre déployée dans son livre.*)

RENÉE, *d'un air piqué.* Je crois qu'avant peu d'heures les applaudissements du roi et de la cour auront eu le pouvoir d'effacer les fastueux chagrins de mademoiselle de Servan!

CHARLOTTE, *avec onction.* Dieu le fasse! (*Étourdiment.*) Pour moi, je l'avoue, depuis quinze jours je ne pense qu'à une seule chose... au costume de *Zarès* et à la manière dont je devrai entrer en scène. Qui pourrait me dire quelle était l'étiquette chez les *filles des Persans?* Comment faisait-on la révérence?... Monsieur Racine ne m'en a rien dit; il m'enseigne seulement à parler français... Voyons si je me souviens de ses leçons:

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin;
Et ce salon pompeux est le lieu du festin!
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée...

(*Avec impatience.*) Mais, vous ne m'écou-

tez ni l'une ni l'autre! Marguerite rêve?... et vous, Renée...

RENÉE, *d'un ton piqué*. Moi! je suis très-mauvais juge en pareille matière. Ai-je été consultée? ai-je assisté aux leçons de monsieur Racine, à celles que Madame vous a données?..... Je ne sais rien..... absolument rien....

CHARLOTTE, *avec malice*. Cependant, on prétend que par précaution, vous aviez appris tout le rôle d'*Esther*, afin de n'être pas prise sans vert, si le choix tombait sur vous.

RENÉE, *rougissant*. Voilà bien la plus sotte histoire...

SCÈNE II.

ANNE DE PRESLES, ISABELLE D'AVENAY, CONSTANCE DE PONS, *plusieurs* JEUNES ÉLÈVES.

ANNE. Mesdemoiselles, ne voudriez-vous pas répéter encore une fois, entre nous, les dernières scènes du premier acte?

RENÉE. Pourquoi cela? N'avez-vous pas eu assez de répétitions, devant Madame, devant Mme de Briccou? Vous devez être sûres de vous-mêmes!

CHARLOTTE. On voit bien que vous ne jouez pas!

ISABELLE. Allons! en place. Mais où est donc mademoiselle Marguerite, *Esther* enfin?

RENÉE. Elle *goûte le plaisir de se faire oublier*, ou plutôt de se faire chercher.

MARGUERITE. Me voici! Mesdemoiselles, pardonnez-moi ma distraction...

CONSTANCE. Commençons.

MARGUERITE.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je? Mardochée! ô mon père! est-ce vous?
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux?...
Que nous annoncez-vous?

ANNE, *à part et passant la main sur sa robe et sur ses cheveux*. Un cilice? de la cendre?... pas encore!... (*Haut.*)

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
Nous sommes tous perdus!...et c'est fait d'Israël!

RENÉE. Quelle monotonie! quel *ron ron* de pensionnaire! Annonce-t-on un malheur du ton qu'a madame de Glapion lorsqu'elle lit au réfectoire?

MARGUERITE. Nous tâcherons de mieux faire.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

Allons, *Mardochée!*

ANNE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés;
Toute la nation à la fois est proscrite:
Aman, l'impie Aman...

(*Elle hésite.*)

CONSTANCE. Eh bien! *Mardochée?*

ANNE.

L'impie Aman, race, race de... de Médianite.

CHARLOTTE. *D'Amalécite!* Vous n'avez pas l'oreille poétique, *Mardochée!*

ANNE.

L'impie Aman, race d'Amalécite,
A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit,
Et le roi trop crédule, a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature:
Ses ordres sont donnés; et, dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage!

ISABELLE. Que de gestes! ma *sœur Anne!* Croyez-vous que *Mardochée*, si grave et si vieux, s'agitât en tous sens, même en décrivant cet *horrible carnage?*

ANNE. Dame! je ne sais trop..... Je ne me figure pas *Mardochée* autrement que je le fais...

ISABELLE. Voulez-vous avoir un modèle de bonne déclamation? Priez notre chère



Esther de nous réciter sa prière. Le voulez-vous, ma chère amie

MARGUERITE. Volontiers ! d'autant plus que vos bons conseils pourront m'éclairer.

ISABELLE. Silence ! *jeunes israélites !* Chut ! *Élise !* Attention ! *Mardochée !*... Allons, ma chère *Esther*, nous sommes tout oreilles.

MARGUERITE.

O mon souverain roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit, dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes [yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux ;
Même, tu leur promis de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée...
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adul- [tère :
Maintenant, elle sert sous un maître étranger ;
Mais c'est peu d'être esclave... on la veut égor- [ger...

(*Elle se tait, tombe dans une profonde rêverie, et dit enfin à voix basse :*)

O mon père ! ô ma mère ! je devrais offrir pour vous des prières à Dieu, au lieu de réciter des vers !... Que ne suis-je auprès de vous !

CHARLOTTE, *avec intérêt.* Qu'avez-vous donc, ma chère ?

MARGUERITE, *émue.* Pardonnez-moi, mesdemoiselles, je suis un peu souffrante.

RENÉE, *d'un ton sec.* Comment soutiendrez-vous donc votre rôle, si vous tombez dans la distraction ? Que dira le roi ?..... que dira Madame ?

MARGUERITE. Leur présence me soutiendra ; avec vous, mes chères amies, je ne crois pas devoir me contraindre.

ISABELLE, *avec bonté.* Non, sans doute, reposez-vous, ma chère Marguerite, afin d'être bien calme et bien belle pour représenter *Esther* au naturel (1).

CHARLOTTE. Et elle la représentera bien, je vous en réponds !.... (*Dix heures sonnent.*) Dix heures déjà ! Il faut nous rendre à la salle des exercices. Venez-vous, Marguerite ? (*Toutes les jeunes filles s'éloignent.*)

MARGUERITE. Je vous suis.

RENÉE. Je reste !..... on n'a pas besoin de moi, en ce jour de fête.

CHARLOTTE. Au contraire ! nous comptons sur vous pour nous applaudir... si le roi le permet ! (*Elle sort avec Marguerite, un papier tombe de sa poche. Marguerite a laissé sur la table l'enveloppe de la lettre qu'elle lisait. Renée les suit des yeux.*)

SCÈNE III.

RENÉE, *seule, se promenant avec agitation.*

Vous applaudir ? j'y suis bien disposée, en effet ! après l'injustice qu'on me fait éprouver ! Ce rôle d'*Esther*, qui met l'heureuse favorisée en rapport avec le roi, avec le dauphin, avec la duchesse de Bourgogne... ce rôle m'était dû, et je m'en vois dépouillée pour cette Marguerite qui m'est odieuse... J'étouffe ! (*Elle s'arrête.*) Mais, qu'est-ce que ce papier que j'ai vu tomber de la poche de Charlotte... (*Elle le ramasse.*) Que vois-je ? une chanson sur le roi !... contre le roi !... une raillerie mordante... Si on trouvait ce papier entre mes mains, je serais perdue ! (*Elle le jette sur la table.*) Mais... une réflexion !... Si Marguerite avait perdu ce papier, et qu'on l'eût trouvé ?... elle ne jouerait pas... j'empêcherais son succès d'aujourd'hui, voilà tout !... et je jouerais à sa place... (*Après un moment d'hésitation.*) Pourquoi pas ?... il n'y a pas là grand mal... Madame l'aime, et lui pardonnera... (*Elle prend le papier.*) Cette enveloppe qu'elle a laissée

---

(1) Si on jouait ce proverbe et qu'on possédât la musique de Méhul, on pourrait ajouter :

ANNE. Essayons les chœurs.

Et placer ici le chœur : *Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes,* qui termine le premier acte d'*Esther*.



là, à son adresse, portant les armes de sa famille, ne semble-t-elle pas disposée tout exprès ?... (*Elle met le papier sous l'enveloppe.*) Que faire ?... lui laisserai-je recueillir ces applaudissements, ces mots flatteurs, ces louanges enivrantes d'un grand roi, d'une cour si aimable, si polie.... Non, non, elle ne jouera pas !.... Voilà Nicole.... (*Elle l'appelle.*) Nicole !

SCÈNE IV.

NICOLE, RENÉE.

NICOLE. Quoi ! mamzelle ?

RENÉE, *avec précipitation.* Tiens, Nicole! tu vois cette lettre ; tu vas la porter à madame de Fontaine (1). Tu diras que tu l'as ramassée dans une allée où la classe *bleue* s'était promenée.... Tu m'entends ?

NICOLE, *étonnée.* Mais je n'ai rien ramassé du tout, mamzelle, puisque c'est vous qui me baillez cette lettre.

RENÉE, *d'un ton impérieux.* Tu diras ce que je te dis de dire ! et si tu fais bien ma commission, je te donnerai, à ma sortie, une jupe et un corps d'étamine de Lude.... Comprends-tu ?

NICOLE. Nenni dà ! je n'comprends mie.... mais je vous obéirai... rapport à la jupe.

RENÉE. C'est bon.... Va-t'en !

NICOLE. Je vous donne le bonjour, mamzelle.

SCÈNE V.

RENÉE, *seule.*

C'est un grand coup !... mais cette Marguerite m'offusquait... (*Avec dédain.*) Et qui est-elle, d'ailleurs ?..... Son père habite une pauvre gentilhommière à colombier, elle a eu tout juste les quartiers nécessaires pour être admise à faire ses preuves.... Et on prétend la mettre au-dessus de moi !... Il est bon que cet orgueil soit rabattu... Mais on vient.... je me sauve !

(1) Supérieure de Saint-Cyr au temps de Mme de Maintenon.

SCÈNE VI.

Mme DE MAINTENON, *vêtue de noir, robe de damas ou de satin; coiffure de dentelle noire, cheveux blancs, en bandeaux.*

(*Elle s'assied.*) Quelle douceur, quel repos d'esprit je goûte dans cette chère maison ! En vérité, je ne vis qu'ici, et si je suivais mes inclinations, je me retirerais pour jamais dans cet asile de paix, au milieu de mes enfants, de ces pauvres filles qui me retracent ce que j'étais jadis : noble et misérable.... La faveur, les adulations, les complaisances... tout me pèse ; mais aujourd'hui, j'espère quelque douceur à me trouver au milieu de mes filles, et à leur procurer ce petit divertissement... Mademoiselle de Servan me plaît... Caractère solide, franche et prudente, sensible et réservée, elle fera honneur à la fondation du roi... Puissions-nous en dire autant de toutes les filles de Saint-Cyr !

SCÈNE VII.

Mme DE MAINTENON, Mme DANGEAU (1).

Mme DE MAINTENON, *se levant.* Eh bien ! chère amie, tout se dispose-t-il pour la représentation ? *Esther* est-elle bien belle, et *Assuérus* bien majestueux ?

Mme DANGEAU. Mon Dieu ! madame, j'ai une nouvelle fâcheuse à vous apprendre... Nos dames de Saint-Louis sont désolées, elles m'ont envoyée auprès de vous...

Mme DE MAINTENON. De quoi s'agit-il ? Rien de bien grave, j'espère ?...

Mme DANGEAU. Tout se préparait pour la représentation, et nos dames réunies à la salle du chapitre, se disposaient à aller à la rencontre de Sa Majesté, lorsqu'une fille de basse cour, Nicole...

(1) Femme de Dangeau, auteur de *Mémoires* sur Louis XIV, amie particulière de Mme de Maintenon.



Mme DE MAINTENON. Nicole! oui, je la connais... Après?

Mme DANGEAU. Nicole est venue apporter à ma sœur de Fontaine une lettre qu'elle venait de trouver dans l'allée des *Bleues*. Cette lettre, adressée à mademoiselle de Servan...

Mme DE MAINTENON. Marguerite! quelque enfantillage, sans doute.

Mme DANGEAU. Hélas! madame, plût à Dieu! cette lettre contenait une chanson satirique contre Sa Majesté. (*Elle remet la lettre à Mme de Maintenon.*)

Mme DE MAINTENON, *lisant*. Contre le roi! Marguerite!... c'est impossible!..... Pardon, ma chère amie, mais je crois cette enfant aussi bonne que candide, et incapable.....

Mme DANGEAU. Tout le monde partageait l'opinion de Madame, mais beaucoup de preuves s'élèvent contre cette jeune personne. On l'a vue, au dernier jour de parloir, recevoir de la dame qui la visitait, une lettre qu'elle a cachée à tous les yeux, et qu'elle relisait souvent à l'écart. On comptait parler à Madame de cette circonstance... Cette lettre doit être celle-ci, car la supérieure déclare qu'elle n'a pas passé par ses mains, ainsi que le veut la règle de la maison. D'ailleurs, mademoiselle de Servan, accusée, ne s'est pas défendue.....

Mme DE MAINTENON, *vivement*. Qu'a-t-elle dit?

Mme DANGEAU. Elle a déclaré ne pouvoir répondre, et s'est mise à pleurer. Madame de Fontaine, surprise, irritée, a décidé alors, sauf l'approbation de Madame, que Marguerite ne paraîtrait pas devant Sa Majesté, faveur dont elle s'est rendue indigne.

Mme DE MAINTENON. Mais le rôle d'*Esther!* Le roi compte sur la représentation, et vous savez, chère Dangeau, combien il est difficile d'amuser un homme inamusable!

Mme DANGEAU. Ma sœur de Fontaine a donné le rôle à mademoiselle Renée d'Ambouze, qui le sait, et s'en acquittera fort bien.

Mme DE MAINTENON. Soit!... Nous éclaircirons plus tard cette malheureuse affaire. Voilà le roi! (*On entend les tambours battre aux champs.*) Venez, chère amie, allons recevoir Sa Majesté à la porte de clôture. (*Elles sortent.*)

ACTE II.

Même décor.

SCÈNE PREMIERE.

Mme DE MAINTENON, *seule*.

Le souvenir de cette enfant me poursuit; il m'a troublée pendant la représentation, et, grâces à ma distraction, j'ai perdu l'occasion de dire bien des flatteries!... Comment concilier une si noire ingratitude, envers un roi, un bienfaiteur insigne, avec cette bonté, cette noblesse d'âme que toujours j'avais vu reluire en cette jeune fille, et qui me l'avaient fait distinguer d'entre ses compagnes? Si elle est coupable, ce me sera une nouvelle leçon de ne pas m'attacher à la créature, si gracieuse, si séduisante qu'elle soit, et de ne chercher dans les bonnes œuvres que Dieu, leur juge et leur rémunérateur... J'ai demandé Marguerite..... Elle tarde... Ah! la voici!...

SCÈNE II.

Mme DE MAINTENON, MARGUERITE.

MARGUERITE, *avec humilité*. Je me rends à vos ordres, Madame.

Mme DE MAINTENON, *d'un ton sévère*. Vous devinez, mademoiselle, la raison qui vous amène en ma présence. Avant de vous faire quitter cette maison, où vous ne semblez plus digne d'habiter, j'ai voulu vous entendre, et recevoir vos explica-

tions... si vous pouvez m'en donner... Vous vous taisez ?... N'avez-vous rien à dire?... Cette lettre, la reconnaissez-vous ?

MARGUERITE, *émue*. Oui, madame.

Mme DE MAINTENON. Vous est-elle adressée?

MARGUERITE. Oui, madame.

Mme DE MAINTENON. Elle ne vous est pas parvenue par les voies ordinaires; la supérieure de cette maison ne l'a point vue.

MARGUERITE. Non, madame.

Mme DE MAINTENON. Elle contenait donc un secret que vous vouliez dérober aux yeux de celles qui vous tiennent lieu de mère ? Et quel secret !... une basse raillerie contre un roi vénéré, dont les bienfaits vous assurent l'éducation et l'existence, qui, redoutable à l'Europe, cher à son peuple, doit être, par une élève de Saint-Cyr, aimé comme un père, respecté comme un bienfaiteur ! Pourquoi ne pas brûler cette misérable chanson, aussitôt qu'une main étrangère vous l'avait fait parvenir ?

MARGUERITE. Hélas ! madame, elle ne m'appartenait pas !

Mme DE MAINTENON. Que voulez-vous dire?

MARGUERITE. Jamais je n'ai eu en mon pouvoir l'infâme libelle dont vous me parlez.

Mme DE MAINTENON. Vous en connaissiez cependant l'existence ?

MARGUERITE. Oui, madame.

Mme DE MAINTENON. Et qui donc gardait ces couplets entre ses mains?... Est-ce une de vos amies ?... de vos compagnes? Répondez ! Marguerite.

MARGUERITE. Jamais, madame, non, jamais !

Mme DE MAINTENON. Alors que faut-il que je croie de votre assertion ? Toutes les preuves sont contre vous : cette lettre mystérieusement remise, gardée par vous et lue à l'écart... votre silence... vos larmes... Une explication franche pourrait seule.....

SCÈNE III.

Mme DE MAINTENON, MARGUERITE, CHARLOTTE, *accourant.*

CHARLOTTE, *avec animation*. Ah ! madame ! que viens-je d'apprendre !... On accuse Marguerite, et c'est moi, moi qui suis la seule coupable !

MARGUERITE, *avec douleur*. Oh ! Charlotte, tu te perds !

CHARLOTTE. Je te justifie !... (*A Mme de Maintenon.*) Ces couplets sont à moi, madame, ils m'ont été donnés à ma dernière sortie... et ce matin, je les ai perdus......

Mme DE MAINTENON, *sévèrement*. Pourquoi, mademoiselle, gardiez-vous de tels écrits ?

CHARLOTTE, *naïvement*. Madame... pardonnez-moi... je les gardais... parce que... ces couplets sont très-chantants... Ils sont sur l'air des *Folies d'Espagne*.

Mme DE MAINTENON. Je crois qu'il y a eu dans votre faute plus d'enfantillage que de méchanceté. De qui tenez-vous ces couplets ? Parlez ! je ne ferai pas mauvais usage de votre secret...

CHARLOTTE. C'est un de mes cousins qui me les a donnés... Il avait quelque mécontentement à son régiment...

Mme DE MAINTENON. C'est bien !... et si son mécontentement est fondé, on y fera droit. Pour vous, Charlotte...

CHARLOTTE, *les larmes aux yeux*. Ah ! madame, je sais que je suis indigne de vos bontés ! Je ne mérite plus de rester à Saint-Cyr !

Mme DE MAINTENON. Pour vous... vous apprendrez et vous chanterez à genoux, à la chapelle, le motet :

Grand Dieu ! sauvez le roi !
Grand Dieu ! vengez le roi (1) !

CHARLOTTE, *baisant la main de Mme de*

(1) Motet chanté à Saint-Cyr sur l'air qui a servi depuis pour le *God save the King*.

Maintenon. Oh ! de bien grand cœur, madame !

Mme DE MAINTENON. Marguerite avait donc vu ces couplets entre les mains de Charlotte ?

MARGUERITE. Il est vrai, madame.

CHARLOTTE. Et même, elle m'avait bien grondée !... Mais, vous le savez, madame, les *rubans jaunes* n'ont pas le sens commun.

Mme DE MAINTENON. Pouvez-vous me dire par qui ces couplets ont été mis dans cette enveloppe ?

MARGUERITE. Nous l'ignorons, madame.

Mme DE MAINTENON, *à part.* Je le saurai. (*Haut.*) Allez, Charlotte, et soyez dorénavant plus sage et plus prudente... Une seconde faute ne serait plus pardonnée. (*Charlotte fait la révérence et sort.*)

SCÈNE IV.

Mme DE MAINTENON, MARGUERITE.

Mme DE MAINTENON, *avec bonté.* Cette enveloppe est à vous, Marguerite ; voulez-vous me dire ce qu'elle a contenu ?

MARGUERITE. Hélas ! madame, une lettre de ma bonne mère !

Mme DE MAINTENON. De votre mère ?

MARGUERITE, *remettant la lettre à Mme de Maintenon.* Oui, madame ; elle me confie ses peines... Pauvre, chargée d'enfants en bas âge, elle voit mon père prêt à partir pour l'armée ; mon père, si languissant, si affaibli par ses campagnes et ses blessures ! Elle a épuisé ses dernières ressources pour son équipement, et l'avenir la désole, car elle ne voit que soucis, misère... et un malheur... peut-être irréparable !

Mme DE MAINTENON. Quel poste occupe votre père ?

MARGUERITE. Il est capitaine au régiment de Poitou, et chevalier de Saint-Louis.

Mme DE MAINTENON. Sa fortune ?

MARGUERITE. Est nulle ; les guerres continuelles nous ont ruinés.

Mme DE MAINTENON, *à part.* Pauvre et brave noblesse !... (*Haut.*) Mais pourquoi, Marguerite, la lettre de votre mère vous a-t-elle été remise en secret ?

MARGUERITE. Hélas ! madame, comblée des bienfaits du roi, devais-je encore en provoquer d'autres par la révélation de nos infortunes ?... (*Avec exaltation.*) Ni mon père, ni ma mère ne l'eussent souffert !

Mme DE MAINTENON. Calmez-vous, ma fille, et écrivez à votre digne mère que, dès ce jour, elle possède une pension de quinze cents livres, dont Manceau (1) vous payera ce soir le premier semestre ; dites-lui aussi que votre père sera nommé au commandement du château de Belle-Isle, poste aujourd'hui vacant.

MARGUERITE, *tombant à genoux.* Oh ! madame..... oh ! ma chère bienfaitrice... que de grâces !

Mme DE MAINTENON, *la relevant.* Mon enfant, ne me remerciez pas ; je ne fais qu'acquitter une dette, dette sacrée envers la Providence. J'étais pauvre comme vous, plus que vous... et Dieu m'a fait ce que je suis. Remettez-vous, ma fille, et allez me quérir Nicole... Ah !... un instant !... Quelqu'un se trouvait-il avec vous lorsque mademoiselle de Septeuil a perdu ces malheureux couplets ?

MARGUERITE. Oui, madame ; mademoiselle Renée d'Ambouze.

Mme DE MAINTENON. Bien ; faites-la venir également. (*Marguerite sort.*)

SCÈNE V.

Mme DE MAINTENON, *s'asseyant.*

Aimable et bonne créature ! qu'il m'est doux d'avoir pu rendre justice à tant de

(1) Intendant de Mme de Maintenon.



qualités !... Mais que va dire sa compagne ?... La hauteur de mademoiselle d'Ambouze m'a toujours déplu... peut-être suis-je appelée aujourd'hui à la punir et à l'humilier ?

SCÈNE VI.

Mme DE MAINTENON, RENÉE, NICOLE.
(*Nicole reste au fond du parloir.*)

Mme DE MAINTENON. Approchez, Nicole !... Vous avez porté ce matin à madame de Fontaine une grosse lettre, n'est-il pas vrai ?

NICOLE, *faisant la révérence.* Oui, not' dame.

Mme DE MAINTENON. D'où teniez-vous cette lettre ?

NICOLE. Je la tenais... rapport à un cotillon.

Mme DE MAINTENON. Comment ?

NICOLE, *montrant Renée.* Mamzelle que v'là, not' dame, m'a dit : Porte cette lettre, et t'auras une jupe et un corps d'étamine de Lude. J'ai porté la lettre, mais je n'ai pas la jupe, et le...

Mme DE MAINTENON, *l'interrompant.* C'est mademoiselle d'Ambouze qui vous a remis cette lettre ?

NICOLE. Oui, not' dame... Demandez-lui, d'ailleurs, c'est un grand brin de fille, elle peut répondre.

Mme DE MAINTENON. C'est bien, Nicole ; allez dire à madame Dangeau et aux élèves qu'elles aient à se rendre ici. (*Nicole sort. S'adressant à Renée.*) La confusion empreinte sur vos traits m'assure, mademoiselle, que Nicole a dit la vérité. Mais j'exige une confession pleine et entière. Parlez ! (*En ce moment, Mme Dangeau, Marguerite, Charlotte, Constance, Anne, Isabelle, et plusieurs élèves entrent précédées par Nicole qui se retire à l'écart.*)

RENÉE, *baissant la tête.* Il est vrai... madame... un mauvais mouvement m'a poussée... j'ai trouvé les couplets et l'enveloppe, je les ai réunis et envoyés à madame de Fontaine... je l'avoue... je n'ajouterai pas un mensonge à ma faute...

Mme DE MAINTENON, *se levant.* Mais quel motif a pu vous porter à une telle bassesse ?

RENÉE. Ce rôle d'*Esther*, donné à mademoiselle de Servan, me la rendait haïssable. Je viens de le remplir, ce rôle qui excitait mon envie..... et pourtant, je ne suis pas plus heureuse !...

Mme DE MAINTENON. O ma fille ! que votre faute est grande et qu'elle date de loin !... Vous avez gardé chez vous deux ennemis domestiques : l'envie et la haine contre une sœur, une compagne ; vous n'avez pas détruit ces sentiments dans leur germe ; peut-être avez-vous cru qu'aucune action perfide ne sortirait, comme un fruit empoisonné, de cette tige vicieuse... vous venez d'être détrompée !... (*Renée fait la révérence, et se retire à l'écart ; les autres demoiselles s'avancent, Mme de Maintenon continue.*) Mais retenez-le désormais : les mauvais principes font les mauvaises mœurs, les mauvais sentiments les mauvaises actions... Celle qui veut garder sa vie pure et sans tache, doit étouffer dans son cœur le foyer des passions, car un proverbe vulgaire le dit :

IL N'EST POINT DE FEU SANS FUMÉE !

Mme ÉVELINE RIBICOURT.



LES DEUX ANGÈLES.

« Oui, oui, tu as beau dire! mon ami Bibolet a raison..... il faut qu'un homme soit le maître chez lui.

— Eh bien, qu'est-ce qui te dit le contraire ?

— Oh! mais ce n'est pas tout; Bibolet dit encore, que pour qu'un homme soit le maître chez lui, il faut qu'il fasse toujours l'opposé de ce que veut sa femme.

— Ton ami Bibolet est un imbécile.

— Si ce n'était pas ton avis ce serait peut-être le mien... dans certains moments; mais je soutiens qu'il a raison quand il dit qu'il ne faut pas qu'un homme libre soit l'esclave de sa femme; et vous croyez que nous avons fait une révolution pour continuer à vous obéir?..... non! et comme le dit fort bien Bibolet, la République a proclamé *les Droits de l'Homme*, elle n'a pas parlé de ceux de la femme..... donc, au nom de *l'égalité*, la femme n'a pas de droits..... Qu'as-tu à répondre à cela?

— Rien que ce que je t'ai déjà dit... ton ami Bibolet est un imbécile.

— Je le pensais d'abord, mais puisque tu insistes, je commence à croire qu'il est plein de bon sens; car enfin, un homme doit être maître chez lui, et je ne veux pas souffrir qu'on dise du mal de mon ami. »

Il ne faut pas s'imaginer, d'après ce singulier dialogue, que Pierre Meunier, perruquier à Rouen, fût un méchant homme; loin de là... c'était la bonté même; il n'avait pas d'autre travers que celui de vouloir être le maître chez lui et de suivre les avis de son ami Bibolet. Mais, à cela près, il aimait beaucoup sa femme, Madeleine, et la rendait fort heureuse; d'autant mieux que, sans s'en douter, il faisait tout ce qu'elle voulait, bien que cependant il fût persuadé qu'il était le maître.

En femme d'esprit Madeleine avait tiré parti du travers de son mari. Voulait-elle qu'il sortît? elle l'engageait à rester; voulait-elle qu'il restât? elle l'engageait à sortir; en un mot, elle lui demandait toujours le contraire de ce qu'elle voulait... c'était un mensonge, mais un mensonge bien innocent, et qui, loin de faire du tort à son mari, lui rendait souvent grand service, car le bonhomme était facile à se laisser entraîner; il n'avait de caractère, ou plutôt d'entêtement, que pour sa prétention d'être le maître chez lui; et, à cheval sur le principe si spirituel de son ami Bibolet, il n'aurait pas cédé aux raisonnements de sa femme, il se serait au contraire de plus en plus entêté; mais grâce au moyen employé par Madeleine, elle gouvernait par le fait; aussi, le brave Meunier pouvait hardiment répéter partout : « Je suis le maître chez moi; c'est moi qui commande, qui mène tout; » son orgueil était satisfait... c'était beaucoup pour un Normand.

Un jour, Madeleine voulait rester seule, elle avait reçu une lettre de sa sœur, et il fallait y répondre; le moyen de renvoyer Meunier était bien simple :

« Ah çà, lui dit-elle, j'espère que tu ne vas pas aller flâner avec ton Bibolet.

— C'est ce qui te trompe, j'ai rendez-vous avec lui pour aller voir défiler la parade; c'est si beau nos nouveaux régiments!

— C'est cela, va perdre ton temps, va!

— Certainement que j'irai; je suis le maître, je crois. Ah! ce n'est pas moi qu'on empêchera de faire ce que je veux. »

Et, en prononçant ces mots d'un air

vainqueur, il prit son chapeau et s'en alla en répétant : « Il faut qu'un homme soit le maître chez lui, comme le dit si bien mon ami Bibolet. »

Madeleine aimait beaucoup sa sœur, quoiqu'elle ne l'ait pas vue depuis bien longtemps, car il s'était passé de tristes événements pendant plusieurs années. D'ailleurs cette sœur, mariée et veuve, habitait à plus de cinquante lieues de Rouen, et à cette époque, au commencement de l'Empire, c'était un long voyage à faire, la vapeur n'avait pas encore détruit la distance, on allait à petites journées. Les deux sœurs n'avaient donc correspondu que par des lettres dans lesquelles elles se racontaient tout ce qui leur arrivait d'heureux ou de malheureux.

C'est ainsi que Madeleine avait appris que sa sœur, outre sa fille, avait une autre enfant à élever. Marie, c'est ainsi que s'appelait la sœur de Madeleine, n'était pas riche, mais le bonheur avait voulu qu'au moment où elle venait d'être mère, une occasion favorable se présentât. Une grande dame était venue lui demander de prendre en nourrice sa petite fille qui avait juste l'âge de celle de Marie; de plus cette dame avait voulu être la marraine de la fille de Marie, elle lui avait donné le même nom qu'à la sienne, Angèle, elle lui avait donné le même trousseau, et avait voulu que toutes deux fussent toujours mises de même.

Un jour Marie écrivait à sa sœur : « Tu ne peux pas te faire une idée de la ressemblance de mes deux jolies petites filles, toutes deux blanches et roses, toutes deux de la même taille, pas un signe ne peut les faire distinguer. Deux petits chevreaux tout blancs, qui cabriolent autour de leur mère, ne sont pas plus pareils que mes deux petites Angèles, il faut mon cœur de mère pour deviner ma fille, et encore m'y trompai-je quelquefois. »

Pendant la tourmente révolutionnaire, Marie n'avait plus entendu parler de la grande dame, elle n'en élevait pas moins avec soin celle qu'elle appelait sa seconde fille; elle avait tout partagé entre elles deux, et les aimait également; depuis son veuvage, surtout, elle s'était tellement habituée à considérer les deux enfants comme les siens, qu'elle se persuadait quelquefois qu'elles étaient sœurs et le leur avait laissé croire. Tous les voisins de Marie l'auraient juré, ils ne pouvaient se persuader qu'on pût se ressembler aussi parfaitement sans être sœurs.

La lettre que venait de recevoir Madeleine l'inquiétait ; Marie lui annonçait qu'elle était malade, et lui témoignait le désir de la voir, mais elle ne pouvait entreprendre un si long voyage avec ses deux enfants, d'ailleurs l'état de sa santé ne le lui aurait pas permis. Il régnait dans toute cette lettre une teinte de tristesse, un vague pressentiment de malheur qui frappa le cœur de Madeleine. Si elle avait été libre, elle serait partie à l'instant même, mais il fallait décider Meunier à faire deux sacrifices assez grands : la dépense du déplacement et l'ennui de rester seul; car si, pour dire comme Bibolet, il disait quelquefois que le mariage était un esclavage qu'il fallait rendre moins dur, en exigeant une obéissance passive de sa femme, il aimait bien Madeleine et ne pouvait se passer d'elle.

C'était à tout cela que réfléchissait Madeleine, c'était ce qu'elle expliquait à sa sœur dans sa réponse, lorsque Meunier rentra avec son ami Bibolet. Le père Bibolet était un vieux garçon qui prétendait ne s'être pas marié par amour pour la liberté, mais qui, dans le fait, n'avait jamais trouvé une femme qui consentît à l'épouser. Il s'était jeté dans les ridicules de la Révolution, il avait joué au Spartiate, il s'habillait en Romain, et écrivait sur sa porte : *Ici on se tutoye: Fermez la porte, s'il vous plaît!* Madeleine le ménageait parce que c'était encore un moyen d'action sur l'esprit de Meunier, et qu'en flattant son amour-propre elle obtenait par lui ce que Meunier



aurait refusé si elle l'eût demandé tout simplement.

Bibolet et son ami revinrent. « Allons donc, paresseux, allons donc ! s'écria Madeleine ; pendant que tu te promenais comme un rentier, on est venu te chercher pour accommoder l'épicier de la rue Grand-Pont.

— Ah ! c'est un fidèle, celui-là, il n'a pas sacrifié aux modes ridicules d'à-présent, il a conservé la poudre, l'aile de pigeon dans son intégrité, et le cadogan dans sa majestueuse rondeur.

— Cela sent l'ancien régime d'une lieue, citoyen Meunier, dit Bibolet.

— C'est-à-dire que cela sent bon, père Bibolet. La révolution a eu de bonnes choses, je ne vous dis pas le contraire, mais elle aurait dû respecter la coiffure ; elle ne l'a pas fait, et c'est là son grand tort à mes yeux. Vous ne pouvez pas le nier, elle a ruiné les pauvres perruquiers.

— La liberté exige des sacrifices, citoyen Meunier, et c'est sans regret que je lui ai fait celui de mon cadogan qui excitait l'admiration générale.

— C'est vrai, mais cependant...

— Si tu te mets à causer, reprit Madeleine, l'épicier s'impatientera ; il a dit qu'il était très-pressé.

— J'y cours, je sais qu'il faut saisir l'occasion par les cheveux ; malheureusement dans ces temps-ci l'occasion est bien souvent chauve... Attendez-moi, Bibolet, dans un quart d'heure je serai ici ; » et il partit.

— Ah ! monsieur Bibolet, dit Madeleine, Meunier est bien heureux d'avoir un ami comme vous, vous ne lui donnez jamais que de bons conseils, vous !

— Je le crois, Madeleine ; j'ai une grande expérience du cœur de l'homme ; je suis un philosophe, et quoi qu'on en dise, la philosophie est la sagesse en action.

— Eh bien, monsieur Bibolet, je compte sur vous ; voici ce dont il s'agit : ma sœur est bien malade, elle désire me voir ; il n'y a que vous qui avez tant d'empire sur Meunier, qui puissiez le décider à me laisser partir.

— Dans les anciennes républiques, Madeleine, on ne sacrifiait les affections de la famille qu'aux intérêts sacrés de la patrie, et comme je ne crois pas que la patrie soit intéressée à ce que vous restiez ici, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous désirez.

— Je n'oserai jamais le demander à Meunier ; vous qui avez tant d'influence sur lui, si vous vouliez lui en parler ?

— Vous êtes dans les bons principes, Madeleine ; la femme ne doit qu'obéir à son mari. Soyez tranquille, je vais aller au-devant de lui, et je lui en dirai deux mots. »

Une demi-heure après, Meunier rentra.

« Madeleine, dit-il, songe qu'il n'y a pas d'objections à faire sur ce que je vais te dire :

— J'écoute.

— Tu vas aller chez ta sœur.

— Si loin ?

— Pas d'observation, je le veux, et je suis le maître ici. J'ai réfléchi qu'il y a bien longtemps que tu ne l'as vue ; elle est malade, il faut y aller. Pendant que je serai chez mes pratiques, Bibolet gardera la boutique. Fais tes préparatifs et ne réplique pas.

— Mais je voulais te dire...

— Pas un mot ! Comme le dit Bibolet : *La poule ne doit pas chanter devant le coq.* Il faut partir le plus tôt possible.

— Puisque tu le veux absolument, j'obéis ; dans une heure je serai prête. »

Madeleine se mit en route, contente et heureuse. Hélas ! sa joie ne devait pas être de longue durée ! lorsqu'elle arriva dans le village qu'habitait sa sœur, la pauvre femme venait de mourir. Elle ne trouva près de ses restes que deux petites filles et quelques voisins. Après les premiers accès de la douleur que lui causait la perte de sa sœur,



Madeleine embrassa les deux enfants et leur demanda laquelle des deux était la fille de la défunte. Les enfants la regardèrent avec étonnement et lui répondirent en même temps : « C'est moi ! »

En vain Madeleine les interrogea à plusieurs reprises, en vain elle consulta les voisins, elle ne put avoir aucun indice : mêmes figures fraîches et gracieuses, mêmes cheveux blonds tombant sur leurs épaules, mêmes yeux noirs aux longs cils bruns, et dans ce triste moment, où elles se tenaient étroitement enlacées pour mêler leurs larmes et s'embrasser, on eût dit deux roses écloses au même moment et humides de la rosée du matin. Il ne vint pas un instant à Madeleine la pensée de séparer ces deux charmantes créatures; d'ailleurs, son embarras était grand... elle ne pouvait ni n'osait choisir; aussi, après quelques jours employés à régler les arrangements que nécessitaient la mort de sa sœur, Madeleine repartit pour Rouen, emmenant avec elle celles qu'elle appelait déjà ses deux nièces.

Meunier avait trouvé l'absence de sa femme un peu longue; la conversation de son ami Bibolet ne remplaçait pas pour lui tous ces petits soins, toutes ces douceurs du ménage auxquels on s'habitue si facilement et dont on ne sent véritablement le prix que lorsqu'on en est privé. Il s'apprêtait à gronder Madeleine; mais quand il la vit arriver, tenant par la main deux jolies petites filles, toute sa colère tomba; Meunier regrettait beaucoup de n'avoir pas d'enfants, il avait un bon cœur, et n'avait de travers que dans l'esprit. Il embrassa d'abord les deux enfants, puis s'adressant à Madeleine : « Ah çà ! lui dit-il, laquelle est ma nièce?

— Voilà précisément la difficulté.

— Quoi ! tu ne le sais pas? Attends, je vas les faire parler, moi. Comment t'appelles-tu? dit-il à l'une.

— Angèle.

— La fille de ta sœur Madeleine s'appelait Angèle; ça doit être celle-là. Et toi? demanda-t-il à l'autre.

— Angèle.

— Tiens, c'est singulier; et quel âge as-tu ?

— Dix ans.

— Juste l'âge de la fille de ta sœur; et toi?

— Dix ans.

— Te rappelles-tu bien ta maman?

— Maman Marie? oh ! oui, mon oncle, elle était si bonne !...

— C'est celle-là; et toi tu avais une maman aussi?

— Oui, mon oncle, maman Marie qui nous aimait tant toutes les deux.

— Et tu n'en avais pas une autre?

— Une autre quoi?

— Une autre maman.

— Est-ce qu'on a deux mamans? Nous n'en avions qu'une pour nous deux, et nous l'aimions bien.

— Sais-tu, Madeleine, que voilà qui devient fort embarrassant? reprit Meunier se grattant l'oreille.

— Cependant nous ne pouvons pas les garder toutes les deux, dit Madeleine, avec intention.

— Nous ne pouvons pas, ce n'est pas à toi à décider cela ; je suis le maître ici, et je ferai ce que je voudrai, ce n'est pas à toi à commander.

— C'était une simple observation.

— Je ne les aime pas, tu le sais. Écoute, femme, le ciel ne nous a pas donné d'enfants, voilà qu'il nous en envoie deux qui ressemblent à deux petits anges; il ne faut jamais refuser ce que le bon Dieu nous envoie. D'ailleurs, l'une des deux est de notre famille et nous ne pouvons pas l'abandonner. Laquelle? c'est ce qu'il est impossible de savoir. Eh bien ! gardons-les toutes les deux, nous aurons deux nièces au lieu d'une. Je sais ce que tu vas me dire, que la perruque est bien bas, qu'il faut se donner bien du ma pour vivre, mais *à brebis tondue Dieu*



mesure le vent, comme on dit, et Dieu ne nous abandonnera pas. Ainsi, c'est entendu, voilà nos deux nièces. »

Madeleine avait écouté avec attendrissement ce que venait de dire son mari; des larmes de reconnaissance roulaient dans ses yeux; quand il eut fini, elle n'y put pas tenir, elle lui sauta au cou et l'embrassa.

« Pas d'observation, dit Meunier, je suis le maître ici, et quand j'ai parlé, je veux qu'on m'obéisse. Maintenant, pour éviter toutes les questions, il ne faut pas dire que nous n'avons qu'une nièce; d'ailleurs je ne veux plus chercher quelle est la vraie; elles le sont dès à présent toutes deux. Justement voilà Bibolet, c'est un bavard, et ce soir tout Rouen saura ce que je veux que l'on sache.

Arrivez donc! Bibolet, arrivez donc! que je vous montre mes deux nièces.

— Quoi! ces deux jolies enfants...

— Oui, monsieur Bibolet, dit Madeleine, ce sont les filles de ma sœur qui vient de mourir.

— Et je les aime déjà, ajouta Meunier, comme si j'étais leur père. Viens, mes nièces, que je t'embrasse, s'écria-t-il avec attendrissement.

— Qu'est-ce que vous dites? reprit Bibolet d'un air étonné.

— Je dis : Viens, mes nièces, que je t'embrasse.

— Mais on dit : Venez, mes nièces, que je vous embrasse.

— Voilà qui est singulier! Comment! vous qui vouliez autrefois que tout le monde se tutoie, vous ne voulez pas maintenant que je tutoie des enfants que j'adopte, que je vais élever, chérir? Eh bien! ça serait drôle, par exemple; je veux les tutoyer, moi, et je suis le maître ici... Viens, mes nièces, que je t'embrasse.

— Comme vous voudrez, dit Bibolet en riant. Elles sont jumelles, n'est-ce pas?

— Parbleu, ça se voit, de reste! N'est-ce pas, mes nièces, que tu es jumelles?

— Encore...

— C'est en signe d'amitié et d'attachement que je les tutoie comme ça, Bibolet; je suis sûr que ça leur fait plaisir, car elles rient et Madeleine aussi. »

La nature, qui avait donné aux deux jeunes filles tant de traits de ressemblance, leur avait donné aussi le caractère le plus doux et le plus affectueux; en grandissant, elles apprécièrent davantage les soins maternels de Madeleine et l'attachement de Meunier, qui était tout fier de ses deux filles. Il fallait le voir le dimanche, se promenant avec elles sur le quai ou sur la Côte Sainte-Catherine; il se pavanait auprès d'elles, car leur beauté se développait chaque jour et elles faisaient l'admiration de la ville. Une vieille dame, chanoinesse de je ne sais plus quel chapitre, retirée à Rouen, les avait prises en amitié; tous les soirs, elle leur donnait des leçons de langue française, de géographie et d'histoire dont elles profitaient à merveille. De son côté, Madeleine, habile ouvrière en broderie, leur avait appris à confectionner ces jolis petits riens si précieux pour la toilette des dames; elles avaient bientôt surpassé leur maîtresse, et quelques années après leur arrivée, on se disputait les collerettes, les bonnets brodés par les deux sœurs, leurs ouvrages en filet, en tapisserie étaient recherchés par tout le monde, elles avaient en un mot une vogue qui leur permettait d'apporter l'aisance dans la maison de leurs bienfaiteurs.

« Tu le vois bien, disait Meunier à sa femme, je t'avais prédit que ces enfants-là nous porteraient bonheur, et je ne me suis pas trompé. Dieu, qui a permis que la perruque tombât dans le discrédit, nous a envoyé ces deux anges pour venir à notre secours; car sans elles je ne sais pas ce que nous deviendrions.

— Oui, reprit Madeleine, elles nous portent bonheur et honneur, car il n'est pas dans toute la ville une mère qui en m'envie mon sort. »



C'est au milieu de cette phase d'un bonheur si bien apprécié par Meunier, Madeleine et les deux Angèles, qu'un jour un équipage s'arrêta devant la boutique de Meunier, car le brave homme avait conservé son officine ; seulement, au lieu de sa vieille enseigne : *Au désir de plaire, ici on rajeunit;* il avait mis : *Aux deux sœurs, ici on rasera gratis, demain.*

Une dame fort élégante descendit de la voiture, et pénétra dans une arrière-boutique qui servait d'atelier et de magasin à Madeleine et à ses deux nièces. La dame demanda à voir des broderies, des lingeries, des tapisseries. Étant à Rouen depuis quelques jours seulement, et n'y devant rester que momentanément, elle avait entendu parler du talent des deux sœurs, et voulait emporter un échantillon de leur savoir-faire. Elle admira tout et parut très-surprise de trouver dans une province des ouvrages supérieurs à ceux de la capitale.

Mais ce qu'elle admirait surtout, c'était l'air de bonté, de douceur et de modestie des deux jeunes ouvrières. « Que vous êtes heureuse, madame, dit-elle à Madeleine, d'avoir de si charmants enfants ! Hélas ! j'avais une fille qui aurait à présent à peu près l'âge des vôtres, et ce qui est bien plus cruel que de l'avoir vu mourir, j'ignore ce qu'elle est devenue ! »

Meunier entra en ce moment : « J'espère, dit-il en se rengorgeant, que madame est contente du travail de mes nièces ?

— Vos nièces ! ce ne sont donc pas vos filles, madame ?

— Non, madame, répondit Madeleine, ce sont les filles de ma sœur.

— Je ne vous en félicite par moins; permettez que je les embrasse. Je serais contente si ces demoiselles voulaient m'apporter elles-mêmes ce dont j'ai fait choix.

— Sans doute, sans aucun doute, reprit vivement Meunier, mes nièces, je te conduirai chez madame. » Puis se tournant vers l'étrangère, il ajouta : « Je les tutoie parce que je les ai vues enfants. »

Lorsque la dame fut partie, Madeleine devint rêveuse ; un vague pressentiment l'agitait ; elle n'avait pas osé interroger davantage l'étrangère, et craignait même de sonder le fond de sa pensée. Elle ne voulait pas faire part à Meunier du soupçon qui naissait dans son esprit, quelque léger qu'il fût. Sa tendresse ingénieuse cherchait au contraire à se persuader de l'impossibilité d'une rencontre si étrange.

Meunier, tout glorieux, accompagna ses nièces qui portaient, bien pliées dans des petits cartons, les emplettes faites par cette dame.

« Voilà, je crois, une bonne pratique, mes nièces. C'est une personne qui a l'air d'être riche ; il faut la contenter et être aimable avec elle. Vois-tu, mes nièces, tu as bien du talent, mais ton amabilité est aussi pour quelque chose dans ton succès ; l'amabilité ne gâte jamais rien. »

Lorsque l'oncle et les nièces se présentèrent à l'hôtel qu'occupait Mme la comtesse de Senneville, ils furent immédiatement introduits dans un vaste salon meublé avec luxe ; la comtesse parut bientôt et remercia les jeunes filles de leur exactitude. Elle les examinait toujours avec une attention toute particulière. On eut dit qu'elle cherchait quelque chose dans son souvenir, puis elle les caressait et semblait se complaire à les regarder, à passer ses doigts dans leurs longs cheveux blonds. Hélas ! disait-elle en soupirant, sans tous les malheurs qui sont venus me frapper, j'aurais aussi une fille jeune comme vous, peut-être aussi jolie, aussi bonne, et je serais bien heureuse ! Mais, dites-moi, comment vous nommez-vous ?

— Angèle ! dit l'une d'elles, croyant répondre pour les deux.

— Angèle ! dit la comtesse en jetant un cri, et vous ? demanda-t-elle à l'autre.

— Angèle aussi, madame.

— Ah ! grand Dieu ! et vous avez été élevées dans ce pays ?

— Nous l'habitons depuis longtemps.

— Monsieur !..... mais non... vite !... courons chez vous, je veux parler à votre femme, elle me comprendra mieux. Venez, mes enfants, venez ! j'ai un grand mystère à éclaircir ; » et la comtesse les emmena tous trois dans sa voiture.

A peine arrivée, la comtesse s'empara de Madeleine : « Madame ! lui dit-elle, vous aurez pitié de moi ; vous comprendrez le cœur d'une mère..... Ces deux jeunes filles ne sont pas ici depuis leur naissance ?

— Non, madame ; elles ont été nourries par ma sœur.

— Marie Lacroix ? à Brécourt en Lorraine ?

— D'où le savez-vous, madame ?

— Votre sœur est morte, et vous avez adopté ces enfants ?

— Oui, madame.

— L'une, vous le savez, n'est pas votre nièce.

— Hélas ! oui, madame.

— Ah ! par pitié, dites-moi laquelle est ma fille !...

— Cela m'est impossible, madame, j'ignore moi-même laquelle est ma nièce, ma sœur était morte lorsque je suis arrivée pour les chercher, et tout le monde dans le pays les croyait sœurs.

— Eh bien, l'une d'elles est ma fille. Il avait peu de temps que j'avais confié mon enfant à votre sœur, lorsque, par suite des malheurs du temps, mon mari fut obligé de fuir, nous étions condamnés, nous n'avions pas un moment à perdre. Je chargeai une femme à laquelle je croyais pouvoir me fier, d'aller reprendre ma fille et de me la ramener en Angleterre où nous allions nous réfugier. La misérable garda la somme que je lui avais confiée et ne s'inquiéta pas de mon enfant. Il serait trop long de vous raconter tous les malheurs qui m'ont empêchée de revenir; mais vous comprendrez qu'ils devaient être bien grands et bien insurmontables, puisque l'amour maternel n'a pu en triompher. Enfin, il y a deux ans seulement, je pus rentrer en France ; je courus à Brécourt, j'appris la mort de votre sœur; j'appris que vous aviez emmené les enfants, mais personne ne savait de quel côté vous vous étiez dirigée. Je fis faire bien des recherches, bien des démarches, jusqu'à ce moment elles sont restées infructueuses..... et maintenant me voilà retombée dans une grande incertitude ; je suis sûre que l'une d'elles est ma fille, mais laquelle ? Mon Dieu ! comment donc faire ?

— Faire comme nous, dit en entrant Meunier, qui avait tout écouté. Faire comme nous, madame la comtesse. Nous n'avions qu'une nièce, et dans l'incertitude nous en avons gardé deux ; vous n'aviez qu'une fille, vous en aurez deux, ce qui ne les empêchera pas d'être nos nièces, pas plus que d'être nos nièces ne les empêchera d'être vos filles. C'est clair cela.

— Avant de prendre une détermination, ajouta Madeleine, il faut consulter les jeunes filles; si elles allaient toutes deux vouloir être les filles de madame ?

— Oui, dit Meunier, et si elles allaient toutes deux vouloir être nos nièces ?..... ça serait embarrassant. »

Les deux Angèles furent appelées; Madeleine leur raconta ce que vous savez déjà. Elle ne leur cacha rien, ni le sort heureux qui attendait la fille de la comtesse, ni le sort modeste qui attendait la nièce du perruquier.

Enlacées comme deux tiges de fleurs, les jeunes filles écoutaient attentivement ; leurs regards se portaient alternativement sur la comtesse, sur Meunier et sur sa femme. Quand Madeleine eut terminé, elles se regardèrent un instant, des larmes semblables à des perles tombèrent de leurs yeux, puis s'élançant dans les bras l'une de l'autre, et s'embrassant avec une



vive tendresse elles s'écrièrent : Quel que soit le sort qui nous attend, heureux ou malheureux, nous ne nous quitterons jamais, n'est-ce pas, sœur? Non, non, jamais! Et vous, mon bon oncle et ma bonne tante, avez-vous pensé que nous vous abandonnerions, que nous oublierions vos soins, votre bonté maternelle? Non, nous serions indignes de vous et de madame, et si nous agissions ainsi, cette mère que le ciel rend à l'une de nous, à toutes les deux, nous l'espérons! ne pourrait pas compter sur notre attachement, elle ne pourrait pas nous aimer, car elle aurait le droit de craindre aussi notre ingratitude.

— O mes enfants! dit la comtesse en s'élançant vers elles les bras ouverts, non, vous ne vous séparerez pas, non, vous ne quitterez pas les dignes gens qui ont eu tant de soin de votre enfance et qui vous ont donné de si nobles sentiments ; pouvez-vous penser que je n'aie pas pour eux, moi aussi, une bien vive reconnaissance? N'ont-ils pas doublé mon bonheur, n'est-ce pas à eux que je dois de croire presser ma fille sur mon cœur, quelle que soit celle de vous deux que j'embrasse. Non, nous ne nous quitterons plus, nous ne ferons qu'une seule famille!

— Ah! dit Meunier en essuyant une larme, je savais bien que ces enfants-là feraient notre bonheur. Mais il y a une chose qui me taquine, c'est que je ne vas plus oser les tutoyer, et ce diable de Bibolet croira que je me rends à ses raisonnements. Ah! bah!... n'est-ce pas, madame la comtesse, que je pourrai toujours les tutoyer? car c'est maintenant plus que jamais que je dois dire : Viens, mes nièces, que je t'embrasse! »

A quelque temps de là, madame la comtesse, les deux jolies brodeuses de Rouen, le brave perruquier et son excellente femme vivaient heureux et contents tous ensemble dans le château de la comtesse de Senneterre.

A. JADIN.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME N° 7.

Louis, duc d'Orléans, épousa en premières noces Jeanne de Valois, sa cousine, fille de Louis XI. Il fut forcé à ce mariage par la volonté du roi, et quelles que fussent les éminentes vertus de la princesse, quel que fût le dévouement dont elle lui donna les marques, il ne la traita jamais en épouse. Parvenu au trône sous le nom de Louis XII (1498), il fit dissoudre son mariage : Jeanne reçut cet affront sans se plaindre, disant que Dieu lui envoyait une telle humiliation, afin qu'elle le servît mieux que par le passé. Elle se retira à Bourges, et y fonda une congrégation de filles sous le nom de *l'Annonciade*, et mourut en odeur de sainteté le 4 février 1505.

Louis, aussitôt après le divorce, épousa Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, roi de France. Cette princesse, unique enfant de François II, duc de Bretagne, apporta en apanage à la France le beau duché dont elle était souveraine. Louis l'aimait depuis longtemps, et son affection était d'accord avec sa politique. Anne avait un caractère élevé, le goût des lettres et des arts; mais elle entacha sa mémoire par la vengeance qu'elle exerça sur le maréchal de Gié, qui lui avait fait quelques légères offenses, et qu'elle dépouilla de ses biens après l'avoir fait emprisonner et diffamer par arrêt de justice. Anne de Bretagne mourut avant son mari, qui toute sa vie pleura *sa Bretonne*.

Malgré son deuil et son âge avancé, il se décida à de troisièmes noces. Henri VIII, roi d'Angleterre, menaçait de ses armes la France épuisée par les guerres d'Italie. Il avait remporté à Guinegatte une éclatante victoire, et s'était emparé de Thérouane et de Tournay. Louis fit des propositions

de paix; mais il ne put les obtenir qu'en épousant Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Le mariage se fit dans l'église de Saint-Wulfran d'Abbeville, et quelques mois après la conclusion de cette union, Louis XII mourut (1515). Sa jeune veuve retourna en Angleterre, où elle épousa un homme qu'elle aimait, le duc de Suffolk, et devint ainsi l'aïeule de Jeanne Gray. Son nom est oublié; celui d'Anne de Bretagne survit à peine dans quelques monuments presque en ruines, dans quelques écrits qu'on ne lit plus; celui de Jeanne de Valois, inscrit aux dyptiques de l'église, reçoit tous les jours des hommages qui s'adressent, non à l'illustration et à la naissance, mais aux vertus éclatantes dont cette princesse donna l'exemple, dans une vie d'abnégation, de douceur et de dévouement.

Mme M. F.

Économie Domestique.

EAU DE BOTOT.

Cochenille en poudre, 1 gramme 95 centigrammes (1|2 gros).

Anis vert en poudre, 31 grammes 25 centigrammes (1 once).

Cannelle concassée, 1 gramme 95 centigrammes (1|2 gros).

Gérofle concassé, 1 gramme 95 centigrammes (1|2 gros).

Mêlez le tout ensemble dans une bouteille contenant un litre de forte eau-de-vie, agitez cette bouteille pendant vingt jours. Passez ensuite le tout à travers un papier gris; lorsque tout est passé, vous y ajoutez :

Essence de menthe, 1 gramme 95 centigrammes (1|2 gros).

Alcool d'ambre, 1 gramme 95 centigrammes (1|2 gros).

Bouchez bien la bouteille chaque fois que vous retirez de l'*eau de Botot* pour en remplir un petit flacon.

PRUNES CONFITES A L'EAU-DE-VIE.

Cueillez des prunes de reine-claude avant le lever du soleil et quand elles approchent de leur maturité.

Pesez-en trois kilogrammes (6 livres), piquez-les avec une grosse épingle. Dans une bassine de cuivre, faites clarifier 2 kilog. 250 grammes (4 livres 1|2) de sucre; quand il est clarifié, ajoutez-y cinq ou six verres d'eau pour le décuire; jetez-y vos prunes et continuez d'échauffer le tout sur un feu très-modéré, en agitant doucement les prunes avec une cuiller de bois. Lorsque les prunes commencent à jaunir, retirez la bassine du feu, versez ce qu'elle contient dans une terrine de terre et exposez-la à l'air libre.

Vingt-quatre heures après, mettez cette terrine sur le feu; quand le liquide est plus que tiède, retirez-la. On recommence trois fois, en laissant entre chaque fois deux jours d'intervalle, mais en ayant soin de chauffer de plus en plus le liquide.

Vingt-quatre heures après la dernière façon, on enlève les prunes avec une cuiller, on les place sur un tamis, on verse 1 litre 40 centilitres (3 chopines) d'esprit-de-vin dans le sirop; on le passe au travers d'une chausse en flanelle, on en remplit un bocal jusqu'aux deux tiers de sa capacité, on y dépose doucement les fruits, on bouche le bocal, on le place dans une armoire, et trois mois après on y ajoute 47 centilitres d'esprit-de-vin (une chopine).

Toutes les prunes se confisent de la même manière.

COMPOTE D'ABRICOTS SOUS LE FOUR DE CAMPAGNE.

Prenez huit abricots bien mûrs, fendez-les en deux, ôtez-en les noyaux, placez les abricots sur une tourtière, le côté de la peau tourné en dessus, prenez 125 grammes (4 onces) de sucre en poudre, cassez quatre noyaux, épluchez-en les amandes, hachez-les grossièrement et répandez-les, en même temps que le sucre, sur les abricots; arrosez le tout d'un demi-verre d'eau; posez la tourtière sur un feu doux, recouvrez-la du four de campagne, chaud, et couvert de braise. Après un quart d'heure la compote sera faite.

VINAIGRE POUR LES SALADES.

Mettez au fond d'un pot de grès deux poignées d'estragon, une demi-poignée de cresson alénois, autant de cerfeuil et de jeunes feuilles de pimprenelle, deux gousses d'ail et une gousse de piment encore vert. Couvrez de 2 litres de bon vinaigre, laissez reposer huit jours, passez à travers un papier Joseph et mettez en bouteilles.



CORRESPONDANCE.

Que le temps passe vite, mon Dieu!... Le printemps... nous ne l'avons pas vu; l'été joue à cache-cache, et déjà l'automne va venir nous annoncer l'hiver. Eh bien, ma chère, je ne trouve pas cela ennuyeux du tout; cette alternative de beaux et de vilains jours, cela anime l'existence; ce ciel où courent des nuages dont l'imagination forme mille tableaux mouvants, me semble préférable à un ciel toujours bleu: *Diversité, c'est ma devise!* et mon premier rébus... s'il t'en souvient. Il n'y a que mes amies, dont je ne veuille pas le changement, car si mon esprit se plaît à voyager avec les nuages, mon cœur aime à rester à la maison. Mais..... je suis inquiète, j'attendais Florence, elle ne vient pas... elle, si exacte!... il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose de fâcheux... Je ne peux tenir en place... la crainte d'un malheur est pire que le malheur lui-même... Je te demande la permission de te quitter, mais je te reviendrai bientôt.

Après avoir fait un rouleau de notre planche VIII, j'allai exprimer à ma mère le désir d'aller chez notre amie; ma mère l'approuva et me donna sa femme de chambre pour m'accompagner. Arrivée rue d'Aumale, je levai les yeux... les jalousies étaient fermées; il n'y avait cependant pas de soleil..... Sans rien demander au concierge, je montai en courant les deux étages, en voulant tirer le cordon de la sonnette, je m'aperçus qu'il était relevé; je cognai à la porte avec la première phalange d'un de mes doigts, et j'attendis dans l'anxiété... Ce fut Florence que je vis en entrant, et comme je l'interrogeais du regard: « Mon père est un peu malade, me dit-elle à voix basse; je te remercie d'être venue; tu vas le distraire..... peut-être le guérir!... Devine mes intentions, et suis-les. — Père! dit-elle en entrant doucement dans sa chambre, je t'annonce mon amie, Jeanne, qui vient me demander de lui être utile pour la description de sa planche. — Je venais aussi, monsieur, demander à Florence son avis sur un valse nouvelle; mais je n'ose plus..... en vous voyant dans votre grand fauteuil, on vous croirait souffrant... Cependant, vous n'en avez pas l'air, ajoutai-je en lui tendant la main et le baisant au front..... — Vous trouvez, mon enfant? — On dirait plutôt

qu'ici tout est en fête... Mon père va venir causer avec vous. — Il me fera plaisir. — Permettez-vous que nous fassions un peu de musique, père ? lui dit Florence, cela ne vous gênera pas... nous fermerons votre porte. — Comme vous voudrez ! »

Lorsque nous fûmes dans le salon : « Je t'ai comprise, dis-je à mon amie, tu veux sortir ton père de ses tristes préoccupations : ces fleurs qui l'entourent, ces oiseaux qui gazouillent... Mais je n'ai pas de valse sur laquelle je veuille te demander ton avis, et mon père ne doit pas venir. — Ta femme de chambre va partir avec un mot de toi pour ton père. — C'est bien ! » J'écrivis. « Cher bon papa, votre ami est triste et souffrant, mais vous n'êtes pas censé le savoir ; venez vite ! entrez gaiement, n'oubliez pas que vous venez de vous-même, sans être prévenu. » Cette lettre partie, « Mets-toi au piano, me dit Florence, et joue quelque mazourka... » Elle alla poser son oreille contre la porte... « A présent, joue une polka ; mon père vient de se lever... Continue... il marche !... — Florence, si nous chantions ? — Oui, une romance de sa jeunesse ; laisse-moi prendre ta place. » A peine avait-elle fini le premier couplet d'un chant du temps de l'Empire que son père ouvrit la porte ; je lui présentai un fauteuil... Florence continua. « N'est-ce pas, mesdemoiselles, dit-il, quand elle eut fini, qu'il y avait quelque chose de naïf et de chevaleresque dans cette musique ? dans ces paroles ? » Nous fûmes de son avis, et nous allions passer en revue ces vieilles romances qui parlent si bien de dévouement et de gloire, lorsque la sonnette cette fois se fit entendre... C'était mon père ; les deux amis se mirent à causer *révision*, au milieu des plus jolies fleurs et des plus gais oiseaux ; une table fut dressée, un piquet commencé, et Florence, qui suivait des yeux son père dans tous ses mouvements, le quitta pour m'emmener dans sa chambre, et me dit, en me serrant dans ses bras... « Mon pauvre père qu'il faut peu de chose pour l'abattre, peu de chose pour le relever ! — Je n'oublierai pas ta recette, lui dis-je. — Ajoutes-y qu'il est maladroit de dire à une personne qui tousse : « Comme vous toussez !... » Elle l'oublierait, vous l'en faites souvenir. Ou bien : « Comme vous êtes changée ! » A moins que ce changement n'ait une cause morale : la mort d'un père, d'une mère. — Tes réflexions sont très-justes ; j'y ajouterai qu'aux personnes âgées, on ne doit jamais parler de leur âge, pour plusieurs raisons : d'abord, si elles veulent le cacher, et puis si elles l'oublient... dans l'un ou l'autre cas, c'est peu gai, peu poli, peu charitable, de dire à des vieillards dont l'esprit et le cœur sont jeunes encore, qu'ils vont avoir à compter avec la vie. En général, il n'y a que les gens mal élevés qui parlent aux femmes de leur âge ; passé douze ans, cela devient de fort mauvais ton. — Mais, ma chère Jeanne, tu oublies ta planche VIII. — J'aime tant à causer... avec toi !... Eh bien, ma bonne amie, prends une plume... travaillons...

Le n° 1 est un dessin de col, qui se brode au plumetis, et au point de cordonnet, sur mousseline. La ligne extérieure se festonne et l'on y coud une petite dentelle. Ce col se monte sur un petit collet.

Le n° 2, *Félicité*, est au milieu d'une hortensia qui se brode au métier ou au plumetis, avec un des points d'armes (le pointillé), il s'exécute en faisant trois petits points très-près l'un de l'autre.

Le n° 3, *Françoise*, se brode au plumetis.

Le n° 4, *Chloé*, se brode de même.

Le n° 5 est un dessin pour bas de jupon ou pour bandes ; il se brode en points de feston et à l'anglaise. A l'extérieur, le feston se fait en points de rose.

Le n° 6 est la moitié d'un bonnet d'enfant, il se fait en percale, avec broderie anglaise : en points de feston, pour les cinq ronds qui forment guirlande, et en points de



cordonnet pour les autres ronds et les fleurs, excepté celles qui forment le bas. Ce bonnet n'a pas besoin de dentelle.

Le n° 7 est le fond.

Les n°s 8, 9 et 10 ce sont des boutonnières pour chemises d'homme ou peignoirs de femme.

Les n°s 11 et 12 ce sont des dentelles au crochet qui n'ont pas besoin d'être expliquées.

Le n° 13 est un fichu-pèlerine qui se taille en tulle blanc et se couvre alternativement d'une dentelle blanche et d'une dentelle noire, cousues très-peu froncées; un ruban rose, plissé à plis ronds, entoure le haut et le devant de ce fichu-pèlerine, sous ce ruban est cousue, à plat, une dentelle blanche, qui rabat sur la poitrine.

Le n° 14 est un panier à ouvrage que je vais t'expliquer.

Tu achètes, passage de l'Opéra, une bande de canevas, longue de 65 centimètres : 50 pour le panier, 15 pour le fond, et haute de 16 centimètres; une pièce de ganse de paille appelée grenu (de la plus grosse). Les étoiles indiquent où commencent et finissent les brins de grenu ; les A indiquent la hauteur que doit avoir le canevas; les B indiquent la hauteur que doit avoir la tapisserie.

Le n° 15 est le fond de ce panier qui se couvre de tapisserie en laine vert-chou.

Le n° 16, ce sont les couleurs employées dans cette tapisserie, dont le fond se fait vert-chou ; on ne l'a indiqué que sur un petit espace en partant du bas du panier.

On monte son canevas sur un métier, on fait ce dessin en laissant de 12 en 12 fils, trois fils que l'on couvre par le grenu; on l'attache sur le canevas avec de la laine noire que l'on passe par-dessus, de droite à gauche, sans former le point de marque.

On taille un rond de carton sur le n° 15, on couvre l'un des côtés d'une couche de ouate et d'un rond de taffetas blanc que l'on arrête, de l'autre côté du carton, par des fils passés du haut au bas, et de droite à gauche ; puis on taille le rond de tapisserie, on le place sur le côté du carton qui a les fils, on fait un rempli à cette tapisserie, et on la coud, à surjet, avec le rond de taffetas blanc. On démonte la bande n° 14, on la couvre d'une couche de ouate, on y fait du haut un rempli qui va de A à B, on double cette bande d'un taffetas blanc que l'on coud du haut et du bas, à surjet, avec le canevas, en ayant soin de replier en dedans les pieds de chaque morceau de grenu; puis on coud, à surjet, en dedans, le bas du n° 14, autour du n° 15; ensuite, on coud une ganse blanche sur le surjet du haut, et sur celui du bas; puis, entre chaque anneau formé par le grenu, on passe une ganse plate, jaune d'or, terminée par des glands qui retombent de chaque côté.

C'est ici que finit la petite planche.

Le n° 14...

— Pardon, nous sommes au n° 17.

— Oui, ma chère, mais je m'aperçois que j'ai sauté par-dessus trois numéros. C'est une erreur irréparable... je continue:

Le n° 14 est la moitié du dos d'une robe de petite fille.

Le n° 15 la pièce qui, sous le bras, joint le dos au devant.

Le n° 16 est la moitié du devant qui se taille double; ce corsage se boutonne derrière.

Le n° 17 est la manche pagode, telle qu'elle doit être échancrée du haut et du bas.

Si, de ce corsage montant, on veut faire un corsage décolleté, on coupe le dos, le long de la ligne, de B à B, le devant, le long de la ligne de A jusqu'à A, et l'on continue le long de la ligne du haut, de A jusqu'à C. Les étoiles indiquent où les épaulières se réunissent.

Si l'on veut broder cette robe, on coupe ce corsage de même le long de la ligne, de A jusqu'à A, puis, en partant du bas, le long de la ligne, de C jusqu'à C.

Le n° 18 est le devant du corsage qui se brode à l'anglaise et s'ajoute à A contre A



Le n° 19 est le devant de la jupe, il se brode de même.

Le n° 20 est la garniture qui se taille sur 7 centimètres de haut et se brode aussi de même; cette garniture se coud, au corsage, légèrement froncée le long de la ligne de B à B ; le long de la ligne de C à C, puis, le long de chacun des côtés de la broderie du n° 19. On peut, si l'on veut, ajouter une garniture semblable au bas de la jupe, c'est-à-dire au bas du n° 19, au-dessus de l'ourlet du bas. Il faudra alors que la jupe ait 7 centimètres de plus en hauteur pour la garniture, qui retombera au-dessus des 7 centimètres de l'ourlet.

Au lieu de manches courtes, on coud à l'entournure une garniture froncée dont on croise les deux bouts sur l'épaule, bouts que l'on cache, en les relevant, par un nœud de ruban de taffetas, bleu, pour un petit garçon. A ce costume, on ajoute une ceinture formée d'un large ruban bleu, terminé par un effilé de soie bleue. A cette ceinture on fait les boucles d'avance et on l'agrafe sur le côté gauche.

Le n° 21 est la moitié d'une brassière pour le premier âge; elle se taille double, en percale, et se ferme derrière ; les deux lignes de pointillés qui se trouvent dans le bas indiquent la coulisse où l'on passe le ruban qui noue cette brassière.

Le n° 22 est la manche.

Le n° 23 indique comment elle se relève pour former le revers.

Le n° 24 est la moitié de la pèlerine qui se coud à cette brassière.

Le n° 25 est une dentelle au crochet. Quand elle est cousue, le *pied* se trouve sur une ligne droite, et la *tête* forme de gros plis ronds.

Le n° 26 est une bande au crochet, elle peut se réunir à d'autres bandes semblables et former un manteau de lit.

Le n° 27 est le dessin d'une manche pagode et d'un semé. Ce dessin est semblable à la bande n° 5, et se brode de même.

Le n° 28 est un col *Mazarin* encore formé du même dessin et se brodant de même. Ce col se porte à plat sur le cou.

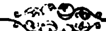
Le n° 29 est un entre-deux qui rappelle ce même dessin. Tu as donc, si tu le veux: jupon, manche, col, semé et entre-deux du même dessin, de la même broderie, ce qui a l'air très-riche, très comme il faut, et ne coûte pas davantage de temps ni d'argent.

Le n° 30 est un grand dessin de broderie anglaise, pour bas de jupon.

Le n° 31 est un rond pour sac à tabac. Ce dessin arabe vient du palais de l'Alhambra. On taille ce rond d'un centimètre de plus. Il se fait en casimir rouge ou bleu, et se brode : en soutache, au crochet ou en points de chaînette : la rosace du milieu en or et les autres dessins en soutache ou en cordonnet bleu, sur rouge et rouge sur bleu ; on double ce rond d'un rond de peau blanche ou de taffetas rouge ou bleu, on fait tout autour des œillets, deux par deux; tu as de tour à peu près 55 centimètres, tu placeras ainsi tes œillets : 3 centimètres, deux œillets dans un espace de deux centimètres ; 3 centimètres, 2 œillets dans l'espace de 2 centimètres... toujours de même jusqu'à la fin. Tu couds une petite ganse ronde, en or, sur les points qui réunissent la doublure au-dessus. Si tu passes dans tes œillets une ganse ronde, tu fais tes œillets ronds. Si tu y passes une ganse plate, tu fais des boutonnières. Tu peux même ne faire tout autour qu'une coulisse.

Comme un sac à tabac se met dans la poche, il faut qu'il tienne le moins de place possible; tu ne mettras donc pas de glands à la ganse qui serrera le sac, tu réuniras de chaque côté les deux bouts de ces ganses par un nœud que tu feras en tournant ensemble les deux ganses.

Ce dessin se transporte sur le drap ou sur le velours, par le moyen du papier à décalquer que tu achèteras passage de l'Opéra, ainsi que le casimir, la soutache, les ganses et les cordonnets d'or et de soie.



Le n° 32, *L M*, se brodent au plumetis.

Le n° 33, *Alzire*, s'exécute en broderie anglaise.

Le n° 34, *Elisabeth*, au plumetis.

Le n° 35, *J L*, entrelacés, se brodent de même.

Le n° 36 est la moitié d'une robe façon amazone.

Le n° 37 est la pièce qui réunit le devant au dos.

Les deux zéros indiquent l'espace durant lequel on doit légèrement faire boire le dos en le cousant à la pièce de côté.

Les deux étoiles indiquent où ces deux modèles se réunissent.

Le n° 38 est l'un des devants de cette robe.

Le n° 39 est la manche, elle se taille en biais.

Le n° 40, indiqué par des petites barres, se taille en percale légère, pour le dessous, et en percale lustrée pour le dessus; cette pièce se ouate plus fortement près du bras, le dessus et le dessous se réunissent par un surjet; un centimètre après, on passe un point devant qui réunit le dessus au dessous; lorsque le corsage est cousu, on place cette pièce ainsi que tu la vois, on la coud par un surjet à l'entournure, et par un point sur la pièce de côté.

Observations: Les boutons s'espacent davantage afin d'arriver jusqu'au bas du corsage. La forme grelot est à la mode.

Lorsque les pinces sont cousues, on les coupe également et on les ouvre. Les étoiles qui sont au haut et au bas de deux de ces pinces, sous le bras et au bas du dos, indiquent où l'on doit poser une mince baleine, large d'un centimètre, enfermée dans un ruban de fil blanc.

Avec ce corsage tu peux faire un gilet.

Le n° 41 est le dos, il se fait en percale blanche, lustrée, se taille d'un seul morceau, c'est-à-dire sans pièce sous le bras, et se réunit ainsi au-devant du corsage; le milieu du dos se fend du bas jusqu'à l'étoile.

Les devants se coupent du bas, ainsi qu'il est indiqué; les boutons se placent de même, excepté qu'ils se mettent à droite.

Le n° 42 est la moitié du col, il se coud B contre B, A contre A. Ce gilet se double de percale blanche, lustrée, il se taille en taffetas, selon la fantaisie, et s'orne de riches boutons qui nécessitent des boutonnières. Ce gilet se fait du reste entouré d'un tout petit passe-poil, comme le corsage amazone. Il se porte sous un corsage ouvert, ou bien, sur une jupe de taffetas noir, gros bleu, ou d'une étoffe à çarreaux écossais, et se recouvre d'un kazaweck noir, gros-bleu ou écossais.

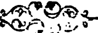
— Pardon, Jeanne, mais je n'ai pas encore aperçu un seul de ces gilets.

— Peut-être la mode n'en sera-t-elle pas adoptée de sitôt... Mais je m'empresse d'en donner un bon patron, d'après celui que j'ai vu chez mademoiselle Fauvet: il était en taffetas bleu pâle, glacé de blanc, les boutons étaient en argent d'un riche travail.

— Et ta gravure de modes?

— Nous y voilà! Deux jeunes personnes se promènent dans un jardin; l'une a une jupe de taffetas écossais, un canezou à basques, en mousseline blanche; le corsage, fait en gerbes, est monté sur une ceinture haute de trois centimètres; à cette ceinture est cousue une bande de mousseline formant sept basques, garnies, ainsi que le cou, le devant et les manches, d'une bande de mousseline haute de huit centimètres festonnée de chaque côté et cousue de manière à former un bouillonné ayant deux têtes; devant, sont posés douze petits boutons d'or. Un ruban de velours noir entoure ses cheveux de derrière et retombe de chaque côté.

L'autre a une robe de gros-de-Naples, corsage amazone; du côté droit, un ruban de la couleur de la robe est cousu, froncé au milieu, tourne du bas et remonte jusqu'au haut du corsage où il tourne deux fois autour du cou. Les mêmes rubans sont



cousus au bas de la manche Louis XIII. Le mantelet *parisien* est en mousseline brodée à courant, à la pièce, découpé en festons et garni d'un ruban de taffetas, froncé comme la bande de mousseline du corsage à basques...

Des voix se firent entendre derrière la porte, « Peut-on entrer ? — Certainement, messieurs, » répondîmes-nous en allant au devant d'eux. « J'ai perdu ! dit mon père. Savez-vous ce que j'ai perdu ?... une promenade en voiture au bois de Boulogne ! — Dépêche-toi de mettre ton chapeau, ma fille, » ajouta le père de Florence, qui se frottait gaiement les mains. Mon amie envoya chercher une calèche de remise. Mais, juge de notre étonnement, ces messieurs voulurent absolument nous donner les places du fond ! « Vous n'êtes plus des petites filles, vous êtes des demoiselles à marier, nous disait mon père, d'un air un peu moqueur, il est vrai. — Et la politesse que nous vous faisons, cela nous rajeunit, » ajoutait le père de Florence... Nous partîmes ; je fis arrêter devant notre maison, j'allai prévenir ma mère de notre promenade, et redescendis avec une invitation à dîner pour Florence et son père... Quand nous fumes dans les Champs-Élysées, une jeune fille s'accrochant à notre portière, nous jeta à chacune un bouquet, que mon père paya généreusement ; puis ces messieurs se mirent à causer entre eux, et nous en profitâmes pour causer entre nous.

« Il n'y a pas de modes nouvelles, me dit Florence, c'est toujours : robes de taffetas noir, barége noir, mousseline de laine noire, à trois hauts volants, bottines de prunelle noire, chapeau de gaze orné de jais noir. Après, c'est le gros-de-Naples bleu de France, puis la couleur marron : les bottines, le kazaweck, la robe pareils ; il n'y a pas jusqu'aux chapeaux de paille qui ne rappellent la couleur du costume par des plumes ou des rubans... mais le jais noir trouve encore moyen de se glisser sur les fleurs qui ornent le dessous de ces chapeaux. — Je remarque des dames et des demoiselles mises absolument de même... Des dames... j'aime cela : des sœurs qui, bien que mariées, restent encore sœurs, même par le costume ! A propos, mon père a lu dans son journal qu'une dame des États-Unis trouvant les jupons chauds en été, et froids en hiver, les a remplacés par des pantalons à la turque sur lesquels, au lieu de robe, elle porte une tunique courte. — Mais, ma chère, c'est bien, si cette dame est jeune, elle aura l'air d'un gamin de Paris, mais plus tard... et puis quel chapeau porte-t-elle ? — On ne le dit pas ; on dit seulement que ce costume est suivi par beaucoup de dames, que dans un bal elles ont eu beaucoup de succès, ce qui pourrait bien décider la mode... Oui, dans le nouveau monde, repris-je, mais pas chez nous. On dit aussi que des Anglais de la haute vie (*high-life*) se sont réunis pour changer les vêtements et surtout le hideux chapeau des hommes. A la bonne heure ! je ne reconnais qu'aux Anglais le droit de régler le costume des messieurs, et aux Françaises, celui des dames... »

Dès que nous fûmes de retour dans ma chambre, Florence se mit à fondre en larmes. « Eh bien ! lui dis-je étonnée. — C'est de joie, me répondit-elle, laisse-moi soulager mon cœur ; je me retiens depuis trop longtemps. Mon père, ce matin, était malade, une nuit de fièvre et d'insomnie m'avait désolée ; j'allais demander le médecin... tu es venue, ton père nous a aidées... et une distraction du cœur et de l'esprit, un changement de place, ont rémis l'équilibre dans sa santé... — Viens au salon, je vais prévenir maman de ne servir à ton père que les choses les plus convenables à son état. — Prie-la aussi de nous renvoyer de bonne heure... Je ne désire pas que tu aies jamais besoin de moi en pareille circonstance, Jeanne... mais tu sais si ma reconnaissance... mon dévouement... » Nous nous embrassâmes avec effusion... en silence.



Maintenant, seule avec toi, je t'ai écrit le récit de ma journée. Mais je m'apperçois que j'ai oublié de t'expliquer le rébus.

L'Ille, rivière — un nœud — le dieu des Chinois, *Fo* — le pas de... Calais si tu veux — un mètre — un la — une bougie recouverte d'un boisseau... Cela veut dire:

Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau.

Adieu !... Joie et santé pour toi et pour les tiens. J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

26 AOUT 1346. — BATAILLE DE CRÉCY.

Édouard III, après avoir ravagé la Normandie et les environs de Paris, voyant l'armée de Philippe de Valois se renforcer de jour en jour, se dirigea vers son comté de Ponthieu, dont la capitale, Abbeville, était occupée par les troupes françaises. Il passa la Somme et conduisit son armée vers le nord-est, du côté de l'Artois. Il s'arrêta près du bourg de Crécy, situé non loin de la forêt qui porte le même nom.

Philippe de Valois voulut le rejoindre pour lui offrir le combat, et eut le malheur de fatiguer ses troupes par de longues marches sous un soleil brûlant. On remarquait dans l'armée française, parmi les plus célèbres guerriers, le roi de Bohême, toujours au premier rang malgré sa cécité; le comte d'Alençon, frère de Philippe VI, Jacques de Bourbon, les sires d'Aubigny, de Beaujeu, de Montmorency. Les Anglais avaient à leur tête les deux maréchaux Warwick et d'Harcourt, le jeune prince de Galles, surnommé le Prince-Noir, les comtes de Northampton et d'Arundel.

Le comte d'Alençon engagea la bataille, en dépit des ordres réitérés de son royal frère, qui désirait faire rafraîchir les troupes et leur donner une meilleure position, et grâce à cette désobéissance, les Français, en arrivant devant l'ennemi, ne présentaient qu'une masse désordonnée, couverte de poussière, harassée de fatigue et de chaleur, et où les commandements se perdaient dans une vaste confusion d'hommes et de chevaux. Les archers génois, qui marchaient en tête de l'armée française, accablés par les flèches des Anglais, reculèrent; le comte d'Alençon les fit fouler aux pieds des chevaux, et ces malheureux, pour se venger, enfonçaient leurs dagues dans le ventre des destriers. Les Anglais profitaient de cette horrible mêlée; Jacques de Bourbon essaya en vain de dégager le premier corps, commandé par le comte d'Alençon; un instant de succès ranima le courage des Français: ils pénétrèrent dans les rangs ennemis et entourèrent le prince de Galles. On avertit son père du danger qu'il courait, Édouard répondit : *Qu'on laisse l'enfant gagner ses éperons; je veux que la journée soit sienne.* Un chevalier normand couvrit le jeune prince de sa bannière, et le dégagea; les Français furent repoussés; le comte d'Alençon, Louis de Châtillon, les comtes d'Auxerre et de Sancerre tombèrent pour ne plus se relever. Le roi Philippe s'avança avec impétuosité; le roi de Bohême, aveugle, voulut aller à la recherche de son fils, et se jeta dans les rangs ennemis, ayant la bride de son cheval attachée aux rênes de ses deux écuyers. Le roi de Bohême ne reparut plus, et Philippe, après s'être exposé avec une intrépidité désespérée, dut quitter le champ de bataille en fuyant, entraîné de force par ses compagnons. Il alla demander un asile au château de La Broye.

Édouard fit appeler son fils, et lui montrant la plaine de Crécy jonchée de cadavres, il lui dit : *Que vous semble d'une bataille? pensez-vous que ce soit jeu plaisant?* Puis l'embrassant, il ajouta : *Beau fils, vous avez loyalement combattu; vous êtes digne de terre tenir.*

Les blessés furent transportés en l'ab-

baye de Valloires, où la charité chrétienne les soigna sans s'informer à quelle nation ils appartenaient. Le roi de Bohême fut retrouvé mourant; il expira dans les bras du Prince-Noir, en redemandant son fils, qui avait fui, peu digne du dévouement paternel. On l'ensevelit dans l'église de l'abbaye.

Le lendemain de la bataille, une troupe de valeureux gentilshommes français vint attaquer l'armée anglaise. Ils succombèrent tous, en répétant le mot *moriamur* (mourons) qu'ils avaient pris pour devise. La chapelle élevée à leur mémoire porte encore ce mot à son fronton.

Telle fut cette funeste bataille qui devint pour la France l'aurore d'un siècle de malheur.

MOSAIQUE.

Les bons écouteurs ressemblent aux bons ménagers: ils font profit de tout.

AMYOT.

Un peu de science éloigne de la religion; beaucoup de science y ramène.

BACON.

Quand l'égoïsme augmente, la jouissance de soi-même diminue; quand l'égoïsme diminue, la jouissance de soi-même augmente.

LAVATER.

La sensibilité, quelquefois mère des faiblesses, l'est plus souvent des grandes vertus. Celui qui pleure à l'aspect du malheur, au récit d'une belle action, prouve qu'il veut soulager l'un et qu'il est capable de l'autre.

FLORIAN.

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

PASCAL.

RÉBUS.



Paris.— Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. N° IX.

UNE PARTIE DE PLAISIR AU TEXAS.

Un peu avant que la dernière guerre entre les États-Unis et le Mexique n'eût éclaté, réveillant ainsi l'espoir et les passions des tribus basannées qui peuplent les frontières des puissances belligérantes, la famille Rock, originaire d'Irlande, réduite à la misère par les désordres du père, vint s'établir sur la lisière même du territoire des Indiens. Cette famille se composait du mari et de sa femme, tous deux âgés, d'un garçon de vingt ans et d'une fille de seize ans. Ils s'arrêtèrent à l'entrée d'un ravin profond, sur le bord d'une épaisse forêt, construisirent une cabane avec des troncs d'arbres et défrichèrent à l'entour un petit espace de terrain pour en faire un champ de maïs, qui, avec les produits de la chasse et de la pêche, formait toutes leurs ressources. Les deux enfants fournissaient à la famille le gibier, tels que daims, perdrix, dindes sauvages, qui se trouvent en abondance dans les plaines fertiles du Haut-Texas, et qu'ils poursuivaient avec une ardeur infatigable. Le vieux couple ne faisait absolument que boire, manger, dormir et fumer, oubliant complétement leur ancienne position dans la société américaine.

Peu après leur arrivée, les membres de la famille Rock apprirent qu'il leur était survenu un voisin. Un grand gaillard du Kentucky, épris de la vie sauvage, s'était établi à un mille de leur habitation, avec un vigoureux domestique, son compatriote, quatre esclaves nègres, une douzaine de chevaux, un troupeau de bétail et un chariot. Il construisit une solide maison de troncs d'arbre, et donna à sa résidence le nom de Snowville, lui-même s'appelant le capitaine Snow. Dans un temps de paix et de tranquillité, sa ferme n'aurait sans doute pas tardé à devenir le centre d'un village, et enfin d'une ville, mais un fléau plus destructif que la peste ou le choléra s'approchait : le Texas allait être la cause d'une terrible guerre !

Quand le capitaine Snow fut bien installé, qu'il eut terminé sa maison et ensemencé son champ, il jugea convenable de faire une visite à la famille Rock. Il fut frappé de la misère de leur demeure, de l'abrutissement des vieillards, de l'intelligente activité des enfants, et surtout de la beauté de Mary. D'un caractère franc et sociable, il fut bientôt l'ami du jeune Rock, et devint le compagnon inséparable du frère et de la sœur, dans leurs parties de chasse et de promenade. La conséquence se devine : quand bien même Mary n'eût pas été la seule femme qui se trouvât à cent milles à la ronde, elle aurait captivé le cœur de tout jeune homme, par sa simplicité, sa candeur et sa sincérité. Au bout d'un mois, le capitaine Snow était amoureux fou; au bout de deux, il était le fiancé de miss Rock. On convint, des deux côtés, qu'aussitôt après la récolte du maïs on fréterait une barque, et qu'on descendrait aux habitations pour se marier.

Pendant l'intervalle, tout le temps de loisir se passa en parties de chasse, de pêche, de promenades en bateau et à cheval. La nouvelle de la guerre fit bondir le cœur du capitaine Snow ; mais ses aspirations belliqueuses tombaient à la vue de Mary, qu'il aimait avec toute l'ardeur d'un franc, honnête et loyal pionnier. Cependant, il ne pouvait se défaire entièrement des regrets qu'il éprouvait de ne pouvoir partager les dangers de l'expédition; et

pour donner le change à ses pensées, il proposa au frère et à la sœur une semaine de chasse aux buffles dans la partie montagneuse du pays. L'offre fut acceptée volontiers ; et un matin, au point du jour, ils partirent.

Cette fois, les chasseurs montaient des chevaux ; Snow avait choisi les meilleurs des siens. Tous portaient une carabine, une poudrière, un paquet de biscuits, un flacon de whisky et un couteau de chasse. Mary, revêtue d'un costume qui la distinguait à peine de ses compagnons, ne s'était jamais sentie plus heureuse, plus animée, plus remplie d'enthousiasme pour la *vie de prairie*. Ils allaient, gravissant des gorges escarpées, traversant des plaines recouvertes d'herbes ondoyantes, le long de frais ruisseaux, ou à l'ombre d'épaisses forêts. Ils marchaient toute la matinée, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un endroit favorable à la chasse ; alors ils faisaient halte, allumaient du feu, attachaient leurs chevaux, et partaient à pied en quête du gibier, tantôt ensemble, tantôt séparément. Quand ils avaient eu bonne chasse, ou bien à l'approche de la nuit, ils revenaient au camp et soupaient. Après cette opération, qui, dans les prairies, ne laisse pas que d'avoir son importance, ils attaquaient modérément leurs gourdes de whisky et leurs provisions de tabac, causaient pendant quelque temps, et enfin allaient prendre un repos dont ils avaient grand besoin. Mary avait toujours une petite cabane construite de branches d'arbre, et recouverte des trois manteaux ; le frère et le fiancé se couchaient au dehors, de chaque côté de la cabane.

Il y avait plus d'une semaine qu'ils menaient cette vie errante, et aucun d'eux ne pensait à revenir. Si l'on fait abstraction des habitudes de pillage et de meurtre, presque inséparables de la vie sauvage, où l'on retrouve tous les vices de la vie civilisée sans, pour ainsi dire, aucune de ses vertus, la vie d'aventures, dans les forêts et dans les prairies vierges de l'Amérique possède un charme inexprimable. Notre petite troupe le sentait bien : camper la nuit, sous des arbres, à des certaines de milles des hommes et des habitations, est une situation qui éveille des sentiments romantiques chez les natures les plus grossières ; et telle n'était pas celle de nos chasseurs.

Un jour, n'ayant pu trouver de campement favorable dans une plaine aride, ils avaient été obligés de regagner celui qu'ils venaient de quitter le matin. Après une marche assez rude, ils arrivaient au lit desséché d'un torrent qu'il leur fallait traverser, la nuit était close et leurs chevaux étaient exténués.

« Je ne suis pas d'avis de traverser cet endroit-là ce soir, dit le capitaine Snow ; mon cheval est presque boiteux et a grand peine à se traîner. »

« Chut ! » dit le jeune Rock à voix basse.

« Qu'y a-t-il ? » demanda l'autre avec la même précaution.

Le jeune Rock indique du doigt le lit du torrent, qui était rempli de buissons épais, et recouvert par les branches des arbres croissant sur ses bords ; à une distance assez considérable, sur les branches blanchâtres d'un mélèze se réfléchissait la faible lueur d'un feu dont on n'apercevait nullement le foyer, tant il eût été admirablement caché sans une éclaircie accidentelle dans les arbres.

« Des Indiens ! des peaux rouges ! dit le capitaine Snow ; vous et Mary, glissez-vous jusqu'à ce bouquet d'arbres là-bas, et cachez bien les chevaux, pendant que je vais me traîner jusqu'à ces reptiles pour voir la manière dont ils se sont peints (1). »

En parlant ainsi le Kentuckien mit pied à terre, ôta son manteau, et se débarrassant de sa carabine, de sa gibecière,

(1) Les Indiens se peignent la figure d'une façon particulière, quand ils partent pour une expédition de guerre.



de tout enfin, sauf son gros pantalon, sa chemise de flanelle, ses mocassins et son couteau de chasse, se mit à descendre le lit rocailleux de la rivière. Mary et son frère partirent doucement au pas de leurs chevaux, conduisant le troisième cheval entre eux deux. Snow avançait avec toute la précaution d'un guerrier indien. Ayant vécu trois ans chez les Cherokees, il avait été témoin de l'art qu'ils déploient dans la profession de *tueur d'hommes*. Il rappela tous ses souvenirs. Le voisinage des Indiens pouvait être sans danger, comme il pouvait en présenter beaucoup; et la sûreté de sa fiancée faisait battre le cœur du jeune homme, sans lui rien ôter néanmoins de son sang-froid. Il mit une heure entière à atteindre une petite colline qui dominait le camp; Snow respirait à peine. L'endroit où il se trouvait était couvert de buissons épineux, et éloigné du dangereux bivouac d'environ vingt toises. Il leva doucement la tête, et le spectacle qui s'offrit à ses regards fut celui d'une centaine d'Indiens dans leur hideuse peinture de guerre: les uns dormant, d'autres fumant et deux ou trois faisant le guet. A trois toises environ du Kentuckien, un de ces derniers se tenait appuyé contre un arbre, les yeux fixés dans le vide; un moment il les tourna rapidement dans la direction de Snow, mais l'immobilité de celui-ci et les ténèbres l'empêchèrent de rien voir, et l'homme blanc put continuer ses observations en repos. Les longues lances des Indiens, appuyées contre les arbres, lui apprirent que c'étaient des cavaliers, découverte qui lui fut particulièrement désagréable. Il avait espéré que les chevaux de sa troupe lui auraient donné une certaine supériorité sur les Indiens, et il voyait cette supériorité lui échapper. Avec cette triste conviction, il allait se retirer quand un jeune Indien, sorti de derrière les arbres, s'avança dans le centre du cercle et se posa devant le chef qui fumait son calumet avec la gravité convenable. « Des visages pâles! » dit le jeune homme après le moment de silence habituel.

« Eugh! » répliqua le chef.

« Trois, continua le jeune homme, une squaw (femme), deux guerriers; la squaw habillée comme un guerrier; sa voix douce comme celle d'une fille visage pâle. »

« Eugh! » dit encore le chef.

Un autre silence s'ensuivit; puis le jeune homme ayant expliqué que la troupe des blancs était fatiguée et ne pouvait aller loin, le chef lui ordonna de prendre une douzaine de guerriers et d'aller l'attaquer au point du jour. Le jeune homme grogna sa réponse et s'assit.

Le capitaine Snow était maintenant complétement édifié sur la nature de la tribu indienne: c'étaient des Commanches, les Arabes du désert des grandes prairies, parcourant les bois dans l'espoir d'enlever les troupes de soldats en route pour le Mexique. Il s'éloigna de son dangereux poste en rampant avec toute la précaution dont il était capable, et continua sa marche lente et silencieuse l'espace d'un demi-mille. Arrivé à cette distance, il se lança rapidement vers le bouquet d'arbres où il avait conseillé à ses amis de se retirer. Il les trouva bien cachés, tout au centre, près d'un petit feu, et les chevaux paissant les pieds entravés.

« Mettez encore du bois sur le feu, dit le capitaine Snow en arrivant; les reptiles nous ont aperçus, et la vue de notre camp peut contribuer à les tenir en bonne humeur. Je suis sûr que leurs éclaireurs nous épient à ce moment même. » Et il leur raconta tout ce qu'il avait entendu.

Dès qu'il eut fini, ils firent un repas rapide, mais copieux, et s'étendirent pour prendre quelque repos. Les Rock, avec toute l'insouciance de leur sang irlandais, dormirent parfaitement jusqu'à deux heures avant le point du jour; Snow fut obligé de les réveiller. On sella les chevaux en silence, tout en cassant une croûte; le

capitaine distribua à chacun, et prit pour lui-même, une petite gourde d'eau-de-vie; ils en burent la moitié, mêlèrent l'autre moitié avec de l'eau et en frottèrent les articulations, la bouche et les oreilles de leurs chevaux; puis, entassant une grande quantité de bois sur le feu, ils montèrent à cheval et partirent.

On n'échangeait pas une parole; Snow guidait la marche, il modérait le pas, réservant les forces des animaux pour les cas pressants. Bientôt ils entrèrent dans une forêt où, jusqu'au point du jour, ils suivirent un sentier frayé; la nuit avait été sombre, sans lune et sans étoiles; quand parut la lumière grise du matin, ils s'aperçurent que la connaissance imparfaite où ils étaient du pays les avait égarés. Ils revinrent sur leurs pas, guidés par la haute colonne de fumée du feu qu'ils avaient allumé; non qu'ils eussent l'intention de retourner jusque-là, mais pour gagner un autre sentier traversant la vaste prairie, dans la direction de leur demeure.

Au bout de quelque temps, ils atteignirent la lisière du bois, et mirent le pied sur la plaine immense. Cette plaine était de la nature de celles qu'en Amérique on appelle *roulantes;* couverte de longues herbes, elle s'étendait à perte de vue. Un nuage épais, suspendu au bord de l'horizon, indiquait que la prairie était en feu de ce côté; ce fut par là que se dirigèrent les trois fugitifs, en suivant une diagonale qui leur promettait de laisser à leur gauche le vaste incendie.

« Fouettez, ferme! s'écrie tout à coup Snow, les reptiles sont sur nous. »

Au même instant, on entendit le cri de guerre des Indiens partir avec toutes ses horreurs d'une centaine de gosiers, et l'on vit les longues lances des Comanches se balancer dans le lointain. Aussitôt, pressés par le fouet et par l'éperon, les chevaux partirent en bondissant, et ne tardèrent pas à gagner du terrain sur les Indiens, mais néanmoins on apercevait toujours leurs longues lances. Pendant quatre heures ils galopèrent sur la plaine, et ils ne se trouvaient plus qu'à deux milles des hautes herbes qui flambaient, fumaient et pétillaient en s'avançant sur eux comme une terrible avalanche. A leur gauche se trouvait un cours d'eau, à leur droite une plaine unie qui avait été incendiée il y avait quelques mois, et que couvrait maintenant un petit gazon touffu; préférant cette voie de salut à la chance de trouver un gué, ils se dirigèrent vers cette plaine, sur le bord de laquelle paissait une troupe de chevaux sauvages qui levèrent la tête à leur approche.

« Les reptiles! s'écria tout à coup Snow en arrêtant sa monture. Voyez-vous ces chevaux-là? eh bien, chacun d'eux a un démon d'Indien pendu à son côté tout prêt à nous saisir! Je reconnais ce tour-là à un mille de distance. »

Les Indiens du Mexique, au moyen d'une courroie autour de la selle et d'un étrier particulier, resteront des heures entières suspendus au flanc de leurs chevaux qui sembleront ainsi galoper en liberté dans la plaine. Ils ont généralement recours à cette ruse, quand ils fuient devant des forces supérieures, pour se garantir des flèches et des balles.

Le capitaine Snow jeta autour de lui des regards inquiets. Les Indiens qui les poursuivaient étaient environ à un mille derrière eux, les Indiens embusqués, à un demi-mille sur leur droite, tandis que devant eux, à une distance à peu près égale, était l'incendie.

« Nous n'avons pas beaucoup à choisir, dit-il avec calme; mes amis, il s'agit de prendre un parti désespéré! Cela ne sera peut-être pas tout à fait du goût des chevaux; mais, avec du coup d'œil et du sang-froid, nous nous en tirerons. Il faut que nous traversions la prairie enflammée! »

Cette proposition frappa les deux jeunes gens de stupéfaction. Snow ne leur laissa

pas le temps de réfléchir. Les Indiens embusqués, se voyant découverts, sautèrent sur leurs selles et se lancèrent vers eux. Les trois fugitifs n'y firent pas attention, occupés qu'ils étaient à leurs préparatifs : plaçant leurs cornets à poudre de manière à ce que le feu ne pût les atteindre; enveloppant leurs carabines dans des lambeaux arrachés de leurs manteaux, serrant fortement autour de leur corps toutes les parties de leurs vêtements, et bandant les yeux et les narines de leurs chevaux; quand ils eurent terminé, ils sautèrent en selle, et partirent vers le rempart de feu et de fumée derrière lequel ils voulaient se mettre en sûreté... il était temps! les Indiens arrivaient.

La ligne de flammes avait environ trois milles de long. La prairie, composée de roseaux et d'herbes mouillées par des pluies récentes, ne brûlait pas avec cette rapidité qui ne laisse aucune chance de salut; et Snow remarqua que dans certains endroits, la fumée dominait la flamme. Précisément devant eux, un grand bouquet de buissons élevés jetait des flammes hautes et claires; mais, sur la gauche, une fumée noire et épaisse semblait indiquer un terrain marécageux qui donnait moins de prise à l'incendie. Ils précipitaient leur course, car les Indiens n'étaient plus qu'à deux cents toises derrière eux, poussant des hurlements de joie, et gagnant à chaque minute sur les fugitifs qu'ils croyaient déjà tenir.

« Fermez les yeux, et suivez-moi! » s'écria tout à coup le capitaine Snow, en saisissant la bride du cheval de Mary, et plongeant, tête baissée, dans l'épaisse fumée s'élevant du marécage réduit en poussière. L'atmosphère, depuis longtemps épaisse, devint alors positivement suffocante. C'était un bruit infernal! Des roseaux qui pétillaient, des buissons humides qui sifflaient, des herbes qui flambaient, une noire vapeur qui les étouffait, une chaleur qui les brûlait... voilà tout ce qu'ils distinguèrent et sentirent d'abord; puis ils virent devant eux une vaste plaine noire, couverte de bois brûlé et de monceaux de charbons fumants; le passage s'était opéré avec le moins de dommage qu'il fût possible d'espérer. Quelques brûlures, une soif dévorante, des figures noires comme des nègres, tels étaient les résultats insignifiants de leur entreprise désespérée. Snow pressa la main de Mary, et examina les chevaux... ils étaient entièrement perdus!... leurs jambes étaient brûlées de manière à leur rendre impossible la continuation du voyage; et pourtant, malgré cet état déplorable, les fugitifs furent contraints à les pousser encore de toute leur vitesse!

Un hurlement, que Snow ne connaissait que trop bien, lui révéla la présence d'un nouveau danger. Les loups des montagnes arrivaient sur eux en troupes nombreuses. Ces animaux suivent les feux de prairies, en quête des carcasses des daims, lapins, lièvres, etc., qui ont péri dans les flammes; et réunis ainsi, ils deviennent formidables. Les chevaux s'élancèrent instinctivement, et les fugitifs les dirigèrent vers un bois, à cinq milles de distance environ, qui avait été épargné par le feu, protégé qu'il était par une herbe trop courte et trop humide pour propager les flammes. Tout en galopant, ils détachèrent leurs carabines et leurs pistolets, et débarrassèrent leurs cornets à poudre des enveloppes nombreuses qui les avaient garantis du feu. Ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour tirer sur les loups furieux, au nombre de quatre cents environ, dont ils étaient poursuivis. Les coups portèrent, et une halte générale indiqua que les animaux étaient en train de dévorer leurs compagnons blessés. Enfin, on atteignit le bois, et tandis qu'une décharge générale arrêtait pour un instant la course des bêtes affamées, Mary grimpa sur un arbre, prit les armes, les provisions et autres objets, puis les deux hommes exténués la suivirent. Les chevaux partirent



au galop et furent bientôt la proie des animaux féroces.

Il fallut une heure de repos absolu avant que les fugitifs pussent parler de leur position ; ils mangèrent, burent, et fumèrent en silence pendant une autre demi heure, et seulement alors se trouvèrent en état de tenir conseil. Autour de l'arbre, qui était haut et garni de branches épaisses, hurlaient les loups, paraissant déterminés à ne pas abandonner leur proie. Mais les trois fugitifs étaient hors de leur atteinte; ce qui les occupait surtout, c'était la perte de leurs chevaux, et la perspective de retourner à pied à leur demeure. Ils ne redoutaient plus les Indiens, qui devaient les croire tombés dans les flammes, et qui avaient dû prendre une route opposée à la marche de l'incendie.

Ils parlèrent quelque temps à voix basse ; mais les hurlements des loups devenant intolérables, le capitaine Snow et le jeune Rock résolurent de se débarrasser de ce concert incommode. Ils descendirent jusqu'aux plus basses branches de l'arbre, et regardèrent au-dessous d'eux. Le hurlement horrible qui les accueillit, l'aspect des longues langues pendantes, des yeux enflammés, et des dents blanches d'une centaine d'animaux de cette espèce, auraient suffi pour terrifier tout autre que des hommes familiarisés avec le danger. Un feu roulant de leurs pistolets à cinq coups éloigna les loups. Snow s'élança sur un gros tas de feuilles amoncelées par les vents; il y jeta une poignée de poudre, puis de la mousse qu'il détacha de l'arbre, et du tabac allumé; les loups revenaient à la charge, quand la poudre en s'enflammant, communiqua le feu aux feuilles et renvoya une seconde fois les loups à distance; Rock jeta du bois sur les feuilles, et bientôt un rempart de feu entourant l'arbre sur lequel ils se reposaient, ils purent panser leurs brûlures.

Le lendemain, les loups, qui ne se réunissent en grand nombre que dans de rares occasions, s'étaient dispersés sur la plaine noire et fumante; la troupe partit à pied. Ce fut un pénible voyage que celui-là, à travers des forêts, des marécages, de longues plaines interminables, avec une pesante carabine sur l'épaule. Ils mangeaient rarement, osant à peine tirer, car la détonation pouvait devenir dangereuse. Pendant dix jours, ils se traînèrent ainsi, et le onzième, au matin, ils se trouvaient à un mille de la demeure du capitaine Snow. Deux ou trois coups secs d'armes à feu, suivis du bruit plus sourd des fusils indiens leurs firent dresser l'oreille. Ils s'enfoncèrent dans un taillis, préparèrent leurs carabines, et s'avancèrent. En dix minutes ils eurent atteint la lisière du bois. Snowville n'était plus qu'à une centaine de toises. A cinquante, des Indiens se tenaient derrière une meule de blé. Prompts comme la pensée, Snow et ses compagnons firent feu, et poussant à la fois un grand cri, s'élancèrent vers l'habitation. Pris en flancs, les sauvages se réfugièrent dans le bois et n'apportèrent aucun obstacle à la jonction des blancs. Snow apprit que les Indiens tenaient sa maison bloquée depuis deux jours, et que son domestique et les quatre esclaves nègres avaient fait une résistance énergique. Mary conçut les plus grandes alarmes sur le sort de ses parents ; mais il ne fallait pas penser à faire le moindre mouvement pendant tout le jour. On attendit donc le soir, en faisant de nouveaux préparatifs de défense ; et à la tombée de la nuit, on laissa Snowville à la garde de deux nègres. Snow avait toujours été bon pour ses esclaves, ceux-ci se comportèrent en conséquence. La petite troupe, composée de six personnes, rampa sur les genoux et sur les mains à travers un champ de maïs, et gagna de cette manière un sentier qui conduisait à la maison de la famille Rock. Une grande flamme leur annonça que cette maison brûlait. Mary, désespérée, allait s'élancer ; il fallut tous les efforts de son fiancé pour

la retenir dans les limites de la prudence. Ils arrivèrent bientôt à l'entrée du ravin, alors la scène, éclairée par la cabane en flammes, se montra dans toute sa gravité.

Le vieux Rock et sa femme étaient accroupis contre des pieux, et les Indiens, au nombre de vingt, leur préparaient la torture Les blancs n'hésitèrent pas ; annonçant leur présence par une volée de coups de carabines, ils se précipitèrent en avant. Ils n'avaient pas fait la moitié du chemin, que les deux vieillards se trouvaient au milieu d'eux, tenant chacun un fusil indien. On battit en retraite aussitôt ; et avant que les sauvages étonnés eussent eu le temps de se rallier, les visages pâles commandaient l'entrée du ravin, et se retiraient en bon ordre : la réputation magique des carabines de l'Ouest tenant les Comanches à une distance respectueuse.

Trois jours après, toute la troupe était à cheval ; le chariot, traîné par des bœufs, contenait tout ce que la famille Rock avait de précieux, et sur le sommet étaient assis le vieux Rock et sa femme. Le reste formait l'escorte. Ils se rendaient dans un comté, à deux cents milles de là, où le capitaine Snow devait être uni à Mary. Après le mariage, les hardis pionniers, auxquels s'étaient réunis quatre familles entreprenantes, s'enfonçaient de nouveau dans le désert, et regagnèrent leur ancienne résidence. Il se forma un village, dont le capitaine Snow fut nommé shérif. La communauté était peu nombreuse, mais pleine de persévérance, et, bien qu'elle ait eu d'abord à souffrir des attaques des Indiens, le courage et l'industrie des habitants sut réparer le dommage ; et madame Snow, l'héroïne de ce récit, maintenant épouse et mère, a laissé de côté les habitudes nomades de Mary Rock.

SEVERIN.

(*Traduit de l'anglais.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des Français de divers états, par Alexis de Monteil.

(2me article.)

L'auteur, s'attachant à la forme animée et piquante sous laquelle il voile sa science, a placé à Troyes, du temps de Louis XII, la scène de son second volume. Les magistrats de cette ville font *comparoir* devant eux les hommes de *divers états*, depuis le pauvre qui mendie à la porte d'une église jusqu'à l'homme de cour, car il s'agit de décider quel est de tous les états le plus malheureux. Donc, on passe en revue les lois, les coutumes, les usages, liens variés, mais tenaces, qui étreignent la vie de l'homme, à quelque condition qu'il appartienne, depuis les lois du royaume, égales pour tous, jusqu'aux règlements des corps et métiers qui régentent l'artisan, jusqu'à l'étiquette de la cour qui lie et dirige le gentilhomme.

Le pauvre raconte ainsi ses aventures, qui ne le rendaient pas, il me semble, trop malheureux :

« Lorsqu'on entre dans une ville, ordinairement on demande la meilleure hôtellerie ; nous, les plus malheureux des hommes, nous demandons la plus mauvaise, et encore craignons-nous toujours qu'elle ne soit trop bonne, c'est-à-dire trop chère.

A Rouen, j'en trouvai une qui me convenait parfaitement : à peine m'étais-je assis, que l'hôte, accompagné d'un valet de livrée, vint me dire : « Un gentilhomme

fait chercher partout un pauvre qui veuille aller à Paris sur le cheval qu'il doit conduire lui-même par la bride. — Bon! répondis-je, je sais ce que c'est: il a fait un vœu; je serai volontiers son homme. — En ce cas, me dit l'hôte en montrant le valet de livrée, suivez ce brave garçon.»

Je le suivis, il me conduisit à l'hôtellerie de son maître. « Vite, en selle, en selle! me cria le gentilhomme dès qu'il m'aperçut; nous avons aujourd'hui bien du chemin à faire. » Nous nous mîmes en route. Nous étions quatre et nous voyagions dans cet ordre : l'écuyer en tête, à cheval; le gentilhomme à pied, menant par la bride le cheval sur lequel j'étais; le valet de livrée, qui était venu me chercher et qui était aussi à cheval, fermait la marche. Quand nous arrivions dans une hôtellerie, le gentilhomme restait à la cuisine et mangeait dans une écuelle les mets les plus grossiers; moi, j'étais conduit dans la salle, je me mettais à la place qu'aurait dû occuper le gentilhomme, et j'étais respectueusement servi par le valet de livrée. En chemin, le gentilhomme se tournait quelquefois de mon côté, en me disant : « Allons, courage, mon frère, courage! priez bien Dieu pour moi... Voyez la manière dont on vous traite! » Nous ne pouvions aller qu'à petites journées, mais enfin, à force de journées, nous arrivâmes. La première chose que nous fîmes, en entrant à Paris, ce fut d'entendre la messe à Saint-Jacques du Haut-Pas. Lorsque la messe fut finie, le gentilhomme me donna de l'eau bénite, me congédia sans mettre la main à son escarcelle, et me dit, en me rendant l'écuelle de bois : « Mon ami, reprenez votre métier, chacun son tour.... Je suis quitte de mes engagements envers monsieur saint Jacques... »

Le bourgeois, échevin de la ville de Troyes, se plaignant du luxe toujours croissant en dépit des lois somptuaires, décrit la maison qu'il a fait bâtir pour sa fille.

« ...... J'avais dit au maître entrepreneur que j'entendais que toutes les parties du bâtiment fussent simples, et entre autres les portes que je voulais en ogive ou tiers-point. A cet égard, je fus unanimement condamné. C'était bon, me dit-on, pour les bâtiments du barbare siècle auquel nous venons d'échapper : le goût actuel n'admet pour les portes que la plate-bande ou le plein cintre. Mais la corniche, dis-je, convenez-en, elle est d'un ordre trop riche, c'était assez du toscan ou de l'ionique. On me répondit que pour l'honneur de l'échevinage, il aurait fallu le dorique, mais que ma fille avait voulu aller jusqu'au corinthien, et que, lorsqu'une corniche corinthienne était une fantaisie de jeune femme, personne n'avait rien à dire. « Je vois là, dis-je, à l'entablement, deux médaillons, l'un de Trajan, l'autre de Marc-Aurèle; saint Pierre et saint Paul auraient été plus convenables. — Maître Lapierre, me répondit l'entrepreneur, j'en demeure d'accord, mais si cela vous plaît, vous pouvez les appeler saint Pierre et saint Paul... » Je ne contestai pas trop sur ces médaillons, fort heureux qu'on n'en eût pas mis sur toutes les portes, comme c'est aujourd'hui la mode. Mais je ne pus me contenir quand j'en fus aux plafonds sculptés; ce fut pis quand l'entrepreneur s'écria qu'il ne rabattrait pas un denier du prix des grandes cheminées, de leurs grands manteaux chargés de figures et de dorures. Mes amis me calmèrent en me disant que nous étions venus à l'âge des belles cheminées. Je me fâchai contre les devises des verres de couleur : elles étaient toutes grecques ou latines, et si savantes, que tout l'Hôtel de ville, y compris les clercs-greffiers, était dans l'impossibilité de les expliquer. A leur place, j'aurais souhaité de belles devises bourgeoises : *Tel me demande, qui me doit. — Un tiens, vaut mieux que deux tu auras*, etc., etc. Enfin, dis-je, voilà qui est fini! — Non certes! me répondit le maî-



tre entrepreneur; qui me payera donc la fontaine? — Ce ne sera pas moi, répliquai-je, j'irai plutôt m'y noyer! » Il faut savoir que mon gendre, au lieu d'une fontaine aux eaux plates, avait fait faire une fontaine pyramidale avec nymphes, dryades, hamadryades, et toute la sequelle des dieux grecs, actuellement si en vogue... C'était une savante fontaine, plus séante au milieu de la cour d'un grand collége ou d'un magnifique château... Il fallut meubler la maison : on y voyait des tentures de draps de soie, des tapisseries de Dinant, des tapisseries de Verdun, des lits à pavillon de soie; toute sortes de meubles de menuiserie, sculptés, peints.. . jusqu'à des chaises dorées; des chandeliers d'argent, des miroirs à cadre d'argent, de grandes fontaines de cuivre en forme de chapelle, des plats de cuivre, de fer, émaillés, à fleurs, à personnages.... Enfin, je vous dirai que j'aimerais mieux bâtir deux maisons qu'en meubler une. Oui, j'en conviens, les meubles de nos pères étaient lourds et massifs, mais ils étaient solides, ils usaient plusieurs maisons : les miens sont du temps de Philippe le Bel. »

Les artisans se plaignent à leur tour, soit que, orfévres, ils marchent sous les bannières de saint Éloi; maçons, sous celle de saint Blaise; potiers, sous celle de saint Fiacre; menuisiers, sous celle de saint Joseph; vitriers, sous celle de saint Marc; brasseurs, sous celle de saint Amand; boulangers, sous celle de saint Honoré, bouchers, sous celle du saint Sacrement; ou pelletiers, sous celle de saint Jean-Baptiste; c'est un concert de plaintes, grâce auquel on s'instruit des usages et des lois en vigueur dans ces antiques maîtrises, si différentes de la libre concurrence d'aujourd'hui.

Quatre-Sous, l'hôtelier, raconte ainsi son mariage, qui diffère pour la forme des usages actuels :

« Quand le prêtre, après m'avoir fait les demandes de consentement, les répéta à Paulette, et lui dit : *Paulette Le Gris, veux-tu Joseph Quatre-Sous, qui cy est, à époux et mary, si Dieu et sainte Église te l'accordent?* Elle répondit *oui*, et ajouta sans hésitation, sans le secours du prêtre qui souffle ordinairement ces paroles : *Je te prends à mon époux et mary, et promets que je te porterai foy et loyauté, et cy te garderai sain et malade, en quelque état qu'il plaise à Dieu que tu sois; ne pour pire, ne pour meilleur, je ne te changerai jusqu'à la mort.* Je lui mis l'anneau au premier doigt de sa main, disant : *Paulette, de cet annel je vous honore;* le passant au second doigt, je lui dis encore, *Paulette, de cet annel je vous espouse:* enfin le passant au troisième doigt, j'ajoutai : *Paulette, de cet annel je vous dote.....* »

Le savant, latiniste, helléniste, hébraïsant, se plaint des déboires de la science. Il montre à l'assemblée le cortége de ceux qui n'ont obtenu la gloire qu'à la condition du malheur.

« Le premier, dit-il, ce vieillard cassé, plié en deux, ridé par les souffrances et les peines, c'est Gerson. Il nous fut légué tout brillant de jeunesse par le siècle dernier : à combien de reconnaissance et d'honneur ne devait-il pas s'attendre après avoir si souvent défendu, de sa voix, de sa plume, dans les conciles, dans le monde, l'Église et le roi! Il fut exilé par la faction de Bourgogne; entendez de sa bouche le récit de cette longue persécution.

Celui qui le suit, c'est Thomas à-Kempis; il porte plusieurs livres de morale sous son bras gauche, et sous son bras droit, le premier des livres de morale, *l'Imitation de Jésus-Christ;* mais voyez comme l'opinion, qui l'attribue à Gerson, s'efforce de le lui arracher. Voici Cuba, le naturaliste, qui, dans son *Jardin de santé*, a été en même temps physicien et naturaliste; il a toujours représenté le dénûment, le malheur des uns et des autres.....

Voici les poëtes français; ils se plaignent plus que les autres poëtes; ah! véritable-

ment, ils sont à plaindre, car au milieu d'eux s'élèvent aujou d'hui n n-s ulement des procureurs p ëtes, mais encore des huissiers-poëtes, mais encore des princes-poëtes. Voyez comme ils sont à plaindre par ce grand nombre de concurrents! Mais par une autre raison, plaignez aussi Martin Franc: son *Champion des dames* ne peut se défend e contre les critiques; plaignez Vill n, dans son *Testament* il n'y a pas un seul vers légué à la postérité; plaignez Martial, non de Rome, mais d'Auvergne, ses *Arrêts d'amour* seront cassés par les gens de bon sens; ses *Vigiles* feront dormir l s gens de goût.... plaignez les traducteurs..... plaignez les historiens, les deux Chartiers, Jehan et Alain; pour le prolixe Monstrelet, il a toujours été fort content de lui, soit en se lisant, soit en s'entendant lire; certes, c'est un bonheur dont je ne voudrais pas... Plaignez-les tous! mais, salut! mille fois salut! à ceux qui ont inventé le moyen de graver les lettres, de les teindre, d'en tirer des empreintes; à ceux qui ont fait les premiers pas pour découvrir l'imprimerie; salut! cent fois salut à ceux qui ont fait les derniers! Noble Guttemberg, le plus noble de votre race, qui avez inventé les caractères mobiles; Clerc Schæffer, qui avez jeté les caractères en fonte.... »

L'homme de cœur succède au vieux savant. Il s'écrie: « Quel beau règne que celui de Louis XII! quel si beau règne que celui où tout le peuple, transporté du bonheur de posséder son roi, fait, des signes de la dévotion pour les saints, les signes de son amour pour lui, baise les pas de la mule qui le porte, frotte ses mains contre ses royaux habits et s'en frotte ensuite le visage! Quel si beau règne que celui où la monarchie n'est qu'une famille, où le roi n'est qu'un père couronné! Et cependant, les courtisans n'ont jamais été si malheureux; leur art si long, si difficile à apprendre, est devenu inutile. Ils ne peuvent maintenant faire leur cour au roi qu'en aimant, qu'en faisant le bien du peuple .... »

Nous terminerons, mesdemoiselles, par ce spirituel éloge du roi qui fut nommé, *Père du peuple*, remettant à un prochain numéro le plaisir de vous parler encore de cette *Histoire*, si française dans le fond et dans la forme.

E. R.

BERTHE AU GRAND PIED,

FEMME DE PÉPIN LE BREF.

« Du temps que la reine Berthe filait. »

Cet adage, qui remonte à nos bons aïeux, nous prouve que la reine Berthe était restée dans leur souvenir. C'est qu'elle fut la mère de Charlemagne, et, sous les voûtes de Saint-Denis, entre toutes les pierres funèbres, ce n'était pas celle qui éveillait le moins d'intérêt que cette tombe, érigée en 783, et brisée en 1793, sur laquelle on lisait:

BERTA, MATER CAROLI MAGNI.

Mais si les historiens ne nous ont rien dit de cette reine, un romancier nous a donné *li roman de Berthe au gran pié*,

en nous prévenant qu'il devait cette histoire à la courtoisie d'un bon moine de Saint-Denis ; et que, comme elle lui parut faussée par quelque apprenti écrivain, il avait eu la pensée de la redresser, et de la mettre en vers. Ce roman a 140 couplets ou chapitres, chacun sur une seule rime.

« Berthe, raconte le romancier, était fille de Flore, roi des Hongrois, et de Blanchefleur. Lorsque Pépin l'eut demandée en mariage, elle quitta en pleurant sa mère, et, montée sur un bai palefroi, elle traversa l'Allemagne, accompagnée de Margiste, sa nourrice, d'Aliste, sa sœur de lait, et de l'écuyer Tibert. Blanchefleur, les ayant rachetés de l'esclavage, leur avait confié sa fille bien-aimée ; elle aimait surtout Aliste parce qu'elle ressemblait à sa chère enfant ; elle lui recommande ces trois serviteurs.

« Dame (dit Berthe, à la reine), je les aimerai,
Et des choses que j'ais, jamais ne leur faudrai,
Aliste, si je puis, très-bien marierai.
— Fille, (répond la reine) bon gré vous en
saurai.

La reine, qui venait de conduire Berthe aussi loin qu'elle l'avait pu, lui demande un dernier gage d'amour :

« L'annel de votre doigt... ô moi l'emporterai,
En lermes et en plours souvent le baiserai » (1).

Berthe ôta son annelet.

A sa mère le baille, moult pleure et moult s'esmoie (2).

Blanchefleur veut consoler sa fille.

« ... Soyez joyeuse et gaie,
Vous en allez en France, de ce mon cœur s'apaie
Qu'en nul pays n'a gent plus douce, ni plus
vraie (3).

(1) L'anneau de votre doigt, avec moi je t'emporterai, en larmes et en pleurs souvent le baiserai.

(2) Elle le donne à sa mère ; pleure beaucoup, beaucoup s'émeut.

(3) Vous allez en France, de ce mon cœur s'apaise, car en nul pays ne sont gens plus doux, ni plus vrais.

Cependant,

Au départir, chacun à pleurer se rassaie (1).

On emmène la mère, dont le cœur était tout près de faillir ; Berthe venait de s'évanouir, il fallut que sa sœur la ducoise (2) l'embrassât maintes fois pour la rappeler à la vie, puis elle la quitta en lui disant un dernier adieu... Et maintenant le romancier va chanter les malheurs de Berthe *la débonnaire, la blonde, l'eschevée* (3).

Quand elle a passé le Rhin, traversé les Ardennes, que son royal fiancé est venu à sa rencontre ; comme elle approchait de Paris, la vieille Margiste, profitant de la ressemblance de sa fille avec la princesse, lorsque l'heure est arrivée de remettre Berthe à Pépin, la fait cacher, revêt Aliste des habits royaux, et c'est elle qui est reçue comme reine et conduite au palais. Puis elle fait passer Berthe pour Aliste, l'accuse d'avoir tenté d'assassiner la reine, et tout se passe si rapidement que le roi se laisse tromper, et que l'infortunée Berthe ne peut se défendre. L'écuyer Tibert la remet entre les mains de misérables payés par lui, avec ordre de la tuer. Ils l'emmènent loin de Paris, dans la forêt du Mans, mais la pitié s'empare d'eux, ils se contentent de la dépouiller de ses riches vêtements, ne lui laissent qu'une tunique et un petit manteau, et lui disent :

« Belle, fuyez-vous-en, n'y soit plus délaié
Dame Dieu vous conduise par la sive amitié (4) ;

puis ils l'abandonnent.

La dame fut au bois qui durement plora,
Les lous oult uller et li huants hua,
Il espartoit forment et durement tonna (5).

(1) Au départ chacun à pleurer se remet.

(2) La duchesse.

(3) Aux beaux cheveux.

(4) Belle fuyez sans délai, et que Dieu vous conduise par la sienne amitié.

(5) Elle entendit hurler les loups, et huer le hibou ; il éclairait ferme et durement tonna.

Et plut menuement, et gresille, et venta :
C'est hideux temps à dame qui compagnie n'a!
Dame-Dieu et ses saints doucement réclama.
Quand eut fait sa prière, son mantel escourça (1),
A Dieu s'est commandée, parmi les bois s'en va.

Souffrant de la faim, de la soif, de la fatigue et de la pluie, Berthe marchait toujours durant cette nuit sombre; elle trouve une source qui la désaltère, évite un ours qui allait la dévorer, et après avoir laissé une partie de sa tunique aux buissons de la route, blessé ses pauvres pieds, elle trouve enfin un ermite qui a pitié d'elle et lui indique la cabane de Simon le bûcheron, où elle pourra trouver un asile.

Berthe, cachant son nom et ses malheurs, est bien accueillie par la femme du bûcheron qu'elle se met à servir comme si elle était sa mère; elle aime leur fille comme si elle était sa sœur, et passant sa vie à filer ce fil si fin, si uni, qui depuis a fait sa renommée, elle s'acquittait ainsi envers le bûcheron qui vendait ensuite à la ville ce fil fort cher, achetait en échange de l'or, de la soie, dont Berthe faisait ensuite des broderies merveilleuses qui embellissaient les dames de la cour.

Depuis sept ans Berthe vivait cachée dans la famille du bûcheron sans avoir osé donner de ses nouvelles à sa mère dans la crainte de se faire découvrir; mais Blanchefleur trouvait longues ces années d'éloignement de sa fille chérie; elle supplie le roi de la laisser partir, obtient cette faveur et se met promptement en route. Arrivée sur la terre des Franks, au lieu des bénédictions qu'elle espérait entendre sur son passage, elle n'entend que des malédictions contre la reine... Blanchefleur ne peut croire que sa douce Berthe soit ainsi changée; elle accuse le peuple d'erreur, se hâte d'arriver à Paris, et se présente au palais. Mais Margiste pâle, effrayée, dit que « la reine est endormie. » Blanchefleur demande à voir Aliste; Margiste feignant un grand chagrin, répond : « Aliste est morte. » Enfin, quand elle a épuisé tous les délais, elle introduit Blanchefleur dans un appartement obscur où la malade est couchée au fond d'une alcôve,

De draps d'or et de soie très-bien encourtinée (1).

Aliste, craignant de se trahir, parle d'une voix si basse qu'à peine la reine l'entend; elle dit qu'elle n'ose se montrer dans la crainte d'effrayer sa mère :

.... Je souffre un tel martyre
Que j'en suis devenue aussi jaune comme cire.

Elle la supplie de lui pardonner si elle ne peut mieux la recevoir, et finit par lui dire qu'elle a besoin de repos et qu'elle veut rester seule.

Blanchefleur, qui dès le commencement de cette scène avait des soupçons, à ces mots s'écrie :

Aide Diex! qui oncques ne menti;
Ce n'est mie ma fille que j'ai trouvée ici!
Si fust demie morte, par le cor saint Remi!
M'eust-elle baisée assez et conjoï (2).

Elle veut voir de près celle qui se dit sa fille, elle prend un cierge allumé, approche, lui découvre les pieds... Or Aliste avait les pieds parfaitement égaux... Berthe *au grand pied* où était-elle?... Les misérables auxquels Blanchefleur l'avaient confiée, l'avaient-ils donc abandonnée en route?... l'avaient-ils donc tuée?

Blanchefleur éclate en pleurs, en sanglots, elle va se prosterner aux genoux du roi, lui découvre la perfidie dont il est victime et demande justice.

(1) Releva.

(1) Courtine, rideau.

(2) Que Dieu m'aide! qui jamais ne mentit; ce n'est pas ma fille que j'ai trouvée ici! Par le corps de saint Rémi! elle serait à moitié morte quelle m'eût embrassée avec joie.

Pépin, qui n'avait jamais aimé l'humeur de la reine, est facilement convaincu. Margiste et Aliste sont chassées du palais avec ignominie, on les enferme en attendant la punition qu'elles ont méritée ; mais Blanchefleur redemande sa fille : Tibert avoue qu'il était chargé de la tuer, et que Morand, son serviteur, lui a laissé la vie. Le roi fait parcourir son royaume en tous sens, ses écuyers sonnant du cor et de la trompette, le peuple se met en prières, demandant à Dieu *la bonne reine*, mais on ne découvre nulle trace de l'existence de Berthe, et Blanchefleur est réduite à retourner en Hongrie, persuadée que sa fille a péri de froid, de misère, ou a été dévorée par les bêtes de la forêt. Margiste avait été brûlée vive, Tibert pendu, et Aliste renfermée dans un cloître pour le reste de ses jours.

La triste histoire de Berthe était dans toutes les bouches, et le roi n'espérant plus retrouver sa fiancée, s'abandonnait à la douleur, lorsqu'un jour s'étant égaré dans la forêt du Mans, il rencontre une belle fille et lui demande son chemin. C'était Berthe, qui venait de faire sa prière dans une vieille chapelle. La beauté de Berthe touche Pépin ; il lui dit « Je suis premier dans la maison du roi, » il veut l'emmener à la cour, et lui promet de grandes richesses. Berthe s'offense de ses discours, elle refuse de le suivre; mais pressée de plus en plus, et pour sauver son honneur, elle s'écrie : « Je suis la femme de votre roi, j'ai droit à vos respects.

El nom à ce Seigneur qui se laissa pener,
Ens en la sainte croix pour son peuple sauver,
Fille suis, le roi Flore, qui tant fut à loer
Et fille Blanchefleur, de ce n'estuet à douter (1).

Le roi ne se nomme pas. Il veut parler au bûcheron. Berthe le conduit à la chaumière, et se retire dans sa chambre. Simon et Constance, sa femme, disent à l'étranger que cette sainte fille, qu'ils font passer pour leur nièce, est depuis sept ans chez eux, qu'ils l'ont recueillie prête à mourir de douleur, de froid et de faim, et que, par sa présence, depuis sept ans, leur chaumière est bénie.

Pépin s'éloigne sans avoir revu Berthe; trompé une première fois par Aliste, il ne veut pas risquer de l'être une seconde fois par cette paysanne qui se dit si à propos la reine Berthe. Il juge plus sage d'envoyer en Hongrie; Blanchefleur et le roi Flore devront reconnaître leur fille. La reine, dans sa joie, se met aussitôt en route, son époux l'accompagne. Pépin les reçoit « en toute liesse et honneur, » les conduit dans la forêt, chez le bûcheron, et là, ils reconnaissent Berthe ! Le royaume est en fête, les choches sonnent dans chaque ville pour le passage des époux, du roi de Hongrie et de Blanchefleur; le bûcheron, sa femme, sa fille, reçoivent des titres et la fortune ; Morand, qui avait conservé la vie de Berthe, est recompensé. Berthe reste aussi modeste, aussi bonne, c'est toujours *Berthe la débonnaire*, une noble reine, aimée de tous; et le romancier, après avoir nommé tous les enfants de cette reine, finit par l'éloge de Charlemagne.

C'est ainsi que « *Berthe qui fut au bois* » mérita de devenir la femme du roi Pépin et la mère de Charlemagne. *Adenès le Roi* chantait les aventures de son héroïne devant la belle et savante Marie de Brabant, épouse de Philippe III; le peuple en répétait les refrains, et Berthe au pied d'oue (d'oie), *Berthe au long pied* devenait chère à tous les villageois, car elle avait vécu comme eux avant de porter une couronne.

Nous ne pouvons parler avec l'assurance du poëte, ni du roi Flore, ni de Blanchefleur; nous sommes réduits à répéter qu'Éginhard, Aymoin, et le moine de Saint-

(1) Au nom du Seigneur qui se laissa souffrir sur la croix pour sauver son peuple, je suis fille du roi Flore qui tant fut à louer, et fille de Blanchefleur, de ce n'est à douter.

Gall ne disent que quelques mots de *Berthe au grand pied*, et qu'en réunissant tous leurs témoignages, nous ne pouvons découvrir le nom des parents et le lieu de la naissance de cette princesse.

Il ne peut être douteux qu'elle fut de race germanique ; et c'est d'elle que Charlemagne, le fils de Pépin le Bref, tint cette noble stature qui le fit admirer entre tous les hommes de son temps.

En 752, Berthe reçut avec Pépin le sacre et l'onction royale, qui lui furent conférés à Soissons, par Boniface, archevêque de Mayence. On voit la reine accompagner toujours son mari, faire les honneurs de la table royale, et recevoir, avec Pépin, le pape Étienne II, lorsque ce pontife vint demander les secours et la protection du roi des Franks, contre Astolphe, roi des Lombards. Berthe fut de nouveau sacrée avec Pépin, qui voulut que les cérémonies de son couronnement fussent renouvelées par le pape lui-même. On croit que cette solennité eut lieu dans l'abbaye de Ferrières. C'est dans la cour de cette abbaye que l'on place aussi le fameux combat du lion et du taureau, dans lequel Pépin le Bref acquit un si haut degré d'estime parmi les leudes.

Eginhard nous dit que Charlemagne aima tendrement sa mère, qu'elle vieillit auprès de lui comblée d'honneurs. Berthe mourut, en 783, à Choisy; Charlemagne fit inhumer ses restes dans la cathédrale de Saint-Denis.

Elle avait eu neuf enfants : l'aîné de ses fils fut *Karl le Grand* (Charlemagne), dont le nom seul réveille toutes les grandeurs — le second, Carloman, ne porta la couronne que trois ans. — Berthe perdit un troisième fils du nom de Pépin, et deux filles, Romaïde et Adelaïde, tous trois morts dans leur enfance — une autre fille, Isleberge, a été regardée comme sainte — une quatrième, Giselle, a pris le voile et a gouverné en qualité d'abbesse la communauté de Notre-Dame de Soissons — une cinquième princesse qu'on ne nomme pas, a vécu non mariée à la cour de Charlemagne, et une sixième, appelée Rothilde, femme d'un comte du Mans, est regardée comme la mère du fameux Roland.

M[lle] A. Celliez.

(*Les Reines de France.*)

SPERANZA-MARIA.

En 1815, le jour de l'Ascension, le soleil d'Afrique s'était levé dans toute sa majesté; brillant et radieux, il étendait sur les vagues bleues de la Méditerranée la pourpre de ses rayons, qui se déroulaient au loin comme une vaste nappe dorée. Les voiles blanches d'une petite flottille destinée à la pêche du corail, se balançaient gracieusement au souffle de la brise, elle se dirigeait vers le rivage de la Calle, non loin des eaux de Bone. Après avoir jeté les ancres, les marins, revêtus de leurs habits de fête, prirent terre et s'acheminèrent dévotement vers une petite chapelle dont la cloche tintait les vêpres de ce jour. De nombreux Arabes étaient rassemblés sur le rivage, ils reçurent les arrivants sans manifester aucune intention hostile. Deux cents chrétiens environ se trouvèrent réunis sous les murs de la petite église, trop étroite pour les contenir. La plupart étaient Français; il y avait aussi des Corses, des Napolitains, des Sardes et des Maltais. Les portes de l'édifice s'ou-

vrirent pour recevoir une partie des fidèles, et se refermèrent aussitôt. Alors des cris déchirants se firent entendre, car des Arabes cachés dans le lieu saint accomplissaient un affreux massacre, pendant qu'au dehors d'autres Arabes se ruaient sur les chrétiens prosternés pour la prière, et qui recevaient la mort sans avoir ni le temps ni les moyens de se défendre.

Ce complot avait été médité par les Maures pour se venger de la sévère leçon à eux donnée par les puissances d'Europe, lesquelles espéraient par là mettre un terme aux pirateries continuelles qui désolaient la Méditerranée.

Des deux cents victimes qui tombèrent sous le plomb ou le yatagan des Arabes, les enfants seuls furent épargnés, mais réservés à l'esclavage. On les traîna du milieu de cette affreuse boucherie au marché des esclaves, où ils furent vendus et dirigés sur plusieurs points de la province. L'un d'eux, Français de naissance, à peine âgé de quinze ans, blessé, presque mourant, échut en partage à un Maure, nommé Achmet, qui l'emporta dans sa maison, où il lui donna les soins nécessaires comme à un animal qui a sa valeur et dont on tient à la conservation. Rendu à la santé, tous les travaux de la domesticité lui furent assignés; il s'y résigna courageusement, et s'acquit par sa conduite un meilleur traitement de son maître, puis la confiance de la famille.

L'année suivante, la flotte anglaise, commandée par lord Exmouth, parut en vue des côtes d'Afrique; elle venait venger la mort des infortunés égorgés aux vêpres de l'Ascension. Les Maures, propriétaires d'esclaves chrétiens se hâtèrent de s'enfoncer au loin dans les terres. Achmet chargea sur des chameaux sa famille, ses esclaves, ses plus précieux effets, et se retira à Constantine où il n'avait nulle crainte d'être inquiété. L'amiral Exmouth détruisit toutes les habitations de la Calle, les fortifications de Bone et d'Alger, coula bas toutes les embarcations algériennes qu'il rencontra dans cette expédition, et signifia au dey d'Alger qu'au premier sujet de plainte donné par la régence, il ferait des rivages de l'Afrique le prolongement du Sahara, c'est-à-dire un lieu sans autres créatures vivantes que les bêtes féroces. Cette menace eut son effet; pendant quelques années, la terreur comprima le brigandage des tribus du nord de l'Algérie.

Achmet, satisfait de son jeune esclave, le traitait avec douceur. Pierre ou Pietro, c'était son nom, actif, laborieux, intelligent, d'un excellent naturel, se fit aimer de toute la famille, mais surtout d'une jeune enfant de quatre ans, qui se familiarisa bientôt avec lui jusqu'au point de le comprendre et de s'expliquer en français, au grand amusement de ses parents. Fatma s'attacha à Pietro, et par son innocente médiation le sort de ce jeune garçon devint tout à fait supportable.

Trois années s'écoulèrent. Pietro venait d'atteindre dix-neuf ans, Fatma en avait huit; son père voyait sans déplaisir le rapprochement des deux enfants, il s'était même familiarisé avec l'idée d'une union possible si Pietro se convertissait à la foi musulmane; il y songea enfin sérieusement, et pour y parvenir il résolut d'employer les innocentes séductions de la gentille Fatma. On lui fit sa leçon, et l'ayant persuadée qu'elle agirait dans les intérêts du chrétien, on la laissa libre après l'impulsion donnée.

Constantine est située sur le sommet d'un rocher très-élevé, et si cette position assure sa sécurité, elle en rend le séjour encore assez incommode aujourd'hui aux Européens qui l'habitent. Beaucoup de constructions françaises ont maintenant remédié aux désagréments du lieu, mais en 1819, c'était plutôt un nid d'aigle ou de vautour qu'une ville habitable. La maison d'Achmet était sur les remparts, et sa terrasse dominait à pic un précipice de six

cents pieds de profondeur. Cependant, sans crainte aucune, Fatma courait en jouant sur ses bords, et se riait des terreurs de Pietro, qui veillait avec anxiété sur tous ses mouvements. Trop peu maître de sa terreur, il retint un jour l'enfant dans ses bras en la suppliant de ne pas s'exposer ainsi.

« Si je tombais, Pietro, tu serais donc malheureux?

— Fatma! ne parle pas ainsi...... la seule idée de te perdre me glace le cœur... n'es-tu pas ma seule amie?

— Mais mon père t'aime aussi, et si tu voulais devenir musulman, tu serais son fils en cessant d'être esclave.

— Ton père est un bon maître, Fatma; mais le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu, je ne puis ni ne veux renoncer à son culte, même pour devenir ton frère.

— Si mon père voulait t'y contraindre, il le pourrait, et tu deviendrais heureux malgré toi, Pietro.

— Il n'y parviendrait pas, Fatma, car je persisterais dans ma croyance et préférerais souffrir le martyre pour l'amour de ma religion.

— Qu'est-ce que le martyre, Pietro?

— C'est souffrir les supplices et la mort au lieu d'abjurer. Le premier des martyrs fut le Sauveur du monde, il se dévoua pour nous et racheta notre salut par ses souffrances sur la croix. »

Alors, répondant aux questions de Fatma, Pietro lui raconta la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Jésus-Christ a fait cela! dit la jeune fille en frappant dans ses petites mains, il est mort sur la croix pour expier le mal fait par les méchants; oh! que ton Dieu est bon, et que les chrétiens doivent l'aimer! Tu as raison, Pietro, reste chrétien, je ne te demanderai plus de renoncer à ta foi. »

Fatma s'éloigna pensive et raconta à ses parents le peu de succès de sa mission. Achmet ne se rebuta pas et espéra un tout autre résultat pour l'époque où Fatma serait en âge d'être mariée. Sa treizième année s'accomplit, et avec elle le développement de toute sa beauté; en Orient, les femmes sont de onze à quatorze ans ce qu'en Europe elles deviennent de seize à dix-huit. Pietro reçut d'Achmet l'offre de la main de sa fille en échange de sa conversion à l'islamisme. L'esclave fondit en larmes; c'était un bonheur qu'il n'eût osé espérer... mais il refusa: prières, menaces, tout fut inutile, il resta inébranlable. Une nuit, son maître vint substituer à ses vêtements habituels, ceux de musulman, croyant obtenir par ce moyen un consentement tacite. Pietro déchira ces vêtements, et les foula aux pieds, ainsi que le turban, symbole de la foi musulmane. Le cas était grave! Achmet livra son esclave au cadi, qui le condamna à deux cents coups de bâton sous la plante des pieds.

En apprenant la sentence rendue contre Pietro, Fatma se livra au plus affreux désespoir, elle s'accusa de s'être rendue l'instrument du fanatisme de sa famille, et d'être devenue pour Pietro un motif de persécution. La veille de l'exécution, Achmet assis sur sa terrasse songeait tristement au sort de son esclave favori, il regrettait d'avoir agi si durement, mais il ne voyait aucun moyen d'arrêter la marche de la justice. Fatma se présenta devant lui.

« Père, dit-elle, celui que vous jugiez digne de moi, va subir demain le châtiment des malfaiteurs, et c'est pour être resté fidèle à sa religion. Il faut que cette religion soit bien puissante pour avoir décidé Pietro à la préférer à moi. Mais, moi, je ne veux pas renoncer à lui, et si vous le laissez mourir, j'abjure la foi musulmane, je trouve au fond de ce précipice la mort dont il m'a si souvent garantie, et je vais le trouver dans le paradis des chrétiens. »

Achmet désolé chercha vainement à consoler sa fille, sans oser lui rien promettre, mais épouvanté à l'idée de quelque catas-

trophe, il se rendit aussitôt chez le muphti, chef de la religion mahométane. Il lui exposa les faits. Celui-ci fit demander le cadi, et l'on conféra sur l'importance de cette affaire. Le supplice d'un chrétien pouvait avoir du retentissement et parvenir en Europe. La dernière leçon donnée par lord Exmouth était encore assez récente pour qu'on regardât à deux fois à lui donner matière à correction. On fit de nécessité vertu, et la grâce de Pietro fut accordée.

De retour dans la maison d'Achmet, il fut uni à Fatma; mais, en lui permettant, selon sa demande, le libre exercice de sa religion, on exigea de lui, sous les plus terribles serments, de ne pas user de son influence sur sa femme pour la détourner de la foi dans laquelle elle avait été élevée. Pietro le promit et tint parole.

Leur union fut heureuse. Fatma, tendre et dévouée, s'efforçait d'effacer par les soins les plus doux les chagrins qu'avait éprouvés son mari. Pietro remplissait ouvertement ses devoirs religieux, même en présence de sa jeune épouse. Fatma écoutait les prières chrétiennes avec une attention respectueuse; mais, fidèle à sa promesse, il ne fit rien qui pût éveiller en elle une volonté contraire à celle de sa famille.

Une petite fille vint resserrer leurs liens et compléter leur bonheur. Pietro avait le premier reçu son enfant dans ses bras. Ce jour-là, le sirocco soufflait avec fureur. La malade, couchée près d'une porte donnant sous la galerie circulaire qui existe dans toutes les maisons mauresques, aspirait péniblement le peu d'air atmosphérique qui fût respirable. Elle suivait des yeux, avec un plaisir indicible, tous les mouvements de l'heureux père qui, couvrant son enfant de caresses, le tenait à l'air extérieur. Tout à coup il vint se pencher vers elle, et lui demanda avec tendresse quel nom elle désirait donner à sa fille. « Speranza, » répondit-elle. Pietro fit encore quelques tours sous les portiques, puis, s'approchant de la citerne, la jeune mère le vit fléchir le genou et ondoyer son enfant; elle l'entendit prononcer les paroles sacrées qui la rendaient chrétienne : « *Speranza, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* » Quand il rentra... Fatma fermait les yeux et croisait ses mains sur sa poitrine... en la voyant ainsi, il la supposa endormie.

Speranza, enfant adorée de toute la maison, grandit en force et en beauté; mais la jeune mère, dont la constitution était frêle et délicate, fut attaquée d'une consomption que le défaut de soins éclairés rendit irremédiable. Un jour, Pietro la surprit fort occupée à tatouer sur le front de sa fille une ancre de navire qu'elle s'appliquait à rendre aussi nette qu'ineffaçable. D'abord mécontent, il lui demanda pourquoi cette pratique sur son enfant. C'est le symbole qui appartient à Speranza; elle peut survivre à sa mère, et le signe qu'elle porte maintenant sur le front lui rappellera qu'elle est chrétienne.

— Fatma, tu le savais donc?... en as-tu quelque regret? »

La jeune mère sourit, et posant ses mains en croix sur sa poitrine comme au baptême de sa fille, elle ferma doucement les yeux, les rouvrit, regarda son mari, puis le ciel avec l'expression d'une joie ineffable.

« Fatma! s'écria Pietro, chère Fatma, mon serment m'enchaîne, je ne puis, je n'ose t'adresser une seule question, et pourtant, je crois comprendre.... »

Fatma posa un doigt sur ses lèvres en lui montrant une vieille esclave qui les observait.

Peu de temps après, Pietro s'aperçut qu'un petit crucifix qu'il portait dans son enfance, lui avait été soustrait; il questionna, fit des recherches, mais vainement... le crucifix ne se retrouva pas.

La santé de Fatma déclina rapidement, bientôt on ne conserva plus d'espoir. A

ses derniers moments, après avoir adressé de touchants adieux à son père et à sa mère, elle souhaita rester seule avec son mari et son enfant. Pietro, à genoux près de sa femme, recueillait pieusement ses paroles qu'une excessive faiblesse rendait à peine intelligibles. Speranza, âgée de huit ans, sanglotait, inclinant sa jeune tête sur les genoux de sa mère. Fatma fit un geste pour obtenir le silence. Alors, saisissant la main de son mari, elle la posa sur son cœur... il tressaillit, car sur ce cœur qu'il croyait musulman, était suspendu depuis longtemps le signe de la rédemption, le crucifix de Pietro. « Je suis chrétienne, lui dit-elle, puisque la volonté peut tout. je suis chrétienne, et cependant tu as tenu fidèlement ton serment envers ma famille. Je crois en Dieu, je crois en la Vierge Marie, ajouta-t-elle, je crois en Jésus-Christ depuis que tu m'as raconté ses souffrances. J'ai senti que j'aimais ce Dieu de bonté qui sacrifiait sa vie pour racheter le monde d'une éternelle damnation. C'est ce que tu appelles la Grâce, n'est-ce pas? C'est ce que j'ai lu dans ton Évangile depuis que, par tes soins, je sais lire. Maintenant, Pietro, nous ne serons pas séparés là-haut, notre enfant nous y suivra. Écoute-moi bien, car je sens la mort qui s'approche. Fuis cette nuit même avec ta fille, demain tu n'en serais plus le maître ; retire-toi à Bone, élève notre enfant en chrétienne, et forme son cœur sur le modèle du tien. »

La jeune femme attira vers elle sa fille, étendit les mains et la bénit.

« Speranza, lui dit-elle, tu portes depuis ton enfance le signe d'une des trois vertus chrétiennes. Je l'ai moi-même gravé sur ton front comme une manifestation authentique de ma nouvelle croyance, et pour te laisser à toi la marque ineffaçable d'une religion dans laquelle, comme ton père, tu dois vivre et mourir. Adieu, Pietro, adieu, ma Speranza, fuyez tous deux... cette nuit même, entendez-vous! ne restez pas spectateurs des pratiques qui auront lieu demain à mes funérailles, et que. . »

Fatma laissa doucement retomber sa tête sur l'épaule de son époux en murmurant :

« Mon Dieu! recevez mon âme! Mon Dieu! protégez Pietro et notre enfant! »

Suivant religieusement les dernières volontés de sa chère Fatma, Pietro enleva son enfant et quitta Constantine la nuit même. Il la conduisit à Bone. Là cette jeune fille fut confiée aux soins des religieuses de cette ville qui complétèrent son instruction chrétienne. Leur digne supérieure et M. le curé de Bone la présentèrent au sacrement du baptême où elle reçut le nom de Marie. Aucun soin ne fut épargné pour lui donner toutes les connaissances que sa rare intelligence réclamait. C'est non-seulement une jeune fille pieuse, humble et instruite, mais un modèle de douceur, de vertus et de bonté.

A Bone, rue des Pyramides, est une ancienne mosquée, étroite et basse, qui depuis plusieurs années sert d'église provisoire à la population chrétienne de cette ville trop petite pour contenir la foule des fidèles qui se presse contre ses portes; les premiers arrivés ont seuls l'espoir d'y trouver place, les autres doivent se résigner à écouter au dehors ce qu'ils peuvent entendre du service divin. Mais le matin, lorsque le son grêle de la petite cloche appelle les fidèles à la première messe, on voit descendre dans le saint lieu une jeune fille vêtue à l'européenne, et qui porte sur son front une ancre de navire profondément tatouée. Elle est accompagnée d'un homme jeune encore. C'est Speranza et son père; ils se dirigent vers l'autel de la Vierge placé au fond de l'un des bas côtés, et se prosternent dévotement sur la dalle en attendant la célébration du saint sacrifice.

Mme LAURE PAUS.

LES ÉTOILES ET LES FUSÉES.

FABLE.

Du milieu d'une foule à grands frais amusée,
Vers un ciel dont la nuit obscurcissait l'azur,
Une petillante fusée
S'élançait hardiment; et dans l'espace obscur,
Par un sillon de feu sa queue étincelante
Marquait sa route triomphante.
Le peuple applaudissait; et dans son fol orgueil
Elle fondait sur ce bruyant accueil
Les plus brillantes destinées,
S'écriant : « Place, place, étoiles surannées!
» A moi le firmament! vos honneurs sont passés,
» Ils n'ont duré que trop d'années
» Cachez-vous, astres éclipsés. »
Elle éclate à ces mots en vives étincelles;
Et jette dans les airs, tout à coup éclairés
Par l'ardente lueur de ces feux colorés,
Un groupe d'étoiles nouvelles;
Aux transports d'un peuple enchanté
Redouble sa folle jactance;
Mais l'œil sur tant d'éclat s'est à peine arrêté,
Qu'il s'éclipse et s'éteint; le peuple fait silence,
L'air reprend son obscurité;
Et ma fusée évanouie
N'est qu'une baguette noircie,
Qui, loin d'atteindre au firmament,
S'en vient sur le pavé retomber lourdement
Aux pieds de la foule ébahie.

La gloire suit parfois la vogue et le fracas;
Mais son temple est jonché de baguettes brisées;
Et l'Olympe est en vain assailli de fusées;
Les étoiles n'en tombent pas.

VIENNET, *de l'Académie Française.*

MÉLANGES.

EXPOSITION DE LONDRES.

DEUXIÈME LETTRE.

Il n'y a pas encore longtemps, vous le savez, chère Léonie, que pour la première fois, un appel fut fait à toutes les nations, leur disant : « Levez-vous! prenez les armes puissantes de la civilisation, venez, venez, nous allons tous entrer en lice, et je vous prépare une arène digne de vous recevoir ! » Ces paroles n'avaient rien de menaçant, car elles étaient prononcées par une douce voix de femme, par Victoria, reine d'Angleterre..... et tous les peuples accoururent.

Ils sont en présence, le combat est commencé, mais la victoire, cette fois, ne coûtera ni sang ni larmes, et nous voyons enfin, à Hyde-Park, un champ de bataille dont nos yeux ne se détourneront pas. Les canons qui s'y trouvent ne feront point entendre leur tonnerre homicide, les armes ne cesseront pas de briller d'un innocent éclat, ce n'est plus une lutte barbare, ce n'est plus la force brutale qui doit l'emporter..... non, c'est la plus belle, la plus profitable des guerres : la guerre de la paix, celle où les intelligences seules se mesurent, où elles grandissent par une noble rivalité. L'immense Palais de Cristal renferme aujourd'hui toutes les conquêtes de l'esprit humain ; c'est là un spectacle unique, que le monde voit avec étonnement, que l'histoire enregistrera dans ses fastes, et d'où l'on verra sortir sans doute l'ère nouvelle de l'union des peuples !

C'est assez discourir, n'est-ce pas, ma bonne amie, et vous désirez être ramenée, sans retard, à l'exposition universelle, devant chacune des choses qui me semblent dignes d'une attention particulière. Je le conçois, mais mon embarras est grand ! Comment me reconnaître au milieu des quatre parties du monde? Comment vous faire voyager, sans trop de fatigue, au centre des nations? Pour y parvenir, j'ai voulu suivre un plan, me créer une méthode ; tantôt j'adoptais la division géographique, commençant par l'Europe et finissant par l'Amérique. D'autres fois j'appelais à mon aide les points cardinaux, ou les quatre éléments, ou les trois règnes de la nature... eh bien ! malmalgré le meilleur vouloir, mon esprit rebelle à la classification, n'a pu adopter aucun mode régulier. De la France à l'Angleterre, se donnant la main, se complimentant à bon droit, ma pensée s'envole au Canada, en Russie, en Belgique, aux Indes, que sais-je?..... Mais elle galope toujours de ci, de là, sans pouvoir s'astreindre à aucun des freins qui lui sont présentés. Voulez-vous la laisser errer en liberté? Voulez-vous me permettre de vous parler des choses que j'ai remarquées sans suivre une ligne droite ou courbe? Cette manière dont nos seigneurs et maîtres critiqueront sans doute la légèreté, aura du moins l'avantage d'échapper à une fâcheuse ressemblance, à celle d'un lourd catalogue. Je commence donc.

Suivez-moi au rez-de-chaussée, dans la galerie du milieu, et rendons hommage à une statue colossale, modelée par Dantan aîné, et coulée en zinc ; c'est celle de la reine Victoria. Elle sort des ateliers parisiens ; cette œuvre est là comme un

témoignage de reconnaissance pour l'appel particulier qui nous a été fait, pour l'accueil que nous avons reçu, et pour la justice rendue généralement par les Anglais à l'exposition française. La pensée, le talent de l'artiste, l'habileté de l'ouvrier qui a substitué le zinc au bronze, rendent cette statue fort remarquable.

Tout en vous rendant compte d'un ouvrage solide qui doit traverser les siècles, je pense à un autre, gigantesque aussi, mais fragile, et qui n'a pu traverser impunément la Manche; il est venu se briser au port; je veux parler de la fameuse carafe en cristal, et dans laquelle trois personnes pouvaient dîner à l'aise. Je l'ai demandée à tous les *policemen* qui gardent l'exposition, et j'ai su qu'elle avait été cassée à la douane.

— Cette nacelle américaine que l'on voit en entrant est d'un seul morceau, elle a trente pieds de long et a été creusée dans un arbre de la Caroline..... quelle taille doivent avoir les arbres de ce pays!

— L'Angleterre a fourni des sculptures en bois, admirables objets d'art, qu'elle approprie à l'ameublement. Je citerai un fauteuil dont les deux appuis sont formés par de beaux chiens couchés; ils sont d'une vérité parfaite, et donnent l'envie de les caresser. Un encadrement de glace, pour salle à manger, est formé par des poissons, des fleurs, du gibier, des fruits sculptés aussi en chêne : ils sont ajustés avec beaucoup de goût et leur fini ne laisse rien à désirer : les plumes des oiseaux semblent légères... comme la plume elle-même.

— A l'une des extrémités de la galerie principale, on remarque une glace immense en hauteur comme en largeur. Elle réfléchit les objets avec une pureté parfaite; les Anglais ont imaginé de nouveaux procédés pour perfectionner leur miroiterie; ils n'étament plus, mais ils argentent leurs glaces. Le verre de ces glaces est double et laisse un vide dans le milieu comme s'il y avait deux verres de même dimension, un peu séparés et maintenus par trois côtés fermés. On remplit le vide par une solution d'argent mêlé, dit-on, avec du sucre de raisin, bientôt il se forme sur la glace une belle couche argentée, on enlève ce qui reste de la solution, on lave l'intérieur des deux verres; lorsqu'ils sont secs on scelle le côté laissé ouvert pour pratiquer l'opération, l'air ne peut plus ainsi exercer son influence sur la pureté de la glace qui ne s'altère jamais.

— Quand les magnifiques orgues cessent de retentir dans le Palais de Cristal, on peut entendre un piano des États-Unis, dont les touches font rendre au même instrument, selon la volonté de l'artiste, ou le son du piano ou celui du violon. Cette invention précieuse est encore dans l'enfance, mais elle offre beaucoup d'avenir, et l'on assure même qu'un Français en a déjà obtenu des résultats étonnants.

Au milieu de pianos remarquables, entre autres ceux de Belgique, les regards s'arrêtent sur un piano d'Érard; il est à queue, superbe de décors artistiques, et resplendissant de dorure. Madame Saint-Phal, dame parisienne, l'a fait entendre un jour, et la foule attentive pouvait dire :

> Sans mentir, *son* ramage
> Se rapporte à *son* plumage,
> *Et c'est bien* le phénix des *pianos* de ces *lieux*.

Avec de tels facteurs, et avec les fameux violons de Willaume, les intruments de musique français obtiendront une distinction au grand concours européen.

— Une maison toute en zinc me semble assez agréable; elle est meublée, on la dit chaude l'hiver et froide l'été. Si vous la trouvez mal placée, si vous vous ennuyez du site que vous avez sous les yeux, emportez votre maison pour la poser où bon vous semble, car on prétend qu'elle est facile à transporter. On pourrait voir ainsi des villes ambulantes? Ce serait curieux! mais je craindrais que nos cités

françaises, à la recherche, d'un système politique qui puisse les satisfaire, ne renouvelassent le sort du malheureux juif errant !

— Parmi les plus jolies voitures anglaises, américaines, françaises ou belges, dont plusieurs s'agrandissent et se rapetissent à volonté, deviennent des cabriolets, ou des chars-à bancs, des calèches ouvertes ou des voitures fermées, il en est une que j'ai longtemps examinée; elle sert à faire voyager les malades sans qu'ils quittent le lit sur lequel on les transporte; des coulisses sont préparées dans la voiture pour recevoir ce lit, il y glisse facilement et sans secousses, soit pour entrer, soit pour sortir, lorsqu'il convient au malade de quitter la voiture. On ne saurait trop encourager les inventions dont le but est de soulager l'humanité souffrante.

— La sculpture occupe une place intéressante à l Exposition de Londres, on y voit : *la Phryné* de Pradier, *la Bacchante* de Clesinger, *l'Archange terrassant le Démon* par Duseigneur ; trois groupes de A. Lechesne, l'un représente : un Enfant menacé par un serpent et défendu par un chien ; l'autre montre l'Enfant délivré du serpent par ce même chien, et dans le troisième, on voit un Aigle énorme s'abattre sur un jeune enfant et le prendre dans ses serres pour l'emporter pendant le sommeil de sa mère ! La foule entoure constamment ces trois groupes, l'émotion qu'elle témoigne est le plus sûr des éloges.

La statue équestre de *Godefroy de Bouillon* est une belle page faisant le plus grand honneur à Simonis de Bruxelles. On admire beaucoup aussi, du même artiste, *un Enfant ayant crevé son tambour.* Il pleure si fort, il est si véritablement désolé, ce pauvre petit ! que l'on voudrait aller vers lui, le caresser, le consoler ; et je vous assure qu'instinctivement, j'ai cherché si je ne trouverais pas autour de moi un tambour, pour remplacer celui qui faisait couler tant de larmes.

Saint-Pétersbourg a envoyé *une Canadienne* sortie du ciseau de L. de Cuypes ; elle pleure la mort de son enfant, et à genoux elle arrose de son lait la tombe nouvelle !

Vous devinez bien que l'art britannique n'a pas manqué de se produire à Hyde-Park. On doit des éloges à une charmante composition romantique de Jone Ang, représentant trois des enfants royaux : deux sont sur un *poney*, pendant que le troisième, le plus jeune, est par terre, couché sur un gros épagneul, et présente des feuilles au cheval qui cherche à les prendre doucement.

Un relief fait honneur à l'Anglais Evan Thon ; il met en action une belle pensée. L'on y voit l'esprit de la science lever le voile épais dont l'ignorance est enveloppée. — Le Wurtemberg a envoyé deux superbes chevaux. — Berlin, son Amazone en bronze, par A. Kiss, tout cela est bien, admirable, et cependant l'Italie me semble conserver ici le sceptre de l'art. Que de choses je pourrais vous signaler ! Mais je me bornerai à citer seulement : *Ève après le péché*, et *une Jeune vestale portant le feu sacré*, chef d'œuvre que l'on doit à Raffaël Monti, de Milan. Qu'elle est belle, surtout, cette vestale sous la transparente mousseline qui couvre son visage ! comme on serait tenté d'en déranger les plis, de lever ce voile léger !..... oui, mais ce voile léger, c'est du marbre !... En vérité, il faut le toucher pour y croire !

— Maintenant, regardons dans l'orfèvrerie française : *une couronne destinée à la reine d'Espagne*. Ne soyez point effrayée du poids des 8,500 pierres précieuses qui s'y trouvent enchâssées ; elles sont si habilement, si légèrement montées, que la jeune tête d'Isabelle portera sans peine cette resplendissante couronne.

— J'aurais dû vous montrer d'abord le brillant hommage offert au Roi des Rois, l'ostensoir tout en pierreries, monté à Madrid, et destiné, dit-on, à la cathé-



drale de Lima. Il est magnifique et les rayons qui jaillissent de son centre indiquent bien quelles grâces, quelles lumières font rejaillir sur nous les bénédictions de Dieu!

— Ces ouvrages en bois que vous voyez à gauche, viennent de la Suisse; ils sont si simples que l'on s'étonne de les trouver au milieu de tant de travaux extraordinaires. Mais sachez qu'ils ont été faits par *des aveugles* de l'établissement de Lausanne. La coupe porte montre qui s'élève au milieu de ce modeste étalage a été faite par Édouard Meystre; non-seulement ce jeune ouvrier est aveugle, mais encore sourd-muet!

— En passant devant le chanvre indien qui parait très-vulgaire, et tout à fait semblable à celui que nous connaissons, ne nous en moquons pas, car il ne plaisante pas, lui, et l'on assure qu'il rendit fous les soldats de l'armée de Xénophon, qui s'amusèrent à boire de son jus. Dans l'Inde et en Chine, cette boisson est depuis longtemps employée pour rendre insensible le malade que l'on doit opérer. On s'en sert comme on se sert maintenant en Europe du chloroforme.

— Vous qui marchez si difficilement, chère amie, vous pourriez, en réalité, parcourir sans fatigue les galeries de l'Exposition, et cela, parce que le peuple anglais admet tout ce qui est confortable, et veut que chacun puisse, autant que possible, prendre sa part des jouissances de ce monde. Ainsi, pour les vieillards, les enfants, les gens souffreteux enfin, il y a de petits cabriolets, très-bas, fort commodes, qu'une personne peut traîner aisément; il en circule beaucoup dans le Palais de Cristal: l'on en voit aussi de très-élégants exposés comme modèles, dans la salle des voitures. Ce moyen facile de promener et d'amuser les malades devrait charitablement devenir un usage français.

— Qu'elles sont admirables les dentelles d'Angleterre, de Belgique, du Calvados et d'Alençon! Elles semblent être plutôt un travail d'araignées qu'un ouvrage sorti de la main des femmes; j'ai remarqué une robe en dentelle, dont le bas est orné d'une guirlande de fleurs et de feuilles blanches, faites en points d'Alençon; ces fleurs sont en saillie, ayant les pétales détachés, comme s'ils étaient véritables. Pour accompagner cette robe, il y a une coiffure, formant guirlande, retombant avec grâce des deux côtés; elle est de même en points d'Alençon, elle doit bien faire également dans des cheveux blonds ou noirs. Le bouquet n'a pas été oublié non plus, il revient à 500 fr., dit-on, ce qui peut donner l'idée du prix qu'il faudrait mettre à toute la toilette, elle se blanchit parfaitement.

— Le costume d'une jolie femme en cire doit aussi exciter l'envie, sa robe couverte de hauts volants, son mantelet garni, la pointe jetée sur sa tête, tout est en magnifique dentelle de Bruxelles.

— Les glaces des mers du nord ont longtemps retenu les navires apportant les produits russes; ils sont arrivés et l'Exposition en est superbe. Aucun pays ne peut lutter avec la richesse de cette cheminée, de ce bureau, de ces tables, de ces fauteuils, de cette énorme porte à deux battants, de ces vases gigantesques tous en malachite, avec de riches ornements en bronze doré. La pelleterie y est admirable; je crois me rappeler qu'un délicieux service à thé tout en cornaline, même les cuillères, appartient aussi à la Russie. Elle a encore exposé beaucoup de beaux diamants, montés avec perfection: en colliers, bouquets, diadèmes, guirlandes, broches, agrafes, etc. Le croiriez-vous, de toutes ces parures fabuleuses, il ne restait plus à vendre, il y a déjà trois semaines, que quatre ou cinq objets, et encore, c'étaient ceux du prix le moins élevé. Hélas! sur la liste des acheteurs il ne se trouve pas un nom français! L'amour du beau, le désir d'encourager l'art et le travailleur



ne manquent pourtant pas à notre pays? Sans doute, mais il y manque ce qui abonde chez nos riches voisins, ce qui reviendrait chez nous avec le calme, l'union, la confiance qui sont pour les peuples une véritab'e Californie. Le Français, toujours fier et diseur, conserve quand même, son épée et sa harpe... mais c'est un léger bagage pour voyager aujourd'hui, surtout, en Angleterre, dans le palais de la paix et de l'industrie !

Le temps passe vite à l'Exposition ; afin de ne pas oublier l'heure, regardons à une montre que j'aperçois au travers d'un bocal. Elle est suspendue dans le milieu d'un vase où vivent de jolis poissons rouges, et je la nommerai montre aquatique, ou tout bonnement : *montre canard*, tant elle semble se bien trouver dans l'eau qui l'entoure... J'y vois qu'il est bientôt six heures et demie, le Palais de Cristal se ferme, nous y avons fait une longue séance, puissiez-vous n'en être pas trop lasse et me permettre d'y revenir encore promener avec vous que j'aime et embrasse du meilleur de mon cœur.

EMMA FERRAND DE BEAUJOUAN.

ŒUVRE CATHOLIQUE DU BON PASTEUR.

Mesdemoiselles,

Cet article est un appel à votre charité ; à cette charité qui doit s'éveiller si compatissante et si tendre dans le cœur des heureuses jeunes filles, dont la vie s'écoule, pure et paisible, sous la protection de parents vénérés. Votre âme, abritée au foyer paternel, ne connaît que par ouï-dire les périls du monde, mais ces périls existent, nombreux et redoutables, pour tant de filles de votre âge, orphelines, délaissées, exposées chaque jour, ou à de durs traitements, ou à de funestes influences. Ignorantes, et par cela même oisives, elles demandent souvent au mal le pain de chaque jour ; elles vivent et meurent dans l'oubli de Dieu, du devoir et de l'honneur.

Mais la religion catholique, qui jamais n'a laissé une misère sans secours, a trouvé, dans sa féconde charité, un remède à ces maux. Elle a ouvert des maisons où des religieuses, connues sous le nom de *Filles du Bon Pasteur*, accueillent la pauvre jeune fille prête à s'égarer. Là, traitée avec des soins maternels, surveillée avec un tendre et vigilant amour, elle se forme aux douces leçons de la religion ; son âme s'élève et s'épure, ses principes s'affermissent, elle prend le goût et l'habitude du travail ; au bout de quelques années, elle peut, sans danger, rentrer dans le monde où elle saura occuper une place désormais honorée, mais quelquefois elle préfère vieillir et mourir à l'abri des murs sacrés qui l'ont défendue et sauvée.

Ces maisons, si utiles, sont nombreuses, mais elles ne le sont pas assez ; chaque grande ville, centre d'une population industrielle, devrait en avoir une, et les ressources de l'institut sont loin de pouvoir suffire à tant de besoins. C'est pour suppléer à cette insuffisance, que Nosseigneurs les archevêques d'Angers, de Sens, de Saint-Claude, de Cambrai, etc., ont autorisé l'établissement de l'*OEuvre catholique du Bon Pasteur*. Le 3 avril 1835, un bref de Grégoire XVI érigea la maison d'Angers en généralat ; le but de cette œuvre consiste à recueillir des souscriptions, par lesquelles les signataires s'engagent à donner pendant l'espace de dix ans, chaque année, une aumône de *cinq francs*, environ *dix centimes* par semaine. Ces sommes si minimes, obole de la



femme, de la veuve, de la jeune fille chrétienne, suffiront, on l'espère, non-seulement à restaurer et agrandir les maisons du Bon Pasteur qui existent en ce moment, mais donneront l'existence à de nouvelles maisons ouvertes à l'innocence en péril, au repentir et à la pénitence.

Nous vous en conjurons donc, mesdemoiselles, par la charité de Jésus-Christ, donnez votre aumône aux *Filles du Bon-Pasteur!*

Mme ÉVELINE RIBBECOURT.

Le Caissier du *Journal des Demoiselles* recevra les aumônes et délivrera des feuilles d'Association, au nom de M. l'abbé Viot, procureur de l'Œuvre.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Quelle est la ville où l'on a livré trois batailles contre trois Philippe de France?

Économie Domestique.

MANIÈRE D'EMPLOYER LA CIRE A CACHETER QUI A DÉJA SERVI.

Placez les cachets dans un petit panier de fil d'archal, à claire voie, suspendez-le sur une casserole où vous faites bouillir de l'eau, la cire se détachera du papier, traversera le panier, et tombera au fond de la casserole, d'où vous la retirerez pour en former des bâtons.

Madame la duchesse d'Angoulême, lorsqu'elle habitait les Tuileries, formait ainsi, avec les cachets des lettres adressées au château, des bâtons de cire qu'elle faisait vendre pour les pauvres.

CANNES.

On a souvent des cadeaux à faire, à son frère, à son cousin; voici quelques conseils dont on pourra profiter, si l'on habite la compagne.

Les tiges des jeunes poiriers sauvages donnent des cannes en bois noueux. On les passe au feu, l'écorce s'enlève, et le bois se marbre de roux et de brun foncé.

Si, autour d'une épine blanche, on tourne en février un fil d'archal en formant une spirale, la sève produira dans les intervalles des renflements curieux.

Voici comment on fait de charmantes cannes de vigne sauvage. On coupe une tige; pour la colorer, on la laisse un mois dans de la chaux récemment éteinte, puis, pour la redresser on la suspend par un des bouts, tandis qu'à l'autre bout on attache un poids. Ces cannes sont remarquables par leur flexibilité.

BROSSES DENTIFRICES DE RACINE DE GUIMAUVE, DE MAUVE OU DE RAIFORT.

Coupez en bâtons longs de 20 centimètres l'une ou l'autre de ces racines; faites des entailles aux deux bouts de ces bâtons de manière à former une espèce d'effilé, sur une longueur d'un centimètre; mettez ces bâtons bouillir dans l'eau avec de la racine de pyrèthre et de la cannelle en morceaux, retirez-les pour les jeter

dans de l'eau-de-vie, où vous les laissez pendant vingt-quatre heures, puis vous les retirez pour les faire sécher au four.

Quand on veut s'en servir on trempe ces brosses dans l'eau tiède et l'on s'en frotte les dents.

PASTILLES CONTRE LA MAUVAISE ODEUR DE L'HALEINE.

Prenez 93 grammes 75 centigrammes (3 onces) de café en poudre.

31 grammes 25 centigrammes (1 once) de charbon végétal porphyrisé.

31 grammes 25 centigrammes (1 once) de sucre.

3 grammes 9 décigrammes (1 gros) de vanille.

Id. de mucilage de gomme.

Mêlez bien le tout ensemble et divisez-le en pastilles du poids de 1 gramme (18 grains).

MANIÈRE D'ENLEVER LES TACHES DE CAMBOUIS.

Sur les mains : frotte-les avec de l'huile d'olive, puis avec du son bien sec et lavez-les avec du savon.

Sur les étoffes : beurrez du papier gris, posez-en une partie sur la tache, promenez sur le papier une cuillère dans laquelle il y a un charbon rougi au feu, posez sur la tache une autre partie du papier, et recommencez jusqu'à ce que tout le cambouis se soit volatilisé.

PUDDING AUX FRUITS.

Prenez des cerises, des pommes, ou tout autre fruit; préparez-les, pour les cerises et les prunes, en ôtant les noyaux; pour les pommes, en les pelant et les coupant en petits morceaux.

Mettez dans un saladier un demi-kilogramme de farine, un peu de sel fin, gros comme un œuf de beurre très-frais, pétrissez, en ajoutant de l'eau jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pâte bien liée; saupoudrez la table de farine, étendez la pâte dessus, formez-en un rond de deux lignes d'épaisseur; placez vos fruits sur une moitié de cette pâte, en y mêlant du sucre râpé (et de la cannelle si ce sont des pommes); rabattez l'autre moitié, en réunissant adroitement les bords; enveloppez ce pudding d'une serviette que vous aurez préalablement rincée, tordue et saupoudrée de farine, liez-la avec une ficelle, placez-la dans une marmite pleine d'eau bouillante, faites bouillir à gros bouillons le pudding pendant une heure et demie, et laissez-le refroidir pendant un quart d'heure, afin qu'il prenne de la consistance.

Otez la serviette et servez pour entremets.

PROCÉDÉ POUR FAIRE CUIRE LES CHATAIGNES.

Mettez de l'eau dans un pot de terre, remplissez-le de châtaignes, ajoutez-y du sel, un bouquet de fenouil ou un brin de céleri, faites bouillir le tout devant le feu pendant une demi-heure, versez les châtaignes dans une passoire ; quand elles sont égouttées, mettez-les dans un brûloir à café, sur un feu clair, et tournez-les jusqu'à ce qu'elles soient rissolées. Le suc développé par la première cuisson est ensuite concentré par la seconde, et les châtaignes acquièrent de la sorte un goût exquis.

CORRESPONDANCE.

—

Chère amie,

Florence, à qui je fais lire tes lettres, sachant que c'était mon jour de t'écrire, est venue se joindre à moi pour te remercier des amitiés que tu lui adresses, et te dire combien elle est heureuse de la place que tu lui accordes dans ton cœur; je n'en suis pas jalouse, nous y vivons fort bien ensemble; mais au nom de mes droits, ceux de l'ancienneté, je viens reprendre avec toi ma correspondance accoutumée; Florence m'y aidera; elle tient la plume et je lui dicte.

Le n° 1 serait le quart d'un encadrement de mouchoir en broderie anglaise, si le côté du haut avait deux dents de plus. Les dents se couvrent d'un point de feston ou point de rose, le reste se fait en point de cordonnet ou en point de feston ordinaire.

Le n° 2 serait aussi le quart d'un encadrement de mouchoir, si le côté du haut avait deux feuilles entières. L'extérieur de ces feuilles se fait en point de feston ou point de rose, la tige en point de cordonnet, la queue au plumetis, et les fruits en point de rose.

Le n° 3 est un col en broderie anglaise, il s'exécute ainsi : les dents en point de feston ainsi que le milieu des fleurs, les ronds, les feuilles, leurs tiges et les pétales en point de cordonnet. Ce col se monte à un petit collet.

Le n° 4 est un entre-deux pour coudre entre le bas d'une jupe et son ourlet, entre le bas et l'ourlet d'un pantalon de petit garçon ou de petite fille, pour rallonger jupon et pantalon.

— Ajoutes, me dit Florence, que si ce dessin plaît, on peut y faire un feston et l'on aura une bande pour garniture de col, de camisole ou de pantalon.

— Le n° 5 est un autre col, toujours en broderie anglaise, les ronds qui forment les dents s'exécutent en point de feston, le reste du dessin peut s'exécuter de même ou en point de cordonnet. Ce col se monte sur un petit collet.

Le n° 6 est un entre-deux, toujours en broderie anglaise, point de feston ou de cordonnet.

En ajoutant un feston à cet entre-deux, on en ferait une bande pour garniture. Avec cet entre-deux et cette bande on formerait un joli fichu-guimpe.

Le n° 7 est un semé pour fond de bonnet, il se brode au plumetis.

Le n° 8 est un semé pour fond de gilet d'homme, il se brode au métier, en coton blanc, sur piqué blanc ou jaune, et en soie demi-torse sur mérinos ou sur casimir; la soie doit être de la même couleur que le gilet.

Le n° 9 contient les couronnes qui sont d'usage dans le blason de France. Ces couronnes ne peuvent être bien brodées qu'au métier; elles embellissent le plus simple mouchoir et se placent au-dessus des initiales, à l'un des coins.

— Cependant, ma chère Jeanne, depuis 1848 la noblesse est abolie.

— Mais, si l'on ne peut, dans un acte public, prendre le titre de duchesse, de baronne, il n'y a pas de loi qui empêche de porter sa couronne de titre, brodée sur son mouchoir. Et puis, comme tout le monde n'a pas l'honneur d'avoir des ancêtres qui, pour leur sang versé dans les combats, pour leur fortune sacrifiée au service de leur roi et de leur pays,



on reçu en recompense des titres de noblesse, j'ai fait dessiner des couronnes de fantaisie.

Le n° 10 contient : Une couronne de *roses* que l'on peut broder pour une jeune mère, une sœur mariée. Une couronne de *pensées*, pour une tante, une protectrice. Une couronne de *myosotis* pour une amie. Une couronne de *tilleul* pour une grand'-mère, car tout est bon de cet arbre : son bois, ses feuilles et ses fleurs. Une couronne de *laurier* et d'*olivier*, pour un poëte; en ôtant les olives elle peut servir pour un guerrier, bien que maintenant on ne fasse plus la guerre que dans le but d'obtenir la paix. Une couronne de *chêne* pour tous les Français qui font respecter les lois et travaillent à la prospérité de leur pays. Quant aux couronnes de *roses* et de *pâquerettes*, qui n'ont pas la forme des couronnes héraldiques, elles sont pour les jeunes filles. A propos des pâquerettes, on dit que Malvina, fille de Fingal, ayant perdu ses enfants par la mort, les pleurait en errant à travers les prés, et que ses larmes en tombant donnèrent naissance à ces jolies petites fleurs.

Le n° 11 est une étole en tapisserie. Elle se compose de grappes de raisins, de feuilles de vignes, d'épis de blé, et d'une espèce d'ostensoir aux rayons d'or et d'argent mêlés de rayons bleus. Ce dessin se continue du haut.

Le n° 12, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans cette étole.

Il te faut 1 mètre 40 centimètres de canevas Pénélope, n° 22, large de 60 centimètres.

— Mais, ma chère, je vois des nuances que tu nommes : *baroque clair* — *baroque foncé*... Comment veux-tu qu'une étrangère te comprenne?

— Ces deux nuances sont employées ici pour représenter les tiges, et ce qui, dans l'épi très-mur, a pris une couleur d'un jaune terne, d'un jaune bois de noyer..... On peut faire acheter, passage de l'Opéra, un écheveau de chacune de ces nuances. Le blanc de l'ostensoir étant fait en soie, le fond de l'étole peut se faire en laine blanche.

C'est ici que *finit* l'explication de la planche de la petite édition, et, comme dit une de ses abonnées, c'est ici que *commence* pour elle le supplice de *Tantale*... qu'elle se promet bien de ne pas éprouver en 1852.

Le n° 13 est la passe d'un bonnet *Marie Stuart*, cette passe s'ourle autour de la tête, les deux côtés de cette passe se réunissent derrière, par une couture à rabattre.

Le n° 14 est le fond, dont la pointe du devant (celle qui a le chiffre 14) vient tomber au-dessus de la pointe de la passe. Ce fond se coud, sur l'ourlet de la passe, à points de côté, à plat, devant et derrière, et de chaque côté, on y forme trois plis plats. Ce fond se découd pour blanchir le bonnet.

Le n° 15 est une des barbes, elles se cousent à l'ourlet de la passe. Ce bonnet se taille en jaconas, il se brode en points de rose et se découpe comme la broderie anglaise.

Ce bonnet est fort élégant pour chez soi. Il peut se faire en tulle avec application de mousseline, ou brodé en reprises.

Le n° 16 est un entre-deux en broderie anglaise, il s'exécute en point de feston.

Le n° 17 est une bande aussi en broderie anglaise pour garnir des camisoles, des mouchoirs du matin.

Le n° 18, *E. A.*

Le n° 19, *Hilarine.*

Le n° 20, *Amarante.*

Le n° 21, *R. M.* se brodent au plumetis.

Le n° 22, *Alix*, se brode aussi au plumetis, dans un écusson en broderie anglaise.

Le n° 23 est la moitié d'une bavette. Elle se taille en percale, se double, se



ouate, se pique à points devant, se borde tout autour, à cheval, avec un étroit ruban de coton croisé, et se ferme derrière par des boutons et des brides.

Le n° 24 est l'un des deux côtés d'un béguin pour le premier âge.

Le n° 25 est la bande qui réunit les deux côtés. On peut garnir ces béguins d'une petite dentelle du prix de 10 centimes... c'est fort joli.

— Les jeunes mères, en espérance, les jeunes filles qui, dans leurs loisirs, font des trousseaux qu'elles donnent aux mères qui n'ont ni le temps, ni l'intelligence, ni l'argent nécessaire pour habiller leurs petits, te seront bien reconnaissantes : que de morceaux peuvent servir quand on a un bon patron ! Permets-moi d'ajouter un conseil.

— Mais, ma chère, nos amies et moi nous t'en remercions à l'avance.

— Tu sais combien les petits enfants sont longs à habiller, combien cela leur cause d'ennui, ennui qu'ils expriment par des cris qui troublent les pères et les voisins; pour éviter cela, il faut d'abord entrer la chemise dans la brassière, la brassière dans la robe, le tout manche dans manche; quand ces trois vêtements n'en feront plus qu'un, on y entrera le petit. On placera de même le bonnet de dessous dans celui de dessus, et l'enfant se trouvera habillé si vite, qu'il n'aura pas le temps de crier.

— A propos de petits enfants, une nouvelle abonnée me prie de lui choisir un nom pour le fils ou la fille que Dieu va lui donner. Je suis de l'avis de Socrate, les parents doivent choisir avec soin le nom de leur enfant, car un nom influe sur le bonheur. D'abord, il faut éviter ces contrastes : Alcide Petit — Gabriel le Camus; Blanche Leroux — Mélanie Leblanc (Mélanie, en grec, veut dire noire); ou bien ces rimes : Coraly Marly — Arthur Turpin. Il faut encore se dire, l'enfant ressemblera à son père ou à sa mère, il sera grand ou petit, brun ou blond, gai ou grave; il faut lui choisir un nom en rapport avec son physique et son caractère. Il y a des noms qui sont vieux et ne doivent pas être précédés par des noms modernes. Par exemple, Jules ou Ernest Fouquet, vont moins bien que Guillaume ou Étienne Fouquet. Athénaïs ou Adolphine Gauthier vont moins bien que Thérèse ou Marie Gauthier. On doit éviter les noms significatifs, tels que : Espérance, Divine, Céleste, Fortuné, Prudent, Paterne. — Les noms qui sont devenus célèbres, grâce à des romans, à des pièces de théâtre : Basile, Léandre; Agnès, Héloïse.....

— Mais, ma chère, tu n'indiques que les noms qu'il ne faut pas choisir.

— Précisément!... excepté ceux-là, on peut prendre tous les autres. Et d'ailleurs il y en a souvent qui vous sont imposés : celui du père, du parrain; de la mère ou de la marraine. Enfin, je crois qu'il est facile en France de donner de jolis noms et que nous sommes assez riches pour ne pas en emprunter aux étrangers.

— Tu n'as pas reçu d'autres lettres?

— Une de nos amies me demande si, lorsqu'elle sera épouse et mère, elle devra se faire tutoyer par ses enfants. Qu'en penses-tu?

— Je pense que cela dépend un peu de l'usage du pays que l'on habite, de la religion que l'on suit. Avant 93, les enfants ne tutoyaient pas leurs parents. Les protestants ont conservé cet usage; mais les catholiques disent volontiers *toi*, et se le laissent dire... c'est plus tendre, plus aimable dans la bouche d'un enfant envers sa mère, d'une mère envers son enfant... aussi, lorsque fâchée, elle lui dit : *vous!* quel chagrin il en éprouve!..... Mais je crois que, passé la première communion, la tendresse des enfants pour les mères, et des mères pour leurs enfants, prend un air plus grave, plus réservé.... alors, le *vous* convient mieux.

— Je pense comme toi, Jeanne, et, bien qu'un poëte ait dit :

U ère est un ami donné par la nature,

Cette amitié, selon moi, ne peut exister entre les pères et les enfants que quand ceux-ci sont très-jeunes, ou quand ils sont devenus pères à leur tour.

— C'est mon avis... Quelle gravure de modes donnes-tu à la grande édition?

— Deux jeunes femmes et une petite fille, en toilette de ville, se promenant dans un jardin. L'une a une robe de barége dont les volants sont imprimés à la pièce, son châle est en dentelle de laine noire; l'autre a une robe et un pardessus de foulard dont les dessins qui ornent la robe et le pardessus sont aussi imprimés à la pièce. La petite fille a une robe de percale, la jupe est ornée d'entre-deux et de garnitures en broderie anglaise, le corsage a un plastron brodé comme la robe, et est orné de chaque côté d'une garniture semblable à celles de la jupe, laquelle garniture remonte et tourne autour du haut du corsage. Au bas de la manche est un entre-deux et une garniture dont les deux bouts se croisent, en biaisant sur le dessus du bras. Le nœud de cette ceinture se fait d'avance et se coud sur la ceinture qui est arrêtée par des portes et par des agrafes.

Ah! j'oubliais... On me demande comment je ferais une pelote ronde, avec le rond de crochet n° 18, de la planche VI, la pelote *marquise*. Cette forme est nouvelle, elle exige, en effet, une explication.

D'abord, je taillerais en forte percale deux ronds de 15 centimètres de diamètre, plus ou moins, selon la grandeur que je voudrais lui donner; je ferais un rempli à ces deux ronds, je les réunirais par un surjet, à l'endroit; je laisserais une ouverture pour y introduire le son, puis je fermerais l'ouverture. Je recouvrirais ces deux ronds avec deux ronds de soie rose, que je réunirais aussi par un surjet; avec un petit ruban rose, je serrerais fortement la pelote, un peu au-dessous du surjet, cela ferait un des ronds plus large et plus haut que l'autre, ce dernier serait le dessous de la pelote. J'aurais un mètre de ruban de satin haut de 8 centimètres, je le plisserais à plis ronds, sur l'un des bords, que je coudrais ensuite sur le ruban qui serre la pelote, cela ferait tout autour comme un falbalas, puis je couvrirais la pelote d'un rond au crochet entouré d'une dentelle, au crochet, haute de 6 centimètres, ce rond serait arrêté sur la pelote par une ganse de soie rose posée au-dessus de la dentelle; je coudrais sur cette ganse trois nœuds de ruban de satin rose, placés à des distances égales. La dentelle doit s'étendre sur le ruban de satin plissé, qui la dépassera de 2 centimètres.

— As-tu quelques idées sur les toilettes de cet hiver?

— Oui, Florence. On portera beaucoup d'étoffes brodées: du tulle de soie brodé en paille; des mantelets, des camails, des pardessus brodés en soie, en perles, en jais, en or; des volants de mousseline brodés au métier avec les dessins n° 1 et 32, planche V. Je conseille à nos amies de terminer ce qu'elles peuvent avoir entrepris, afin de commencer un de ces longs ouvrages.

— En parlant de longs ouvrages, il y a, sur cette planche IX, des dessins de broderie anglaise qui peuvent être répétés dans ces carrés de percale que l'on emploie pour manteau de lit, ajoutés à des carrés en filet brodé.

— Oui, ma chère, mais ce long ouvrage durera plusieurs générations, la mode n'aura rien à y faire!... A propos, j'ai remarqué que les blanchisseuses avaient aussi voulu *innover!* Le devant des chemises d'homme est repassé d'abord à plat, puis, avec une espèce de fer à tuyauter, chaque pli est soulevé : les petits plis plats d'un seul côté, bien entendu, les plis ronds des deux côtés seulement, de manière que le milieu reste encore à plat sur la chemise. Cela lui donne de la gaieté.



— De la gaieté à un devant de chemise!... Tu vas en donner au frère qui te lira... et ce sera à tes dépens.

— C'est possible!... mais, sois sûre que, tout en se moquant de moi, le frère sera enchanté que sa sœur le mette à la mode. Les hommes tiennent beaucoup à la beauté de leur linge, c'est une coquetterie de bon goût.

— Il me semble que tu nous oublies un peu; n'aurais tu donc pas une pauvre petite toilette de bal champêtre à nous offrir?

— Mon Dieu, ma chère, je ne connais rien de plus élégant que trois jupes de mousseline terminées par des ourlets hauts de 10 centimètres et espacées entre elles chacune de 10 centimètres, manches courtes, larges, froncées sur un poignet garni d'un ruban de taffetas froncé au milieu ou, manches longues, forme pagode, garnies, du bas, d'un ruban de taffetas froncé au milieu. Corsage en gerbe, se fermant derrière. Le haut du corsage entouré d'un ruban plissé de même. Les cheveux de devant tressés, à partir du haut, de chaque côté, mais si lâches qu'ils font l'effet de bandeaux. De chaque côté des cheveux de derrière, tressés aussi tres-lâches, des boucles de ruban de taffetas, terminées par deux bouts inégaux, retombant sur chaque épaule. Au lieu d'un ruban froncé, on peut coudre une dentelle aux manches et autour du cou. Pour coiffure, celles de nos amies qui savent faire des fleurs pourront entourer leurs cheveux de derrière d'une couronne de houx ou de feuilles de chêne qu'elles auront cueillies le matin.

— Quelle simple, élégante et gracieuse toilette!... Eh bien, il y a des pays où elle n'aura pas le moindre succès.

— Mais certainement! Notre dernier rébus, l'as-tu compris?

— Non.

— Les ruines d'une ville, Héliopolis, célèbre par la défaite des Mamelucks, ville qui, avant d'être ainsi nommée, s'appelait *On* — *neuf doigts* — le *taux* de l'argent — le *Maure* Otello allant étouffer Desdémone — une *queue* se dirigeant vers un spectacle — *la Vérité*.

On ne doit aux morts que la vérité.

J'espère que tu admires comment je respecte la prononciation?

— Tu aurais pu me laisser te faire ce compliment...

— J'étais pressée de le recevoir... Mais l'espace me dit qu'il te faut quitter la plume... donne-la moi, afin qu'ayant commencé ma lettre, je puisse aussi la finir...

Adieu, ma chère amie, adieu! pour Florence et pour moi!... J. J.

—

ÉNIGME.

Il semble que mon origine
Remonte à celle de Noé,
Puisque j'entrai dans l'arche où je fus conservé.
L'on me trouverait bien en Chine,
Mais pourquoi t'envoyer en pays étranger,
Lecteur, lorsque j'existe en France?
De moi tu vas sans doute mal juger.
Apprends donc que je suis encor dans l'innocence,
Quoique je serve avec indifférence
A la débauche, au vice, à la méchanceté;
Me livrant à l'intempérance,
Jamais à la sobriété.
Chacun, il est vrai, me possède,
Et chacun doublement a besoin de mon aide.
A Cythère on me voit tenir le premier rang,
Et figurer parmi les grâces.
J occupe encor bien d'autres places:
J'en pourrais citer plus de cent.
Vénus me porte à sa ceinture,
Et de son fils je compose l'armure.
J'annonce le courage, et préside aux combats:
Quoique banni du temple de mémoire,
Que de noms fameux dans l'histoire
Las! sans moi n'existeraient pas!
De moi l'on parle avec prudence;
Mais si je suis hors de raison,
Ou que je paraisse en démence,
Le Français me met en chanson.

ÉPHÉMERIDES.

12 SEPTEMBRE 1715. — LIT DE JUSTICE TENU PAR LOUIS XV.

Louis XV, âgé de cinq ans, présida le lit de justice où fut cassé le testament de son bisaïeul. Louis XIV avait légué la régence au duc du Maine. Le Parlement cassa cette dernière disposition et déféra le commandement du royaume à Philippe d'Orléans, premier prince du sang. La décision du Parlement reçut une confirmation solennelle dans un lit de justice, où parut l'enfant sur qui reposait la monarchie française.

MOSAIQUE.

S'il est utile d'avoir pour ami un homme pour de grandes occasions, il faut désirer l'amitié d'une femme pour le bonheur de tous les jours.

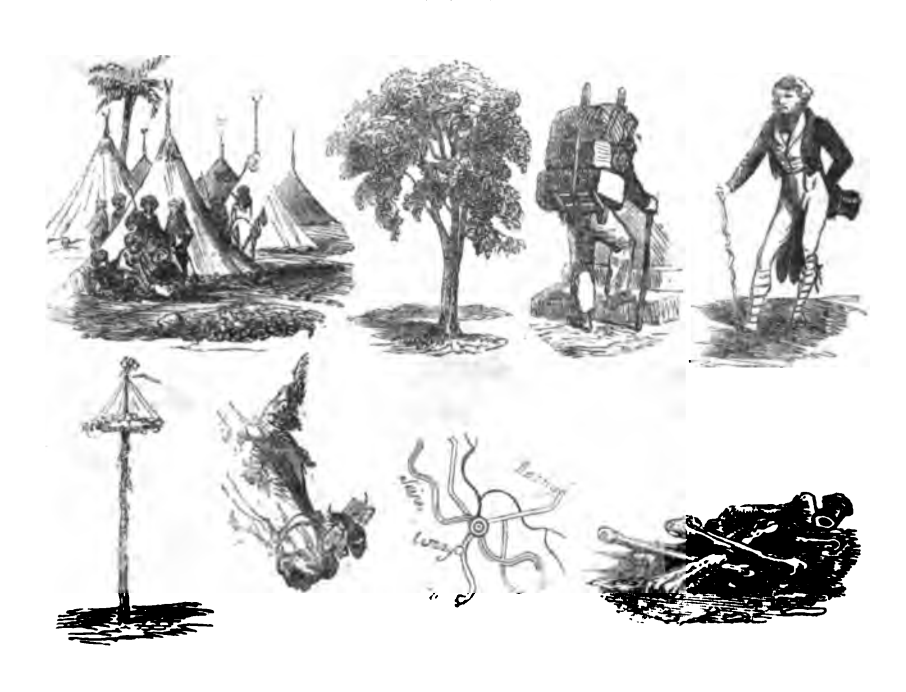
THOMAS.

Dans les méchants haïssez le crime ; mais s'ils reviennent à la vertu, recevez-les dans votre sein comme s'ils n'avaient jamais fait de fautes.

CONFUCIUS.

L'excès de politesse est un manque de politesse. JOHNSON.

RÉBUS.



Paris. — Typographie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. N° I.

COUP D'ŒIL

SUR

L'HISTOIRE DE LA PEINTURE.

III.

ÉCOLES ESPAGNOLES. — VELASQUEZ. — RIBERA.

Il n'y a pas bien longtemps que la peinture espagnole est découverte; avant l'invasion de l'Espagne par les armées impériales, on ne se doutait pas en France qu'il y eût par delà les Pyrénées des chefs-d'œuvre dignes de rivaliser sous de certains rapports avec ceux de l'Italie; la collection du maréchal Soult fut en ce sens une sorte de révélation, et aussitôt que la paix permit aux touristes d'explorer en toute sécurité les villes de la Péninsule Hispanique, plusieurs s'empressèrent d'aller étudier ces nouvelles écoles, dont les échantillons apportés en France, pêle-mêle avec les drapeaux ennemis, avaient fait concevoir la plus haute idée. Un des hommes qui ont, par leur dévouement à cette tâche, acquis le plus de titres à l'estime et à la reconnaissance des amis de l'art, est sans contredit M. le baron Taylor. Grâce à lui, on a des renseignements certains sur l'histoire des écoles espagnoles.

L'origine de la peinture espagnole remonte au quinzième siècle; ses premiers vestiges se retrouvent encore sous les peintures nouvelles de la cathédrale de Tolède, ils sont dus à Juan Alfor, élève du Florentin Dello. Quelque part qu'on voie naître un art, c'est toujours de l'Italie qu'il a pris son premier essor. Sous cette inspiration, et grâce à des traditions de goût, encore bien vagues, apportées de Flandre et de Florence, une école se forma à Séville en 1450. Elle ne donna pas tout d'abord naissance à des œuvres bien élevées. Pendant longtemps les artistes espagnols, appliqués à la sèche imitation de la nature, errèrent, sans pouvoir en découvrir l'entrée, autour du sanctuaire de l'art. C'est à la guerre qu'ils durent leur initiation, comme l'a très-bien fait remarquer un écrivain contemporain, qui, bien à tort, n'a pas signé son livre. En soumettant l'une des deux Péninsules à l'autre, Charles-Quint alluma en Espagne ce mouvement des intelligences qui suit ordinairement les grandes commotions politiques, et jette une nation dans la voie de toutes les conquêtes.

Il se trouva parmi les Espagnols que les intérêts impériaux appelaient en Italie, des officiers de fortune et de simples soldats, que la vue des chefs-d'œuvre renfermés dans les palais de Naples et de Florence enflamma d'enthousiasme; quelques-uns revinrent artistes. C'étaient Alonzo Berrugeto et Juan Fernandez Navarrete de Madrid; Vicente Juan de Joanès, de Valence, et Francisco Ribalta; c'étaient encore Luis de Vargas et Pedro de Velngas Marmolejo, de Séville, enfin Peblo de Cespedes, de Cordoue.

Des écoles se formèrent rapidement à Madrid et à Valence, elles furent le berceau d'un grand nombre d'artistes dignes d'occuper chacun une page dans l'histoire



de la grande peinture ; mais notre intention étant de nous arrêter seulement, dans cette rapide revue, aux personnalités les plus brillantes, nous nous bornerons à parler de Velasquez et de Ribera, dans lesquels se résume la gloire des deux écoles que nous venons de nommer.

Diego Velasquez de Silva naquit à Séville en 1599, il descendait par le filon le plus pur de la très-noble et très-illustre maison des Silva, l'une des premières du Portugal. Une telle origine vouait nécessairement le jeune Diego à la carrière des armes ou à celle des grands emplois de cour, et c'est dans ces vues que fut d'abord dirigée son éducation. Il apprit les belles-lettres et ce qu'on appelait alors la philosophie, c'est-à-dire une série de sentences aristotéliques. Sa précoce intelligence lui rendit faciles et aimables ces études, dont la vivacité de sa conception lui permettait à peine d'apercevoir les côtés arides, et il eut promptement terminé et parfait l'éducation la plus brillante que pût recevoir un gentilhomme de ce temps-là. A seize ans, il n'avait plus besoin de maîtres. C'était l'âge de la dissipation, et son père, confiant dans la noblesse de ses instincts, crut agir sagement en lui laissant la liberté de disposer à sa guise de cette exubérance d'activité qui dévore et tourmente à cette époque de la vie les organisations riches et passionnées. Mais, contre l'ordinaire, et contre toutes les prévisions, le jeune Diego ne donna pas un jour de sa vie à cette école d'expérience qui s'appelle le temps des folies. Un goût naturel le portait vers les choses de l'art, le hasard l'avait mis en rapport avec des artistes, et il n'avait pu résister à cette existence, si pleine d'attraits pour les natures un peu élevées au-dessus du commun, qui fait leur envie quand elles ne peuvent l'apercevoir que de loin, et leur bonheur quand les circonstances leur permettent d'en suivre le courant.

Diego Velasquez ne rencontra pas heureusement chez son père cette morgue qui était le grand ridicule des gentilshommes de son pays et de son temps. Quand il lui découvrit le dessein qu'il avait de suivre la carrière des arts, il ne s'entendit pas répondre que c'était déroger aux traditions guerrières de la famille, et reçut au contraire les encouragements qui étaient dus à ses dispositions non équivoques, déjà prouvées par des essais échappés à sa verve impatiente.'

Il fut placé d'abord dans l'atelier de Herrera le Vieux. Mais ce peintre dont les ouvrages, sans mériter d'occuper le premier rang dans les écoles espagnoles, se distinguent par d'éminentes qualités, était un homme de mœurs rudes et peu fait pour inspirer un grande sympathie au jeune gentilhomme, élevé dans des habitudes d'urbanité et d'élégance personnelle. Le maître et l'élève ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'étaient pas nés sympathiques l'un à l'autre, et ils se séparèrent. Velasquez devint alors le disciple de Francisco Pacheco, homme distingué et instruit, autant qu'artiste remarquable, et dont la maison était le centre d'une compagnie de choix, composée de tout ce que Séville renfermait de beaux esprits. Une étroite amitié naquit des simples rapports établis entre le maître et le disciple, et quelques années plus tard Velasquez devint le gendre de Pacheco. En ce temps-là un artiste travaillait longtemps avant d'oser affronter le jugement du public. Malgré tous les encouragements qu'il recevait, Velasquez hésitait à produire ses œuvres. Il allait oser, lorsque plusieurs peintures italiennes et flamandes s'offrirent par hasard à sa vue. Attaché jusqu'alors, suivant les errements des écoles espagnoles, à une sèche imitation de la nature, il comprit dès ce moment tout ce qui lui restait à apprendre ; et c'était ce que ni Pacheco ni le séjour de Séville ne pouvaient lui enseigner. Il résolut donc d'aller à Madrid, qui renfermait d'admi-



rab'es peintures italiennes, et mit ce projet à exécution en 1622. Il fut bientôt en réputation à la cour de Philippe IV, dont il eut l'honneur de faire le portrait. Ce fut là le commencement de sa haute fortune. Admis, comme le poëte Calderon, dans l'intimité du monarque, il fut toute sa vie un de ces courtisans familiers au milieu desquels l'infortuné Philippe IV oubliait, dans la culture des lettres et des arts, ses nombreuses disgrâces politiques.

En 1628, Rubens vint à Madrid comme ambassadeur d'Angleterre. Velasquez était loin alors du haut degré auquel il éleva plus tard son talent, mais Rubens le comprit néanmoins au premier coup d'œil. Tous deux devaient être naturellement rapprochés par la conformité de la naissance, des goûts et de la vocation, ils le furent bientôt plus étroitement par cette intimité qui ne manque jamais de s'établir entre deux hommes de génie mis en rapport par les circonstances. « Je suis le plus grand peintre de ce temps-ci, disait naïvement Rubens, il ne te manque pour être au même rang que moi, que d'aller respirer un peu l'air de l'Italie, et cette atmosphère vivifiante qui est autour des grandes œuvres de Raphaël et de Michel-Ange. »

Aller vivre en Italie! Cette idée devint le rêve unique de Velasquez. Enchaîné à la cour par le lien quelquefois bien lourd de la faveur royale, il eut quelque peine à obtenir la permission de s'éloigner; enfin, il y parvint et partit pour Venise, chargé par Philippe IV d'or et d'insignes honorifiques. Philippe IV voulait que son favori lui fît honneur. Celui-ci n'y manqua pas. Pendant le voyage et à Venise il mena le train d'un prince, mais sans rien perdre de son affabilité et de cette aménité de caractère qui lui gagnait tous les cœurs. A Venise, les œuvres du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret firent de Velasquez le plus grand coloriste de l'école espagnole; à Rome, l'ombre de Michel-Ange lui enseigna le secret de ses touches vigoureuses. Vélasquez était complet.

Rappelé par Philippe IV, il revient en Espagne en 1631, et commence un série de tableaux représentant les principaux faits accomplis sous le règne de son souverain. Cette grande entreprise dura dix-sept ans, elle s'acomplit sous les yeux de Philippe IV lui-même, qui passait son temps et donnait des audiences dans l'atelier de son peintre. Enfin, en 1648, chargé par le roi de fonder une académie de peinture, Velasquez jugea nécessaire d'aller visiter encore celles qui florissaient en Italie. Comblé d'honneurs par le pape, il en fut encore écrasé à son retour à Madrid, où son entrée avait l'apparence d'un triomphe antique, à cause des nombreuses statues qu'il apportait avec lui. Velasquez est un de ces hommes très-clair-semés dans l'histoire des artistes, que la fortune n'abandonne jamais; il mourut entre les bras de la folle déesse, fidèle pour lui, et si souvent inconstante, l'an 1660, âgé de soixante et un ans.

« Velasquez, dit un critique judicieux, a peint avec un égal succès les fruits, les fleurs, les animaux, les intérieurs, les portraits, le paysage, l'histoire sacrée ou profane. Rien de plus suave et de plus accompli que ses petites scènes domestiques à la flamande; rien de plus simple et de plus sublime à la fois que la manière dont il a peint les bois sauvages du Pardo, les jardins sablés d'Aranjuez et l'affreuse solitude de Thébaïde; rien enfin de plus poétique que ses grandes compositions historiques dont chacune est un véritable chef-d'œuvre de noblesse. Quant au caractère de son talent, on peut dire que, bien qu'il peignît du premier jet, sans hésitation, sans retouche, son dessin est toujours d'une irréprochable pureté; sa couleur est toujours ferme, sûre et parfaitement naturelle. En un mot, Velasquez fut l'homme de la nature et de la vérité. »

Voilà certes de belles et brillantes qua-

lités, et le panégyrique dont je cite ici un passage ne saurait être accusé d'exagération. Aux yeux de quelques-uns, il y manquerait peut-être une louange. Le mot sentiment n'y est pas prononcé. C'est qu'en effet ce qui manque dans cette page de biographie manque aussi dans les œuvres du peintre qui en est l'objet. Velasquez n'est pas un artiste sentimental; ce qu'il a rapporté d'Italie, c'est la pureté de la forme, il a passé des mois entiers devant les grandes pages de Michel-Ange et de Raphaël, sans être atteint par les effluves de passion qui émanent des fresques et des toiles touchées par leur pinceau. Peintre de cour et d'histoire officielle, il excelle à reproduire les traits des hauts personnages qui l'entourent, et sous ce rapport il est l'égal de Van Dick ; mais on dirait qu'une sorte de convenance l'oblige à se garder des tentations de la grande fantaisie.

C'est en quoi Ribera son compatriote, connu encore sous le nom de l'Espagnolet, lui est supérieur. Tout est passion chez Ribera, dans sa vie comme dans ses œuvres, tout saisit et impressionne vivement.

Destiné lui aussi à la carrière des armes par un père qui avait porté trente ans le harnais, il part à Valence, vers l'âge de quinze ans, sous prétexte d'achever son éducation, en réalité pour échapper à l'ennui du foyer paternel. Là il fait par hasard la connaissance du peintre Ribalta, l'un de ceux qui avaient fait le voyage d'Italie, et rapporté de Rome et de Florence la suavité idéale de la ligne, léguée par la Grèce, et la divinité de la forme répandue dans les ruines inépuisables de la Péninsule rivale, dépositaire tout à la fois de la poésie païenne et de la foi catholique.

Du jour où le jeune étudiant mit le pied dans l'atelier du peintre, il fut en proie aux tourments de la vocation. Laissé sans ressources par son père qui ne voulait pas l'aider à devenir artiste, il se fit presque le valet de Ribalta, pour profiter des leçons que ce dernier donnait à ses élèves; mais Ribalta devina bientôt tout ce qu'il y avait de promesses dans cette persévérance.

Il fit son élève favori de celui qui n'eût pas rougi d'être son serviteur pour l'amour de l'art, et l'associa bientôt aux travaux considérables dont il était chargé.

En 1605 on trouve Ribera à Naples, où commence pour lui la série des misères douloureuses. Arrivé à Naples avec quelques ressources, il ne tarda pas, obscur qu'il était, à en voir la fin, et tomba dans un complet dénûment. Assidu aux leçons du Caravage, dont l'atelier était alors fréquenté par de nombreux élèves, distingué bientôt entre tous par le maître, il recevait de lui des conseils et des encouragements qui profitaient à son talent et flattaient son orgueil; mais l'intérêt que lui portait le Caravage n'avait rien de commun avec la cordiale et secourable amitié de Ribalta.

A la mort du Caravage, Ribera résolut d'aller à Rome. Déjà suffisamment connu et apprécié à Naples pour vivre presque aisément du produit de son pinceau, il se détourna de ces premiers succès comme d'une pierre d'achoppement, et partit pour la capitale du monde artistique, peu soucieux de recommencer à gravir les rudes sentiers de la misère, pourvu qu'il pût recueillir une étincelle du foyer sacré où s'allume la gloire.

Ce voyage à Rome exerça une grande influence sur le talent de Ribera. Façonné à l'école du Caravage, il s'était d'abord laissé prendre d'enthousiasme pour la manière de ce peintre, énergique et vraie jusqu'à la rudesse; mais la vue des grandes œuvres de Raphaël et du Caravage ne tarda pas à modifier ses principes et à détourner ses prédilections. Son âme ardente entra dans le monde idéal, vierge des émotions qu'il lui réservait, et d'autant mieux préparée à l'initiation qu'elle n'avait encore fait qu'en pressentir les mystérieux attraits.

C'était alors le beau temps de l'école lombarde, et presque tous les maîtres qui l'ont illustrée se trouvaient à Rome, les uns au début, les autres au milieu ou à la fin de leur carrière. Ribera put ainsi connaître l'Albane, les Carraches, le Dominiquin, Lanfranc, le Guerchin et le Guide, dont Josepin disait au pape : « Nous » travaillons nous autres comme des hom» mes, mais le Guide travaille comme les » anges. » Au milieu de cette foule de rivaux si redoutables, Ribera ne voulut pas entrer en lice avant d'être sûr de luimême. Sa prétention était d'y vaincre à la première joûte; aussi vécut-il à Rome d'une double existence : l'une bienheureuse et en quelque sorte extatique, devant les merveilles de l'art; l'autre amère, pénible, arrachée miette à miette à l'adversité. Il parcourut ainsi Parme, Modène, Venise, Bologne, et revint à Naples décidé cette fois à s'annoncer au public par une œuvre capitale. Le hasard lui fit faire dans cette ville la connaissance d'un riche marchand de tableaux qui sut l'apprécier. Ce fut le commencement de sa haute fortune. Il vit bientôt les riches amateurs de Naples couvrir d'or ses moindres productions, et devint le favori du vice-roi. C'eût été une belle vie que celle de l'Espagnolet, s'il eût profité de sa fortune et de sa faveur pour venir en aide aux artistes ses frères; mais soit qu'il fût né méchant, soit que la misère l'eût aigri, on le vit poursuivre d'une haine implacable l'Albane, Josepin, les Carraches, et surtout le Dominiquin, dont la mort tragique lui est attribuée (1).

La plupart des œuvres de Ribera se distinguent assez par leur aspect général, pour permettre d'apprécier aisément les différentes manières qu'il a successivement adoptées ou rejetées. Ainsi, entre le *Martyre de saint Barthélemy* et l'*Adoration des bergers*, que nous avons vus au musée du Louvre, il y a toute la distance qui sépare nécessairement de l'élève du Caravage, revenant par circonstance aux traditions de ses premières études, le disciple de Raphaël, cherchant dans le monde idéal un rayon divin pour éclairer les yeux de la Mère du Sauveur.

J. DE CHATILLON.

---

(1) Quelques-uns racontent que le Dominiquin tomba dans une mélancolie à laquelle il finit par se soustraire en prenant du poison.

Le Dominiquin mourut-il volontairement, ou de la main d'un scélérat aux gages de l'Espagnolet? C'est là un doute élevé par l'histoire, et sur lequel il est par trop pénible de discuter. Toujours est-il que l'opinion publique fut unanime pour accuser Ribera.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE CUSHAT THAT WANDERS.

The cushat that wanders the wild woods among
Comes home in the evening, and breathes his love song;
But thou, my unkindone, art far, far away,
Though the night round me gathers on lonely Glenfay,
Oh, leave the wild haunts of the deer and the roe;
Thy hills have been marked by the steps of the foe;

LE RETOUR DU RAMIER.

Le tendre ramier, errant dans nos montagnes sauvages, revient le soir à son nid pour dire son chant d'amour; et toi, méchant, tu t'en vas loin, bien loin de moi, et cependant le sombre voile de la nuit obscurcit déjà les hauteurs de Glenfay. Quitte les traces du daim et du chevreuil sauvage que tu poursuis. J'ai vu l'empreinte des pas ennemis marqués sur le sable;

And fondly I wander to chide thy delay,
Though I see their red blades in the shade of Glenfay.

Oh, come to the bower thou hast made for thy love
The osier-lined cave by the Fairyknowe grove
Rough torrents wind round it, and, rising in spray,
A cloud kindly cast on the path to Ua-fay.
If my voice, as thou say'st, thrilling pirscan inspire;
If my hand can give soul to the strings of my lyre;
If my steps may be wooed by the spell of my lay;
Oh, come to delight the lone shiel of Glenfay.

MARY MAC GREGOR.

et mon cœur m'attire vers toi pour hâter ton retour, pour gronder ton retard, car j'ai vu briller des glaives sanglants dans l'ombre de Glenfay (1).

Reviens dans la retraite où s'abritent notre amour, sous cette grotte que les fées ont cachée aux yeux des humains. Un torrent rapide l'entoure, et sa blanche écume couvre d'un sombre nuage le chemin d'Ua-fay. Si une voix peut réveiller la joie de ton cœur, si mes doigts peuvent donner la vie aux cordes de ma lyre, si mes plaintes peuvent presser tes pas vers moi, oh! reviens pour rendre le bonheur à la solitaire du Glenfay.

Mlle EMMA FAUCON.

LAURE DEVILLIERS.

LYON EN 1793.

—

« Mon cher François, je suis sûre que tu vas me rendre un service.

— Vous savez bien, mademoiselle, que je n'ai rien à vous refuser.

— Je sais que tu me gâtes; aussi tu vas aller à Lyon.

— A Lyon!... s'écrie avec stupeur le vieux domestique.

— Eh bien, oui, à Lyon; qu'est-ce qu'il y a donc de si extraordinaire à cela? j'ai vu un temps où tu y allais quatre fois par semaine et tu ne t'en plaignais pas.

— Oh! dans ce temps-là, c'était bien différent.

— Qu'y avait-il donc de si différent?

— J'y allais pour les commissions de M. votre père.

— Eh bien, tu iras pour les miennes, voilà tout. Papa n'est pas venu depuis plusieurs jours, mon frère me laisse là sans s'occuper de ce que je deviens, tout cela m'inquiète... je veux avoir de leurs nouvelles.

— M. votre père vous a écrit il y a trois jours.

— C'est vrai, mais sa lettre ne me dit pas ce que je veux savoir; il paraît qu'on n'est pas tranquille à Lyon. Hier j'étais assise à cette même place, sous les beaux tilleuls qui parfument cette terrasse, je brodais en rêvant, lorsque j'entendis au pied du mur des gens du pays qui causaient. Je ne pus pas bien saisir tout ce qu'ils disaient, mais je compris qu'il y avait de l'agitation dans la ville, qu'on craignait des malheurs, qu'il se préparait quelque chose de sinistre... il faut que je connaisse la vérité, que je sache si mon père court quelque danger; et qui veux-tu que je charge de ce soin, si ce n'est toi, qui as tant de raison de l'aimer! aussi tu vas partir, n'est-ce pas?

— Mais M. votre père m'en voudra de vous laisser comme ça toute seule.

— Est-ce que je serai seule? n'y a-t-il pas ici Brigitte, le jardinier, le garde Bruno

(1) Les craintes de la femme du chef écossais n'étaient que trop fondées; elle reçut la tête de son mari sur un plat d'argent.

que je ferai venir? d'ailleurs tu seras de retour ce soir, et puis, que veux-tu qu'on me fasse? qu'est-ce qui m'en veut, ici?

— Oh! pour ça, ce serait être bien ennemi du bon Dieu que de vous en vouloir à vous qui êtes la providence du pays; mais par la même raison, qui donc voulez-vous qui en veuille à votre père?

— Je sais qu'il est aimé de ses ouvriers, dont il est plutôt le père et l'ami que le maître; mais je puis me tromper… j'ai besoin d'être rassurée, et ce sentiment est si fort, vois-tu, que si tu me refuses.. eh bien, je suis capable d'y aller toute seule.

— Toute seule! y pensez-vous? par le temps qui court, vous hasarder dans la ville! il ne manquerait plus que ça! Non, non, rassurez-vous, je vais y aller et je vous rapporterai ce soir des nouvelles. Mais pendant mon absence vous me promettez de rester bien tranquille dans la maison.

— Je te jure de ne m'occuper que de mon clavecin et de mes oiseaux. Dépêche-toi de te préparer; je vais écrire un mot à papa, tu viendras le prendre dans ma chambre. »

Et elle s'élança comme un papillon à travers les arbustes et les fleurs, ornements de la terrasse qui séparait la maison de M. Devilliers, de la place du village de Saint-Rambert.

« Il vaut mieux que je fasse ce qu'elle désire, se dit le brave François resté seul; elle serait capable de s'échapper, et Monsieur qui m'a tant recommandé de bien la garder ici, de ne lui laisser voir personne qui puisse l'instruire de ce qui se passe à Lyon… il m'en voudrait; un mot de sa main la rassurera pour quelques jours; et puis, moi-même, je ne suis pas sans inquiétude; tout ce que j'entends dire est loin de me tranquilliser… Que le bon Dieu ait pitié de nous! »

Quelques instants plus tard, le vieux domestique, muni d'une lettre, s'éloignait de la maison après avoir bien recommandé à ceux qu'il y laissait de veiller sur sa jeune maîtresse et de ne laisser pénétrer personne jusqu'à elle.

La conversation qu'on vient de lire avait été tenue sur la terrasse d'une charmante maison située à Saint-Rambert, joli village couché au pied d'un coteau sur les bords de la Saône, vis-à-vis l'île Barbe; elle avait eu lieu entre Laure Devilliers et François Chéron. M. Devilliers, père de Laure, veuf depuis quelques années, était un grand manufacturier de soieries; il avait commencé par être ouvrier, et à force d'intelligence, de travail et d'économie, il était arrivé à être un riche négociant, aimé, estimé de toute la ville, et chéri de ses ouvriers. Resté veuf avec deux enfants, un fils et une fille, il leur avait fait donner une éducation, solide pour le jeune homme, modeste pour la jeune fille. Mais aussitôt que l'esprit révolutionnaire s'empara de la ville de Lyon, il envoya sa fille dans sa maison de campagne, où il venait la voir tous les samedis jusqu'aux lundis, la laissant pendant la semaine sous la garde de domestiques fidèles et dévoués, particulièrement sous celle de François Chéron, qui l'avait vue naître.

François Chéron avait été le compagnon de M. Devilliers; devenu maître, celui-ci ne l'oublia jamais, il traita toujours Chéron comme un ami et finit par en faire son factotum, en un mot François était un canut (1) en retraite qui n'avait pas à se plaindre de son sort. Quant à Edmond, frère de Laure, c'était un beau garçon, intelligent, actif, qui aidait son père dans la direction de la manufacture, dont il était destiné à devenir le chef lorsque son père irait prendre auprès de sa fille un repos bien mérité.

Le peuple de Lyon se divise en deux classes: l'une, bourgeoise, riche et industrielle, l'autre, composée d'ouvriers actifs et laborieux; par suite du mode de fabri-

(1) On appelle ainsi les ouvriers en soie.

cation adopté dans cette ville manufacturière les intérêts de ces deux classes se trouvent liés ; la ville est donc essentiellement plébéienne, et l'on comprend qu'elle fut plus républicaine que monarchique, et, bien qu'étant resté étranger à tout ce mouvement qui avait amené la révolution, le peuple de Lyon applaudit à la chute de l'aristocratie et de la monarchie; il ne comprit pas d'abord que le luxe était ce qui faisait sa richesse, et il accueillit avec transport ce qui devait amener sa ruine.

Mais dès que le jacobinisme se montra à découvert, dès que ses principes se traduisirent en désordres, menacèrent le commerce et l'industrie, il devint impopulaire; il en résulta que le jacobinisme ne pouvant trouver ses meneurs et ses orateurs dans les rangs de la bourgeoisie ou du peuple honnête et laborieux, les recruta dans la lie de la population flottante de cette ville. N'étant pas les plus nombreux, les jacobins en devinrent plus furieux ; ils voulurent imposer par la terreur et finirent par se rendre odieux à la population.

Ajoutez à cela que le commerce tarissait, le luxe tombait, les fabriques étaient fermées, tout dépérissait, et la ville commençait à confondre ses plaintes avec celle des royalistes qui accouraient des contrées voisines pour chercher un refuge dans la ville.

Afin de ranimer l'esprit républicain, la Convention avait envoyé à Lyon un ramassis de brigands à la tête desquels elle plaça Châlier, jeune séminariste, qui avait abandonné la prêtrise pour se livrer à toute la férocité de son caractère; il vint fonder à Lyon le gouvernement révolutionnaire, et établit entre Lyon et Paris une émulation de sang. C'était cette terrible situation qu'on avait voulu cacher à Laure, et c'était pour lui éviter la vue de toutes ces horreurs que son père la retenait dans le petit hameau de Saint-Rambert, lequel n'avait pas alors avec Lyon toutes les communications qui l'en rapprochent aujourd'hui.

Il y avait à peine deux heures que François était parti ; Laure se trouvait dans sa chambre, où elle étudiait son clavecin ; tout à coup, elle entend des cris au dehors; elle descend sur la terrasse, et à travers les branches touffues d'un bosquet de charmille, elle regarde ce qui peut causer ce tumulte. Un spectacle affreux s'offre à sa vue : au pied de la terrasse passait une bande d'assassins couverts de sang, escortés par des hommes hideux, et par des femmes plus hideuses encore, portant en triomphe au bout de leurs piques et de leurs sabres, des membres humains dépecés par morceaux. Leurs figures atroces, leurs cris de joie, leurs blasphèmes, jetaient l'épouvante de tous côtés; tout le monde fuyait devant eux, et ceux qu'ils pouvaient atteindre, ils les forçaient de porter à leur tour ces horribles trophées.

Éperdue, hors d'elle-même, Laure s'échappe par une allée couverte, court vers la maison, et tombe sans connaissance sur le seuil de la porte. Relevée au bout de quelque temps par Brigitte, qui la cherchait partout, elle revient à la vie grâce aux soins de la fidèle servante; mais sa tête est égarée, elle croit sortir d'un rêve affreux. « Où suis-je? dit-elle, qu'ai-je vu? Quels sont ces tigres? Quel est ce sang?... mais répondez-moi donc!..... c'est une illusion, n'est ce pas? une horrible vision?

— Calmez-vous, mademoiselle, lui répondit Brigitte, le danger est passé ; dans leur rage impie, ils n'ont pas aperçu notre maison cachée par la terrasse et par les arbres, ils se sont rués sur l'église.

— Sur l'église, dites-vous?

— Hélas! oui, mademoiselle, ils ont tout dévasté, et emmené monsieur le curé.

— Oh! mon Dieu! »

En ce moment arrive Bruno, le garde-chasse, il était pâle et défait; rencontré à l'entrée du village par les assassins, et entraîné par eux, forcé de vociférer comme



eux, il n'avait réussi à s'échapper qu'au moment où une partie de ces brigands, peu satisfaits du butin qu'ils venaient de faire dans l'église, poursuivaient, pour les dépouiller, ceux qui, arrivés les premiers, avaient eu une meilleure part.

« Quels sont ces hommes ? lui demanda Laure.

— Ce sont des amis à Châlier, le chef de la bande. Comme il ne veut pas être en reste avec Paris, il a envoyé ses amis dans toutes les prisons; ceux-ci viennent du château de Belle-Cise ; ils n'y ont trouvé, disent-ils, que onze officiers de Royal-Pologne qui y ont été enfermés comme suspects de royalisme ; en vain mademoiselle de Belle-Cise, aussi bonne que belle, a voulu sauver les prisonniers, en vain elle s'est jetée entre eux et les assassins et s'est fait blesser en cherchant à écarter les sabres et les piques, ils les ont massacrés, et ce sont leurs membres que les assassins vont porter à Lyon pour les suspendre aux arbres de la place Bellecour afin, d'épouvanter le quartier des aristocrates, comme ils disent.

— Voilà donc ce danger qu'on voulait me cacher ! s'écria Laure; voilà donc pourquoi on m'isolait dans ce séjour ! Mais je comprends mon devoir, et je le remplirai. Bruno ! vous aimez M. Devilliers.

— C'est mon bienfaiteur, je lui dois tout.

— Vous allez me conduire à Lyon, chez mon père.

— Mais, mademoiselle.....

— Pas de réflexion... je le veux !

— Mais monsieur votre père m'en voudra.

— Bruno, si vous courriez un grand danger, voudriez-vous que votre fille, ma filleule, vous abandonnât, vous laissât seul, sans consolations, sans secours ?.....

— Elle ne le ferait certes pas, mademoiselle.

— Eh bien, ce que votre fille ferait pour vous, je dois le faire pour mon père..... Partons !

— Mais, ma chère demoiselle, votre costume élégant vous fera reconnaître par ces misérables, si nous les rencontrons.

— La fille de basse-cour va m'en prêter un, le plus simple, le plus commun... Mon cher Bruno, tenez-vous prêt, je suis ici dans quelques minutes. A propos, votre nièce, Marie-Jeanne, la batelière, a toujours sa bèche (1) ?

— Oui, mademoiselle.

— C'est bien ! au lieu de me conduire à l'île Barbe, comme elle le fait souvent, elle nous descendra jusqu'à Lyon; nous éviterons ainsi les mauvaises rencontres, et arrivés sur le quai de Saône, nous pourrons gagner facilement la demeure de mon père. Allez prévenir Marie-Jeanne, je vous retrouverai à son bateau. »

Bruno et Brigitte se regardèrent d'un air alarmé, mais il y avait une volonté si marquée dans la manière dont Laure s'était prononcée, qu'ils virent bien qu'ils ne réussiraient pas à la dissuader..... ils se résignèrent.

Laure eut bientôt changé de costume, et avec un courage qu'on n'aurait pu lui supposer, elle rejoignit, seule, Bruno, qui l'attendait dans le bateau de Marie-Jeanne; ils descendirent silencieusement la Saône, livrés tous trois aux tristes pensées que leur inspirait le hideux spectacle qui les avait effrayés le matin.

A son arrivée à Lyon, François avait trouvé la ville dans la stupeur : le massacre dans les prisons, commencé le matin, continuait avec fureur ; Châlier, Coupel son complice parcouraient les rues en excitant le peuple au meurtre et au pillage : « Le temps est venu ! s'écriaient-ils, où doit s'accomplir cette prophétie : « les riches seront dépouillés et les pauvres enrichis ! »

(1) Batelet recouvert d'une toile, soutenue par des cerceaux, comme les charrettes des blanchisseuses des environs de Paris.

« Voulez-vous, disait un autre, un mot qui paye pour tout ce dont nous avons besoin à Lyon : *Mourez ou faites mourir !* »

Effrayé de tant d'horreur, François parvint jusqu'au domicile de M. Devilliers; il le trouva cherchant avec son fils les moyens de prévenir le danger, et vint augmenter leur anxiété en leur faisant part des dispositions d'esprit de Laure, de son inquiétude vague, de ses pressentiments. Un mot, dit-il, peut l'éclairer, une indiscrétion peut tout lui apprendre, et rien ne parviendrait à la retenir. Cette pensée affligeait vivement le cœur de Devilliers; il aurait voulu à tout prix épargner à sa fille chérie le spectacle qui effrayait la ville; il donnait à François de nouvelles instructions, l'engageait à redoubler de soins pour laisser tout ignorer à Laure; car, un pareil état de choses ne pouvait durer; on parviendrait à se débarrasser des brigands qui asservissaient la généreuse population lyonnaise.

— Oui, s'écriait Edmond, il ne faut que de l'énergie pour nous délivrer de ce joug honteux, nous n'en manquerons pas. L'indignation est à son comble, déjà les sectionnaires se rassemblent, nos frères d'Aix et de Marseille ne nous abandonneront pas..... rassurons-nous, espérons qu'avant peu notre ville ne sera plus souillée par la présence de ces cannibales.

— Que Dieu t'entende! reprit M. Devilliers; mais jusque-là il faut tâcher que ta sœur ignore... »

En ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et Laure parut suivie de Bruno.

« Laure!... s'écrièrent à la fois Devilliers Edmond et François.

— Oui, Laure; Laure Devilliers, votre fille, votre sœur qui accourt où son devoir l'appelle.

— Malheureuse enfant, que viens-tu faire dans cette ville maudite ?

— Vous consoler, vous sauver... si je le puis, et partager votre sort si la Providence nous abandonne.

— Mais tu ne sais pas ..

— Je sais tout! et c'est parce que je sais tout que me voilà... D'où vient donc votre étonnement? Ah! sans doute de ce costume que j'ai cru devoir revêtir par prudence; car je pense bien que vous n'avez pas cru que je resterais tranquille et insouciante sous les ombrages fleuris de Saint-Rambert, tandis que vous seriez ici exposés à tous les périls; en butte peut-être aux persécutions, aux outrages... non, vous ne l'avez pas pensé!... Dans votre ingénieuse tendresse, vous avez cherché tous à me tromper par de pieux mensonges, je vous en remercie; mais maintenant que malgré vous, une horrible vision est venue me révéler nos dangers communs, je serais indigne du nom sacré de fille, de ce titre si doux de sœur, si je n'étais là à vos côtés, prête, non pas à vous défendre, ce n'est pas mon rôle, mais à mourir avec vous s'il le faut.

— Noble et digne enfant! s'écria Devilliers en pressant sa fille sur son cœur; il est impossible que Dieu ne protége pas tant de courage et de dévouement; oui, je le sens, ta présence me rend la confiance et l'espoir; tu seras notre providence dans ces moments de cruelle épreuve, tu prieras pour nous, et nous aurons foi en tes prières qui doivent être si agréables au souverain maître de toutes choses. »

Nous l'avons dit, Devilliers était aimé de ses ouvriers, ils étaient tous laborieux et rangés; la cessation de leurs travaux augmentait leur haine contre ceux qui ruinaient et ensanglaient leur ville, autrefois si laborieuse et si opulente. Devilliers n'avait donc rien à craindre d'eux; totalement inconnu de la tourbe des étrangers qui dominait dans la ville et asservissait la municipalité lyonnaise, il parvint à rester inaperçu au milieu du tumulte général. Chaque jour François et Bruno, affublés du costume des jacobins, parcouraient la ville, s'introduisaient dans les clubs et venaient le soir raconter à leur maître ce qu'ils avaient vu et entendu.

Leurs récits étaient loin d'être rassurants; la rage des bourreaux de Lyon augmentait de jour en jour; ils voulaient rivaliser de cruauté avec Paris; des émissaires du club des Cordeliers excitaient encore leur furie. La nouvelle de la mort du roi Louis XVI fut accueillie avec des cris de joie par ces forcenés; Châlier, dans son enthousiasme féroce, s'écria : « Cinq cents têtes sont parmi nous qui méritent le sort de celle du tyran! je vous en donnerai la liste, vous n'aurez qu'à frapper. » Puis, prenant dans sa main une image du Christ, il ajouta : « Ce n'est pas assez d'avoir fait périr le tyran des corps, il faut que le tyran des âmes soit détrôné! » Et brisant l'image du crucifix, il en foula les débris sous ses pieds (1).

Les soins, la tendresse de Laure adoucissaient les chagrins que ces sinistres événements causaient à Devilliers; de son côté, Edmond, pour le rassurer, lui faisait part des projets réactionnaires des républicains modérés; il lui racontait avec quelle intrépidité Nivière, maire de Lyon, tenait tête aux factieux. « Rassurez-vous, mon père, lui dit-il un jour, les jacobins ont mis le comble à leurs forfaits; dans un conciliabule tenu cette nuit, ils ont résolu de s'emparer des membres du département, des présidents et des secrétaires des sections et de les égorger. Cet infâme complot, heureusement découvert, a décidé les sections à se réunir et à marcher contre nos tyrans... je vais me joindre à eux, et j'espère que bientôt je pourrai vous annoncer notre délivrance. »

La journée fut terrible, vingt mille sectionnaires, divisés en deux colonnes, marchèrent contre l'arsenal et l'hôtel de ville où les jacobins s'étaient réfugiés et fortifiés; ces colonnes furent accueillies par des décharges meurtrières de mitraille; mais après un combat opiniâtre, les sectionnaires restèrent maîtres des deux postes, arrêtèrent Châlier et ses principaux complices, et les conduisirent en prison, à travers les flots du peuple indigné, qui voulait les immoler dans leur crime (1).

Après la mort de Châlier, qui fut condamné et exécuté, la ville semblait devoir respirer; l'espoir rentrait dans tous les cœurs; Laure et Edmond partageaient avec joie cette consolante persuasion. « Vous le voyez, mon père, disait Laure, le ciel a eu pitié de nous, il nous a délivrés de nos ennemis.

— Oui, répondait Devilliers, mais j'ai bien peur que nous ne soyons pas encore au terme des épreuves que nous aurons à subir.

— Que pouvez-vous craindre, mon père? reprenait Edmond; le peuple de Lyon, en secouant le joug de ses oppresseurs, a usé d'un droit que lui avait accordé la Convention elle-même, car, par un décret, elle nous a autorisés à repousser la force par la force.

— C'est vrai, mais ce décret lui avait été arraché par les Girondins, et les Girondins viennent de succomber... ceux qui ont pu s'échapper sont poursuivis et mis hors la loi.

— Pourquoi s'inquiéter ainsi? dit Laure; croyez-moi, mon père, espérons, c'est si doux d'espérer!

— Eh bien, ajouta Edmond d'un ton animé, si la Convention se fâche, elle aura tort, et nous résisterons à la Convention.

— Que Dieu nous garde d'un pareil malheur! » répondit en soupirant Devilliers.

Ce que redoutait pour son pays, pour ses enfants l'honorable négociant ne tarda pas à se réaliser. La Convention regarda la mort de Châlier comme un défi que lui jetait la ville de Lyon, et décida qu'elle en tirerait une vengeance terrible. L'anéantissement de Lyon fut arrêté. La ville, qui savait quel sort lui était réservé si elle se soumettait, courut aux armes et se prépara à une défense désespérée. Une commission populaire fut nommée, elle fit élever des travaux de

(1) Lamartine, *Histoire des Girondins.*

(1) Lamartine, *Histoire des Girondins.*

défense, construire des redoutes, fondre des canons, créa une monnaie, et nomma pour commandant de ses forces M. le comte de Précy, ancien colonel du régiment des Vosges.

Dans ces circonstances solennelles, Laure retrouva tout son courage; il ne s'agissait plus de se soustraire au fer de quelques assassins... il fallait agir, tout préparer pour une lutte formidable; elle n'hésita pas; elle se joignit aux autres dames de la ville de Lyon pour apprêter tout ce qui devait être nécessaire au soulagement des blessés. Avec un zèle infatigable on voyait ces dames préparer des ambulances, réunir du linge et s'occuper de tous ces soins dont les femmes ont si bien le secret. Pendant ce temps, de Précy organisait ses forces, si peu nombreuses, et sous son irrésistible impulsion, les remparts, les batteries, les redoutes, les ponts coupés ou prêts à s'écrouler, présentaient de toutes parts un formidable aspect de résistance contre les troupes de la Convention.

Devilliers avait repris son courage stoïque; convaincu de la nécessité d'opter entre l'échafaud et la mort dans les combats, il n'hésita pas; il avait été un des députés de Lyon chargés d'aller proposer le commandement à de Précy; il était un de ceux qui, aux observations de ce général sur les dangers de cette guerre, dans laquelle les habitants n'avaient à espérer que la victoire ou la mort, répondit par ces paroles du désespoir : « Nous avons pesé dans nos pensées l'échafaud contre l'oppression de la Convention, et nous avons choisi l'échafaud.

— Et moi, s'écria de Précy, je l'accepte avec de tels hommes ! »

Par ordre de la Convention, l'armée de Kellermann vint bloquer Lyon, elle fut bientôt augmentée par des bandes de paysans des montagnes de l'Auvergne et des Basses-Alpes, entraînés par des envoyés de la Convention, qui leur promettaient le pillage de l'opulente cité; aussi ces paysans avaient-ils amené avec eux des chariots, des mulets, des chevaux pour emporter le butin qui leur était promis. Attaqués de tous côtés par des forces bien supérieures, les Lyonnais firent des prodiges de valeur. Leur digne général, de Précy, donnait à tous l'exemple du courage et de l'intrépidité; toujours à cheval, toujours le premier au combat, il les électrisait par son exemple.

Edmond marchait parmi les premiers combattants, Devilliers se tenait avec la garde nationale, qui était chargée de comprimer les jacobins à l'intérieur de la ville; François et Bruno couraient de l'un à l'autre, portant des nouvelles et en rapportant, afin de rassurer ceux qui avaient tant besoin de courage et de persévérance. Quant à Laure, on la voyait partout, secourant et pansant les blessés, consolant les mourants, portant des vivres aux avant-postes et ranimant le courage des femmes que la vue du sang et des blessés faisaient faiblir.

Le bombardement commença le 10 août, et pendant dix-huit jours les boulets, les bombes, les fusées incendiaires détruisirent et brûlèrent les quartiers les plus riches de la ville, et écrasèrent une grande partie des habitants. En vain, selon l'usage des villes assiégées où l'on épargne les asiles consacrés à l'humanité, Lyon avait arboré un drapeau noir sur son hôpital; les artilleurs de la Convention criblaient ses murs de boulets et d'obus. Les bombes éclataient dans les salles, ensevelissaient les blessés sous les voûtes où ils venaient chercher leur salut. Des signaux perfides, faits pendant la nuit par les amis de Châlier, indiquaient les édifices et les maisons à brûler; ainsi les boulets et les bombes choisissaient leur but et incendiaient les quartiers les plus populeux.

On avait été obligé d'évacuer l'hôpital, point de mire des assaillants, et l'on soignait les blessés dans les rues, où l'on étendait un peu de paille. Là, comme à

LAURE DEVILLIERS.



Peint par Philippoteaux. — Gravé par Nargeot.

« Vous n'empêcherez pas une sœur d'aller creuser une tombe à son frère. »

l'hôpital, comme aux avant-postes, comme partout ailleurs, Laure faisait preuve de ce zèle pieux qui, devant tant de cruautés et de crimes, réconcilie avec l'humanité. Un choc terrible venait d'avoir lieu entre les troupes du général républicain, Doppel, et les phalanges lyonnaises; celles-ci, après un combat opiniâtre, avaient repoussé l'ennemi, mais cette victoire avait coûté à la ville le plus pur et le plus généreux de son sang. On apporta à l'ambulance où se trouvait Laure un jeune volontaire que la mitraille ennemie venait de frapper, il était expirant. A son aspect, un cri douloureux échappa à Laure... elle avait reconnu Edmond!... « Mon frère! s'écria-t-elle! Edmond, me reconnais-tu? oh! dis-moi que tu ne vas pas mourir!

— C'est Dieu qui me conduit près de toi, ma bonne Laure; il veut ainsi me récompenser de mon dévouement à sa sainte cause. Ne pleure pas, ma sœur; en tombant j'ai vu fuir l'ennemi, cela me console. Mais ce que je regrette, pauvre sœur, c'est de te laisser seule pour veiller sur notre père; ne le quitte pas, redouble de tendresse, remplace-moi, et que Dieu te soutienne dans cette noble tâche!... Dis à notre père que je meurs digne de lui, fier d'avoir payé de mon sang notre victoire, et que... je le prie de me bénir...

— Edmond!... mon frère!... non, tu ne mourras pas!...

— Adieu, sœur... adieu... quand tu seras plus heureuse... pense quelquefois à moi..... adieu!... » et il expira.

Ce malheur sembla ranimer l'énergie de Laure; sauver les restes chéris de son frère devint sa seule pensée. Dévoués et fidèles, François et Bruno ne refusèrent pas de l'aider à transporter, dans le jardin de Saint-Rambert, ce corps inanimé; en vain ceux qui l'entouraient voulurent lui représenter les dangers auxquels elle s'exposait: « Croyez-vous donc, répondait-elle, qu'il y ait des hommes assez cruels pour empêcher une sœur d'aller faire enterrer son frère? pour moi je ne le crois pas et je vais accomplir mon devoir. »

Arrivée aux avant-postes de l'armée assiégeante, Laure fut arrêtée ainsi que son funèbre cortége, et conduite devant un officier de l'armée républicaine: « Citoyen, lui dit Laure, un éclat d'une de vos bombes a tué mon frère; vous n'empêcherez pas sa sœur d'aller lui creuser une tombe dans le cimetière de sa famille? »

Il y a quelque chose de si noble et de si touchant dans le vrai courage, dans le dévouement désintéressé, que les cœurs les plus endurcis s'y laissent souvent attendrir; d'ailleurs les soldats de la république, les vrais soldats, ne se montraient pas cruels, ce n'était pas l'armée qui devait venger la Convention; ils comprirent la douleur de cette jeune fille, le dévouement de ces deux fidèles serviteurs, et les laissèrent passer. C'est ainsi que les grands arbres de Saint-Rambert reçurent sous leur ombrage les restes inanimés de ce jeune homme dont ils avaient si souvent abrité et les jeux de l'enfance et les douces rêveries de l'adolescence.

La grande difficulté eût été de rentrer dans la ville; mais la prise de Lyon, par l'armée de Kellermann, permit à Laure de revenir près de son père, son unique et bien chère affection.

Malgré l'héroïque et opiniâtre défense de la ville, malgré les pertes nombreuses qu'avait éprouvées l'armée républicaine, elle entra dans Lyon avec une apparence de modération et de fraternité; les soldats de la république se montrèrent généreux; ils empêchèrent d'abord tous les désordres, toutes les violences, partagèrent même leur pain avec les habitants affamés; mais la victoire ne suffisait pas aux jacobins; les amis de Châlier, longtemps comprimés par les royalistes et les girondins de Lyon, sortirent de leurs refuges en demandant vengeance aux représentants, en sommant la Convention de leur livrer enfin leurs ennemis. Les représentants essayèrent quel_

que temps de contenir cette rage, et finirent par lui obéir; ils instituèrent des tribunaux révolutionnaires et rendirent des décrets d'extermination. A dater de ce jour, Lyon devint le théâtre des crimes les plus atroces; la destruction de cette ville fut ordonnée; Couthon, accusé de modérantisme, fut remplacé par des bourreaux plus actifs et plus cruels. Ne comptant pas sur les soldats pour exécuter leurs ordres sanguinaires, ils appelèrent les brigands commandés par Ronsin, et formèrent une armée pareille dans chacun des six départements voisins. La mission de ces armées, recrutées dans l'écume du peuple, était de généraliser, sur toute la surface de ces départements, les mesures d'inquisition, de spoliation, d'arrestation et de meurtres juridiques dont Lyon allait devenir le foyer. Des milliers de détenus de toutes conditions : nobles, prêtres, propriétaires, négociants, cultivateurs, encombrèrent en peu de jours les prisons de la ville. Dans un pareil désordre, à une époque où la dénonciation était non-seulement récompensée, mais payée double ou triple suivant l'importance des têtes qu'elle livrait aux bourreaux, Devilliers ne pouvait échapper au sort réservé à tout ce qui était bon et honnête : dénoncé par un de ces misérables qui vivaient de cet infâme trafic du sang des citoyens, il fut arrêté et jeté dans une des cinq prisons qui regorgeaient de victimes dévouées à l'échafaud.

Si la rage des bourreaux ne se lassait pas, la tendresse des mères, des filles, des sœurs ne se décourageait pas... Le danger de se compromettre, en s'intéressant au sort des prisonniers, et de mourir avec eux, dit un historien, n'intimidait pas la tendresse de leurs parents, de leurs amis, de leurs serviteurs. Nuit et jour, des attroupements de femmes, de mères, de sœurs rôdaient autour des prisons. L'or et les larmes qui coulaient sur les mains des geôliers arrachaient des entrevues, des entretiens, des adieux suprêmes. La religion et la charité, si actives et si courageuses à Lyon, ne reculaient ni devant la suspicion, ni devant le dégoût, pour pénétrer dans ces souterrains et pour y soigner les malades, y nourrir les affamés, y consoler les mourants. Des femmes pieuses achetaient des administrateurs et des geôliers la permission de se faire les servantes des cachots.

Laure obtint, à prix d'or, d'un des commissaires des prisons, la permission de venir soigner son père, et déguisée en garde-malade des prisonniers jetés sur la paille, elle passait des journées entières à ses côtés.

Mais que pouvaient l'amour et le courage d'une jeune fille contre la rage de ces bourreaux qui avaient juré d'anéantir la population lyonnaise? Chaque jour un greffier de la prison lisait, à haute voix, la liste des détenus appelés au tribunal. Cet appel était une condamnation... on ne sortait de la prison que pour aller à la mort. Un jour le nom de Devilliers fut appelé!... Nous ne chercherons pas à peindre la douleur d'une fille qui voit arracher son père de ses bras... c'est une tâche au-dessus de nos forces.

Devilliers entendit avec calme prononcer l'arrêt qui le condamnait; il pria Dieu, et se résigna. Pendant que le père et la fille étaient dans cette terrible et cruelle situation, deux hommes dévoués guettaient, aux alentours de la prison, la sortie des victimes. Coiffés de bonnets rouges, les bras nus, armés de haches, revêtus du costume hideux des héros de ces sanglantes saturnales, ils témoignaient d'une façon bruyante le désir de voir passer ceux qui allaient recevoir la mort dans la plaine des Brotteaux. Le funèbre cortége sortit enfin; deux cent neuf condamnés marchaient deux à deux et étaient dirigés de la sombre prison de Roanne vers le théâtre de leur agonie. Pressée par les assassins, la colonne arriva au pont Morand; là, celui qui la conduisait voulut compter les prisonniers pour

s'assurer qu'aucun n'avait échappé dans la marche; mais au lieu de deux cent neuf, il en trouva deux cent dix. Il y avait plus de présents que de condamnés. Lequel était innocent ?... Le chef du convoi arrêta la colonne, et envoya transmettre son doute à Collot d'Herbois. La réponse ne se fit pas attendre : « Qu'importe un de plus ! répondit le proconsul sanguinaire; mieux vaut un de plus qu'un de moins; d'ailleurs, celui qui mourra aujourd'hui, ne mourra pas demain... qu'on achève ! »

Cet ordre féroce fit frémir même les plus avides spectateurs de ces sanglantes exécutions. Profitant de ce moment d'hésitation, les deux hommes dont nous avons parlé s'élancèrent vers les prisonniers, et saisissant Devilliers chacun par un bras, ils s'écrièrent : « Ah çà, qu'est-ce que vous faites donc, vous autres ? est-ce que vous perdez la tête ? Comment, vous emmenez ce citoyen-là ? C'est le meilleur patriote et le plus ardent jacobin du pays; nous en répondons sur notre tête... vous voyez bien qu'il y a erreur, puisqu'il y en a un de trop ! » Les soldats et le peuple commençaient à se lasser de voir répandre tant de sang... personne ne dit mot... et les deux hommes armés de hache emmenèrent Devilliers, sans opposition (1).

Ces deux farouches républicains qui venaient ainsi, sous leur responsabilité, enlever une victime à l'échafaud, n'étaient autres que François et Bruno, qui entraînèrent Devilliers à travers les rues désertes, et le conduisirent à Saint Rambert, où Laure, instruite de leur projet, les avait devancés.

Là, près du tombeau de son fils, entouré des soins de sa fille, caché aux yeux de tous, ignoré du très-petit nombre de ses ennemis, oublié de la plupart de ceux dont il avait été le bienfaiteur, l'honnête négociant put, dans sa solitude, pleurer sur ses malheurs et sur ceux qui accablaient ses concitoyens, ses amis, et ses ouvriers dont il avait été le père.

Cependant, peu à peu la tempête se calma; emportés à leur tour par le tourbillon révolutionnaire, les bourreaux de Lyon expièrent, presque tous, leurs crimes sur l'échafaud qu'ils avaient dressé, et ce qu'il restait de Lyonnais put enfin respirer sur les ruines fumantes de cette opulente cité.

Lorsque l'ordre fut rétabli, lorsque le jeune héros d'Arcole, de Marengo et des Pyramides eut, en revenant, ordonné la reconstruction de Lyon, et posé la première pierre de la première maison de la place Bellecour, les ouvriers qui avaient besoin d'un chef habile, expérimenté et intègre, vinrent prier Devilliers de réorganiser la fabrique et de leur prêter l'appui de sa longue expérience.

Heureux de pouvoir être encore utile à ses compatriotes, Devilliers accepta cette noble mission et s'en occupa avec zèle. Secondé par Laure, dont l'intelligence et l'activité lui furent d'un grand secours, il put bientôt reprendre la position que les désastres de Lyon lui avaient enlevée. Ce fut près de son père, soit au milieu des travaux de sa manufacture, soit sous les ombrages de Saint-Rambert où ils allaient prier tous deux, que Laure trouva la récompense de l'accomplissement de son devoir et de son dévouement filial.

A. JADIN.

(1) L'auteur de cet article a connu dans son enfance l'homme qui a été ainsi soustrait au supplice.

MINUIT.

LÉGENDE.

—

C'était par une froide nuit d'hiver Wilfrid sortit le dernier de la maison où il avait passé la soirée; il marcha rapidement dans les rues couvertes de neige: il ne sentait pas le froid, il ne s'apercevait pas de l'heure avancée, car il pensait toujours à cette table de jeu devant laquelle il s'était assis; il pensait à ces masses d'or qui avaient ruisselé sous ses yeux, et qui, au milieu des ténèbres, semblaient scintiller devant lui et lui dire: Nous sommes la joie, nous sommes le pouvoir, nous sommes le bonheur! Tout à coup, la demi-heure avant minuit sonna lentement à une cloche. Wilfrid s'arrêta, et regardant autour de lui, il ne reconnut pas le lieu où il se trouvait, et qui était sans doute un des faubourgs de la ville de Prague. Une église s'élevait au milieu d'un cimetière que bordait la Moldaw. A la lueur d'un pâle rayon de lune, Wilfrid vit, debout sur le sommet de l'édifice, la gigantesque statue de saint Jean Népomucène, le patron de la Bohême, en costume de prêtre et couronné d'un diadème d'étoiles... La porte de cette église était ouverte, Wilfrid se sentait fatigué, il entra... Guidé par la clarté tremblante d'une petite lampe allumée devant le tabernacle, il se dirigea vers le chœur, et s'assit dans une stalle. A peine s'était-il reposé un instant que la porte de la sacristie s'ouvrit... un prêtre en sortit, portant l'aube et la chasuble, et tenant dans ses mains un calice d'or. Arrivé devant l'autel, le prêtre s'arrêta, regarda autour de lui, et dit à haute voix :

« Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille me servir la messe? »

Personne ne répondit; sa voix résonna dans les profondeurs de l'église, et réveilla quelques échos endormis dans les tombes, comme si les anges de marbre, placés à leur chevet, eussent soupiré et gémi..... Il répéta sa question, mais d'un accent plus triste..... Rien encore! Une troisième fois, il interrogea, et avec une nouvelle désolation. Alors Wilfrid se leva, il dit :

« Me voici! »

Aussitôt, il alluma les cierges, disposa l'autel, et se mit en devoir de répondre au célébrant. Le saint sacrifice s'acheva, puis lorsque le prêtre eut pieusement lu le dernier Évangile selon saint Jean, il se tourna vers Wilfrid et lui dit :

« Mon fils, pour te récompenser du service que tu m'as rendu, je t'annonce que tu mourras dans un an. Au revoir donc! au tribunal de Dieu! »

Wilfrid demeura seul: le matin, il se leva, regagna sa demeure, mais un grand changement s'était fait en lui. Sa conscience réveillée par l'assurance d'une mort prochaine, jetait de hauts cris :

« Il faut, disait-elle, restituer ce bien mal acquis, pardonner à cet ennemi dont tu as tant de fois juré la ruine, abandonner ces liaisons frivoles ou perfides, renoncer à ces plaisirs criminels, à ces projets d'orgueil et d'avarice... Enfin, il faut te convertir! »

Wilfrid consentait à tout: l'éternité seule l'occupait désormais...

Huit jours s'écoulèrent, et déjà, malgré la terrible révélation, il avait repris possession de la vie, et aux aiguillons de sa conscience il répondait :

« J'ai une année entière devant moi, six mois suffiront bien à ma conversion : je puis, durant la moitié du temps qui me

este, jouir de la vie et de ses plaisirs... A six mois ma conversion ! »

Les six mois passèrent comme l'éclair rapide. Wilfrid se réveilla un matin : l'hiver avait fait place à l'été; les épis jaunissaient aux champs que couvrait jadis la neige, et l'ardent soleil de juillet cheminait dans les cieux.

« Il me reste six mois ! se dit Wilfrid; mais faut-il donc un si long temps pour le changement du cœur? Trois mois suffiront à me réconcilier avec Dieu et à purifier ma conscience... Jouissons encore... couronnons-nous des roses qui ne vivent qu'un jour...... A trois mois ma conversion ! »

Les jeux et les fêtes entraînèrent ces trois mois sur leurs ailes. Les feuilles jaunies couvraient les chemins; le raisin aux grappes pesantes était déjà foulé dans la cuve des vendangeurs. Wilfrid regarda le soleil qui approchait du signe du Capricorne, et il se dit :

« Encore trois mois ! Mais qu'ai-je besoin d'une préparation si longue ! ne dit-on pas que la miséricorde divine est immense et qu'un seul acte de repentir suffit pour effacer les péchés de toute une vie? Je sentirai venir la mort, et alors... alors, je me convertirai ! »

L'hiver arriva. Novembre aux jours sombres, décembre avec ses journées de frimas et ses nuits de fêtes; Noël passa. Dix jours encore s'écoulèrent : la veille de l'an sonna, et Wilfrid courut au bal que donnait un homme riche pour accueillir joyeusement l'année nouvelle. Il joua, il dansa, il rit comme de coutume, arrêtant parfois un regard un peu inquiet sur le cadran où les heures marchaient silencieuses. Onze heures !...

« Pense au jugement de Dieu ! » lui disait sa conscience.

« Wilfrid, veux-tu une carte ? » lui disait un joueur.

Wilfrid se tourna vers la table où roulaient l'or, les cartes et les dés.

« Je n'ai besoin que d'un instant pour me réconcilier avec Dieu ! » se dit-il.

Jamais le bal ne fut plus bruyant, jamais le jeu ne fut plus passionné. La demi-heure avant minuit sonna, personne n'y prit garde... Wilfrid, penché sur la table, l'œil fixe, la poitrine haletante, suivait le mouvement des dés, qui, à chaque instant, accroissaient ou diminuaient la pile d'or amassée devant lui... Quel jour, quelle heure était-il ? il n'en savait rien ! Tout à coup... il se sentit frémir, sa langue s'arrêta glacée... le premier coup de minuit venait de sonner !... Il joignit les mains avec désespoir, et.....

Il s'éveilla.

L'église de Saint-Jean où il s'était reposé était calme et silencieuse : la nuit régnait, il n'y avait ni prêtre à l'autel, ni bal, ni table de jeu..... Cette année si fugitive, ce réveil si terrible n'étaient tous deux qu'un songe.

Wilfrid, plein de frayeur et de joie, se mit à genoux, pria, et dès ce moment il fut converti. Il mourut longues années après, en paix avec Dieu et avec les hommes, heureux de n'avoir pas retardé sa conversion jusqu'au dernier soupir, car il est écrit : *Le Fils de l'homme vient à l'heure où on ne l'attend pas !*

Mme ÉVELINE RIBBECOURT.

L'ANGE GARDIEN.

Dormez, mes chers enfants, dormez longtemps encore,
Il est bien nuit;
Votre père pour vous se lève avant l'aurore,
Et part sans bruit.
Je craindrais qu'un baiser n'entrouvrît vos paupières.
Dormez heureux:
Sur votre doux sommeil je verse mes prières,
Silencieux.

Il faut partir, adieu! Quelle nuit froide et sombre
Glace mon sang!
L'orage autour de moi se déchaîne dans l'ombre
En mugissant.
Mais votre ange gardien, penché sur vous, prolonge
Votre sommeil;
Votre sourire, enfants, le remercie en songe
Jusqu'au réveil.

Je laisse près de vous, en l'absence d'un père,
Ce doux soutien;
Il est là, sous les traits de votre bonne mère,
L'ange gardien.
En prenant cette forme il a quitté ses ailes,
Vains ornements:
Voudrait-il remonter aux voûtes éternelles,
Sans vous, enfants!

SEVERIN.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME N° 8.

Cassel, département du Nord.

La première bataille fut livrée en 1071, contre Philippe Ier, qui y fut défait par Robert le Frison, comte de Flandre; la seconde, en 1328, contre Philippe le Bel, qui y remporta une victoire complète et saccagea la ville; la troisième, en 1679, contre Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, qui défit le prince d'Orange, et prit aussi la ville. Cassel est dans une position élevée et agréable; du haut de sa montagne, on domine les plaines fertiles de la Flandre, ses villes industrieuses, ses bourgs opulents, ses nombreux villages, et l'œil, après avoir erré des clochers d'Ypres aux tours de Saint-Omer, n'est arrêté que par la ligne bleue de l'Océan qui borne le tableau. Cassel possédait autrefois une belle église et un chapitre, fondés en l'honneur de Saint-Pierre, par Robert le Frison, comme témoignage de sa reconnaissance pour l'éclatante victoire qu'il avait remportée en ce lieu sur le roi des Français.

MÉLANGES.

EXPOSITION DE LONDRES.

TROISIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

Je suppose que vous vous appuyez sur mon bras, chère Léonie, et que je vous conduis de nouveau au Palais de Cristal, car il s'y trouve encore bien des choses dignes d'une attention particulière. Il en est de cette exposition universelle comme de la science : plus on avance, plus on apprend, et plus on s'aperçoit qu'il reste à apprendre. D'abord il y a deux manières de voir les objets, par les yeux et par l'intelligence ; la première manière est rapide, passagère et sans empreinte, comme le reflet d'une glace ; l'autre ne néglige aucun détail, se rend compte de tout et en garde le souvenir ; c'est celle que nous cherchons à adopter. J'oubliais ! il est encore une troisième manière d'apprécier les choses, c'est par *le toucher ;* et certaines gens, bien que loin d'être aveugles, ont voulu glisser leurs mains parmi les brillants étalages de Hyde-Park ; mais comme le chien de chasse qui flaire, suit la piste et arrête le gibier, un *policeman* se trouvait toujours là !... et sans bruit, avec toutes les formes possibles, justice était bientôt faite !... On assure que de tous les pays, les voleurs en réputation s'étaient donné rendez-vous à Londres ; ils devaient, eux-mêmes, se décerner des médailles d'honneur, puisque les gouvernements n'encouragent pas les progrès d'une industrie qui, cependant, florissait déjà aux beaux temps de Sparte. Mais ces messieurs, à la main légère et crochue, n'ont pu exercer leurs talents, ils ont trouvé à Londres plus habile qu'eux ; M. Carlier et le chef de la police russe ayant envoyé en Angleterre leurs plus adroits limiers.

Entrons tout d'abord dans la galerie des machines industrielles qui fonctionnent à l'exposition. C'est là que l'on reste saisi d'étonnement devant le génie de l'homme... Que de volumes il faudrait pour décrire toutes ces mécaniques qui s'agitent, tournent, crient, sifflent, scient, grincent, se meuvent en tous sens au moyen de l'eau ou de la vapeur, et qui enfantent sous vos yeux de véritables prodiges !

Ici une mécanique géant prend du bois, le façonne, l'ajuste, et en cinq minutes le métamorphose en une barrique à bière. — Là, une mécanique Tom-Pouce fait très-habilement des chaussons de lisières. — Des masses d'aiguilles se fabriquent en quelques instants. — Une machine, dont l'usage devrait se répandre pour le bien-être des populations, est celle qui nettoie en une heure quatre cents boisseaux de blé, et enlève le charbon du froment. Cette utile invention est anglaise. — Plus loin une presse à vapeur tire en une heure dix mille exemplaires du journal-monstre *le Times !* — Plus loin encore on a bien de la peine à s'expliquer comment une même machine fait à la fois deux espèces de blondes, l'une ordinaire, et l'autre très-fine. — Ici, on voit exécuter en filet, des rideaux, des couvertures de lit représentant les dessins les plus variés, les plus riches..... tout cela semble tenir du prodige.

L'homme a créé avec soin et amour ces mécaniques, il leur donne la vie par l'eau et le feu, et chacune alors fonctionne selon la ligne qu'il lui a tracée. Il me semble que nous sommes les mécaniques

du bon Dieu; il nous a donné pour agir une âme, une intelligence, et si nous suivons aussi la ligne qu'il nous a tracée, nous accomplissons notre œuvre sur la terre; mais si nous nous en écartons... tout devient trouble, confusion..... tout se brise!

Pour nous reposer des grandes œuvres humaines et des sérieuses pensées qu'elles nous inspirent, allons nous amuser en Allemagne, devant des scènes d'animaux, empaillés avec autant d'adresse que d'esprit. Des chats sont assis autour d'une table et prennent le thé. Tous ont une physionomie qui révèle leurs différents caractères. C'est une prétentieuse tenant sa tasse d'un air maniéré et buvant comme quelqu'un qui se donne des grâces, à côté d'une bonne personne de chatte, un peu bourgeoise, qui boit de tout son cœur et témoigne une parfaite satisfaction. — Plus loin c'est maître renard tenant son chapelet, d'un air de componction; il fait le dévot devant un coq qui, les lunettes sur le nez, lit un papier qu'il tient dans sa patte gauche, et sur lequel sont écrites les prières récitées par le Tartuffe de nouvelle espèce... Gare au coq s'il se laisse prendre aux apparences! — Puis c'est une grenouille fashionable, marchant avec précaution, comme pour éviter la boue, et s'abritant sous un parapluie vert, pour éviter la pluie. — Là, c'est une souris blanche, nature trop sensible, ayant des maux de nerfs; elle reçoit la visite de son médecin, rat fort bien nourri; il lui tâte le pouls, lui regarde la langue, et semble y découvrir l'indice d'une grave maladie. A son air sinistre, la souris blanche est prête à s'évanouir, et sa fille, petite souris très-éveillée, s'effraye, quitte ses jeux, et de loin montre aussi sa langue au rival d'Esculape. —Avançons. Nous voici en face d'un roseau et d'un épi de blé, faits en bois; chacun est d'un seul morceau. On ne peut comprendre comment on est parvenu à tailler ce soi-disant brin de paille si élancé et si recourbé d'en haut par la richesse de son épi. La tige de roseau étonne également. — Admirons les splendides ornements de nos églises, travaillés en Belgique. Sous la même vitrine, sont représentés en cire (ce qui me paraît peu convenable et d'assez mauvais goût) Bossuet, Fénélon et un cardinal portant les plus magnifiques costumes des princes de l'Église. L'on voit aussi le pape actuel, dont les habits pontificaux sont brodés en pierres précieuses; ils ont été commencés en 1841 et finis en 1851. — En continuant notre promenade, nous voyons dans un bassin rempli d'eau, le nénuphar et les plus belles plantes aquatiques étalant leur splendeur; nous n'y pouvons toucher, elles sont défendues par un vitrage formant comme un jardin d'hiver, en miniature. — Consolons-nous! voici des fleurs de géranium, de la lavande, et surtout un pied de réséda qui doit parfumer l'air. Si j'en cueillais un brin? ses tiges sont si vigoureuses qu'il serait bientôt repoussé. — « Vous vous trompez, me dit une Espagnole, gardienne de ce jardin, ces fleurs sont en cire. » — Pendant que nous nous trouvons dans la galerie du haut, allons recevoir sur nos mouchoirs l'eau parfumée qui jaillit des fontaines de Jean-Marie Farina, et de celles de ses rivaux, sur lesquels, selon moi, il continue de l'emporter. — Voyons, en passant, cette statuette du roi de Sardaigne, et ces bracelets, broches, épingles, châtelaines, tasses, assiettes et fleurs, admirables ouvrages en filagrane d'or et d'argent; la plupart viennent de Malte, les autres de Gênes. — Maintenant reposons-nous sous ce vaste berceau champêtre placé dans la grande galerie. Comme le pampre grimpe et se marie heureusement avec le bois rustique qui le soutient! comme ce dôme de verdure est joli! comme tout cela est élégant, léger! .. ce berceau est en fonte.—Si, dans vos voyages, il vous prend envie d'emporter avec vous du lait, toujours frais, remplissez en vos poches!... Vous croyez que je plaisante? Non, je parle très-sérieusement. On peut emporter maintenant du lait aussi bien

qu'une tablette de chocolat. On a trouvé le moyen de transformer ce liquide en un corps solide; dans cet état il ressemble à du savon de Windsor. Un morceau assez petit délayé dans de l'eau, donne une bouteille de lait ordinaire. Que de métamorphoses se font dans notre siècle!... quand on voit le liquide changé en pierre, et la pierre changée en liquide, comme, par exemple, l'huile de schiste, peut-on s'étonner de quelque chose?... — Si nous courons dans le chemin du progrès, les Chinois ou plutôt les Chinoises n'y marchent guère, car elles continuent à mutiler leurs pieds. Un modèle en cire, exposé au Palais de Cristal, reproduit exactement l'un de ces membres que la civilisation de la Chine rend difformes; on n'y voit plus qu'un pouce rabougri, tous les autres doigts, repliés forcément sous le pied, ont fini par disparaître et faire corps avec la chair..... c'est hideux! Je suis persuadée que les Chinoises doivent avoir un mauvais caractère, car j'ai remarqué que rien ne rend plus grognon que d'avoir les pieds comprimés. Tant mieux, si ces dames sont peu aimables dans leur intérieur, et si elles font enrager leurs maris; c'est un juste châtiment du supplice que, par jalousie, les hommes imposent aux pieds des femmes.— Dans l'exposition chinoise on remarque un modèle de temple qui paraît très-curieux; cet édifice religieux se nomme Joss. — Les étoffes de Chine sont fort riches, et les nuances des fleurs brodées ont un éclat sans pareil. Cela me fait penser que Lyon a exposé une étoffe de 400 fr. le mètre. — Regardez, ma bonne amie, cette pièce de tenture blanche, c'est une feuille d'ivoire mince comme le papier, elle a cinquante-trois pieds de long sur un pied de large. — Nous admirons sans cesse le travail de l'homme, admirons un instant celui des animaux. Les abeilles, par exemple, ne perdent pas leur temps à l'exposition. Une quantité de ruches sont placées contre le vitrage de la galerie supérieure du sud; elles sont d'invention nouvelle, et la plupart transparentes; on voit donc ces travailleuses dans l'intérieur de leurs cases, puis sortir dans Hyde-Park, puis revenir en foule, se presser en bourdonnant contre le vitrage extérieur, puis enfin chacune entre par le trou qui communique à sa ruche, et revient dans sa cellule où elle dépose son miel. Nous savons tout cela, nous avons eu l'occasion de l'examiner souvent, direz-vous. J'en conviens, car depuis leur création, ces industrielles n'ont changé ni leur manière de fabriquer le miel, ni leur gouvernement monarchique. On dit qu'elles ont cependant inventé le proverbe : *En cherchant le mieux, on trouve le pire.* — Entrons dans cette belle tente, venue, je crois, de Tonquin, pays où la soie est si commune que les pauvres s'en habillent tout comme les riches. Cette tente ainsi que les meubles dont elle est garnie donnent l'idée de la mollesse et du sybaritisme indien. Le soleil de ces climats féconde le sol, mais il semble engourdir les facultés de l'homme, qui ne prenant pas la peine de les réveiller, les laisse s'éteindre doucement. C'est qu'il manque à cet homme la lumière véritable, les rayons qui animent et chauffent sans brûler... le soleil du christianisme! — Des harnais pour les éléphants sont venus de Lahore, ils sont magnifiques; les selles de ces animaux sont faites surtout avec un grand luxe de velours et de broderie d'or. Elles forment comme une petite tente en dôme dans laquelle le voyageur est commodément assis; des rideaux épais le défendent contre l'ardeur du soleil. Malgré le pas égal de l'éléphant, il me semble qu'il faut un peu d'habitude pour se trouver à son aise, ainsi perché dans un belvéder ambulant.—Les instruments de musique du Bengale témoignent de la singulière harmonie des concerts de ce pays, ils doivent parfaitement ressembler à un charivari. — On voit aussi de petites maquettes représentant des Indous percevant les im-

pôts au milieu de la campagne, ou tenant leur cour de justice en plein air.— De petits modèles plus curieux encore, sont ceux représentant les pénitences religieuses de ce pays. Des malheureux sont condamnés à tourner au soleil une lourde machine ayant à peu près la forme de nos jeux de bagues. Mais bien plus malheureux encore sont les pécheurs qui, en expiation de leurs fautes, sont pendus par le milieu du corps aux branches de cette machine, et tournent, tournent toujours! Les pénitences d'une religion toute matérielle doivent être naturellement toutes physiques. — Parmi les plus belles choses de l'exposition on doit placer le portrait de la reine Victoria, peint sur porcelaine de Sèvres, par Ducluseau, d'après le portrait de Winterhalter, et surtout celui du prince Albert peint par Béranger. Ces deux portraits furent donnés par Louis-Philippe à la reine d'Angleterre. — *Du temps que la reine Berthe filait*, certes elle eût fait venir à sa cour la paysanne suédoise qui a envoyé à l'exposition un écheveau de fil long de 4,000 aunes et ne pesant qu'une demi-once. Cette œuvre éminemment féminine sera très-incomprise à notre époque. L'important, c'est d'arriver à point, et la pauvre fileuse suédoise est venue trop tard... elle n'aura pas même, je le crains, une mention honorable à l'exposition de 1851. — Prenez le microscope vertical de Munich, qui grossit dix-neuf cents fois l'objet, et regardez un noyau de cerise sur lequel sont gravés, en ronde-bosse, les portraits des douze poëtes de l'Italie. Ce travail imperceptible à l'œil nu est d'une parfaite exécution, et ces douze grands hommes, ainsi réduits, méritent notre admiration. — Voici une selle norvégienne qui me semble très-commode, on y est assis comme dans un fauteuil-gondole, et de chaque côté, sur l'appui de cette gondole, on a ménagé un trou pour recevoir le manche d'un parapluie : le promeneur est ainsi préservé d'un coup de soleil et d'une averse. Je ne signale cette amélioration que parce qu'elle est facile à introduire chez nous. — Le terre à terre est fort méprisé, nous en avons la preuve chaque jour dans l'empressement que l'on met à monter en balon, à s'élever au-dessus des nuages, à dominer notre pauvre planète! Pour mon compte, j'aime mieux voir tout simplement les choses du haut de mes quatre pieds neuf pouces que de me hasarder dans ces machines aériennes, quelque séduisantes qu'elles puissent être, et je n'ai aucune envie de monter dans ce char, suspendu au-dessus de l'une des galeries du Palais de Cristal; il va très-bien et vite, dit-on, tiré dans les airs par deux cerfs-volants..... croyez-le, mais n'allez pas y voir, je vous en prie.—Un manequin, homme d'acier, arrête la foule, il est composé de 7,000 pièces séparées; on peut lui donner tous les mouvements du corps humain et aussi la forme de chaque personne, ce qui serait admirablement commode pour les tailleurs. Le seul inconvénient de ce manequin, c'est qu'il coûte 175,000 francs.

— Au milieu de tous les magnifiques meubles en bois sculptés qui forcent sans cesse à l'admiration, nous devons mentionner particulièrement le buffet de Warwick; immense dressoir, où l'on voit sculptés les événements remarquables qui se sont passés au château de Kenilworth. L'infortunée reine Marie Stuart se retrouve plusieurs fois sur ce buffet historique.

— J'ai vu un morceau de fer pesant 300 kilogrammes, aller s'attacher à un fer aimanté et y rester soudé, pour ainsi dire, sans autre lien que celui de cette force attractive. — Un échiquier en or, argent et émail, est d'une rare beauté : chacune des pièces qui le composent est une délicieuse statuette à mettre plutôt sous verre qu'entre les mains d'un joueur, qui risquerait fort d'être distrait de sa partie, par ces charmants objets d'art, venus de Hanovre. — On m'a fait remarquer un mouchoir tissé avec un fil estimé 4,000 fr.

la livre; c'est un progrès, disent les jeunes femmes; mais les hommes prétendent que c'est reculer jusqu'au temps où l'on se... passait de mouchoir.

— Dans toutes les saisons maintenant on aura des légumes verts et savoureux. Un Français, M. Masson, a découvert un procédé pour conserver les végétaux : c'est par la dessiccation et la compression. Avec une tablette d'un légume quelconque, de trois pouces carrés, sur à peu près huit lignes d'épaisseur, on a cinq plats. Pour rendre à ces végétaux leurs qualités premières, on laisse tremper dans de l'eau chaude la portion dont on veut se servir, et après une demi-heure on les retire, on les laisse égoutter, puis on les prépare comme s'ils étaient fraîchement cueillis. Cette découverte, heureuse pour tous, est un grand bienfait pour la marine, on pourra ainsi faire tenir dans peu d'espace une grande provision de légumes, ce qui combattra la mauvaise influence de l'alimentation salée et améliorera la santé des marins.

— Une table pour mettre l'argent et les papiers à l'abri des voleurs et du feu me semble une heureuse invention. Ce genre de coffre-fort consiste dans une boîte en fer cylindrique, cachée dans la colonne qui forme le pied de cette table. — Il y a beaucoup de pendules, et d'horloges remarquables à l'exposition; nous citerons l'horloge de Jersey qui marche quatre cents jours sans être remontée; puis celle électrique et celle d'Exeter, œuvre prodigieuse d'industrie mécanique, où se trouvent les détails les plus compliqués, entre autres un almanach perpétuel marquant les années bissextiles, horloge qui ne demande à être réglée qu'une fois tous les cent trente-six ans. Le patient artiste qui a fait cette horloge y a travaillé trente-six ans. Il est mort dans la misère!

— Pendant que nous en sommes aux inventions utiles, laissez-moi vous montrer ce petit modèle d'omnibus-cabriolet, venu d'Écosse; il est déjà exécuté en grand, et je l'ai vu circulant dans Londres. Chacun s'y trouve placé dos à dos, mais dans une case particulière et bien séparée; on y arrive facilement et sans déranger personne. Ce nouveau véhicule me paraît fort commode; j'espère qu'on ne tardera pas à l'introduire en France où, malgré les améliorations, on sait trop souvent encore ce que pèse un voisin d'omnibus!...

J'ai peur que vous ne sentiez aussi le poids d'une lettre trop longue, et je finis, après vous avoir promenée au milieu des 78 pays qui se sont faits représenter au Palais de Cristal, mais sans avoir pu vous désigner tout ce qu'il y avait de remarquable à l'exposition universelle de 1851.

Votre amie dévouée,

EMMA FERRAND DE BEAUJOUAN.

Économie Domestique.

LIMONADE.

Achetez : 20 citrons.

1 kilogramme de sucre.

Enlevez le zest des citrons, frottez dessus des morceaux de sucre, jusqu'à ce que vous en ayez retiré toute l'huile; coupez les citrons en deux, faites-en sortir le jus en les pressant au-dessus d'un saladier, passez ce jus à travers un tamis de crin, réduisez en poudre le sucre, mêlez-le avec le jus, jusqu'à ce que vous en ayez formé une espèce de gelée, et mettez-la dans des pots de confiture que vous couvrez d'un papier.

Pour offrir un verre de limonade vous délayez dans un verre d'eau fraîche une cuillerée de cette gelée.

SIROP DE PUNCH.

Rhum, première qualité, 125 grammes (4 onces).

Alcool, à 36 degrés, 125 grammes (4 onces).

Sirop de sucre 750 grammes (1 livre 8 onces).

Esprit de citron 7 grammes 8 décagrammes (2 gros).

Acide citrique et tartrique (40 grains).

On fait dissoudre l'acide dans le rhum, puis on y mêle le tout que l'on verse dans une bouteille bien propre et séchée d'avance. Ce sirop se conserve longtemps.

Lorsqu'on veut préparer du punch, on prend 7 grammes 8 décagrammes (2 gros) de bon thé, on le lave dans une petite quantité d'eau froide que l'on rejette, puis on le met dans une théière; on fait bouillir une pinte d'eau, on la verse dans la théière; au bout de quinze minutes on passe le thé, et on y ajoute autant de sirop de punch qu'il en faut pour plaire aux dames.

Quelques personnes, au lieu de thé, font une infusion de café; ce punch au moka est aussi fort agréable.

CRÈME D'ANIS.

Prenez 125 grammes (un quart) de graine d'anis.

500 grammes de sucre (une livre).

93 centilitres (une pinte) d'eau-de-vie.

Faites cuire le sucre dans deux verres d'eau; quand il est cuit jetez-y les graines d'anis, puis l'eau-de-vie, et mettez le tout infuser dans une cruche pendant six semaines. Filtrez à travers une chausse de papier Joseph.

CORRESPONDANCE.

Ma chère amie,

Voici l'automne qui s'avance à grands pas, accompagné, soir et matin, de son petit vent froid qui nous crie de renfermer nos effets d'été et de sortir ceux d'hiver. On fait poser les tapis, les bourrelets... A propos de bourrelets; pour les vestibules et les salles à manger qui sont dallés, par conséquent souvent lavés, je te conseille de placer en dehors, par terre, dans toute la largeur des portes, un gros bourrelet rempli de sable au lieu de filasse; ce bourrelet empêchera le vent d'entrer; on le relèvera pour laver les dalles, et le printemps venu, on le mettra au garde-meuble.

Mais pour renfermer nos robes, j'ai inventé cette boîte dont je t'envoie la description.

Tu sais que la robe la plus riche, si elle est froissée, perd de sa valeur, et que nous n'avons pas, comme nos mères, ces grandes armoires à porte-manteaux, ces grands cabinets de toilette..... Voici comment j'ai remplacé tout cela.

Commande à un layetier une boîte de bois blanc ayant 1 mètre 25 centimètres de haut, sur 70 centimètres de large, et 50 de profondeur, que cette boîte ait un couvercle retenu par des charnières en fil d'archal, et qu'il ait, des trois autres côtés, un rebord qui rabatte sur la boîte; fais poser, de chaque côté du haut de cette boîte, deux poignées en fer poli. Cette boîte sera garnie en dedans avec du papier gris-bleu. Fais clouer, des deux bouts, quatre rubans de fil, longs de 52 centimètres, au derrière et au devant de la boîte, à égales distances, et 5 centimètres plus bas que le haut de la boîte. Introduis une robe entre le côté

droit de la boîte et l'un de ces rubans, rabats, par dessus ce ruban, le corsage et les manches, de manière à ce qu'ils retombent de l'autre côté de la jupe, tends la ceinture de la robe le long de ce ruban sur lequel tu l'attaches avec deux épingles; introduis une seconde robe entre le premier et le second ruban, suspends-la de même à ce second ruban, en faisant retomber manches et corsage du côté opposé à la jupe de la seconde robe, et ainsi de suite pour les deux autres robes.

Si tu es obligée de placer cette boîte dans ta chambre, tu la feras couvrir d'un papier orné de kiosques et de Chinois, cela aura l'air d'un meuble venu du Céleste Empire.

J'ai beaucoup de choses à t'écrire aujourd'hui; mais j'attends notre amie, elle m'aidera... Cependant, me dis-je, autrefois, j'étais seule..... — Autrefois, répond ma paresse, tu n'avais pas quarante et quelques travaux à expliquer... » Cette discussion allait continuer lorsque Florence entra.

« J'ai reçu ton invitation, me dit-elle :

» Mademoiselle Jeanne prie mademoi-
» selle Florence de lui faire le plaisir de
» venir passer la soirée chez elle, le 25
» septembre 1851.

» On se réunira à huit heures. On cau-
» sera en travaillant. »

« Et je viens à deux heures pour travailler en causant. — Que cela est bien pensé! que cela est bien dit! » m'écriai-je en l'embrassant sur les deux joues.

Elle se débarrassa de son châle et de son chapeau, puis, ôtant ses gants, elle se plaça devant ma table, prit du papier, une plume, et leva sur moi ses yeux qui disaient : commençons.

— Ah! je vois que tu connais ce vers :

Et qui satisfait tôt, satisfait doublement,

répondis-je à son regard en dépliant notre X° planche, dont je lui dictai ainsi l'explication :

Le n° 1 est un riche dessin de bas de jupon qui s'exécute en broderie anglaise et en points de feston, pour l'entourage des feuilles et pour les dents du bas.

— Je suis bien fâchée que tu aies donné une destination à ce dessin, j'en aurais fait un devant de nappe d'autel, ou bien, le bas d'une aube et ses manches...

— Rien ne t'en empêche, ma mignonne. Le n° 2, *Bérénice*, se brode au plumetis.

Le n° 3 est un petit dessin qui se fait en broderie anglaise, pour garniture de bonnet de nuit.

Le n° 4 est une boutonnière de chemise d'homme; elle se brode au plumetis.

Le n° 5 est une autre boutonnière pour chemise de nuit ou peignoir de femme. Elle se brode au plumetis et au point d'arme. Je te conseille de couvrir de nœuds cette feuille de vigne.

Le n° 6 est un entre-deux pour broder à l'anglaise et en points de feston.

Le n° 7 est encore un dessin qui se brode de même, pour bas de jupon. Les sept petits ronds se font au plumetis.

Le n° 8 est une bande qui se brode au crochet, pour couverture de lit.

Le n° 9 est un dessin de filet carré qui se brode en reprises; il fait le pendant de celui de la planche VII. Et, à propos de ce dessin, je préviens nos amies que je me suis trompée... le 1er, représente l'*Été;* le 2e, celui-ci, représente le *Printemps;* tu auras, en 1852, l'*Automne*, sous les traits d'un gros Bacchus élevant une coupe entourée de raisins, et l'*Hiver*, sous ceux d'un vieillard à longue barbe, couvert d'un long manteau et chauffant au feu ses longs doigts.

Le n° 10 est un dessin de tapisserie qui convient à des pantoufles de dames. Pour exécuter ce dessin, on emploie du lacet d'or et de la chenille. Le lacet se place, comme tu le vois, au milieu de la grecque noire, il couvre deux carrés du canevas, on l'arrête sur le canevas, par deux points en soie bleue. Ce mélange de laine, de chenille, de soie et d'or produit un gracieux



effet. Ce dessin sert aussi pour un élégant cabas. Au lieu de lacet d'or, on peut mettre un lacet de soie jaune d'or.

Le n° 11 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 12 est une manche qui se porte sous une manche pagode. Cette manche est montée sur un poignet sur lequel rabat une manchette brodée à l'anglaise.

Le n° 13 est un fichu de dessous. Deux garnitures sont froncées légèrement au milieu et au bas d'un petit collet; le côté droit du devant est orné de petits plis dont le dernier recouvre les points qui cousent une garniture pareille au col; le côté gauche a au milieu un espace vide, celui sur lequel rabat la garniture de droite, puis, après cet espace vide est cousue une garniture qui a l'air de faire partie du jabot.

Le n° 14 est une camisolle de nuit sur la forme des katzawecks dont le journal a donné les patrons.

Le n° 15 est un bonnet de nuit ou du matin, ce bonnet est formé de petits plis, d'entre-deux et de bandes brodées à l'anglaise.

Ici finit... bien à regret! la description de la planche de la petite édition.

Le n° 16 est une pale qui se brode au plumetis, sur mousseline, ou au métier, en soie fine, demi torse, sur gros-de-Naples blanc ou noir; on fait les raisins, en gros bleu; les tortillons, en vert clair; les feuilles de vignes, de deux verts; les côtes, du vert le plus foncé; les tiges, couleur bois foncé; les épis de blé se font jaune paille, leurs tiges couleur bois; le nœud qui les noue se fait en rouge. Les lettres et la croix se font en jaune; les feuilles, de deux verts; les rosaces, en rouge; les pois, gros bleu; les losanges, vert clair. Le cœur se fait en rouge; les flammes, en jaune, et la couronne d'épines, couleur bois foncé.

Le n° 17 est le quart d'un mouchoir qui se brode au point de feston.

Le n° 18 est un autre quart de mouchoir; il se brode : les ronds, la tige qui se trouve à la corne et le bas de ces cinq espèces de pétales, au plumetis; le reste, en points de rose, ou points de feston formant feuilles de rose.

Le n° 19 est un col du même dessin que le n° 7, il se brode de même.

Les deux n°s 20 indiquent par un pointillé jusqu'où l'on doit continuer le dessin de ce col pour en faire une manche pagode. Tu as donc sur cette planche col, manche, bas de jupon, ou garniture pareils.

Le n° 21, *Amanda*, le n° 22, *Virginie*, se brodent au plumetis.

Le n° 23 et le n° 24 sont de riches entre-deux en broderie anglaise. Ils peuvent servir pour peignoir, pour camisolle. Si on y ajoute une large dent ils servent pour volant ou bas de jupon.

Le n° 25 est un entre-deux pour broder entre les plis d'une chemise d'homme ou d'un peignoir de femme.

Les n°s 26—27 et 28 sont de jolis entre-deux pour fichus-guimpes et pour poignets de manches.

Revers de la grande planche.

Le n° 29 est un dessin pour volant ou pour bas de jupon, en broderie anglaise, points de cordonnet et points de rose.

Le n° 30 est un dessin en points de feston pour bandes de bonnet de nuit et garniture de camisolle.

Le n° 31, *Marguerite*, se brode au plumetis.

Le n° 32, *Mariette*, au plumetis, et l'écusson en points de chaînette.

Le n° 33, *Amélie*, au plumetis.

Le n° 34 se brode : les ronds au plumetis, le reste en points de cordonnet et les dents en points de feston. Ce dessin sert pour bandes de col, de guimpe et de camisolle.

Le n° 35 est un des devants d'une veste grecque; ses dessins sont au nombre de 4; ils se reconnaissent par un pois noir au milieu.



Le n° 36 est la moitié du dos ; ses dessins sont au nombre de 4, ils se reconnaissent par une croix au milieu.

Le n° 37 est la manche, ses dessins sont au nombre de 4, ils se reconnaissent par quatre petites barres croisées.

Les trois lignes du bas de cette manche, du bas du devant et du bas du dos, ainsi que les deux lignes de chaque côté du dessous du bras, se couvrent d'une petite soutache d'or ; les dessins formés de trois lignes se couvrent de même, ceux formés de deux lignes se couvrent d'une petite ganse plate.

Cette veste se taille en drap, ou en velours bleu de France, ou rouge ; elle se porte sur une robe habillée, au coin du feu, dans le salon, pour dîner ; elle ne s'attache pas. On la double de soie blanche, bleue ou rouge.

— Il me semble, Jeanne, que cette veste, ainsi brodée, est pour les dames et non pour les demoiselles.

— Oui, ma chère, nous nous réservons le plaisir de la broder. Mais elle peut aussi, entourée d'un seul galon ou d'un velours, servir pour les petites filles et pour les petits garçons ; on change alors la ganse et la soutache d'or, en ganse et en soutache de soie jaune.

— As-tu encore besoin de mes services, comme scribe?

— Certainement. Notre gravure de mode représente deux jeunes dames, chez elles, prêtes à sortir ; il ne leur manque plus que le cachemire, ou le manteau. L'une est vêtue d'une robe dont le corsage a une basque ajoutée tout autour, garnie de deux rubans de la couleur de la robe ; les manches sont taillées en droit-fil, la seule couture qu'il y ait, se trouve devant ; elles sont garnies du bas de deux rubans froncés ; le tour du col est garni de même ; la jupe se ferme devant par des nœuds de ruban que terminent des petits grelots de soie ; on aperçoit, en dessous, des manches pagodes garnies de deux garnitures brodées. Les bandeaux blonds de cette dame sont ondulés, sa capote est de gros-de-Naples blanc. L'autre dame a une robe dont le corsage est ouvert du haut du devant jusqu'au haut du busc et ornée à droite et à gauche de gros boutons en passementerie rappelant les couleurs de la robe ; à partir du haut du busc jusqu'à la pointe du bas du corsage, il n'y a plus qu'un rang de boutons ; la jupe s'ouvre sur le côté gauche ; les manches, taillées en biais, ont, dans le bas, six grandes dents de loup terminées, à la pointe du haut, et à celle du bas par un de ces mêmes boutons. Je ne conseille pas la bande d'étoffe qui est cousue au bas des dents ; les manches blanches qui les dépassent sont très-larges et montées sur un entre-deux brodé. Son fichu, ouvert devant, a un col de dentelle qui rabat. Son chapeau est de velours grenat.

— Elles sont élégantes, ces dames ; mais, à part la richesse des étoffes et des ornements, une demoiselle à marier pourrait, il me semble, se mettre de même.

— Mais, oui, ma chère, c'est bien ainsi que je l'entends.

Notre tapisserie coloriée représente une espèce d'oiseau de paradis perché sur une branche, posée au-dessus de différentes fleurs jetées dans une espèce de coquille formée d'arabesques.

Ce dessin fera un riche coussin sur un canavas n° 20.

Il pourra servir pour écran de cheminée, pour milieu de descente de lit, ou pour devant de canapé. Il y a longtemps que tu n'as eu d'encadrement, je t'en enverrai un pour ce dessin, à moins que tu ne l'encadres de mousse sur une largeur de 12 centimètres, ce qui serait nouveau et de bon goût. Ce dessin de tapisserie, sur du canevas n° 20, aura déjà près de 60 centimètres de haut, tu laisserais 8 centimètres entre la mousse et le dessin, ce qui te ferait un tapis de 80 centimètres de large auquel tu donnerais 1 mètre 90 de long.

A propos, on fait les devants de cheminée sur un carré de 1 mètre 80 centimètres, ce qui est plus confortable, car on était assis devant le feu... et devant un tapis, maintenant on aura les pieds dessus.

— As-tu tout dit, Jeanne?

— Oui, pourquoi?

— C'est que j'aurais quelque chose à ajouter.

— Parle!

Du choc de deux cailloux doit jaillir la lumière.

— Eh bien! excepté le bec, l'aile et les pattes on peut broder cet oiseau au passé, le passé ressemblera davantage à des plumes, et ce genre de broderie fera ressortir davantage l'oiseau sur le fond mat et uniforme du point de tapisserie.

— C'est évident! et c'est bien facile à faire... Un moment, j'ai aussi mon idée...

— Tu veux dire *ton étincelle*, pour continuer la comparaison du *caillou*.

— Moqueuse!... C'est qu'on peut aussi broder cet oiseau au petit point... mais mon idée ne vaut pas la tienne, car elle ne fait pas ressortir l'oiseau.

— Et l'énigme, et le rébus du mois dernier?

— Vrai?... tu n'as rien deviné?

— Non!

— L'énigme, c'est la lettre *C*.

Le rébus représente : un *Camp* — un *til* arbre dont l'écorce sert à faire des cordes à puits — un *faix* (un fardeau) sur les crochets d'un portefaix — un *beau* (un dandy) — un *mai* — un *thon* sur le nez d'un âne — la ville de *Mantes* (*la jolie*), comme dit le sobriquet — et des *os*... tout cela voudrait dire :

Quand il fait beau mets ton manteau.

— Eh bien! cela le dit parfaitement... pour l'oreille. Mais voilà le Journal fini, causons un peu. Tu as donc une soirée d'amies?... à quelle occasion?... sans être trop curieuse.

— C'est la fête de ma mère. Nous voulons lui faire une surprise. Ma soirée est un prétexte; les pères, les mères ont reçu des lettres confidentielles et viendront comme pour amener leurs filles, les autres personnes invitées seront censées être venues... par hasard. Le plus difficile, c'est de faire habiller ma mère. Silence... la voici! »

Nous nous levâmes, elle tendit sa main à Florence qui la prit et y posa ses lèvres. « Je vous dérange de votre travail, mesdemoiselles, nous dit-elle gracieusement.

— Non, madame, répondit Florence, nous parlions de vous.

— Comment cela?

— Oui, maman, et de la jolie robe que votre couturière vient de vous envoyer.

— Ah! madame, reprit Florence, si j'osais vous prier de la mettre aujourd'hui; mon père et moi nous dînons avec vous, faites-nous les honneurs de cette robe nouvelle!

— Je n'ai pas de bonnet assez frais, mon enfant.

— N'en mettez pas! m'écriai-je; aussi bien, mon père me disait l'autre jour : Regarde ta mère, elle est en cheveux; jamais elle n'est mieux coiffée.

— Il t'a dit cela? demanda-t-elle en souriant.

— Oui, maman.

— Au fait! il me viendra peut-être quelques personnes... grâce à ta soirée. Et moi qui voulais rester en robe de chambre. Allons! je vais faire ma toilette..... *Mère propose et fille dispose!* ajouta-t-elle en riant. » Puis après nous avoir embrassées mon amie et moi, elle sortit.

« Tu m'as entendue à demi-mot, ma chère Florence, je t'en remercie, et tout va pour le mieux. Passons au salon; demain, je finirai ma lettre à notre amie »

Ce matin, seule, et toute à toi, je viens te raconter notre soirée. Louise, Berthilde, Marie, que tu connais déjà, furent des premières arrivées. Après les compliments d'usage, je les fis asseoir autour d'une



table ronde recouverte d'un tapis, et chacune prit son ouvrage. « Savez-vous quelque chose de nouveau, mesdemoiselles? leur dis-je m'asseyant à mon tour.

— C'est bien vague, ma chère, répondit en riant Berthilde, précisez... et nous verrons !

— En modes d'hiver, par exemple.

— Ah ! votre question est intempestive... attendez !

— Attendez ! c'est bon à dire à nous, mais non à nos amies de province ; elles, qui veulent en novembre recevoir les modèles de leurs manteaux d'hiver.

— Mais à moins de les deviner ou de les inventer, je ne vois pas moyen de satisfaire ces demoiselles. Je sais cependant que le manteau-Talma que vous avez donné l'hiver dernier, on le portera sous le nom de manteau *Henri III*.

— Sans doute, repris-je, parce qu'on le brodera en soie, en or, en perles, comme devait le porter ce roi si coquet. Cette année nous ajouterons : un large collet faisant revers, ou bien un capuchon orné d'un gland, ou bien encore une espèce de pèlerine à pointe derrière et à pointes devant, terminées chacune par un gland ; je donnerai ces différents patrons le 1er novembre. Je vois que les capotes de velours seront rendues plus légères par de la dentelle. A propos de dentelle, vous connaissez l'application de Bruxelles, elle ne se faisait qu'en fil blanc ; des demoiselles de Gand viennent de la faire fabriquer en soie noire, elles ont exposé au Palais de Cristal un châle de deux mètres carrés qui est admirable. C'est une invention heureuse : on obtiendra des fleurs plus jolies, et quand une dentelle sera usée on pourra en reporter les fleurs sur un autre fond. Cette industrie nouvelle, due à des sœurs qui ont voulu ainsi se créer une position, une fortune, mérite tout notre intérêt.

— Je lui accorde ma protection, dit une petite fille qui venait d'entrer avec sa grande sœur ; j'ai essayé l'autre jour une barbe noire, cela m'allait très-bien. » Nous nous regardâmes toutes en souriant... Je continuai. « Les couleurs sombres : le noir, le puce, le gros vert, le bleu de France seront de mode ainsi que les carreaux écossais ; les raies ont disparu. J'ai vu des mérinos fond noir dont le fond était couvert de larges dessins de fleurs formant courant. Les voilettes de tulle noir seront toujours brodées en soie jaune ; je conseillerais pour soirée une robe de gros-de-Naples, d'un noir terne, dont le devant de la jupe serait semé de petits jais noir, ainsi que tout le corsage et les manches courtes, ou le bas des manches longues, cela serait simple, élégant. Avec cette robe, on mettrait dans ses cheveux une barbe en application de soie noire, retombant derrière des touffes de roses sans feuilles, posées de chaque côté et recouvertes d'anneaux entrelacés, formés de petits jais noirs.

— Oui, cette toilette me plairait, interrompit la petite fille.

— Je vous demande pardon, mesdemoiselles, nous dit sa grande sœur, pour les excentricités de cette enfant, j'ai bien de la peine à lui faire comprendre qu'il y a des ensemble de toilette comme celle-ci, par exemple, qui ne conviennent qu'à de jeunes dames..... Parce qu'elle a fait sa première communion cet été elle se croit tout permis. Savoir s'habiller d'une manière toujours convenable, n'est pas chose déjà pour nous si facile...

— Mais enfin, ma sœur, est-ce que je ne pourrais pas avoir quelque chose dans mes cheveux?

Non, ma fille : si tu avais mon âge, tu pourrais, dans une soirée, porter sur tes bandeaux, ou parmi tes boucles de cheveux à l'anglaise, plusieurs longues rangées de chaînes formées d'anneaux larges de 6 centimètres faits de morceaux de chenille ou de ruban large de 3 millimètres, dont les deux bouts sont collés l'un sur l'autre par un peu de gomme ; tu pourrais aussi en porter sous ta capote.



— En ce cas j'attendrai, reprit la petite fille ; ce qui me console, ajouta-t-elle, c'est que les écharpes reviennent à la mode et que, pour porter des écharpes, il n'y a pas d'âge.

— Moi, ajouta Marie, je sais que pour aller avec nos gilets, nous porterons des cravates... Mon Dieu, oui, grâce à nos bottines à hauts talons, à nos pantalons et à nos paletots, on ne reconnaîtra bientôt plus le *beau sexe* d'avec celui qui n'est pas beau.

— Chut!... dit tout bas Louise, si nos frères, si nos cousins nous entendaient!...

— Mais rassurez-vous, mesdemoiselles, continua Marie, nos capotes nous sauveront... nous ne porterons pas le chapeau de ces messieurs.

— J'ai lu, dit Florence, que les Anglais ont découvert des mines d'or en Australie; c'est dans le milieu d'un torrent nommé *Ophir* (le mot est joli); on en tire des morceaux de deux kilogrammes.

— Eh bien, cet or, reprit la petite fille, il devient trop commun, je le dédaigne.

— Est-ce ainsi que *le renard?* » lui dit-on. Elle fit une petite moue et ne répondit pas.

« Vous savez, continua Florence, que M. Petin prétend pouvoir diriger les ballons. Leur origine est encore toute moderne. Il y a 60 ans, madame Montgolfier faisait sécher une robe d'enfant sur un panier d'osier, au milieu duquel était un réchaud allumé, dont l'air raréfié entra sous la robe et l'enleva jusqu'au plafond. Cet accident donna à M. Montgolfier l'idée du ballon nommé *montgolfière*, du nom de son auteur. Ce système a été abandonné; maintenant les ballons sont gonflés par le gaz. Quant au parachute on le doit à M. Garnerin; mais cette invention n'est pas de lui. On dit que des esclaves Indiens, pour amuser leur maître, se laissent tomber d'un lieu élevé, en tenant à la main un parapluie.

— Croyez-vous que l'on puisse parvenir à diriger les ballons? demanda Louise.

— Si Dieu le permet, tout est permis au génie de l'homme... mais j'avoue que jusqu'à présent je n'en vois pas l'utilité.

— Ni moi, ajouta la petite fille. D'ailleurs, les ballons deviennent aussi communs que l'or de la Californie et de l'Australie; ils sont cause que l'on a inventé, pour amuser les enfants, des parachutes en papier et que la promenade n'est plus possible; à chaque instant on reçoit sur la tête un parachute et ses ficelles, tandis qu'un autre vous emberlificote les jambes... Enfin, mesdemoiselles, ce qui est fort laid, c'est que dans l'allée de Diane, aux Tuileries, les marronniers portent des parachutes suspendus à leurs branches, comme ce printemps ils portaient des fleurs... M. le préfet de police devrait bien défendre ce nouveau joujou que le vent enlève aux petits enfants... ce qui les fait pleurer.

— M. Carlier protégera une industrie qui depuis un mois a rapporté au commerce plus de 400,000 fr., mademoiselle, lui dit Florence.

— C'est bien! reprit la petite fille. Mais, autrefois, sur les boulevards, c'était une petite grenouille verte que... *l'industrie* faisait sauter devant nous; maintenant, c'est une grosse araignée noire qui grimpe avec ses grandes pattes... Vous avouerez, mademoiselle, que ce joujou peut être dangereux..... je ne dis pas pour moi... mais pour les dames qui sont... Elle s'arrêta.

— *Dans une position intéressante*, comme disent les Anglais, ajouta Marie, retenant une bonne envie de rire..... A propos de bête, reprit-elle d'un air grave, il n'est par une de nous qui n'ait détourné les yeux avec un sentiment de souffrance, en voyant passer ces voitures remplies de veaux, les quatre pattes liées, les têtes pendantes, les yeux et la langue gonflés de sang; le conducteur, assis mollement sur leur corps, les jetait ensuite durement à terre, et le boucher venait terminer leur longue agonie... Eh bien! un brave homme, le père Fusz, a consacré dix années de priva-

tions et de misère pour inventer et construire une voiture qui pourra amener au marché seize veaux ayant chacun une petite auge, contenant de quoi boire, de quoi manger...

— Brave homme! dit Florence, l'Académie devrait bien lui décerner un des prix de vertu. Vous savez, mesdemoiselles que, chaque année, le 24 août, l'Académie distribue les prix que M. de Montyon a légués par son testament aux bonnes et belles actions et aux livres les plus utiles aux mœurs. Cette année, le prix le plus élevé, 4,000 fr., a été donné pour un livre intitulé : *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse.*

— Je ne comprends pas!... dit Berthilde. Quel rapport y a-t-il entre l'amélioration des mœurs en France et ce livre?

—4,000 fr.! s'écria Louise, on peut maintenant travailler *pour le roi de Prusse!*

—Sans plaisanterie, mesdemoiselles, reprit Florence, je crois que l'Académie a oublié de lire les livres que des femmes ont dû lui envoyer, car, parmi celles qui écrivent, il en est beaucoup dont les œuvres sont dignes de récompense, et pas une femme n'a été citée.

— Leurs livres sont utiles, ajouta Berthilde, ils seront lus, ce sera leur récompense; et qui est-ce qui lira l'*Histoire philosophique de l'Académie de Prusse?* »

En ce moment, dix heures sonnaient. « Mesdemoiselles, dis-je à mes amies, voilà le signal convenu, soyez assez bonnes pour m'aider à fêter ma mère. » J'apportai une corbeille remplie de fleurs, et chacune de nous tenant un bouquet à la main, nous nous rendîmes au salon, où la surprise et la joie de ma mère furent complètes. Mon père fit servir thé, punch, glaces, petits gâteaux; puis je jouai quelques polkas, quelques valses, que dansèrent papas et mamans, et à minuit, je regagnai ma petite chambre où je m'endormis bien heureuse...

Puisses-tu l'être aussi, car si tu ne l'étais pas, ma joie ne saurait être complète.

Adieu! Toute à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

17 OCTOBRE 1571. — BATAILLE DE LÉPANTE.

L'Occident était en proie aux guerres civiles et religieuses; l'Orient et le Midi se voyaient menacés par les armes musulmanes; les belles îles de la Méditerranée étaient devenues la proie des Turcs, et l'on se demandait avec effroi quel serait l'homme, quelle serait la nation qui s'opposeraient à cet envahissement des barbares. Venise était appauvrie par la guerre et la famine; Sigismond, le dernier des Jagellons, s'oubliait dans la mollesse et les plaisirs : l'Espagne se débattait contre les Provinces-Unies; l'Angleterre, protestante, n'avait plus souci des périls de la chrétienté; la France était occupée chez elle par des guerres de religion : le pape Pie V éleva seul la voix et prêcha la nouvelle croisade; il fut entendu. L'ordre de Malte, Venise, la Savoie et l'Espagne réunirent leurs forces navales, dont le commandement fut donné à don Juan d'Autriche, frère de Philippe II. La flotte chrétienne rencontra la flotte musulmane dans le golfe de Lépante, à la hauteur des îles Cursolaires, près du rocher de Leucade et du cap d'Actium, où Octave arracha autrefois l'empire du monde à son puissant rival. Le combat fut court et meurtrier; Hali-Pacha fut tué à bord du vaisseau amiral, et sa tête, arborée sur la galère de don Juan, devint le signal de la victoire pour les chrétiens. Cent trente galères ottomanes tombèrent en leur pouvoir; quatre-vingt-dix furent brisées sur le ri-

vage ou englouties dans les flots; vingt-cinq mille Turcs trouvèrent la mort dans le combat, et cinq mille furent réservés à la captivité. Les chrétiens aussi avaient essuyé de grandes pertes; Miguel Cervantes fut au nombre des blessés.

Le saint pape Pie V s'entretenait à Rome avec son trésorier, au moment de la bataille, lorsque tout à coup il se lève, le visage baigné de larmes, et s'écrie : « Gloire à Dieu! l'armée chrétienne est triomphante (1). »

Pour perpétuer le souvenir de cette éclatante victoire, saint Pie V institua la fête de Notre-Dame du Rosaire, qui se célèbre le premier dimanche d'octobre, et ajouta aux litanies de la sainte Vierge l'invocation : *Auxilium christianorum, ora pro nobis!* Secours des chrétiens, priez pour nous!

MOSAIQUE.

L'avenir n'appartient qu'à Dieu, et c'est au présent que sont attachées nos obligations : le gaspiller dans l'attente du futur, c'est emprunter sans savoir si l'on aura de quoi rendre, et s'exposer au danger d'être trouvé un jour insolvable.

Mme GUIZOT.

La Providence mêle de l'amertume à tous les états de la vie, pour nous sevrer de l'attachement que nous y portons, et guérir par des humilations l'orgueil dont tout le monde est malade, par la pauvreté et la douleur par l'affection aux biens temporels et aux aises de la vie. BOUDON.

Il n'y a pas d'aussi grande gloire, pas d'aussi précieuse richesse que le sentiment de la justice dans une conscience irréprochable. SAINT BERNARD.

(1) Ranke, *Histoire de la Papauté.*

RÉBUS.



Paris.— Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. | Nº XI.

VISITE AUX RUINES D'HIPPONE.

En sortant de Bône par la porte Constantine, on longe une large chaussée, bordée à gauche par la Méditerranée, à droite par une vallée qui s'étend jusqu'au pied de l'Edough. C'est l'ancienne voie romaine qui jadis de Carthage conduisait au détroit de Gibraltar. A un quart de lieue se trouve une petite rivière dont le nom arabe Abou-Gemma, signifie *père de l'Église.* Un pont antique, récemment réparé par les Français, sert de communication entre les deux rives. Là, on commence à fouler un sol noirâtre d'une étonnante énergie. Le chemin se rétrécit, et jusqu'à son extrémité il reste encaissé entre deux haies vives d'aloès, de jujubiers et de cactus. Parfois, du sein des arbustes épineux s'échappent des rameaux d'acanthe, dont les feuilles si élégamment dentelées se réunissent en corbeilles et ressemblent à ces chapiteaux corinthiens qu'on rencontre au milieu des ruines antiques. Deux collines boiseuses terminent cette route.

Salut à la ville sainte! salut au sol d'Hippone, qui autrefois couvrait de ses édifices ces collines jumelles qui s'étendent par une pente insensible jusqu'aux bords de la Seybouse. Devant vous s'élèvent les restes encore imposants de l'église de la Paix, église primitive, dont saint Augustin fut le dernier pasteur... Ici la nature est restée toujours jeune, toujours féconde, l'homme seul a disparu ; quatorze siècles ont pesé sur cette antique construction, ils ont respecté ces piliers massifs, où de larges cailloux de marbre et de granit, superposés dans une épaisseur de trois à quatre pieds, servent de base à d'immenses blocs, lesquels se réunissent en voûtes indestructibles. D'épais cactus, aux larges raquettes, hérissées de pointes aiguës, ont pris racine aux parois de ces pierres, ou se sont attachés à ses aspérités; le grenadier à la fleur étincelante croît au hasard suspendu au sommet d'une arcade par la seule vigueur de sa séve, ou sort comme par magie d'une crevasse; autour des ruines, dans les ruines, sur les ruines, une végétation luxuriante étale tous ses trésors pour orner l'ancienne basilique qui entendit si souvent retentir la voix de saint Augustin.

En l'année 430, Genseric, à la tête de ses Vandales, envahit l'Afrique chrétienne et la couvrit de ruines. Saint Augustin mourut de douleur cette même année; ses restes furent déposés dans la partie supérieure de la crypte. Lorsque les Vandales furent maîtres d'Hippone comme de tout le sol africain, l'église de la Paix ne parut pas aux fidèles un asile assez sûr pour ces précieuses reliques. L'île de Sardaigne, voisine de l'Afrique, servait de refuge aux confesseurs de la foi chassés par les ariens. Les évêques d'Afrique qui purent échapper à la persécution spécialement exercée contre ces prélats, s'emparèrent des saints ossements que la malheureuse Hippone n'était plus digne de posséder, et la ville de Cagliari, en Sardaigne, reçut le précieux dépôt, dans la basilique de Saint-Saturnin, qui le conserva deux cent vingt-trois ans.

En l'année 753, la Sardaigne elle-même étant tombée aux mains des infidèles qui avaient conquis l'Afrique, ceux-ci cédèrent le corps de saint Augustin pour le prix de soixante mille écus d'or, au pieux

Luitprand, qui portait alors à Pavie la couronne de fer des rois Lombards. Ce monarque, pour y recevoir la sainte châsse, fit bâtir avec magnificence la basilique de Saint-Pierre, au ciel d'or.

«Quel ornement pourrait-elle encore désirer, aimait-il à répéter, maintenant qu'elle possède celui-là? »

Les reliques de saint Augustin furent depuis cette époque l'objet d'un culte solennel, qui n'a jamais été interrompu. Nuit et jour un grand nombre de lampes brûlaient près de la confession, symbole de la prière qui veille sans cesse.

Mais Hippone, rendue de nos jours à une population chrétienne, était veuve de son évêque, des pompes du culte divin, de la vénération qui s'attachait aux saints lieux jadis habités par l'illustre pontife, et pour lesquels l'Arabe seul semblait toujours témoigner une respectueuse déférence. Souvent on voit des Kabyles descendre de leurs montagnes et se réunir le vendredi dans les ruines de la vieille basilique comme à un rendez-vous religieux. Ils croient que ce lieu est saint et qu'il faut avoir le cœur pur pour en approcher. Quelques-uns, non sans peine et sans périls, montent sur un pan de la muraille, dans un des angles de l'édifice, et là, sur une large pierre qu'on croit avoir été la pierre tumulaire du saint évêque, ils font fumer l'encens et immolent des coqs (ainsi que l'attestent les plumes fraîchement déposées que nous y avons vues); d'autres y sacrifient un veau noir, et cela arrive fréquemment dans les anciens édifices qu'ils regardent comme sacrés.

Quand on les interroge sur le motif de leur croyance, ils disent que là vivait jadis un grand *Roumi* (1), que son histoire était écrite sur la pierre, que cette pierre a été brisée, mais qu'il revient quelquefois, vêtu d'un burnous d'une blancheur éclatante, visiter les lieux qui lui ont été chers.

(1) Romain.

La vénération qu'ils professent pour ces lieux saints, les porte à l'exprimer en caractères arabes sur les parois des murs qui, en effet, sont entièrement couverts de sentences, à l'endroit même où se pratiquent les rites de leur croyance.

Dieu n'a pas permis que le saint pasteur d'Hippone fût complétement exilé de ces rives africaines qu'il a tant illustrées; pendant quatorze siècles, le souvenir de sa gloire passée se mêle aux récits merveilleux des Arabes, ou dans les grossières pratiques de leurs superstitions.

Sans doute, frappé de toutes ces pensées, monseigneur l'évêque d'Alger résolut de rendre saint Augustin à Hippone; le pieux prélat n'épargna ni fatigues ni soins pour parvenir à ce but qu'un heureux succès a couronné.

La translation des reliques de saint Augustin, de Pavie à Toulon, et de Toulon à Bône, fut une époque mémorable pour les populations qui accoururent en foule de la vieille Provence afin d'assister à l'embarquement, et recevoir la bénédiction que, du haut de l'autel où la châsse était déposée, les évêques du saint cortége administraient au peuple. J'emprunte à la plume éloquente de M. l'abbé Sibour (1), les détails suivants:

« Hier, 30 octobre 1842, à huit heures
» du matin, par un soleil radieux, *le Gassendi* et *le Ténare* avaient mis toutes
» leurs chaloupes à la mer. Les rameurs,
» l'aviron levé, les yeux fixés sur le chef
» qui les commande, attendaient le signal
» du départ. Nous étions mouillés dans la
» rade de Bône, entre le fort de la Cigogne, qui défend la rade, et une masse
» de rochers qui, vus de loin, ressemblent
» à un lion colossal, la mer était unie
» comme un cristal, et le débarquement
» de notre sainte et pacifique expédition
» s'effectua dans le plus grand ordre. Ce
» court trajet a pris tout à coup la forme

(1) Maintenant Monseigneur de Paris.

» d'une procession sur les flots. C'était un » tableau ravissant, avec le cadre étrange » dont la plage africaine l'entourait, avec » toutes les pensées, tous les souvenirs » qu'il faisait naître. Ce tableau a pris le » caractère d'une pompe religieuse aussi » solennelle qu'attendrissante.

» Notre flottille se composait de douze » canots. Dans la chaloupe d'honneur, seul » avec l'évêque d'Alger, revêtu de ses » plus beaux ornements pontificaux, s'a- » vançait saint Augustin, dont la châsse » de cristal et d'argent brillait sous le so- » leil d'Afrique d'un éclat inaccoutumé. » Les six autres évêques suivaient en ro- » chet et en mitre; après eux les prêtres, » distribués sur différents canots, tous » en habits de chœur. Une chaloupe por- » tait les religieuses de la doctrine chré- » tienne, une autre les frères hospitaliers. » Du sein de chaque embarcation s'élevait » le chant des psaumes, comme la voix du » Seigneur du milieu des flots.

» Et de toutes ces plages, de toutes ces » collines où dormaient depuis tant de » siècles dans son linceul de sable et de » verdure l'église chrétienne d'Afrique, » des voix immenses s'élevaient en répé- » tant : « Miséricorde et liberté! » Nous » approchions de la jetée, où se pressait » une foule innombrable aux costumes » variés. Un arc de triomphe avait été » préparé sur le quai, avec cette inscrip- » tion : « *A Augustin, Hippone renais-* » *sante.* » Arrivés sur la place, où un autel » attendait le saint cortége, l'évêque d'Al- » ger plaça au sommet les précieuses re- » liques, toute la population se prosterna, » et la messe fut célébrée. Autour du mé- » tropolitain étaient rangés en demi-cer- » cle les évêques de Bordeaux, de Mar- » seille, de Digne, de Valence et de Ne- » vers. L'évêque d'Alger s'adressa à la » foule qui encombrait la place et les mai- » sons voisines; d'une voix animée il retraça » les principales circonstances de la vie de » saint Augustin, sa mort, l'exil de ses » reliques et leur glorieux retour sous la » protection des bannières de la France.

» Le lendemain, la sainte procession » prit la route d'Hippone par la voie ro- » maine; arrivée au pont antique, un nou- » vel arc de triomphe, élevé par l'enthou- » siasme et la piété de tous les fidèles, » arrêta les pas du cortége qui fit une sta- » tion. Les autorités civiles et militaires » l'attendaient, un *Te Deum* d'action de » grâces fut chanté, les voix d'une foule » immense et les sons brillants de la mu- » sique militaire qui précédait la proces- » sion complétaient l'imposant effet de cette » scène. Le cortége monta lentement la » sainte colline, où un tombeau provisoire » était figuré en forme d'autel. La châsse » fut alors exposée à la vénération publique. » L'évêque d'Alger célébra la messe et » prêcha avec toute l'onction et cepen- » dant toute l'éloquence poétique que ce » lieu et ses souvenirs, la présence des » saintes reliques, l'enthousiasme et l'hum- » ble adoration de la foule devaient exciter » en lui. Toutes les populations française, » corse, sarde, espagnole, italienne, mal- » taise, étaient prosternées le front dans » la poussière, ou élevaient aux cieux les » prières que la langue latine a rendues » générales pour tous les peuples. Du » sommet de la colline d'Hippone on dé- » couvrait la Méditerranée reflétant le beau » ciel bleu d'Afrique, bornée par les » hautes montagnes, remparts naturels de » Tunis, qui abritent le sol de la vieille » Carthage; au fond, par un soleil dont » les feux et la majesté ont fait dire que » l'Afrique avait son soleil à elle; car cet » astre est colossal, immense comme ses » déserts, ses montagnes et ses animaux.

» Le canon de la Casbah tonnait de dis- » tance en distance depuis le commence- » ment de la cérémonie. La musique mi- » litaire semblait électriser tout le monde » au moment où l'on fit l'inauguration de » la statue de saint Augustin. Elle est placée » sur un autel en marbre blanc qu'élève

» un socle circulaire à deux gradins, aussi » en marbre blanc. Cette statue en bronze » est tournée vers la France, pour indi- » quer que cette France se montre digne » de compter aujourd'hui le bienheureux » saint parmi ses enfants. »

Les frais de ce monument ont été faits par monseigneur l'évêque d'Alger, par les évêques de France et par des offrandes particulières.

Mme LAURE PRUS.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des Français de divers États, par A. A. de Monteil.

3e article.

Nous sommes au troisième volume et au seizième siècle. Un gentilhomme espagnol, homme de loisir, s'en vient visiter la France, marchant un peu au hasard, à petites journées, s'arrêtant lorsque les monuments lui paraissent beaux, lorsque les usages semblent lui offrir de l'intérêt. Il étudie ainsi la société française dans son âge de transition, subissant l'influence des disputes religieuses, du réveil des lettres, de la perfection des arts, des relations plus faciles et plus fréquentes avec les peuples lointains, perdant chaque jour un peu de la bonne et rude franchise du moyen âge pour acquérir la politesse, les grâces, les lumières qui caractérisent les nations à leur âge mur. Pendant les jours de congé, lisez, mesdemoiselles, lisez à vos frères de quelle façon les écoliers, leurs prédécesseurs, étaient régentés dans les colléges :

Un ancien écolier de Saint-Flour donne à l'Espagnol ces détails :

« Lorsque vous approchez des fenêtres d'un collége de l'Université, vous entendez les régents qui, cueillant à pleines mains les fleurs des auteurs grecs et latins, en font admirer à leurs écoliers les vives couleurs, les élégantes formes, qui les excitent à fleurir ainsi leurs compositions; lorsque vous avancez encore, vous entendez surtout ce régent de rhétorique élever de plus en plus la voix, tonner, éclater; lorsque vous entrez, vous le voyez, non en chaire, mais à la tribune, aux rostres ; ses écoliers sont des Athéniens, des Romains transportés par les Philippiques, les Catilinaires, à Athènes, à Rome; ils veulent se lever pour marcher contre Philippe; ils cherchent des yeux Catilina pour le livrer, sans autre jugement, aux licteurs. Dans l'enseignement, c'est bien s'y prendre que de frapper les jeunes âmes par toutes les beautés des grands modèles ; cette méthode est assurément bonne, excellente.

» Cependant, il en est une meilleure. Lorsque vous approchez des fenêtres d'un collége de Jésuites, vous n'entendez guère la voix du régent ; vous entendez presque toujours celle de l'écolier; lorsque vous entrez, vous voyez les écoliers divisés en décuries ; vous voyez un écolier d'une décurie supérieure qui récite, et un écolier d'une décurie inférieure qui aussitôt se lève et se présente pour le reprendre, sans livre ; vous voyez que, si l'écolier de la décurie inférieure sait mieux sa leçon, il monte à la place de son concurrent. Même combat à l'explication, même déplacement. Un autre écolier lit-il sa composition ? tous les écoliers peuvent en reprendre les fautes, tous les écoliers deviennent maîtres. Ensuite, lit-on les auteurs, chaque écolier est successivement interrogé sur les beautés, sur les défauts; tous ses camarades peuvent critiquer ses louanges, critiquer ses critiques. Les colléges de l'Université, par leurs fréquentes composi-



tions, exercent plus l'esprit dans l'art d'écrire; les colléges des Jésuites, par leurs débats classiques, exercent plus l'esprit dans l'art de parler: celui-ci vaut mieux que l'autre, ou du moins est d'un plus fréquent usage. »

L'ancien écolier continue :

« On apprend dans les colléges et dans l'élégant latin d'Erasme les beaux préceptes d'éducation. Par exemple, j'appris qu'il fallait dire : Monsieur, en parlant au maître; qu'il fallait, en parlant à des personnages, à des magistrats, à de vénérables et scientifiques personnes, à des régents de théologie, des docteurs, des clercs, fléchir de temps en temps le genou; qu'il ne fallait point parler des dents, qu'il ne fallait point gesticuler, ni se pencher tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; j'entendais souvent à table les maîtres crier aux nouveaux venus : *Poculum a dextris! ad lævam panis!* le verre à droite! le pain à gauche! Il arrivait à de jeunes villageois de ne pas toujours baisser les yeux quand ils buvaient; si les maîtres le remarquaient, ils criaient : *Bibere intortis oculis illiberale est!* et de même ce principal criait à ces gros villageois qui ne savent rien dire, mais qui mangent admirablement bien et ne se taillent guère de petits morceaux : *Carnem minutim in quadra dissere!* Là aussi, j'appris à mes dépens qu'on ne devait point parler au lit. Un soir je voulus demander à mon ami si le lendemain nous irions aux champs : *In cubiculo laudatur silentium*, au lit le silence est recommandé... fut toute sa réponse. »

L'Espagnol arrive à Paris.

« J'avoue, dit-il, que j'ai passé plusieurs jours sans voir ni le Louvre ni les Tuileries. J'ai trouvé que cela ne seyait pas mal à la fierté espagnole, à la gloire de notre Buen-Retiro et de notre Escurial. Dans cette ville, les hôtels des princes et des grands seigneurs paraissent être, par leurs vastes dimensions, les châteaux des rues où ils sont bâtis. Suivant moi, l'hôtel de Carnavalet, rue de la Culture Sainte-Catherine, élev sur les plans de l'abbé de Cluny, décoré par les sculptures de Goujon, est le plus beau, le plus élégant.

» L'hôtel de Cluny, rue des Mathurins, malgré les dentelles en pierre de ses portes et de ses fenêtres, ne peut lui être comparé. Il me tardait de voir le fameux hôtel d'Hercule, devant la porte duquel ce fou de Rabelais fit tant de folies divertissantes, afin d'attirer l'attention des gens du chancelier Duprat, et d'être admis à son audience. Cet hôtel est sur le quai des Augustins. A peu de distance, du même côté de la rivière, est le magnifique hôtel de Nevers, pour lequel Henri III fit bâtir le Pont-Neuf. Je n'approchai pas sans un sentiment de respect de l'hôtel de Clisson ou de la Miséricorde, rue du Chaume; il n'y a pas encore douze ans qu'il était habité par le duc de Guise. Je vis l'hôtel de Soissons, bâti avec une dépense toute royale par Catherine de Médicis. La haute colonne astronomique dont il est surmonté a fait croire au peuple que dans ses vastes appartements avaient lieu des opérations et des scènes de magie. Le peuple a toujours aimé à croire aux magiciens, surtout aux magiciennes, surtout aux magiciennes couronnées.

» Même solitude, et depuis bien longtemps, sur le quai du Louvre, à l'hôtel du connétable de Bourbon. Tout le monde sait qu'il prit les armes contre son roi, et qu'il le fit prisonnier à Pavie. Les portes et les fenêtres de son hôtel furent barbouillées de jaune par la main du bourreau. Les pluies de plus de soixante hivers ne les ont pas encore lavées!

» J'allai, rue Saint-Antoine, visiter l'hôtel de Brissac. Celui-là est fort fréquenté, fort animé; j'espérais y voir ce fameux duc qui, à la journée des Barricades, avec quelques barriques placées à l'extrémité de chaque rue, fit sortir de Paris Henri III; qui, sept ans après, au moyen des bas de chausse blancs que por-

tèrent comme signe de ralliement les bons Français, y fit entrer Henri IV. »

Après les palais viennent les hôpitaux, palais ouverts par la charité, *à Dieu, dans les pauvres.*

« Au commencement de cette semaine, j'étais sorti pour aller faire une visite ; je rencontrai dans la rue Saint-Denis une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles tous habillés de bleu ; la curiosité qu'excita en moi leur joli et uniforme habillement me les fit suivre jusque dans leur maison : c'était l'hôpital des *Enfants orphelins.* Lorsque je fus dans la cour, j'interrogeai : économes, sœurs, domestiques ; tout le monde s'empressait de répondre à mes nombreuses questions ; j'étais enchanté de ce que je voyais et de ce que j'entendais.

» Je visitai en détail les salles d'instruction. On me fit ensuite passer dans la salle des métiers où trois, quatre cents jeunes gens maniaient les instruments de tous les arts. La laine, la soie, le coton, l'ivoire, les bois, les métaux, étaient tous à la fois façonnés. J'étais émerveillé ; je me disais pourquoi une pareille salle d'arts mécaniques ne se trouvait pas dans tous les grands hôpitaux d'enfants. Les jeunes filles, à leur tour, lavent, cardent, filent les laines, les cotons et les soies ; les plus âgées les ouvrent à l'aiguille et les tricotent.

— Maître, demandai-je, à quel âge sortent les jeunes garçons et les jeunes filles ?

— A vingt-cinq ans. Ordinairement, en quittant la maison, ils se marient entre eux, et ces jeunes ouvriers, accoutumés aux vertus religieuses, au travail, à l'économie, forment d'excellents ménages. Les plus heureux époux, les plus sages, les plus habiles artisans de Paris sont sortis des *Enfants bleus.* Ces pauvres enfants, du reste, n'ont eu de déjeuner que depuis le don d'une rente en blé qui leur a été fait par Guillaumette de l'Arche. Que tous les jours Dieu rende bien pour bien à cette bonne Guillaumette ! Jamais les enfants ne commencent leur déjeuner sans la nommer.

» Je puis vous parler aussi des *Enfants rouges*, dont l'hôpital a été fondé par la bonne et aimable reine de Navarre, sœur de François Ier. La chapelle, agréablement et gaiement éclairée par les vitraux qui représentent des histoires d'enfants, est à voir... Les premiers orphelins des *Enfants rouges* furent des fils de pauvres gens forcés de se réfugier dans Paris par les pestes ou les guerres, et qui y moururent sans laisser aucun bien.

» Je veux parler aussi de l'Hôtel-Dieu de Lyon, de son service simple, économique, admirable. Pour tout l'Hôtel-Dieu, une seule salle ; elle est, à la vérité, vaste, aérée, divisée en deux dans sa longueur par des piliers et des grilles ; d'un côté sont les hommes, de l'autre les femmes. Au milieu se trouve une grande cheminée commune autour de laquelle les uns et les autres peuvent se voir, mais sans pouvoir communiquer. Par cette disposition, deviennent encore communs : le mouvement de l'air, la lumière des fenêtres, la clarté des lampes ; et de plus, tous les malades peuvent aussi, de leurs lits, entendre la messe, voir le prêtre qui la dit. J'y ai surtout admiré la propreté : les lits, faits en beau noyer, étoffés en tapisserie, sont tous les jours exactement nettoyés ; les ustensiles brillent. Cette vaste salle forme presque tout l'hôpital : elle est comme le temple de la bienfaisance ou de l'hospitalité. L'administration a pour le service des malades vingt femmes, sans autre salaire que la promesse des récompenses éternelles... »

Les rois de France, à leur tour, comparaissent devant l'Espagnol. Il interroge les anciens serviteurs de la monarchie.

« Quel air trouviez-vous à Louis XII ?

— L'air antique, mais noble, magnifique. Tel il était, telle était sa cour. On y voyait les anciennes luttes, les anciens combats à la hache ; mais on y voyait aussi une in-

nombrable cour, toujours bien vêtue, toujours bien nourrie, toujours entourant le roi, dont le principal goût était celui du spectacle du bonheur de sa maison, qui lui rappelait celui du bonheur de son peuple.

— Quel air trouviez-vous à François Ier?

— L'air élégant et leste d'un chevalier français.

— Dites la vérité, dites plutôt que vous lui trouviez l'air pédant; tel il était, telle était sa cour. On n'entendait, à la table du roi, que du grec et du latin. La nuit, les jeunes seigneurs allaient ferrailler contre les premiers venus. Le jour, autre passe-temps de forfanterie, et un matin, que les uns assaillaient une maison, et que les autres la défendaient, un tison, lancé par le seigneur de Lorges, blessa à la tête un des assaillants... cet assaillant était le roi, qui, obligé de raser ses cheveux, laissa croître sa barbe; toute la cour, toute la France, comme si chacun avait été blessé à la tête, porta et depuis porte les cheveux courts et la barbe longue.

— Quel air trouviez-vous à Henri II?

— Le même air qu'avait son père. Je remarquerai que les goûts, les amusements des siéges figurés finirent à la mort du duc d'Enghien, frappé mortellement par un coffre jeté d'une fenêtre; que les goûts, les amusements des batailles finirent à la mort de Henri II. Ainsi donc, pour faire cesser les amusements les plus déraisonnables, les plus dangereux, autorisés par l'usage ou les permanences de la mode, il faut toujours une grande catastrophe.

— Quel air trouviez-vous à François II?

— L'air d'un grand jeune homme languissant.

— Et à Charles IX?

— L'air violent, sauvage, féroce. Tel il était, telle cependant n'était pas sa cour. Et Henri III?

— Je ne vous le dirai point; jamais je n'ai pu lui trouver d'air caractéristique. Comment se faisait-il que ce monarque qui, au conseil des rois de l'univers, aurait, par la majesté de sa personne et de ses paroles, occupé le trône d'Agamemnon, ne craignait pas de se montrer à sa cour et à son peuple, tantôt avec un bilboquet à la main, tantôt avec une corbeille remplie de petits chiens? Successivement roi de deux grandes nations, il ne régna jamais.

— Quel air trouvez-vous à Henri IV?

— L'air franc et jovial. Tel il est, telle est sa cour; car le courtisan ne manque pas de se faire avec beaucoup d'art une figure aussi bien qu'une âme à l'image de celles du roi. Henri IV aime beaucoup la joie, en fait grande dépense, parce qu'elle ne lui coûte rien. Du reste, je dois convenir que pendant bien des années il n'a pu en faire d'autre. Il était si pauvre, qu'il était obligé d'aller manger tantôt chez les riches seigneurs, tantôt chez les riches financiers; si pauvre, que souvent ses officiers étaient obligés de fournir aux avances de ces nombreuses centaines de pains, de quartes de vin, mentionnées dans de longs rouleaux de parchemin ou états de la dépense du jour, appelée paneterie... Aujourd'hui, le roi est, à la vérité, fort riche, depuis qu'il a pu renoncer à ses goûts pour la poudre à canon qui, si j'ose ainsi parler, faisaient aller tout son argent en fumée, et il a pu se livrer à ses goûts pour les beaux jardins et les beaux bâtiments... »

Nous nous arrêterons ici, mesdemoiselles faute d'espace et non faute de matière; dans un prochain article, nous donnerons de nouveaux extraits des tomes III et IV de cet intéressant ouvrage.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL FUOCO, L'ACQUA E L'ONORE.

FAVOLA.

Il Fuoco, l'Acqua et l'Onore fecero un tempo comunella insieme. Il Fuoco non può mai stare in un luogo; l'Acqua anche sempre si move; onde tutti dalla loro inclinazione indussero l'Onore a far viaggio in compagnia. Prima dunque di partirsi tutti e tre dissero, che abbisognava darsi fra loro un segno da potersi ritrovare, se mai si fossero scostati, e smarriti l'uno dall' altro. Disse il Fuoco: « S' e' mi avvenisse mai questo caso, che io mi segregassi da voi, ponete ben mente colà dove voi vedrete fumo; questo è il mio segnale; e quivi mi troverete certamente. — E me, disse l'Acqua, se voi non mi vedete più, non mi cercate colà, dove vedrete salci, alni, cannucce, o erba molto alta e verde; andate costà in traccia di me; e quivi sarò io.—Quanto è da me, disse l'Onore, spalancate ben gli occhi, e fissatemegli bene adesso, e tenetemi saldo, perchè se la mala ventura mi guida fuori di cammino, sì ch' io mi perda una volta, non mi trovereste più mai. »

Il conte GASPARE GOZZI.

LE FEU, L'EAU ET L'HONNEUR.

FABLE.

Le Feu, l'Eau et l'Honneur se mirent en communauté pour quelque temps. Le Feu ne peut jamais rester dans le même lieu; l'Eau se meut aussi toujours. En raison de cette propension, tous deux engagèrent l'Honneur à voyager de compagnie. Avant donc de se mettre en route tous trois, ils convinrent de se donner entre eux un signe pour se retrouver si jamais ils venaient à s'écarter l'un de l'autre Le Feu dit : « Si, par hasard, je me trouvais séparé de vous, n'oubliez pas que je serai où vous verrez de la fumée; c'est là mon signal; vous m'y trouverez certainement. — Et moi, dit l'Eau, si vous me perdez de vue, ne me cherchez point là où vous verrez la terre aride ou crevassée, mais là où seront des saules, des aulnes, des plantes marécageuses ou de l'herbe bien haute et bien verte; allez sur ma trace en ce lieu-là; j'y serai. — Quant à moi, dit l'Honneur, ouvrez les yeux tant grands que vous pourrez, regardez-moi bien et tenez-moi ferme; car si le destin contraire me conduisait hors du chemin, de sorte que je m'y perdisse une fois, vous ne me retrouveriez jamais. »

Mme VAN TENAC.

BERTHILDE.

I.

« Parbleu! mon cher maître, vous êtes un heureux mortel d'avoir pu contempler tout à votre aise la jeune fille qui a posé pour ce charmant portrait; et, s'il est aussi ressemblant que vous le dites, j'offrirais volontiers à l'original ma main, ma fortune et mon cœur. »

Celui qui parlait de la sorte était un jeune homme d'une beauté noble et élégante; son costume de bon goût, ses manières simples et aisées annonçaient une haute position.

« Rien ne vous sera plus facile que de voir après demain cette demoiselle au bal de la préfecture, répondit l'artiste.

— J'irai bien certainement, reprit le jeune enthousiaste de la beauté, quand il me faudrait pour cela renoncer à cette fameuse chasse au loup que nous devons faire dans la forêt d'Amboise. Mais la chasse et les arts peuvent à peine me consoler de ne pas suivre l'empereur et partager la gloire de nos soldats.. mon grand père s'y oppose..... Mon Dieu! quelle ravissante figure! ajouta-t-il en se plaçant de nouveau devant l'objet de son admiration, et que

le sort de celui qui épousera une pareille femme, sera digne d'envie!

— Peut-être! dit le peintre.

— Pourquoi ce peut-être? interrompit le jeune homme avec vivacité; cette demoiselle ne serait-elle pas aussi vertueuse que belle? cela me paraît impossible avec une physionomie si pleine de candeur et d'innocence; lui connaîtriez-vous quelque défaut de caractère? .. Mais parlez donc!

— Que voulez-vous que je vous dise? répondit le vieux peintre en riant, l'on m'a donné six séances de deux heures chacune; ce temps suffit pour faire un portrait, mais non pour connaître une femme. D'ailleurs, je ne vois pas en quoi le caractère de cette demoiselle peut vous intéresser; vous ne pouvez pas l'épouser.

— Pourquoi pas, s'il vous plaît?

— Parce que monsieur votre oncle n'y consentirait jamais, répondit le peintre, car cette jeune fille n'est distinguée ni par sa fortune, ni par sa naissance.

— Elle est admirablement belle, et pour une femme c'est la première des distinctions, répondit vivement le jeune homme; ainsi, dites-moi, de grâce, son nom, sa position, tout ce que vous avez appris sur son compte..... »

L'artiste allait répondre, lorsqu'il fut interrompu par deux ou trois petits coups frappés discrètement à la porte de l'atelier... Un domestique en livrée entra.

Il venait de la part de M. le marquis de Vermorand, chercher M. Émile.

« Adieu, donc, mon cher maître, dit le jeune homme à l'artiste; demain nous reprendrons cet entretien. »

II.

Dix minutes plus tard, le comte Émile de Vermorand se trouvait en présence d'un vieillard dont la haute taille, bien que légèrement courbée sous le poids de ses soixante-dix années, conservait cependant toute la dignité de l'âge mûr. Au moment où le jeune homme entra dans l'appartement, le marquis, enveloppé dans une douillette de soie brune, était assis devant son bureau. Il répondit par une légère inclination de tête au salut respectueux du comte, et de la main lui désignant un siége:

« Asseyez-vous, mon neveu, lui dit-il d'un air grave, et écoutez-moi attentivement, car je vais vous parler de choses importantes.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix presque timide, et qui contrastait étrangement avec le ton dégagé de sa conversation chez le peintre.

— La mort s'est appesantie cruellement sur tous les membres de notre famille, jadis si florissante... reprit le vieillard d'une voix lente et douloureuse, elle m'a enlevé mes trois fils, et, de tous ceux qui m'étaient attachés par les liens du sang, il ne me reste plus d'héritiers que vous et votre cousine de Boisvilliers, fille unique de feu ma pauvre sœur, comme vous êtes l'unique enfant de feu mon frère. J'ai donc pris la résolution d'unir votre destinée à celle de ma nièce, afin d'ajouter, aux biens que je vous laisserai après ma mort, l'immense fortune des Boisvilliers, et relever ainsi le nom et l'éclat de notre maison.

— Mon cher oncle, reprit Émile faisant un effort pour surmonter la crainte extrême que lui inspirait le marquis, j'aurai l'honneur de vous faire observer que nous ne nous sommes jamais vus, ma cousine et moi, et qu'il pourrait se faire que je ne lui convinsse pas.

— Votre cousine est bien élevée; sa mère lui a fait part, avant de mourir, du projet d'union qu'elle et moi, nous avions conçu depuis longtemps, et le moindre désir de ma sœur sera toujours un ordre pour sa fille. Ne vous mettez donc point en peine du consentement de mademoiselle de



Boisvilliers; songez seulement à vous rendre digne de son affection. Si je ne vous ai pas parlé plus tôt du sort brillant qui vous était préparé, c'est que la cérémonie du mariage ne devant s'accomplir qu'après la fin du deuil de ma nièce, je n'ai pas cru devoir vous distraire de vos études; maintenant, ce deuil est fini, Berthilde nous attend, faites donc à la hâte vos préparatifs de voyage... nous partirons demain matin pour le château de Boisvilliers. »

Le jeune homme avait changé plusieurs fois de couleur en entendant les paroles de son oncle; mais quels que fussent les sentiments divers qui s'agitaient dans son âme, il sortit sans se permettre de faire d'autre observation.

III.

Le lendemain, une chaise de poste emportait le marquis et son neveu sur la route de Tours à Poitiers. Le vieillard, réveillé plus matin que de coutume et bercé par les mouvements de la voiture, ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil, tandis que le jeune homme, plongé dans ses réflexions, regardait d'un air distrait les arbres chargés de fruits et la campagne verdoyante qui s'enfuyaient rapidement derrière lui.

« Et ce bal, où cette belle personne doit se trouver ce soir et auquel je n'assisterai pas!... se disait-il. Ah! si ma cousine avait le bon esprit de ressembler à ce délicieux portrait qui est resté gravé dans mon souvenir! ou si, du moins, elle ressemblait à sa mère! Ma tante de Boisvilliers était, dit-on, aussi remarquable par sa beauté que par son esprit. »

Dans ce moment, un cahot de la voiture éveilla le marquis. Il huma lentement une prise de tabac, regarda par la portière, et dit d'un ton joyeux, qui ne lui était pas habituel:

« Mon Dieu! que cette campagne est riche et que le ciel est pur aujourd'hui! Si le temps se maintient ainsi toute la journée, nous aurons fait un agréable voyage.

— Monsieur, dit Émile, encouragé par la bonne humeur du vieillard, vous avez déjà vu ma cousine?

— Sans doute, répondit le marquis; j'ai été deux fois à Boisvilliers pendant que vous voyagiez en Allemagne, avec votre précepteur; et j'y suis retourné, il y a un an, au moment de la mort de la comtesse.

— Alors, vous pouvez me faire le portrait de Berthilde.

— Je vous ai dit qu'elle était digne en tout point du nom que vous allez lui offrir.

— Je ne doute pas de ses vertus, monsieur, répliqua le jeune homme, s'enhardissant peu à peu; mais je suis très-préoccupé, je l'avoue, de savoir si ma cousine est laide ou jolie, blonde ou brune, grande ou petite.

— Vous le saurez ce soir. »

Ces paroles furent prononcées d'un ton qui n'admettait pas de réplique; le jeune homme prit le parti de se taire, mais il ne put de même imposer silence à son imagination.

« Ah! ma cousine est sèche, noire et gravée de petite vérole, se disait-il en rongeant de dépit le bout de ses gants; autrement, pourquoi mon oncle refuserait-il de me la dépeindre?... Peut-être aussi, ajouta-t-il, après quelques minutes de réflexion, l'âge du marquis le rend-il si indifférent pour la beauté, qu'il n'a pas même remarqué les traits de Berthilde, et qui sait! ce bon oncle veut peut-être me ménager une agréable surprise! »

Ce fut dans ces alternatives de crainte et d'espérance que le jeune homme arriva à Poitiers.

IV.

Il était sept heures du soir, lorsque la chaise de poste entra dans la longue allée de platanes qui conduit au château de

Boisvilliers. A l'approche de l'antique manoir, dont les tourelles élancées se détachaient admirablement sur l'horizon, doré par les dernières lueurs du jour, Émile sentit son cœur battre avec force, il attacha ses yeux sur les épaisses murailles du vaste édifice, comme s'il eût pu voir au travers.

Cependant, aux claquements du fouet du postillon, un jeune paysan, placé en sentinelle, prit sa course vers le château, et bientôt deux femmes s'avancèrent sur le perron. L'une d'elles était vêtue de noir et marchait lentement; à la légèreté avec laquelle l'autre accourait au-devant de la voiture, on jugeait facilement qu'elle était jeune... ce devait être Berthilde. Sa robe était de mousseline blanche, son voile de gaze flottait au gré du vent; cet ensemble virginal enchanta le jeune homme.

« Elle doit être charmante, » pensa-t-il, en relevant son col et ses cheveux, pendant que le marquis mettait pied à terre.

« Que je suis heureuse de vous revoir, mon cher oncle, dit une voix douce et mélodieuse qui allait à l'âme; et vous, mon cousin, soyez le bienvenu dans le château de nos aïeux, où je suis seule, hélas! pour vous recevoir... »

Emile se pencha vivement vers la jeune fille pour regarder son visage; mais, émue par le souvenir de la mère chérie qu'elle pleurait sans cesse, Berthilde venait de porter son mouchoir à ses yeux, et son cousin ne put l'apercevoir; d'ailleurs, l'obscurité était déjà devenue trop grande pour qu'il eût pu distinguer suffisamment ses traits.

« Appuyez-vous sur moi, mon bon oncle, » dit Berthilde, que le vieillard venait de presser dans ses bras avec une tendresse dont son neveu ne l'aurait pas cru susceptible.

Tous trois s'acheminèrent alors lentement vers le château, où Mme Hubert, gouvernante de Mlle de Boisvilliers, les attendait dans le salon.

« Je vous ai fait allumer du feu, car les soirées commencent à être fraîches, » dit Berthilde en conduisant le marquis dans un grand fauteuil.

En ce moment, Emile put enfin apercevoir, à la lueur des bougies, le visage sur lequel il avait déjà fait des conjectures si diverses. Hélas! le désenchantement devait être complet! Berthilde était d'une laideur rare chez une jeune fille de dix-sept ans: sa figure pâle et maigre était couverte de taches de rousseur; ses lèvres épaisses laissaient apercevoir, en s'entr'ouvrant au moindre sourire, des dents blanches, mais mal rangées; ses petits yeux gris étaient surmontés de sourcils presque blancs; ses cheveux, d'un blond douteux, étaient relevés en petites tresses tournées au-dessus d'un cou trop mince, et sa haute taille manquait de grâce et de souplesse.

La foudre tombée aux pieds du jeune homme l'aurait moins abasourdi que cet ensemble disgracieux; heureusement pour Berthilde, qu'elle ne s'aperçut point de l'impression désagréable qu'elle venait de produire sur son cousin, tout occupée qu'elle était de ses devoirs de maîtresse de maison, et, quelques instants après, la cloche annonçant le souper, elle passa son bras sous celui du marquis et le conduisit dans la salle à manger, où un repas délicat attendait les voyageurs.

« En vérité, ma nièce, il faut que vous soyez un peu fée pour avoir ainsi deviné tous mes goûts, disait le vieillard en mangeant d'un appétit qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

—Je n'ai point deviné, mon cher oncle, répondit Berthilde, je me suis rappelé les mets que vous préfériez.

— Que vous êtes bonne et attentive! reprit le marquis avec affection. Comment, mon neveu, vous ne faites pas honneur à cet excellent salmis de bécasses!

— Je crains que monsieur le comte ne soit malade, dit Mme Hubert.

— Ce n'est rien, absolument rien, ma-

dame, une migraine subite, se hâta-t-il de répondre; ne faites pas attention, je vous prie.»

Les regards de Berthilde s'attachèrent sur son cousin avec une vive sollicitude; après le repas elle s'approcha de lui, et lui demanda timidement : « Comment va votre migraine, mon cousin? »

Celui-ci releva vivement la tête, et ses yeux, rencontrant le fade visage de Mlle de Boisvilliers, il les baissa aussitôt en balbutiant quelques mots de remercîments et d'excuse; puis il demanda la permission de se retirer.

Mme Hubert le conduisit dans une pièce meublée avec une élégante recherche, car tout avait été prévu par Berthilde pour rendre sa maison agréable aux hôtes qu'elle attendait; mais Émile était trop préoccupé pour remarquer alors toutes ces attentions; ce qu'il voulait, surtout, c'était se trouver seul avec ses pensées, seul avec son désespoir.

« J'irai demain trouver mon oncle, se dit-il, et je lui déclarerai hardiment qu'il m'est impossible de lui obéir dans cette circonstance. »

Pendant ce temps, Berthilde accompagnait le vieillard jusqu'à l'appartement qui lui était préparé, s'assurait par elle-même qu'il avait sous la main tout ce qui pouvait lui être utile ou agréable, et allait se renfermer dans sa chambre le cœur troublé de crainte et d'espérance, à l'idée de son prochain mariage.

V.

Dès qu'il fut jour, Émile, qui n'avait pas dormi de la nuit, résolut de mettre à exécution son projet de la veille.

« Mon oncle est-il seul? demanda-t-il au valet de chambre.

— Monsieur le marquis lit son journal, tout ravi de l'attention que Mademoiselle a eue de le faire venir ici, où il ne s'attendait pas à le trouver. »

Le moment est favorable, pensa le jeune homme; mais, prêt à franchir le seuil de la porte, il sentit son courage faiblir. Émile de Vermorand avait été élevé dans de tels sentiments de crainte et de respect pour le parent généreux, mais sévère, qui l'avait recueilli dès l'enfance, que, sur le point de déclarer la résolution qu'il avait prise de ne pas épouser Mlle de Boisvilliers, il n'eut plus la force d'affronter l'indignation du marquis et se retira honteux de sa timidité, et mécontent de lui-même et des autres.

Comme il traversait le vestibule pour aller respirer l'air dans le parc, il fut tout étonné d'y rencontrer la jeune maîtresse de la maison, entourée de plusieurs petites paysannes qui recevaient d'elle du pain, des médicaments et des vêtements. A la vue de sa cousine, dont le négligé, quelque propre qu'il fût, n'augmentait point les charmes, Émile sentit redoubler sa mauvaise humeur; il accusait injustement la pauvre fille du chagrin qu'il éprouvait, et se disposait même à l'éviter lorsque s'avançant à sa rencontre, elle lui dit d'une voix affectueuse : « Comment vous trouvez-vous ce matin?

— Je souffre beaucoup, répondit-il avec brusquerie, mais ne vous occupez point de moi... le grand air me fera du bien. »

Et il s'éloigna précipitamment.

« Monsieur le comte est certainement un beau cavalier, mais pour un fiancé, il se montre peu aimable, dit la vieille gouvernante, qui venait d'entrer.

— Il est souffrant, » répondit Berthilde avec indulgence.

Quand l'heure du déjeuner fut venue, et que le marquis, s'apercevant à son tour de l'humeur maussade du jeune homme, lui en témoigna à haute voix son mécontentement, mademoiselle de Boisvilliers prit la défense de son cousin, avec une bonté charmante, assurant que la migraine faisait tellement souffrir, qu'elle s'étonnait qu'il eût eu le courage de quitter son lit.



« Allons! il ne me manquait plus que d'être excusé par elle, après avoir été grondé comme un enfant par mon oncle, » se dit Émile avec dépit.

Pour chercher une contenance, il s'approcha d'un chevalet tout dressé dans un coin du salon.

« Vous vous occupez de peinture, mademoiselle? dit-il à Berthilde.

— Oui, mon cousin; je sais que vous aimez beaucoup cet art, et, s'il vous était agréable de peindre quelque paysage, je vous indiquerais des sites délicieux dans les environs du château.

— Le paysage est un genre qui ne me plaît pas, répondit-il froidement, je ne m'occupe que du portrait; j'ai déjà copié plusieurs têtes de femme, de jolies femmes, bien entendu, car je ne puis aimer que celles-là; la beauté est à mes yeux le plus grand de tous les avantages. »

Une rougeur subite colora les joues de la jeune fille, et d'une voix altérée elle dit, en baissant les yeux: « Les portraits de nos aïeules se trouvent dans la bibliothèque; vous les verrez avec plaisir, mon cousin, car il y en a de charmantes »

Cette inaltérable douceur désarma Émile; il eut honte de sa cruauté.

« Après tout, se dit-il, ce n'est pas sa faute, si elle est laide. »

Et, soit pitié, soit repentir, il se montra plus affable; mais le mal était fait. Berthilde souffrait à la fois dans sa légitime affection et dans son amour-propre; et quand le soir fut venu, que la pauvre enfant se trouva libre de se retirer dans sa chambre, elle en ferma la porte avec soin, et se plaçant devant sa glace: « Hélas! dit-elle avec découragement, si mon cousin ne peut aimer qu'une jolie femme, il n'aura jamais d'affection pour moi! »

Des larmes amères s'échappèrent de ses yeux, puis elle tomba à genoux et s'écria du fond du cœur:

« Mon Dieu! vous savez que c'était pour obéir au dernier vœu de ma mère que je désirais ce mariage, et sans connaître mon cousin, je m'étais si fort habituée à le regarder comme mon fiancé devant vous, que mon cœur saigne à la seule idée de renoncer à lui; cependant, ô mon Dieu! s'il devait être malheureux auprès de moi, brisez vous-même un engagement que je n'aurais peut-être plus le courage de rompre. »

Pendant qu'elle continuait de prier, un bruit étrange, à cette heure avancée, troubla le silence de la nuit. Berthilde prêta l'oreille, c'étaient les pas de plusieurs chevaux galopant dans la grande allée; elle regarda à travers les vitres, et vit des armes briller à la clarté de la lune. Mademoiselle de Boisvilliers sonna ses gens; mais avant qu'ils fussent en état de paraître devant leur maîtresse, on frappait rudement à la porte principale.

« Qui demandez-vous? dit Berthilde en ouvrant sa fenêtre.

— M. Émile de Vermorand! lui répondit une voix. Nous lui apportons un ordre de l'empereur.

— Mon Dieu! que signifie tout cela? s'écria-t-elle très-alarmée en s'élançant dans le corridor où les domestiques arrivaient de toutes parts.

— Je vais en avoir l'explication, ma cousine, dit Émile, qui venait de paraître à la porte de sa chambre; attendez-moi ici, de grâce. »

Quelques moments après, il remontait les yeux pétillants d'une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

« C'est un brevet de garde-d'honneur qui m'arrive, dit-il; il me faut partir à l'instant même. »

Berthilde jeta un cri de douleur.

« N'y a-t-il aucun moyen de vous faire remplacer? s'écria-t-elle; un cousin est presque un frère, et toute ma fortune est à votre disposition.

— Vous l'avouerai-je? répondit Émile, il m'en coûterait beaucoup de perdre cette occasion d'acquérir quelque gloire; d'ail-



leurs nul ne peut se soustraire aux ordres de l'empereur ; laissez-moi donc me rendre où mon inclination m'appelle autant que mon devoir de Français.

— Votre bonheur sera toujours le plus cher de mes vœux, lui dit-elle avec émotion, et soyez persuadé, mon cousin, qu'il n'est aucun sacrifice que je ne sois prête à lui faire.

— Vous êtes un ange, Berthilde ! » s'écria-t-il, et tous deux se rendirent chez le marquis.

Rien ne saurait dépeindre le courroux du vieillard contre ce gouvernement impérial qui lui enlevait si inopinément l'héritier de son nom, son enfant d'adoption ; mais il fallut bien le laisser partir... Le garde-d'honneur, après avoir fait ses adieux à son oncle, salua mademoiselle de Boisvilliers, et dit en lui baisant la main : « Croyez, ma cousine, que je n'oublierai jamais combien vous êtes bonne.

— Moi, je prierai Dieu pour vous tous les jours de ma vie. »

Ils se séparèrent, lui joyeux comme un jeune et ardent coursier délivré de ses entraves, elle le cœur brisé et les yeux pleins de larmes.

VI.

Les tendres soins de Berthilde adoucirent peu à peu l'affliction du marquis, et lui devinrent si indispensables, qu'après un séjour de quelques mois au château de Boisvilliers, le vieillard la pria de le suivre à Tours, où ses affaires le rappelaient. Ce ne fut point sans une vive douleur qu'elle quitta ce vieux manoir où elle avait longtemps vécu heureuse auprès de sa mère chérie, dont les restes mortels reposaient dans la chapelle ; mais elle sacrifia, sans balancer, tous ses goûts de retraite, à la pensée d'être utile et agréable à son oncle, qui lui confia le soin de sa maison.

Cependant de nouveaux chagrins attendaient la jeune fille dans ce monde où le marquis voulut absolument la présenter ; sa laideur éloignait d'elle tous les jeunes gens, et la première fois qu'elle parut au bal, il fallut que la maîtresse de la maison lui cherchât des danseurs.

« Mon Dieu ! qu'il est dur d'être délaissée de la sorte ! » se dit-elle avec tristesse, quand elle fut de retour dans son appartement. Elle se débarrassa à la hâte de la brillante parure que son oncle avait choisie lui-même, et se prosternant devant son crucifix, elle s'écria :

« Mon Dieu ! qui avez permis que je subisse ces humiliations, faites-moi la grâce d'être si bonne pour tous ceux qui m'approchent, que je parvienne à m'en faire aimer, malgré ma laideur. »

En parlant de la sorte, Berthilde pensait surtout à son cousin, dont le nom avait été déjà cité plusieurs fois avec éloge dans les bulletins de la Grande-Armée.

Le vœu de mademoiselle de Boisvilliers fut exaucé en partie, car elle se montra si bienveillante envers les autres femmes, si aimable et si indulgente pour tout le monde, qu'elle devint chère aux amis de son oncle, et qu'au bout de quelques mois, sa réputation d'esprit et de bonté était si solidement établie, que personne n'eût osé se permettre la plus légère plaisanterie sur sa figure ou sur sa taille. Ce succès mérité releva le courage de la pauvre enfant.

« Pourquoi mon fiancé ne m'aimerait-il pas aussi, quand je lui aurai donné des preuves de tendresse et de dévouement ? » se dit-elle. Et dans cet espoir d'accomplir un jour la dernière volonté de sa mère, elle travaillait avec constance à acquérir de nouveaux talents et à perfectionner ses vertus.

Émile qui s'était conduit en brave, et avait heureusement échappé à tous les périls de la guerre, écrivit à son oncle une lettre, datée de Paris, où Napoléon venait de rentrer. Le marquis fit aussitôt des démarches, parvint à obtenir, pour le garde-d'honneur, un congé de deux mois, et lui ordonna de venir sur-le-champ, voulant



profiter de ce temps de repos afin de réaliser le plus cher de ses vœux. Berthilde, doucement émue, quoique fort inquiète, attendait son cousin, lorsqu'un jour le marquis entra chez elle dans un état d'irritation difficile à décrire. Ses membres étaient agités d'un mouvement nerveux, il froissait convulsivement entre ses mains une lettre qu'il venait de recevoir.

«Le misérable! s'écria-t-il, me faire manquer à ma parole... me résister de la sorte!... Tenez... lisez!»

Le vieillard n'en put dire davantage, son visage s'empourpra, ses yeux devinrent fixes et hagards... il tomba frappé d'apoplexie.

VII.

Une abondante saignée, des soins intelligents et assidus ranimèrent le marquis. Son regard erra d'abord quelque temps, incertain, tout autour de sa chambre, puis reconnaissant Berthilde : « C'est vous, ma fille! lui dit-il, vous êtes toujours là comme mon bon ange; soyez bénie pour tous les soins que j'ai reçus de vous, pour toutes les joies dont vous avez embelli mes dernières années. Quant à mon neveu..... »

La jeune fille voulut répondre.

«Les moments sont précieux, dit le malade en l'interrompant; voici la clef de mon secrétaire, il renferme mon testament, dont je veux que vous preniez connaissance aussitôt que j'aurai cessé de vivre; maintenant, faites appeler mon confesseur, car je n'ai pas de temps à perdre. »

Quelques heures plus tard, le marquis de Vermorand, atteint d'une nouvelle attaque, expirait doucement entre les bras de sa fille d'adoption.

Berthilde, toute en larmes, voulut elle-même lui fermer les yeux; et, comme elle lui rendait ce dernier devoir, elle aperçut sur le lit, la lettre qui avait si fort excité la colère du vieillard. La jeune fille s'en empara, reconnut l'écriture de son cousin, et, s'approchant des cierges funèbres que madame Hubert venait d'allumer, elle lut ce qui suit :

« Mon cher oncle,

» Pardonnez-moi de résister à vos ordres; j'estime ma cousine de Boisvilliers, mais je ne saurais l'aimer, tant je la trouve dépourvue de beauté et de grâce. J'avais voulu vous le dire dès le premier jour que je la vis; le courage me manqua, je redoutais de vous déplaire; en réfléchissant aujourd'hui qu'il me serait impossible de la rendre heureuse, et que, d'ailleurs, son immense fortune et ses vertus lui feront trouver sans peine un mari digne de son alliance et de la vôtre, j'éprouve moins de regrets à rompre un engagement auquel ma bouche et mon cœur sont restés étrangers.»

« Mon Dieu! que votre volonté soit faite! » dit la jeune fille, en donnant un libre cours à ses larmes.

Puis, se rappelant aussitôt les derniers ordres de son oncle, elle ouvrit le secrétaire, en tira un testament qu'elle lut tout haut, et dont voici la principale disposition :

« Je lègue tous mes biens, par portions égales, à mon neveu et à ma nièce, mes héritiers naturels, à la condition expresse qu'avant la fin de l'année ils s'unisent ensemble par les liens du mariage; et si mon neveu refusait de se soumettre à cette clause, ma fortune appartiendrait tout entière à ma nièce bien-aimée. »

« Pauvre cher oncle! dit la jeune fille en déposant un dernier baiser sur la froide main du cadavre, votre affection pour moi ne s'effacera jamais de mon souvenir. »

Alors, s'approchant d'un cierge, elle brûla le testament.

« Que faites-vous! s'écria madame Hubert.

— Je suis l'inspiration de mon cœur, répondit-elle en activant la flamme, et je suis sûre que, du haut du ciel, mon oncle, en ce moment, m'approuve. »



Puis, s'agenouillant au pied du lit mortuaire, elle passa la nuit à prier.

VIII.

Trois ans plus tard, par une nuit du mois de juin 1815, deux braves, échappés aux désastres de Waterloo, se traînaient péniblement dans les sentiers d'un bois.

» Capitaine! il m'est impossible d'aller plus loin, dit l'un d'eux en s'asseyant au pied d'un chêne; et les cosaques, la fatigue ou la faim devraient-ils me tuer cette nuit... je ne peux aller plus loin.

— Allons, Antoine, du courage, répondit le capitaine, qui portait un bras en écharpe et dont la tête était entourée d'un mouchoir ensanglanté, marchons encore... nous devons approcher du château. »

Mais, pendant qu'il parlait, ses forces le trahissant, il tomba évanoui.

« Au secours! mon capitaine se meurt! » s'écria le soldat, qui se relevait à demi et s'affaissa de nouveau, épuisé par ce dernier effort.

Cependant deux bûcherons, qui se rendaient à leur travail matinal, entendirent les cris et accoururent en toute hâte.

« Ces hommes sont blessés et bien malades, dit l'un d'eux en les examinant avec attention; ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les porter chez la bonne dame. Amène la charrette, mon garçon, et mettons-nous en route, car nous avons du chemin à faire. »

Lorsque l'officier blessé reprit l'usage de ses sens, sa tête et son bras étaient pansés avec soin, ses membres endoloris reposaient dans un lit bien propre, et une femme d'un âge mûr, portant le costume des religieuses hospitalières, lui faisait avaler quelques gouttes de bouillon.

« Où suis-je? balbutia-t-il d'une voix à peine intelligible.

— Dans une maison où vous ne manquerez pas de soins, répondit sa garde-malade.

— Et mon soldat? demanda le capitaine, cherchant à regarder autour de lui.

— Il dort dans ce lit; mais tenez-vous tranquille et gardez le silence. »

Le capitaine obéit d'autant plus aisément que ses forces ne lui permettaient pas d'en dire davantage; et, le bien-être qu'il éprouvait lui venant en aide, il s'endormit de nouveau. Durant ce sommeil il lui sembla voir une vieille dame reposer près de lui dans un fauteuil et une jeune fille prier à genoux au pied de son lit; il se trouvait dans une pièce, aussi propre que simplement meublée, contenant plusieurs lits entourés de rideaux blancs. « Comment suis-je donc arrivé dans cet hôpital? » se disait-il, essayant de recueillir ses souvenirs... il ne s'éveilla que le lendemain au grand jour.

« Eh bien! capitaine, comment ça va-t-il maintenant? lui dit Antoine.

— Beaucoup mieux, et toi-même, mon garçon?

— Oh! moi, répondit-il en se mettant sur son séant, je suis comme qui dirait hors de danger; j'ai bu, mangé et dormi; et, comme je n'étais malade que de soif, de faim et de fatigue, le traitement a réussi à merveille; si bien que je suis tout prêt à doubler la dose; mais parlons de vos blessures, j'espère que l'on ne sera pas obligé de vous couper le bras comme le chirurgien le voulait hier au soir. Mille bombes! ce serait dommage, un bel officier comme vous?

— Que dis-tu? s'écria le capitaine avec un certain effroi.

— Je dis que le chirurgien voulait vous couper le bras, donnant pour ses raisons qu'il fallait savoir sacrifier un membre afin de conserver les autres; les vieilles Sœurs disaient comme lui, mais la jeune a assuré qu'elle saurait bien vous guérir sans cela; puis elle vous a pansé si gentiment que c'était plaisir à voir; et, tenez, la voilà qui vient vers vous, ajouta-t-il en posant sur son front le revers de sa main droite.

— En croirai-je mes yeux! s'écria le capitaine, qui n'était autre qu'Émile de Vermorand; il venait de reconnaître mademoiselle de Boisvilliers dans la jeune garde-malade qui l'avait veillé toute la nuit; vous ici, ma cousine? dans un hôpital.

— Non, monsieur, répondit madame Hubert, qui entrait en ce moment, c'est l'hôpital qui est chez mademoiselle.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le capitaine.

— Mon Dieu! rien que de bien simple, répondit Berthilde timidement; je tâche d'employer le temps et la fortune, dont j'ai de reste, à être utile aux pauvres gens de ce pays; deux bonnes sœurs hospitalières veulent bien m'aider dans cette tâche, et nous avons consacré une aile de ce vaste manoir à servir d'école aux petits enfants du village et d'hôpital aux malades. Je rends grâce à la Providence qui a inspiré aux bûcherons, lorsque vous étiez évanoui dans le bois, l'idée de vous transporter dans le château de notre cher oncle.

— Ah! ma cousine, comment vous exprimer ma reconnaissance?

— En me laissant vous soigner de mon mieux, dit-elle avec un doux sourire; j'ai promis au docteur de vous guérir, et vous ne voudriez pas me faire manquer à ma parole. »

Pendant un mois entier, Berthilde, aidée des bonnes sœurs, pansa les blessures de son cousin avec une adresse qui eût fait honneur au chirurgien le plus habile. Au bout de ce temps, le malade put être transporté au pavillon du jardin, dans lequel se trouvait un appartement complet, qui avait été restauré avec beaucoup de luxe; Antoine, fidèlement attaché au service de son capitaine, l'avait suivi; et Berthilde, toujours bonne et douce, cherchait à le distraire en causant avec lui et en lui faisant de temps à autre des lectures intéressantes.

Vers ce temps, on apprit au château la seconde abdication de Napoléon et le licenciement de l'armée impériale; cette circonstance rendait à M. de Vermorand sa liberté. Dès qu'il fut en état de marcher, il voulut visiter en détail les fondations charitables de sa cousine; l'école où les sœurs enseignaient le catéchisme, la lecture et l'écriture, à tous les enfants du village; l'ouvroir où elles montraient aux petites filles à coudre et à tricoter; l'hospice où deux ou trois vieillards sans famille avaient déjà reçu leurs invalides; les salles où les malades étaient soignés; et Berthilde trouvait un grand plaisir à voir son cousin approuver vivement tout ce qu'elle avait établi. Lorsqu'elle parut dans la cour où les enfants prenaient alors leurs ébats, tous se précipitèrent à sa rencontre en l'appelant *la Bonne Dame*, c'était à qui en obtiendrait un sourire ou parviendrait à lui baiser la main.

« Comme on vous aime ici! lui dit le capitaine en la regardant avec intérêt.

— Oui, répondit Berthilde tout émue; aussi suis-je bien heureuse.

— Ainsi, vous ne désirez pas d'autre bonheur?

— Non, dit-elle, car je n'aime point le monde et je ne veux plus me marier.

— Parlez-vous sérieusement, ma cousine?

— Très-sérieusement, répondit-elle; voilà déjà plusieurs années que je pense de la sorte.

Le capitaine devint pensif, mais la jeune fille ne s'en aperçut pas, occupée qu'elle était à distribuer des livres et des images aux enfants qui s'étaient le mieux conduits dans le cours de la semaine; puis, dans la crainte qu'il ne se fatiguât trop ce jour-là, elle prit le bras de son cousin et le reconduisit jusqu'à la porte de son pavillon.

Le temps de la convalescence s'écoula dans une douce intimité; un mois se passa encore sans que le capitaine parlât de son départ. M. Gautier, le vieil intendant de

la famille, qui, depuis la mort du marquis, n'avait point quitté mademoiselle de Boisvilliers et lui servait, pour ainsi dire, de tuteur, commença à trouver étrange ce séjour prolongé; et, d'accord avec madame Hubert, il alla trouver le jeune homme pour lui dire que, quoiqu'il n'habitât pas précisément le château, les convenances ne lui permettaient guère de rester plus longtemps chez mademoiselle de Boisvilliers.

« Est-ce de la part de ma cousine que vous me donnez cet avis? demanda-t-il en changeant de couleur.

—Non, monsieur le capitaine; c'est mon attachement pour mademoiselle qui m'a fait vous soumettre ces réflexions que je vous prie de ne point prendre en mauvaise part.

— J'approuve votre zèle, monsieur, répondit le jeune homme, et je ferai dès aujourd'hui mes préparatifs de départ; mais je veux auparavant avoir un entretien avec ma cousine.

— Vous la trouverez dans son atelier de peinture avec madame Hubert, » dit l'intendant, qui s'inclina et sortit.

Le capitaine s'y rendit aussitôt.

« Ma cousine, dit-il d'une voix émue, je viens vous faire mes adieux.

— Quoi, vous partez! s'écria-t-elle en pâlissant.

— Il le faut bien, répondit-il avec un soupir.

— Et où allez-vous?

— En Italie, en Allemagne... que sais-je? Peu m'importe l'endroit, puisque je ne puis rester auprès de vous, et que je serai également malheureux partout où vous ne serez pas.

— Que dites-vous? reprit-elle en rougissant.

— Je dis que je vous aime de toute mon âme, et que je suis au désespoir de la résolution que vous avez prise de ne point vous marier.

— Où prenez-vous, s'il vous plaît, que mademoiselle ne veuille point se marier? répliqua madame Hubert.

— Hélas! répondit-il, ma cousine elle-même me l'a répété plusieurs fois, et je sais bien qu'elle a refusé les plus brillants partis de la province.

— C'est que j'avais promis à ma mère mourante de n'avoir d'autre époux que celui qu'elle m'avait choisi dès l'enfance; et je lui tiendrai parole, répondit Berthilde en baissant les yeux.

— Que veulent dire ces mots? s'écria le capitaine transporté de joie; consentiriez-vous à devenir ma femme?

— Si ma figure ne vous fait plus peur, dit Berthilde avec un triste sourire.

— Ah! quelle injure, ma chère Berthilde!... Puis il ajouta, après un instant de réflexion : Je ne veux rien vous cacher, ma cousine; j'avoue, à ma honte, qu'il fut un temps où je ne vous trouvais rien moins que jolie; mais vous avez tellement embelli depuis lors qu'aucune femme ne me paraît plus charmante que vous.

— Vous vous trompez, monsieur le capitaine, dit madame Hubert, mademoiselle n'a pas embelli, mais c'est que vous la connaissez maintenant, et tous ceux qui la connaissent ne peuvent s'empêcher de l'aimer. »

IX.

Trois semaines plus tard, le dernier vœu de la comtesse de Boisvilliers et de son noble frère se trouvait accompli. Ce ne fut que plusieurs mois après que le capitaine qui prit dès lors le titre de marquis de Vermorand, apprit de madame Hubert avec quelle générosité mademoiselle de Boisvilliers avait brûlé le testament de son oncle, qui la faisait seule héritière au préjudice de son cousin, et cela au moment même où elle venait d'apprendre qu'il refusait de l'épouser. Mais déjà rien ne pouvait ajouter à l'admiration et à la tendresse

que le jeune mari ressentait pour son aimable femme, et ses sentiments, fondés sur l'estime et le charme de la vertu, ne s'affaiblirent jamais.

Berthilde eut plusieurs beaux enfants qu'elle éleva avec soin, et qui l'entourent encore de respect et d'amour.

EUGÉNIE D. DE LA ROCHÈRE.

LA TOUSSAINT.

Nous n'avons point ici de demeure permanente.
SAINT PAUL, *Aux Hébreux*.

Des lauriers de ses fils quand Rome enorgueillie,
Saluant la victoire en ses murs accueillie,
Du Capitole auguste ornait les vieux parvis,
Et pour mieux applaudir, à la fois reine et mère,
L'heureux triomphateur du Parthe ou de l'Ibère,
Étalait ses trésors, au monde entier ravis;

Quelle fête éclatante et quel prix pour la gloire!
Le vainqueur dominait, de son char de victoire,
Ses vaillants compagnons, aux belliqueux refrains;
Les aigles s'inclinaient, de lauriers couronnées,
Et les rois, ses vaincus, fronts nus, mains enchaînées,
A sa suite traînaient leur honte et leurs chagrins.

Les Romains retenus sur un lointain rivage,
Dans la Scythie inculte ou la Gaule sauvage,
Pour ce superbe espoir affrontaient le péril;
Ils saluaient, joyeux, ces fêtes solennelles,
Le repos succédant aux guerres éternelles,
Le triomphe au labeur, la patrie à l'exil!

Comme ces fils de Rome antique,
Notre vie est un long combat,
Mais dans le sein le plus stoïque,
Parfois l'âme triste s'abat.
Pourtant, il est un jour suprême,
Il est un brillant diadème
Pour le front des victorieux;
Après tant de luttes fatales,
Il est des pompes triomphales,
Il est des repos glorieux.

Oui, notre foi nous les révèle,
Ces jours d'immortelles splendeurs,
Dont l'image sainte et fidèle
Guide au but nos pas voyageurs.
Oh ! quelles pléiades brillantes !
Nuit, moins d'étoiles scintillantes
Brodent tes voiles azurés !
O mer ! moins de vagues plaintives
Viennent, amantes de tes rives,
Mourir sur les sables dorés !

Je vous connais, je vous salue,
Troupes de bienheureux esprits,
Milice par le Christ élue,
Hommes par la terre proscrits.
Vous guidez cette sainte armée,
Vous, rois-pasteurs de l'Idumée,
Et vous, prophète du Carmel,
David, votre harpe sublime,
Conduit dans la sainte Solyme
Le chœur des Anciens d'Israël.

Vous que Dieu tira de la fange,
Et qu'il éleva sur les rois,
Hérauts du Christ, sainte phalange,
Échos d'une céleste voix,
C'est donc vous, humbles pêcheurs d'hommes !
Vous possédez ces purs royaumes
Payés du sang de votre Ami :
C'est Pierre, aux larmes repentantes,
Paul, aux paroles éclatantes,
Jean, au cœur du Maître, endormi !

C'est vous aussi, tribus vaillantes,
Qui dans le sang pur de l'Agneau,
Lavez vos robes triomphantes
Qu'à teint le glaive du bourreau !
Vous avez du Dieu véritable
Confessé le nom redoutable
Jusque sous le fer des licteurs ;
Et le rayon de votre joie
Maintenant terrasse et foudroie
Le front de vos persécuteurs !

Quelle splendeur vous environne
Vous que tout cachait ici-bas !
Fils des déserts ! quelle couronne
Est le prix de vos longs combats !
Purs époux de la solitude,
Votre vie était un prélude
Des hymnes du divin séjour,
Maintenant, votre âme ravie,
Aux sources profondes de vie
S'abreuve d'extase et d'amour !

Au monde dérobant vos traces,
Beaux lis du jardin de l'Époux,
Vous avez vu fleurir vos grâces
Aux seuls regards du Dieu jaloux ;
Du Verbe, fidèles amantes,
De l'indigent humbles servantes,
Vous jetiez à l'éternité,
Comme autant de célestes gages,
Vos vertus, terrestres langages
De l'immortelle charité !

Travaux, tourments, comme un vain songe,
Ont disparu devant vos yeux ;
Et votre âme à jamais se plonge
Dans les secrets profonds des cieux !
Plus d'énigmes, de voiles sombres !
La Foi, lumière de nos ombres,
Fait place aux saintes visions ;
L'espérance même assouvie
Ne laisse en votre âme ravie
Que joie et qu'adorations !...

Mais nous, assis aux bords des fleuves
De ce lieu de bannissement,
Nous qui parfois, sous les épreuves,
Plions en notre abattement,
Pour affermir notre courage,
Levons les yeux : un doux mirage
Nous offre des soleils meilleurs ;
Soldats, combattons pour la palme !
Passants, il est un lieu de calme...
Bannis, la patrie est ailleurs !...

Mme Eveline de Ribbecourt.



ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Quelle est la ville de France qui fit partie de la rançon d'un roi captif, qui porte dans ses armes le témoignage de sa fidélité à ce roi et à ses successeurs, et qui fut témoin du vœu solennel par lequel la France est consacrée à la Sainte-Vierge?

MÉLANGES.

AIGUILLES.

Vous avez sans doute remarqué, mesdemoiselles, que les merciers prennent souvent pour enseigne un *Y.* Voici l'origine de cet usage :

Nos ancêtres portaient un vêtement qu'ils nommaient *une grègue;* plus tard ce mot fut employé au pluriel, car la Fontaine nous dit dans la fable intitulée : *Le Coq et le Renard.*

..... Le galant aussitôt
Tire ses *grègues* gagne au haut,
Mal content de son stratagème,
Et notre vieux coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur :
Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.

Plus tard encore les *grègues* furent remplacées par les *hauts de chausses*, puis par le vêtement porté de nos jours. La *grègue* avait la longueur de la toge que portaient les Romains, elle devait beaucoup gêner la marche; aussi les Gaulois la relevaient-ils par le moyen d'un ruban de soie; les riches pouvaient se procurer ces *lie-grègues*, mais les pauvres se servaient simplement de petites pointes d'acier poli, très-aiguës, que plus tard on nomma *aiguilles.* Ce fut donc à bon droit que les marchands merciers prirent pour enseigne : *A lie-grègue.* Sans doute, un peintre qui ne connaissait pas l'origine de ce mot, crut bien faire en mettant *à l'i-grec*, plus tard, un autre, crut mieux faire encore, en mettant *à l'y.* Comme le mercier y gagnait quelques lettres et ne perdait pas ses pratiques, voilà pourquoi vous achetez maintenant des aiguilles *à l'y.* On donne ce nom à celles dont la tête est très-ouverte et dont l'acier est très-flexible. Ce sont les plus renommées, elles surpassent pour la forme et pour la qualité les aiguilles anglaises.

Lorsque la tête d'une aiguille coupe le fil, il faut la passer à la flamme d'une bougie, ce qui la bronze et l'émousse.

Pour dérouiller les aiguilles, on les pose entre deux feuilles de papier de verre et on frotte ce papier sur les aiguilles.

Il est de la plus grande imprudence de tenir entre ses lèvres des aiguilles et des épingles; il en peut résulter de graves accidents, et souvent la mort. Quand les aiguilles ne sont pas descendues bien bas dans l'œsophage, les doigts suffisent pour les en retirer; mais ce cas est rare; ordinairement on emploie des éponges, des pinces, des crochets de fil d'archal que l'on a grand soin de tenir solidement; ou bien on fait avaler à la personne imprudente un morceau de viande durcie, auquel on a attaché un bout de fil, afin de pouvoir le retirer lorsque l'aiguille s'y est enfoncée.

Économie Domestique.

SALMIS DE BÉCASSES ET DE PERDREAUX.

Lorsque deux bécasses ou deux perdreaux ont été retirés de la broche, on en sépare les ailes, les cuisses, l'estomac; on hache les têtes, les croupions, les carcasses et l'intérieur des corps; on met le tout dans une casserole, on le fait bouillir à petit feu pendant un quart d'heure avec quatre échalotes hachées, un verre de vin blanc, un verre de bouillon, sel, poivre, une gousse d'ail, du beurre gros comme une noix; puis on passe le tout à travers une passoire posée sur une autre casserole dans laquelle on a placé les morceaux des bécasses ou des perdreaux. On met mijoter le tout un quart d'heure sur un feu doux. Pendant ce temps on taille autant de minces tranches de pain qu'il y a de morceaux de bécasse ou de perdreau, on fait griller ces tranches sur le gril, on coupe un citron en tranches minces que l'on pose sur les bords d'un plat, on place dans ce plat chaque tranche de pain, sur laquelle on met un morceau de bécasse ou de perdreau, on jette la sauce par-dessus, et au moment de servir on l'arrose de deux cuillerées d'huile.

GELÉE DE POMMES.

Prenez 50 belles pommes de reinette, bien mûres. Pelez-les, coupez-les en huit quartiers, ôtez-en les pepins; jetez ces quartiers à mesure dans l'eau fraîche pour qu'ils ne se noircissent pas; retirez-les pour les mettre dans une bassine, avec de nouvelle eau qui les recouvre un peu; faites bouillir, et quand les quartiers s'écrasent, retirez la bassine du feu. Posez un grand tamis sur une terrine, versez les pommes dans ce tamis, laissez-en passer tout le jus, sans les presser; pesez ce jus; mettez dans une bassine autant de beau sucre concassé que vous avez pesant de jus, ajoutez-y un demi-litre d'eau, mettez cette bassine sur un bon feu, faites cuire ce sucre *au petit cassé* (1), retirez la bassine du feu, versez dedans le jus des pommes, remuez le tout, et remettez-le sur le feu, ajoutez-y le jus de trois citrons, faites-lui faire cinq ou six bouillons, enlevez soigneusement l'écume qui surnage; coupez deux écorces de citron en petits filets longs d'un centimètre, larges de 2 millimètres, jetez-les dans la bassine. Lorsque la gelée de pommes est *à la nappe*, c'est-à-dire lorsqu'elle s'étend sur l'écumoire et retombe en nappe, elle est faite.

MOYEN DE CONSERVER LES FRUITS.

Un propriétaire près d'Alger, ayant planté en 1844 un cep originaire de Bourgogne, a récolté cette année une grappe de raisin pesant 3 kilogrammes, qu'il a envoyée au Ministre de la guerre qui l'a fait exposer chez Chevet, où le public parisien a pu l'admirer pendant trois jours, puis elle a été portée à l'Élysée.

Cette grappe a fait 400 lieues et est arrivée sans accident; le moyen que l'on a employé est celui-ci :

On a attaché la grappe par la queue, sous le couvercle qu'ensuite on a cloué; alors, par des trous pratiqués de chaque côté de ce couvercle, on a introduit dans la boîte du sable de mer, lavé à l'eau fraîche, tamisé et séché au soleil.

Ce moyen peut être employé partout et pour la conservation de tous les fruits,

(1) Pour connaître ce degré de cuisson, trempez la queue d'une cuiller de bois dans le sucre, puis dans l'eau froide, prenez ce sucre, roulez-le sous vos doigts, placez-le sous vos dents; s'il casse et s'y attache, il est *au petit cassé*.

mais plus particulièrement des raisins On pourrait se servir également du sable de lac ou de rivière, séché au soleil ou dans un four, et tamisé; il faut que ces deux opérations soient faites avec soin. Ce même sable pourrait servir les années suivantes; il suffirait de le faire sécher de nouveau.

Comme il ne s'agit plus ici de faire voyager ces fruits, on pourrait, pour les raisins, les étendre dans une grande boîte, sur une couche de sable, et les en recouvrir; pour les pommes et les poires, on emploierait le même moyen, et je crois que les œufs pourraient se conserver de même.

POMMADE ROSAT POUR LES LÈVRES.

Cire blanche, 33 grammes.

Huile d'amandes douces, 60 grammes.

Essence de roses, 300 centigrammes.

Essence de cannelle fine, 300 centigrammes.

Choisissez un vase verni, mettez dedans la cire blanche et versez-y l'huile d'amandes douces. Mettez sur le feu une casserole pleine d'eau, placez le vase dans cette casserole; quand la cire est fondue, versez lentement dans ce vase l'une et l'autre des deux essences, remuez bien ce mélange avec une spatule de bois et versez-le dans de petits pots, ou dans de petites boîtes, que vous placerez au frais.

COSMÉTIQUE.

Baume de la Mecque, 6 gouttes.

Sucre, 4 grammes.

Eau distillée de rose, 160 grammes.

Un jaune d'œuf frais.

Mettez dans un vase le jaune d'œuf et le sucre, battez jusqu'à ce que le sucre soit fondu, ajoutez les gouttes de baume de la Mecque, mêlez le tout en versant peu à peu l'eau de rose; passez ce mélange à travers un morceau de flanelle blanche que vous avez suspendu sur un entonnoir placé dans une petite bouteille.

Le soir, on trempe un linge dans cette eau balsamique, on s'en frotte le visage et on ne l'essuie pas. Le lendemain matin, on se lave avec de l'eau pure.

CORRESPONDANCE.

Enfin!... voilà la Toussaint qui s'avance, et le foyer qui lui ouvre ses bras. O mon coin du feu! si je t'aime, c'est que près de toi l'on aime mieux; il semble que tu sois le soleil du cœur. Oh! que ne peux-tu réunir chaque soir toutes mes amies absentes! quelle bonne causerie nous ferions près de toi, et la main dans la main..... Hélas! j'aurais beau t'invoquer, elles sont trop loin!..... Aussi, pour me consoler, je vais penser à elles, m'occuper d'elles, leur prouver que j'ai mis toute mon intelligence à leur être utile, à leur plaire, et mériter qu'elles me renvoient ma devise: *Loin des yeux, près du cœur...*

Je me mis à lire haut cette *tête de lettre*, pour m'assurer si quelques mots ne se gênaient pas; comme je finissais, je sentis deux petites mains se placer sur mes épaules, et Florence, que je n'avais pas entendue entrer, me dit d'un ton de reproche... « Pourquoi sans moi? pourquoi me priver du plaisir de faire quelque chose en commun avec toi? tu sais que tes amies sont devenues un peu les miennes... et c'est mal, de nous séparer dans leur cœur.

— Mon Dieu! dis-je en me levant et l'embrassant malgré elle, que tu as l'esprit mal fait ce matin! je voulais t'épargner un travail...

—Un travail partagé avec une amie est un plaisir dont tu voulais me priver, méchante! Par bonheur je suis arrivée à temps.

— Eh bien, dis-je en riant, commençons.

— Tout de suite!... s'écria-t-elle en s'asseyant à ma place... Ah! mademoiselle! vous vouliez vous passer de moi!... Voyons, dictez!... J'écris.

— Le n° 1 est le quart d'un mouchoir qui s'exécute en broderie anglaise, formée d'un point de feston.

— Je te ferai observer que les ronds seraient mieux au plumetis.

— Adopté! Le n° 2 est aussi le quart d'un mouchoir qui se brode au plumetis, et se festonne tout autour; les tortillons, les feuilles couvertes de piqûres, les raisins se font en points de cordonnet, le milieu des raisins s'enlève où tu vois ce signe ×, on le remplace par des jours; les piqûres des feuilles se rendent par trois petits points : deux passés l'un à côté de l'autre, et le troisième, par-dessus les deux premiers : cela fait comme un grain de sable. Des autres feuilles, on ne brode au passé que l'extérieur et les côtes.

— Voilà un grand travail!... heureusement le mouchoir est petit.

— Le n° 3 est l'un des côtés d'un porte-cigares, il se taille en drap, se brode au crochet, ou en points de feston, avec un cordonnet de soie : bleu de France, gros rouge et orange, ou un fil d'or. Les pois, l'encadrement et les dessins qui ne se suivent pas se feront en soie orange ou en fil d'or, les autres dessins en bleu et en rouge. Commence toujours par une des pointes du milieu de ces dessins. Dans l'espace vide, brode en or, en points de chaînette, le chiffre de la personne à laquelle tu destines ce porte-cigares. De l'autre côté, tu broderas une espèce de nœud formé des deux feuilles de trèfle que tu réuniras par le pied. Sur la couture tu feras une rangée de points de chaînette en fil d'or.

Le n° 4 est une dentelle au crochet

Le n° 5 est un dessin de filet carré qui se brode en reprises et sert, ajouté à beaucoup d'autres, à garnir des aubes, des nappes d'autel, des manteaux de lit, des dessus de cheminée et des tapis de table. Le tout se garnit d'une dentelle en filet, non brodé.

Le n° 6 est un bouquet formé d'une rose rouge, d'une rose rose, de *ne m'oubliez pas* et d'une pensée. Ce bouquet se sème pour un fauteuil-Voltaire ou pour un canapé. Il peut faire le milieu d'un tabouret : le fond sera blanc, gris ou chocolat.

Le n° 7 indique les couleurs à employer pour rendre ce dessin.

— Tu as fait une variante à ta phrase accoutumée. Je te fais mon compliment.

— Je l'accepte! Le n° 8 est un porte-montre qu'une bonne et douce amie m'a envoyé d'Alger. Voici comment tu pourras l'exécuter.

Achète : une feuille de carton du prix de 15 centimes — du velours de soie rouge — de la percaline gros bleu — 42 paillettes d'or — du fil d'or — de la canetille d'or, et une feuille de parchemin. — Fais cuire, dans un verre d'eau, une cuillerée d'amidon en grain; quand il est bien cuit, retire-le, fais-y fondre dix boules de gomme arabique, passe le tout à travers un linge et verse cette colle légère dans un petit pot à confitures. — Taille en carton ce modèle n° 8 — taille-le aussi en percaline gros bleu, sans laisser de remplis — trace sur le velours rouge, avec un fil, ce même modèle n° 8 — à partir de la raie noire qui, dans sa largeur, fait ombre sur le porte-montre; taille jusqu'au bas de ce n° 8 un autre morceau de carton qui formera le gousset dans lequel descendra la montre, pour ressortir par le rond que tu vois au bas du n° 8 — taille sur ce gousset un morceau de percaline gros bleu, sans y laisser de remplis — trace ce gousset sur le velours. — A présent, avec un pinceau, couvre de gomme le carton n° 8 — colle dessus sa percaline bleue — couvre de gomme le carton du gousset, colle dessus sa percaline et laisse sécher. —



Quand ils sont secs, réunis-les tout autour avec du fil jaune-orange, en imitant le point que tu y vois.

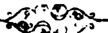
Prends la feuille de parchemin, dessine dessus, avec un crayon mine de plomb, l'arabesque du milieu et l'encadrement; à partir du haut jusque après la raie noire qui traverse le porte-montre dans sa largeur, c'est-à-dire, plus bas que la pointe et les quatre paillettes qui sont aux deux tiers de ce modèle n° 8, et coupe ce parchemin, en y laissant une bande semblable à celle qui entoure ce modèle. — Reprends la feuille de parchemin; dessine, à partir de la raie noire qui fait ombre, les arabesques, l'encadrement, et le rond par où ressort la montre, ce qui forme le gousset — attache ces deux dessins de parchemin sur le velours, brode-les avec le fil d'or, en traversant parchemin et velours — découpe le parchemin à un millimètre de chaque côté de la broderie et d'un seul côté du rond et des encadrements — couds les paillettes avec de la canetille d'or — Détache du métier le morceau de velours, découpe l'ensemble du porte-montre n° 8 et le gousset, en suivant le tracé du fil — couds, avec un fil d'or, sur le velours du modèle n° 8, en imitant ce point, la bande de parchemin qui encadre le modèle, y compris la bande qui le traverse; couds de même, sur le gousset, l'encadrement de parchemin — réunis, par un surjet qui prend le fil jaune de la doublure et le fil d'or du dessus, le porte-montre et son gousset avec la doublure, en ayant soin de renfermer dans le haut un fil d'or pour former cet anneau.

— Voilà un riche et élégant cadeau pour étrennes; mais celle de nous qui ne voudrait pas se donner autant de travail pourrait se passer de parchemin, et broder ces arabesques en paillettes et en soutache d'or; il y aurait, il est vrai, un vide au milieu de ces dessins, ce qui leur ôterait un peu l'air arabe... mais pour qui ne pourrait faire de comparaison...

— C'est une bonne idée! Le n° 9 est un brin de crin noir.

Le n° 10 est un patron de fleur d'avoine. Tu as le pot de colle qui t'a servi pour le porte-montre — un pinceau de 10 centimes—une pince à fleur de 50 centimes — une poignée d'avoine — des crins noirs longs comme ceux n° 9 et n° 11 — de petits morceaux de velours de soie rouge ou noire — une bobine de soie plate rouge ou noir — du fil d'archal — tu attaches sur une table un morceau de velours, tu l'enduis de colle à l'envers — quand il est sec, tu tailles, je suppose, 20 pétales de velours noir, sur le modèle n° 10; tu prends un grain d'avoine, avec ton pinceau, tu le couvres de colle, tu y appuies un crin noir, long comme celui du n° 11. Tu enduis de gomme le bas de l'envers d'un des pétales de velours, du côté le plus large, tu le colles ainsi qu'il est posé sur le grain d'avoine; en face de ce pétale tu en colles un autre qui recouvre du bas une partie du premier, tu prends de la soie plate, tu la tournes autour du crin n° 11, en y renfermant le bas des pétales; tu tournes cette soie la longueur de 2 centimètres — tu prends le crin n° 9, tu l'ajoutes au premier crin, tu l'entoures de soie en le tournant entre le pouce et l'index de ta main gauche, et dirigeant avec ta main droite cette soie, tu l'arrêtes par un nœud — tu prends un fil d'archal, long de 10 centimètres; avec la même soie plate, tu attaches tout autour, de distance en distance, les 10 brins de crin et leur fleur — et tu fais une autre branche pareille. Ces branches se posent de chaque côté du dessous d'un chapeau, d'où chaque fleur retombe en clochette — de chaque côté d'un bonnet de soirée, dont les rubans sont roses ou blancs — de chaque côté des joues, parmi des cheveux frisés, ou entre les bandeaux et les cheveux de derrière.

— Bien entendu que cette fleur d'avoine peut se faire en satin bleu-ciel, rose-



ou vert; cela serait charmant au bal, et même une rose rose entourée de clochettes de velours noir ferait un effet très-original.

Le nº 12 est une manche de mousseline ornée d'entre-deux et de dentelle; elle se met sous les manches Louis XIII ou mousquetaire, ce qui est la même chose.

Le nº 13 est une chemisette que les petits garçons de cinq à neuf ans portent sous un sarrau de velours noir ou de drap gris, et sous une veste à l'anglaise. Les plis sont ronds, et arrêtés ronds, du haut et du bas. Les petites filles portent ces chemisettes sous leurs robes.

Le nº 14 est une Berthe formée de rangs de dentelle noire ou blanche, froncée à un entre-deux de dentelle noire ou blanche. Cette Berthe se porte pour soirée ou dîner prié. On peut la poser sur une robe montante; c'est ainsi qu'elle convient aux bonnes mamans.

Ici commence la description de la grande planche.

Le nº 15, *Azélie*, m'a été demandé pour remplacer *Félicité*, qui se trouve dans une hortensia.

— Est-ce que tu préfères le nom de cette fleur au féminin?

— Oui, d'abord pour l'oreille; car, au masculin, on prononce *un nortensia*, ce qui est peu harmonieux; ensuite, parce que cette fleur a reçu son nom de la reine Hortense, puis, parce que l'hortensia est la rose du Japon, et enfin parce que le dictionnaire met *S. F.*, ou *S. M.* à notre choix.

Le nº 16, *Louisa*, point de feston et broderie anglaise.

Le nº 17, *Henriette*.

Le nº 18, *Joséphine*.

Le nº 19, *Claudine*, plumetis.

Le nº 20 est un dessin pour brandebourgs, il s'exécute en soutache noire sur noir; bleu sur bleu; ou marron sur marron. Pour se servir de ce dessin, on le calque sur un papier végétal, puis on prend du papier à calquer, jaune. Si la robe se ferme par derrière, on place, sur le haut du corsage, une bande de ce papier, large de 5 centimètres; sur cette bande, on place ce papier végétal, et avec un crayon mine de plomb, un peu dur, on suit ce dessin, composé de six fleurs — plus bas, on replace le papier à décalquer de manière à ôter une fleur de droite, et à ne faire que 5 fleurs — plus bas on n'en fait que 4 — et plus bas on n'en fait que 2. On a soin, lorsque l'on dessine, de ne pas mettre la queue de la fleur de droite, de continuer, par une dent arrondie, les deux lignes qui sont au bas de cette fleur, et de terminer de même la queue qui tient à la fleur de gauche. Pour le haut de la jupe, on commence par 2 fleurs, puis on continue en augmentant chaque rang d'une fleur jusqu'à ce qu'il y ait 8 ou 9 rangs, en laissant entre eux à peu près 10 centimètres. Ce dessin peut servir pour robe de petite fille ou sarrau de petit garçon. Il peut aussi entourer un manteau Talma.

Le nº 21 contient *Fanny*, *Isabelle*, au plumetis.

Le nº 22 est un dessin de broderie anglaise, pour bas de jupon; il s'exécute au point de cordonnet, et le feston en points de rose.

Le nº 23 est un *F* en broderie anglaise.

Le nº 24 est un dessin de manteau de lit, ou de tapis de table, qui s'exécute au crochet, ou au filet, au point carré.

Le nº 25 est l'un des côtés du dos d'un corset de coutil blanc; les 6 raies inégales indiquent trois rubans cousus à l'envers et dans lesquels on passe 3 baleines — les 4 lignes du milieu du dos indiquent un large ruban cousu à l'envers, dans lequel on passe deux petits buscs en baleine, et sur lequel on fait les œillets; les 10 petites lignes du haut indiquent les 9 petites ganses de coton que l'on introduit entre ce large ruban et le coutil, ganses qui sont séparées par un point devant.

Le nº 26 est l'un des côtés du devant



du corset — les 4 raies inégales, indiquent un ruban dans lequel on passe deux baleines — les 2 raies près du milieu, indiquent aussi un ruban contenant une baleine.

Le n° 26 se réunit au n° 25, étoile contre étoile.

Les n°s 27 et 28 sont les deux goussets du haut; ils se placent en rapprochant les lettres semblables.

Les n°s 29 et 30 sont les deux goussets du bas; ils se placent en rapprochant les lettres semblables.

Ce corset est taillé sans les remplis, que l'on fait très-larges de chaque côté des goussets; on les termine carrément du bas.

Pour tailler : derrières, devants et goussets, suppose que cette planche est un morceau de coutil, et taille-les dans les mêmes biais et dans les mêmes droit-fils.

Devant, on coud un ruban dans lequel on entre un mince busc d'acier. Ce corset est bordé à cheval, tout autour, par un ruban de fil. Dans le haut du devant, on coud un entre-deux de percale brodée, qui est terminé du haut par un ourlet dans lequel on a passé un petit lacet de coton; à cet ourlet on coud une petite dentelle.

Le n° 31..... Si tu veux avoir un corsage à basquines, prends les patrons n°s 36, 37 et 38, planche VIII, taille le dos, arrête-toi avant que ce dos se rélargisse pour former la pointe, et termine-le par ce numéro 31.

Le n° 32 est la basque du côté, elle se réunit à la basque du dos.

Le n° 33 est la basque du devant, elle se réunit, du haut, jusqu'à la raie, seulement, avec la basque du côté; ces deux basques se cousent le long du bas du corsage, jusqu'à la pointe du milieu du devant; les n°s 1 indiquent le haut de ces basques; les étoiles et les pois noirs indiquent où ces basques se réunissent entre elles. Pour les tailler, suppose que ce papier est une étoffe et taille-les dans les mêmes biais et dans les mêmes droit-fils.

Le n° 34 est la manche mousquetaire qui se porte avec ce corsage.

Les deux n°s 35 sont les parements. Ces manches se cousent depuis le coude jusqu'au bas; ces parements se cousent seulement au bas de la manche; pour qu'ils ne retombent pas du haut, on les attache de chaque côté de la manche par un point où se trouve une étoile. Parements et basquines se garnissent d'un ruban de gaze, plissé à plis ronds, ou bien de deux velours noirs.

Le n° 36 est la moitié d'un capuchon qui, cette année, se porte avec le manteau Talma, dont tu as reçu plusieurs patrons. Où tu vois un F, est la pointe du capuchon; là, se coud un gros gland. Pour le faire, tu achètes de la grosse soie demi-torse, tu la coupes en brins longs de 20 centimètres; avec une aiguille enfilée de cette même soie, tu arrêtes ces brins solidement au milieu; tu tailles trois brins de soie, longs chacun de 10 centimètres, tu en formes une tresse, dont tu noues ensemble les deux extrémités, cela fait un anneau dans lequel tu passes les brins de soie; tu les replies en deux dans leur longueur, puis avec ton aiguille, qui est restée enfilée, tu les réunis à un centimètre plus bas que l'endroit où tu les as repliés. C'est cet anneau que tu couds à la pointe F du capuchon.

— Nous devenons bien laborieuses, Jeanne; à l'entrée d'une saison, ce n'est pas étonnant. J'ai remarqué que nous pouvions faire des ornements pour les bonnets, les dessous de chapeau, les coiffures en cheveux : achète du ruban large de cinq millimètres, en gaze, dont les bords soient de satin; coupe ce ruban en morceaux longs de 5 centimètres et demi, prends-en un, réunis-en les deux bouts en les posant l'un sur l'autre, et les arrêtant par quelques points avec du fil très-fin; entre dans cet anneau un autre ruban que tu réunis de même; ainsi de suite, jusqu'à ce que tu aies fait une douzaine de chaînes, composées chacune de cinq à douze anneaux plus ou moins, car tu sais



que ces *traînes* (terme de fleuriste) traînent jusque sur le cou. On en recouvre les fleurs des bonnets, celles du dessous des chapeaux; elles se mêlent parmi les touffes de cheveux et augmentent la grosseur des bandeaux. Tu fais des traînes en jais noir composées de cinq jais longs d'un centimètre, enfilés dans de la soie, que l'on noue pour former l'anneau. Sur les capotes on porte des plumes que nous pourrions nous permettre. Si ta mère en a de vieilles, blanchis-les, ou fais-les teindre de la couleur de ta capote, détaches-en les brins les plus chargés de duvet, coupe-les en morceaux longs de 5 centimètres et demi, avec ton pinceau mets sur un des bouts un peu de la gomme que tu as faite pour le porte-montre et appuie légèrement dessus l'autre bout; dans cet anneau, entre un autre brin de plume, ainsi de suite. Ces chaînes doivent être inégales de longueur et avoir la forme d'une plume; on les enfile dans leur dernier chaînon et on les pend de chaque côté, sur la passe : cela fera très-bien, agité par le vent. As-tu remarqué quelques toilettes d'hiver?

— Oui, une demoiselle, qui marchait à côté de sa mère, avait un chapeau de feutre blanc, orné de ces anneaux de plumes blanches. Sa robe était de mérinos écossais, et elle portait un long manteau Talma, en drap marron, qu'elle relevait tout naturellement en se croisant en dessous les bras sur sa poitrine. Une autre avait un manteau pareil, mais plus court, en drap gris, avec un capuchon; le manteau et le capuchon étaient ornés, tout autour, de trois velours noirs : le premier, large de 2 centimètres placé à 2 centimètres du bord; le second, large de 6, placé à un centimètre du premier; et le troisième, large de 2, placé de même à un centimètre du second. La couture du milieu du capuchon était couverte du large velours, et avait de chaque côté le velours étroit. Ces manteaux sont ouatés chaudement jusqu'au coude et entièrement doublés de soie de la couleur du dessus. Son chapeau était en velours noir et sa robe en mérinos de même couleur. Les jeunes mères portent des pardessus de velours garnis de dentelle; les paletots de soie à manches et ouatés sont encore de mode, seulement, on y ajoute une longue pèlerine, ce qui convient fort aux bonnes-mamans.

Nos petits garçons et nos petites filles se couvrent aussi du manteau Talma, mais, dans les proportions, il est beaucoup plus court On le fait en piqué d'hiver, pour les enfants que l'on porte, et en velours, en flanelle ou en drap, pour ceux qui courent après un cerceau et ceux qui donnent le bras à leur mère. Ce manteau est orné de brandebourgs posés de chaque côté du devant. Ce sont deux galons, sur le velours, et deux velours, sur le drap; ils sont larges d'un centimètre et demi, longs de 10 centimètres, espacés entre eux d'un centimètre, cousus à plat, à trois centimètres du bord et repliés chacun des deux bouts. 5 centimètres plus bas, deux autres velours, cousus de même; ainsi de suite jusqu'au bas du manteau. Des deux côtés du haut, on coud trois boutons, à trois centimètres du bord, on coupe trois ganses rondes, longues chacune de 15 centimètres, on les replie en deux; à moitié de leur longueur, on les tourne de manière à y faire un nœud, ce qui forme une boucle; les deux bouts de la ganse, on les coud à droite sous un bouton, et le nœud on le coud au bord du manteau. C'est ainsi que tu fermeras : pardessus, coin du feu, katzaweck, et veste grecque.

Les bonnets des dames sont bien faciles à faire. Je leur dirai : ayez un rond de dentelle noire, de 30 centimètres de diamètre, et cousez à l'envers, froncée autour de ce rond, une dentelle blanche, en point d'Alençon (si c'est possible), haute de 5 centimètres; mettez une guirlande de fleurs et posez sur le dessus de votre tête, ce rond de dentelle noire, entouré de dentelle blanche. Si vous ne vou-

lez pas mettre de fleurs, prenez du ruban de velours noir, groseille, ou marron, large de 6 centimètres, formez-en des rosettes que vous attachez sur un petit ruban de velours, que vous nouez autour de votre tête, ou bien, achetez deux mètres de ce même ruban de velours, brodez-y un semé de petits jais; coupez ces velours en quatre bouts, pliez-les chacun en deux bouts inégaux, cousez-les sur un petit velours que vous nouez autour de votre tête, de manière à ce qu'ils retombent de chaque côté des joues. — Des rubans de velours noir, brodés en jais, se placent aussi sous des chapeaux bleus ou roses.

Quant à nous, pour un bal: robe de taffetas blanc, bleu ou rose, corsage à pointe devant et derrière; manches courtes, pour les jolis bras; manches pagodes pour les autres. Berthe, longue derrière et redescendant devant, en mourant jusqu'à la pointe du bas du corsage. Manches et Berthe, garnies d'effilés de soie ou de ruban festonné et cousu froncé. — Ou bien : jupe de taffetas et canezou de mousseline. Pour coiffure : guirlande de fleurs d'avoine, ou rosettes formées de trois roses ornées de clochettes. — Ou bien : trois jupes de mousseline ou de tulle, corsage en gerbe et manches courtes ou manches pagodes; ou corsage décolleté, et Berthe garnie de ruban blanc ou rose. Pour coiffure : guirlande de feuillage, ou nœuds de velours ornés de jais noir. Pour sortie de bal, un manteau Talma descendant au bas du genou, et son capuchon, en soie grise, ouaté, piqué et doublé de rose. Le gland sera rose.

— A présent, ma chère Jeanne, causons : que dis-tu des *Bloomeristes* et de leur costume? Pantalon blanc à la turque, paletot de drap et large chapeau de feutre?

— Je dis que les disciples de la femme de l'avocat Bloomer feront bien de ne pas venir prêcher leur costume en France; nous sommes accoutumées à imposer nos modes à toutes les nations du monde civilisé, ce n'est pas pour adopter les excentricités des dames des États-Unis, elles n'ont pas réussi en Angleterre, et je leur conseille de retourner dans leur république, où je leur souhaite le plus grand succès.

— Mais que dis-tu du télégraphe électrique sous-marin, qui fait que la France et l'Angleterre peuvent causer ensemble?

— Je dis que c'est admirable! Notre siècle ne sera de fer, d'argent, ni d'or, il sera le siècle de l'intelligence..... Remercions Dieu qui a inspiré ces merveilles, et qui a permis que nous vivions pour les voir et pour les comprendre.

— Ma petite enthousiaste, tu en as les larmes aux yeux... Embrasse-moi!... Mais, pardon, si je te rappelle à des choses moins graves. Et ta gravure de modes?

— C'est vrai, Florence, je l'avais oubliée. La jeune personne qui est debout a une robe de taffetas marron, corsage à basques arrondies; ce corsage, à manches mousquetaire, s'agrafe de chaque côté sur le gilet. Ce gilet est en cachemire bleu. Cette demoiselle est coiffée d'une pointe de tulle noir, arrondie derrière, garnie d'une dentelle froncée derrière et terminée devant par un ruban cousu à chaque pointe. Cette marmotte est mal placée, elle devrait être posée très en arrière. — La jeune personne assise a un corsage à basquines dont je t'envoie le modèle, celui de cette figurine n'est pas exact; il ne doit pas être garni autour du cou. — Le petit garçon a une robe en velours noir, et un manteau Talma en même étoffe. — Quant à la jeune sœur de charité qui vient chercher le trousseau que ces demoiselles ont fini, je n'ai pas à t'expliquer son costume. . tu le connais, tu sais combien il est glorieux et honoré.

— Sais-tu, ma chère, que notre lettre est longue, et que tu n'as pas encore tout dit?

— Quoi donc?

— Le rébus!

— Je l'oublie toujours! *Se*, long—Lay, ville de France — l'ami de Jésus — et

un enfant de chœur encensant l'autel.

SELON LES GENS, L'ENCENS.

A présent, permets-moi de finir ma lettre et de dire à notre amie, que je l'aime, que tu l'aimes, et que nous allons lui chercher de jolis travaux pour cet hiver, des fleurs, par exemple : des camélias, des clochettes, etc.

Adieu, ma chère, à la fin de l'année, c'est-à-dire, à bientôt !

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

30 NOVEMBRE 1750. — MORT DU MARÉCHAL DE SAXE.

Maurice de Saxe était né à Dresde, en 1696; il était fils d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne. Son enfance se passa dans les travaux de la guerre : à l'âge de douze ans, il assistait au siége de Lille (1708); un an après, au siége de Tournay, il eut un cheval tué sous lui. Emporté par son désir d'aventures, il courut en Hongrie combattre sous les drapeaux du prince Eugène; mais là, se trouvant en relation avec plusieurs gentilshommes français, il conçut du goût pour notre nation et il vint à Paris, où le régent l'accueillit avec distinction et l'attacha au service de la France, avec le grade de maréchal de camp. Pendant la paix, il étudia profondément les sciences militaires; à la reprise de la guerre avec l'Autriche, il se distingua de la manière la plus brillante au siége de Philipsbourg, et la paix de 1736 le vit nommer lieutenant général.

Bientôt la mort de Charles VI, empereur d'Allemagne, amena un conflit général entre les puissances européennes. Louis XV envoya en Bohême une armée, dont l'aile gauche, commandée par Maurice, enleva d'assaut l'importante ville de Prague, ainsi que la forteresse d'Égra, et revenu en France, il défendit vaillamment l'Alsace contre l'archiduc Charles de Lorraine, et mérita le bâton de maréchal en 1743.

En 1745, il fut appelé au commandement général de l'armée, réunie alors en Flandre. Une hydropisie cruelle minait ses forces, mais le dépérissement de sa santé n'ôta rien à sa valeur et à la sagesse de ses dispositions militaires; la brillante victoire de Fontenoy en fut bientôt la preuve, et la rapide conquête des Pays-Bas couronna dignement cette campagne.

Louis XV fut en cette occasion le digne interprète de la nation ; il récompensa Maurice de Saxe avec grandeur : déclaré Français par des lettres de naturalisation conçues dans les termes les plus honorables, il reçut la jouissance du domaine royal de Chambord, avec 40,000 livres de revenu, et la campagne de 1746, contre les alliés, justifia bientôt ces marques de gratitude. La victoire de Laufeld et la prise de Maestricht mirent le sceau à la renommée de Maurice de Saxe, et forcèrent les alliés à conclure la paix.

Le maréchal passa les dernières années de sa vie à Chambord, au milieu d'exercices guerriers qui lui rappelaient sa gloire et entouré des témoignages d'une estime universelle. Une fièvre putride l'enleva le 30 novembre 1750. « Le songe de ma vie a été beau, mais court, » dit-il au moment d'expirer. Ses restes mortels furent déposés dans le temple protestant de Strasbourg, et le sculpteur Pigalle lui consacra un mausolée, qui est le chef-d'œuvre de son ciseau.

La reine Marie Leckzinska, songeant à l'hérésie où avait vécu ce grand capitaine, disait : « Qu'il est cruel de ne pouvoir dire un *De profundis* pour celui qui nous a fait chanter tant de *Te Deum!* »



MOSAIQUE.

Inscription en langue arabe trouvée au-dessus de la porte d'une mosquée de l'île Johanna, sur l'Atlantique, au large de la côte d'Afrique.

« Le monde nous a été donné pour y construire l'édifice de notre perfection, nullement pour y bâtir de somptueux monuments ; la vie, pour y accomplir les devoirs que la morale et la religion commandent, point du tout pour y chercher le plaisir et les excès, la richesse, pour être généreusement dépensée, non pas pour être honteusement entassée ; l'instruction, pour y produire de bonnes actions, et point pour aboutir à des discussions stériles. »

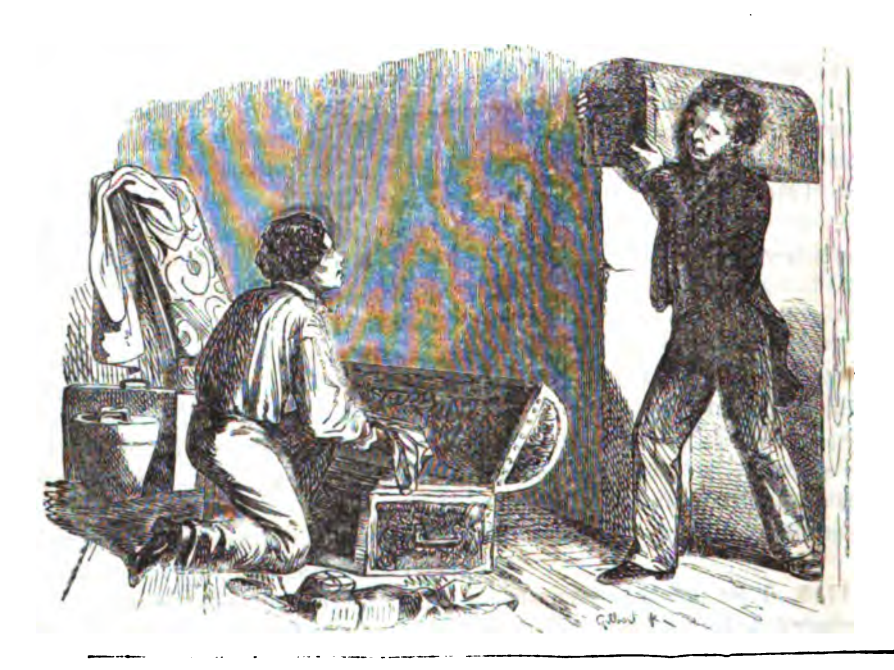
« Je connais une femme qui a appris un peu de médecine, afin de pouvoir soigner les paysans voisins de la terre qu'elle habite. N'ayant point de médecin ils viennent la consulter en toute occasion, et elle a eu le bonheur de rendre la santé à plusieurs d'entre eux. Mais une plus douce récompense lui était réservée : sa fille, malade depuis quelque temps, fut prise au milieu de la nuit d'un vomissement de sang ; on était loin de tout secours, il fallait agir à l'instant, et la science acquise par la charité vint en aide à l'amour de la mère. Le lendemain un médecin arriva, et déclara qu'il serait venu trop tard si l'on n'avait su ce qu'il fallait faire. »

ANNALES DE LA CHARITÉ.

C'est la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins, c'est-à-dire ces besoins honteux que fait la délicatesse, comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités.

BOSSUET.

RÉBUS.



Paris. – Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

19e année. N° XII.

COUP D'ŒIL

SUR

L'HISTOIRE DE LA PEINTURE.

IV.

ÉCOLES ALLEMANDE, HOLLANDAISE ET FLAMANDE.

Nous avons eu jusqu'à présent à indiquer de grandes figures, fortement accusées; nous allons avoir à classer quelques maniaques. Ce n'est pas que l'art n'ait jamais été traité par les écoles allemande, flamande et hollandaise, d'un point de vue fort élevé et dans une grande manière ; ce serait là une proposition historique que réfuteraient aisément les noms de Rubens et de Van Dick. — Mais Rubens, Van Dick et Rembrandt peuvent être considérés ici comme des exceptions.

L'école allemande est la première qui s'offre à nous dans le nord de l'Europe. — Les Allemands reçurent comme les Italiens leurs traditions artistiques des mosaïstes et des miniaturistes bysantins; seulement, privés des beaux modèles laissés par l'art antique, ils se bornèrent longtemps à une très-sèche imitation de la nature. — On peut dire que l'élément spiritualiste leur manqua toujours, même à leur époque la plus brillante. — C'est là le grand défaut d'Albert Durer. Il a pour conséquence de donner à ses œuvres quelque chose de dur et de sec ; mais en revanche, excepté le Lorrain Jacques Callot, il n'y a pas d'artiste qui ait fait preuve dans la composition de plus de promptitude, de spontanéité et de hardiesse.

Albert Durer naquit à Nuremberg en 1471 ; sa famille était d'origine hongroise, et il était lui-même le seizième fils d'un honnête orfèvre, qui sut comprendre sa vocation. Placé tour à tour dans l'atelier du graveur Hupse Martin et dans celui de peintre Wolfmuth pour y étudier les principes de l'art, Albert Durer fit de rapides progrès. « Sa réputation, dit un de ses biographes, commença avec ses premiers ouvrages. Admirés et recherchés de tout le monde, ils ne tardèrent pas à le faire connaître de l'empereur Maximilien Ier, qui l'appela à la cour, occupa alternativement son burin et son pinceau, et fut si content de l'un et de l'autre, qu'il anoblit l'artiste. »

La manière dont l'empereur accorda cette faveur à Albert Durer, étant à l'honneur des princes, même en ces temps démocratiques nous ne craignons pas de raconter comment la chose arriva.

Albert Durer, chargé de décorer une partie du palais impérial, s'occupait un jour à tracer une esquisse sur la muraille. Fort absorbé par son travail, il ne s'aperçut pas de la présence de l'empereur qui le regardait faire, entouré de quelques gentilshommes. Tout à coup l'échelle sur laquelle se trouvait l'artiste vacille, et celui-ci est forcé, pour ne pas tomber, de se retenir à l'échafaudage.

« Tenez le pied de l'échelle, » dit l'empereur à l'un de ses courtisans. Le noble comte hésite ; il est le descendant authentique d'une glorieuse race de preux, et cet homme, qui est là perché sur une échelle, c'est tout simplement le cadet d'une famille d'artisans. — Voyant l'hésitation du gentilhomme, Maximilien s'approche et

tient ui-même l'échelle. Albert Durer alors se retourne pour remercier celui qui venait de lui rendre un service aussi opportun. A la vue de l'empereur, il descend précipitamment de l'échelle et se confond en témoignages de respect. — « Seigneur peintre, lui dit Maximilien, en vous tenant l'échelle, je vous ai fait noble. » Et il ajouta en s'adressant à ses courtisans : « Apprenez, messieurs, que d'un paysan je puis faire un gentilhomme, mais qu'avec toute ma puissance, je ne pourrais jamais d'un gentilhomme faire un grand artiste comme celui-ci. »

Albert Durer voyagea pendant plusieurs années en Italie et dans les Pays-Bas, mais ces voyages modifièrent peu sa manière; il resta ce qu'il était, le premier graveur de son temps pour la pureté du trait, mais il demeura bien inférieur aux artistes italiens pour la science de la perspective et l'agencement des draperies. Dans la peinture, son grand mérite consiste dans une naïveté de sentiment qui le rapproche des pieux artistes du moyen âge, et dans des qualités de coloris qu'il ne devait qu'à lui-même. — Le sujet de prédilection d'Albert Durer est la Vierge. Rien de plus chaste et de plus simplement poétique que es tableaux qui lui ont été inspirés par ce type éternellement jeune, souverainement beau, et susceptible de tant d'interprétations diverses. Il a représenté la Vierge Marie à toutes les époques de sa vie. — Ici, c'est la jeune fille; ici, la jeune mère; ici, la mère éprouvée par cette douleur immense qui fit presque toute la poésie du moyen âge et qui demeure encore la plus touchante et la plus irrésistible du nôtre.

Albert Durer voyait la femme à travers le nuage de vague rêverie dont lui apparaissait enveloppée la mère du Sauveur, il la rêvait ange de douceur, d'abnégation et de dévouement. — C'était le charme de ses songeries de poëte; ce fut le malheur de sa vie. Marié assez tard, il fut loin de rencontrer chez la compagne qu'il s'était choisie ces douces et charmantes vertus; et le chagrin, le désenchantement, résultats inévitables d'une telle union, hâtèrent la fin de sa vie, qui se termina le 8 avril 1528; il avait alors cinquante-sept ans.

Comme portraitiste et comme graveur, Albert Durer ne fut pas moins remarquable que comme interprète de la poésie chrétienne. Il serait impossible de dire au juste le nombre de feuilles gravées par lui sur le bois, sur le cuivre, quelquefois à l'eau-forte sur le fer, quelques-unes même légèrement et capricieusement dessinées à l'aiguille sur l'étain, car il était infatigable dans la recherche des procédés nouveaux. — Dans toutes ces gravures, qu'elles soient empruntées aux traditions du christianisme ou de la mythologie, on retrouve toutes les qualités du peintre. C'est toujours la même profusion gracieuse et abandonnée.

Dans l'école allemande, Jean Holbein est le peintre qu'il convient de placer après Albert Durer. Ce n'est pas que la manière de l'un procède de celle de son devancier. Le talent d'Holbein et celui d'Albert Durer sont entre eux aussi différents que leurs caractères. Albert Durer est un rêveur à l'imagination tendre et douce, Holbein est un génie capricieux, plein de fougue, porté à la satire, apprenant son monde dans les cabarets. Sa fameuse *Danse des Morts*, qu'il peignit sur les murs du cimetière de Bâle, sa ville natale, est le produit d'une imagination en proie à une sorte de délire. Un grand nombre des conceptions d'Holbein sont marquées de ce cachet d'étrangeté.

La vie très-peu régulière d'Holbein ne l'empêcha pas de parvenir à une haute faveur auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre. Érasme, le croirait-on ? le doux Érasme, si différent de lui par les mœurs et la tournure d'esprit, était l'ami intime de ce coureur de tavernes; il l'avait recommandé à Thomas Morus, chancelier d'Angleterre; et c'est ainsi qu'Holbein fut présenté à la



cour de Henr VIII. — Il existe une lettre de Morus dans laquelle le chancelier exprime à l'auteur des *Entretiens* son étonnement de lui savoir un tel ami. — « C'est un fou, lui dit-il, de quelque côté qu'on le regarde. » — Érasme, lui répondit : « C'est un enfant turbulent et un grand peintre ; ayons soin de son âme et de son bonheur ici-bas, car je l'aime vraiment sans trop savoir pourquoi. »

J'ai dit que Holbein obtint promptement, grâce à son talent, la faveur du roi d'Angleterre. Elle ne tarda pas à lui être d'une grande utilité. — Voici à quelle occasion. — Il aimait à travailler seul dans son atelier. Un jour un seigneur de la cour, curieux de le voir à l'ouvrage, voulut en forcer l'entrée. Holbein lui crie à travers l'huis qu'il n'y a d'exception pour personne, et que, fût-il pair du royaume, il n'entrera pas. — Le seigneur, piqué de cette réponse, réplique à son tour avec hauteur. Holbein alors n'y tient plus, il ouvre la porte, saisit le seigneur par les épaules, et le fait rouler jusqu'au bas de l'escalier. — Grand esclandre à la suite de cette aventure. Effrayé de son action, Holbein court se jeter aux pieds du roi, et il obtient de lui la promesse de sa grâce, pourvu qu'il consente à faire au gentilhomme des excuses publiques. — Mais des excuses ne suffisaient point à ce dernier ; tout meurtri de sa chute, il se présente à son tour, demande vengeance, et réclame, sur un ton un peu trop haut, la pendaison immédiate de l'artiste. Son emportement irrita le roi, qui lui fit une réponse assez semblable à celle que nous rapportions tout à l'heure de l'empereur Maximilien. « Monsieur, lui dit-il, je vous défends, sur votre vie, d'attenter à celle de mon peintre. De sept paysans, je puis faire sept comtes comme vous, mais de sept comtes comme vous je ne ferais jamais un Holbein. »

Holbein mourut de la peste, à Londres, en 1554. Sa vie fourmille de traits pareils à celui que nous venons de raconter. Plongé dans un continuel désordre, les sommes immenses qu'il gagnait ne suffisaient point à ses prodigalités. Il avait toujours à ses trousses une meute de créanciers. Après sa mort, on ne trouva pas chez lui de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. Ce fut la Société royale de peinture qui s'en chargea.

École hollandaise. L'origine de l'école hollandaise est assez difficile à constater. On a beaucoup disserté sur cette matière, nous nous garderons bien d'ajouter un chapitre aux volumes très-nombreux et très-compactes auxquels elle a donné naissance. — Contentons-nous de citer des noms. Dans le quatorzième siècle, les historiens de l'école hollandaise nomment Albert Van Ovater et Thierry (de Harlem), qui peignirent des sujets sacrés ; puis quelques autres dont les ouvrages n'ont pas survécu. — Au temps d'Albert Durer, plusieurs peintres dignes de fixer l'attention parurent en Hollande ; ce furent Lucas de Leyde, Martin Hemskerke, Théodore Bernard, l'ami du Titien, Ottovœnius, qui eut la gloire d'être le maître de Rubens. — Enfin, en entrant dans le dix-septième siècle, on arrive à l'époque la plus brillante de l'école hollandaise, et l'on rencontre en première ligne Rembrandt.

La peinture de Rembrandt étonne et surprend au premier coup d'œil ; la puissance des effets y est due à l'opposition hardie des ombres et des lumières. — Le plus souvent c'est par le jeu de la lumière que Rembrandt indique les formes à peine dessinées de ses personnages ; il ne faut chercher dans ses œuvres ni la beauté des lignes, ni la pureté des types. — Vingt fois Rembrandt a peint le sujet charmant de la crèche sacrée. Ne croyez pas qu'il ait en aucune de ces occasions cherché à donner à ses figures l'expression idéale que leur prête la tradition religieuse. Loin de là, il représente la Vierge sous les traits et avec la tournure d'une servante de cabaret,

l'enfant Jésus devient sous son pinceau un marmot joufflu, barbouillé comme un petit paysan; mais en revanche, toutes les attitudes sont animées, tous les objets s'élancent de la toile par la puissance de la lumière mise en opposition avec l'ombre. — On comprend que Rembrandt ait bien mieux exprimé le sentiment énergique. — Ainsi, rien n'est comparable au geste de Jésus, levant le bras pour commander à la tombe de rendre Lazare à la vie. — La peinture de Rembrandt est, pour employer un terme technique, une peinture empâtée, c'est-à-dire qu'il procède en accumulant sur un seul point une certaine masse de couleur. — Ce procédé, employé habilement, donne beaucoup de vigueur et aide singulièrement à l'effet. — Rembrandt l'a quelquefois poussé jusqu'à l'excès. Ainsi, l'on cite de lui un certain portrait dont le nez offrait en dehors de la toile une saillie de plusieurs lignes. — Une telle manière devait avoir beaucoup d'imitateurs, et elle en eut, en effet, mais parmi les peintres les moins remarqués de la Hollande. — La manière générale des peintres hollandais consiste, au contraire, en général, dans une recherche minutieuse.

En ce genre, l'original le plus complet est Gérard Dow. — Gérard Dow, le contemporain, et, qui le croirait? l'élève de Rembrandt, mettait sa gloire à peindre une perruque avec tant d'exactitude qu'on pouvait en compter les cheveux. — Rien n'est propre comme sa peinture, et rien n'est comparable, en fait de minutie, aux soins qu'il prenait pour la garantir de tout ce qui pouvait en ternir l'éclat. — Ainsi, les serrures de son atelier étaient bouchées de peur que les courants d'air ne fissent voler quelques grains de poussière sur sa palette. — Gérard Daw était au comble de l'orgueil quand il avait peint un chaudron de manière à en faire un trompe-l'œil, et l'on cite un manche à balai qu'il ne mit pas moins de dix jours à terminer. — Heureusement Gérard Dow est un artiste spirituel au plus haut degré. — Ses compositions sont gaies, réjouissantes à l'œil et toujours agréablement conçues. Parmi les artistes qui s'attachèrent à l'imiter et qui l'ont fait avec succès, il faut citer François Mieris, Gérard Terburg et Gabriel Metzu.

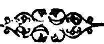
Il y a enfin dans l'école hollandaise une classe de peintres qu'il ne faut pas oublier, je veux parler des paysagistes et des peintres d'animaux. Nuls n'ont égalé en ce genre Corneille Puelmbourg, Jean Both, Wouwermans, Berghem, Ruisdaël, Paul Potter. — Je dis que nuls ne les ont égalés. J'oublie une femme, une jeune fille, notre contemporaine, mademoiselle Rosa Bonheur, dont la critique n'a qu'à constater depuis quelques années les éclatants succès. Quand nous aurons nommé comme peintres de genre Adrien Brower, Karel Dujardin et Van Steen, qui n'ont peint que des scènes de cabaret, mais avec une vérité inimitable, nous aurons terminé cette rapide revue de l'école hollandaise.

École flamande. Nous ne parlerons pas en courant de Rubens et de Van Dick. Ces deux grands noms ne sont pas de ceux qui se jettent sur le papier au milieu d'une liste. Chacun d'eux a joué un rôle trop important dans l'histoire de son temps, et exerce encore de nos jours une trop grande influence sur l'art de la peinture, pour que nous ne fassions pas une place plus large à leur biographie.

Pierre-Paul Rubens naquit à Cologne, le 29 juin 1577. Sa famille, originaire de Styrie, était noble; attachée à la maison de Charles-Quint, elle le suivit à Aix-la-Chapelle, et s'établit peu de temps après à Anvers, où Jean Rubens, le père du grand artiste, occupa pendant six années les fonctions de conseiller du sénat. — Ce fut pour échapper aux inquiétudes que les querelles de religion dont Anvers était le théâtre lui inspiraient pour l'avenir de sa nombreuse famille, que Jean Rubens s'en alla au bout

de ce temps à Cologne. — Sa femme, Marie Pypeling, l'avait déjà rendu père de six fils, elle lui en donna bientôt un septième. — On l'appela Pierre-Paul, pour attirer sur lui la protection de deux saints auxquels il paraît que la famille avait déjà de grandes obligations. — Heureusement Jean Rubens, ruiné par la guerre civile, était parvenu à rebâtir solidement l'édifice de sa fortune dans la profession d'argentier. Le nouveau venu fut donc accueilli avec joie, et sa naissance considérée comme une bénédiction du ciel. — Passons sur l'enfance de Pierre-Paul Rubens, qui n'offre aucun trait remarquable, si ce n'est une précocité peu ordinaire. A dix ans, il traduisait à livre ouvert les poëtes grecs et latins, et savait parler quatre langues vivantes ; — l'espagnol, l'italien, l'anglais et le français. Ses études, commencées à Cologne, s'achevèrent à Anvers, où sa mère était retournée après la mort de Jean Rubens, arrivée en 1587. — Ce fut donc à Anvers qu'il entra sérieusement dans la vie. — Doué par la nature de tous les prestiges, il fut accueilli dans le monde, où l'introduisit la comtesse de Lalaing, sa marraine, avec cette bienveillance qu'inspirent toujours une belle figure, une générosité chevaleresque et un esprit distingué. La comtesse de Lalaing l'avait pris auprès d'elle en qualité de page, il eut tous les triomphes de cour, de petite cour, s'entend; il faut ajouter à sa louange qu'il n'en fut pas enivré et qu'il s'en lassa vite. Le génie de l'art l'avait effleuré de son aile; ses rêves le promenaient dans un avenir autrement vaste que celui des honneurs de la chevalerie moderne. — La bonne dame Rubens était loin de rêver les mêmes choses : faire de son fils un gentilhomme accompli, plus tard un conseiller quelconque, c'était là toute son espérance; — il eut quelque peine à obtenir d'elle la liberté de suivre son penchant; — mais il y parvint à force d'insistance et de raisonnements spirituels, et il quitta les salons de la comtesse de Lalaing pour l'atelier d'Adrien Van Noordt. — Adrien Van Noordt était un peintre de mérite, mais un homme de mœurs dépravées. Un jour Rubens le vit rentrer dans un état complet d'ivresse. C'en fut assez, de telles relations ne pouvaient continuer; elles blessaient trop sa nature de gentilhomme et faisaient un contraste par trop criard avec ses habitudes de bonne compagnie. — Il quitta Van Noordt pour Octavius Van Veen, plus connu sous son nom latinisé d'Ottovœnius, qui l'emmena à Bruxelles et dirigea sagement ses premiers pas. — Ce fut sur le conseil de son maître que Rubens partit quatre ans après pour l'Italie, *la grande école*, disait Ottovœnius. Il se mit en route au mois de mai 1600, après avoir été présenté à l'archiduc Albert, qui daigna lui remettre des lettres de recommandation, et débuta par Venise, où se trouvaient les plus grands chefs-d'œuvre du Titien et de Paul Véronèse. C'est là qu'il acquit cette puissance de coloris qui est la plus remarquable et la plus complète de ses qualités.

Rubens n'était point un de ces génies qui se forment lentement, il avait la conception large et facile, l'inspiration docile, et le don précieux de s'approprier par une intuition très-vive les qualités dominantes de ses modèles. Dès qu'il fut devenu peintre, il devint un grand peintre, il fut Rubens. Son talent apparut tout complet, avec ce qui est admirable en lui, l'abondance de la composition et la largeur de la touche, la splendeur du coloris, avec, ce qui est peut-être son défaut, je veux dire quelque chose de très-négligé dans les détails. — Ses premiers tableaux lui valurent la protection d'un gentilhomme attaché à la personne du duc de Mantoue, que le hasard avait fait son voisin à Venise; celui-ci en parla avec enthousiasme au prince, qui invita sur-le-champ le jeune artiste à venir à Mantoue, où il lui donna le titre de gentilhomme et de peintre de la cour. — Il était dans la destinée de Rubens d'être



homme de cour; il n'y avait pas dix ans qu'il avait quitté l'aiguillette de page, que le duc de Mantoue, frappé de la distinction de sa personne et de son esprit, comme de l'étendue de ses connaissances et de sa merveilleuse aptitude, fit de lui son ambassadeur auprès de Philippe III. De retour de cette expédition diplomatique dans laquelle il fit preuve du plus grand tact, Rubens obtint de Vincent de Gonzague la permission de parcourir l'Italie. A Rome, il obtint la faveur du pape Clément VII comme il avait obtenu celle du duc de Mantoue; à Florence, il devient l'ami du duc régnant; à Gênes, il est reçu avec les plus grands honneurs par les princes du négoce, réunis en députation; enfin, il recueille pendant ce voyage, qui dure plusieurs années, toutes les satisfactions que l'amour-propre d'un artiste peut espérer du public, et son infatigable pinceau crée chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre. — La nouvelle d'une maladie qui mettait en danger les jours de sa mère le ramena à Anvers. Quand il arriva la mort avait visité sa maison. Sa douleur filiale le retint longtemps dans une profonde retraite, il fallut toutes les instances d'Ottovœnius, son maître et son meilleur ami, pour le rendre au monde et à l'art.

Le monde d'Anvers témoigna du plaisir qu'il avait à retrouver son Rubens, par les démonstrations les moins équivoques; ce fut presque une douleur publique lorsqu'on apprit qu'il avait l'intention de retourner en Italie pour s'y fixer définitivement. La résolution de l'artiste était bien arrêtée, elle ne céda que devant les prières de l'archiduc Albert, qui imagina pour le retenir de le créer chambellan; cette dignité le fixa à Bruxelles. En retour de ces faveurs l'archiduc obtint du peintre de magnifiques ouvrages, les plus beaux que Rubens ait légués, les seuls qui puissent donner une idée de son immense talent. — A ce propos, disons que le musée du Louvre ne possède rien des véritables chefs-d'œuvre de Rubens,—à l'exception des portraits, où toutes ses qualités apparaissent, les tableaux de lui qui s'y trouvent sont tous dans cette manière excessivement lâchée qui était la conséquence de la précipitation qu'il dut apporter à peindre les sujets indiqués par Marie de Médicis. — Ce sont de splendides ébauches qui ont le mérite de laisser voir ses procédés, et qui sont par cela même d'excellents modèles à étudier, mais ce sont des ébauches.

C'est en 1620 que Rubens fut appelé à Paris par Marie de Médicis. — L'intention de Marie de Médicis était de lui confier la décoration de son palais du Luxembourg. Elle le laissa libre de choisir les sujets. En habile courtisan, il choisit l'histoire de la reine-mère, dont il représenta, dans une série de vingt-quatre compositions, les principaux épisodes, depuis sa naissance jusqu'à l'époque de sa réconciliation avec son fils. On jugera de la prodigieuse facilité du grand artiste flamand, quand on saura qu'il ne mit que vingt-deux mois à mener jusqu'à sa fin cette gigantesque entreprise. — Il n'y avait pas moins à attendre de l'homme qui avait peint en deux ans trente-six plafonds dans l'église des jésuites à Anvers.

Pendant le séjour de Rubens à Paris, le duc de Buckingham y vint chercher la princesse Henriette de France, qu'attendait la couronne d'Angleterre. Buckingham était l'homme le plus complet de son époque; homme de plaisir, d'aventure, de petite et de haute intrigue, il suffisait à tout. En diplomate consommé, il vit tout le parti qu'il pouvait tirer de la faveur dont Rubens jouissait auprès de l'archiduchesse Isabelle, pour renouer entre l'Angleterre et l'Espagne des relations cordiales, dont l'interruption était le souci capital de son souverain. — Rubens et Buckingham étaient faits pour s'inspirer l'un à l'autre une réciproque sympathie. — Le gentilhomme anglais, en l'absence de toute raison politique, devait rechercher la familiarité du grand artiste, seulement la raison politique hâta les choses. Ils devinrent amis de cour, et



Rubens, cédant aux désirs de Buckingham, se chargea des négociations. On sait ce que durent les négociations diplomatiques. Tandis que la cour d'Espagne, avertie par l'archiduchesse Isabelle des insinuations de Buckingham, délibérait sur le parti qu'il pouvait convenir de prendre, Rubens trouva le temps de faire une douzaine de tableaux parmi lesquels son fameux Martyre de Saint Georges. — Il espérait n'être plus détourné de ses travaux artistiques, lorsque Philippe IV, peu satisfait des lumières de ses conseillers habituels, le manda à sa cour pour conférer avec lui au sujet des négociations entamées. — Il n'eût tenu qu'à lui de supplanter, auprès de Philippe IV, le premier ministre, comte d'Olivarès, mais il ne recherchait pas la faveur, il se laissait faire par elle. La charge honorifique de secrétaire privé du conseil fut la plus haute distinction qu'il consentit à accepter, encore fallut-il que Vélasquez fît beaucoup d'instances auprès de lui pour l'y déterminer. Rubens resta dix-huit mois à Madrid. Au bout de ce temps, il ne put se refuser à partir pour Londres, muni d'instructions secrètes, et revêtu du titre d'ambassadeur. — Ce fut le pinceau à la main, et tout en faisant le portrait du chancelier Cottington, qui tenait auprès du roi d'Angleterre la place de Buckingham, mort depuis deux mois, que l'artiste diplomate vint à bout de réussir dans sa délicate mission. — Les bases d'un traité de paix satisfaisantes pour les deux puissances furent arrêtées au bout de deux mois de conférences; un an après il prit congé de Charles Ier, comblé par lui d'honneurs et de riches présents. Mais il faut dire que le peintre ne fut pas avec le roi en reste de magnificence; en quittant l'Angleterre, il lui laissait le portrait de Charles Ier, sous la figure de Saint Georges à cheval, neuf panneaux et un plafond au palais de Witte-Hall, sans compter une histoire d'Achille, en huit tableaux. — Une nouvelle négociation, dont le chargea l'archiduchesse, auprès des États Néerlandais, termina la carrière politique de Rubens. Dès lors, de 1630 à 1640, époque de sa mort, il se donna tout entier à la peinture. La liste des ouvrages qu'il exécuta ou qu'il termina sur l'ébauche de ses élèves pendant cette période, tiendrait à peine dans un numéro de ce recueil. Le nombre de ceux que la gravure a reproduits s'élève à douze ou treize cents.

Pour terminer cette courte notice sur Rubens, et pour donner une appréciation très-générale de son talent, nous dirons qu'il tient à l'école espagnole par le réalisme de sa manière, et à l'école vénitienne par la richesse du coloris. — Rubens n'est point un penseur ni un poëte; il a peint la nature comme il la voyait, sans chercher l'idéal; mais il ne la voyait que dans sa beauté. Il aime à la représenter palpitante de vie, exubérante de vigueur, et s'il lui est souvent arrivé de toucher en ce sens à l'exagération, il est toujours resté éloigné de l'étrange comme du trivial.

Dans cette constellation de grands artistes qui projette sur le dix-septième siècle un si bel éclat, Van Dick peut être considéré comme le satellite de Rubens. — Il fut le plus glorieux élève de ce dernier, et pour que sa destinée ressemblât en tous points à celle de son maître, il ne lui a manqué que d'être envoyé en ambassade par quelque souverain. Comme Rubens, Van Dick passa sa vie dans les cours d'Europe, et fut le peintre des souverains. La partie la plus brillante de son existence s'écoula en Angleterre. Aussi l'Angleterre est-elle le pays le plus riche de ses œuvres. — Les plus importants ouvrages de Van Dick, ceux qui réunissent toutes ses éminentes qualités, sont les portraits. Nul artiste ne l'a surpassé en ce genre dans lequel il fut supérieur même à son maître. Le musée du Louvre possède le plus beau qu'ait produit son pinceau; nous voulons parler du portrait de Charles Ier, dont tous les peintres de portraits devraient avoir une copie dans leur atelier.

Comme Rubens, Van Dick avait gagné une fortune immense. Sa magnificence était digne d'un roi ; on l'a pourtant accusé d'avarice ; accusation assez légèrement élevée, et à laquelle le goût de Van Dick pour l'alchimie servit de point de départ. — Il est positif que Van Dick croyait à la possibilité de découvrir la pierre philosophale. Le creuset des alchimistes lui dévora des sommes énormes ; mais ce n'était pas l'or qu'il espérait y trouver, c'était je ne sais quel mystérieux talisman, comme l'élixir de longue vie. — Ardemment et constamment livré à des recherches absorbantes, aux plaisirs qu'il aimait avec toute la fougue d'une âme d'artiste, et aux travaux sur lesquels il fondait l'espérance de sa gloire, Van Dick fut atteint, quoique jeune encore, d'une fièvre lente, résultat de l'épuisement, et succomba, en 1641, à l'âge de quarante ans. — Après avoir indiqué les figures les plus brillantes des écoles du Nord, il nous reste une large place à donner à notre belle école française ; nous avons l'espoir que *le Journal des Demoiselles* ne la lui refusera pas.

J. DE CHATILLON.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE LAMENTS OF MARY, QUEEN OF SCOTS.

Now nature her hangs mantle green
    On every blooming tree,
And spreads her sheets of daisies white
    Out o'er the grassy lee :
Now Phœbus cheers the crystal streams,
    And glads the azure skies;
But nought can glad the weary wight
    That fast in durance lies.

Now laverocks wake the merry morn,
    Aloft on dewy wing
The merle, in his montide bower
    Makes woodland echoes ring;
The mavis wild, with many note,
    Sings drawsy day to rest :
In love and freedom they rejoice,
    With care nor thrall oppresst.

Now blooms the lily by the bank,
    The primrose down the brae;
The hawthorn's budding in the glen
    And milk-white is the slae :
The meanest hind in fair Scotland
    May rove their sweets among;
But I, queen of all Scotland,
    Must lie in prison strong.

LES PLAINTES DE MARIE, REINE D'ÉCOSSE.

Déjà la nature étend son manteau vert sur chaque arbre qui fleurit, et déploie les corolles des blanches marguerites sur l'épais tapis de gazon ; le soleil fait resplendir le cristal des ruisseaux et réjouit l'azur des cieux, mais rien ne peut dissiper l'ennui de celle que la prison renferme pour toujours.

Déjà l'aube joyeuse éclaire les rochers humides et la rosée tourbillonne en s'élevant ; le merle, sous les berceaux qui l'abritent, dans le milieu du jour, fait résonner les échos des bois ; la grive sauvage chante par quelques notes paresseuses le jour qui lui apporte le repos. Tous se réjouissent dans l'amour et la liberté, aucune peine ne les accable ni ne les oppresse.

Déjà le lis fleurit sur la rive, la primevère se penche sur la colline, l'aubépine bourgeonne dans la vallée, et la prunelle sauvage étale sa corolle d'un blanc de lait. Le plus humble habitant de la belle Écosse erre au milieu de leurs parfums, et moi, la reine de toute la vieille Calédonie, la force me retient en prison.



But as for thee, thou false woman,
My sister and my foe,
Grim vengeance yet shall whet a sword
That through thy soul shall go;
The weeping blood in woman's breast,
Was never known to thee;
Nor the balm that drops on wounds of woe
From woman's pitying o'e.

O! soon to me may summer suns
No more light up the morn!
No more to me the autumn winds
Ware o'er the yellow corn!
And in the narrow house of death
Let winter round me rave;
And the next flowers that deck the spring,
Bloom on my peaceful grave.

BURNS.

Mais quant à toi, femme perfide, toi, ma sœur et mon ennemie, ton affreuse vengeance aiguise contre moi une épée qui percera ton âme comme le remords; le sang d'une femme ne coule pas dans tes veines, et tu ignores quel soulagement les gouttes de la pitié apporteraient aux blessures de l'infortune, toi qui n'as jamais connu le malheur.

Ah! bientôt pour moi plus de soleil de mai, plus de lumière du matin. Bientôt aussi les vents d'automne ne feront plus onduler pour moi les épis dorés; dans l'étroite habitation de la mort, l'hiver seul se déchaînera autour de moi, et les premières fleurs qui embelliront le printemps brilleront sur ma tombe paisible.

Mlle EMMA FAUCON.

UNE ANNÉE A LOWELL (1).

I.

« Monsieur Atkins, hé! mon mari, entendez-vous ce que dit Abby?

— Est-ce quelque chose qui vaille la peine d'être écouté? » demanda M. Atkins, répondant à cette question par une autre question.

En même temps, il quitta des yeux *le Patriote du New-Hampshire*, et regarda par-dessus ses lunettes.

« Abby veut aller à Lowell et s'y placer dans un comptoir.

— Eh bien, ma femme, qu'elle y aille. »

M. Atkins reporta de nouveau ses yeux sur *le Patriote du New-Hampshire*.

« Mais je ne vois pas comment je pourrai me passer d'elle. L'écurage du printemps n'est pas terminé; la lessive n'est pas faite; les vêtements d'été des enfants sont à confectionner. Votre intention est maintenant de nourrir vos ouvriers chez vous, d'avoir une vache de plus que l'année dernière; et Charley qui sait à peine marcher seul! je ne vois vraiment pas comment me tirer d'affaire sans son aide.

— Cependant, vous dites qu'Abby ne vous est d'aucun secours dans la maison.

— C'est vrai, mon ami, mais elle pourrait m'être très-utile.

— Oui, elle pourrait faire, en effet, bien des choses, ce à quoi elle ne songe pas; et comme elle me paraît peu disposée à se

(1) Lowell est une ville manufacturière du Massachussets, où beaucoup de jeunes personnes, filles de fermiers et autres, viennent chercher de l'emploi dans les comptoirs des fabriques. La conduite en général exemplaire de ces *demoiselles de bureau*, de même que leur goût et leurs talents littéraires, sont cités par les voyageurs anglais comme une sorte de merveille. Chaque année, les diverses productions sorties de leur plume, soit en vers, soit en prose, forment un Recueil édité sous le titre de *Lowell Offering;* et c'est de l'une de ces intéressantes publications, où elle a paru signée du nom de *Lucinda*, que la présente histoire est tirée; elle vous donnera une idée, mesdemoiselles, de l'indépendance que les parents accordent à leurs filles, et des mœurs des États-Unis.

rendre utile au logis, nous la laisserons aller dans un comptoir.

— Mon père, est-ce tout de bon? Irai-je à Lowell? dit Abby, levant sur son père des yeux noirs, où brillait une vive expression de plaisir.

— Oui, Abby, sous une condition ; c'est que vous me promettrez d'y rester *un an tout entier*, sans venir nous voir, excepté en cas de maladie, et de n'y rester qu'*un an*.

— Je vous promettrai tout ce qu'il vous plaira, mon père, pourvu seulement que vous me laissiez partir. Je pensais que vous alliez dire que mieux valait pour moi demeurer ici, ôter les cailloux et les mauvaises herbes du jardin, vanner le blé, faner le foin. Pourrai-je me mettre en route avec les miss Slater, mardi prochain; car c'est le jour fixé pour leur retour à Lowell?

— Oui, Abby; mais souvenez-vous que vous devez rester à Lowell *toute une année*, et rien qu'*une année*. »

Abby se retira ce soir-là le cœur bondissant de joie; car, depuis l'arrivée des miss Slater, avec leurs robes de soie neuves, leurs chapeaux garnis de fleurs, leurs voiles de dentelle et leurs écharpes de gaze, sa tête n'avait plus cessé d'être remplie de visions de toilette; et vivre dans un lieu où elle aura la faculté de s'habiller ainsi, lui paraissait devoir être pour elle le comble du bonheur. Elle avait un penchant inné pour la parure. Souvent, lorsqu'elle était encore petite fille, elle allait s'asseoir au bord de la grand'route, pour guetter du regard la voiture publique, qui chaque jour passait près de l'habitation isolée de son père; et quand les rubans de vive nuance, quand les châles aux couleurs tranchées glissaient comme une brillante apparition devant ses yeux enchantés, Abby se disait que, plus tard, elle aussi aurait en sa possession toutes ces choses qui lui semblaient si belles. L'âge de femme se montrait à son esprit, comme un temps de la vie dont le principal plaisir consiste à se parer. Mais à mesure que les années s'écoulaient, Abby s'apercevait de plus en plus que ce serait là une source de jouissance fermée pour elle tant qu'elle habiterait sous le toit de sa famille, car son père ne pouvait ni ne voulait la satisfaire sur ce point ; et tout lui faisait craindre de n'avoir jamais pour coiffure que le même chapeau de batiste écrue; pour toilette des grands jours, que la même petite robe d'indienne. Mais quand il fut décidé qu'elle irait à Lowell, elle se promettait d'y gagner de l'argent autant qu'elle en pourrait gagner, et l'emploierait à s'acheter de beaux habits. Elle aurait des robes de soie: l'une couleur vert-pré; une autre rouge-cerise; une troisième de telle nuance à décider au moment de l'acquisition. Elle aurait un chapeau dans le dernier genre, beaucoup plus joli que celui de Julia Slater. Lorsqu'enfin elle tomba endormie, ce fut pour rêver de fleurs et de dentelles; et sa riante fantaisie se promena toute la nuit au milieu d'une vaste et charmante collection des produits élégants dus à l'art des marchandes de modes.

Mais bien différents étaient les rêves de la mère d'Abby; et les premières paroles que, le lendemain matin, elle adressa, en s'éveillant, à son mari, furent celles-ci :

« Monsieur Atkins, est-ce sérieusement que vous avez donné hier soir à notre Abby la permission de partir pour Lowell? Je pensais d'abord que vous étiez fâché d'avoir été interrompu par moi dans votre lecture, et qu'en parlant ainsi, vous n'aviez eu d'autre intention que de couper court à la conversation.

— Non, ma femme, je parlais sérieusement ; et vous ne m'interrompiez pas, car j'avais écouté tout ce qui s'était dit entre Abby et vous. Abby est une jeune fille d'un caractère indépendant et inconsidéré. Je ne sais trop ce qu'il est bon de faire avec elle, mais peut-être est-ce une expérience à tenter de la laisser quelque temps



penser et agir par elle-même. Je m'attends à ce qu'elle dissipera d'abord la totalité de ses appointements en dépenses de toilette; mais elle ne tardera pas à reconnaître la folie d'une pareille conduite. Dans tous les cas, elle sera vraisemblablement amenée à comprendre un peu mieux la valeur de l'argent, quand elle se sera vue obligée d'en acquérir par son propre travail. Après avoir été livrée à ses seules inspirations durant une année, il est possible qu'elle revienne de son plein gré près de nous, qu'elle se montre plus posée, et consente à consacrer ses actives facultés (car c'est une enfant très-capable) aux soins du ménage. Jusqu'à présent, en effet, c'est au dehors que nous avons principalement utilisé ses services. La voilà désormais d'un âge qui ne nous permet plus d'en user ainsi. Je désire d'ailleurs qu'elle voie un peu le monde et ce qui s'y passe. J'espère que si elle n'en retire aucun profit, elle n'en recevra non plus aucun dommage.

— Oh! mon ami, je crains bien pour elle. Les miss Slater n'ont pas une meilleure cervelle que la sienne, et l'entraîneront dans toutes sortes de folies. Obligez-la, je vous en prie, de rester auprès de nous.

— J'ai promis, répondit M. Atkins, je tiendrai ma promesse. »

Abby allait et venait avec animation, s'occupant des préparatifs nécessaires à son voyage, et sa mère la secondait, le cœur gros de soupirs.

II.

La veille de son départ, dans la soirée, son père l'appela, et fixant sur elle un regard grave, attentif et presque triste :

« Abby, dit-il, avez-vous jamais réfléchi? »

Abby fut dominée et presque intimidée.

« Oui, mon père, répondit-elle enfin, j'ai beaucoup pensé dans ces derniers temps à m'en aller à Lowell.

— Mais je ne crois pas, mon enfant, que vous ayez sérieusement réfléchi sur ce sujet, et je crains d'avoir mal agi en consentant à votre départ. Si j'étais trop pauvre pour fournir à vos besoins, et que je n'eusse aucun moyen de vous occuper utilement chez moi, je ne m'adresserais point de reproches, et vous laisserais partir, en me disant que tout est pour le mieux. Mais maintenant j'ai fait ce dont plus tard, peut-être, je me repentirai cruellement. Si donc vous ne voulez pas me rendre bien misérable, Abby, vous nous reviendrez meilleure fille, plus douce et plus sensée. »

La nuit suivante Abby se livra, pour la première fois de sa vie, à de profondes méditations. Les paroles de son père, rendues plus impressionnantes par le regard et le ton qui les accompagnaient, étaient descendues dans son cœur avec une autorité qu'aucune parole venue de lui n'avait eue jusqu'alors. Le prompt acquiescement donné à ses désirs l'avait d'abord étonnée; mais cet acquiescement prenait aujourd'hui une signification nouvelle. Elle comprit que ses parents l'abandonnaient à son libre arbitre, parce qu'ils désespéraient de pouvoir exercer aucune action utile sur elle, et la jugeaient trop indocile, trop insouciante, trop indomptable, pour être instruite autrement que par les leçons de l'expérience.

« Je les surprendrai, se dit-elle. Je leur montrerai que je suis capable de quelque réflexion, et mon père n'aura plus lieu dorénavant de me demander si je *réfléchis*. Oui, je connais quelles sont leurs craintes, et je leur prouverai que je puis veiller sur ma propre conduite avec autant de prudence qu'eux-mêmes y ont jamais veillé. Je sais que je n'ai pas toujours agi comme je l'aurais dû; je vais maintenant commencer à bien faire, et ils trouveront en moi, à mon retour, une fille meilleure, plus douce et plus sensée. Ce prix de mon travail, que je me proposais de dépenser en parures, je le déposerai à la Caisse

d'épargne, je l'y déposerai intégralement, et mon père reconnaîtra mon aptitude, non-seulement à gagner de l'argent, mais à le bien administrer. Oh! combien je différerai de ce que l'on croit! Et quelle joie pour mes parents quand ils verront qu'après tout je ne suis pas d'une si mauvaise nature! »

Des impressions et des idées nouvelles avaient engendré de nouvelles résolutions. Les rêves de cette nuit ne furent pour Abby que sourires de sa mère et mots approbateurs de son père, tels qu'elle n'en avait jamais obtenu ni mérité.

Lorsqu'elle leur fit ses adieux, le lendemain matin, elle ne trahit en rien le changement survenu dans ses projets et dans ses sentiments; car elle ne laissait pas d'entretenir quelque doute sur sa constance à y persévérer.

Cette défiance était digne d'éloge, et favorable au succès même de ses desseins. Mais Abby avait un développement très-marqué dans cette partie du crâne où les phrénologistes localisent l'organe de la fermeté, et quand une fois elle avait pris une détermination, elle y persistait d'ordinaire jusqu'au bout. Elle adopta une ligne de conduite entièrement opposée à celle qu'on attendait d'elle, comme à celle qu'elle-même s'était d'abord tracée. Ce dernier point était le plus difficile, à cause de son penchant dominant pour la toilette, penchant que ses compagnes ne se faisaient pas faute d'encourager. Mais quand Julia Slater la pressait d'acheter telle ou telle pièce de belle soie, telle autre de magnifique mousseline, elle répondait invariablement :

« Non, j'ai résolu de ne rien acheter de pareil, et je maintiendrai ma résolution. »

Avant de venir à Lowell, Abby s'étonnait, dans sa simplicité, qu'on pût résider dans un lieu où il y avait tant de choses à vendre, et ne pas y dépenser jusqu'à sa dernière pièce de monnaie. Maintenant, il lui fallait appeler à son aide toute sa force d'âme, pour résister aux mille séductions que rencontraient ses yeux, tandis qu'elle se promenait le soir dans les rues inondées de lumières. Passer près des magasins de modes et des ateliers de confection sans s'y arrêter, c'étaient là de rudes épreuves. Néanmoins, elle surmonta toutes les tentations.

Mais Abby comprit que l'argent qui rémunérait son travail ne serait en sûreté qu'à la Caisse d'épargne, et il y fut régulièrement déposé, à l'abri de tout caprice, auquel elle eût pu momentanément céder. Elle ne satisfit aucun de ses goûts, si ce n'est celui que, depuis peu, elle avait conçu pour les choses de l'intelligence : et c'était à lire des livres utiles qu'elle employait ses heures de loisir.

L'année s'écoula pour Abby dans un état permanent de contestation avec elle-même et de privations volontaires, mais non de peines sans compensations. Les désirs de tant d'années précédentes ne pouvaient être domptés par la résolution d'un moment; mais après la lutte venait la satisfaction du triomphe. Plus le combat avait été désespéré, plus grand était le mérite de la victoire. C'est ainsi qu'Abby passa tout un dimanche dans les larmes, parce que Judith Slater n'avait pas voulu lui permettre de l'accompagner dans leur réunion habituelle de jeunes filles, avec son chapeau antédiluvien. Une autre de ses compagnes observa que sa robe devait dater de l'an premier. Le sang alors lui montait aux joues, des éclairs jaillissaient de ses yeux; elle eût souhaité se trouver bien loin de là, pour ne point entendre les malignes allusions dont elle était l'objet. Cependant rien ne put l'ébranler.

III.

Au terme d'une belle journée d'avril, M. Atkins était assis près du feu de sa cuisine, avec Charley sur ses genoux.

« Ma femme, dit-il à mistress Atkins, qui s'occupait activement à préparer le

repas du soir, n'y a-t-il pas un an qu'Abby nous a quittés ?

— Voyons, mon ami, que j'y songe. Je nettoie d'ordinaire la maison de fond en comble un peu avant le vendredi saint, et l'ouvrage n'était pas terminé quand Abby est partie. Je me souviens que je lui en parlai, et lui dis que c'était mal fait à elle de me laisser seule ainsi, avec tant de besogne sur les bras. « Ma mère, me répondit-elle, je serai ici l'année prochaine pour vous aider. » Oui, il y a un an, et je ne serais nullement étonnée de la voir revenir cette semaine.

— Peut-être ne reviendra-t-elle ni maintenant ni plus tard, dit M. Atkins d'un air sombre. Elle ne nous a écrit que rarement. Elle a, je le suppose, le bon sens de comprendre qu'il vaut mieux point de nouvelles que de mauvaises nouvelles; et n'ayant guère de choses agréables à nous dire sur son propre compte, elle préfère ne rien dire du tout.

— Mon ami, je vous exposai mes craintes ; et, si vous aviez voulu faire usage de votre autorité, Abby eût été forcée de rester sous le toit paternel. Mais sa conduite n'est peut-être pas aussi mauvaise que vous le pensez. Elle est, vous le savez, peu accoutumée à écrire, et cela explique la rareté et la brièveté de ses lettres ; mais toutes, même les plus courtes, nous ont donné l'assurance qu'elle serait de retour au bout de l'année révolue.

— Papa, la diligence s'arrête ici ! » dit le petit Charley.

Et il sauta en bas des genoux de son père. Une exclamation retentit dans la cuisine : « Voici Abby ! voici Abby ! »

Peu de minutes après, Abby était au milieu du groupe joyeux. Son père lui serrait la main en silence, et de grosses larmes roulaient dans les yeux de sa mère. Ses frères et ses sœurs faisaient éclater autour d'elle leur joie bruyante, à l'exception du petit Charley, pour qui Abby n'était plus qu'une étrangère, et qui repoussait avec terreur toutes les avances qu'elle lui faisait dans le but d'en obtenir meilleur accueil. Ses parents la contemplaient avec une joie muette ; car ils comprenaient qu'un changement heureux s'était opéré dans le caractère de leur fille. Elle était là, devant eux, un peu plus grande, un peu plus mince, et, quand les teintes animées de la première émotion se furent effacées de ses joues, un peu plus pâle peut-être qu'autrefois; mais ses yeux brillaient d'une douce gaieté, et le sourire de la santé et de l'innocence se jouait autour de ses lèvres roses. Elle suspendit soigneusement son chapeau de paille neuf, orné d'une simple garniture de rubans bleu clair, et dégagea des plis de son châle la pureté de ses formes bien dessinées, que sa robe de mérinos d'une couleur foncée faisait ressortir dans tout leur avantage. Il y avait plus de délicatesse dans son extérieur que lorsqu'elle les avait quittés, et, en même temps, plus de douceur dans ses manières; car un frottement continuel avec tant de jeunes personnes de son sexe avait usé les petites aspérités qu'on remarquait précédemment dans son humeur.

« Eh bien ! Abby, combien de robes de soie avez-vous rapportées ? demanda son père, comme elle ouvrait une grande malle toute neuve.

— Pas une, mon père, répondit-elle en fixant sur lui ses yeux noirs. Mais voici, continua-t-elle, quelques petits livres pour les enfants, et une robe d'indienne pour ma mère. Voici encore une cravate de soie noire, que je vous prierai de nouer autour de votre cou le dimanche. Acceptez-la, cher père, c'est le premier don que vous offre votre fille.

— Vous auriez mieux fait de m'acheter une paire de lunettes, car je n'y vois plus..... »

Il y avait des pleurs dans les yeux du rude fermier ; mais il s'efforçait de rire et de plaisanter, afin de ne pas le laisser apercevoir.

« Alors qu'avez-vous fait de tout votre argent ? reprit-il après un court silence.

— J'ai pensé qu'il valait mieux l'apporter ici, » dit Abby.

Elle remit son livret de Caisse d'épargne dans les mains de son père. M. Atkins le regarda un instant, et son sourire forcé s'évanouit. C'était pour lui une surprise trop grande, et les larmes tombèrent larges et rapides de ses yeux paternels.

« Ce n'est que peu de chose, ajouta Abby.

— Mais c'est tout ce que vous avez pu mettre de côté, et je suis fier de vous, Abby ; oui, fier d'être le père d'une telle fille. Ce n'est pas cette somme insignifiante qui me cause tant de plaisir, mais la prudence, l'empire sur vous-même, l'affection réelle pour nous dont vous avez fait preuve. Cependant ne vous a-t-il pas été quelquefois bien dur de résister à la tentation ?

— Oui, mon père, plus dur que vous ne pourrez jamais l'imaginer. Mais la pensée du moment où nous sommes m'a soutenue. Je me représentais d'avance votre sourire ; je savais ce que ma mère dirait et sentirait ; et quoiqu'il y ait eu bien des instants, et même des heures, où je me sois trouvée malheureuse, cette soirée suffit pour les racheter tous. Il n'y a qu'une chose qui gâte mon bonheur : c'est de voir que ce petit homme m'a entièrement oubliée. »

Elle attira Charley auprès d'elle. Mais le nouveau livre d'images avait déjà opéré des merveilles : bientôt après il était sur les genoux de la jeune fille, lui entourant le cou de ses petits bras, et sa mère ne put lui persuader d'aller se coucher, avant qu'il eût donné cent baisers à *sœur Abby*.

« Mon père, dit Abby en se levant pour se retirer au moment où la grande horloge sonnait onze heures, ne pourrai-je pas, lorsque ma mère n'aura pas besoin de mes services, retourner quelquefois à Lowell ? Je désire grossir un peu la somme que j'y ai gagnée, et je serais bien aise d'avoir une robe de soie.

— Oui, Abby, vous pourrez faire tout ce que vous voudrez. Vous avez prouvé que vous possédiez une vertu sans laquelle nul ne peut s'attendre à inspirer en ce monde ni respect ni confiance : la force de se refuser quelque chose à soi-même. »

(*Traduit de l'anglais.*)

Mlle A. DE BÉNY.



MARIE-THÉRÈSE DE FRANCE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME.

Un grand martyre vient de s'achever ; une sainte vient de monter au ciel ! Tel est le cri qu'arrache en ce moment à tous les cœurs pieux, à toutes les âmes reconnaissantes la douloureuse et presque inattendue nouvelle de la mort de madame la duchesse d'Angoulême.

Il y a des existences prédestinées que Dieu semble désigner pour porter le poids de toutes les fautes de l'humanité ; ce sont, pour ainsi dire, des victimes élues. Dans les temps horribles que la fille de Louis XVI traversa, ses larmes furent comme une offrande de chaque jour pour l'expiation des forfaits qui se consommaient autour d'elle. Il n'y a pas dans les livres saints une figure plus noble et plus douloureuse ; et voyez quel est l'empire de la vraie vertu : à une époque où l'accumulation des catastrophes et la philosophie de

l'histoire ont endurci les cœurs, la mort de Marie-Thérèse de France est encore une douleur générale!...

Oui, toutes les diversions de partis se sont tues devant cette tombe qui s'ouvre; tous se sont associés au deuil de l'antique famille de nos rois. C'est que lorsque l'on considère la somme immense de douleur amassée sur cette auguste orpheline, la grandeur et la persévérance des malheurs qui ont fait de sa vie un perpétuel holocauste, on ne peut s'empêcher d'éprouver tout ce que le sentiment de la pitié renferme de pieux et de respectueux. C'est bien à propos de la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette qu'on doit s'étonner avec Bossuet de la quantité de larmes que peuvent contenir les yeux des reines. Sa vie peut se résumer en un seul mot : elle a été malheureuse depuis le premier jour jusqu'au dernier.

Bien que née sur les marches du premier trône de l'Europe et du monde, Marie-Thérèse de France n'a jamais connu le bonheur; les splendeurs qui entourèrent son enfance ne firent que rendre plus cruelles les circonstances fatales dont elle fut bientôt la victime. Née le 19 décembre 1778, Marie-Thérèse avait à peine l'âge de raison lorsque la fermentation révolutionnaire vint jeter le trouble au sein de sa royale famille. Loin d'être calmes et doux comme ils le sont ordinairement, ces jours de son enfance furent agités par les clameurs populaires, par les menaces et les cris de haine d'une populace aveuglée. Après avoir passé, dans le palais de Versailles et dans celui des Tuileries, par toutes les angoisses de l'humiliation et de l'épouvante, elle se vit, à l'âge de treize ans, jetée avec toute sa famille dans une sombre prison.

Cette transition subite du trône dans un cachot n'était qu'un prélude à des événements plus douloureux. La famille royale vivait au Temple sous la surveillance inquiète et brutale des affidés de la Commune; mais la reine, sa fille et madame Élisabeth, logées dans un appartement séparé, voyaient encore le roi tous les jours. Étrangers aux bruits du dehors, ils retrouvaient dans le silence de la captivité toute cette simplicité d'affection qui se perdait jadis au milieu des préoccupations du trône et des embarras de la grandeur. La jeune fille rivalisait avec sa tante pour adoucir par ses soins, par sa tendresse, les tourments de son père et de sa mère; mais ce dernier, ce plus grand bonheur lui fut bientôt enlevé. Séparée d'abord de son père, elle entendait avec effroi les rugissements de la multitude égarée demander le supplice de tous ceux qu'elle aimait : c'était dans ces transes incessantes, dans ces terreurs de tous les instants que s'écoulaient les premiers jours de son adolescence.

Le supplice de son père, les adieux déchirants qui le précédèrent, ne furent pas les derniers malheurs qui devaient la frapper; elle était condamnée à assister au martyre de tous les siens. En quittant sa prison pour monter sur l'échafaud, sa mère, Marie-Antoinette, cette reine tant calomniée, avait confié sa fille à sa belle-sœur, la douce et pieuse madame Élisabeth. La tendresse ingénieuse de cette vertueuse princesse avait caché avec soin à la jeune orpheline le nouveau malheur qui venait de l'atteindre. Mais, hélas! entraînée bientôt elle-même dans cette horrible proscription, elle eut la douleur de laisser sa nièce, seule, à la merci de ses geôliers. Dès le lendemain de cette dernière et cruelle séparation, la jeune princesse, qui n'avait pas encore quinze ans, redemandait à tous les geôliers, sa mère et sa tante, sans soupçonner même qu'elle en fût séparée par la mort. Elle les croyait dans une autre prison, ou retenues par les interrogatoires d'un tribunal; elle espérait, dit un historien, que la porte du Temple, en se rouvrant, allait les rendre à sa sollicitude et à sa tendresse. Les geôliers eux-mêmes ne

furent pas assez cruels pour la détromper; le temps seul et l'absence, en se prolongeant, lui firent deviner l'affreuse vérité. Elle fondit en larmes, elle ne pouvait croire à tant de malheur..... le silence de ses geôliers, à toutes ses questions, acheva seul l'affreuse révélation.

Sa mère et sa tante, en sortant de la prison, lui avaient dit : Si nous ne revenons pas, tu demanderas à la Commune de Paris une femme pour t'assister dans le cachot, afin de ne pas rester seule au milieu des hommes. Elle leur obéit par déférence, dit-elle, et sans aucun espoir que sa requête lui fût accordée par la dureté de ses gardiens. On lui répondit, en effet, qu'elle n'avait pas besoin de femmes pour se parer devant des murailles. On feignit de craindre que l'isolement et le désespoir ne la portassent au suicide, que sa tendre piété regardait comme le plus grand des crimes. On lui ôta ces petits couteau dont on se servait alors pour enlever la poudre sur le front des femmes; ses ciseaux, ses aiguilles à tricoter, jusqu'aux plus innocents ustensiles de fer ou d'acier nécessaires aux ouvrages de jeune fille, par lesquels elle aurait pu distraire au moins l'oisiveté de sa solitude, ou raccommoder ses vêtements en lambeaux. On lui enleva jusqu'au briquet à l'aide duquel elle pouvait éclairer la longueur de ses nuits et de ses insomnies; la lumière même parut une douceur trop indulgente pour la jeune captive. On lui défendit d'allumer le poêle qui chauffait sa prison.

Elle n'avait, continue M. de Lamartine, dans son *Histoire de la Révolution*, pour consolation que le sommeil, la vue du ciel, le jour, à travers les grilles, et quelques visites au dauphin son frère, captif dans une chambre voisine, et déjà dégradé par la maladie et par la férocité de ses gardiens. Ceux qui la conduisaient près de lui étaient quelquefois cléments et attendris, souvent ivres et brutaux. La vue et l'entretien de son frère ne faisaient qu'accroître sa consternation; elle le voyait dépérir, et mourait ainsi elle-même de deux agonies... bientôt le pauvre enfant s'achemina lentement vers la mort, comme une plante sans air et sans soleil.

La princesse bénit cette mort en la pleurant. Dieu enlevait enfin son frère et son roi à son long supplice. Elle acheva en silence le sien.

Ainsi s'écoulaient, pour la captive de seize ans, dans la tour du Temple, les jours, les mois, les années. Cependant, du jour où la Convention ne craignit plus un prétendant, elle permit à la pitié publique d'en approcher. Après la chute de Robespierre les mesures devinrent moins sévères; plusieurs villes réclamèrent la liberté de la jeune orpheline. La ville d'Orléans donna le signal, elle envoya, peu de jours après la mort de Louis XVII, des députés à la Convention pour réclamer la délivrance de la jeune princesse et sa translation au sein de sa famille, « car, dirent les députés d'Orléans, qui d'entre nous voudrait la condamner à habiter des lieux encore fumants du sang de sa famille ? »

Nantes suivit cet exemple; Charette demanda au nom de la Vendée, et comme condition de la pacification de ces provinces, que la fille de Louis XVI fût rendue à sa famille. La Convention hésitait encore. Cependant la prisonnière pouvait, grâce à la connivence des commissaires, qui fermaient les yeux, correspondre avec quelques serviteurs fidèles, et en se promenant dans le jardin avec son unique compagnon, le chien que son père lui avait laissé en partant pour l'échafaud, entrevoir des visages amis aux fenêtres environnantes.

Enfin, le 30 juillet, la Convention, sur le rapport de son comité de salut public et de sûreté générale, décréta que la fille de Louis XVI serait échangée avec l'archiduc contre les représentants et les ministres que Dumouriez avait livrés au prince de Cobourg. Le 19 décembre 1795, jour an-

niversaire de sa naissance, à minuit, elle sortit de sa prison, n'y laissant d'autre trace de sa captivité et de ses larmes que ces deux lignes, gravées par elle sur la pierre de sa fenêtre pendant les longues oisivetés de la réclusion : *O mon père ! veille sur moi du haut du ciel. O mon Dieu ! pardonnez à ceux qui ont fait mourir mon père !*

Pour éviter toute émotion du peuple, le ministre chargé de la faire conduire à l'étranger, l'emmena, à pied, du Temple jusque dans une rue voisine où une voiture l'attendait; de là, on gagna, par des sentiers déserts et à peine bâtis aux alentours du boulevard, un terrain vide situé derrière la porte Saint-Martin; là, une berline de poste occupée par madame de Sancy, sous-gouvernante des enfants de France, et par un officier de gendarmerie, reçut la princesse qui partit en versant des larmes, car elle laissait derrière elle, avec ses quatre ans de jeunesse écoulés à l'ombre d'un cachot, les cadavres de son père, de sa mère, de son frère, de sa tante, de la princesse de Lamballe, des personnes de sa cour et de tout ce qu'elle avait connu et aimé dès le berceau.

Telle fut, mesdemoiselles, la première partie de cette douloureuse existence; la jeune princesse n'avait que dix-sept ans, et elle avait déjà éprouvé plus de malheurs qu'on n'en peut ordinairement compter dans la vie la plus longue et la plus infortunée. L'exil, ce supplice si cruel aux cœurs généreux, devenait pour elle un soulagement; elle allait retrouver ce qui lui restait de famille, elle allait encore donner au monde l'exemple du dévouement et de l'amour filial; elle avait jusqu'alors montré des vertus de jeune fille, elle allait montrer qu'elle possédait aussi celles de la femme.

Elle se rendit d'abord à Vienne, où l'empereur, son oncle, et toute la famille impériale lui firent l'accueil que méritaient ses malheurs et le caractère dont elle avait fait preuve. L'intention de l'empereur était de l'unir à son frère l'archiduc Charles, le héros de l'Allemagne; mais elle se rappela que son père l'avait destinée à son cousin le duc d'Angoulême, fils aîné du comte d'Artois; elle voulut obéir à sa dernière volonté, et partit pour Mittau, où son oncle Louis XVIII l'appelait pour cette union de famille. Ce fut là, que le 10 juin elle épousa son cousin, et, chose remarquable, son mariage fut bénit par l'abbé Edgeworth, qui avait reçu les dernières prières et la dernière confession de Louis XVI, et ne l'avait quitté qu'au pied de l'échafaud en lui disant : *Fils de saint Louis, montez au ciel !*

La duchesse d'Angoulême suivit dans toutes leurs vicissitudes les exils, les changements de patrie et de fortune de son oncle. Ce prince l'aimait par sentiment et par orgueil; il se parait de cette beauté, de cette jeunesse, de cette piété aux yeux de l'Europe. Il l'appelait son Antigone, et se montrait appuyé sur le bras de cette nièce, comme une royauté protégée d'en haut par l'ange du deuil. Elle suivit son oncle à Hartwel, où elle vécut dans une profonde retraite jusqu'en 1814, époque à laquelle la Providence replaça sa famille sur le trône de ses pères; mais ce bonheur ne devait pas être de longue durée; elle était à Bordeaux lorsque Napoléon, brisant ses fers, débarqua à Cannes; forcée de s'expatrier de nouveau, la duchesse d'Angoulême se rendit en Angleterre; enfin, le 28 juillet 1815, elle rentra en France. L'accueil enthousiaste que fit alors à cette royale famille la population tout entière dut adoucir un peu l'amertume qu'éprouvait son cœur en revoyant des lieux où elle avait tant souffert. A dater de ce jour, sa vie se partagea entre des actes de piété et des actes de bienfaisance qu'il serait impossible d'énumérer. Outre les nombreux bienfaits qu'elle répandait sur tous ceux qui avaient recours à elle, elle avait trouvé un ingénieux moyen d'aller au-devant de



ces misères qui se cachent et qui sont les plus cruelles. Tous les ans, le 19 décembre, anniversaire de sa naissance, elle partait de bonne heure, sans escorte, dans une voiture sans livrée, emportant tout l'argent dont elle pouvait disposer, puis elle allait de grenier en grenier portant partout des secours et des consolations, et ne rentrait que lorsqu'elle avait distribué tout ce qu'elle avait emporté. Ce retour aux splendeurs du trône fut encore semé, pour elle, de douleurs et de chagrins. Les conspirations contre son oncle, l'assassinat du duc de Berry, la mort de Louis XVIII lui rappelèrent que sa mission ici-bas était de souffrir.

Enfin, la révolution de juillet lui ouvrit une troisième fois les portes de l'exil, une troisième fois elle retourna demander l'hospitalité à la terre étrangère sur laquelle elle devait mourir; et comme si ce n'était pas assez de toutes ces vicissitudes de la fortune, la calomnie vint encore froisser son cœur : des esprits étroits, incapables de comprendre ce qu'il y avait de grand et de généreux dans une âme comme celle de la duchesse d'Angoulême, l'accusaient de ne pas aimer la France, ou plutôt de ne pas pouvoir l'aimer. A ceux qui ont cru, et ceux qui croient encore à cette calomnie nous répondrons par les passages suivants du testament qu'elle vient de laisser.

« A l'exemple de mes parents, je par» donne de toute mon âme, et sans excep» tion, à tous ceux qui ont pu me nuire » et m'offenser, demandant sincèrement à » Dieu d'étendre sur eux sa miséricorde, » aussi bien que sur moi-même, et le » supplie de m'accorder le pardon de mes » fautes.

» Je remercie tous les Français qui sont » restés attachés à ma famille et à moi, » des preuves de dévouement qu'ils nous » ont données, des souffrances et des » peines qu'ils ont subies à cause de » nous.

» *Je prie Dieu de répandre ses bénédic» tions sur la France, que j'ai toujours » aimée au milieu de mes plus amères » afflictions.*

» Ayant toujours considéré mon neveu » Henri et ma nièce Louise comme mes » enfants, je leur donne ma bénédiction » maternelle; ils ont eu le bonheur d'être » élevés dans notre sainte religion; qu'ils » lui restent constamment fidèles, qu'ils » soient toujours les dignes descendants » de saint Louis! Puisse mon neveu con» sacrer ses heureuses facultés à l'accom» plissement des grands devoirs que sa po» sition lui impose! puisse-t-il ne s'écarter » jamais des voies de la modération, de la » justice et de la vérité! »

Tels ont été les derniers vœux de cet ange sur la terre.

Madame la duchesse d'Angoulême fut le modèle de toutes les vertus sanctifiées par tous les malheurs. Sa vie fut irréprochable comme sa conscience; elle portait en elle cette grandeur d'âme que la fortune ne peut dégrader, que les revers ne peuvent décourager. Inflexible comme le devoir, elle fut toujours semblable à elle-même aussi bien dans les demeures de l'exil que dans les palais de la royauté!

Son cœur était ouvert à tout ce qui était noble et généreux. Française par son sang, tous ses vœux étaient pour sa patrie; chrétienne par son éducation, par ses malheurs et par ses convictions, toutes ses pensées et toutes ses espérances étaient en Dieu.

Madame la duchesse d'Angoulême vivra dans l'histoire comme une des femmes qui ont le plus honoré son pays et son temps; à la place de la couronne qu'elle devait porter, Dieu lui en réservait une autre! elle vient de la recevoir.....

Nous avons cru, mesdemoiselles, devoir appeler votre attention sur l'existence si douloureuse de cette princesse, dont les malheurs, comme le dit Chateaubriand, sont montés si haut qu'ils sont devenus une des grandeurs de notre histoire.

A. Jadin.

LA SOEUR AINÉE.

Tandis que la maison paternelle retentissait des préparatifs de la fête qui allait avoir lieu pour le mariage de sa jeune sœur, Amélie Valcour s'était retirée au fond d'un jardin solitaire, et, cachée dans un pavillon, elle laissait couler des larmes jusqu'alors contenues avec effort. Qui peut néanmoins tromper l'œil d'une mère? Madame Vanderville, aïeule d'Amélie, avait lu dans l'âme de sa petite-fille; elle cherchait l'occasion de l'entretenir sur la cause de son chagrin, et la surprit au milieu de ses pleurs. La jeune fille les essuya précipitamment, et s'efforça de sourire. « Ne cherche pas à dissimuler avec moi, ma chère enfant, dit madame Vanderville en lui prenant la main avec bonté, et l'obligeant de se rasseoir auprès d'elle, j'ai bien vu ta tristesse, et je viens ici pour la dissiper.

— Mais, grand'maman, à l'instant de quitter ma sœur, dit Amélie avec beaucoup d'embarras, il est bien naturel que je ressente un peu d'affliction... Je ne vois pas pourquoi vous vous étonnez...

— Oui, tu es affligée de quitter Caroline, mais votre séparation a peu de part à ta douleur. Voici quelle en est la véritable cause : tu crois recevoir un affront, toi l'aînée, en voyant ta sœur se marier la première. »

Amélie rougit et garda d'abord le silence; mais elle ne put résister au désir de soulager son cœur en l'ouvrant à sa meilleure amie. « Eh bien, oui, maman, dit-elle enfin, vous avez deviné juste. Je me sens profondément blessée de ce mariage, il me semble voir dans tous les yeux un air de nargue qui me dit : C'est bien humiliant pour toi de te voir préférer ta sœur cadette! Toutes celles de mes compagnes dont je ne suis pas aimée, triomphent de cet événement qui me couvre de ridicule. Désormais je n'oserai me montrer nulle part dans la crainte d'entendre quelque allusion à cette mortification. On ne manquera pas sans doute de la rappeler à toutes les personnes auxquelles je paraîtrai aimable, afin de me dénigrer à leurs yeux, et de jeter sur moi un air de rebut. Mon père et ma sœur ne m'aiment guère apparemment, puisqu'ils ont consenti à me faire subir une injure si grave et si publique.

— Voilà bien de l'exagération, mon enfant, ou plutôt, voilà bien de la folie. Tu viens de me débiter des phrases de pensionnaire tout à fait au-dessous du bon sens que je te connais. Ton idée de subir une humiliation n'est pas fondée le moins du monde. Si dans la France les mariages se faisaient comme chez les Samnites, si l'homme le plus estimable de la nation avait le droit de choisir une épouse entre toutes les femmes, oh! j'en conviens, ce serait alors un honneur de passer la première; mais comme les usages des Samnites ne sont pas les nôtres, et que pour un homme de mérite il y a mille ambitieux, mille avares, mille fous qui se marient; il y a mille femmes que leur rang, leur fortune, ou leur dissimulation fera marier, contre une qui devra son mariage à ses propres et véritables qualités. Il faut être bonne, sage, vertueuse, aimable en vue de plaire à Dieu, à nos parents, et pour notre propre dignité; mais en vérité c'est faire trop d'honneur aux hommes et à leur pénétration que de juger de la valeur d'une femme d'après la promptitude avec laquelle elle trouve un époux. Le mariage est un résultat du hasard qui met en rapport deux personnes dont la position sociale est à peu près semblable, et dont les caractères paraissent s'accorder, souvent même à cause de leurs défauts.

Écoutez la plupart des maris parler de leurs femmes, et vous verrez quelle gloire elles peuvent tirer du mariage. Tu as lu l'histoire de France, tu sais si madame de Pompadour était une femme méprisable? Avant qu'elle eût quinze ans, un honnête homme, trompé sur son caractère, l'avait déjà choisie pour épouse. Mademoiselle de Sombreuil méritait sans doute d'être remarquée et d'inspirer le plus vif intérêt, elle ne s'est jamais mariée. Les agréments mêmes d'une jeune personne entrent pour fort peu de chose dans cette affaire. Assurément madame de Maintenon était plus jolie à dix-huit ans qu'à cinquante; cependant à dix-huit ans elle ne trouvait pour époux qu'un perclus assez ridicule; à cinquante, elle devenait la femme du plus grand roi de l'Europe. Voilà, mon enfant, les exemples et les pensées que tu dois avoir présents à l'esprit, si tes compagnes manquent à la délicatesse et à la décence au point de t'adresser quelques railleries. Je dis qu'elles manqueraient à la décence, parce qu'une jeune fille, sans se jeter dans les exagérations des héroïnes des romans de chevalerie, ne doit pas cependant proclamer si haut l'importance qu'elle attache au mariage et le goût qu'il lui inspire.

— Oh! ma bonne maman, ne dites pas cela pour moi, je n'avais aucun empressement de me marier, et je vous jure qu'à la place de Caroline, j'aurais refusé de passer avant ma sœur.

— Oui, je te connais, je suis convaincue que tu lui aurais fait ce sacrifice. Mais, chère amie, il est un degré de générosité, d'abnégation, qu'on peut sentir en soi, sans avoir le droit de l'exiger des autres. Caroline fait ce que presque toutes les jeunes filles feraient à sa place. Sa conduite n'est point blâmable, elle est seulement vulgaire: et tiens; c'est une nouvelle preuve à l'appui de ce que je te disais tout à l'heure. Si Caroline pensait et sentait comme toi, elle aurait plus de tendresse fraternelle, plus de désintéressement, plus d'élévation d'âme, et point de mari.

— Mais pourquoi mon père n'a-t-il pas exigé que cette union fût retardée d'un an ou deux?... d'ici là..... qui sait!...

— Mon enfant, un mariage différé est souvent un mariage rompu. Réfléchis. Ton père possède une fortune très-médiocre; il se présente pour ta sœur un parti au-dessus de tout ce qu'on pouvait espérer sous le rapport du rang et de la fortune. Devait-il, pour ménager en toi une susceptibilité assez déraisonnable, risquer de priver Caroline d'un établissement si avantageux? Lui est-elle moins chère que toi? Doit-il moins songer à ses intérêts qu'aux tiens? D'ailleurs tu ne vois dans ce mariage que le côté blessant pour ton amour-propre. Tu ne songes pas aux avantages qu'il pourra te valoir. Tels parents n'auraient point voulu laisser entrer dans leur famille une jeune personne ayant une aussi faible dot que la tienne, qui se décideront peut-être en songeant à l'appui qu'un beau-frère très-riche et très-haut placé, donnera à leur fils pour son avancement dans le monde: tu vas voir chez ta sœur une société plus nombreuse, plus distinguée; ton père ayant moins à songer à Caroline, s'occupera de toi bien davantage. Allons, essuie tes yeux, que nul n'y puisse apercevoir les traces de tes larmes. Le vrai moyen de déconcerter l'impertinence et la méchanceté, c'est de paraître contente de ce qui se passe. On dira alors: le marié possède une grande fortune, un rang fort élevé, c'est vrai; mais sous les autres rapports, c'est un homme assez ordinaire; qui sait s'il n'épouse pas la cadette au refus de l'aînée?... Mais quoi! suis-je réduite en parlant à mon Amélie à me servir du langage qu'il faudrait employer avec une jeune personne dont la vanité aurait rétréci l'esprit et le cœur? Non, non, j'en suis certaine, il suffira de te dire: Songe à ton père, mon enfant. Moins pénétrant que moi, il n'a pas su deviner combien tu



t'imaginais être offensée. Quelle sera sa douleur s'il croit remarquer que le bonheur d'une de ses filles fait la désolation de l'autre! Le jour du mariage de nos enfants est ordinairement un des beaux jours de notre vie. Veux-tu, par ta tristesse, empoisonner, détruire toute la joie de ton père?

— Oh! que le ciel me préserve de retrancher une minute de bonheur dans sa vie!..... Voilà qui est fait. Je chasserai toutes les pensées qui m'affligeaient; d'ailleurs, les quelques larmes que j'ai versées ici m'ont soulagée. Il me semble avoir payé à mon chagrin tout le tribut que je lui devais. Dorénavant je songerai à la satisfaction de mon père, à la vôtre, à celle de Caroline, et tout naturellement je serai très-gaie.

— A la bonne heure! je te reconnais maintenant, je te retrouve. Viens, ma fille, mon enfant chérie, viens embrasser ta mère, et sois-en bien convaincue, la prédilection dont tu es l'objet pour celle qui depuis ton enfance ne t'a pas quittée des yeux, qui connaît les mouvements de ton âme, les pensées de ton esprit, les traits de ton caractère, prouve cent fois plus en ta faveur que la préférence accordée par tous les étourdis du monde à une femme qu'ils ne connaissent que pour l'avoir vue danser, chanter et babiller dans un salon. »

Mme F. YMBERT.

DIALOGUE ENTRE UN AVEUGLE ET UN SOURD-MUET.

L'AVEUGLE.

Moi, je ne puis te voir, toi, tu ne peux m'entendre;
Ensemble conspirons pour charmer nos douleurs :
Sans regards et sans voix, nous saurons nous comprendre,
En nous donnant la main, en rapprochant nos cœurs.

LE SOURD-MUET.

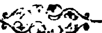
Du fraternel amour doux et triste mystère!
Tu me touches..... déjà je l'ai senti gémir;
Ce silence éternel où je me désespère
A fait place, il me semble, à l'écho d'un soupir.....

L'AVEUGLE.

Dans ma profonde nuit, il n'est nul trait de flamme
Qui peindrait à mes yeux ton sort infortuné;
Mais voilà quelques pleurs, paroles de ton âme,
Qui tombent sur mon sein..... et j'ai tout deviné.

LE SOURD-MUET.

De la sainte pitié je connais la prière,
Je veux chaque matin la soupirer pour toi.
Tu la connais aussi, mon bon et tendre frère,
Que ta langue tout haut la répète pour moi!



L'AVEUGLE.

En pauvres résignés traversons cette vie;
Le temps passera vite, et dans l'éternité,
Où tout n'est que lumière, où tout n'est qu'harmonie,
Frère, je te verrai sourire à mon côté.

LE SOURD-MUET.

En pauvres résignés traversons cette vie;
Le temps passera vite, et dans l'éternité,
Où tout n'est que lumière, où tout n'est qu'harmonie,
Frère, je t'entendrai chantant à mon côté.

***

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Abbeville, capitale du Ponthieu, fut cédée aux Anglais par le roi Jean, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Ce fut avec un mortel déplaisir que les habitants de cette ville se virent ainsi livrés à la puissance d'une nation ennemie. « Nous aimerions mieux être taxés de la moitié de nos biens et rester Français ! » s'écriaient-ils. Cet accommodement ne fut point accepté ; les Anglais se rendirent maîtres de la ville, mais non sans essuyer une dure résistance. Un bourgeois, nommé Ringois, fut arrêté dans une émeute, et conduit à Douvres. On le plaça, chargé de chaînes, sur le parapet de la forteresse qui dominait la mer, et on lui dit : « Reconnaissez-vous pour seigneur le roi Édouard ? — Non, répondit-il, je ne reconnais d'autre souverain que Jean de Valois ! » Et ce vaillant homme fut précipité dans les flots.

Cet acte de cruauté redoubla l'ardeur de la lutte entre les Abbevillois et les Anglais. Le roi Édouard vint en personne prendre possession de son fief ; il jura le maintien des priviléges, tête nue, en présence des échevins de la ville ; mais cet acte de déférence ne put apaiser le ressentiment qui s'élevait contre lui.

Charles V, le Sage, seconda l'effort des habitants d'Abbeville, et leur aida à secouer le joug britannique. Les bourgeois battirent la garnison, ouvrirent les portes aux Français, et le roi accorda à la ville courageuse et fidèle de nombreuses franchises, la liberté du commerce, le droit de voter elle-même les taxes et les impôts qu'elle devait payer ; il ajouta à ses armes les fleurs-de-lys d'or et la devise *Fidelis*.

Charles VI, dans ses rares moments de raison et de santé, témoigna une vive prédilection pour le séjour d'Abbeville ; Louis XII y contracta son troisième mariage, et Louis XIII, pendant le siége d'Hesdin, y vint faire ses dévotions à l'église des Minimes, vouant publiquement son royaume à la sainte Vierge, demandant la cessation des guerres civiles et la naissance d'un héritier. On sait que sa piété fut récompensée par la soumission des calvinistes et la naissance de Louis XIV. La procession solennelle du 15 août renouvelle chaque année la mémoire de ce vœu.

Sous Louis XIV, Colbert encouragea puissamment les manufactures d'Abbeville, et surtout la fabrique de draps, dirigée par l'ancienne et historique famille de Van Robaix.

L'église de Saint-Wulfran est le monument le plus curieux d'Abbeville ; et cette ville se glorifie avec raison d'avoir vu naître Millevoie, ce poëte gracieux, dont quelques vers vivront toujours.

CORRESPONDANCE.

Oui, c'est ainsi que, dans notre Paris, Dieu nous fait les beaux jours d'automne! Le matin, un brouillard gris et froid, attriste l'atmosphère, puis, à midi un ciel bleu, un brillant soleil lui rendent la gaieté. Où es-tu, en ce moment, toi à qui et pour qui j'écris sur ma grande table ronde, dans quelle partie de l'univers ma lettre ira-t-elle te porter mes vœux de bonne fin d'année! A travers Hyde-Park, le vent agite-t-il tes doux et blonds cheveux? — Dans un léger traîneau, cachée sous tes fourrures, glisses-tu sur les neiges de la vaste Russie? — Fais-tu redire à ton piano les polkas, les mazurkas de ton pays bien-aimé? —Peut-être brodes-tu le nom de ton fiancé en chantant *Vergiss mein nicht!* — Sans doute, tu peins une *Semper Augustus*, la plus belle des tulipes de ta Hollande? — Mais non, tu es à genoux devant la Madone, tu lui demandes sa protection pour ta belle Italie. — Je me trompe, sous ta mantille noire et suivie de ta duègne, il me semble te voir traverser le Prado et entrer à l'église où tu pries pour l'heureuse délivrance de ta reine Isabelle. — Si tu respires les douces odeurs de l'oranger fleuri des bords du Tage, ne m'oublie pas! — Ne m'oublie pas, si tu es éclairée par le beau et grand soleil de notre Algérie.

Mais en quelque pays que tu sois, en France ou à l'étranger... partout j'irai te dire que je suis tout à toi. Et puisque tu veux reprendre le gracieux travail des fleurs, nous allons recommencer les premières instructions, dans la crainte que tu ne les aies oubliées.

D'abord, tu as une petite table sur laquelle tu places plusieurs petits cartons. S'il s'agit, je suppose, de faire des camélias, tu fais acheter, chez madame Lefort :

Une pince..............	40 cent.	
Un pinceau............	10	
Du papier blanc ou rose, la feuille................	10	
Du fil de fer long de 25 centimètres..............	40	(1)
Id. long de 18 centimètres.	35	(2)
Id. très-fin, long de 10 centimètres..............	30	(3)
Une bobine de soie plate vert pistache..............	10	
Du papier serpente, 2 feuilles.................	5	
Du papier bois, 1 feuille...	5	
Des feuilles variées, la grosse.	1 25	
Du carmin..............	50	

Tu as une soucoupe — un dé — un gros étui, rond des deux bouts — une carde de ouate — du fil d'Écosse, blanc, d'une moyenne grosseur — un petit pot dans lequel tu as mis fondre, dans de l'eau, dix boules de gomme arabique auxquelles tu as ajouté une demi-cuillerée de farine de froment — une petite boîte remplie de semoule dans laquelle tu auras mis du jaune en poudre — des feuilles de papier gris, une pelote pas très-dure, de 20 centimètres carrés, recouverte en percale blanche, et des ciseaux.

A présent que tu as toutes ces choses sur ta table ou dans ton tiroir, je me recommande à ta patience, à ton intelligence accoutumée, te priant d'exécuter exactement tout ce que je vais te dire, et j'espère... bien mieux! je suis sûre que tu réussiras à imiter cette jolie fleur.

Prends le papier bois, coupe-le en bandes larges de 8 millimètres. Je te préviens qu'il faut les couper dans la longueur, c'est-à-dire dans le sens des raies que tu aperçois en plaçant le papier entre toi et la lumière.

Prends le papier serpente, coupes-en de

même des bandes sur une largeur de 4 millimètres.

Prends du papier rose ou blanc, tailles-en huit modèles, n° 6 — cinq n° 7 — dix n° 8 — dix n° 9. Ce sont les pétales.

Prends le papier serpente, tailles-en 10 modèles n° 10. Ce sont les coquilles.

A présent, délaye, dans la soucoupe, du carmin avec un peu d'eau ; de ta main gauche prends la pince, avec la pince prends une de ces coquilles ; de ta main droite, prends le pinceau, trempe-le dans le carmin, et passe-le sur le bord de ces coquilles, de manière à colorer en même temps le dessus et le dessous, chacun sur une largeur d'un demi-millimètre. Dépose ces coquilles sur une feuille de papier gris. Coupe une aiguillée de fil d'Écosse, trempe-la dans la gomme, laisse-la aussi sécher sur le papier gris. Place l'un après l'autre les pétales n°s 6, 7, 8 et 9 sur la pelote ; avec ton étui appuie sur le haut de ces pétales, de manière à les creuser légèrement ; prends les coquilles n° 10, et, avec ton dé, creuse-les profondément ; place ensemble, dans chacun des cinq cartons, les pétales qui portent le même numéro, ainsi que les coquilles.

Taille 10 brins de fil d'Écosse, longs de 4 centimètres, formes en une petite botte que tu trempes d'un bout dans la gomme puis dans la semoule jaunie ; trempe de même l'autre bout, et laisse sécher. Ce sont les pistils.

Il serait bon d'avoir sur ta table deux champignons à porter des chapeaux : de l'un à l'autre de ces champignons, tu attacherais un fil qui te servirait à suspendre les fleurs, afin de les laisser sécher.

POUR UN CAMÉLIA.

Prends un brin de fil de fer n° 2, forme un petit crochet à l'une de ses extrémités ; sous ce crochet, avec la soie pistache, attache, par le milieu, mais en laissant un côté plus long que l'autre, la botte de dix brins de fil, de manière à ce que, étant relevée, il y ait 10 pistils courts et 10 pistils plus longs.

Prends quatre pétales n° 6, plie-les en deux, le creux en dedans, attache-les par le bas autour et au bas de ces pistils ; prends les quatre autres pétales n° 6, attache-les de même, mais en les contrariant. — Avec ton pinceau, enduis de gomme le bas de ces huit pétales et la soie qui les attache ; entoure-les de ouate de manière à former une petite aveline ; enduis cette ouate de gomme. — Prends les cinq pétales n° 7, colle-les le pied sur la ouate, le côté creux en dessus. — Enduis de gomme le pied de chacun de ces pétales ; colle dessus, en les contrariant, cinq des pétales n° 8, le côté creux en dessous ; enduis de gomme le pied de ces pétales, colle dessus les cinq autres pétales n° 8, toujours en les contrariant, et le creux en dessous ; colle de même sur deux rangs les dix autres pétales n° 9.

A présent, forme un cercle avec le pouce et l'index de ta main droite, de ta main gauche introduis dans ce cercle le fil de fer qui sert de tige à ce camélia, tire en bas ce fil de fer, referme le cercle de tes deux doigts, de manière à coller, du bas, les pétales les uns sur les autres, et à former une espèce de culot sous la fleur. Lorsqu'il est formé, tu l'enduis de gomme ; tu colles dessus, du côté creux, cinq des coquilles n° 10, puis tu enduis de gomme l'espace entre chacune de ces coquilles et tu colles dessus les cinq autres, en les contrariant. — Recourbe le bout de cette tige, accroche-le au fil suspendu aux deux champignons, et laisse sécher le camélia.

POUR UN BOUTON OUVERT.

Prends un fil de fer n° 2, recourbe une de ses extrémités, recouvre-la de ouate, de manière à former une grosse aveline ; taille, en papier blanc ou rose, six pétales sur le modèle n° 8, place-les sur la pelote, creuse-les avec ton étui ; enduis la ouate de gomme ; place trois de ces pétales, du côté

qui creuse, sur la ouate, de manière à la couvrir entièrement du bas, et à ce que du haut ils se collent l'un sur l'autre; enduis de gomme l'espace entre chacun de ces pétales, colle dessus les trois autres du côté du creux, et en les contrariant. — Taille, sur le modèle n° 10, dix coquilles en papier serpente, entoure-les d'un cercle de carmin, enduis de gomme le bas des trois pétales, colle dessus cinq des coquilles, puis, en les contrariant, colle les cinq autres sur les cinq premières. Recourbe le bout de cette tige, accroche-le et laisse sécher.

POUR UN BOUTON FERMÉ.

Prends un brin de fil de fer n° 2, forme un petit crochet à l'une de ses extrémités, accroches-y de la ouate, de manière à former une grosse aveline. Taille, en papier serpente, six coquilles n° 10, entoure-les d'un cercle de carmin, creuse-les avec ton dé, enduis la ouate de gomme, colle dessus, du côté qui creuse, trois coquilles, de manière à ce que, du haut, elles forment une pointe en se couvrant l'une l'autre, et s'élargissant du bas; sur ces trois coquilles, colle, en les contrariant, les trois autres coquilles.

POUR MONTER LES FEUILLES.

Prends un brin de fil de fer n° 3, long de 10 centimètres, et une bande de papier serpente, prends une des extrémités de cette bande, mouille-la avec tes lèvres, colle-la sur un des bouts du fil de fer, puis, tourne-le, en le serrant entre le pouce et l'index de ta main droite, à mesure qu'il se couvre de la bande de papier que tu diriges de ta main gauche. Quand le fil de fer est couvert, tu déchires le papier, tu appuies tes lèvres sur cette déchirure, et tu la colles sur elle-même; avec ton pinceau, enduis de gomme tout un côté de la longueur de ce fil de fer, et appuie-le fortement sur le milieu d'une feuille, du côté de l'envers, et 2 centimètres plus bas que le haut de cette feuille.

POUR MONTER LA BRANCHE DE CAMÉLI .

Prends de la ouate, formes-en une amande de cerise, enduis de gomme un petit carré de papier serpente, couvres-en la ouate et laisse dépasser, du bas, un peu de ce papier. Fais ainsi trois ou quatre bourgeons plus ou moins gros.

Prends du fil de fer n° 2, entoure-le entièrement de ouate, attaches-y, avec de la soie, le camélia; 1 centimètre plus bas attache un bourgeon, et une feuille; 2 centimètres plus bas attache une autre feuille; prends une bande de papier bois, colle une de ses extrémités sous le camélia, et couvres-en le fil de fer.

Prends le bouton ouvert, entoure de ouate le fil d'archal, attaches-y le bouton fermé, une petite feuille et un bourgeon,—3 centimètres plus bas une feuille plus grande; — 3 centimètres plus bas une feuille encore plus grande. Prends une bande de papier bois, couvres-en ce fil de fer.

A présent, prends un fil de fer n° 1, entoure-le de ouate, attaches-y la branche de camélia et plus bas la branche de boutons, puis continue de couvrir ce fil de fer.

Lorsque la branche est ainsi montée, tu trempes ton pinceau dans le carmin et tu le passes sur les tiges, sur les bourgeons, de manière à les colorer plus ou moins; si le camélia est blanc, tu peux aussi mettre du rouge au bout d'un seul des pétales. Je te ferai observer que cette branche n'est pas exactement dessinée, chaque bourgeon doit être au pied d'une feuille et le bouton ouvert a plus de coquilles qu'il n'en faut.

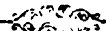
En grossissant ou diminuant également ces modèles, en retranchant un rang de pétales n° 8, tu auras, bien entendu, des camélias de différentes grosseurs. Tu pourras remplir de ces branches la jardinière du salon, — six camélias, sans feuilles ni boutons, suffisent pour orner le dessous d'une capote. — Tu peux te monter une coiffure sur un fil de fer entouré

de ouate, et couvert d'une bande de papier bois, sur lequel tu attacheras des camélias avec leurs boutons et leurs feuilles. — Tu peux en composer une couronne pour la Vierge, et en remplir les vases de l'autel. On fait des camélias blancs panachés de rose et roses panachés de blanc, ou tout blancs et tout roses.

A présent que tu as meublé ton atelier et que les plus grandes difficultés sont aplanies, je continuerai de te donner les modèles et les explications nécessaires pour imiter les plus jolies fleurs de nos serres et de nos jardins.

Il me reste à t'expliquer notre planche XII, mais je m'en garderai bien avant l'arrivée de Florence, elle souffrirait si je n'usais pas de sa complaisance; son cœur est susceptible, je dois le ménager... Ma pendule marque bientôt deux heures, on sonne à notre porte... « Précisément! m'écriai-je, c'est elle! — Oui! répondit Florence, l'exactitude est la vertu des... rois, et c'est la mienne. — Assieds-toi, » lui dis-je en l'aidant à décrocher son manteau Talma et plaçant un tabouret devant son fauteuil; puis me plaçant à son côté : « Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue? — Rien qui mérite l'honneur de t'être raconté; mais toi, dont la vie est si occupée, as-tu des projets de bal, de soirée? — Très-peu, pour mon compte; mais nos amies me demandent des conseils. Si tu avais deux belles jeunes filles, l'une de quinze et l'autre de dix-sept ans, quelle toilette leur ferais-tu pour aller au bal? — Celle de quinze ans aurait, sur une robe de percale blanche, une robe de tulle de coton blanc, formée de trois jupes, garnies d'un ourlet haut de 10 centimètres et espacées entre elles de 10 centimètres — le corsage décolleté, à pointe, lacé derrière, serait doublé de percale — les manches, courtes, un peu larges, ayant forme pagode, garnies du bas de trois ourlets de 2 centimètres chacun, espacés entre eux de 2 centimètres, trois Berthes de tulle, finissant en pointe de chaque côté de la pointe qui est au bas du corsage, et, derrière, descendant en pèlerine presque jusqu'au bas de la taille; ces Berthes garnies chacune d'un ourlet haut de 2 centimètres et espacées entre elles de 2 centimètres. Devant, entre chaque côté de la Berthe, je placerais six nœuds de ruban rose, large de près de 7 centimètres, formés de deux boucles et de deux bouts : le nœud du haut, le 1er, serait formé de 50 centimètres de ruban, le 2e de 45, le 3e de 40, le 4e de 35, le 5e de 30. Derrière, un nœud comme le 1er serait posé au haut de la Berthe; un nœud comme le 5e serait posé au bas; un nœud comme le 1er relèverait de chaque côté la manche courte, au-dessus de la saignée. — Les cheveux, en bandeaux, formeraient derrière une corde, tournée en rond sur la tête; un mètre de ruban, coupé en deux morceaux formant chacun deux boucles et deux bouts, serait attaché derrière, de chaque côté des bandeaux, et retomberait sur les épaules, — 60 centimètres de ruban de velours noir large de 2 centimètres, noué autour du cou, retomberait sur la poitrine. — A chaque bras un bracelet de 50 centimètres du même velours noir, — des gants blancs, courts; des souliers de satin noir.

La jeune fille de dix-sept ans aurait la même robe, un camélia blanc relèverait chacune de ses manches; — devant, au lieu d'une échelle de ruban, une échelle formée de 5, de 4, de 3, de 2 et de 1 camélia; — 3, posés derrière, dans le haut de la Berthe, et 1, dans le bas du dos. — Les cheveux en bandeaux; — de chaque côté, 5 camélias formant une rosette. — Un mètre de ruban de velours noir, large de 6 centimètres, coupé en deux bouts, de 50 centimètres chacun, puis plié en deux, de manière à ce qu'un bout soit de 20 centimètres et l'autre de 30; ces deux bouts, attachés chacun derrière la rosette de camélias, retomberaient sur les épaules. — C'est simple, élégant, c'est de mode. Une amie me demande comment



sa mère, veuve et jeune encore, doit se mettre le jour où elle se remariera, et ce qu'elle doit faire de sa première alliance. Je lui réponds : Que cette dame ait une robe de damas de soie grise, à deux corsages : l'un, montant, pour les cérémonies de la mairie et de l'église, l'autre décolleté pour le dîner et pour le soir ; le matin un mantelet de velours noir, et une capote formée d'un mélange de satin blanc et de blonde blanche, ornée, dessous, de fleurs roses, et dessus, de plumes blanches posées de chaque côté. A dîner cette dame se coiffera d'une barbe de dentelle, posée très en arrière. Elle doit garder toujours sa première alliance et mettre la seconde après la première. — C'est juste. Mais je viens pour expliquer notre planche XII, je prends la plume... dicte-moi ! — Je commence.

Le n° 1 est un dessin de manche de dessous, en broderie anglaise, ce semé se continue jusqu'au coude. Ne brode pas les deux lignes qui séparent le fond et la garniture. Le feston se fait en point de rose.

Le n° 2 est une garniture, toujours en broderie anglaise, pour col, bonnet de nuit, camisole, pantalon, etc.

Le n° 3 est le quart d'un mouchoir qui se brode au plumetis et se festonne au point de rose.

Le n° 4 est un écusson en broderie anglaise contenant les lettres M-B, en même broderie ; il serait facile de dessiner sur ces modèles toutes les autres lettres de l'alphabet.

Le n° 5 est un dessin de filet carré, brodé en reprises, ou de crochet fait au point russe. Ce dessin peut servir pour coussin et pour couverture d'édredon. Ce filet doit être au moins deux fois plus grand, ce qui donnera près de 15 centimètres à la bordure, et fera que le canard du coin aura plus de 10 centimètres de haut. On pourrait détacher ce canard et les feuilles pour semer le tout dans le fond du coussin ou de la couverture de l'édredon.

Les n°s 6, 7, 8, 9 et 10, ce sont les patrons du camélia.

Le n° 11 est une manche de tulle de coton blanc, composée d'un entre-deux et de deux rangs de dentelle blanche, séparés par un rang de dentelle noire, relevés par une rosette de satin rose. Ces manches se mettent sous une robe de velours ou de soie.

Le n° 12 est un canezou de mousseline brodée à la pièce, il se porte sur une jupe de taffetas, pour soirée de famille.

Le n° 13 est un bonnet du matin. Il se compose d'un fond, nommé *porte*, d'une passe et de bandes brodées d'égale largeur. Celle qui est cousue, froncée, sur les joues, continue et remonte pour former la barbe, que le dessinateur a eu le tort de faire plus large du bas que du haut.

Le n° 14 est un fichu-guimpe formé d'entre-deux séparés par des plis ; ces entre-deux sont ajoutés au corps du fichu, et leur réunion est cachée sous un pli, formé par ce même corps du fichu. On le monte autour du cou, à un petit entre-deux, auquel on coud une petite dentelle.

Ici s'arrête l'explication de la petite planche.

Le n° 15 est un col Mazarin qui se brode sur mousseline, les pois au plumetis, le reste au point de rose.

Le n° 16 est un abat-jour. Prends une grande feuille de papier, à faire des fleurs, vert, je suppose ; plie-la en deux comme pour écrire une lettre, puis en deux dans l'autre sens, puis en biais, de façon que la pointe étant formée du haut, tu puisses compter du bas 8 feuilles de papier. Place sur le n° 16 cette espèce de cornet, retranches-y du haut ce qui dépasse et arrondis-le du bas. Avec du papier végétal, calque ce dessin, place ce papier sur cette espèce de cornet que tu poses sur une couverture de laine, et, avec une aiguille, tu piques ce dessin en suivant tous les contours et en traversant les 8 feuilles de papier. Je te ferai observer qu'il faut dé-

couper la ligne extérieure des dents du bas, la pointe du haut, et non les lignes de droite et de gauche; cet abat-jour devant former un rond.

— Ne pourrait-on faire en percale blanche, cet abat-jour, et le broder à l'anglaise, avec du coton blanc, bleu, rouge, ou jaune? Ce serait original. — Oui, cela pourrait se laver; c'est peut-être une heureuse idée, comme tu en as toujours.

Les n°s 17 et 18 se brodent à l'anglaise, sur percale, pour bas de jupon et volants.

Les n°s 19 et 20 se brodent au plumetis, sur mousseline, pour garniture de bonnet de nuit.

Les n°s 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32 : *Cornélia* — *Harriet* — *Ellen* — *Laura* — *Annette* — *Astérie* — *Mary* — *Mary Anne* — *Armande* — *Félicie* — *S. D. S.* et *C. F.* sont des noms demandés que je m'empresse de donner à la fin de 1851.

Le n° 33 est le côté droit du devant d'un manteau *Haïdée*, il se replie du bas sur lui-même, faute de place.

Le n° 34 est la moitié du derrière de ce manteau, il se replie de même que le devant. Il se taille double, si l'étoffe est assez large.

Le n° 35 est une partie de la manche, mise là, faute de place.

Lorsque tu as taillé ce manteau en grosse mousseline à 20 centimes le mètre, dont la transparence te permet de suivre les raies de chaque modèle, tu tournes en arrière la manche, et la ramènes du bas de manière à ce que D et D, C et C se rapprochent, afin de coudre ensemble les deux rangs d'X et les deux rangs d'O. Puis, en rapprochant A et A, B et B, on réunit le dos au devant; de cette manière, les deux entailles E et E se rencontrent, sous le coude, avec l'E qui se voit à la pointe, aussi sous le coude, et le dos et le devant se trouvent réunis à la manche.

Le n° 36 est la moitié de la pièce d'épaule du capuchon de ce manteau.

Le n° 37 est la moitié de ce capuchon; il se coud à la pièce d'épaule où tu vois ces F barrés, et il se relève pour rabattre sur les épaules.

Quand la pièce d'épaule est cousue autour du cou, et dans le haut du manteau, où tu vois ces O barrés, il ne s'agit plus que de garnir ce manteau. S'il est en velours, tu couds, au capuchon, au bas du manteau, autour des manches, une frange de soie noire, haute de 8 centimètres. Si le manteau est en drap ou en gros d'Afrique, tu couds, à plat, à 2 centimètres du bord: au haut du capuchon, dans le devant du manteau, au bas et autour des manches, un velours noir, large de 8 centimètres... ce qui n'empêche pas la frange, si l'on veut enrichir ce gracieux et chaud vêtement.

— As-tu découvert quelques modes nouvelles?

— Mon Dieu, non, ma chère Florence, tout le monde est encore censé à la campagne; quand on se rencontre, on ne se reconnaît pas, c'est convenu. Mais je sais que, excepté les chapeaux de castor noir ou gris, on ne portera que des capotes formées de satin et de blonde, de velours et de dentelle. Pour couleur, nous avons le noir, le marron, le bleu de France. J'ai bien vu deux longs manteaux Talma, l'un en cachemire ponceau, l'autre en casimir, mais c'est chez M. Deroy, notre dessinateur... Ce n'est vraiment qu'au mois de janvier que nous pourrons connaître la mode choisie par les femmes comme il faut. En attendant, fais-toi un gilet en piqué blanc, orné de petits boutons en imitation d'or; fais-toi une jupe, cela n'est pas difficile, et mets ton pardessus à basquine ou ton katzaweck en velours ou en taffetas noir, arrondi devant. Si tu y fais une boutonnière à droite et à gauche du bas de la taille, tu l'arrêteras avec deux jolis boutons, retenus par une jolie chaîne... comme font ces messieurs.

— Sais-tu que le *Bloomerisme* nous gagne? — Je n'osais pas te le dire. Nos pe-



tites filles avec un chapeau de castor noir, orné d'une aigrette de plumes noires, et relevé à la Henri IV, leurs cheveux frisés tombant sur leurs épaules; un gilet de piqué blanc, un pardessus de mérinos à basquines orné de petits rubans de velours noir, une jupe de mérinos, courte, garnie de même, un pantalon blanc, des bottines noires... — Mon Dieu, oui, Jeanne, il ne leur manque plus qu'un petit tonneau suspendu sur la hanche gauche, et un petit panier au bras droit... Ce serait précisément le costume d'une vivandière. — Qu'est-ce que cela fait, si leurs mères les trouvent jolies comme cela?

Les petits garçons ont adopté le chapeau ciré de nos matelots, ils le nouent sous le menton, avec un étroit ruban noir; ils portent le manteau Henri IV, la jaquette courte, serrée par une ceinture de cuir verni, le pantalon arrêté au bas des genoux, les guêtres hautes...

— Il ne leur manque plus que le serre-tête noir et la longue râpière pour avoir l'air de Crispins. — Que veux-tu? cela n'est pas noble, mais cela leur donne un air leste et déluré en rapport avec celui des petites filles. — Jeanne, et le rébus? — Le rébus? le voilà :

A qui mal fait, mal arrive.

— Et la pantoufle? — Elle est jolie, c'est tout ce que je puis en dire. — Et la gravure de modes? — L'une des figurines n'a pas besoin d'explication, l'autre a une sortie de bal en cachemire blanc, ornée de passementeries; le capuchon et la garniture sont en dentelle de laine blanche.

— C'est bien. Allons courir les magasins, nous ferons quelques découvertes utiles à nos amies, et nous les leur annoncerons dans le Journal qui doit paraître avant le 1er janvier, afin qu'elles puissent le recevoir pour étrennes. »

Mais ce que dit Florence m'attriste, ma chère amie, c'est peut-être un adieu que je te fais aujourd'hui... notre année est finie... puisse celle qui va recommencer me prouver que tu as toujours compté sur moi! C'est dans cette espérance que je me dis, comme toujours, ta toute dévouée.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

18 DÉCEMBRE 1610. — NAISSANCE DE CHARLES DU CANGE.

Du Cange naquit à Amiens, et fut élevé avec soin par son père, savant helléniste, et par les jésuites de sa ville natale. Dès sa jeunesse, il sut concilier son goût pour l'étude avec les soins de la vie de famille et les devoirs de sa place de trésorier général des finances au bureau d'Amiens. Sa science historique et linguistique semblait tenir du prodige; mais jamais il n'étudia par le désir de briller, ni par aucune pensée de fortune : « Un homme de lettres, disait-il, doit être satisfait s'il a de quoi manger, se vêtir, et acheter des livres. » Ses travaux ont été nombreux, et sont encore une source féconde où viennent puiser les érudits. Il publia : l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, avec le texte de Ville-Hardouin; l'*Histoire de saint Louis, par le sire de Joinville*, dont il remania le texte, de manière à le rendre intelligible, sans lui ôter sa précieuse fleur de naïveté; les *Gestes de Jean et de Manuel Comnène*, des annotations sur *l'Alexiade* de la savante Anne Comnène; un *Glossaire de la basse latinité*, chef-d'œuvre de patientes recherches, où l'on voit les déviations qu'a subies, durant le moyen âge, la langue de Cicéron et de Tacite; un *Glossaire grec;* un *Traité historique sur le chef de saint Jean;* il ajouta à la *Byzantine* d'autres travaux dont il fut le patient et savant éditeur. La mort vint le surprendre au milieu de ses études chéries; il s'y prépara en chrétien. Son nom s'éteignit promptement, car ses fils moururent en célibat, et ses œuvres pos-



thumes passèrent en des mains étrangères. Un libraire qui en devint possesseur les vendit au prince Eugène, et celui-ci les légua à la bibliothèque de Vienne.

Marie-Thérèse les restitua à Louis XV, et elles se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

La ville d'Amiens a érigé une statue à Du Cange, savant illustre et homme de bien.

MOSAIQUE.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs; le manque d'appui et d'approbation, non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

LA BRUYÈRE.

—

S'inquiéter, c'est oublier que Dieu prend soin de nous.

NEPVEU.

—

Quand l'ordre, le goût et la précieuse habitude d'une sage économie se trouvent réunis, on peut, avec de la persévérance, accroître sa fortune, comme on la dénature et on la détruit promptement par les défauts opposés.

Mme CAMPAN.

—

Les grandes et importantes découvertes ont toujours été préparées, souvent de longue main, pendant le cours des siècles, jusqu'à ce que, dans un moment favorable, le souffle du génie et du bonheur soit venu allumer le feu qui couvait sous la cendre.

FRÉDÉRIQUE BREMER.

—

Le moyen le plus sûr de plaire est l'oubli constant et presque total de soi-même pour ne s'occuper que des autres.

MONCRIF.

RÉBUS.





TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

—

(DIX-NEUVIÈME ANNÉE.)

ÉPHÉMÉRIDES.

RÉBUS.

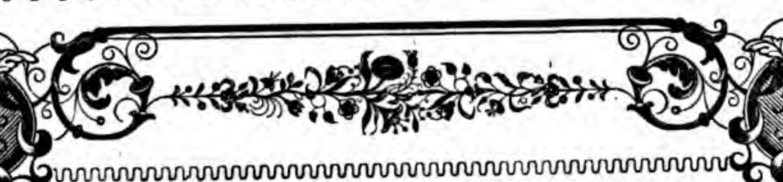
GRAVURES SUR ACIER.

MODES.

MUSIQUE.

TAPISSERIES COLORIÉES.

Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements,—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.



19e Année. — 4e Série.

N° 1. — 1er Janvier.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

RÉPONSES DE DÉCEMBRE.

Les lettres relatives au service du Journal, demandes d'abonnements renouvellements, réclamations, changements d'adresse, devront être adressés à M. l'éditeur du Journal, boulevard des Italiens, 1.

Pour la rédaction à Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY, directrice du Journal des Demoiselles, rue de la Victoire, 46.

Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

Thouars. — Mademoiselle, ce livre est très-curieux; vous seriez bien aimable si vous le faisiez mettre entre deux cartons, envelopper d'une toile sur laquelle serait cousue mon adresse et puis si vous le confiiez à la diligence. Je vous le renverrais par le même moyen. Recevez, mademoiselle, mes vifs remercîments de votre bienveillante sollicitude pour notre journal.

De mon fauteuil vert. — Tu es abonnée depuis quatorze ans, et tu es *indécise* au moment de renouveler ton abonnement. — L'article *éducation ne t'apprend rien*, dis-tu, — les traductions de langue étrangère ne sont que du *remplissage*, ainsi que l'analyse des pièces nouvelles. Tu désires, au lieu de tout cela, de *la géographie et des voyages*. — Tu me demandes si les dessins de broderie et de tapisserie *auront une amélioration désirable;* si je te réponds *oui*, tu ne quitteras pas *les bonnes et douces causeries de Jeanne et de Florence*. Ma chère, voilà ma réponse : Beaucoup ne sont pas de ton avis et.... « *Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder.* »

De mon balcon sur les Champs-Elysées. — Lisez les 8e et 17e réponses du n° XII, année 1850... je n'en saurais faire d'autre, ma belle demoiselle.

De vous à moi. — C'est aussi comme épouse et comme mère que j'ai plaint CELLE dont vous m'accusez de vous entretenir trop souvent, madame; et j'espère n'avoir plus à vous en parler, car j'espère que Dieu n'enverra pas d'autre malheur à cette noble famille, et il n'y aura donc *plus de fiel entre nous...* Du *fiel* mon Dieu.

Un grain de frivolité. — Au mois de décembre, je répondais à votre lettre avant de l'avoir reçue. J'ajouterai : plus vous tirerez le ruban, plus les ondulations de vos cheveux seront *accusées*. — Vous *êtes absoute, excusée*, belle dame, et je vois avec plaisir que le désir de plaire est très-naturel, car la question que vous m'avez faite m'est venue de tous les pays du monde.

Vaucouleurs. — J'ai reçu votre bon souvenir, madame.

Près de l'Église. — Chaque planche est composée un mois et demi avant le jour où elle doit paraître, ma belle demoiselle. Ce que vous me demandiez le 26 novembre je n'ai donc pu vous le donner le 1er décembre. — Faites cette blague marron et bleu de France, ces deux couleurs vont très-bien ensemble et ne sont pas dans le nombre de celles que vous proscrivez. — On dit *blague* ou *blaque*, ce sont des mots allemands. Je vous conseille de ne vous servir que du dernier de ces mots. — Je n'oublierai pas ce que vous désirez, mais il vous faudra attendre... — Jeanne et Florence continueront de causer avec vous.

Genève. — Il y a, mademoiselle, des dentelles en tricot dans les années 1848, 1849 et 1850; je ne peux vous promettre d'en trouver de plus jolies. — Quant *au gâteau à la frangipane*, il se trouve dans toutes *les Cuisinières bourgeoises*. Recevez mes regrets.

En vue de la petite rivière d'Orb. — Ma belle demoiselle, vous auriez reçu ce que vous désirez, si vous m'aviez dit à quelle édition vous êtes abonnée. — Darling serre la patte au bel Actéon, il y a sympathie entre eux; mais pour serrer la patte à Mimie, Darling ne croit pas à ses ron-rons... il a trop l'expérience du monde! « Merci pour Jeanne et pour Florence.... « *Vous donnez* gentiment *vos qualités aux autres.* »

De mon bureau. — Le manteau-paletot convient pour madame votre mère, mademoiselle; il peut se faire en velours, en drap, en gros d'Afrique, en mérinos noir.

De mon petit cabinet de travail. — Mademoiselle, on ne porte rien qui se nomme *frileuse*. — Vous aurez votre nom. — Si vous lisiez avec attention les ensembles de toilette que je vous donne, vous sauriez que les jeunes filles ne portent pas les jupes de leurs robes brodées en soutache.

Arcos de la Fontana. — Vous aurez, madame, ce que vous désirez, lorsque j'aurai trouvé ce qui pourra vous plaire.

Carcassonne. — Vous avez égaré la gravure de modes du mois de mai, la musique des mois de : janvier, mars, avril, juillet, et la planche III de 1850; est-ce bien cela? — Envoyez un bon de 6 fr. On ne peut vendre que les numéros complets. — Si vous m'aimez, ainsi que vous le dites, comment ne vous aimerais-je pas? Vous paraissez si vraie, si spirituelle, vous prenez si bien mon parti contre les abonnées de mauvaise humeur, que je souris de votre colère. — Croyez que je me sens bien heureuse et bien fière d'être pour quelque chose dans les compliments que vous recevez. — Aimez-moi toujours. — Je vous baise le front.

De ma Congrégation. — Je n'ai pu répondre à votre lettre, mademoiselle; mais j'espère que le journal vous aura répondu.

A Valneige. — Il n'y a pas assez d'intérêt pour des Françaises, dans l'article que vous avez bien voulu m'envoyer. Recevez, mes regrets, mademoiselle.

Bordeaux. — Madame, *tout* a été dit dans les lettres d'une grand'mère; attendez un peu qu'elles soient oubliées, on ne pourrait que recommencer, et nous avons des abonnées qui n'aiment pas à lire deux fois la même chose, bien que changée dans la forme. — Le nom de votre jeune fille est célèbre en France, madame, notre histoire le prouve, et ce nom lui portera bonheur. — J'espère que, grâce à la censure, nous pourrons bientôt vous donner des analyses de pièces nouvelles. — Recevez mes remercîments pour tout ce que vous me dites d'aimable.

Sauxillonges. — Merci de votre bon souvenir.

Reims. — Ce que vous demandez, madame, est bien difficile, dans si peu de place... J'essayerai.

Strasbourg. — Je suis très-reconnaissante, madame, de ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Si je puis vous être bonne à quelque chose, ne m'oubliez pas.

Auprès de ma bonne mère. — Vous aurez les dessins que vous désirez, ma belle demoiselle. — Puisque nous ne pouvons causer de vive voix... causons en esprit, rêvez le bruit des voitures, l'éclat du gaz, la boue du macadam; je rêverai votre mer, ses vagues et son écume. — Hélas! le baiser que vous m'envoyez se sera perdu en route!

Seule avec vous. — Je ne suis point ingrate, ma belle demoiselle : les abonnées à la première édition *seront mes amours... toujours.* Qu'elles remarquent qu'elles n'ont pas une ligne blanche dans 64 colonnes, et que, dans l'explication de la planche qu'elles n'ont pas, elles trouveront cependant quelque chose à apprendre..... — Ne me boudez pas ! — Je vous tends la main.

De ma fenêtre.— Laissez-moi quelque temps, bonne sœur, pour vous envoyer un patron dont votre frère puisse être content.

Fontenay-le-Vicomte. — Je vous donnerai un nouveau modèle de corset, mais de grandeur naturelle ; je crois, madame, que cela vous sera plus utile.

Sommezaur.— Attendez un peu, ma chère petite, ce ne sont pas des détails par lettre qu'il vous faut, c'est un bon patron.

Cluny. — Merci de la préférence, gentille abonnée : je tâcherai de vous envoyer tout ce qui pourra vous être utile.

Près de mon lutin de neveu.—Vous avez sur le revers de la planche I un dessin qui pourra vous servir pour manteau de baptême: ne brodez que la moyenne et la petite grecque, et arrangez-vous de manière à ce que la moyenne soit aux deux pointes du bas des devants. — Sur cachemire blanc, ces grecques seront en lacet et en soutache de soie blanche. — Pour journal de petit garçon, je vous conseille *l'Education nouvelle*, rue Neuve des Petits-Champs, n° 99; le prix pour la province est de 14 fr.

Langres. — Chère madame, que votre lettre est aimable et touchante, et que je vous remercie du bonheur qu'elle m'a donné! — Vous me connaissiez déjà... et maintenant, je vous connais, vous et votre belle famille. — Je garde ce que vous m'avez envoyé, et vous le renverrai peut-être un jour.

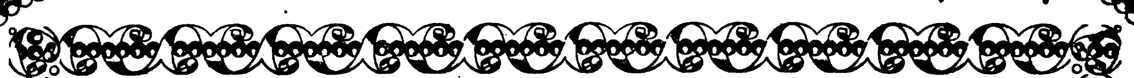
Bayeux. — Mon petit ange! que Dieu vous accorde ce que vous me souhaitez : la santé, la joie, le bonheur.—Votre lettre m'a consolée des lettres qui me sont écrites par les abonnées que vous appelez : *petites ingrates.*—Oui, votre amitié m'est chère ; à vos seize ans, on aime bien ; mais, à mon âge, on aime mieux.

Paris. — *Jeanne Hachette*, dites-vous, et *Jeanne d'Arc, ces femmes de la monarchie, vous déplaisent, vous sont indigestes, la république étant vos seules amours.*— Vous me demandez *l'histoire des Virginie et des Cornélie les plus républicaines.* — Chacun son goût .. Moi, j'aime mieux l'histoire des jeunes filles qui ont chassé l'ennemi de France. — Si Darling vous entendait, il vous mordrait les talons. — J'espère que, fatiguée d'avoir écrit vos trois pages, dignes d'un étudiant mal appris, vous ne répondrez pas à cette lettre, et ne voudrez plus, dans votre haine contre la monarchie, vous servir de la poste... cette invention d'un roi !

Charleville. — J'ai reçu votre *pensée*, ma chère petite amie : cette fleur, brodée par vous, me restera comme un doux souvenir. — J'embrasse les deux cousines.

Sous les bouleaux de ma belle Russie. — Ma chère amie, quoique bien éloignées l'une de l'autre, nous nous entendons, car pour la pensée il n'y pas d'espace. — Merci de vos vœux pour le bonheur de ma patrie; — Merci surtout pour ce que vous m'avez envoyé ! — Je ferai votre liqueur, et le premier verre que j'en boirai sera un *toast* à votre santé et à la prospérité de votre famille.

De ma solitude. *Nous* avons parlé de vous. *Nous* vous écrirons.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 15 JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.

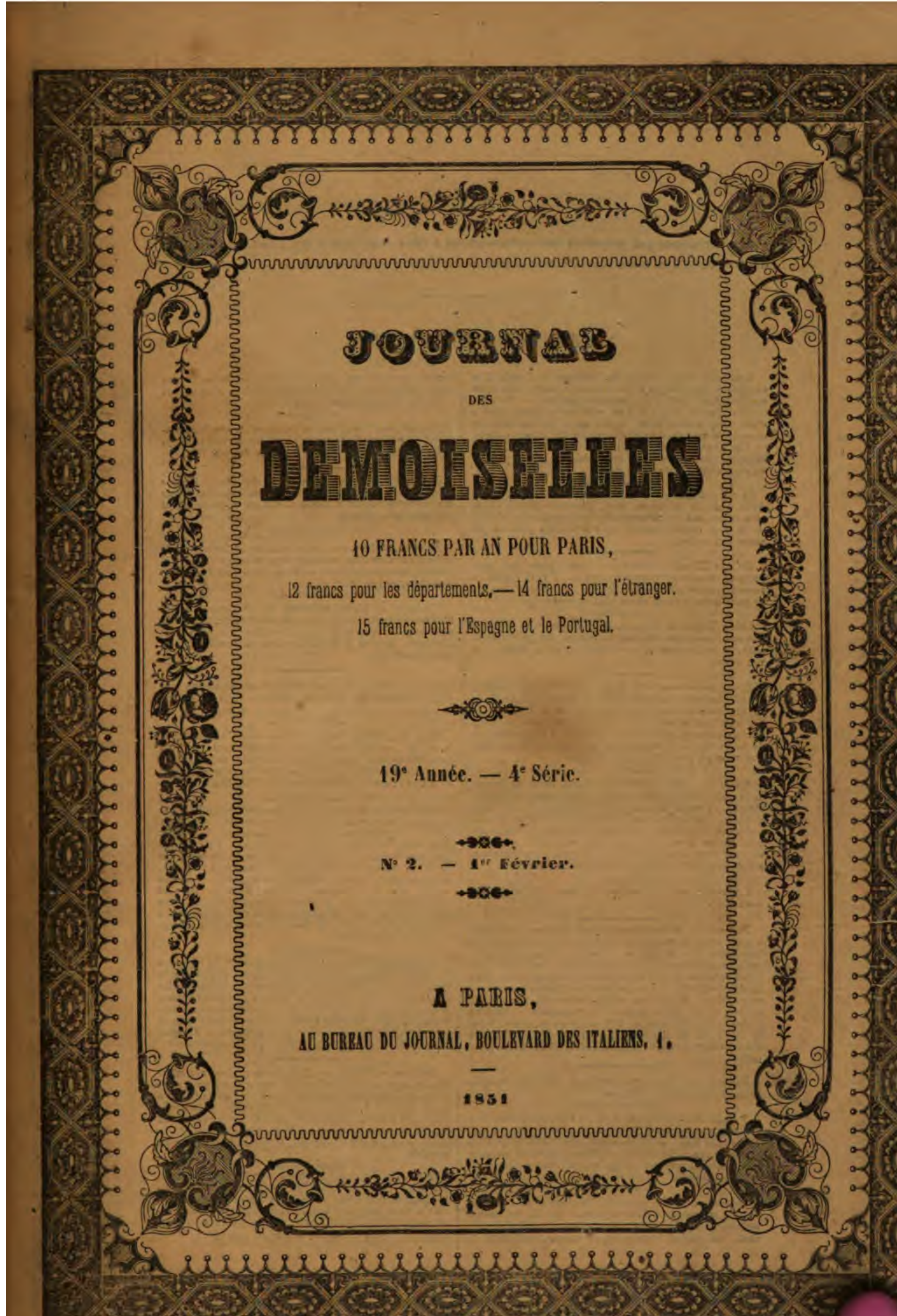
Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal, et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon, — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et scotischs les plus à la mode — 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfant et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages en tricots, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur plus grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour étranger, 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

PREMIER NUMÉRO.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements,—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

19e Année. — 4e Série.

N° 2. — 1er Février.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

Les personnes qui auraient des réclamations à faire sont priées d'y joindre le numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre leur journal.

RÉPONSES DE JANVIER.

Sous mon triste rocher du Pastour. — J'étais à la campagne lorsque j'ai reçu ta gentille lettre ; elle était égarée, et je viens t'en demander pardon. — Je préfère la devise : *Ce que l'on veut on le peut*, l'autre étant trop orgueilleuse. — Ne sors jamais sans te couvrir le visage de *cold-cream* ou *de crème céleste*. — Les caresses que Zéphir envoie à Darling seront acceptées si... leurs races sont amies... sinon, je prévois un duel... à coups de dents.

In a great hurry. — Maintenant que la mise en train de la nouvelle année est faite, j'espère que vous êtes plus calme, ma chère compatriote de cœur et d'esprit. — Je suis reconnaissante de vos bonnes paroles, de votre bon souvenir.

De ma Chambre blanche. — Merci pour vos souhaits de bonne année, mademoiselle. — J'ai le regret de vous annoncer que le changement que vous désirez ne se peut faire. — Vous aurez plus de romances.

De la Veillée de Famille. — Madame votre mère ne pouvait choisir un meilleur secrétaire, ma belle demoiselle, et je l'en remercie. — Oui, les deux amies sont vos amies.

Entre mes deux petites filles. — Ce que me demande mademoiselle A. est trop juste, il y sera fait droit. — Ce que mon homonyme, mademoiselle J. J. m'envoie est trop bon à recevoir... je tends ma joue. — Vous aurez, madame, la feuille de titre qui a été oubliée. — Je fais avec joie l'échange de nos amitiés et tâcherai, que vous ne perdiez rien au change.

En face de glaciers éternels. — Oui, chère et bonne, vous aviez raison, mes amies n'ont point été inconstantes, et vous m'avez porté bonheur. — Je vous donnerai des tapisseries dont les couleurs sont indiquées par des signes ; je suis de votre avis, elles sont plus faciles à exécuter que les coloriées..... mais il en faut pour tous les goûts. — Je vous promets le dessin de prie-Dieu... si la planche peut le contenir.

Cassagnes. — Vous aurez, madame, le nom et le mouchoir.

Romont. — Notre Journal est très-fier que vous vouliez bien le prendre pour guide, et très-heureux de vous faire rire et pleurer. — Vous parlez sagement, quand vous dites que vous ne regrettez pas mesdames telles et telles. Il faut de la variété dans les sujets, dans le style. — Quelle espèce de pèlerine demande madame votre mère ? Si c'est en etoffe, vous avez le manteau Talma, il ne s'agit que de le raccourcir. — Que ne donnez-vous une pale en filet brodé en reprises ? Vous la feriez de la grandeur qui vous convient. — Les deux baisers qu'apporte votre lettre, je les garde pour moi.

Viviers. — Hélas ! madame, on ne peut faire un journal pour chaque abonnée.

Près de mon petit serin vert. — Vous lisez avec fort peu d'attention votre Journal, ma belle demoiselle. Dites-vous bien : ce qu'il conseille est utile, ce qu'il ne conseille pas il le defend. — Consultez votre médecin sur ce qui vous désole, il en saura la cause et le remède. — Bonsoir, bonne nuit, coquette !

De mon atelier de peinture, en face de la Loire. — Mettre la couleur à côté du signe qui la représente est impossible pour trois raisons : la première, il faudrait du papier blanc ; la deuxième, beaucoup de temps ; la troisième, plus d'argent que ne coûte une année du Journal. Voilà ma réponse aux cinq sœurs à qui je souhaite une bonne année.

Amiens. — Je n'ai pas vu de cabas au crochet, madame, je ne peux que vous conseiller le bandeau du bonnet d'homme qui a paru au mois de juin 1850.

De son Ermitage, une abonnée de dix ans. — Pauvre amie ! on voit que votre âme souffre. Venez me voir durant votre séjour à Paris. — Je ne vous oublierai pas dans mes prières.

Moulins. — Je remercie jeune mère et jeune fille de la confiance qu'elles veulent bien m'accorder. J'y répondrai dans le Journal. — Vous avez trois dessins de pantoufle, année 1850.

Toulouse. — Merci, madame, de vos bons et aimables souhaits ; permettez-moi de vous offrir les miens pour tout ce que vous désirez. — Je vais m'assurer du dessin le plus à la mode pour une causeuse, et vous le recevrez.

Brest. — Je ne suis pas initiée dans les secrets que vous me demandez, madame, adressez-vous à un teinturier.

Près de celui que mon cœur aime. — Je vous tends la main... soyons sœurs ! Malheureusement nous ne pouvons guère causer ainsi.... Mais j'entendrai ce que vous me direz... le soir... quand vous serez seule. — Adieu ! recevez mes vœux pour votre bonheur.

Pour vous dire encore je vous aime. — Oui, je me souviens de vous, et je reçois vos vœux dans mon cœur. — Nos deux familles ont beaucoup de rapport entre elles. — Dites à votre compagne : Une mariée pose son bouquet sur sa poitrine, elle quitte son voile après la cérémonie religieuse. — Vous êtes indécise, heureusement ! sur le choix de votre avenir. Voilà le conseil que je vous donne : Quant à un mariage, si vous n'avez aucune préférence, laissez choisir votre père ; ne fuyez pas les épreuves de la vie : si les saints ont institué les couvents, Dieu a institué le mariage. — Adieu, aimez-moi !

Verdun sur Meuse. — Si l'on imprimait les réponses sur papier blanc, il faudrait l'ajouter et augmenter le prix du journal. Beaucoup de personnes réunissent les douze couvertures, et les font relier à la fin du volume. — En échange de vos vœux pour moi, madame, je souhaite que tous *vos jours* soient *couleur de rose ;* mais si je ne suis point exaucée, je souhaite que le Journal vous porte, comme toujours, *courage et consolation !*

Moirons de l'Isère. — Vous *l'aimez, dans vos montagnes, et vous voudriez la voir aimer par tous...* mais nous, habitants des plaines, nous ne l'aimons pas à cause de ceux à qui elle doit l'existence ; nous avons d'ailleurs d'autres affections ; nous avons le respect du passé, l'amour du souvenir... et, franchement, monsieur, pour qu'elle fut aimée, il faudrait qu'elle se fît aimable.

Saint-Vaury. — *Le chien* est bien à vous, madame, car c'est par erreur que l'on avait annoncé le lambrequin en décembre, mais vous l'avez reçu en janvier. — Vous êtes bien bonne de me dire que, *sans compliments, notre Journal est le meilleur de tous les journaux de ce genre*, cela me donne du courage.

Entre mon fils et ma fille. — Je suis précisément dans votre position, madame, et mes regrets sont tout aussi désintéressés que les vôtres. — A un vieillard on ne peut offrir que ce qui doit lui être utile : bonnet, pantoufles, coussin, chancelière, jolie canne.—Le point russe ou point carré a été indiqué dans le Journal ; mais je vous envoie surtout des modèles de filet au point carré, ce travail étant le plus à la mode. — Je suis heureuse de partager vos sympathies... quand on s'entend sur ce point, il est difficile de ne pas s'entendre sur les autres.....

Toulon. — Je suis touchée de vos vœux pour moi, ma belle demoiselle, et si tous les miens pour vous se réalisaient, Dieu se chargerait de ma reconnaissance.

Orléans. — Vous demandez les initiales M D en broderie anglaise, cependant, mademoiselle, vous les avez dans l'alphabet de la planche du mois de janvier. — Je suis heureuse que le Journal vous plaise... sauf le compte rendu des pièces de théâtre, parce que, dites-vous, vous n'allez pas au théâtre... mais, ces comptes rendus, ce sont de petites histoires..... et vous les aimez.

D'un petit coin des Ardennes. — Chère madame, chaque fois que le Journal sera aussi intéressant que je le désire, je penserai à vous, qui savez si bien l'apprécier. Votre sympathie m'est bien chère. — Votre jeune amie aura son joli nom.

Trélon. — Mademoiselle Deroy est une de nos meilleures brodeuses, elle pourra être consultée.—J'attends avec reconnaissance, mademoiselle, ce que vous m'avez annoncé.

Château de Fabiès. Du coin de mon feu. — Jeanne et Florence s'occuperont de meubler votre appartement... pourvu que votre mariage ne soit pas trop prochain... comptez sur elles ! — Elles vous prient de recevoir leurs amitiés réunies.

Saint-James. — Vous l'avez, madame.

Sauxillanges, Toulon, Belfort, Moulins, Maubeuge, Dol, Sacquenay, Brest,. Beaucaire. — Vous avez ou vous aurez ce que vous avez demandé.

Thiers. — Vous les recevrez, madame, en attendant je vous envoie mes sentiments les plus affectueux.

M....... Mesdames de B. et de S. n'ont écrit que ce que vous avez lu, ma chère fiancée. — Oui, j'ai souri de votre confidence; puis mes yeux se sont voilés de larmes..... c'est si touchant, une affection qui date de la première communion ! Dieu vous donnera le bonheur, à vous qui ne lui demandez que le bonheur des autres ! — Avancez votre front que j'y pose mes lèvres.

De mon château de Betzel. — Que Dieu vous rende le contentement que votre lettre m'a donné, *ma bien chère amie.*

Toulon. — On vous a envoyé le numéro de janvier 1850, mademoiselle, vos trois lettres prouvaient que vous aviez bonne envie de le recevoir..... Mais nous n'avons pas reçu votre mandat de poste.

Toujours seule. — Ce moule doit se vendre rue Royale; là, on vous indiquera comment faire ce travail. — A votre premier voyage, vous saurez si Elle est petite et gaie, grande et triste..... curieuse ! — Elle reçoit vos vœux et vous envoie les siens.

Beaune. — Merci, chère petite amie, pour votre gracieuse et bonne petite lettre. —Votre Journal fera toujours ses efforts pour vous plaire.

Château de Larey — C'est de Paris, belle dame, que nous vous dirons ce que vous désirez savoir... Attendez un peu... ce printemps. — Pour manteau de lit, je vous conseille des petits carrés. Faites le lion héraldique pour milieu..... Vous avez déjà une douzaine de carrés, je vous en promets d'autres. Ce travail sera admirable ! Ces manteaux sont jetés sur une courtepointe de couleur, ils ne se doublent pas.

Marmande. — Il y a un sentiment de tristesse dans votre lettre, madame, qui tout d'abord m'a fait vous aimer... Vous m'aimiez, dites-vous ?... alors c'est de la sympathie... — Je suis heureuse que le Journal ait pu vous porter quelques distractions agréables, et les remerciments de votre mari me sont bien sensibles..... Adieu, madame ; agréez, pour cette nouvelle année les vœux sincères d'une amie.

Une républicaine de cœur, et catholique fervente. — Fénelon a dit : *Souffrons toutes les religions, puisque Dieu les souffre.* Souffrez donc, madame, toutes les opinions.— Si j'ai ri quelquefois de ce qui a bouleversé la France, c'était afin de ne pas en pleurer, et c'est à tort que vous m'accusez de *passion politique.* Je comprends du reste *qu'il vous soit impossible de ne pas penser un peu comme ceux que vous aimez,* sans cela, je vous demande ce que nous avons à faire, nous autres femmes, de ces mots : *Liberté —Egalité — Fraternité !* —Je suis heureuse et fière des bons sentiments que vous inspire le Journal, et de ceux que vous voulez bien m'offrir, et j'accepte votre amitié..... car *je ne m'effraye pas de la signature de votre lettre.*

En renouvelant mon abonnement. — Mademoiselle, vous ne savez pas comment on brode un gilet au passé ? Mais quand le gilet est dessiné on le monte sur un métier et on couvre les dessins avec de la soie, du fil ou du coton, comme si on brodait au plumetis, excepté que l'aiguille qui entre en dessous, poussée par la main droite, ressort en dessus, poussée par la main gauche. — Votre cordonnier seul peut vous donner un modèle de bottine; la petite planche en serait couverte.

Du Pont du Sas. — *Les grandes demoiselles de 21 ans* ne portent de pantalons que pour aller à cheval, ou pour voyager; mais s'il y en a qui, comme vous, en portent toujours, cela ne peut être par coquetterie..... je crois qu'il ne faut au bas qu'une petite dentelle, une toute petite broderie qui ne se fasse pas remarquer.

Heureuse d'être abonnée au Journal des Demoiselles pour avoir une petite part dans votre souvenir. — Envoyez au bureau un bon de 75 c. si c'est un numéro de la petite édition qui vous manque, ou bien 1 fr. 25 si c'est un numéro de la grande édition. — Voilà, ma petite amie.

Soustons. — Madame, c'est un bon de 3 fr. 75 c. qu'il vous faudra envoyer par la poste, pour recevoir les trois numéros que vous avez égarés. — Puisque vous êtes souffrante, passez, par-dessus votre camisole de nuit un katzaweck de cachemire ou de soie ouaté et doublé, qu'il soit rose, bleu pâle, ou bleu de France. — Que Dieu vous rende la santé, madame.

Nemours. — Le petit chapeau ouaté et piqué serait convenable pour la saison... mais il n'empêche pas le petit bonnet. — Cinq années du Journal (broché) coûtent au bureau 18 fr.; par la poste 28 fr. Il vaudrait mieux, je crois, vous les envoyer par la diligence..... choisissez ! — Merci, pour moi, madame, et pour *votre cher Journal.*

Marmande. — Mademoiselle, si vous avez payé 12 fr. 50 c. pour la grande édition qui n'est que de 12 fr., vous ne vous êtes point abonnée au bureau. Adressez-vous à la personne qui a fait votre abonnement.

Château de Monts. — Vous voyez, ma belle demoiselle, que votre recette a été bien vite employée. Je vous en remercie. — Comment ! Saït, ce roi du désert, réclame la bonne amitié de Darling ? Mais c'est trop d'honneur pour un pauvre petit lévrier écossais..... — Je ne puis rien changer au Journal ; mais j'aurai soin que ce que je dirai aux abonnées de la grande édition soit utile aux abonnées de la petite.

Au pied de mes belles Pyrénées. — Il en a été fait ainsi que tu l'as désiré, chère et bonne. — Je suis contente que *Dash* ait reçu son portrait en tapisserie. — J'espère qu'un jour nous nous connaîtrons des yeux, après nous être connues du cœur, et je prie Dieu qu'il te réunisse à la sœur qui est si loin de toi !

Thouars. — J'ai reçu... tout ce que vous m'avez envoyé, mademoiselle ; mille remerciments.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 15 JANVIER.

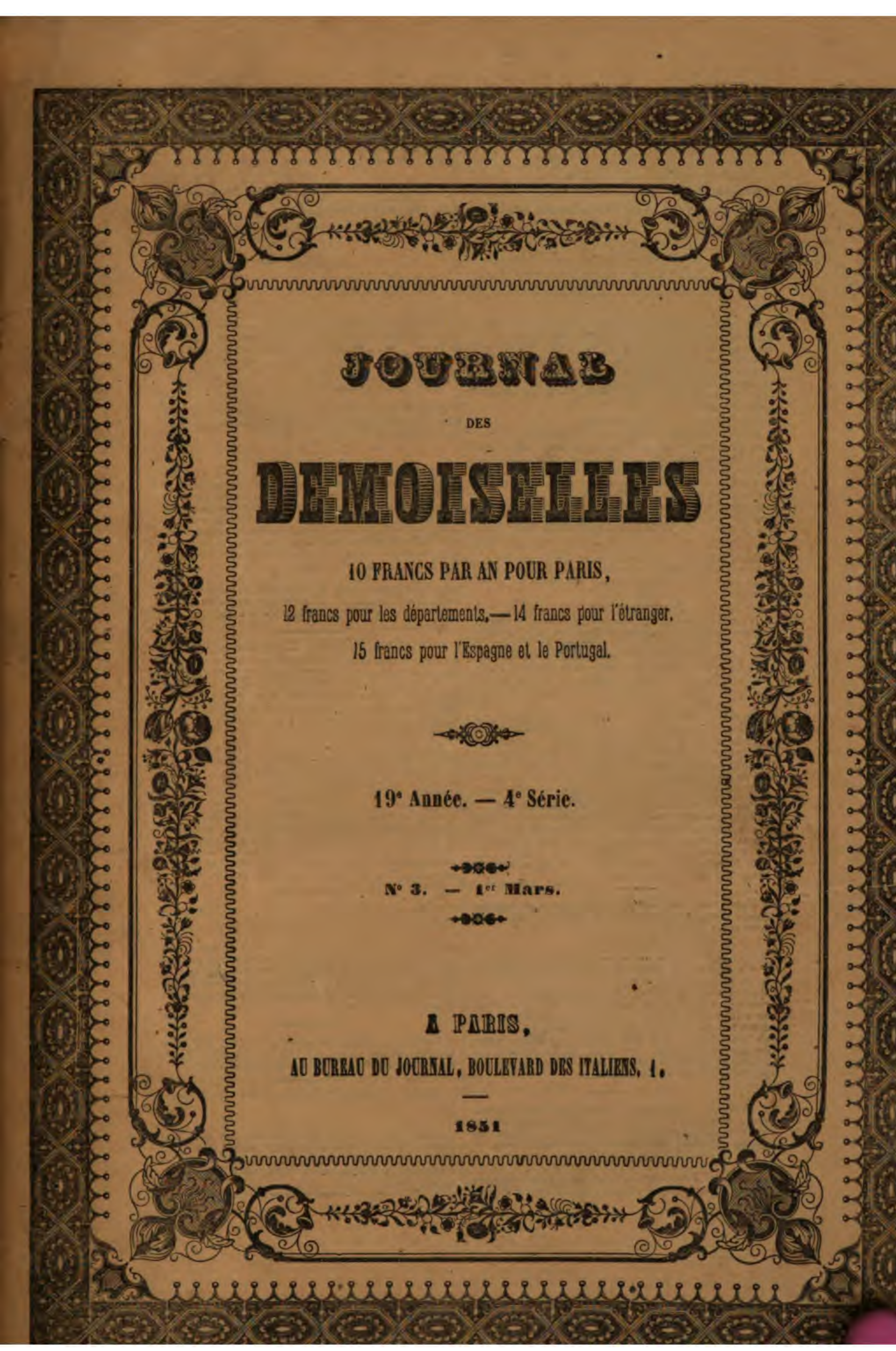
Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal, et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon. — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfant et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages en tricots, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur plus grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

DEUXIÈME NUMÉRO.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements.—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

19e Année. — 4e Série.

N° 3. — 1er Mars.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

Les personnes qui auraient des réclamations à faire sont priées d'y joindre le numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre leur journal.

RÉPONSES DE FÉVRIER.

Guernsey. — Il en a été fait ainsi que vous le desiriez, *dearest miss*, il ne me reste plus qu'à vous envoyer ce que demande votre lettre. — Quant à broder en lacet sur mousseline, cela ne se fait pas à Paris : le lacet, en blanchissant, se resserre et ferait gripper la mousseline. — Recevez un bon souvenir pour vous et pour votre *poëte*..... quel dommage de ne pouvoir dire poëtesse !

En face des tours de Saint-Ouen. — Madame, pour robe de petite fille, je préférerais des petits plis et des entre-deux ; mais sur les côtés de cette espèce de tablier, et afin de cacher où ces plis et ces entre-deux se réunissent à la robe, je voudrais une petite garniture qui rappellerait le dessin de l'entre-deux. — Il y a eu un patron de katsaweck et son dessin en broderie anglaise sur une des planches de la grande édition, année 1850 ; pour cette année, attendez un peu.

Montauban. — La broderie au passé se fait au métier, mademoiselle ; vous devez avoir des brodeuses dans votre pays, demandez-leur une leçon de cette broderie.

D'un noir château Breton. — Patience ! madame, le journal ne peut donner tout en un jour, et vous n'avez encore reçu que le numéro de janvier. — Il y a deux mots dans votre lettre que je n'ai pas pu lire : *Une petite feuille... en noir ou en couleur*, et, *je voudrais que vous me parlassiez de la..... pour visite, dîner, etc.* ; voilà mon excuse pour ne pas y répondre.

Auprès de mes élèves. — Hélas ! mademoiselle, je crains que le dessin : *une Vierge*, au crochet, n'existe pas ! Je sais bien qu'il faudrait l'inventer ! mais en attendant, je ne peux vous envoyer que mes regrets. — Je vous serre la main, et baise tous ces jolis fronts qui se penchent vers moi.

Pau. — Toutes les abonnées sont servies dès..... qu'elles sont abonnées. — Puisque vous ne m'envoyez pas le numéro d'ordre écrit sur la bande de votre journal, c'est que vous n'êtes pas sur nos registres... — Adressez-vous de nouveau à votre libraire, ma belle demoiselle, et surtout ne croyez pas un mot de la réponse qu'il vous a faite.

Vassy-sous-Pisy. — Mademoiselle, nous ne donnons que les noms qui nous sont particulièrement demandés ; vous aurez le vôtre.

D'un coin de terre oublié. — Pauvre petite ! comme il y a *sympathie* dans nos *antipathies*..... vous me faites souvenir d'un temps bien loin de moi !... — Mais revenons au cadeau que vous pourriez faire : une couverture de livre en tapisserie ?... vous n'avez pas de relieur assez habile, — un coussin de pied ou de divan ? — ou bien, que n'achetez-vous de bons livres, un bon tableau... cela plaît toujours. — Adieu ; aimez les nuages, les arbres, les fleurs, et les pauvres qui souffrent ; aimez les petits enfants, et Dieu n'oubliera pas le *petit coin de terre oublié.*

Verberie. — Monsieur, l'ouvrage que vous me proposez serait, je le crains, trop considérable pour la place que le Journal des Demoiselles pourrait lui donner. Recevez mes regrets et mes remerciments.

Tours. — Vous avez un riche dessin pour manches pagodes, grande édition, numéro XII, année 1850 ; vous en avez un sur la planche n° III de cette année, toujours grande édition. Il n'y aurait pas de place sur la petite. — Nous n'oublierons pas le blond et la brune. — Votre lettre, écrite avec le cœur, est arrivée à son adresse.

Paris. — Le hasard fait que vous recevrez vos initiales, madame. Quant aux morceaux de musique que vous demandez, ils sont trop connus.

Au château de la Motte. — Belle dame, si vous prenez du canevas une fois plus gros, ce lambrequin, avec son gland, sera long de 25 centimètres ; il vous faudra le doubler de percaline jaune, et sur les points qui joindront le dessus et la doublure, vous coudrez une ganse ronde, jaune. Vous serez forcée de faire couvrir l'autel d'une planche, la planche vous la couvrirez d'une tapisserie fond noir sur laquelle vous sèmeriez des fleurs ; et ce lambrequin, vous le feriez clouer, avec des clous dorés, sur le bord de la planche qui couvrirait l'autel. — A. M. seraient bien dans le lambrequin du milieu. — L'explication du rébus de décembre ne peut être que sur la table des matières.

De ma chambre parfumée. — Adressez-vous à votre médecin, mademoiselle, lui seul pourra connaître le mal et le remède. — Je regrette que vous ne trouviez pas le journal aussi intéressant qu'autrefois. — Il n'y a plus, dans l'auteur que vous me citez, de poésies que vous puissiez lire. — Je vous remercie de vos souhaits et vous envoie les miens... bien que tardifs.

Contentement passe richesse. — Que votre lettre est aimable et sensée ! combien elle m'a rafraîchi le cœur ! — Oui, vous me connaissez, et je vous connais. — Merci de votre douce causerie.

Sous les sapins de notre Germanie. — Non, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, non, *curieuses* et *curieux*, Darling n'est pas de la même race que Duke, bien qu'ils soient de la même nation. — Je vois avec plaisir que vous approuvez mon chien de mordre les talons *à ces héroïnes... que vous détestez.*

Conques. — Merci de ton bon souvenir, constante amie.

De l'ouvroir des quatre sœurs. — L'auteur et moi nous avions oublié, mademoiselle, et s'il y avait un concours pour le prix de mémoire, c'est vous qui le mériteriez. — Je regrette de ne pouvoir vous envoyer de sitôt votre alphabet. — Jeanne et Florence vous offrent leur bonne amitié.

Toulouse. — Dans cinq mois la poste payera votre mandat, qu'elle l'ait ou ne l'ait pas retrouvé. Voilà, mademoiselle, ce que je puis vous répondre.

Toulon. — *Ligny le Châtel.* — Vous avez dû recevoir.

Lapalisse. — J'ai été étonnée que vous, madame, de tous ces noms étranges donnés sans doute à des mots connus, et ne peux vous les expliquer. — J'enverrai à mademoiselle votre sœur les dessins qu'elle désire.

Ax. — Êtes-vous abonnée à la grande édition ? mademoiselle, car la petite planche ne pourrait contenir l'aube que vous me demandez.

Don-le-Roi. — Vous aurez votre nom, madame. — Je suis heureuse que vous approuviez le journal : sa littérature, ses travaux... et je pense comme vous sur les personnes qui s'en plaignent. — Jeanne et Florence vous remercient.

Colmar. — Vous avez le riche dessin de manche pagode, planche XII année 1850, vous en avez encore un sur cette planche III. — Je vous remercie de tous vos remercîments, madame, et surtout de la *sainte* et *gracieuse image* que vous m'envoyez. Elle restera comme un lien, comme un intermédiaire entre nous.

Au coin d'un bon feu, par un temps de brouillard. — Ces dessins de mouchoir, Berthe, paire de manches brodés en lacet sur tulle ne se font plus, ma belle demoiselle ; demandez-moi toute autre chose et je serai trop heureuse de vous être agréable, mais, une fois pour toutes, dites-vous bien que c'est Paris qui fait la mode, et que je suis là pour vous envoyer ce qui paraît de nouveau.

Près d'un bouquet de bruyère rose. — J'ai peur que vous ne vous trompiez, sur la tapisserie que vous réclamez... voyez d'abord si vous avez votre compte. — Il est bien tard, mademoiselle, pour vous remercier de vos souhaits de bonne année, et vous envoyer les miens ; mais, afin de réparer le temps perdu, je les avais envoyés au bon Dieu.

Houvin, près Frévent. — Oui, madame, j'aime à penser que nous nous entendons sur beaucoup de choses, et que si nous sommes en désaccord sur d'autres, il n'y aura jamais entre nous *ni haine, ni fiel...* nous n'en avons pas dans le cœur. — Je suis heureuse que les travaux du Journal vous aient été utiles.

En face d'un vieux château. — Je continuerai, je l'espère, de satisfaire aux désirs des cinq sœurs..... — mais je suis triste..... car je n'ai que le temps de répondre ce peu de mots aux trois jolies petites pages de l'aimable interprète qu'elles ont choisi.

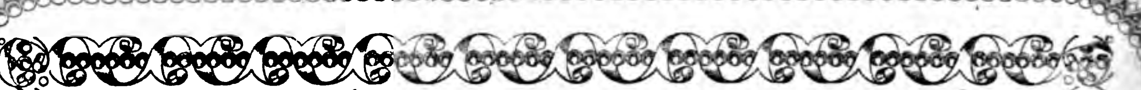
Maine Brun. — Le gilet brodé en soutache ne paraîtra que dans le mois de février — les pantoufles, plus tard encore... — Tu as, planche III, un petit col garni, tout nouveau. — Déjà dix-neuf années que nous nous connaissons, et que de petite fille tu es devenue dame !... Que de choses se sont passées, mon Dieu, depuis ce temps et dont nous garderons souvenir !

Saint-Vaury. — Vos deux abonnements avaient été inscrits ainsi que je vous l'avais annoncé, mademoiselle, depuis ils ont été payés. Si vous ne les avez pas reçus plus tôt, c'est le désordre d'un renouvellement qui est venu plus considérable qu'on ne s'y attendait... Je viens vous en demander pardon pour les bureaux.

Au coin de mon feu. — Vous aurez un oiseau pour pendant au perroquet ; — faites le chien de décembre 1850, et je vous enverrai pour pendant un autre quadrupède. — Je ne puis me charger d'aucune de vos commissions ; recevez mes regrets, madame.

Angers. — Voici une de ces lettres qui seront pour moi, madame, comme un titre, comme une récompense, et que je garderai toute ma vie... il est impossible de dire mieux, de dire plus, et en moins de mots... Recevez mes remercîments, et mes sentiments les plus affectueux.

Je prie les abonnées de vouloir bien agréer mes excuses, mais le temps me manque pour répondre aux nombreuses lettres qu'a nécessitées le renouvellement au Journal.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 15 JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal, et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon. — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles. les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfant et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent— des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées —, pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages en tricots, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur plus grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

TROISIÈME NUMÉRO.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements.—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.



19e Année. — 4e Série.

N° 4. — 1er Avril.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

On ne pourra faire droit à aucunes réclamations si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre leur journal.

RÉPONSES DE MARS.

La Fère. — Votre lettre, madame, est de celles qui sont lues et relues avec un doux plaisir, et votre journal, à qui elle est adressée, me charge de vous dire qu'il est bien fier de compter parmi ses lectrices une femme aussi spirituelle, dont le style est à la fois si élégant, si clair, si élevé... Mais, commencée gaiement, votre lettre finit avec tristesse... comme toutes choses ici-bas... Passons à vos demandes.—Je ne peux rendre compte des pièces anciennes, et les nouvelles ne sont pas dignes de vous être racontées. — Je vous conseille de faire relier la musique et les planches avec le journal, cela se fait toujours ainsi. — Vous verrez que j'ai pensé comme vous sur les quelques lignes que vous m'envoyez. — Puisque vous viendrez à Pâques, nous échangerons notre amitié.

Des bords de la Loire. — Votre *fille chérie* aura son nom et le dessin qu'elle désire : — le dessin de tapisserie en signes que demande M. votre mari n'est pas assez expliqué : est-ce un tapis de pied? — Il paraît, madame, que vous ne demandez rien pour vous?

Arc-en-Barrois. — Ma belle demoiselle, nous ne portons pas de sac au crochet, ni autrement, ce n'est pas la mode — quant à la bourse au crochet, parsemée de fleurs de lys, diminuez le dessin que je vous ai envoyé pour boutonnière de chemises d'homme, qui est sur la planche de la grande édition.

Près de mon amie. — Vous aurez au mois de mai une toilette de mariée, mademoiselle ; je désire qu'elle puisse convenir à votre cousine. — *Darling* est reconnaissant des avances de *Sunderland*. — C'est la faute de la poste si vous recevez votre journal chiffonné, mais c'est notre faute si vous ne le recevez pas exactement... cela n'arrivera plus.

Valneige. — Le journal a déjà mis cette légende, mais il n'aurait pu accepter la vôtre. — Vous me demandez si vous *devez renoncer à la carrière des lettres.* — Oui, mademoiselle, vous y rencontreriez trop d'obstacles, vous n'avez pas de guide, et vous n'êtes pas assez forte pour y faire seule votre chemin. Je désire que vous preniez mon conseil comme une preuve d'amitié.

Au milieu de mes enfants chéris. — Madame, cinq petits plis froncés au bas d'un jupon et une bande ornée de cinq petits plis, cousue au bas de ce jupon, peuvent se porter pour deuil. — A vos autres questions, je répondrai dans le journal.

Sur mon bureau. — Je viens bien tard vous remercier de vos vœux de bonne année, madame, et vous prier de recevoir les miens, me fiant sur le proverbe : *Mieux vaut tard que jamais.* — J'avais fait ce que vous désiriez.

Quelques demandes. — J'ai dû dire souvent que la broderie anglaise se faisait en points de cordonnet ou en points de feston. — Vous aurez votre nom. — Puisque nos abat-jours surtout *ont fait fureur* en Hollande, je vous enverrai ce qui paraîtra de nouveau en ce genre. — Le poëte dont vous me citez le nom m'est inconnu. — Vous ne pouvez jamais être importune, mademoiselle.

Auxerre. — Lorsque la mode sera décidée, je vous enverrai ces patrons. En attendant, cherchez sur les planches de 1850, il y en a de fort jolis pour petits garçons de 3 à 4 ans. — Vous êtes contente du journal, vous le garderez pour que vos filles y puisent de bons conseils... Tout ce que vous me dites d'aimable est bien dit, madame ; le cœur comprend toujours le langage du cœur.

A la Campagne. — Vous avez reçu votre nom, madame, du moins je l'espère, car vous ne me dites pas à quelle édition vous êtes abonnée. — Je trouve que des serviettes pliées *en éventail*, c'est un peu table d'hôte ; il me semble que pliées en triangle et couvrant le pain, c'est plus propre et plus convenable. — Vous aurez votre dessin de vide-poche. — Je sens qu'il y a sympathie entre nous, et que si nous nous voyions, vieilles amies inconnues, nous aurions depuis 18 ans bien des choses à nous dire !

Luxeuil.— Ce n'est pas par un esprit *prétentieux* ou *romanesque*, que quelques abonnées du journal datent leur lettre : *De mon pavillon chinois — Près de mon amie — Au bord de l'eau*, etc., mais bien pour n'être pas reconnues et par une sorte de pudeur. J'avais besoin de vous expliquer le but de ces *petites phrases* qui ont le malheur de vous *agacer les nerfs*. — Vous voulez bien me dire, après avoir cité différents journaux de demoiselles : *Mon journal me convient, sa rédaction est très-bonne, et les causeries de Jeanne et de Florence sont très-amusantes et fort instructives. Je resterai votre abonnée.* Je vous en remercie. — Puis, sous le prétexte de me faire *une petite observation*, vous entrez dans une colère un peu rouge contre mes pauvres opinions. J'ai rendu compte, il est vrai, de pièces fort piquantes : *La propriété c'est le vol*, — *les Saisons*, qui ont fait rire tout Paris, et vous me dites : *Il n'y a que les lâches qui insultent les vaincus ;* merci de votre fraternelle épithète. — Vous ajoutez : *Je ne sais si vous me croyez républicaine, je n'ai pas analysé mes sentiments.* Permettez-moi de vous dire ce que vous êtes : à votre haine contre la noblesse, contre la richesse, dont vous voyez partout *l'omnipotence*, que je ne vois nulle part, j'ai peur que vous ne tourniez au socialisme... Ce qui n'empêchera pas que je vous envoie le dessin de tapisserie que vous me demandez, ni de recevoir vos vœux de bonne année, et de vous envoyer les miens... jusqu'en 1852...

Château de Brignac. — Je vous enverrai plus tard bonnet et katzaweck. Que n'étiez-vous abonnée en 1850 ! vous n'auriez rien eu à me demander ! Mais, soyez la bien revenue, mademoiselle. — Je suis heureuse de l'approbation de votre père à certaines réponses de janvier. — *Darling*, reconnaissant des avances de mademoiselle *Mouche*, se dit son dévoué serviteur.

De ma triste solitude. — Mettez *Bijou* sur un fond bleu ciel ou vert d'eau. — Dites-vous, pauvre âme exilée, que les 200 lieues qui nous séparent ne sont point un obstacle à nos bons sentiments l'une pour l'autre. — Patience et résignation !

Du presbytère de..... près de la collection du Journal des Demoiselles. — Vous aurez, sur la grande planche de septembre, un magnifique dessin d'étole en tapisserie, et je n'oublierai rien de ce qui pourra orner votre église. — Je me suis transportée par la pensée, *le 9 février, à notre rendez-vous de cœur*... J'avais bien besoin que vous *me nommiez à Dieu !* — Merci, mademoiselle, de votre constante amitié.

Près la mystérieuse fontaine de Baranthon. — Rassurez-vous, madame, je n'ai pas dit que la domestique qui a pris une serinette pour un moulin à poivre était de la Bretagne, et je veux croire que dans vos villages on cultive l'intelligence musicale de l'oiseau des Canaries ; mais il est d'autres contrées où, sans marcher à *quatre pattes*, il est permis d'ignorer le serin et son instrument.— Lorsque, croyant venger la province, vous me dites qu'un *Parisien*, inspecteur d'agriculture, dans l'exercice de ses fonctions, prenait des

noix pour des prunes, des choux pour du tabac, je répondrai qu'il avait sans doute la vue basse. — Les petites filles ne portent pas de robes de mousseline, mais de jaconas ou de percale. — Vous aurez votre nom. Est-ce bien Zénaïs? l's est très-peu distincte.

Par un temps affreux. — Vous aurez les trois choses que vous demander, mademoiselle, mais un peu tard, car votre lettre était restée au bureau.

Nantes. — On ne brode plus de mouchoir en soie ni en d'or, ni de lettres enlacées, et je ne peux vous envoyer que ce qui convient à plusieurs. — Lisez avec attention la description des objets de toilette que je vous envoie, madame, je dis tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut. — Votre dernière demande vous sera vite accordée..... Amitié!

Pensez à moi, je pense à vous. — Mademoiselle, il m'a été impossible de vous donner le bonnet; que ne le faites-vous avec les dessins que je vous envoie en broderie anglaise? — Vous aurez votre nom.

Auzances. — Vous me croyez ingrate, ma belle demoiselle, de ne pas avoir répondu à votre lettre si aimable. Hélas! je n'avais pour y répondre ni le temps ni la place! — Ce que vous faites est bien. — Les robes de jaconas, à dessins, n'exigent pas de volants: si vous en voulez mettre, qu'ils soient longs, car les courts laissent voir le dessous qui n'est pas semblable au dessus — Merci à votre frère, à votre mère... — Puissiez-vous vous retrouver en famille!

Un petit grain de coquetterie. — Consultez votre médecin, mademoiselle. — Au bal, mettez une guimpe de crêpe blanc, un ou deux rangs de grosses perles banches ou un velours noir tourné autour de votre cou, pour cacher le haut de votre guimpe, puis ayez une robe décolletée, une Bertho, des manches pagodes et des gants demi-longs. — Si, grâce à votre journal, de petite *folle* que vous étiez, vous êtes devenue *un peu raisonnable*, j'en suis bien heureuse, et vous ouvre les bras... pour que vous *m'embrassiez bien fort!*

Tulle. — Les petites filles de 9 ans n'ont pas de costume particulier, madame; c'est l'âge le plus ingrat: elles ne sont plus enfant, et ne sont pas encore demoiselles. — Je penserai à vous, à votre fille. — Je vous donne la recette que vous désirez.

En nous serrant la main. — J'ai fait changer votre adresse. — Le choix que votre mari a fait de vous prouve qu'il est homme d'esprit. — Ne lui brodez pas de cravate. — A ses mouchoirs, brodez le petit écusson qui est séparé par une barre, vous mettrez une lettre à droite, l'autre à gauche, c'est très-distingué. — S'il est trop tard pour *le présent*, ce sera pour l'avenir. — Adieu, ma bonne amie, à bientôt! — En causant avec vous je répondrai à votre aimable lettre. — Rappelez-moi à l'amitié de vos trois sœurs.

De ma forteresse. — Je te conseille un châle en organdy, double. Je t'enverrai des dessins au mois de mai; si tu es pressée, cherche dans l'année 1850. — Les katzawecks de 1849 et ceux de 1850 sont encore de mode. — Si, comme tu le crains, nous avions la guerre civile, je prierais et pleurerais avec toi, car tous les soldats sont mes frères. — Tu étais si près de moi, et tu n'as pas sonné à ma porte! c'est mal... *Je t'aime!* tu vois qu'il y a de l'écho dans mon cœur.

Au coin du feu. — Mademoiselle, personne ne pense à nettoyer son chapeau de paille, il y a des choses qu'on ne peut bien faire soi-même. — Vous avez eu de jolis dessins de pantoufle en 1850, vous en aurez bientôt d'autres.

De mon bureau-étagère. — Je remercie le hasard, ma belle demoiselle, qui vous a fait devenir notre abonnée. — Oui, vous pouvez porter des cailloux du Rhin. — Les gants de peau de Suède ne se portent que l'été, le matin, en négligé. — Le point de tige se fait au métier; on ne peut l'expliquer sans un dessin qui le représente. — Il est minuit. *Darling* envoie à *Fox* un *good night!* de sa voix la plus claire. — Et moi, je vous envoie ce souvenir de mon cœur, adressé à votre cœur.

N'oubliez pas celle qui vous aime. — Vous êtes malheureuse, vous souffrez... vous en accusez vos hésitations dans le chemin du devoir et les serments que vous vous êtes faits et n'avez pas su tenir... Hélas! ma pauvre enfant, je ne puis que vous plaindre, mais je veux bien *entendre votre confidence tout entière*... peut-être alors pourrai-je vous donner courage et consolation.

Du bord de l'eau. — L'espace m'a manqué pour répondre à vos nombreuses questions, madame la mariée, mais si vous avez lu avec attention toutes les toilettes que nous avons décrites, votre choix est fait. Je n'ai plus qu'à vous souhaiter tout le bonheur possible.

Une Bourbonnaise. — Vous aimez la musique et la danse, mais vous êtes, dites-vous, *noire et laide*, vous n'osez pas vous habiller en toilette de bal, et vous me demandez mes conseils: lisez la 20e réponse. — Avec une robe montante, on ne met pas de fleurs dans ses cheveux, mais on y met des rubans, c'est une coiffure qui sied très-bien. — Je m'occuperai de votre *position*, qui ne me paraît pas si désespérée, puisque vous trouvez des danseurs.

Au pied d'un cyprès. — Je répondrai partiellement à vos nombreuses questions, ma chère petite, et vous serez contente de moi. — Si votre *gros César* n'humilie pas mon *petit Darling*, à la bonne heure... sans cela gare les *gros mots*, c'est comme cela qu'il se venge des gros chiens.

En vue de la petite rivière d'Orb. — Oui, c'est un très-grand malheur d'avoir perdu ses cheveux... mais avec les conseils d'un médecin et la pommade comagène ils repousseront... En attendant, je vous recommande le bonnet de la planche IV. — *Actéon* est bien honnête, et *Darling* me charge de le baiser sur le front. Quant à *Mimi*, dites-lui que je ne partage pas la méfiance de certains petits roquets contre les chats, et lui fais de bonnes caresses. — Adieu, madame; merci de vouloir bien m'aimer.

Château de Lavoy. — J'ai eu l'honneur de vous dire que les édredons n'étaient plus de mode; qu'on en faisait une espèce de matelas piqué. Les nombreux dessins de filet pour broder en reprises ne conviennent que pour former des manteaux de lit, des nappes d'autel, des tapis de table, des dessus de cheminée et des dessus de commode. Si ces carrés ont quelques mailles de plus les uns que les autres, ayez des moules plus gros les uns que les autres. Je ne comprends pas que vous me demandiez si un moule d'*un centimètre et demi* pouvait vous servir; mais c'est trois fois la grosseur de celui qu'il vous faut. Relisez, je vous prie, la description de ce travail, année 1849.

La Ferté Loupière, près du pont neuf. — Pour dentiste, je t'indique M. Labarre fils, et tu m'en remercieras. Tout le monde te dira son adresse. — Comme personne ne porte de châle au crochet, on n'a pas su me dire ce que le tien aurait pu coûter. — Savonne ce châle, repasse-le à l'envers ainsi que sa frange, ou donne-le à un teinturier. — Voilà, ma chère amie, tout ce que je puis répondre à ta longue et bonne lettre; je suis pressée par le temps, resserrée par l'espace... Adieu!



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 15 JANVIER.

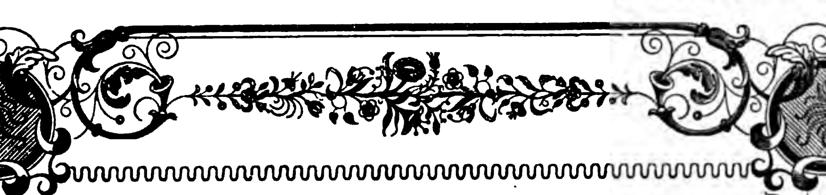
Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal, et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon. — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfant et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages en tricots, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur plus grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

QUATRIÈME NUMÉRO.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements.—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.



19e Année. — 4e Série.

N° 5. — 1er Mai.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

On ne pourra faire droit à aucunes réclamations, si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre le journal.

RÉPONSES D'AVRIL.

Sauxillanges. — Il est bien tard, mademoiselle, pour répondre à votre lettre ; mais la place m'avait toujours manqué ! — Oui, je pense comme vous, *tout oiseau trouve son nid beau.* — Vous aurez des patrons de fleurs en papier, au risque de déplaire à *l'ourroir des Quatre-Sœurs.* — *Darling* reçoit les coups de bec de votre *Cocotte*, puisque ce sont ses caresses.

Paris. — Je vous remercie, monsieur, des vers que vous avez bien voulu envoyer au *Journal des Demoiselles*, mais ils ne peuvent lui convenir.

H....... — Ce n'est pas la première fois, ma chère amie, que le mal a sa récompense sur la terre, car ce retard du journal m'a valu de bien aimables reproches... en comptant les vôtres ! — Votre toilette était charmante et distinguée. — Oui, je m'intéresse à votre mariage... mais je m'intéresse aussi à votre pauvre père ; qui va se trouver seul... abandonné !... — Je vous baise au front.

Une lettre encadrée de noir. — Vous aurez des dessins de bourse, madame. — Pour mouchoir de deuil, prenez le dessin de la pelote numéro 2, planche II, et brodez-le au crochet, en soie noire.

Caen. — Votre nom n'est pas sur nos registres, mademoiselle.

De ma Congrégation. — Il y a du plaisir à être louée par vous ; cela n'est ni fade ni vulgaire, et je trouve qu'avec vos quinze ans, vous êtes plus qu'*assez gentille.* — J'ai bien ri du système d'économie de madame votre mère ! — Ces petites majuscules, pour marquer le linge, sont sans doute brodées ; je vous en enverrai un alphabet. — Adieu, *enfant gâtée !* — *Tintim* est un nom original, *Darling* en a dressé les oreilles.

Médéah. — Le grand nombre des renouvellements a occasionné le retard dont vous avez eu raison de vous plaindre, mademoiselle, et j'en ai été bien contrariée.

Posad'oro (*Pologne*). — Si votre famille est abonnée depuis dix ans, mademoiselle, vous avez dû trouver, en décembre 1847, une liste des livres que vous pouvez lire ; à cette liste, j'ajouterai les premières années du *Journal des Demoiselles.* — Je suis bien heureuse d'avoir pu mériter l'approbation de madame votre mère, et votre sympathie pour moi ne me surprend pas ; dans notre orgueil national, nous disons : *les Polonaises sont les Françaises du Nord !* — J'accepte avec reconnaissance votre traduction d'anglais ; si vous l'aviez signée, nos noms au moins se seraient trouvés réunis ! — Malgré vos quinze ans et votre petite taille, mettez-vous comme une demoiselle, je vous en prie ! — Je vous enverrai ce que je pourrai de tout ce que vous me demandez.

De ma salle d'étude. — Mademoiselle, vous avez déjà un alphabet en broderie anglaise ; au mois de juin, vous en recevrez un qui se brodera au plumetis ; en attendant, que ne prenez-vous les initiales des noms que vous trouvez dans le Journal ?

Grignan. — Je ne vous envoie, madame, que les objets de toilette les mieux portés..... c'est à vous de choisir. — La mousseline de laine blanche est très-peu convenable pour des jeunes filles de cinq et de neuf ans. Je ne sais vraiment quelle façon vous indiquer.

Près du Journal des Demoiselles. — La mise d'une demoiselle de vingt-sept ans, qui est nécessaire à sa famille et croit devoir renoncer au mariage, est celle d'une dame.

Je meurs ou je m'attache. — Je n'ai pas trouvé de livre qui voulût m'indiquer la manière de faire les *Savarins*, et les pâtissiers ne le voudraient pas. — Ton gâteau de carottes ressemble un peu au thé de madame Gibou..... cependant je l'essayerai, et je t'en remercie. — Ta raison, qui te disait de ne pas entrer au n° 46, a eu tort, tu devais écouter ton cœur. Tu me trouveras toujours un dimanche de une heure à cinq. — Je répondrai à ta dernière question.

Chanteloze. — L'objet que vous désirez, et surtout avec vos initiales, ne pouvant convenir à un grand nombre d'abonnées, je regrette de ne pouvoir vous satisfaire, mademoiselle.

Près de mes fleurs. — Vous demandez *une prime*, parce qu'il y a, dites-vous, dix-neuf ans que vous êtes abonnée au *Journal des Demoiselles*... Mais à votre compte, il faudrait bientôt que le Journal payât ses abonnées...

Étalbes. — Les étoffes sont toujours les mêmes, madame, seulement elles changent de nom tous les ans. — Je vous tiendrai au courant des modes.

Saint-Fernando. — Les objets dont vous me demandez les dessins, madame, ne sont point en usage dans nos églises, voilà ce qui m'a empêché de vous les envoyer : on couvre le saint ciboire avec des pales, nous en avons envoyé plusieurs. Recevez mes regrets.

Toulouse. — Je n'ai que des remercîments à vous adresser, madame, pour votre aimable et gracieuse lettre.

En face de ma verte colline d'orangers. — Il paraît que vous n'êtes point une ancienne abonnée, mademoiselle ; je vous expliquerai ce manteau de lit.

Lisbonne. — Comment ! ces quelques lignes à votre adresse ont été répétées dans un de vos journaux ?... C'est très-flatteur pour elles ! — Merci de votre *pensée ;* elle était encore odorante. — Nous sympathisons sur deux points : l'amour pour certaines personnes et pour nos pays respectifs. — Je fais des vœux pour votre reine, je l'aime. — Si vous venez à Paris, je vous tends la main.

Par un temps neigeux. — Les manches pagodes de la planche III peuvent vous convenir. On en fait beaucoup garnies de deux rangs de bandes brodées. — Votre lettre est bonne et aimable pour moi, vous critiquez celles qui me critiquent, puis vous vous joignez à celles qui réclament *la Revue des Théâtres !*... Mais vous savez bien ce que je leur ai répondu : Il n'y a pas de pièces qui soient dignes de vous être racontées !... Je vous boude.

Manneville. — Chaque romance coûte 1 fr., franche de port. Adressez-vous à Mme Bonoldi, ancienne maison Pacini, boulevard des Italiens, n° 6, et affranchissez votre lettre. — Les vers ne peuvent convenir, madame, mais je vous en remercie.

Paris. — Je vous envoie un mantelet nouveau. C'est à vous, mademoiselle, de prendre vos mesures, la quantité de l'étoffe dépendant de la largeur de celle que vous emploierez.

Près de mes pigeons blancs. — Un châle de crêpe de Chine est assez précieux pour ne point risquer de le nettoyer soi-même... Je n'ai pas d'autre conseil à vous donner, madame.

De mon foyer solitaire. — J'ai dit en 1850 tout ce

que je pouvais dire sur les crèches, Madame, adressez-vous à M. Marbeau, leur fondateur, rue Joubert, n° 47, par une lettre affranchie; je ne doute pas qu'il ne vous donne tous les renseignements que vous désirez.

Emerblas. — Je n'ai trouvé personne qui ait pu me renseigner sur une aube au filet; mais le nombre de points dépend de la grosseur du réseau, et cela dépend de vous. — Je préfère les mouchoirs qui se brodent en points de feston... c'est plus comme il faut. — Je suis bien en retard, madame; daignez agréer mes excuses; votre lettre s'était égarée...

Marsillargues. — Vous avez envoyé 10 fr., mademoiselle, et vous recevez un journal de 10 fr., c'est-à-dire la petite édition augmentée de huit gravures de modes, une chaque mois Si vous voulez ajouter 2 fr., on vous enverra les numéros suivants de la grande édition, ou 5 fr., et l'on vous enverra de plus les numéros parus.

De mon jardin de Paris. — Une maison de refuge servie par les *petites sœurs des pauvres* vient de s'ouvrir rue du Regard, faubourg Saint-Germain. Le refuge coûte 160 francs pour une femme, 200 pour un vieillard. — Je suis reconnaissante, madame, de vos bons sentiments pour moi.

De ma chambre bleue. — Je suis bien coupable de ne vous avoir pas répondu plus tôt? Père, mère, frère, sœur.. vous êtes tous si bons pour moi! — J'ai donné en 1850 le bonnet que vous me demandez; je vais en chercher un autre.

Cenon-la-Bastide. — Madame, si vous n'avez pas reçu le *Livre des Ecoliers*, c'est qu'aux 3 francs que vous avez envoyés, il aurait fallu ajouter 2 francs pour la poste. Les 3 francs ou le livre sont à votre disposition.

Villeguers. — Vous avez déjà reçu réponse à l'une de vos demandes, madame, vous aurez réponse à l'autre.

Saint-Venant. — Que de malheurs coup sur coup... pauvre femme! pauvre mère!... veillez bien sur ce qui vous reste!... Je ne peux que pleurer avec vous, et prier avec vous!

Heureuse et fière de mes deux filles. — Je n'oublie pas que les mères sont coquettes pour leurs petites filles.

De mon île aux vertes collines. — Oui, ma belle demoiselle, dans tous les pays du monde, les abonnées sont mes filles ou mes sœurs. — Vous avez déjà trois des choses demandées; quant à la quatrième, faites un semé dans votre canezou et garnissez-le d'une bande dont la dent festonnée contiendra ce semé.

Près de mes fleurs. — L'éloge que vous faites des œuvres de Mme Eveline Ribbecourt est en même temps votre éloge, mademoiselle. — Les embrassements de cœur que vous envoyez à Jeanne sont arrivés à leur adresse, et mon cœur s'empresse de vous envoyer les siens.

Au milieu de mes élèves. — Vous avez ou vous aurez ce que vous demandez, mademoiselle.

Auprès de mon père. — Consultez votre famille, vos goûts et votre aptitude, mademoiselle, je ne sais réellement que vous répondre sur l'état sédentaire que vous devez choisir.

D'une forteresse isolée. — 1° On place les serviettes en pile et on en remet une à chaque personne en lui offrant une tasse de thé; — 2° vous avez deux dessins pour broder votre châle; — 3° vous aurez votre bonnet; — 4° pour le sachet, plus tard; — 5° le *Livre des Ecoliers* peut être donné à un jeune homme de neuf à quinze ans; — 6° le mantelet Stella se porte encore... — La lettre que vous m'avez écrite au mois de janvier, madame, je ne l'ai pas reçue, et je la regrette, si elle ressemblait à celle que je viens de recevoir. — Puisque vous voulez bien me nommer votre amie, donnez-moi une petite place entre vous et votre mari, et croyez que je vous en serai bien reconnaissante.

Entre mon carlin et mon roquet. — Je vous enseignerai ce que vous voulez savoir, mademoiselle. — Quant à la romance, le journal a pris des engagements; je vous remercie.

Tourcoing. — Madame, en 1844 j'ai déjà donné des détails sur la manière de meubler un appartement, la mode n'a pas changé.

Un éclectique. —Vous vous trompez, monsieur, sur le nom de la personne à laquelle je réponds dans le numéro de février. — Vous êtes, dites-vous, notre abonné depuis la création du journal; alors, vous avez dû voir que mes sentiments ont toujours été les mêmes, et je vous assure qu'ils ont la sympathie de toutes les familles, sauf deux ou trois exceptions dont vous faites partie, et si vous croyez que ces sentiments puissent influencer sur des sentiments contraires, vous me faites trop d'honneur.

Evreux. — Vos goûts, en fait de toilettes, sont absolument les miens, madame, et le journal vous répondra.

Des bords de la Seine. — Nous tâcherons de résoudre votre embarras, madame. J'ai pris pour moi seule le baiser que vous envoyez à Jeanne et à Florence.

Pays haut. — Je n'ai pas encore pu mettre la main sur un chat de la taille d'un chien... c'est difficile!... Merci, madame, de votre bonne opinion du Journal.

Paris. — Ma réponse est si tardive, madame, qu'elle devient inutile. Les journaux vous ont appris que cette maison de refuge est rue du Regard. — Vous appelez *un petit mouvement d'amour-propre* le désir d'une réponse; mais ce désir me donne beaucoup d'orgueil.

Au retour du printemps. — Vous aurez tout ce que je pourrai vous envoyer, mademoiselle, et je serai très-flattée de vous recevoir à votre premier voyage.

Mareuille-sur-Belle — Vous avez au moins, depuis un an, une douzaine de dessins de broderie anglaise pour garnir cols et manchettes, et vous en recevrez chaque fois, madame.

Nantes. — J'embrasse *tith* fille qui veut bien prononcer mon nom dans les prières, et j'enverrai à *tith* mère ce qu'elle demande.

Près de ma mère et de ma sœur. — Mademoiselle, on ne porte pas de manches pagodes en tulle brodé avec application, je ne peux vous en donner de modèles; — les dessins de tapisserie dont vous parlez sont trouvés très-laids... à Paris.

Nîmes. — Pour les présents à faire à son fiancé, il faut suivre l'usage du pays que l'on habite, mademoiselle... mais peut-être êtes-vous déjà madame?

Deux lettres timbrées: l'une d'*Ostende*, — l'autre, dont le cachet représentait un chien avec ces mots: *Reviens vite*, n'étant point affranchies, n'ont point été reçues.

Des réponses à des lettres de mars et d'avril n'ont pu trouver de place; il ne m'en reste que pour exprimer mes regrets.

LE LIVRE DES ÉCOLIERS

(DIEU — PATRIE — FAMILLE.)

Par Mme J. J. Fouqueau de Pussy. Prix: 3 fr., au bureau du Journal des Demoiselles, boulevard des Italiens, 1; 5 francs par la poste.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.

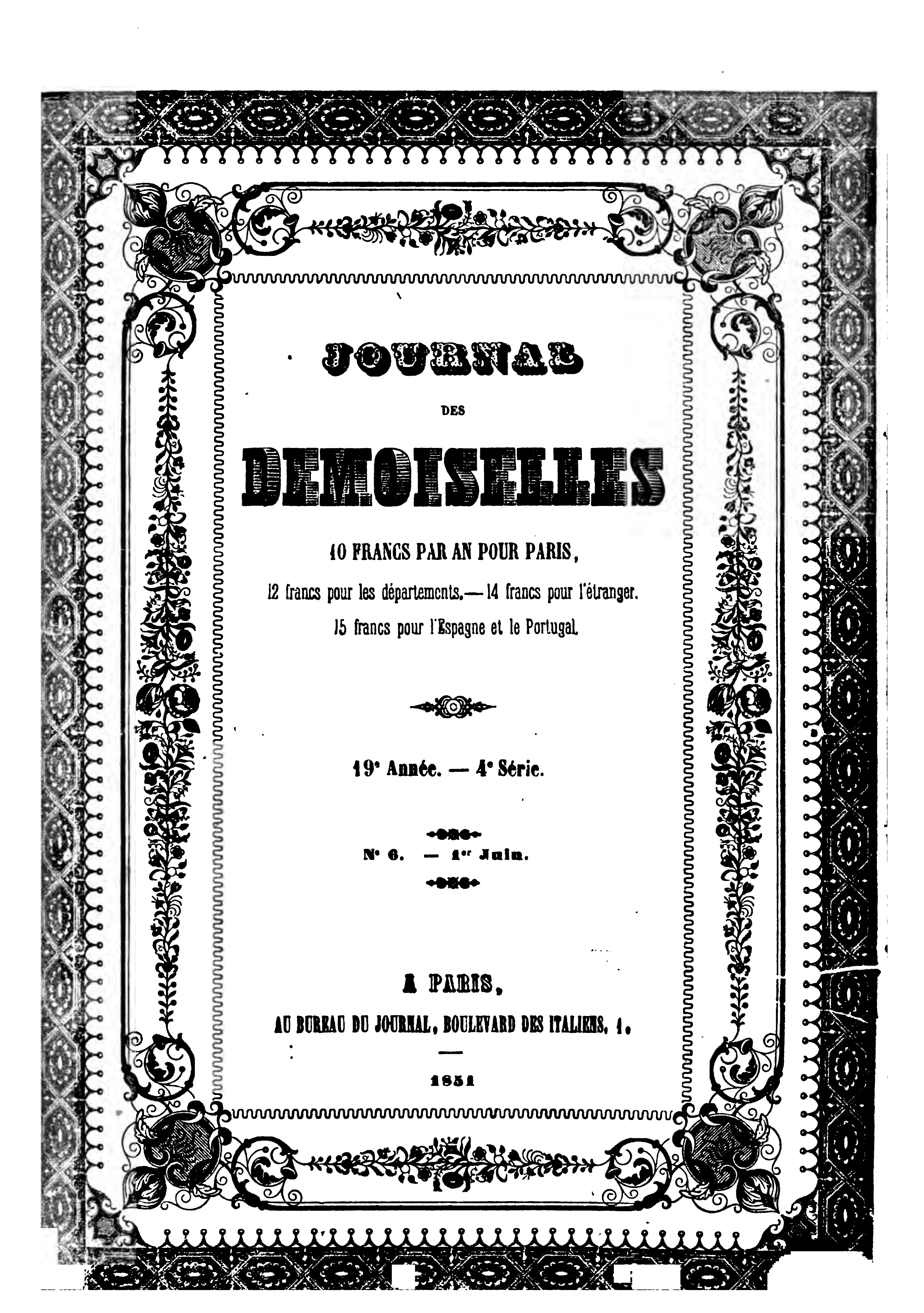
Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal; et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

CINQUIÈME NUMERO.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL DES DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements. — 14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

19e Année. — 4e Série.

N° 6. — 1er Juin.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

On ne pourra faire droit à aucunes réclamations si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre le journal.

RÉPONSES DE MAI.

Près de mes pensées en fleurs. — On a fait droit à votre réclamation, mademoiselle — *le compte-rendu des pièces de théâtre était*, dites-vous, *très-amusant, et vous le regrettez*... mais j'ai déjà répondu à de pareilles plaintes que je ne trouvais pas de pièces qui fussent dignes de vous être racontées... vous voyez d'ailleurs par le numéro du mois de mai que je ne demande pas mieux que de vous être agréable. — Vous aurez la recette.

Sous mon rocher du pastour. — Comment peut-on être ce que tu dis avec des yeux bleus, des cheveux blonds dorés, et la peau très-blanche... tu te calomnies et surtout quand tu dis que *tu n'es qu'une campagnarde*... mais tu ne me tromperas pas, ma spirituelle amie, je m'y connais! — J'ai donné la recette du *cold cream* en 1850; au lieu d'eau de rose, mets-y de l'huile de rose.

Une abonnée à la grande édition. — Les 25 patrons qui composent une layette se trouvent chez Mme Bereux; pour 6 fr. vous aurez ce qui vous sera le plus utile; je n'ai pu encore trouver place sur nos planches pour ces patrons, les broderies absorbent tout. Recevez mes regrets, madame.

Près de mes pervenches bien aimées. — On ne portera guère d'écharpe, ma belle demoiselle.

Souvenez-vous! — Oui, madame, si ce châle de tulle brodé au passé est d'un beau noir, s'il n'est pas trop petit, il peut se porter encore — la casquette de velours est trop chaude, vous avez raison.

Des lieux que je vais quitter à regret. — Il me faudrait un volume pour vous répondre ici, et je n'ai que quelques lignes...—Je ne vous ai jamais conseillé le journal en question, madame. — Je vais faire la liste des livres que vous pouvez donner à lire à mademoiselle votre fille. — La pommade *comagène* peut rendre la vie aux cheveux... à condition qu'ils ne seront pas tout à fait morts. — Vous recevez les gravures de modes beaucoup trop tard, dites-vous, je ne suis pas de votre avis; comment puis-je savoir avant le 1er février ce qui se portera au printemps? avant le 1er novembre ce qui se portera en hiver! — A quoi bon envoyer votre fille en pension à Paris? — Hélas! nos jours prospères ont fui!... est-ce pour toujours? Dieu seul le sait! — Je reçois votre amitié, madame, à condition que vous voudrez bien recevoir la mienne en échange.

Des bords de l'Esse. — Le trousseau, la corbeille... tout cela dépend du pays que vous habitez, de votre position sociale et de celle de votre futur mari. Je regrette, mademoiselle, de ne pouvoir répondre à vos questions... mais je ne le saurais. — Merci de votre bienveillance pour le Journal.

Près de mon piano. — Mademoiselle, jamais les gants blancs et paille ne sont assez frais quand ils sont nettoyés, je vous conseille de les faire teindre en noir, pour cet hiver. — Vous avez les cheveux courts, vous ne voulez pas vous coiffer *à la Ninon?* coiffez-vous *à la chinoise*, si cela vous sied, c'est la mode, vous ajouterez une tresse autour du cordon qui nouerait vos cheveux. — Je vous enverrai ce que vous demandez.

A ma discrète amie. — Il n'y a de remède qu'une petite pince... et puis du courage, car « *il faut souffrir pour être belle*, » disait Agnès Sorel en se mettant un collier de pierres précieuses, non taillées, qui lui déchiraient le cou.

Angoulême. — Vous vous mariez, vous allez à six mille lieues de la France! A cette idée le cœur vous bat... le cœur battrait à moins!... — Sur la gravure de modes, vous avez une toilette de mariée — vous avez la toilette de sa sœur qui peut être pour vous celle du lendemain. — Que Dieu vous protége et vous conduise!

Sous mon beau ciel du Languedoc. — Votre lettre s'était égarée, mademoiselle, mais le hasard m'a fait vous envoyer une partie de ce que vous me demandiez. — Quant au dessin d'un bonnet en filet brodé, cela n'est pas de mode. — Allez *veiller aux soins de* votre *empire*, tâchez de remplacer pour les autres, celle que rien ne pourra remplacer pour vous.

Près de ma fille. — En 1848 il y a un patron de robe de baptême; cette robe ne peut servir que si l'enfant est porté dans les bras, plus tard on peut la raccourcir. — On met à une petite fille de quatre mois, pour la promener, une robe et une pèlerine de percale brodée à l'anglaise, ou garnie d'une bande brodée de même.

Beaumont. — Mademoiselle, en lisant votre gracieuse lettre, j'ai été bien contrariée de ne pouvoir y répondre selon votre désir, car vous êtes abonnée à la petite édition, et la guimpe ne pouvait tenir que sur la planche de la grande édition.

Brest. — C'est sans doute le climat qui en est cause... consultez les médecins; moi, je ne peux que vous conseiller la pommade *comagène* qui se vend chez Mme Bereux.

Près de mes sœurs. — Les châles d'organdy (et non de mousseline) se portent grands de six quarts (vieux style); vous avez deux dessins dans la grande édition. — Je ne crois pas que l'usage de l'eau sur la tête fasse blanchir les cheveux. — Je vous remercie des choses aimables que vous voulez bien me dire, mademoiselle. — Il y a des figures qui excitent la sympathie, il y a pour moi des écritures qui ont ce pouvoir... la vôtre est du nombre.

Courage, espoir, patience. — « J'ai, dites-vous, la » *faiblesse* de croire que les reponses qui sont sur la » couverture de mon Journal ne sont que *de pure in-* » *vention*; vous seriez *de la plus grande amabilité* de » me répondre, afin de me prouver que ce sont de vé- » ritables réponses, et vous me rendriez service, car il » serait triste de croire que ces charmantes petites *con-* » *versations* viennent de votre imagination. et ne sont » pas des réponses véritables à des lettres à vous adres- » sées. » *A certaines questions*, dit le proverbe, *pas de réponse*; j'ai fait ce que dit le proverbe... mais vous m'avez écrit une seconde lettre dans laquelle je vois que c'est à votre cousin qu'est venue cette lumineuse idée... c'est différent... je vous réponds. — Vous me demandez votre nom : *Cydalise*, vous l'avez; le sien : *Athanase*... vous ne l'aurez pas; je ne suis pas obligée d'envoyer le nom de tous les cousins, surtout quand ils se nomment *Athanase* et ont si mauvaise idée de mon caractère.

Taverny. — Je vous remercie, madame, de l'attachement que vous portez au *Journal des Demoiselles*. Quant aux *mauvais sentiments* qu'il a excités en vous : *la jalousie*, contre celles à qui je répondais des choses aimables; l'*amour-propre* qui vous fait désirer qu'à ses quatre gravures sur acier, votre Journal puisse ajouter encore d'autres avantages afin de l'emporter en tout et sur tous... ces *mauvais sentiments* vous seront pardonnés, je les prends pour mon compte.

Près de ma petite-nièce. — Le velours de coton blanc coûte 4 francs le mètre, madame, mais je doute que l'on

puisse sur cette étoffe rien faire de bien en peinture. Vous avez, pour enfant de deux ans, en 1850, dans la grande édition, un patron de katzaweck en broderie anglaise — si le dessin ne vous convient pas, entourez ce vêtement d'une bande froncée sur laquelle vous ferez un dessin de broderie anglaise. Votre nièce de 12 ans pourra se parer du mantelet de la planche VI.—Je suis bien heureuse que l'esprit du Journal soit apprécié par madame votre sœur, comme mère, et par vous, comme tante.

De mon château en Silésie. — Je suis étonnée, ma belle demoiselle, que vous ne consultiez pas les gravures de modes, et surtout les ensembles de toilette que nous vous donnons chaque mois; vous y verriez que demoiselles et jeunes dames ne portent de robes de mousseline qu'au bal, en été, à la campagne, et jamais en visite, en promenade. —A douze ans, la jeune fille ne porte plus de robe de percale blanche. — Les pantalons de votre sœur de huit ans doivent être longs. — Votre frère les portera courts jusqu'à cinq ans. — Votre lettre n'étant pas affranchie, a coûté 1 fr. de port au commis qui l'a reçue, elle devait être refusée.

De mon paisible cabinet. — Mademoiselle, comme pour faire un civet il faut d'abord un lièvre, pour broder au passé il faut d'abord un métier; en avez-vous un? — Que ne donnez-vous à ce monsieur un coussin de fauteuil en tapisserie, un buvard, une couverture de livre? — Des choses que vous me demandez, je vous envoie l'une, mon amitié, et plus tard je vous enverrai l'autre : la manière de broder au passé. — *Darling* est trop bien élevé pour ne pas répondre à la politesse de M. *Stop*.

Sous les yeux de leur bonne mère. — Vous voyez, mesdemoiselles, que j'ai répondu à vos demandes.

Devant mon feu de cheminée. — Votre sœur a plusieurs dessins à choisir. — Quant aux modes, le Journal vous a répondu et vous répondra. — Ne prenez ni les volants ni les dentelles, et les modes de dames vous serviront. — Que voulez-vous, ma chère amie, mes poëtes sont devenus des hommes politiques... en république il y a peu de poëtes! — Soyez tranquille, vous ne redeviendrez pas allemande, votre cœur est trop français, et nous irions vous faire rendre votre nationalité. — Que vous avez des mots touchants : *les orphelins n'ont pas assez aimé!*

Près de mes chers parents. — Les petites filles sont fort élégantes, comme toujours; elles se mettent de même depuis trois ans jusqu'à six — vous avez un modèle sur la gravure du mois de mai. — Malheureusement la petite édition ne peut donner de patrons avec les broderies.

De celle-ci j'attends plus de succès. — Lisez la troisième réponse, madame.—Je vois qu'une mère devrait toujours garder les patrons de la layette de sa fille et les ajouter à son trousseau.

Moulins. — Depuis dix-huit ans et demi il est possible que notre dessinateur nous ait vendu deux fois le même dessin, s'il était redevenu à la mode; on ne peut pas exiger plus, de la mémoire des yeux. — Je vous ai annoncé l'*Education du foyer* de madame Molinos Lafitte, il se paye 1 fr. 50 c., et vous vous plaignez à moi de ce que ce petit volume n'est pas un in-8°; mais d'abord ce n'est pas ma faute, puis le sujet ne le comportait pas, et le prix devait vous annoncer la grosseur du volume.— Vous avez eu, vous avez, vous aurez tous les dessins que vous demandez en broderie anglaise.

De l'ermitage que j'avais rêvé. — A huit ans, un petit garçon est trop grand pour porter des pantalons courts. — Vous comprenez, madame, que l'âge ne fait rien aux plis que l'on met ou ne met pas au bas du pantalon d'une petite fille de dix à douze ans. — Quand il ne fait pas chaud, des manches de dessous en percale, montées chacune sur un poignet qui se boutonne, conviennent à la ville et chez soi, sous des manches pagodes. — Jeanne et Florence vous remercient.

N° 5658. — *Cherchez et vous trouverez*, madame; ce bonnet de baptême doit être sur l'une des planches de 1850, je ne pourrai en donner ce mois-ci.

De mon cabinet. — Je vous excuse, mademoiselle, car je sais mieux que personne ce que c'est que les affaires. — Je n'ai pas de filoir sous les yeux, je ne peux vous dire en quoi le vôtre est défectueux. — Quand vous en aurez le temps, pensez à moi!

En attendant le printemps. — Mademoiselle, je vais rechercher l'éditeur du livre intitulé : *Conseils aux mères.* — Rassurez-vous, nous n'avons pas l'intention de vous faire prendre des gravures de modes pour des portraits. Ces figures sont toujours très-grandes, très-grasses, et minces de taille, elles ont la bouche comme une cerise, le pied tout petit, c'est chose de convention... et *les Parisiennes* ne trouvent cela *ni faux ni ridicule.* — Si *Love* fait une caresse à *Darling*, *Darling* lui en fait deux.

Auprès de ma jeune sœur. — Vous aurez au mois de septembre l'étole en tapisserie, mademoiselle. — Vous avez dû recevoir le numéro que vous aviez perdu; pour vous acquitter envers le Bureau, vous enverrez 75 centimes en renouvelant votre abonnement de 1852, car vous ne quitterez pas votre Journal, *ce phare qui*, dites-vous, *vous éclaire et vous guide au milieu de ce monde* où vous n'avez plus de mère!

De ma pelouse verte. — Vous dites que votre robe *est née sous une mauvaise étoile*, madame, *qu'elle est malheureuse*... ne serait-ce pas parce que vous êtes un peu... *maladroite!* On l'a dit : *le malheur ne fait jamais que la moitié du chemin*... Enfin! il s'agit maintenant de la teindre, et vous m'en demandez le moyen; hélas! madame, vous ne réussiriez qu'à vous teindre les mains... Je vous en parle par expérience... Donnez votre robe au teinturier... *chacun son métier, les*... robes *seront bien* noires... et les mains resteront blanches.

Près de ma jardinière en fleurs. — Mademoiselle, en envoyant, franc de port, un bon de 1 fr. sur la poste, à l'adresse de M. Bonoldi, boulevard des Italiens, 11, vous recevrez franc de port la romance que vous désirez. — Vous avez deux dessins d'application d'angleterre. — Florence et Jeanne vous rendent votre serrement de main.

De mes Sallons. — Madame votre mère est bien bonne pour moi, mademoiselle, et j'en suis bien reconnaissante. — Je vous répondrai dans le Journal.— Il règne dans votre courte lettre un sentiment de grâce et de douceur qui touche... — *Trilby* est un joli nom, *Darling* est fier de son souvenir.

Amitié — espoir — Mademoiselle, je vous enverrai votre nom comme à toutes les personnes qui me le demandent.—Il paraît que vous n'êtes pas une ancienne abonnée, car vous sauriez comment on peut calquer un dessin... mais je vous le dirai.

Au bord de l'Océan. — Quand tu viendras, tu seras la bien reçue.

Rive-de-Gier. — Le Journal vous a répondu, madame.

Sauveterre de Bearn. — Pardonnez-moi, madame, mon temps est absorbé par d'autres travaux, le tricot, le crochet, les modes l'emportent sur les fleurs... mais bientôt...

Sous mes lilas fleuris. — Je vous réponds dans le Journal, ma belle demoiselle; votre lettre m'a fait tant de plaisir que je serai heureuse le jour où je pourrai vous en remercier.—*Peel* et *Darling* sont compatriotes, je présume qu'ils seraient amis.

Des bords de la Seine. — Je désire, chère madame, que vous soyez satisfaite des simples formules qui sont dans le Journal; avec tant d'esprit, de clarté et de force dans le style, un peu d'humilité à la fin de vos lettres fera fort bien.

Paris. — J'ai déjà donné, en 1850, des dentelles au crochet qui se font dans leur largeur, venez les chercher, madame; en voici encore deux, mais vous savez que, faites dans ce sens, elles ne peuvent pas être aussi jolies... Je désire qu'elles soient utiles à cette pauvre princesse de Joinville qui, dans l'exil, s'occupe à orner les vêtements de ses petits enfants, et puissiez-vous lui témoigner ainsi votre reconnaissance.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 15 JANVIER.

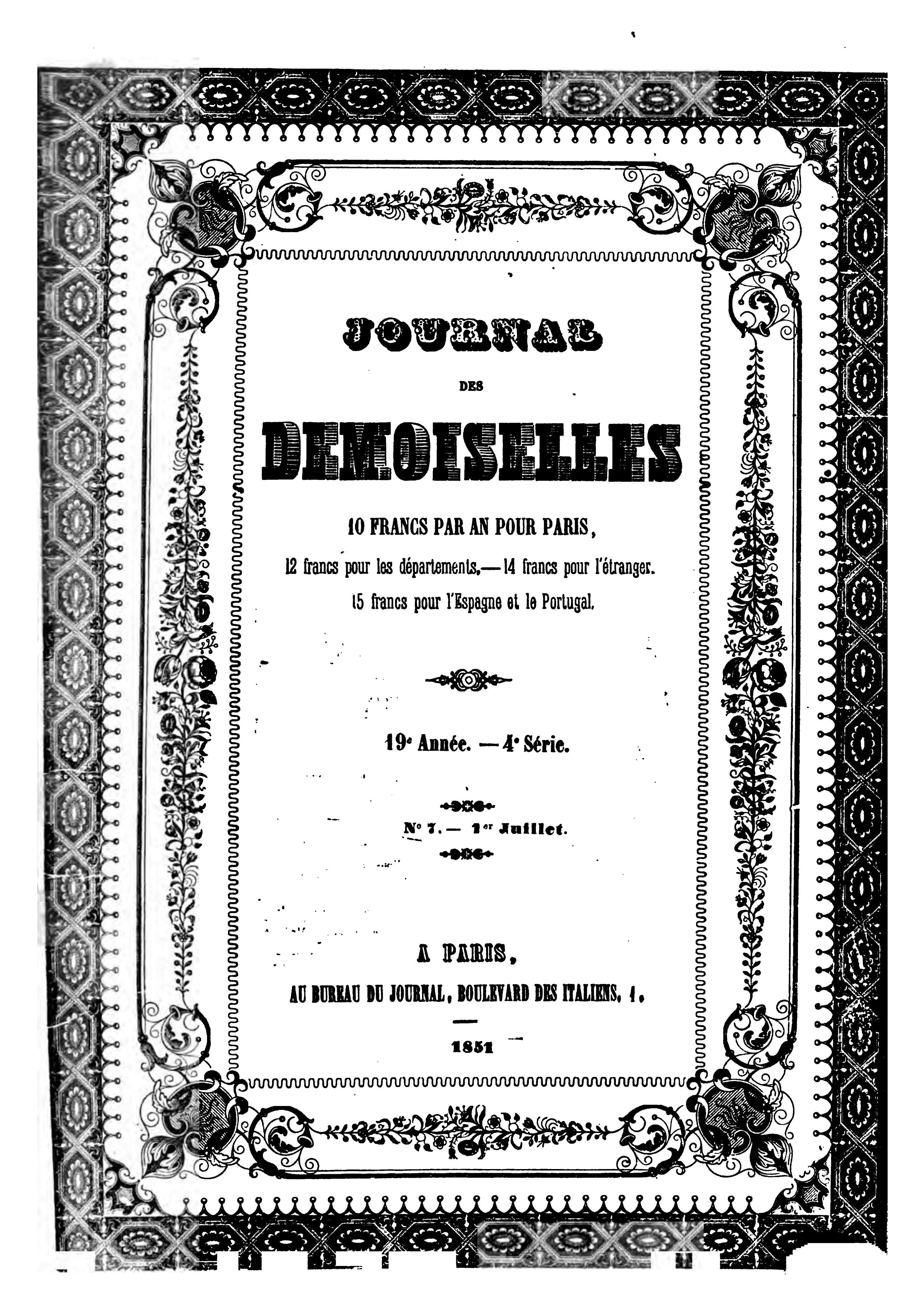
Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal, et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon. — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées —12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfant et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages en tricots, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur plus grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

SIXIÈME NUMÉRO.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements.—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

19e Année. — 4e Série.

N° 7. — 1er Juillet.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

On ne pourra faire droit à aucunes réclamations, si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre le journal.

RÉPONSES.

De la tourelle de mon vieux château. — Votre petite nouvelle vivra, madame ; qui donc voudrait la condamner au feu ? — Voilà ce que je vous disais au mois de juin, mais ma réponse n'a pu trouver place. — Ce mois-ci, le Journal répond encore mieux à votre dernière lettre, et je serais très-heureuse, madame, si vous vouliez bien continuer une aussi utile et aussi aimable *correspondance.*

De ma solitude. — J'ai lu et relu votre grave et touchante lettre, monsieur ; elle m'a fait comprendre ce que vous désirez... je ne l'oublierai pas... Mais le Journal ne peut aller au delà du but qu'il lui est permis d'atteindre. Sa mission est de faire des femmes sages, aimables, des épouses chrétiennes, des mères intelligentes et dévouées, et non de saintes religieuses... Dieu seul le peut ! — Daignez recevoir, monsieur, l'expression de ma reconnaissance pour tout ce que vous voulez bien me dire de flatteur, et croire à ma respectueuse admiration et à mes sympathies. — Mademoiselle votre nièce recevra la feuille de titre de l'année 1850. — Cette réponse qui n'a pu trouver place au mois de juin, vous dit, monsieur, qu'il n'y avait de ma part ni *indifférence*, ni *oubli.*

Entre ma mère et ma sœur. — Cette nouvelle ne peut convenir, mademoiselle, elle promet pour l'avenir, mais vous êtes encore trop jeune ; lisez, lisez beaucoup, et peut-être apprendrez-vous dans les livres ce que l'âge vous aurait appris dans le monde.

Près de mes jacynthes de Hollande. — Votre Journal *ne vous a pas promis* qu'il reprendrait sa Revue des théâtres ; il aurait fallu que les auteurs eussent promis de faire des pièces qu'il ait pu décemment vous raconter.

Au milieu de mes sérieuses pensées. — Vous êtes satisfaite du Journal, madame, et me priez de le continuer dans le même esprit, c'est ce que je ferai. — Vous aurez : pale, nappe d'autel et tous les renseignements que vous désirez.

Paris. — Venez me voir un dimanche, je vous expliquerai ce tricot.

Tours. — Si vous venez à Paris, madame, je serai bien flattée de vous recevoir, nous parlerons *du blond et de la brune*, dont je conserverai la blanche pensée.

Sous mes lilas en fleurs.

Pensive et toute en pleurs. — Que ta situation est pénible et embarrassante, ma pauvre amie ! ton père ne peut revenir sur ses pas. *Lui* ne peut faire une nouvelle démarche... il n'y a que ton beau-frère qui pourrait renouer ce nœud rompu .. mais alors, que ton père lui donne cette mission... explique-toi... n'attends plus... pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard... Merci des vers que tu as bien voulu m'adresser.

Près de mon Aïsha. — Je me suis adressée à un confiseur célèbre : il ne connaît pas la gelée de roses.... — Votre *Stuart* fait beaucoup d'honneur à mon *Darling.*

Nuremberg. — Madame, d'abord les Françaises ne se servent pas de foulards ; elles mettent dans leur poche le mouchoir de batiste qui leur est utile, et s'il est beau, elles le tiennent à la main. Nous ne pouvons donner pour mode le *ridicule* que vous avez bien voulu nous envoyer. Le mot ridicule n'est pas en usage, pas plus que l'objet qu'il représentait. Je tiens à votre disposition cette espèce de petite giberne de cuir lilas, imprimé en or.

Roucourt. — Nous avons donné beaucoup de dentelles au tricot, mademoiselle ; cherchez dans les cinq dernières années du Journal. Quant au bonnet au crochet que vous demandez, sa forme n'est plus de mode ; faites le rond de la planche VI. On ne porte plus de cols ni de manchettes au crochet.

Du fond de ma chère solitude. — Madame, j'espère vous envoyer tout ce que vous me demandez. Vous me faites le reproche de ne pas vous donner assez de polkas, de mazurkas, de schottischs... On aimerait mieux cela, dites-vous, que des romans... *D'autres* me demandent beaucoup de romances, parce que les paroles en sont bien choisies, et aiment mieux cela, dit-on, que des polkas, des mazurkas, etc. *On ne peut contenter tout le monde et son père !*

Chartres. — Toutes nos cheminées, nos commodes sont recouvertes de velours, de damas ou de tapisserie, et toutes nos tables de tapis, alors, à quoi bon les dessous de lampe ? Vous pouvez en faire un en laine, au crochet, avec le rond de la planche VI. Je ne vous ai indiqué que les fleurs en laine qui ne s'écrasent pas sous les pieds, sous les mains : le temps d'une femme est si précieux ! — Vous voulez des tapisseries où le jais soit employé... mais elles ne peuvent servir que pour fort peu d'usages ; brossez le jais, il coupera la soie. — On ne fait point à Paris de dessous de pendule en mousse. — Vous êtes bonne et charmante pour votre Journal, et si je ne suis pas plus aimable pour vous, mademoiselle, c'est que je souffre de voir que vous vous occupiez de choses inutiles et de mauvais goût. — Merci pour votre recette, mais ce n'est pas la bonne... Je la cherche.

En face d'une verte colline d'orangers. — Je réponds à votre demande dans le Journal. — Monsieur, votre oncle a très-spirituellement défini votre nom et celui de la jeune fille que vous aimez et qui, dites-vous, ne vous aime guère ; mais elle a tort, si j'en juge d'après mon cœur. — Je me suis mise à la fenêtre, et au lieu de la douce brise qui doit m'apporter votre jeune amitié, je n'ai reçu qu'un âpre vent du nord... J'attends !

De la chambre de ma mère. — Si vous recevez votre Journal aussi tard, mademoiselle, c'est que vous n'êtes pas abonnée directement à notre bureau ; plaignez-vous à qui de droit. — Vous avez tout ce que vous désirez sur la planche de la grande édition.

MM... — Vous avez reçu ce que vous me demandiez, mademoiselle ; quant à ce que vous voulez que l'on ajoute au Journal, à quoi cela sert-il ? qu'est-ce que cela dit aux yeux et au cœur ?..... Et que voulez-vous que nous ôtions en échange ?

Au milieu de ma classe. — Mademoiselle, vous aurez pour les vacances un proverbe de Mme Eveline Ribbecourt qui sera tel que vous le désirez. — Vous nous reprochez de ne donner que des nouvelles terminées par des mariages ; cela n'est pas exact, et puis, dites-vous, *la correspondance est trop occupée de toilettes du monde, de trousseaux de mariage, l'esprit matrimonial revient à tout bout de champ.* Vous jugez le Journal comme une institutrice entourée de ses petits enfants ; vous oubliez que les femmes qui ne veulent pas se marier ne sont qu'une exception, et que nos abonnées sont des jeunes mères ou des jeunes filles qui se marieront, je l'espère. Je ne fais d'ailleurs que répondre à leurs demandes, que vous dites *très-futiles.* Je sais bien qu'il y a encore des mères de province qui ne parlent jamais mariage ni toilette à leurs filles et croient les avoir parfaitement élevées lorsqu'elles les jettent bien gauches et bien ignorantes aux bras d'un époux, à la tête d'une maison... Mais ce

n'est pas notre système. Je sais bien, mademoiselle, que pour *rien au monde vous ne voudriez m'offenser*, et que ce que vous me dites est, selon vous, *dans l'intérêt du Journal :* aussi, je vous en remercie.

De ma salle d'étude. — Qu'appelez-vous, mademoiselle, *des vignettes au plumetis pour servir à broder des bandeaux?* Si je vous en ai *donné de jolies autrefois* pour cet usage, c'était bien sans le savoir... — Je vous remercie de votre petite croix, dont j'ignore le travail; je la mettrai au nombre de mes bons souvenirs.

Près de mes lys chéris. — J'ai répondu dans le Journal à quelques-unes de vos questions, mademoiselle. — Jeanne, touchée de votre prédilection pour elle, vous en remercie et vous envoie un morceau de musique à quatre mains. — Je partage vos opinions, mais non vos affections, gracieuse et spirituelle amie..... Si je vous disais pourquoi, peut-être serions-nous d'accord... mais je ne puis vous le dire... nous sommes trop loin !

Abbeville. — Vous pouvez faire un fond marron à votre tapisserie du mois de septembre; le fond blanc, quoi que vous en disiez, est le plus solide; quant au fond bleu, il n'irait, avec des roses, qu'à la condition d'être bien pâle. — Ce n'est pas trois mois d'avance, madame, que l'on pouvait faire changer votre adresse. — Vous avez dû recevoir ce que vous demandiez.

Amiens. — Mademoiselle, on ne peut broder un châle en filet que quand il est fait en coton blanc et au filet carré. Un châle en filet ordinaire et surtout en laine groseille ne se peut ni ne se doit broder... Vous avez eu une singulière idée! A quoi vous sert donc votre Journal?

Sous le beau ciel de ma Bretagne. — Tu ne lis pas mes réponses avec assez d'attention, ma chère, car j'ai conseillé de mettre un peu de crin sous les bandeaux, cela épargne la peine de les crêper. — Sous les pagodes on ne porte pas de manches tricotées. — Quand les souliers vernis sont éraillés, je ne connais pas d'autre moyen que de les couvrir de vernis. — Je t'enverrai le nom que tu me demandes. — Je te remercie pour le Journal d'abord, et pour moi ensuite; comment! tu m'adresses des vers, à moi si prosaïque! — A la description que tu me fais de ta personne, tu dois avoir plus de physionomie que de beauté; je t'en fais mon compliment.

Une lettre encadrée de noir. — Le nom que vous demandez, mademoiselle, a été mis sur la planche de la grande édition; il paraît que vous n'êtes abonnée qu'à la petite; que ne le disiez-vous? — L'eau dentifrice américaine du docteur Graham, contre la carie des dents, se vend chez madame Béreux. — Un châle en filet est tout à fait demoiselle. — Je vous enverrai ce que vous désirez.

Loin de mon amie. — Une aube brodée au passé n'est guère riche, mademoiselle. J'ignore le remède à *l'inconvénient* dont vous vous plaignez.

De son ermitage, une abonnée de dix ans. — J'ai reçu vos deux *pensées* et vous envoie toutes les miennes.

A quinze ans. — Votre Journal s'est perdu à la poste, mademoiselle, car il vous a été envoyé.

De mon village. — Vous n'êtes pas sur nos registres, mademoiselle, adressez-vous à la personne qui vous a abonnée.

Charleville. — Vous recevrez, monsieur, les quarante polkas au mois de septembre.

De mon atelier. — Le cours de M. Aubry est fermé, mademoiselle, et je n'en connais pas pour les femmes. Je vous félicite d'avoir choisi ce talent. Il ne doit y avoir rien de si attachant que l'action de reproduire un vase, une fleur, une amie... Venez me voir, peut-être aurais-je quelque chose à vous dire sur les leçons que vous voulez prendre; dans tous les cas, j'aurais à vous dire que j'aime votre style élégant et naturel.

Près de celui que mon cœur aime. — Vous épousez un lieutenant de vaisseau, l'ami de votre enfance, et vous me demandez si vous devez le suivre sur mer et abandonner votre vieux père, qui en mourra... L'alternative est cruelle, je le sais, mais restez près de votre vieux père, et priez Dieu pour votre époux. Vous serez malheureuse dans tous les cas; cependant, près de votre père, vous aurez de moins le remords... Du courage! petite sœur.

De l'usine du vallon. — Je deviens très-distraite, ma chère amie, soyez indulgente; votre lettre du mois de février, je l'ai touchée vingt fois; mais croyant y avoir répondu, je n'y répondais pas... — Les bandes pour les cols, pour les jabots, sont hautes de 6 centimètres. — Le jabot se compose de l'entre-deux, qui descend du col sur la poitrine; s'il est détaché, il se garnit des deux côtés. — Les plis des chemises d'homme sont en général au nombre de quatre de chaque côté. — Adieu, à bientôt.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

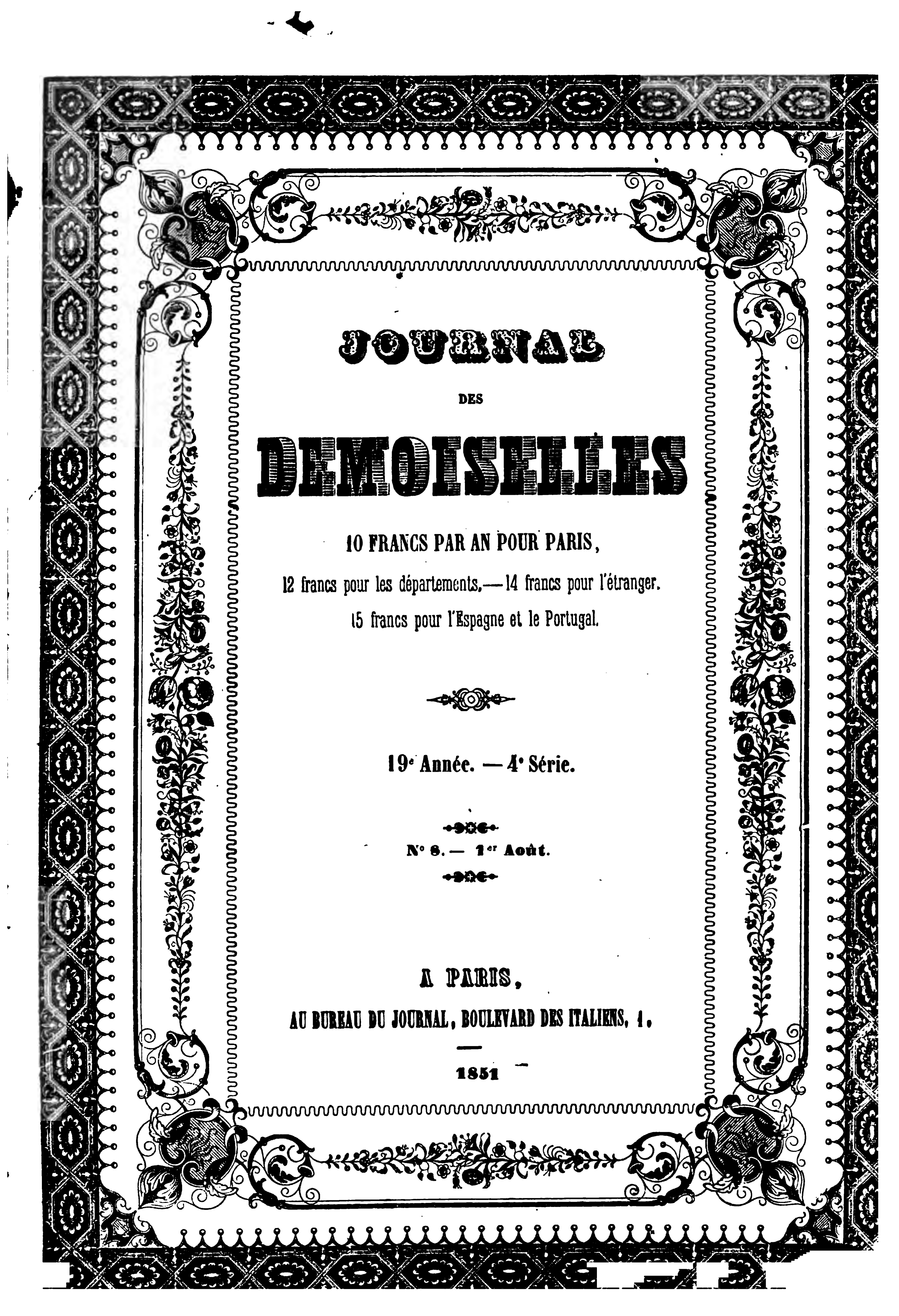
Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal ; et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

SEPTIÈME NUMERO.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements,—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

19e Année. — 4e Série.

N° 8. — 1er Août.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

On ne pourra faire droit à aucunes réclamations, si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre le journal.

Les lettres relatives au service du Journal, demandes d'abonnements, renouvellements, réclamations, changements d'adresse, devront être adressés à M. l'éditeur du Journal, boulevard des Italiens, 1.

Pour la rédaction, à Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY, directrice du Journal des Demoiselles, rue de la Victoire, 46.

Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

Les personnes qui voudraient s'abonner pour 6 mois le pourraient à partir du 1er juillet 1851. Un abonnement à la petite Edition ; pour Paris, 3 fr. ; pour la province, 4 fr. A la grande Edition ; pour Paris 5 fr., et 6 fr. pour la province.

RÉPONSES.

De la campagne que j'aime. — De quelles *dernières guimpes* voulez-vous parler? Madame, désignez leur numéro, je vous prie. — Vous avez précisément un dessin de bas de jupon, sans les *roues* que vous n'aimez pas. — Je ne peux encore vous donner une coiffure d'hiver. — J'ai commandé les dessins que vous désirez. — On n'a pas fait d'autres manteaux, même pour les grand'mères.

De ma belle vallée. — *Les personnes de province*, comme vous le dites fort bien, mademoiselle, *sont souvent victimes des charlatans*. Vous me demandez mon avis sur certains remèdes, je n'ai qu'une chose à vous répondre : consultez votre médecin. — Je crois que les châles de mousseline brodée seront longtemps de mode.

Près de ma mère. — Ma belle demoiselle, j'ai donné de jolis dessins de dentelle au tricot, cherchez dans les années passées. — Je n'ai pu vous envoyer votre nom, ce sera pour le mois de septembre.

Loin de celui que mon cœur aime. — Oui, petite sœur de cœur, toutes les fois qu'il y aura vent ou orage, je prierai Dieu pour le marin. — Vous avez rempli vos devoirs envers votre père, vous en serez récompensée par vos enfants.

Aux pieds d'une mère. — Vous me demandez à être mon amie, vous me dites vos chagrins, sans doute pour que je vous plaigne... Eh bien! oui, je suis votre amie, oui, je vous plains, mais en même temps je vous félicite de trouver en votre esprit, en vos talents un adoucissement à votre position. — Je comprends la résignation de votre sainte mère... vous, c'est différent, vous ne pouvez vous résigner aux maux qu'elle souffre.

Charleville. — Je vous ai répondu dans le Journal du mois de juillet, monsieur ; quant à ce que vous voulez bien m'offrir... je l'attends... nous réglerons lors du renouvellement de votre abonnement.

Du joli vallon du bourg. — Je vous ai fait envoyer la planche qui contenait cette guimpe en question, mademoiselle. — Vous avez sur la planche VIII, un joli bonnet d'enfant, mais il n'y a pas pour les petites filles de cinq ans ce que vous appelez *des bonnets habillés*, ces petites filles sont chez elles tête nue, et dehors elles portent un chapeau.

A ma nouvelle amie. — Si vous voulez envoyer au bureau, on pourra sans doute vous retrouver le numéro que vous avez perdu, madame. — Quand votre fils sera un grand garçon, nous lui donnerons *le Livre des Ecoliers*.

De mon balcon garni de fleurs. — Mademoiselle, j'ai déjà envoyé trois dessins composés pour broder des châles carrés ou des pointes de mousseline blanche, choisissez! — On ne fait pas de dessins pour les jeunes filles de dix-sept ans; mais si vous trouvez que nos dessins sont trop riches, simplifiez-les. — Jeanne et Florence auront grand plaisir à causer avec vous.

De la ferme des grands champs. — Mademoiselle, vous avez dans la petite édition, planche I, n° 2; pl. II, nos 3, 5, 7; pl. III, n° 7; pl. IV, n° 2, des dessins de mouchoir qui doivent vous convenir, vous avez deux alphabets : planches I et VI, dans lesquels vous pouvez prendre vos initiales, car la planche du mois d'août était faite quand votre lettre m'est arrivée. — Je suis heureuse que vous trouviez votre Journal amusant et surtout utile.

Du vieux manoir de mes ancêtres. — On ne brode pas d'entre-deux au plumetis, au bas des jupons de percale, ma belle demoiselle. — J'aurais désiré que vous m'eussiez demandé quelque chose que j'aie pu vous envoyer. à vous, si dévouée à votre Journal, à vous qui *voudriez voir votre enthousiasme partagé par toutes les abonnées des autres journaux*, et qui faites pour lui *un si ardent prosélytisme*... mais j'espère que vous ne me forcerez pas à paraître ingrate. — Remerciez pour moi, je vous prie, madame votre mère de l'approbation qu'elle accorde à l'esprit qui nous dirige; cette approbation est une douce récompense.

En Cevennes. — On ne fait pas de journaux pour les petites filles de huit ans, madame, du moins je n'en connais pas.

Du château de Freedwhet. — Madame, vous me demandez *s'il est vrai que cette toilette soit la dernière mode de Paris : Une robe de soie verte, ouverte devant pour laisser voir un jupon de satin rose?* Je comprends la dentelle froncée, cousue au bord (non pas brodant), des deux côtés de l'ouverture de la jupe de dessus — je comprends les manches de cette robe, ayant la forme Louis XIII (non pas pagode); sous ces manches et à leur revers qui se termine en pointes, une dentelle froncée semblable à celle du devant de la jupe de dessus. — Le devant du corsage orné d'une pièce pareille au jupon, et garni de dentelle ainsi que le tour du haut du corsage... Cette toilette de grande soirée était une des modes d'hiver, d'il y a trois ans. — *Darling* envoie ses compliments à votre petite chienne *Koh I Noor*.

De mon boudoir de satin rose. — Les patrons d'une layette sont au nombre de 24, madame, et coûtent 12 fr. chez Mme Béreux. Je compte vous en envoyer quelques-uns de temps en temps. Vous avez déjà : des souliers, une brassière, un bonnet de baptême, vous aurez le reste.

A une jeune Irlandaise. — La planche du mois d'août est faite depuis longtemps, mademoiselle, ce que vous demandez ne pourra être que sur la planche du mois de septembre.

Freiburg. — Relisez avec soin la description des cache-pots, ma belle demoiselle, et ne me demandez pas autre chose que ce que je vous en ai dit. — Même réponse pour tout ce qui peut recouvrir les planches dont on couvre le marbre des cheminées, des commodes et des secrétaires. — Faites selon vos idées allemandes, et ne nous demandez pas d'approuver des

cache-pots brodés en perles; vous ajoutez, à l'appui de votre *heureuse idée*, des perles, *cela se lave*... mais des cache-pots n'ont pas besoin d'être lavés! Quant à la musique, ce que vous désirez n'est ni allemand ni français... c'est impossible...

Sous le marronnier. — Vous avez, madame, un bonnet sur la planche VIII. — Vous avez une robe dont, pour en faire une robe de baptême, vous n'avez qu'à rallonger le dessin du devant de la jupe. A ces robes on met des manches. — On ne garnit pas le bas de ces robes. — Quant au nom que vous me demandez, il dépend de celui que vous portez, ces deux noms devant se prononcer ensemble. Je ne peux donc rien vous dire au hasard.

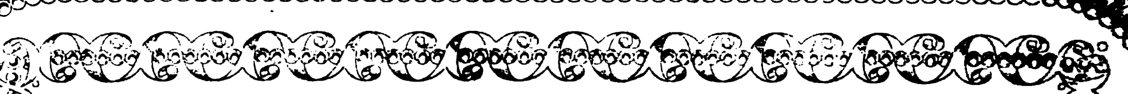
Paris. — Hélas! madame, j'ai mis vos confitures au mois d'août 1850, achetez ce numéro, je ne me répète que trop souvent, les anciennes abonnées s'en plaignent. — Florence et Jéanne vous remercient de l'aimable accueil que vous faites à leurs causeries.

De ma tourelle gothique au fond de la Bretagne. — C'est un roman bien touchant, madame; que l'histoire que vous me racontez si bien... et où vous jouez un si noble rôle. Elle m'a fait venir les larmes aux yeux. — Si je n'ai pas encore mis les vers en question, c'est qu'ils sont sans intérêt pour des jeunes filles .. dans le cas où vous en auriez sur un autre sujet, je ne doute pas qu'ils ne puissent être insérés dans le Journal des Demoiselles.

Du pays de Sapience. — Je n'accepte pas l'opinion que votre modestie veut me faire prendre sur votre esprit, mademoiselle, il n'aurait pas fallu m'écrire une pareille lettre... car j'y vois que *vous êtes bien de votre pays!* — Les instructions que vous demandez sur l'aquarelle et le pastel ne vont pas à toutes nos abonnées, et une revue des anciennes pièces de théâtre serait inutile à celles qui ont ces œuvres dans leur bibliothèque. — Vous aurez un joli porte-montre arabe, puisque vous dites que pour expliquer les travaux de femme, *votre Journal est hors ligne*. — Quant à la citation que vous me faites, tirée d'un certain journal, je suis de votre avis: c'est faux et c'est bête! — Je réunis mes échantillons de toutes sortes de points de broderie... — Recevez en échange de votre amitié les amitiés réunies de Jeanne et de Florence... — Envoyez dans une lettre le bon de 20 fr., la grosseur de votre doigt, votre adresse, et M. Esline, qui demeure dans ma maison, vous fera parvenir une bague contenant une boussole. — Darling échange un serment de patte avec les *deux frères jumeaux*, Castor et Pollux.

Marseille. — *Et vous aussi*, ma chère amie: courage, espoir! — La couronne bénite que vous m'avez envoyée *a remplacé* celle qui était fanée.

En quelque lieu que tu sois. — Il me semble que le temps passe moins vite qu'en 1850. — Je te suis du cœur.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal; et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

HUITIÈME NUMERO.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements.—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.



19e Année. — 4e Série.

N° 9. — 1er Septembre.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

On ne pourra faire droit à aucunes réclamations si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre le journal.

Les lettres relatives au service du Journal, demandes d'abonnements, renouvellements, réclamations, changements d'adresse, devront être adressées à M. l'éditeur du Journal, boulevard des Italiens, 1.

Pour la rédaction à Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY, directrice du Journal des Demoiselles, rue de la Victoire, 46.

Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

Les personnes qui voudraient s'abonner pour 6 mois le pourraient à partir du 1er juillet 1851. Un abonnement à la petite Edition; pour Paris, 3 fr.; pour la province, 4 fr. — A la grande Edition; pour Paris 5 fr., et 6 fr. pour la province.

RÉPONSES.

De mon cabinet de travail. — Madame, pour reproduire sous la forme de drames, comédies, ou vaudevilles, *les histoires ou nouvelles* publiées dans le Journal des Demoiselles, il faudrait en demander la permission à leurs auteurs.

Trop loin de Paris! — Envoyer toutes les couleurs, toutes les nuances et les signes qui les représentent, cela nous coûterait bien cher et ne serait point exact; excepté les couleurs principales, vous avez dû remarquer que les mêmes signes servent pour rendre des nuances différentes, et puis il faudrait recommencer tous les ans pour chaque nouvelle abonnée... recevez mes regrets, madame.

La Flèche. — Lorsque vous recevez des dessins d'aube, vous recevez en même temps les dessins des manches. Comme tous ces dessins tiennent une place énorme, non-seulement, madame, je ne pourrai vous donner *à choisir*, mais la planche d'octobre est déjà faite, ce qui reculera l'envoi que vous désirez.

En vue de notre parterre. — Il est bien tard, mademoiselle, pour vous faire un mantelet de mousseline, et puis, vos carreaux me paraissent bien grands! Une garniture festonnée serait convenable. — Vous aurez un dessin de pantoufle en octobre... mais il n'est pas *fort simple*... au contraire... peut-être pourrons-nous le simplifier... nous verrons!

Sur la butte de Neuviller. — Il faudrait vous écrire tout un livre, madame, pour vous apprendre à faire du vieux laque, et cet ouvrage n'est plus de mode; recevez mes excuses.

Neufchâteau. — Madame, on ne double pas les cols brodés; sous ceux qui se montent à un petit collet, on passe un ruban que l'on noue devant, ou que l'on croise et arrête avec une broche. — Je vous envoie un patron de bonnet fort riche. — Vous aurez une pèle en octobre. — Recevez, je vous prie, tous mes remercîments pour votre bonne lettre.

Tours. — Le tricot dont je vous ai parlé fait de *bons*, non de *beaux* tapis. — Il m'a été impossible de déchiffrer les deux majuscules que vous me demandez, j'en suis désolée. — J'apprendrai avec plaisir à faire les petits paniers en question, et je ne doute pas que vous ne réussissiez à exécuter le coussin en filet carré. — Je baise le front de la *brune* et vous serre la main.

Toujours seule. — Laissez à votre modiste le soin de faire votre chapeau, mademoiselle, c'est son état. — Employez pour cabas le dessin de tapisserie du mois d'août, planche VIII, vous remplacerez le grenu par deux rangs de points en laine paille. — Les descentes de lit en mousse de laine sont toujours de mode.

Les bruyères. — 1° Ce n'est pas une mode, mais cela peut être une fantaisie; 2° on ne porte pas de collier; 3° oui, on peut mettre cet ornement dans ses cheveux; 4° on peut porter deux bracelets. Voilà, madame, réponse à toutes vos questions.

Guignes Rabutin. — Est-ce pour nettoyer du bronze doré, argenté ou peint en bronze que vous demandez une recette? Malgré ma bonne volonté de vous être agréable, madame, dans le doute, je n'ai pu vous répondre. — Les dessins de bourse ont le nombre de mailles voulu, c'est à vous de prendre un moule plus petit, si vous désirez une plus étroite bourse. — Quant aux charades et énigmes, ce genre est vieux... je ne vous en ai promis que si j'avais de la place de reste. — J'ai eu l'honneur de vous dire que le Journal ne pouvait plus mettre d'adresses. Cherchez celle de Mme Béreux sur la couverture de votre Journal, n° 1.

Port Sainte-Marie. — Votre lettre est écrite avec esprit, grâce et clarté, ma belle demoiselle; je vous en fais compliment. — Si vous aviez été abonnée à la grande édition, je vous aurais envoyé votre nom; mais je n'avais plus de place sur la petite..... ce sera pour novembre.

Du vallon. — Vous avez eu un joli dessin de bonnet d'enfant, en broderie anglaise, au mois d'août dernier, belle dame, je ne peux encore en donner un autre; attendez un peu. — Je vais essayer votre gâteau *à la graffenried*, il me paraît fort bon. Mille remercîments pour nos abonnées.

Saint-Hippolyte. — A seize ans, en été, vous n'avez besoin que d'eau de rivière ou d'eau de pluie; en hiver, c'est différent, le froid gerce la peau, et le *cold cream* peut être utile... — Dans le cas où vous ne trouveriez pas une amie qui pût vous prêter cette recette, attendez, mademoiselle... Si vous n'avez besoin que de cela pour être jolie... je crois que rien ne presse.

Entre mon Journal et mon ouvrage. — Si mes filles avaient sali leurs camails de fausse hermine, voici ce que je ferais : J'étendrais un camail sur une table, et je le frotterais, avec un pain de blanc d'Espagne, dans le sens du poil, puis à rebrousse-poil, je replierais ce camail sur lui-même, et je le laisserais ainsi durant un jour; le lendemain, je le secouerais par la fenêtre, je l'étendrais de nouveau sur une table, et je le brosserais avec une brosse, puis je recommencerais à le frotter avec du blanc d'Espagne, et à le brosser. Vous savez qu'on ne peut mouiller la peau des fourrures, le blanc d'Espagne a la vertu d'enlever la graisse, et comme il ne peut que blanchir la fausse hermine, je crois que c'est le seul moyen... S'il est bon, dites-le-moi, j'en ferai part à nos abonnées. — Le *dictionnaire des racines grecques et latines* à l'usage des gens du monde, se trouve chez tous les libraires. — Je remercie mademoiselle votre fille d'avoir confiance en J. J. — Recevez, madame, mes remercîments pour le bonheur que me donne votre approbation, et croyez que votre sympathie m'est bien précieuse.

Des tours de Sainte-Marie d'Auch. — Madame, vous avez, planche VIII, l'un des deux corsages de grandeur naturelle que vous désirez ; avec ce même corsage, que vous décolletez devant et sur le dos, vous avez le second corsage. — Je ne présume pas que vous soyez abonnée à la petite édition, les planches étant trop petites pour contenir ces patrons.

Seule dans ma chambre. — Envoyez, avec un fil de laiton, la grosseur de votre doigt : ces bagues, contenant une boussole, se font en or, en argent, ou en écaille ; la mienne est en écaille, elle coûte 18 francs.— Je comprends tout... ce que vous dites, ce que vous ne dites pas... Mon Dieu ! que de choses nous aurions à nous raconter, pour nous consoler en nous affligeant ensemble ! mais, ma pauvre amie, je ne peux que vous ouvrir mes bras.

Par un temps calme, sans pluie ni soleil. — Ma belle demoiselle, la personne qui vous a dit qu'un beau jupon brodé, que vous venez de finir, ne se porte plus, est jalouse de votre jupon... — Il faudrait avoir l'album, avant de faire sa couverture en tapisserie ; pour le couvrir, adressez-vous à un élégant papetier. — On ne peut faire un fond en jais blanc, ce n'est pas assez solide ; le jais, d'ailleurs, ne se place que dans les ornements, et pour des objets qu'on ne touche pas... mettez donc un album en jais sous votre bras !...Votre idée n'est point approuvée par vos amies, Jeanne et Florence.

Une Lorraine qui aime son pays. — A Paris, les demoiselles d'honneur ne reçoivent rien et ne donnent rien ; mais puisque tel n'est pas l'usage de votre pays, offrez au garçon d'honneur, en échange de *ses douze paires de gants dans leur boîte, de ses bonbons et de ses fleurs* : une canne, une bourse, une blague. . — Jeanne et Florence continueront leurs causeries, puisqu'elles vous intéressent — Que la robe de noce de gros de Naples blanc de mademoiselle votre sœur fasse un peu la queue, que sous ses manches pagodes elle ait des manches de tulle de soie, montées du bas à un entre-deux de dentelle ; que sa robe, si elle n'est pas colletée, laisse voir une guimpe de tulle couverte de dentelle pour cacher la poitrine... pas de bracelets de bijoux. —.Quand j'aurai place pour ce que vous m'offrez, je vous le demanderai, ma petite amie, et vous en remercie d'avance.

Sous mon catalpa en fleurs. — Cette petite fille de 5 ans, coiffée d'un riche bonnet brodé, couvert d'un *faix de velours roses* et d'une capote de satin blanc ornée d'une guirlande de roses, paraîtrait ici fort ridicule.— Je ne fais aucune différence entre les anciennes et les nouvelles abonnées, mademoiselle, mais je vous préviens que je ne m'associerai jamais aux excentricités de quelques personnes de province. — Une autre fois, j'espère pouvoir répondre à vos demandes.— Dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez par un *faix de velours roses*.

Une lettre timbrée de Bruxelles, 17 août, n'étant point affranchie, n'a pas été reçue.

Château d'Eckersdorf. — Merci, madame la comtesse, de l'intérêt que, du fond de la Silésie, vous voulez bien prendre au Journal des Demoiselles. Vos charmants ouvrages seront exécutés d'après vos instructions. Recevez, je vous prie, l'expression de ma reconnaissance.

Frontière de Suisse. — Relisez ma réponse, madame, et vous la comprendrez beaucoup plus à votre avantage. — Le *fragment de lettre* ne peut convenir, le tableau qu'il décrit est trop sombre, il n'est pas vrai. — Je viens de recevoir ce que votre lettre m'annonçait ; je vous en remercie ; je vais le lire. — Je serai très heureuse de votre visite, madame — Ce que vous avez la bonté de me raconter sur N. L. R. est bien honorable pour le Journal des Demoiselles. — Croyez, je vous prie, à toute mon amitié et au désir que j'ai de vous connaître, vous, et monsieur votre mari.

Marseille. — Allez donc à la poste, chère et bonne, vous verrez qu'on ne vous oublie pas.

LE LIVRE DES ÉCOLIERS

(DIEU — PATRIE — FAMILLE.)

Histoire, voyages, contes, nouvelles, fables, légendes, etc., par Mme J. J. Fouqueau de Pussy, avec la collaboration des rédacteurs du Journal des Demoiselles. *Illustrations* dessinées par MM. Deveria, Léopold Levert, etc., gravées par Lacoste, Baudoin, etc. Un fort volume grand in-8° de 400 pages, orné de 400 gravures. Prix : 3 fr., au bureau du Journal des Demoiselles, n° 1, boulevard des Italiens, et 5 fr. par la poste.

VIE DE GODEFROI DE DAMAS,

Par M. le vicomte de Marquessac, chez A. Vaton, libraire-éditeur, rue du Bac, n° 50.

LES REINES DE FRANCE,

Par Mlle A. Celliez. Un volume petit in-4° de 800 pages, orné du portrait en pied de chaque reine, lithographié sur deux teintes, avec un riche encadrement. Prix : 10 fr. Chez P. C. Lehuby, libraire-éditeur, rue de Seine, 53. Ce volume est un riche cadeau à offrir pour une fête.

LA LYRE DES PETITS ENFANTS,

Poésies nouvelles dédiées à toutes les mères chrétiennes, par l'abbé Alphonse Cordier (de Tours.) Chez l'auteur, rue de Vaugirard, 49, à Paris.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DE L'ENFANCE,

Ou manuels élémentaires sur toutes choses, par C. Jubé de la Perrelle, chef du bureau des écoles de filles et des salles d'asile, au ministère de l'instruction publique et des cultes. Géographie Générale : Géographie de la France. 1 petit volume cartonné, suivi d'un nouvel Atlas de Géographie moderne, aussi cartonné. Chez E. Ducrocq, rue Hautefeuille, 10.

CONSEILS SUR L'ÉTUDE DU CHANT,

Par Giovanni Duca, professeur de chant. Prix : 3 fr. 50. Chez Bonoldi frères, boulevard des Italiens, 11.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1[er] DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 15 JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.

Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal ; et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon. — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches—manteaux—bonnets— mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent— des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes—gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger.— 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

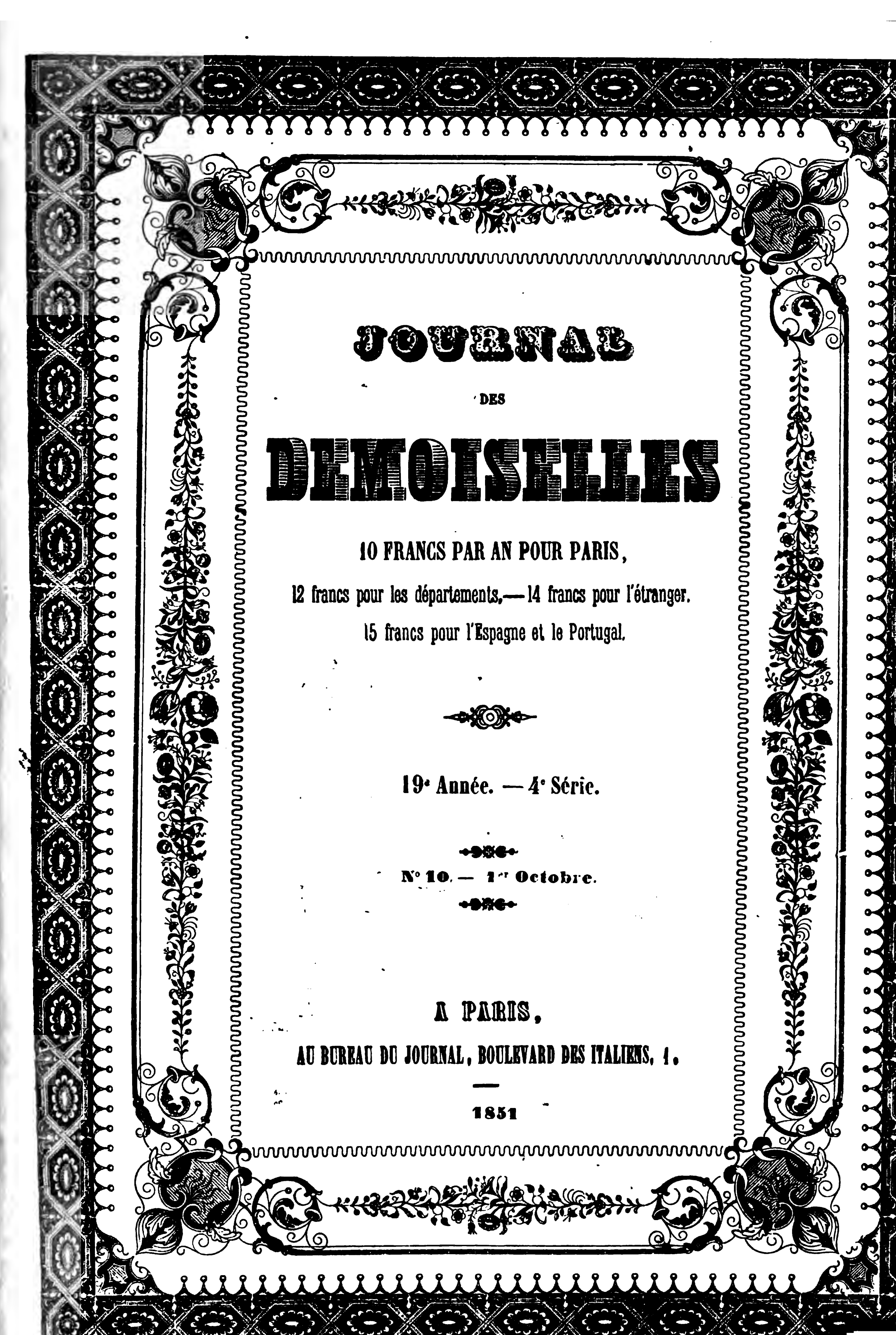
NEUVIÈME NUMÉRO.

GRAVURE DE MODES. [illegible]

MUSIQUE. *La Serrana*, valse sur une romance espagnole, musique de YRADIER. — *Marietta*, polka-mazurka, par CHARLES GAILLY.

PLANCHE IX. — Nos 1, Encadrement de mouchoir, — 2, Autre encadrement, — 3, Col en broderie anglaise, — 4, Entre-deux, — 5, Autre col en broderie anglaise, — 6, Entre-deux, — 7, Semé pour bonnet, — 8, Semé pour fond de gilet, — 9, Couronnes de titres, — 10, Couronnes de fantaisie — 11, Etole en tapisserie,— 12, Signes qui représentent les couleurs,— 13, 14 et 15, Passe, fond et barbe d'un bonnet *Marie-Stuart*,— 16, Entre-deux, broderie anglaise,— 17, Bande, id., — 18, *E A*, — 19, *Hilarine*, — 20, *Amarante*, — 21, *R M*, — 22, Alix dans un écusson, — 23, Bavette, — 24 et 25, Béguin pour le premier âge.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements,—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

19e Année. — 4e Série.

N° 10. — 1er Octobre.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

Les lettres relatives au service du Journal, demandes d'abonnements, renouvellements, réclamations, changements d'adresse, devront être adressés à M. l'éditeur du Journal, boulevard des Italiens, 1.

Pour la rédaction, à Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY, directrice du Journal des Demoiselles, rue de la Victoire, 46.

Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

Les personnes qui voudraient s'abonner pour 6 mois le pourraient à partir du 1er juillet 1851. Un abonnement à la petite Edition ; pour Paris, 3 fr. ; pour la province, 4 fr. A la grande Edition ; pour Paris 5 fr., et 6 fr. pour la province.

RÉPONSES.

Bangy. — Pour quel usage voulez-vous broder, en laine nuancée, le n° 2 de la planche IX, qui est, comme vous savez, le quart d'un mouchoir que l'on brode en point de feston avec du coton blanc ? Je ne sais que vous répondre. — Vous aurez votre nom, mademoiselle, mais pas de sitôt; je n'ai pas de place sur la petite planche.

Par la pensée, auprès de Jeanne et de Florence. — Ce que vous voulez savoir a été dit, mais il y a longtemps ! — En effet, lorsque dans un grand dîner une dame se met à table, elle ne sait plus où poser ses gants ; celle qui ne boit pas de vin de Champagne peut les mettre dans son verre. — Merci pour votre bonne et gracieuse lettre.

Ne m'oubliez pas ! — Si les bandeaux courts et gonflés vont à votre nez retroussé, pourquoi les changez-vous? Ingrate! — Avez-vous essayé des bandeaux ondulés? Ils vous iraient encore. — Je ne sais rien qui rende les mains blanches : mettez des gants le plus souvent que vous pourrez. — Adieu, petite coquette, les deux amies vous aiment.

A toutes nos abonnées. — On ne pourra faire droit à aucunes réclamations si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre le Journal.

Sur les bords du Bérange. — Vous savez bien, mademoiselle, que les bureaux n'ont pu inventer le nom de la personne qui reçoit votre journal ; pendant neuf mois vous avez trouvé très-bien qu'il en fût ainsi ; vous vous plaignez maintenant... à qui la faute ? J'ai fait retrancher ce nom. — La forme des bourses algériennes est bien connue. Est-ce l'espèce de tricot dont elles sont faites que vous désirez apprendre?

Près de mes enfants chéris. — Vous me demandez, madame, au nom de plusieurs abonnées, *des dessins de broderie au plumetis, pour les habits de vos maris et de vos frères* ; je veux bien prendre votre demande au sérieux, et vous répondre que l'on ne brode pas les habits bourgeois... au plumetis surtout!

Reconnaissance et admiration. — Il n'existe pas de tricot qui puisse imiter le filet, madame ; j'ai indiqué cette année la manière de faire le filet carré, cherchez, ou attendez jusqu'en 1852. — Les couvertures de lit tricotées se font par bandes de différentes couleurs; le tricot n'est rien, le choix et l'arrangement des couleurs en font tout le mérite ; ces couvertures sont garnies d'une longue frange, fermée d'un brin de laine noué au bord, tout autour.

Loin de ma mère. — Vous aurez votre nom. — Votre sœur aura bientôt, sur la planche de la grande édition, un encadrement et une rosace au crochet, pour couverture d'édredon. — Votre position est très délicate. Si vous aviez un frère, ou un cousin... il pourrait être un utile intermédiaire... — Darling vous donne la patte.

Paris. — *Le frère et la sœur* ont reçu l'accueil qu'ils avaient droit d'attendre, venant de vous, madame, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous remercier autrement *de leur bonne visite.*

Fécamp. — Je ne peux, madame, vous envoyer un dessin représentant le bonnet Marie-Stuart; essayez-le d'abord en grosse mousseline : je l'ai exactement décrit. — Vous aurez des dessins de crochet, mais je ne peux vous promettre le pendant d'un coussin que je ne connais pas et qui n'existe pas peut-être; mes occupations d'ailleurs m'empêchent de faire toute recherche à cet égard.

Un comité d'abonnées. — 1° Les manteaux sont également pour mère et pour grand'mère. S'il y a des modèles nouveaux, ce sera au mois de novembre. — 2° Je cherche un chat de la taille de ce chien, dont le fond doit être vert-chou. — 3° Quel bonnet voulez-vous? — 4° Tous les cols se portent avec ce gilet, excepté le col *Mazarin*. — 5° Vous vous êtes répondu avec un tact parfait. — 6° Quand je ferai le gâteau en question, j'en donnerai une part aux petits oiseaux, ce sera celle de votre petite fille.

Toujours seule. — La bague-boussole se porte par utilité, par curiosité. On l'ôte le soir en se couchant, et surtout quand on se lave les mains... elle serait perdue! — Je vous embrasse du cœur.

Paris. — Madame, je suis aussi très-préoccupée de savoir comment employer de petits morceaux de velours, je fais des essais... si je réussis, je vous le dirai. — Il n'y a que les bonnets à barbe qui ne se chiffonnent pas.

Alais. — Pour petit garçon de sept ans, il y a le manteau Talma. — Pour petite fille de trois ans, une robe ouverte devant, et une longue pèlerine. — Le mois prochain nous apportera sans doute quelque mode nouvelle. — Je suis reconnaissante, madame, de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner.

De mon cabinet de travail. — Merci, gracieuse abonnée, de vouloir bien embellir notre Journal des productions de votre adresse.

Au confluent de la Saône et du Doubs. — Mademoiselle, j'espère vous donner en novembre le vêtement que vous désirez. — Vous aurez votre nom.

Lyon. — Vous vous êtes trompée, mademoiselle, en me demandant un dessin au plumetis, haut de 50 à 60 centimètres, pour le broder au-dessus d'un ourlet; c'est sans doute 5 à 6 centimètres que vous voulez dire; mais il n'y a qu'aux robes de percale des petits enfants que l'on brode des entre-deux, et ces entre-deux sont en broderie anglaise. — Vous recevrez votre nom.

Poitiers. — Il y a plusieurs formes de prie-Dieu, j'en vais choisir une qui puisse tenir le moins de place, et la tapisserie ne sera pas difficile à trouver. — Merci, mesdemoiselles, de votre sympathie.

Du Palais de Cristal. — Le Journal n'étant pas timbré, je ne puis y mettre d'adresses. Recevez mes regrets, mesd-moiselles, et permettez-moi de souhaiter un grand succès à votre heureuse invention.

L'espoir rend tout facile. — Le Journal ne fait pas de distinction entre ses abonnées, ma belle demoiselle, sans cela vous en mériteriez une. — Je vois que vous le lisez sérieusement, avec fruit; je reçois pour lui vos compliments, et suis heureuse qu'il offre à votre père quelques délassements. — Vous aurez les deux noms. — Le point de rose est le point de feston que l'on a rembourré en dessous en y passant du coton.

Une amie de Jeanne et de Florence. — 1° L'étole peut être exécutée sur gros canevas de soie, mais blanc, il n'y en a pas d'une autre couleur. — 2° Un tapis de table qui serait fait sur le modèle *de cette jolie* ÉTOILE *qui nous est* TOMBÉE *d'Allemagne*, pourrait se laver, puisque les cotons : blanc, rouge et rouille se lavent. — Il est inutile de gommer ce tapis, doublez-le d'une toile blanche, si vous voulez lui donner plus de consistance. — 3° La bande de raisins bleus et blancs fera bien pour devant d'autel; vous ne pouvez y mettre qu'une frange en laine de la couleur du fond de cette bande. — 4° Si les couleurs de votre robe de popeline écossaise le permettent, j'aimerais un gilet de gros-de-Naples bleu de France; le corsage de la robe doit être ouvert sur la poitrine pour laisser voir le gilet, qui peut être caché du bas, sous un corsage à pointe. — Avec un gilet, les manches Louis XIII sont préférables; vous en aurez un patron en novembre. — Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que *votre cher* Journal vous soit toujours *de plus en plus* utile et intéressant, et ses recettes *praticables* et *peu dispendieuses*. — Je vois que nous nous entendons, et, puisque vous m'aimez, je vous aime.

Baden. — Mademoiselle, j'ai fait composer ce dessin pour soutache, mais la planche d'octobre étant faite lorsque votre lettre m'est arrivée, ce sera pour novembre. — Si cependant vous étiez pressée, il y a quelque chose, selon moi, de plus joli et de plus demoiselle : ce sont des petits velours ou galons de soie, noirs, larges d'un centimètre et demi, cousus à plat, formant échelle, sur votre corsage, sur votre jupe de drap et formant deux rangs autour de vos manches *pagode* ou *Louis XIII*. Ces velours ou ces galons seraient repliés en dedans aux deux extrémités, de manière à former une pointe. — Je vous conseille de fermer votre robe sur la poitrine par des agrafes et non par des boutonnières. — Les boutons doivent avoir la forme de grelots.

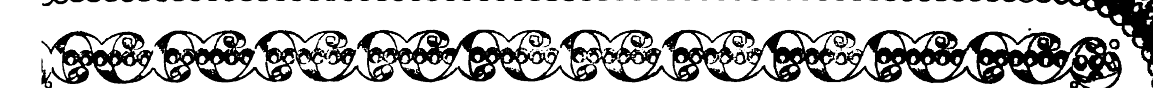
Marseille. — Hélas! oui, madame, *votre antique Massilie* est bien loin de son origine; ses femmes seules ont conservé l'esprit, la beauté, la grâce de leurs ancêtres. — Voilà, pour votre table ovale, le tapis que je me permets de vous conseiller. Faites tailler juste, sur le dessus de la table, un morceau de velours de laine, de la couleur du meuble de l'appartement ; brodez une bande de tapisserie de la longueur du pourtour de cette table; que l'on double le tapis d'une toile verte, la bande d'une toile verte; que l'on réunisse la bande au tapis, et que l'on rabatte la toile verte de la bordure sur celle du tapis ; au bas de cette bordure, large au moins de 15 centimètres, on coudra une frange torse, haute de 12 centimètres, de la couleur du velours. Il faudrait que le fond de la bordure fût blanc. Ce tapis laisserait voir les pieds de la table, puisqu'ils sont richement sculptés. — Les coussins en filet brodé en reprises, se posent sur des coussins de percaline de la couleur du canapé du salon, et se garnissent d'une torsade en soie de la même couleur, ou d'une des dentelles en filet dont j'ai donné des modèles. — Je vous remercie, madame, de m'avoir initiée dans votre gracieuse famille, et mon cœur a compris ce qu'il y avait là-dedans d'aimable pour moi : les personnes auxquelles on parle de ceux qu'on aime, sont celles que l'on est bien près d'aimer.

Château d'Eckersdorf. — Que de jolies choses vous m'avez envoyées, madame la comtesse! que notre Journal sera heureux ! et comment pourrait-il ne pas être reconnaissant pour *l'étoile d'Eckersdorf*, qui veut bien être sa bonne étoile?

Marseille. — Ma chère amie, vous avez reçu tous les numéros oubliés... pas par moi! C'est mal de ne les avoir pas réclamés ! Vous pouviez donc vous passer de penser avec moi!... malgré cela je vous aime toujours.

AVIS.

Quelques numéros dépareillés du Journal des Demoiselles, depuis l'année 1835 jusqu'à l'année 1846, sont à vendre au bureau du Journal, au prix de 20 centimes. Vous savez, mesdemoiselles, que les articles et les nouvelles sont toujours terminés dans chaque numéro. C'est donc une bonne occasion que je m'empresse d'annoncer à celles de vous qui ne seraient pas d'anciennes abonnées. 12 numéros, pris au bureau, coûteraient 2 fr. 40 c. 30 coûteraient 5 fr. Comme la poste doublerait ces prix, il faudrait faire prendre ces numéros et les envoyer par la diligence.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

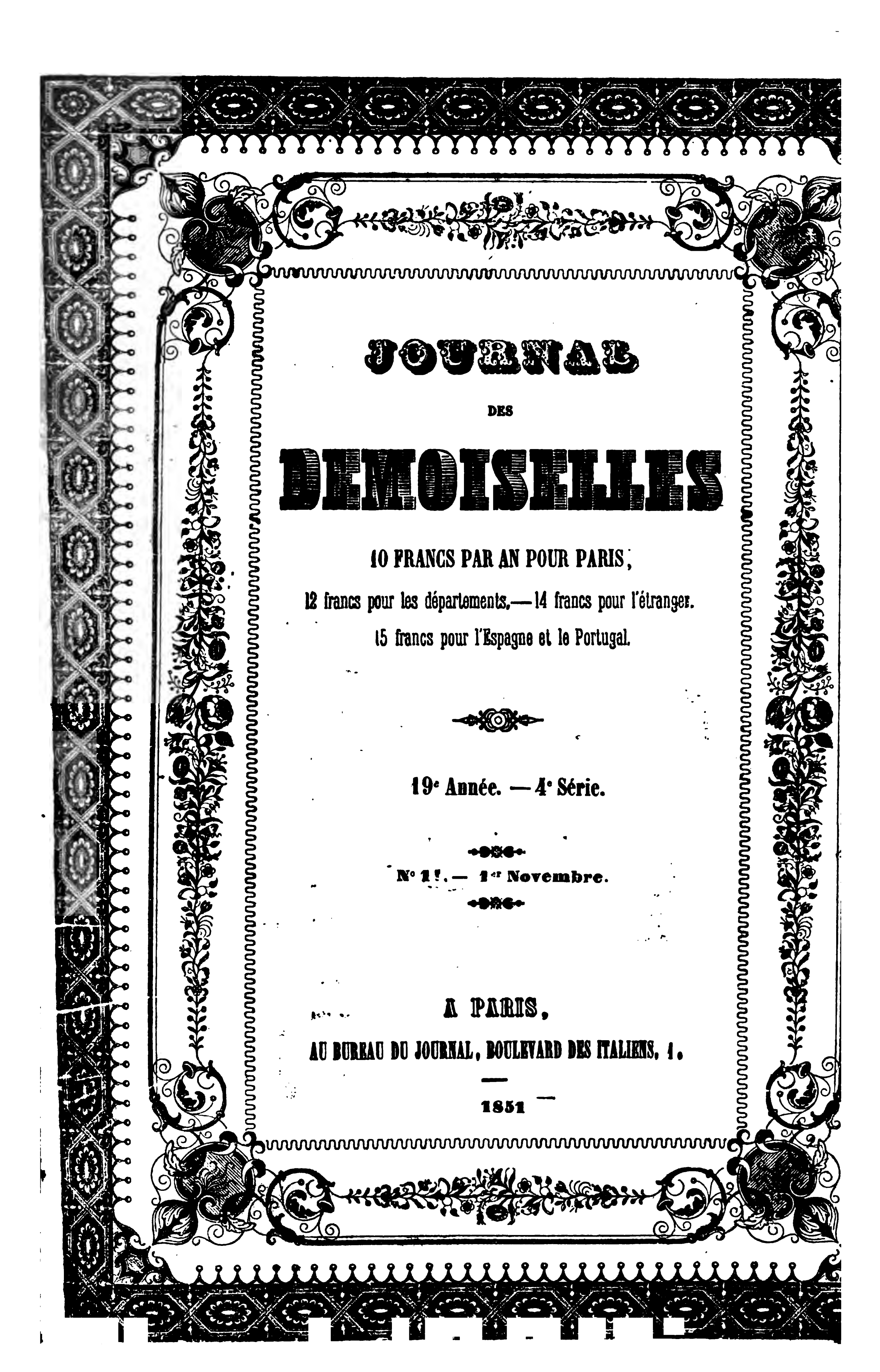
PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

TABLE.

DIXIÈME NUMERO.

Ce Numéro se vend au Bureau 2 fr. 25 et 2 fr. 50 par la poste.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

10 FRANCS PAR AN POUR PARIS,

12 francs pour les départements.—14 francs pour l'étranger.

15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

19ᵉ Année. — 4ᵉ Série.

N° 11. — 1ᵉʳ Novembre.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

Les lettres relatives au service du Journal, demandes d'abonnements, renouvellements, réclamations, changements d'adresse, devront être adressés à M. l'éditeur du Journal, boulevard des Italiens, 1.

Pour la rédaction, à Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY, directrice du Journal des Demoiselles, rue de la Victoire, 46.

Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

Les personnes qui voudraient s'abonner pour **6** mois le pourraient à partir du **1er** juillet **1851**. Un abonnement à la petite Edition ; pour Paris, **3** fr. ; pour la province, **4 fr. A la** grande Edition ; pour Paris **5** fr., et **6** fr. pour la province.

RÉPONSES.

26 octobre.

Bien loin de tous ceux que j'aime. —Vous avez vingt ans, et vous voulez vous faire sœur de charité, à Paris... N'y a-t-il donc pas autour de vous de malades et de pauvres à soigner? A moins que vous n'ayez ni parents, ni assez de fortune pour vivre ; alors l'habit de sœur de charité vous assurera une existence respectée dans ce monde et récompensée dans l'autre... Excusez-moi si je ne vous donne pas les détails que vous me demandez, ce sera pour le mois prochain.

De ma chambre verte. — Mademoiselle, la planche de l'édition à 6 fr. est trop petite pour contenir les patrons que vous désirez — Vous dites que les dessins qu'elle contient *sont insignifiants*; permettez-moi de trouver votre réflexion peu juste ; il vous est d'ailleurs facile d'ajouter 4 francs à votre abonnement, et il m'est impossible de grandir les petites planches.

A toutes nos abonnées. — On ne pourra faire droit à aucunes réclamations si elles ne sont accompagnées du numéro d'ordre écrit à la main sur la bande imprimée qui couvre le Journal.

Pendant le sommeil de mon fils. — Pantalon blanc descendant au bas des genoux et monté sur un entre-deux garni d'une bande de percale brodée à l'anglaise — guêtres hautes en drap marron — sarrau en velours noir — chapeau rond, aussi en velours noir, orné d'une plume de même couleur.....— Trouvez-vous que votre fils sera joli sous ce costume?

Reas-Espana-Catalana. — Votre *bonne amie Jeanne* sait maintenant, madame, toutes vos tribulations pour recevoir le Journal.—La grande édition vous coûtera 16 francs, rendue chez vous.

Près de mes poissons rouges qui m'annoncent le beau temps. — Vous pouvez vous broder un troisième jupon en broderie anglaise, mademoiselle. — A Paris une robe de jaconas brodée en tablier et au bas des manches pagodes, était portée cet été par *une dame*, chez elle, sous un peignoir de barége, de cachemire, ou de soie de couleur ; il n'y a que *les petites filles* qui portent ce costume dans la rue.

Sous les ombrages de Petit Bois. — Vous avez votre nom, ma belle demoiselle. Je vous donnerai *le Langage des fleurs.* — Voici les années du Journal qui restent à vendre : 1835-38-39-40-41-42-43-44-45-46, petite édition, 4 fr. le vol. ; 10 vol. 30 fr., pris au bureau. 1848-49-50-51, petite édition, 6 fr. 50 c., toujours pris au bureau. — Vos éloges sont reçus avec grand plaisir.

Au château de la Jonchère. — Mademoiselle, je vous donnerai un patron au mois de novembre.

Carentan. — Madame, vous m'écrivez : « Le Journal des Demoiselles n'est fait que pour elles, ou » pour les dames qui, comme moi, ont de jeunes de» moiselles et le conservent pour elles, c'est pourquoi » il faudrait que ce Journal se *dégage* de toute idée » politique, et n'en *parla* jamais. Vous savez qu'il a » été cité par les grands journaux pour en faire, il » faut éviter ce ridicule qui ne convient pas à tout le » monde.» Vous répondre serait parler politique, nous ne parlons pas d'ailleurs le même français.

Laval. — Madame, cherchez parmi les nombreux entre-deux des planches de la grande édition. Je ne peux vous en envoyer d'autres. — Votre recette est connue : elle est bonne pour du blanc, mais non pour la couleur. Je vous en remercie.

A l'amie que j'aime. — Avec du barége à fleurs, tu ne peux faire une robe à deux jupes, pour trois raisons : parce que la jupe du dessus, n'ayant pas le transparent blanc du jupon, paraîtrait plus brune que celle du dessous — parce que l'on ne sort pas dans la rue avec une robe à deux jupes — et puis, parce que tu n'aurais pas de quoi.— Ne fais pas de plis, tu gâterais les fleurs ; mais fais des volants en biais, bordés d'un ruban de gaze rappelant les couleurs de la robe.

Sous le plus beau ciel. — Mademoiselle, couvrir des boîtes de carton avec de la cire à cacheter et du riz, cela me paraît un travail peu joli et très-difficile J'aimerais mieux employer mon temps à me promener comme les dames dont vous habitez le pays. — Merci, pour votre bonne sympathie.

Sur une tombe. — Je ne peux encore, mademoiselle, vous envoyer *ce que* vous me demandez.

Près de ma mère. — Je ne sais pas ce que c'est qu'un plastron, si ce n'est en flanelle pour couvrir la poitrine. — Vous avez eu un corsage sur la planche n° VIII, la planche n° X complète ce corsage. — Lisez l'article correspondance, mademoiselle, et vous y trouverez réponse à votre lettre.

Loin........ — Vous recevez vos initiales, mademoiselle, mais vous ne recevrez pas votre guirlande; malgré le désir que j'aurais de vous être agréable, mes occupations me privent de ce plaisir. — Je ne peux vous donner l'adresse que vous me demandez, cela nous est défendu par les lois du timbre. Croyez à tous mes regrets.

Ma pensée va sous un autre ciel. — On ne porte de jupon en broderie anglaise que sous une robe que l'on puisse relever, afin de laisser voir le jupon. — Sous une robe de mousseline on ne met que de la percale lustrée ou du taffetas blanc. — Relisez les réponses, relisez la correspondance, vous y verrez des toilettes de mariée, il n'y a rien de nouveau. — Donnez une riche épingle à votre fiancé. — Soyez heureuse !

Périgueux. — Madame, que ne vous servez-vous de papier à décalquer? vous pourriez ensuite bâtir votre dessin sur du papier vert, gommé, ce qui serait mieux.

Château des Ferrières. — Oui, ma belle demoiselle, on portera des manches pagodes, c'est si gracieux ! — Faites des branches de fleur d'avoine en ve-

lours, c est un cadeau. — Merci de votre bonne recette, je vais l'essayer. — Je regrette bien de ne pas connaître de soulagement à la souffrance de madame votre mère; je ne peux que la plaindre et lui conseiller *des bains de p*... et plus de place *dans ses s*.....

Des bords de l'Hérault. — Les petits garçons de trois ans portent indifféremment des feutres blancs ou noirs ornés de plumes; cela dépend du reste de leur toilette. — Lorsque le drap d'une table de jeu est usé on en fait ordinairement mettre un autre, ou bien on couvre toute la table d'un tapis carré de tapisserie, ou en drap garni d'une bande de tapisserie.

De l'une des anciennes rues de Paris. — Hélas! madame, quand le pauvre Fulz ne sera plus, ceux qui l'auront laissé mourir de faim lui élèveront une statue! Il faudrait *forcer* les bouchers à ne vendre que du veau amené par les voitures Fulz... mais la liberté s'y oppose... et la santé publique et l'humanité en souffrent! — L'histoire de ce pauvre petit tout nu qui préfère un livre à des vêtements, bien qu'il ne sache pas lire, et répond : « *Ze* n'ai pas froid, *ze* veux un livre, *z*'apprendrai, » m'a fait venir les larmes aux yeux. Que vous êtes heureuse, dans la position élevée où le ciel vous a placée, de pouvoir être utile à ces pauvres enfants!

Sous mon toit de chaume. — Madame, permettez-moi d'être fière de l'assentiment d'une personne de votre mérite. Mon Dieu! que de talents, de vertus sur cette terre, qui ne sont connus que de vous! — Je ne peux vous envoyer cette année ce que vous me demandez, recevez mes regrets.

Il faut dans ce monde l'un l'autre s'entr'aider. — Que de choses bonnes et utiles vous m'avez envoyées, mademoiselle, sans compter celles que vous me promettez; j'en suis reconnaissante pour le présent, pour l'avenir. Mais vous ne me demandez rien, vous qui me donnez tant!

Myosotis. — Votre neveu d'un an, voué à sainte Anne, peut porter une robe et une longue pèlerine en piqué blanc. Ce piqué est pelucheux à l'envers. — Merci, madame, de votre plat économique.

Une mère reconnaissante. — Vous m'avez procuré le plaisir de vous voir, de vous connaître vous et votre fille chérie; merci, madame, c'est moi qui vous redois.

D'une forteresse à 1,600 mètres au-dessus de la mer. — Vous avez confié votre Marguerite *à la garde de Dieu et de la reine des mères,* vous ne pouviez faire mieux. — Je n'oublierai rien de ce que vous me demandez. — Songez que je vous attends, quand vous viendrez à Paris. Le jour où je vous verrai sera pour moi un jour de fête.

Sans mère! — Choisissez dans les toilettes qui sont décrites à la fin de la correspondance, mademoiselle; toutes peuvent vous convenir. — Je suis heureuse que vous ne trouviez que ces deux [illegible] au Journal : il paraît trop rarement, dites-vous, et il est trop court.

Avenue des Champs-Élysées. — Vous aurez vos noms, mademoiselle. Relisez la description du bonnet *Marie-Stuart*, et vous verrez que l'on n'a pas besoin de patron.

Entre Zéphir et Fanfan. — C'est précisément dans le mois de juillet 1850, qu'est la recette du *cold cream;* il y a, comme tu dis, de la fatalité. Veux-tu que je te renvoie ce numéro? — Tu es donc une accapareuse, ma chérie, toi qui demandes à acheter de l'esprit, et qui en as tant! — *Darling* rend l'accolade à *Zéphir*, et dit à *Fanfan* que, quand on n'a que des coups de griffes à donner, on les garde pour qui peut vous en rendre.

Toujours seule! — Chère voyageuse, j'espère que cet été votre bague boussole vous ira mieux. — Merci de votre bonne et longue lettre qui me fait mieux vous connaître. — Quand je regarderai ma bague je penserai à vous; en regardant la vôtre, pensez à moi.

En quittant ma digne amie. — Il est regrettable, mademoiselle, que madame votre grand'mère n'ait pas su vous initier aux premiers devoirs, aux premières exigeances du monde. Cherchez parmi les personnes qui vous entourent une dame qui puisse vous rendre ce service; je ferai de mon côté tout ce que je pourrai pour vous être utile, et d'abord, quand vous écrirez à une dame, ne mettez pas pour suscription : *A Mademoiselle.*

Faubourg de Nantes. — Vous n'êtes pas abonnée au bureau, mademoiselle, la preuve, c'est que vous nous envoyez une bande où se trouve les noms de *MM. Ledoyen et Giret*, adressez-vous à ces messieurs. Nous ne répondons que des abonnements faits directement au bureau du Journal.

Deux sœurs. — On ne fait pas de bourse au filet carré, mesdemoiselles, car ce filet ne prête pas, et il faut qu'une bourse *prête*...

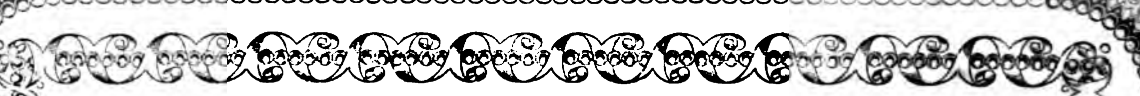
Tilly sur Seulles. — Il y a eu dans le courant de cette année trois dessins de voilettes, pour être brodés en application ou en reprises, mademoiselle; mais peut-être n'êtes-vous abonnée qu'à la petite édition, et vous n'en avez pas assez pour choisir... j'en suis fâchée!

En vue du pic du Gard. — Le bleu à la mode est bleu de France. — Lisez l'article *Correspondance*, il vous dira la couleur des pardessus.

Fécamp. — Une lettre encadrée de noir n'étant point affranchie, n'a pas été reçue.

Sur ma terrasse. — Que vous êtes bonne! vous savez donc combien je pense à vous et combien je vous aime, que vous me pardonnez de ne pas vous l'écrire?

De ma solitude. — Ta lettre est plus raisonnable, elle me rassure sur ton bonheur à venir.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal, et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazourkas et schotischs les plus à la mode — 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

10 francs par an pour Paris, — 12 francs pour les départements, — 14 francs pour l'étranger. — 15 francs pour l'Espagne et le Portugal.

TABLE.

ONZIÈME NUMÉRO.

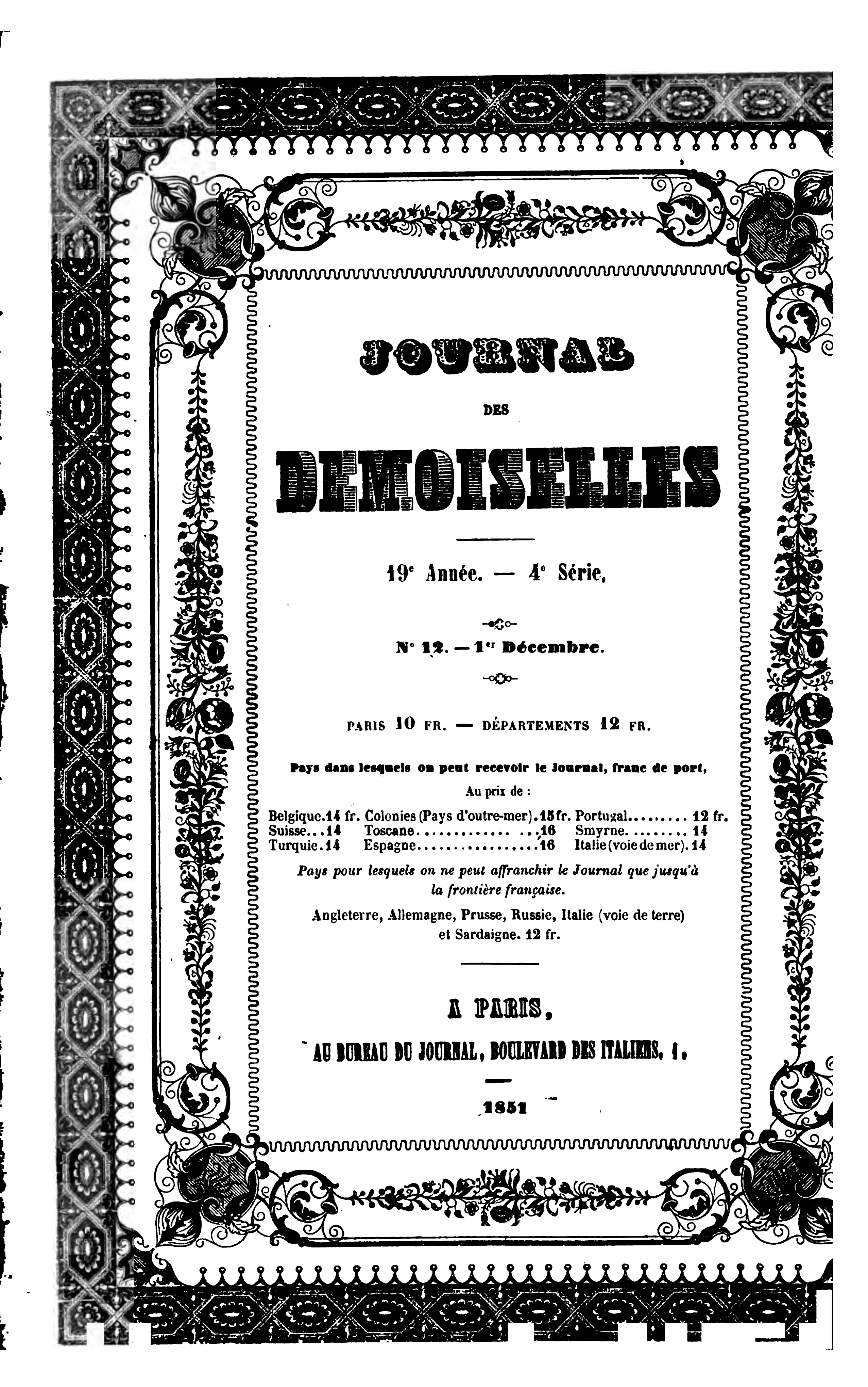
Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port, au prix de :

Paris.....	10 fr.	Suisse...	14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).	16 fr.	Italie (voie de terre).	12 fr.
Départem.	12	Turquie.	15	Espagne et Portugal......	16	Italie (voie de mer).	14
Belgique..	14	Toscane.	16	Sardaigne................	12		

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française, au prix de 12 francs :

Angleterre, Allemagne, Prusse et Russie.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



JOURNAL
DES
DEMOISELLES

19e Année. — 4e Série.

N° 12. — 1er Décembre.

PARIS 10 FR. — DÉPARTEMENTS 12 FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

Au prix de :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer). 15 fr.	Portugal......... 12 fr.
Suisse... 14	Toscane.............. 16	Smyrne......... 14
Turquie. 14	Espagne.................. 16	Italie (voie de mer). 14

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1851

AVIS.

Les lettres relatives au service du Journal, demandes d'abonnements, renouvellements, réclamations, changements d'adresse, devront être adressées à M. l'éditeur du Journal, boulevard des Italiens, 1.

Pour la rédaction à Mme J. J. FOUQUEAU DE PUSSY, directrice du Journal des Demoiselles, rue de la Victoire, 46.

Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

Les personnes qui voudraient s'abonner pour 6 mois le pourraient à partir du 1er juillet 1851. Un abonnement à la petite Edition, pour Paris, 3 fr.; pour la province, 4 fr. — A la grande Edition, pour Paris 5 fr., et 6 fr. pour la province.

RÉPONSES.

20 novembre.

Petite. — Hélas! madame, si, comme vous le dites : *Souffrance partagée console;* quelquefois, souffrance renouvelée désole... et je craindrais que vos vers sur la perte que vous venez d'éprouver ne fissent pleurer une mère sur une perte semblable... mais *votre cher Journal* n'est pas moins reconnaissant de votre désir de faire quelque chose pour lui, et c'est avec plaisir que je me rends son interprète.

Par un temps sombre. — Le petit garçon de la gravure de modes a un manteau Talma, ou grande pèlerine, en velours noir, et un sarrau, ou blouse, en étoffe pareille. — Sur du drap gris, mettez pour ornement du gris plus foncé ou du noir. — Les manteaux de lit recouvrent ordinairement une courtepointe; il vaut mieux qu'ils ne descendent pas devant jusqu'au bois du lit. — Merci, madame, pour vos vœux de bonne année; permettez-moi de vous envoyer les miens.

De mon pays natal. — Vous avez déjà un camélia, mademoiselle; plus tard vous aurez ce que demande votre lettre.

Chaylades. — Madame, vous avez un gilet brodé en soutache, planche IV. — Pour les taches d'huile, lisez page 281. — Nous avons donné deux proverbes cette année : le premier peut être joué en famille; le second dans une pension. Vous demandez « des petites pièces » qui peuvent être *jouée* par des jeunes personnes » dans une pension quelques sujets *moral* assez gais » et formant l'esprit à la réplique de bons mots faisant *figuré* plusieurs personnages divers. » Pardonnez-moi, madame, si malgré votre menace de nous quitter pour reprendre un autre Journal, je crois ne pouvoir donner ces pièces à vos élèves... mais vous nous resterez, je l'espère; car, du reste, vous « nous » remerciez *de la manière que nous employons bien l'argent des abonnées par la rédaction du Journal et des sins.* »

Entre mes deux filles. — Vous aurez le nom que vous me demandez, madame. — Florence et Jeanne, fières d'être consultées sur un sujet aussi intéressant, se sont empressées de vous répondre dans le Journal.

Charleville. — J'ai reçu, monsieur, ce que vous avez bien voulu m'envoyer.

Bridlington. — Une lettre ayant ce timbre parmi plusieurs autres et n'étant point *affranchie*, bien que ce mot fût écrit sur l'enveloppe, n'a point été reçue.

Route de l'Inde. — Mademoiselle R. M. est prévenue qu'elle est abonnée pour 1852.

En regardant tomber les feuilles. — Je ferai pour vous l'impossible : trouver une bourse qui soit grande, solide et gracieuse à la fois. — Quelle bonne et aimable lettre vous m'avez écrite! croyez, chère madame, que j'en suis bien touchée. Ah! si je l'osais, comme je répondrais à toutes vos bontés pour moi!

En songeant à l'avenir. — Ce que vous me demandez, mademoiselle, est trop difficile de si loin; il faudrait que vous fussiez à Paris, et je ne vous conseillerais pas d'y venir, si vous n'y connaissez personne. Je présume que vos parents consentent.

Au coin du feu. — Non, mademoiselle, il est impossible que la planche de la petite édition *soit plus complète*, et c'est pour les personnes économes, qui taillent elles-mêmes leurs manteaux et leurs robes, que la grande édition a été faite, afin de leur donner des patrons de grandeur nature. — Mais avant de nous quitter, informez-vous de la grandeur des autres planches et de ce qu'elles contiennent, car si vous tenez à moi, je tiens à vous.

To South-Borough. —Madame, pour l'Angleterre on ne peut affranchir nos journaux que jusqu'à la frontière de France; il paraît qu'ensuite la poste anglaise les pèse et vous fait payer les numéros plus ou moins cher, selon leur poids. — Vous avez votre joli nom. — Vous avez une fleur. Si vous ne recevez pas ce journal, je ne sais comment vous dire de reclamer auprès de madame Deligny, car c'est chez cette dame que vous êtes abonnée.

Dans le Nord. — L'étiquette pour les deuils de veuve est exacte dans notre Journal, madame, et d'après l'*Almanach Royal* de 1848.

Près de ma fille aînée. — Oui, madame, on ne porte plus de cols blancs en batiste unie, et rien ne distingue une veuve d'une orpheline. Que vos cols de crêpe noir aient un simple ourlet, double, large de 3 centimètres.

Désir de vous connaître. — Vous avez le nom que vous désirez broder pour étrennes, chère madame; quant aux initiales, je n'avais plus de place, je les mettrai sur la planche de janvier, tant je suis persuadée que vous serez encore des nôtres, car si vous avez *choisi notre Journal*, moi je vous aurais choisie pour abonnée, tant je vois qu'entre nous deux il y a sympathie.

Paris. — Mademoiselle, il me faudrait deux colonnes de notre Journal pour vous expliquer comment tricoter et exécuter une descente de lit, en mousse; demandez ces renseignements à la personne qui vous vendra les laines.

Auprès de ma mère. — Vous recevez tout ce que vous aviez demandé, mademoiselle.

Près de ma jeune famille. — La mode pour les petits garçons change peu, madame, et vous voyez par la gravure de novembre que je ne les oublie pas. — Vous aurez vos deux jolis noms, mais pour janvier, car je compte sur vous. — Vous aurez aussi une pantoufle brodée en soutache d'or, mais en janvier seulement. Vous le voyez, les amis sont les plus mal servis.

Place Chevert. — Vous vous plaignez, madame, que les *causeries avec mademoiselle Florence sont loin d'être*

amusantes, et tout au plus bonnes pour des enfants; que *la correspondance était beaucoup mieux rédigée lorsque j'étais seule;* que ne sachant pas la musique, *vous ne pouvez qu'allumer le feu avec les quadrilles et les polkas,* et, avant de recommencer votre abonnement, vous demandez : 1° *les patrons de layette promis; 2° deux planches au lieu d'une, et surtout pas de noms sur les planches;* 3° qu'il n'y *ait plus de causerie.* Voici ma réponse : 1° Vous avez reçu cette année pour layette : béguin, fichu, bonnet de baptême, brassière, bottines du premier âge... à moins que vous ne vouliez des couches et des langes!... 2° On ne peut rien ajouter en fait de planches, et rien ôter. — 3° Jeanne et Florence sont inséparables.

Carcassonne. — Madame, on m'a remis votre lettre si gracieuse, pour les personnes qui écrivent dans le Journal des Demoiselles, et vous leur donneriez en effet le droit *d'être fières et heureuses* si elles pouvaient lire votre approbation fondée sur les nobles sentiments que vous savez si bien exprimer.

Randers. — J'ai reçu, monsieur, ce que vous avez bien voulu m'envoyer; je vous en remercie.

De mon cabinet de travail. — Mademoiselle, *l'Éducation de soi-même* coûte à peu près 3 fr. — Je ne connais rien qui puisse rendre aux cheveux leur couleur, lorsque la douleur ou l'âge les ont blanchis. — On ne porte pas de bonnet de crêpe blanc, mais de tulle. — J'embrasse les deux amies, si elles veulent bien le permettre.

Dans mon bateau, sur le lac. — Je répondrai à ta mère, ma chère amie; quant à toi, voici ma réponse : brode le mouchoir de la planche XII. — Tu auras les morceaux d'italien, puisque tu aimes cette douce langue. — Oui, les jeunes filles peuvent porter des gilets: témoin notre gravure de novembre. — Florence et moi, nous recevons ton serrement de main et nous te le rendons de bon cœur.

Jassy. — Jeanne est entièrement de votre avis, madame, et le mois de janvier vous le prouvera. Mille remerciements.

---

*De la sacristie de S***.* — Si vous voulez broder en reprises sur filet carré, il faut faire composer des dessins, car il n'en existe pas. Si c'est sur filet ordinaire, vous avez reçu un riche dessin.

Gâtée par mon père et ma mère. — 1° Les mantelets-Chambord sont plus dame; les manteaux-Talma sont plus demoiselle, tous deux sont de mode. 2° Brodez un troisième jupon et ne vous inquiétez pas de la jacquerie contre la broderie anglaise. 3° Les camisoles de nuit, ordinaires, se font sur le modèle planche III. — Votre trousseau me paraît énorme! Que ferez-vous de vos 12 douzaines de chemises? Songez que la mode change à peu près tous les cinq ans, que le linge jaunit dans les armoires... il vaut mieux rajeunir son trousseau que d'être vieillie par lui. — Vous embrassez Florence parce que vous aimez ses causeries avec Jeanne. — Mais vous ne craignez donc pas que Jeanne soit jalouse?

Liberté, Fraternité, Egalité. — Vous avez pris pour épigraphe, madame, une variante de cette formule très-connue : *Liberté, Egalité, Fraternité.* — Vous me demandez « dans le prochain *numéros un dessin de bonnet grec pour broder au plumetis.* » Vous vous trompez sans doute, car on ne brode au plumetis que sur la percale ou la mousseline, et vous n'avez pas l'intention d'enrhumer monsieur votre mari. — Vous me dites : « Si vous pouviez retrancher le commencement de » votre correspondance, qui est parfaitement *ennuyeuse,* » vous me feriez plaisir. Tout à vous. » — Et dans un post-scriptum vous ajoutez : « Si vous ne l'ôtez pas de » concert avec mon mari, nous avons résolu de quit» ter le Journal. » — *Liberté!* madame, — *Egalité!* le Journal vous quittera, — et *Fraternité!...* nous restera!

Sur ma terrasse. — Pauvre amie! j'ai bien compris une phrase de votre lettre : Résignation sera toujours notre devise!

De ma solitude. — J'ai pleuré quand j'ai appris ton départ... la mer me fait peur... Quand donc reviendras-tu?

Tours. — J'ai reçu le joli panier, chère madame, je vous en remercie; je remercie ma petite amie de sa bonne intention de le remplir de pruneaux. — J'attends votre adresse pour vous envoyer un échantillon de ce tapis en *tricot-guenilles* sur lequel vous pourrez laisser jouer *le blond* et *la brune.*

Près de mon Journal. — Les années 1848, 49, 50, 51, sont brochées sans les couvertures, elles n'existent plus. Ces quatre volumes coûtent au bureau 26 fr.; on pourrait vous les envoyer par la diligence. Combien vous êtes gracieuse et bonne pour moi, madame! Savez-vous que je prends notre amitié au sérieux?

De vous à moi. — Que votre obligeante bonté, que votre esprit aimable se montre bien dans votre lettre... par malheur rien de tout ce que vous proposez ne peut se faire... — Je vous assure que nos relieurs sont moins scrupuleux que les vôtres, ils placent très-bien à la fin de chaque volume les douze couvertures. Adieu, madame, recevez mes vœux de bonne année.

Philippeville. — Chère inconnue, madame Lefort a une fabrique de papier pour les fleurs, et l'on trouve chez elle tout ce qui sert à ce gracieux travail. Je suis fâchée que votre amie ne soit point une ancienne abonnée, elle aurait trouvé dans le Journal tout ce qu'elle désire.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1ER DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 15 JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 2 dont les sujets se rattachent aux nouvelles insérées dans le journal, et 2 représentant chacune un des remarquables tableaux du Salon. — 24 morceaux de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode— 4 planches de dessins de tapisserie coloriées — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches—manteaux—bonnets— mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent— des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes—gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués. Le texte, imprimé sur grand papier, est entouré d'un riche encadrement et satiné.

TABLE.

DOUZIÈME NUMÉRO.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.